A. 10-02

NAF 28604 (9)

Casanova

*Mémoires de ma vie*

Tome IX

Manuscrit autographe

268 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1766 ("à la fin de Juin", page 3) Bd X
("à la moitié d'Aoust", page 11)
("vers la fin de Novembre", " 21)
("à la moitié de Decembre, " 21)
("le jour de Noel", page 23) Chap IX

(Orig. Tome ~~XXX~~ IX Chap I)

1767

("le premier jour de l'année 1767, page 24) pages 1 à 28
("le sept ou d'huit de Janvier", page 25)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Momoire ~~ancienne~~ nouvelle 1

3

Chapitre premier

Mon arrivée a Dresde. Thaton me donne la V..... Leipsic. La Castel Rajac. Schmerin. Mon retour à Dresde, mon depart. Prague. La Calon. Mon arrivée à Vienne. Porchini m'assassine.

En me voyant avec cette fille tombée ainsi des nues il me vint: droit d'être le respectable ministre de ma destinée. C'étoit son Génie bienfaisant qui la pourvoyoit de ma personne, car j'étois sûr de n'être pas capable de lui faire du mal. Mais celui qui me la fournissoit etoit ce mon bon, ou mon mauvais Genie? C'étoit ce que je ne pouvois pas savoir. Dans ce système j'allois encore mon train sans vouloir penser que je commençoit à n'être plus jeune, et que le suffrage à vie, que j'avois tant possedé, commençoit à me manquer

J'étois certain que pour peu que cette fille eut d'esprit elle me prendroit à être déterminée à venir avec moi que disposée à me seigner à toute ma volonté avec une complaisance sans borne; mais cela ne me satisferoit pas; ma manie étoit d'être aimé, et après l'avoir je ne m'étois plus trouvé entre les bras de l'amour, car la comedienne Valville m'avoit été qu'une indifférence, et L'aventuriere Potocka a Leopol n'avoit été qu'une charge de cet recompense due à mon argent.

Nulle galanterie à Varsovie. Je me devois me souvenir de cette capitale que parceque c'étoit là que j'avois eu le bonheur de convaincre le monde qui me connoissoit que je ferois plus de cas de l'honneur que de la vie, [illegible]

La fille que j'avois avec moi s'appelloit Thaton; c'étoit son nom de famille, je ne me mis pas soucié de savoir celui de son baptême. Parlant très bien français, je lui ai demandé si elle fit voir l'ecrivoit aussi bien, et elle me montra une lettre écrite par elle,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

qui me demontra qu'elle avoit eu une belle education. Elle me dit qu'elle étoit partie de Breslau non seulement sans demander conseil à personne; mais sans meme avertir sa tante, et sa cousine qu'elles ne la retiendroient peut être plus — Et vos Lauder? — Mes Lauder ne valoient pas la peine d'être nommés. Ici, j'ai dans ce paquet une chemise, une paire de bas, des mouchoirs, et des chiffons — Que dira votre amant? car il est impossible que vous n'en ayez un — Helas! je n'ai pas d'amant: j'en ai eu deux; le premier fut un coquin qui m'a seduite, et qui après m'a plantée là; le second qui étoit honete homme; mais pauvre lieutenant, est parti il y a un an parce qu'il fut transporté dans le regiment qui est de garnison à Stetin.

Rien n'étoit plus simple que cette histoire, et rien n'avoit plus l'apparence de la verité. Je concevois que cette fille n'étoit partie avec moi que pour chercher fortune, ou du moins un bien être. A l'age de vingt ans, n'étant jamais sortie de Breslau, elle devoit être aussi curieuse de voir comme le reste de la terre étoit fait, et elle devoit être charmée de commencer par Dresde. Je voyois tres bien que j'avois fait une grande sottise à me charger de ce fardeau, car Maton alloit me coutter beaucoup d'argent, mais il me paroissoit d'être excusable, puisqu'en lui proposant de venir avec moi, il y avoit cent contre un à parier qu'elle n'auroit pas accepté ma proposition. Malgré ces reflexions je me felicitois sur le plaisir que j'aurois d'avoir à moi tout seul la compagnie d'une jolie fille, dont j'allois decouvrir dans peu de jours tout le merite, et pour le bien connoitre je me suis decidé à ne rien entreprendre sur elle en voyage: j'ai voulu voir, si ses qualités me rendroient amoureux d'elle, car je ne me trouvois que curieux. Je me suis donc arreté à l'entrée de la nuit à une porte, où j'ai vu que j'aurois bongite pour souper, et pour

y coucher. Maton qui mouroit de faim, et qui n'avoit pas osé me le dire, mangea avec un appetit devorant, et non accoutumée au vin, elle alloit s'endormir à table, si je ne l'avois pas priée d'aller se mettre dans son lit; ce qu'elle fit en me demandant cent excuses, et en m'assurant que cela ne lui arriveroit plus. Elle n'avoit pas dormi dans toute la nuit precedente, et elle n'avoit mangé que du pain au lieu de souper. Riant de tout cela, je suis resté à table sans même me tourner pour voir si elle alloit au lit de la fille ou non. Je me suis couché deux ou trois minutes après, et je me suis levé à cinq heures pour ordonner les cheveux et du caffé. Maton étoit la fille, et dormoit en mangeant à gros les gouter. Nous étions à la fin de Juin. Elle se reveilla lentement, ayant de la peine à rappeller tous ses sens — Allons, levez vous; vous etes fort jolie; mais une autre fois dechabillez vous, car vous devez être toute en nage.

Elle mit vite les pieds dans ses pantoufles, et sortit à la hate, revenant après beaucoup plus libre, me faisant la reverence, me souhaitant le bon jour, et me demandant si je voulois l'embrasser; — Oui, et avec bien du plaisir: ayez vous, dejeunons vite, car je voudrois arriver à Breda ce soir. Mais un besoin de la voiture m'ayant fait perdre cinq heures nous n'y sommes arrivés que le lendemain. Maton s'est mise au lit de chabillée, et j'ai eu la constance de ne seulement la regarder.

Arivé à Breda, j'ai pris tout l'appartement au premier de l'auberge sur la place. Je suis allé voir d'abord ma mere, qui étoit à la campagne, qui fut toute joyeuse de me voir avec mon bras en echarpe, qui fesoit tableau, puis j'ai vu mon frere Jean, et sa femme Thérese Roland romaine que j'avois connu avant lui, et qui me fêta beaucoup; puis j'ai vu ma soeur femme de Pierre Auguste; et ensuite je fus avec

mon frere faire sa reverence au Staroste comte de Brühl,
et à sa femme fille du palatin de Kiovie, qui fut enchantée
d'entendre des nouvelles de sa famille. Tout le monde me
fêta, et j'ai dû ~~dire~~ reciter à tout le monde l'histoire du duel: je
la savois volontiers, car j'en étois vain.

On tenoit alors à Dresde les états. Dans la minorité de l'
Electeur, qui regne aujourd'hui, le prince Xavier ainé de ses
oncles étoit regent. C'est le comte de Lusace qui vit encore ~~à~~
~~Hubertsburg~~, et qui a des enfans d'une dame Spinucci qu'il a épousée,
et à la quelle il feroit alors sa cour: elle étoit ~~dame~~ dame d'hon:
neur de l'electrice douairiere. L'après dinè vers le soir je
fus allè à l'opera comique italien, où il y avoit une banque
de Pharaon, et où j'ai commencé à jouer ayant de la con:
duite, car toute ma richesse ne consistoit qu'en huit cent du:
cats. Ce fut à la banque de Pharaon que j'ai lié connoissance
avec le malheureux Aedolo, qui alors n'avoit pas l'air mal:
heureux. Jeune, ayant de l'esprit, et du courage, il étoit
deja major, et la valeur qu'il avoit demontré à la guerre lui
avoit gagné l'estime de tout le monde. Outre cela il étoit
recrutement le mari de la veuve comtesse Rodorka. C'est
etre aimable, et qui savoit aujourd'hui lieutenant general
eut le malheur de se meler dans une intrigue fort don:
gereuse d'accord avec l'electrice veuve, mere de l'elec:
teur qui ~~le~~ haïssoit ~~le fils~~. Aedolo fut mis à Konigstein, où
il est encore depuis ~~quatre~~ trente ~~huit~~ ans, et où il mourra appa:
remment, car l'electeur regnant via, dit on, de clemence,
en lui epargnant la peine de mort qu'on lui devoit en
punition de son crime.

Le soir du premier jour que je fus à Dresde Matou me plut
beaucoup à souper. Je lui ai demandé avec tendresse et
douceur, si elle vouloit aller se coucher dans mon lit, et elle
me repondit que c'étoit ce qu'elle desiroit, ainsi la noce se fit,
et nous nous levames le lendemain les meilleurs amis du monde.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

J'ai passé toute la matinée à lui ordonner tout ce qui lui é=
toit necessaire. Robes, chemises, bas, jupes, bonnets, souliers,
et tout enfin, car elle n'avoit rien. J'ai eu beaucoup de
visites; mais je l'ai consignée dans sa chambre, en repondant
à ceux qui me demandoient de la voir, que je lui procu=
rerois cet honneur si elle étoit ma femme; mais que n'étant
que ma gouvernante je ne voulois pas la mettre en société.
C'est par cette raison, qu'elle ne laissa jamais entrer chez
moi quelqu'un qui vensoit pour me voir, quand je n'y étois
pas. Je le lui avois defendu, et elle n'y trouvoit rien a
redire. Elle travailloit dans sa chambre au linge que je lui
avois fait avec une jeune fille qui l'aidoit, et que je payois
pour qu'elle ne l'ennuyat pas restant toute seule tout le
long de la journée. Quelque fois cependant je l'ai conduite
avec moi à pieds se promener hors de Dresde, et pour lors
elle pouvoit parler à ceux de mes amis qui me rencontroient,
et qui se joignoient à nous aux promenades.

Cette reserve de ma part, qui dura tout les quinze jours
que cette fille demeura avec moi, commença à piquer tous
les jeunes officiers de Dresde, et principalement le comte de
Belle-garde, qui n'étoit pas accoutumé à trouver une fille
de son gout, et en avoir le dementi, lorsqu'il feroit des de=
marches pour se la procurer. Jenne, beau, hardi, gene=
reux, il vint un jour dans ma chambre dans le moment que
je me mettois à table avec elle, et me demandant à dîner je
n'ai pu ni le lui refuser, ni faire aller dans sa chambre Baton.
Pendant tout le dîner il l'agaça gentillement par des bons mots
mots mais
mots à l'amilitaire, que j'accompagnois par des autres
se tenoient
~~offices à tirer~~ dans les bornes où il devoit se tenir. Baton se
conduisit très bien sans faire la begueule, et sans s'ecarter ce=
pendant du respect qu'elle me devoit, et qu'elle se devoit.

Ma coutume étant celle de faire la sieste, j'ai prié sans façon le comte de s'en aller une demie heure après que nous serions de table. Il me demanda en riant, si mademoiselle la feroit aussi, et je lui ai dit qu'oui. Allant alors prendre son epée il me pria à diner pour le lendemain avec Maton: je lui ai dit que je ne la menois à diner nulle part; mais qu'il étoit le maitre de venir tous les jours diner chez moi au hazard du pot, où il me trouveroit certainement avec elle. Ce refus, auquel il ne s'attendoit guere, le fit partir, si non fâché, au moins fort froid. J'ai ainsi passé huit jours sans entendre parler de Maton.

Ma mere étant retournée de la campagne je fus la voir le lendemain. Elle demeuroit au troisieme étage d'une maison qui n'~~étoit~~ étant pas beaucoup éloignée de mon auberge, ~~de~~ l'~~ai je pouvois~~ l'Eglise, c'est à dire la fenetre de l'appartement que j'occupois. Je regarde là par hazard, et je vois à une des fenetres de l'Eglise Maton debout qui fraisonnoit en parlant à M. de Bellegarde qui étoit à la fenetre d'une chambre près de celle de l'Eglise qui faisoit le coin, et qui ne m'appartenoit pas, malgré qu'elle appartînt à la même auberge. Cette decouverte me fait rire; j'étois sûr de n'avoir pas été vu; et j'avois decidé, comme autrefois, de ne vouloir pas être vue. Ma jalousie étoit plus de l'esprit que du coeur.

Deux heures après, je vais diner fort gai. Maton l'étoit de même. Venant sur le propos de Bellegarde je lui dis que certainement il étoit amoureux d'elle; elle me repond que celui d'enjoler les filles étoit le style de tous les officiers, et qu'elle ne le croyoit pas plus amoureux d'elle que d'une autre — Quoi? Et ce qu'il n'ait pas venu ici ce matin pour me faire une visite? — Point du tout. Et s'il étoit venu c'auroit été la petite qui seroit allée à la porte pour lui dire que vous n'

y etes pas. Mais quand on a monté la garde et ce que tu ne fais pas un se promener par la place devant nos fenêtres?

— Point du tout.

Il ne m'en fallut pas d'avantage, Maton gardoit le secret; me voila coeur en vingt-quatre heures, il je n'y mettois pas d'abord remede. Je dissimule parfaitement, je ne change pas d'heureux; je fais a Maton des petites caresses après le café, je sors, je vais au theatre, je joue assez heureusement, je retourne chez moi au second acte; il faisoit encore jour. Je trouve sur la porte de l'auberge le valet de chambre, je lui demande si au premier il y avoit d'autres chambres outre les quatre que j'occupois, et il me repond qu'il y en avoit encore deux, dont les fenetres donnoient sur la rue — Fort bien. Dites au maître que je veux coucher là aussi — Elles sont prises depuis hyer au soir — Qui les a donc prises? — Un officier suisse, qui est au service, et qui y soupera ce soir en compagnie d'autres.

Je ne lui dis pas d'avantage pour ne pas donner des soupçons; mais c'étoit un fait que rien n'étoit plus facile que de passer de la fenetre de la chambre en question dans la lanterne par la fenêtre qui étoit voisine à l'autre. Outre cela il y avoit une porte dans la chambre même ou je lais: soit souvent coucher Maton avec la jeune fille quand je n'avois pas envie de la faire coucher avec moi. La porte étoit fermée au verrou de notre côté; mais elle y étoit, et avec des clefs on pouvoit l'ouvrir de l'autre

Je montai, je vais chez Maton, qui precisement étoit allité dans la lanterne, où il soufflait un petit air, qui feroit plaisir. Je lui dis après des detours que je voulois changer de chambres. Tu iras occuper le mienne, et je viendrai ici, où le matin je jouirai d'une fraicheur charmante. Elle loue ma pensée en me disant que cela ne l'empechera pas de venir travailler

8. dans l'Erguer l'après dîner.

A cette reponse je reconnois Maton pour aussi fine que moi: je ne l'aimois plus. Je fais d'abord transporter son lit de l'autre côté, et porter le mien où étoit le sien, et ma table avec toutes mes écritures. Nous soupons gayement, et malgré que j'aye invité Maton à venir se coucher avec moi, elle ne l'imagine pas même par ombre, mon changement d'humeur. Je vais me coucher dans la nouvelle chambre, j'entens la voix de Belle-garde, et de ceux qui buvoient avec lui; je vais à la fenetre de l'Erguer, et je vois les rideaux des fenetres de l'autre chambre tirés, ce qui devoit me demontrer qu'il n'y avoit pas de complots faits; mais j'ai su après que Mercure avoit averti Jupiter qu'Amphytrion avoit changé de chambre.

Le lendemain un grand mal à la tête, au quel je n'étois pas sujet, me fit passer la journée à la maison; je me suis fait saigner, et ma bonne mere vint me tenir compagnie, et dîner avec Maton. Elle l'aimoit, elle m'avoit plusieurs fois prié de l'envoyer lui tenir compagnie, je n'ai jamais voulu. Le lendemain de la saignée ma tête m'étant très pesante, j'ai pris une medecine. Le soir en me couchant je me suis trouvé attaqué d'une angine dont les symptomes étoient forts: Vains. Je m'y connoissois assez pour ne pas me tromper. Très mortifié, je me trouve convaincu que ce ne pouvoit être qu'un present de Maton, car depuis Leopold je n'avois eu à faire qu'à elle. Je passe la nuit fort en colere contre la coquine, je me leve à la pointe du jour, j'entre dans la chambre, je tire les rideaux, elle se reveille, je vois m'arracher sur son lit, je jette le drap, et j'arrache de dessus elle une double serviette dont la tête me rebute. Après cela j'examine sans qu'elle ose s'opposer tout ce que je ne m'étois pas donné la peine d'examiner auparavant, et je vois un hideux hopital. Elle m'avoue en pleurant qu'elle étoit ainsi malade depuis six mois; mais qu'elle ne croyoit pas de m'avoir communiqué sa maladie parce qu'elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

avoit toujours eu grand soin de se tenir propre, et de se laver toutes
les fois qu'elle prevoyoit que j'allois faire l'amour avec elle — Ma-
ver malheureuse! Regarde ce que tu m'as fait. Tu m'as volé
mon unique tresor; ma santé. Mais tout le monde doit l'
ignorer, puisque c'est ma grande faute; et j'en suis honteux.
En attendant leve toi, et tu verras combien je suis bon.

Elle se leve; je lui fais mettre dans une male tout ce que
je lui avois fait, et j'ordonne à mon domestique d'aller voir
dans une autre auberge s'il y avoit une petite chambre
à louer pour elle. Il va, et il revient me dire qu'à l'au-
berge sur la grande place il y avoit au quatrième étage
une chambre à quatre gros par jour. Je lui dis d'atten-
dre dehors, et je dis à Maton qu'elle devoit y aller d'abord,
puisqu'elle ne pouvoit plus habiter avec moi. Je laisse
qu'elle pleure, et je lui donne cinquante ecus lui disant
qu'elle étoit maitresse de les dépenser où, et comme elle
voulait, puisque je ne voulois plus rien savoir d'elle, et
je l'oblige à me donner quitance avec des circonstances
voyer, mais très humiliantes pour elle. Elle dût y
consentir, quand elle m'a vu déterminé à la chasser
tout de même sans lui donner le sou. Elle a copié
tout ce ~~qu'elle a~~ que j'ai voulu ~~que je signat~~ qu'elle signat — Que ferai-je
ici où je ne connois personne? — Si vous voulez aller
à Breslau, je vous ferai aller sans qu'il vous en coûte
Elle ne m'a pas répondu. ~~Je~~ l'ai envoyée à sa nouvelle chambre
le sou. ~~Si~~ avec ses hardes, lui tournant le dos lorsque je l'ai vue se
~~chasser~~ jeter à genoux croyant de m'émouvoir, j'ai
~~la~~ ~~ordonné~~ ~~qu'on~~ ~~la~~ ~~chasse~~, ~~et~~ ~~je~~ ~~lui~~ ~~ai~~ ~~tourné~~ ~~le~~ ~~dos~~. ~~je~~
~~voulut me jeter~~ ~~à~~ ~~mes~~ ~~genoux~~ ~~je~~ fait cette execution du plus grand sang froid sans me sen-
tir incommodé par aucun sentiment de pitié, car ce qu'elle
avoit fait, et ce qu'elle étoit dans le moment de faire me
la designoit un petit monstre, qui m'auroit peut être d'une
façon ou de l'autre coûté la vie.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je suis sorti le lendemain de l'auberge, en louant pour
six mois, et pour trente-cinq écus tout le premier étage dans
la maison même où demeuroit ma mère en y faisant mettre
tous les meubles qui m'étoient nécessaires pour faire la
grande cure, car j'avois les glandes enflées et dures dans
les aines. Les ablutions de Matton firent l'effet de ne pas
me communiquer la gonorrée; mais de m'en envoyer tout
le poison dans le sang, qui enfin dut se montrer. S'il avoit
fondé encore d'une ou deux semaines je me serois trouvé
si mal qu'à Augsbourg, et à Venise. La réponse que je fis
fois à tous ceux qui me demandoient des nouvelles de
ma gouvernante étoit toute simple. C'étoit une servante
à laquelle j'avois donné son congé, et dont je ne m'en-
barassois plus.

Ce fut huit jours après que mon frère Jean vint me dire
que Bellegarde, et quatre ou cinq autres jeunes gens qu'il me nomma
étoient entre les mains du médecin réduits en très mau-
vais état par ma gouvernante — Je les plains; mais
dit Leur faute. Pourquoi se sont ils exposés à cela? —
Une fille qui est venue à Dresde avec toi — Et que j'ai
renvoyée. Il me suffit qu'ils n'ayent pas eu à faire à elle
pendant le tems qu'elle demeuroit avec moi. Dis à ces
jeunes gens que s'ils se plaignent de moi ils ont tort; et qu'ils
ont tort même de publier Leur honte. Qu'ils agissent à
être sages, et que s'ils pensent à se guérir dans le silence. Sans
cela les gens sensés se moqueront d'eux, et s'ils figureront
comme des sots. Et toi de mon ami! — Cette aventure ne te
fait pas honneur — Je le sais bien; aussi je ne m'en vante
pas, car je ne suis pas aller et pour la publier. Il doivent
être bien bêtes. Ayant de l'esprit ils devroient s'imaginer que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

je ne pouvois avoir eu que de très bonnes raisons pour la vanter: ger il subitement, et par conséquent soupçonner tout, et le tenir loin de ce monstre. Il meritent le mal qu'elle leur a donné — Ils sont tous étonnés que tu te portes bien — Va, console les; dis leur que tu m'as vu dans l'état où tu me voit à present; mais que personne n'en sait rien pui: il que je ne me suis pas vu sot.

Se voyant convaincu lui même de sa sottise il s'en alla, et je me suis mis dans les remedes, qui me rendirent à la moitié d'Août assez sain que je l'étois en partant de Vienne. Dans ces jours là la princesse Stahremberg sœur du prince Adam Czartoryski vint à Oraide; le comte de Bülh la logea. Je lui ai fait ma cour, et j'ai vu de la bouche même que son royal cousin avoit eu la foiblesse de s'en laisser imposer par la calomnie. Je lui ai dit que j'étois de l'avis de l'Ariote qui écrivit que les vertus n'étoient estimables que sous le voile de la constance. Vous êtes vous apperçue, princesse que la dernière fois que j'ai mangé avec le Roi chez vous S. M. s'est divertie à faire semblant de ne pas me voir. — Sans doute je l'ai remarqué — Je plains le monarque qui dans ce moment là devint tout d'un coup indigne de l'estime du philosophe. Vous allez actuellement à Vienne, et à Paris l'année prochaine. Vous me verrez dans ce pays là, ma princesse, et vous écrirez au Roi votre cousin que vous ne m'y avez pas vu si l'on m'eut pendu en effigie.

La foire de Leipzig du mois de 7bre étant brillante j'ai voulu y être pour regagner mon embonpoint à force de manger des alouettes. Tenant à Oraide avec une sage economie, quoique toujours pontant, j'ai gagné trois ou quatre cent ducats de sorte que je suis allé à Leipsic avec une lettre de crédit de trois mille ecus sur le banquier Hornan, qui

me fit connoître un homme d'esprit octogenaire qui étoit président des mines de la Saxe. Ce fut de cet homme respectable que j'ai su une chose, qui est une bagatelle, mais qui est cependant remarquable parceque tous les Russes l'ignorent. L'imperatrice Catherine seconde ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ que toute la Russie, et tous ceux qui l'ont vue ont cru brune, et même avec des cheveux très noirs, était blonde. Ce président qui l'avoit vue à Stetin tous les jours pour trois ans de suite depuis l'age qu'elle avoit de sept ans jusqu'à dix me dit qu'on commença alors à la peigner avec des peignes de plomb qui ont la propriété de teindre les cheveux en noir. On feroit cela parceque jusque dans ce tems là on la designoit en preuve des dues de Holstein qui fut le malheureux Pierre III. La maxime à la cour de Russie étoit prise de faire tout ce qui étoit faisable pour reduire la famille regnante à être brune plutôt que blonde, couleur trop commune en Russie, et que par cette raison on n'aime pas. Par cette raison on peignoit en noir, ~~[illegible]~~, les cheveux blonds de l'auguste et immortelle Catherine qui a fait tant de bel-les choses en se moquant de l'argent, dont elle a épuisé son coffre. Elle auroit eu besoin de ~~[illegible]~~ vivre encore dix ans en paix pour y mettre remede.

Une aventure que j'ai eu à Leipsik, et dont je me souviens toujours avec plaisir fut que la princesse d'Auersberg étant arrivée de Vienne, et descendue au même Hotel où je logeois eut la caprice d'aller en foire sans être connue. Ayant avec elle une grande suite, elle obligea une de ses femmes de chambre de faire la figure de princesse, et elle se mit à la suivre faisant celle de femme de chambre. Je pense que le Lecteur sait qu'elle étoit fort jolie, qu'elle avoit l'esprit très agreable, et qu'elle a eu été la dame favorisée de l'empereur François premier. Ayant été averti de cette mascarade, je sors de l'auberge en même tems qu'elle, et lorsque la fausse princesse s'arrête à une boutique pour examiner les

beaux bijoux qui y étoient je m'approche de la veritable prin=
cesse qui ne me connoissoit pas, et la traitant sans façon comme
on traite une femme de chambre je lui demande s'il étoit vrai que
ce fut celle là la celebre princesse d'Auersberg — Sans doute qu'
elle l'est — J'ai de la peine à le croire, car elle n'est pas jolie,
et d'ailleurs elle n'a pas le visage d'une princesse — C'est qu'
apparemment vous ne vous connoissez pas en princesses — Je
m'y connois si bien que je vous dirai que c'est vous qui en avez
l'air, car le diable m'en porte, si je ne vous donnerois ~~mille~~ cent
~~mille~~ ducats pour passer la nuit avec vous — ~~Mille~~ cent ducats!
Vous seriez bien attrapé, si je vous prenois au mot;
mais vous vous dedirez alors — Mon. Craignez. Je demeure
dans la même auberge où vous demeurez. Venez au mo=
yen, et je vous ferai le present d'avance, d'abord que je serai
sûr de vous tenir, car vous pourriez me jouer un tour de
votre metier — Fort bien; ne disputons rien, et tachez de me pay=
cer avant, ou après souper à l'auberge, et si vous avez du
courage de ramer quelques rigues nous passerons la nuit
ensemble — Comment vous appellez vous? — Carline
Sûr qu'il n'en savoit rien; mais charmé d'avoir amusé
la princesse, et de lui faire savoir qu'elle me plaisoit, je
pense de poursuivre à jouer le role d'ignorant que j'avois
si bien commencé. Après avoir mangé un morceau
dans la salle en bas, je monte, et je rode à l'entour de
l'appartement de la princesse, m'arrêtant trois ou
quatre fois en passant devant la chambre où étoient
ses veritables femmes de chambre. Une d'entr'elles me
demande si je voulois quelque chose — Rien Madame=
selle, pardon; je regardois pour voir si je voyois une de
vos camarades avec laquelle j'ai parlé en soirée, mais

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

j'imagine qu'elle est occupée — Ce doit être Carline. elle
sort à table la princesse. Elle sortira dans une demie heure.
Je monte à ma chambre; je redescends une demie heure après,
et la même femme de chambre me dit de me tenir dans un ca-
binet qu'elle me montre, où Carline viendra dans un moment.
J'y vais, le cabinet étoit obscur, j'attens, et Carline arrive. J'é-
tois sûr que c'étoit la véritable Carline; mais je me tiens fort
à mon personnage. A peine entrée, elle me prend par la main,
et elle me dit à voix très basse que je n'avois qu'à me tenir là,
que j'avois libre et qu'elle viendroit assurément d'abord que sa maîtresse seroit
couchée — Sans lumière? — Oh pour cela! Point de lu-
mière. les gens de la maison qui vont en haut, et en bas
j'apperceviroient qu'il y a du monde — Sans lumière je
n'ai plus d'asne ma charmante Carline. Mais encore ce
n'est pas ici un endroit à y passer au moins cinq à six heu-
res. Faites une chose. La première chambre au haut de
cet escalier est la mienne. Je reviendrai, et je vous assure
que personne ne viendra chez moi, monter y, et vous me
rendrez heureux. J'ai ici cent ~~mille~~ ducats — C'est impos-
sible. Je n'oserois ~~pas~~ monter pour un million — C'est pos-
sible. Je ne resterois pas non plus ici toute la nuit, où il n'y a
qu'une chaise pour le mesme million. Adieu belle Carline.
— Attendez. Laissez moi sortir la première.
Elle sort alors vite; mais j'ai l'attention de me tenir à un
pan de sa robe, de sorte que quand elle a tenté de fermer la
porte, elle ne l'a pas pu. Je suis sorti tout de même, et
elle allant à gauche dans sa chambre, et moi à droite
à l'escalier pour monter à la mienne. Charmé de cette
aventure où j'avois gagné une pleine victoire je me suis
couché le plus content des hommes. Il est entendu qu'on
~~me~~ m'attraper cent ou
~~me~~ vouloit ~~par de cent mille~~ ducats; ~~il~~ qu'on vouloit
m'enfermer là dedans, et m'y laisser toute la nuit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Le surlendemain à midi dans le moment que je marchandois 15 sols une paire de manchettes de dentelle, la princesse d'Auersberg entra dans la même boutique servie par le comte Zinzindorff que j'avois connu à Paris chez la <u>caramacchie</u> douze années auparavant. Dans le moment que je me retirois pour faire place à la princesse, le comte me reconnut, me parla de ce bon tems là, et me demanda qui étoit ce Casanova qui s'étoit battu il y a six mois à Varsovie. — Hélas! C'est moi même. Voilà mon bras encore en echarpe — Oh! je vous en fais mon compliment. L'histoire de ce duel doit être curieuse.

Il me presente alors à la princesse en lui demandant si elle avoit idée de ce duel — Oui je sais cela pour les gazettes. C'est donc Monsieur. Je suis enchantée de me dit elle d'avoir fait votre connoissance. Elle me fit un accueil semblant de me reconnoitre, et j'ai suivi, comme de raison, la même reserve. J'appris bientôt que j'avois fait une visite au comte, qui me pria d'entrer chez la princesse avec lui, qui seroit charmée d'entendre de ma bouche même cette singuliere aventure, et j'y fus allé avec beaucoup de plaisir. La princesse fut très attentive à ma narration joua toujours le personnage qu'elle avoit adopté, et me fit mes de chambre même ne me regarderent pas. Elle partit le lendemain.

A la fin de la foire, j'ai vu dans ma chambre la belle Castel Bajac. J'étois pour me mettre à table, et y manger tout seul voluptueusement dans ma lorette pour aller me coucher après — Vous ici Madame? — Hélas oui: pour mon malheur. J'y suis depuis trois semaines; je vous ai vu cinq fois, et nous vous avons toujours evité — Qui nous? — Schwerin — Est ici? — Ici, et en prison à cause d'une lettre de change fausse, et très fausse qu'il a escomptée, et je ne sais pas ce qu'on fera de lui. Le malheureux devoit au moins s'enfuir; mais point du

tout. Cet homme veut absolument se faire pendre — Et vous avez passé avec lui tout le tems depuis que vous etes partie d'Angleterre ? Il y a trois ans — Precisement. Volant par tout, fripponant, trompant, prenant la fuite, et que sais-je. Il n'y a pas au monde une femme plus malheureuse que moi. La lettre de change fausse n'est que de trois cens ecus. Oubliez tout, Casanova, faites une action heroique, delivrez de la potence, ou de la galere une homme d'une naissance illustre, et une malheureuse comme moi de la mort, car je me tuerai de ~~desespoir~~ — Madame je le tuerai pendre, car il a tenté de me faire prendre aussi avec les faux billets de Lorque ; mais je vous avoue que vous me faites pitié. C'est aussi vrai, que je vous invite à venir ce soir demain à Dresde avec moi, et que je vous promets trois cent ecus d'abord qu'on aura fait de ce coquin ce que la destinée aura ordonné qu'on fasse. Je ne comprens pas comment une femme comme vous puisse être devenue amoureuse de cet homme qui n'a ni figure, ni esprit, ni talent. Tout son bien consiste dans le nom de Schwarin — eh bien ! Sachez que je n'en ai jamais été amoureuse. Depuis que l'autre coquin Castel Bajac, qui par parenthese n'a jamais été mon mari, me l'a fait connoitre, je n'ai vecu avec lui que forcée, et souvent attendrie par ses larmes, et aussi par son desespoir. Je vous dirai outre cela que malgré ma figure, et mon caractere qui ne m'annonce pas comme une coquine, je n'ai jamais trouvé un homme comme il faut, qui m'ait serieusement offert un etat solide pour vivre avec lui. Je vous assure que je l'aurois accepté et que j'aurois quitté ce malheureux qui sera une fois ou l'autre la cause de ma mort — Où logez vous ? — A present nulle part. On m'a pris tout ; et on m'a mis sur la rue. Hyer

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

pitié de moi.

En disant cela elle se jette à genoux devant moi, et elle fondit en pleurs d'une force que son chagrin m'allarmoit à l'ame. Le valet de l'auberge étoit là hors de lui même en regardant cette scene, et en attendant que je lui dise de sortir. Mon domestique étoit allé à Breide par mon ordre. C'étoit une des plus jolies femmes de toute la France, elle paroissoit avoir vingt six ans, elle étoit femme d'un apothicaire de Montpelier que Castel Bajac avoit seduite. Elle n'avoit fait sur moi aucun effet à Londres parceque j'étois alors trop amoureux d'un autre objet, ~~dont la passion excédoit toute mesure~~; mais cette femme avoit tout ce qu'une femme pouvoit avoir pour me plaire.

Je la relève à force, je lui dis qu'elle m'avoit ému, je lui promets de la secourir; mais j'exige qu'elle se tranquilise, et même qu'elle mange un morceau avec moi. Le sommelier sans que je le lui dise, applaudit à ma belle action, en prenant un couvert, et fait porter un lit dans ma propre chambre, ce qui me donna envie de rire.

Cette malheureuse femme en soupant avec un merveilleux appetit, quoique fort triste, me fit souvenir de la matrone d'Ephese. Ce fut après souper que je lui ai donné à choisir, ou de ne rien faire pour elle, et de la laisser à Leipsic à sa destinée, ou de tacher d'avoir toutes ses hardes, de la conduire à Breide avec moi, de l'entretenir de tout son necessaire, et de lui compter cent ducats d'or lorsque je serois sûr qu'elle ne les donneroit pas au miserable qui l'avoit reduite à l'état ou elle étoit. Elle ne pensa pas beaucoup à prendre ce dernier parti: elle me donna une bonne et sage raison, et ce fut qu'en restant à Leipsic elle ne pouvoit pas se pouvoit devenir utile au malheureux, et depuis

voir exiter elle meme seulement vingt quatre heures, car
elle n'avoit pas le sou, ni rien à vendre. Elle étoit à l'auber-
ge, ou dans le cas de devoir se prostituer ~~illisible~~.
Elle fit encore une plus sage reflexion.
Elle me dit que si je lui donnois les cent ducats sur le champ,
et si elle s'en revoit pour tirer de prison le malheureux,
elle se trouveroit tout de même dans la misere, ne sachant
comment faire à partir, qui étant partie ou aller. Elle
me dit que toutes ses hardes étoient entre les mains de
l'hote chez lequel elle avoit demeuré trois semaines,
et qu'il ne pouvoit que l'hote les rendroit si on lui pa-
yoit seulement ce qui lui étoit dû sans faire attention
aux requettes que le banquier qui avoit escompté la lett-
re avoit fait sur tous ses effets. Je lui ai promis de fai-
re le lendemain un homme adroit, qui tacheroit de
faire tout cela, et après l'avoir embrassée je lui ai dit d'
aller se coucher. Mais voici ce qui m'a surpris
Je prevois, me dit elle, que voit par gout, voit par pa-
litesse vous pouvez vous approcher de moi pour exiger
un salaire qui assurement vous est dû, et que je vous accor-
derois et par gout, et par reconnoissance; mais je ne dois
pas attendre ce moment là pour vous donner une mo-
dette aussi degoutante pour vous qu'humiliante pour
moi: Voyez cette chemise, et jugez de l'état ou je suis.
En donnant ma main contre ma tête je ne lui ai répondu
autre chose si non: aller vous coucher, Madame, vous meriter
un meilleur sort. Je ne sais par même aujourd'hui si je
me serois abandonné au risque de perdre encore ma santé,
sçait comme j'étois de la guerison de la même maladie sans
faire auparavant des perquisitions faites pour me rassu-
rer, mais il est certain qu'elle auroit été la maitresse de me

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

tromper, et que ce nouveau malheur m'auroit extremement
affli, et peut être degouté retièrement de la vie. Cette pau=
vre femme avoit des sentimens, et un excellent coeur, mauvais
present que la nature lui avoit fait ~~à ma naissance~~, qui è=
toit la cause de tous ses malheurs.

Je suis allé chercher le Lendemain un courtier honnête hom=
me, qui d'abord que je lui ai dit l'affaire s'engagea de per=
suader l'Hote à rendre tout ce qui pouvoit appartenir à
la dame en lui payant tout ce qui lui étoit dû, et en lui
laissant en vertu du sequestre tout ce qui appartenoit au
comte prisonnier. Il revint une heure après, me dire au café
~~cette~~ que l'affaire étoit faite si je lui donnois soixante
ecus. Il m'assura qu'il prendra garde à se faire donner
tout, et la malle aussi qu'il feroit d'abord transporter
à mon Hotel. C'est ce courtier que j'ai chargé de me
faire savoir à Dresde tout ce qu'il arriveroit au comte.
Une demie heure après que je fus à l'auberge la malle
vint, où la pauvre femme trouva toutes ses nippes,
qu'elle n'esperoit plus de revoir: elle ne trouvoit pas
assez de paroles pour me temoigner sa reconnoissance; et
elle deplorait son état qui l'empechoit de me faire voir tout
ce qu'elle sentoit pour moi.

Cela est dans la nature: une femme remplie de sentimen
croit de ne pouvoir pas faire d'avantage pour un homme qui
lui a fait un bien fait, que de se donner à lui en corps et en
ame. Je crois qu'un homme pense differemment; la rai=
son en est que l'homme est fait pour donner, la femme
pour recevoir.

Le Lendemain une heure avant notre depart ~~que nous partions~~, le cour=
tier vint nous dire, que le Banquier trompé par Schmuzin
avoit envoyé un exprès à Berlin pour demander au

ministre, si le Roi trouveroit mauvais qu'on procedat avec
toute la rigueur de la justice contre ce comte, dont la famille
etoit respectable à tant de titres. Voila dit la Castel Bajac le
coup mortel que Schuverin à toujours craint. C'en est fait de
lui. Le roi prayera, mais il ira finir ses jours à Spandau.
Que n'y fut il pas mis il y a quatre ans!

Elle partit avec moi tres contente, et pleine de reconnoi:
sance lorsque je lui ai dit que j'avois une maison, qu'elle demeu:
roit avec moi, et que je la mettrois d'abord entre les mains
d'un chirurgien, dont j'avois experimenté la valeur. Elle
m'assura que c'étoit Schuverin lui même qui lui avoit fait
ce present il n'y avoit qu'un mois à Francfort, et qu'il étoit
plus encore malade qu'elle actuellement en prison, où il
devoit être privé qu'à l'enfer n'ayant pas besoin d'une
chemise pour se changer. A un pareil état un homme
pouvoit se voir reduit. Cette reflexion me feroit trembler.

A Dresde mon apparition avec cette dame causa beau:
coup de surprise. Elle n'avoit pas l'air d'une fille comme
il faut, elle étoit presentable, elle possedoit le ton, elle
avoit l'air modeste, et ignorant; je lui ai donné le nom
de comtesse de Klavin, je lui ai presenté ma mere, et
toutes mes parentes, je lui ai donné ma chambre avant
dans celle sur le derriere, et j'ai fait faire un serment de
silence au chirurgien auquel je l'ai consignée: il dut dire
qu'il venoit encore pour moi n'étant pas encore bien gue:
ri de la grande maladie. De la conduisois avec moi au the:
atre, je me complaisois de la faire regarder comme per:
sonnage de consideration. Lequel la considera fut qu'elle n'
a pas eu besoin de passer le grand remede. Deux piqures
par jour d'une ptysanne rafraichissante lui rendit sa

parfaite santé. Vers la fin de Novembre elle se trouva si bien qu'elle se crut en état de m'inviter à coucher avec elle. Je pouvois lui croire, et je le desirois. Ce fut une noce secrette que tout le monde ignora. J'ai reçu dans le même tems une Lettre du courtier qui nous donnoit la nouvelle que le banquier Trompé avoit été payé par ordre du Roi, et que le comte avoit été transporté à Berlin sous bonne escorte. Six semaines après j'ai su à Vienne, lorsque je n'étois plus avec la Castel Bajac que le Roi l'avoit fait mettre à Spandau, où, s'il n'y est pas mort, il doit être encore.

— Le tems étant venu que je devois payer cent ducats à la belle, dont j'étois devenu vraiment amoureux, car elle étoit aussi sage, et douce que belle, je le lui ai dit. Vrai, et franc je lui ai dit que mon coeur, et mon esprit vouloient que j'allasse en Portugal, et que je ne pouvois y aller ~~—~~ accompagné d'une belle femme que risquerait de perdre ma fortune, outre que le voyage fut long, et dispendieux seroit superieur à mes forces. La Castel Bajac auroit tort de prendre de ma tendresse qu'elle ne pouvoit pas croire que je fusse loin d'elle, si je devisse de m'en defaire pour vivre avec une autre. Elle me dit qu'elle me devoit tout, et que je ne lui devois rien; mais que si je voulois mettre le comble à mes bienfaits je devois lui donner le moyen de retourner à Montpellier. Elle y avoit ses parens, elle étoit née de n'être pas abandonnée, et elle espéroit de retourner encore avec son mari. Je lui ai donné ma parole d'honneur que je la ferais retourner à la patrie. BnF MSS

— J'ai quité Dresde avec elle à la moitié de Decembre n'ayant à ma disposition que quatrocent ducats, parceque la fortune ~~la fortune~~ m'avoit été contraire à la banque

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

22. de Pharon, et parceque mon voyage à Leipsic avec toutes les
conséquences m'avoit coûté trois cent ducats. Je ne rendois
aucun compte de ces miseres à ma belle, je ne pensois qu'à
faire que rien ne lui manquât, et à lui donner continuellement
des marques de ma tendresse. Nous nous arrêtames quatre jours
à Prague, et nous arrivames [illegible]

~~Nous arrivâmes~~ à Vienne le jour de Noel. Nous fûmes nous loger au boeuf rouge, ~~La Blavin~~ dans une chambre; moi made noiselle Blavin marchande de modes dans une autre auprès de la ~~mienne~~ sienne. sans cependant que cela m'empeche d'aller coucher ~~la~~ avec elle. Peu plus tard que le lendemain à huit heures voila deux hommes qui entrent dans la chambre de la Blavin dans le moment que je prenois du caffé avec elle — Qui êtes vous madame? — Je m'appelle Blavin — Qui est ce Monsieur? — Demander le lui — Que faites vous à Vienne? — Je prens du caffé au lait, comme vous voyez — Si Monsieur n'est pas votre mari, vous partirez en vingt quatre heures de tems — Monsieur n'est que mon ami, et je ne partirai qu'à ma comodité; à moins qu'on ne me chasse par force — C'est bon. Nous savons, Monsieur, que vous avez une autre chambre; mais c'est egal.

L'un des deux dit entre alors dans ma chambre, et je le suis — Que voulez vous? — Je regarde votre lit, qui n'est point du tout derangé; vous avez couché avec votre amie — Comment sacr.....! Je n'ai couché ni seul, ni avec personne. Qu'est ce donc que ce maudit es: pionage!

Il rentre alors dans la chambre de la Blavin, et ils s'en vont tous les deux, me respectant l'ordre de partir en vingt quatre heures. Je dis alors à la Blavin de s'habiller vite, et d'aller rendre compte de tout cela au ministre de France, en poursuivant à lui dire qu'elle s'appelle Blavin, qu'elle est fille, qu'elle est marchande, et qu'elle n'attend que la premiere occasion de partir pour aller à Strasbourg, de là à Lyon, et de Lyon à Montpellier. Ca attendant qu'elle s'habille, je fais venir un carosse de remise, et je prens un laquais de l'ambassadeur louage. La Blavin va chez ~~Mr de Barbaris~~, lui dit tout, comme je l'avois instruite, et revient au bout d'une heure me

dire que le ministre lui avoit repondu de se tenir tranquille, et de ne penser à partir qu'à sa comodité. Je m'habille, je la conduis à la messe, puis je dine avec elle, et ne me souciant pas de sortir par le mauvais temps qu'il faisoit je passe prei du feu toute la journeé avec elle, qui avoit deja resolu de prendre une place dans le carosse qui partoit pour Strasbourg.

A huit heures l'hote monte, et lui dit qu'on lui avoit donné ordre de lui donner une chambre non contigue à la mienne, et qu'il lui falloit obeir. Elle se met à rire, et elle lui dit qu'elle etoit toute preste. Je lui demande si elle devoit aussi souper seule, et il me repond que non cela on ne lui avoit donné aucun ordre. Je lui ai alors dit que j'irois souper avec elle. Le carosse pour Strasbourg partoit le 30, et ce fut l'hôte même qui l'engagea de lui arreter la place. Mais malgré cette infame police, je n'ai pas moins mangé, et couché avec elle toutes les quatre nuits qu'elle passa à Vienne. Je voulois à toute force lui faire accepter cinquante louis; mais elle n'en a voulu que trente, me contraignant qu'elle arriveroit encore à Montpellier avec des louis dans sa poche. Elle m'écrivit de Strasbourg, et après je n'ai plus rien su d'elle que lorsque je l'ai revue à Montpellier meme, comme je le dirai à sa place.

Le premier jour de l'année 1767 j'ai pris un appartement chez M. Schröder, et je suis allé porter mes lettres à Madame de Salmour grande maitresse de l'archiduchesse Marianne, et à Madame de Stahrenberg. Puis je suis allé voir Calzabigi l'aîné, qui travailloit pour le ministere sous les ordres du prince Kaunitz. Calzabigi travailloit au lit. Tout son corps étoit couvert de dartres; le prince alloit chez lui presque tous les jours. J'allois souvent chez Metastasio, au spectacle tous les jours, où dansoit Vestris, que la jeune

empereur avoit fait venir de Paris pour voir ce que c'étoit
que la belle danse de cet homme. J'ai vu le sept ou l'huit
de Janvier l'impératrice sa mere venir au théatre toute
habillée de noir. On a claqué des mains. C'étoit la premiere
fois qu'elle paroissoit en public depuis la mort de l'empereur.
J'ai trouvé à Vienne le comte de la Perouse qui sollicitoit de
l'impératrice le remboursement d'un demi million de flo:
rins dont son pere avoit été creancier de Charles VI. Avec
le comte j'ai connu le seigneur de Las Casas espagnol
rempli d'esprit, et, chose rare, sans préjugés. Chez le comte
j'ai aussi trouvé le venitien Uccelli, avec lequel j'avois
été au college de S. Ciprien de Murano, qui étoit alors à
Vienne secretaire d'ambassade avec l'ambassadeur Pi:
lo Renier, qui mourut Doge. Cet ambassadeur homme
d'esprit m'estimoit; mais mon affaire avec les inquisiteurs
d'état l'empechoit de me recevoir. Dans ces jours là mon
ami Campioni arriva de Varsovie par Cracovie. Je
l'ai logé avec beaucoup de plaisir. Il devoit aller faire
les ballets à Londres; mais il avoit le tems de passer avec
moi un couple de mois.

Le Prince Charles de Courlande qui avoit passé un mois
à Venise dans l'été, et qui avoit reçu les plus grandes
marques d'estime, et d'amitié de M. de Bragadin, et de mes
deux autres amis auxquels je l'avois recommandé avoit passé
à Vienne deux mois, et en étoit reparti quinze jours avant
mon arrivée pour se rendre de nouveau à Venise, où il
mort il y a deux ans
duc de Wirtemberg ~~[illegible]~~ faisoit du tapage. Il y
étoit en public, et il faisoit des dépenses énormes. Le
Prince Charles m'écrivoit des lettres dans les quelles il ta:
chait de me faire sentir toute sa reconnoissance. Il m'assuroit
qu'il n'auroit jamais connu dans toute l'Europe des personnes

plus estimables que mes trois amis aux quels je l'avois adressé.
Par là il me disoit que je devois disposer de lui, et de tous ses
biens jusqu'à sa mort.

Je vivois donc ainsi à Vienne dans la plus grande tranquil:
lité, m'amusant, et me portant bien, et pensant toujours
à mon voyage en Portugal au printems. Je ne voyois ni bonne,
ni mauvaise compagnie, j'allois aux spectacles, et souvent di:
ner chez Caliabigi, qui faisoit pompe de son athéisme, et qui
impudamment disoit toujours du mal de Metastasio, qui le
mepriseit; mais Caliabigi s'en moquoit. Grand calculateur
politique il étoit l'homme du jour Kaunitz.

Un jour après diner, que je m'amusois à table avec mon
cher Carpioni, une folie fille de douze à treize ans
entre chez moi hardie, et timide en tapinois me faisant
une reverence, et sûre de n'être pas mal reçue parce qu'
elle avoit sur sa figure la fatale Lettre de recommandation
qui calme l'homme, même le sauvage. Je lui demar:
de ce qu'elle veut; et elle me reprond en vers heroyques
Latins. Elle me demande l'audience, et elle me dit que
la mere étoit dans mon antichambre, et qu'elle entre:
roit si je voulois. Je lui reponds en prose Latine que je ne
me soucioit pas de voir la mere, et je lui en dis la rai:
son librement; elle me reprond quatre vers, qui n'étant
pas à propos me font connoitre qu'elle avoit appris par coeur
tout ce qu'elle m'avoit dit, ne sachant par elle meme ce qu'
elle me disoit. Elle poursuit à me dire en vers que la mere
devoit entrer parce qu'elle seroit mise en prison, si les commis:
saires de charité pouvoient soupçonner qu'étant ~~dans~~ seul avec elle
je la f...ois.

Cette expression libre dite en bon Latin me fait donner
dans un grand eclat de rire, et me donne envie de lui ex:
pliquer en la Langue maternelle ce qu'elle m'avoit dit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

elle me dit qu'elle étoit viennoise, ce qui me ~~fait~~ plut encore en curiosité, ~~elle me le dit dans~~ me fait dire dans notre ~~la~~ leur dialecte que les espions ne pouvoient pas la soupçonner d'être venue faire dans ma chambre ce qu'elle m'avoit dit parce qu'elle étoit encore trop jeune. A cette objection, après avoir un peu pensé, elle me dit huit à dix vers des priapées dans les quels elle ~~me~~ disoit que le fruit un peu acerbe piquoit le goût plus que le mur. Il n'en falloit pas d'avantage pour me mettre en ardeur; Campioni, ~~il~~ appercevant ~~appercevoit~~ d'être de trop, ~~dit~~ ventre dans la chambre.

Je lui demande, si elle a son père à Vienne, et elle me dit qu'oui, et elle ne s'effarouche pas à ce que ma main feroit sur elle dans le tems même que je lui ferois des interrogations. Je viens à un fait qui étoit tout, malgré que non decidé, et toute sainte, elle me dit des vers à l'honneur de l'instrument de la propagation, et du fait de l'amour. Je trouve cela admirable, je finis, et je la renvoye avec deux Ducats. Voila encore des vers pour me remercier, et une adresse en allemand, qui étoit celle de sa demeure qui étoit accompagnée de quatre vers latins dans les quels elle me disoit que si j'allois chez elle me coucher dans son lit je trouverois, selon mon désir Hebé, ou Ganimede.

J'admire la singuliere invention de ce vénitien pere de cette fille pour vivre à ses dépens. Elle étoit fort jolie; mais les jolies filles à Vienne sont en si grand nombre qu'elles sont presque toutes pauvres. Il ~~n~~ a vendu la sienne surprenante par cette charlatanerie; mais à Vienne cela ne pouvoit pas durer long tems. Le lendemain sur le declin du jour il me vient envie d'aller à pieds voir cette fille qui ne savoit pas peut être ce qu'elle m'avoit promis dans l'adresse qu'elle m'avoit laissé. J'ai l'imprudence, à l'age de quarante deux ans, malgré ma grande experience, d'aller tout seul sur le boulevard là où l'adresse me disoit d'aller. Elle me voit de la fenêtre, et devinant que je

cherchois sa maison elle m'appelle, elle m'en montre la por-
te, et j'entre, je monte, et je vois le lache voleur, l'infame
Pocchini. Je n'étois plus à tems de reculer, retournant sur mes
pas, et m'en allant j'aurois eu l'air de m'enfuir, et je n'
y ai pas seulement pensé. J'ai vu là sa prétendue femme
Catina, deux esclavons armés de sabre, et l'oiseau d'a-
morce. Toute l'envie de rire m'étant passée, je pense le
sage parti de dissimuler avec intention de partir cinq à six
minutes après.

Pochini commence en jurant, et en blasphemant à me re-
procher la dureté avec laquelle je l'avois traité en Angleterre,
il dit que le tems de se venger étoit arrivé, et que ma vie étoit
entre ses mains. L'horrible esclavon maître, car l'autre avoit
l'air de domestique, me dit qu'il falloit que nous fassions la paix,
me fait asseoir, ouvre une bouteille, et veut que nous buvions.
Je me dispense de boire, Pochini se promenant par la cham-
bre en furieux dit que je refuse de boire pour ne pas payer la
bouteille, je lui dis qu'il se trompe, et que j'étois prêt à la payer,
et je mets ma main droite dans ma poche pour tirer hors de
ma bourse un ducat sans tirer de ma poche la bourse. L'escla-
von dit que je peux tirer ma bourse sans crainte qu'on me la
vole, puisque j'étois là avec d'honnêtes gens. Je tire la bourse alors,
et ayant de la peine à la dénouer parceque j'avois l'autre
main en echarpe, l'esclavon me prend la bourse, Pochini la
lui arrache des mains, et dit qu'elle lui appartient pour se
dédommager en partie de tout ce que je lui avois fait perdre.
Je ris, et je dis qu'il en est le maître, et je me leve pour
m'en aller. L'esclavon veut que je l'embrasse; je refuse que
c'est inutile, et il tire son sabre, et l'autre fait la même
chose. Je me mis en à mon dernier moment. Je les ai em-
brassés tous, et je fus étonné lorsqu'ils m'ont laissé partir. Je
suis retourné chez moi plus mort que vivant, ne sachant que
faire. Je me suis mis au lit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1767 ("ce 21 Janvier", page 32)
("au commencement du careme", page 41)
("dans le mois de May", page 45)
("le 14 de Juin", " 48)

Bd X

Chap. X

(Orig. Tome IX Chap. II)
pages 29 à 60

("vers la fin de Juillet", page 58)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je reçois ordre de partir de Vienne. L'impératrice le modère, mais elle ne le révoque pas. Je trouve Zanowitch à Munick. Mon séjour à Augsbourg. Ma garconnade à Louisbourg. La jonction de Cologne. Mon arrivée à Aix la Chapelle

La plus grande faute, qu'un homme qui puisse un coquin puisse commettre, est celle de le laisser impuni à la punition, car il doit se tenir pour sûr que le coquin puni ne pensera qu'à se venger en coquin. Si j'avois eu la moindre arme, je me serois défendu, mais les assassins m'auroient mis en morceaux en s'emparant aussi de mes montres, de ma tabatiere, et de tout ce que j'avois, et la justice ne leur auroit rien fait, car ils auroient mis mon corps hors de la maison. A huit heures Campioni vint à mon lit, et fut fort étonné de cette histoire. Sans s'amuser à blamer, comme font tous les idots, lorsqu'ils entendent le plaignant quelqu'un se plaindre de quelqu'excès avec lequel on l'a opprimé, il cherche avec moi les moyens de me faire faire justice, et reconnoître ma bonne; mais nous les trouvons tous inutiles, car les coquins ont la precaution de nier. Il n'y auroit des temoins que les assassins, et la femme, et la fille n'auroient pu être que d'accord. Mais après cela, j'écris le lendemain tout l'historique de l'affaire en commençant par la fille qui disoit des vers latins, puis je le mets en net avec intention d'aller le presenter au chef de la police, ou au juge criminel selon ce que me diroit un avocat chez lequel je serois allé.

Je dine, et precisement dans le moment que j'allois sortir en voiture, un homme de la police vient m'ordonner d'aller parler au comte de Schrotenbach qu'on appelloit le Statthalter. Je lui reponds d'avertir mon cocher

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

de l'endroit où il devoit me mener, et que j'y serois allé
sur le champ.

J'entre dans une chambre où je vois un gros homme
debout, et deux autres à l'écart, qui paroissoient n'être là
que pour executer ses ordres. D'abord qu'il me voit, il
met devant mes yeux une montre, et il me dit d'observer
l'heure qu'il étoit — Je le vois — Fort bien. Si demain
à cette même heure vous serez ici je vous ferai conduire
hors de Vienne par force — Pourquoi me donnez vous cet
ordre, dont rien n'est plus injuste? — Premièrement je n'ai
pas de comptes à vous rendre; et je peux vous dire en second
lieu que vous ne vacarierez par cet ordre si vous n'avez bonne
grâce à les Loix de S. M., qui defendent les jeux de hazard,
et qui condamnent aux travaux publics les tripons. Con-
noissez vous cette bourse, connoissez vous ces cartes?

Je ne savois pas ce que c'étoit que les cartes; mais je re-
connois ma bourse qui ne devoit contenir qu'un quart de
florin qui y étoit, lorsqu'on me l'a prise. En tremissant
de la colonne, je ne lui reponds qu'en lui donnant le droit
que j'avois à un quatre page. Le bourreau lit, et puis
il se met à rire, en me disant que mon esprit étoit con-
nu, qu'on savoit qui j'étois, pourquoi on m'avoit renvoyé
de Varsovie, et qu'enfin toute l'histoire que je lui avois
Selon lui
fait lire n'étoit qu'un tissu de mensonges, que le fond en
rejettoit, car elles manquoient de vraisemblance. Vous
me répartirez enfin dans le tems que je vous ai promis, si je veux
savoir actuellement où vous irez — Je ne vous le dirai que
lorsque je me serai déterminé à partir — Comment? Vous
osez me dire que vous ne m'obéirez pas? — C'est vous même
qui m'en avez rendu le maître en me disant que n'je ne

pors de bon gré vous me ferez partir de force — Fort bien. On B1
me l'a déjà dit que vous aver une tête; mais ici elle vous sera 20 31
tûe. Je vous conseille d'eviter les maltraitemens, et de partir —
Je vous prie de me rendre mon écriture. — Je ne vous
rendrai rien. Partez!

Voila, mon cher Lecteur, un des momens terribles que j'ai eu dans ma vie, et qui me font frémir toutes les fois que je me les rappelle. Ce ne fut qu'un lache amour de la vie qui put m'empecher de deguainer vite mon epée et de la passer à travers du corps du gros cochon Stathalter de Vienne qui m'exe: cutoit ainsi.

Retournant chez moi, je pense d'aller informer de ce fait le prince Kaunitz malgré qu'il ne me connoissoit pas. J'y vais, je monte, et un valet de chambre me dit de l'attendre là où j'étois. Il devoit passer par là pour aller dîner suivi de tous ses convives. C'étoit cinq heures.

Je vois le prince paroitre, et j'observe après lui Monsieur Polo Renier ambassadeur de ma patrie. Le prince me demande ce que je voulois, et je lui conte <u>coram omnibus</u> à haute voix toute mon affaire. J'ai ordre de partir mon seigneur; mais je n'obéirai pas: j'implore le recours de votre altesse pour que je puisse faire parvenir au pieds du trone ma juste reclamation — écrivez un placet je l'enverrai à l'impératrice; mais je vous conseille à la supplier de suspendre ses ordres, car vous l'indisposerez en lui disant que vous n'obeirez pas — Mais si la grace differe, la violence en attendant m'opprimera — Retirez vous chez le ministre de votre patrie — Helas! mon prince, je n'ai plus de patrie. Une violence legale quoiqu'inconstitutionnelle me prive des droits de citoyen, et d'homme. Je suis venitien, et je m'appelle Casanova.

Le prince alors d'un air surpris regarde l'ambassadeur, qui

BR 38

avec son air riant comme toujours parle dix minutes lui parlant tout bas.

Le prince me dit qu'il est malheureux pour moi de ne pas pouvoir reclamer la protection de quelque ministre. A ces mots un seigneur qui avoit une taille de six pieds, me dit que je pouvois reclamer la sienne, puisque toute ma famille étoit au service du roi son maitre, et que je l'avois servi moi même. Et c'étoit à la lettre. C'est le comte Vicedom, me dit le prince; aller donc d'abord écrire à l'impératrice, et je lui enverai votre écrit sur le champ; et si la reponse tarde retirez vous chez lui. Vous serez à l'abri de la violence jusqu'au moment que vous jugerez partir à votre aise. Après avoir ordonné qu'on m'apporte à ecrire le prince va dire.

Voici mon placèt que j'ai écrit, et mis en net en dix minutes, et que l'ambassadeur de Venise a [redacted] faire plaisir au Senat de Venise lui en envoyant la copie.

Madame

Je suis sûr que si quand V. M. I. R. A. marche, un insecte lui disoit d'une voix plaintive qu'elle va l'ecraser, elle detourneroit un tant soit peu son pied pour ne pas priver de la vie cette pauvre créature.

Je suis l'insecte, madame, qui ose vous supplier d'ordonner à M. le Statthalter Schrottenbach de differer encore huit jours à m'ecraser avec la pantoufle de V. M. I. R. A. Il se peut qu'après ce peu de tems non seulement il ne m'ecrasera plus; mais que vous retirerez de ses mains l'auguste pantoufle que vous ne lui avez confiée ~~pour le~~ ~~avez confiée~~ que pour ecraser les coquins, et non pas un homme venitien malgré la fuite des plombs, et profondement soumis aux lois de V. M. I. R. A.

Casanova.

Ce 21 Janvier 1767.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

R 21

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Après avoir écrit ce placet en lettres très rondes, je prie le valet de chambre qui étoit là de le remettre au prince. Cinq ou six minutes après il revient d'un air serein avec mon placet entre les mains en me disant de la part du prince qu'il alloit l'envoyer d'abord à l'impératrice; mais qu'il me prioit de le lui laisser la copie — dans l'instant.

Je la copie, je remets au valet les deux copies, et je m'en vais. Je tremblois comme un paralitique ~~je croyois~~, je craignois, ~~il~~ j'avois attendu là jusqu'à la fin du dîner une cour ~~,~~ qui m'auroit coûté peut être la vie, car je tremblois de colère depuis les pieds jusqu'à la tête. Je retourne chez moi, et je me mets à écrire en guise de manifeste le même fait que j'avois mis entre les mains du Bourreau Schlestenback, et qu'il n'avoit pas voulu me rendre.

Sur ces entrefaites, voilà le comte Vicedom qui entre dans ma chambre. Il me prie de lui ~~conter~~ toute l'histoire de la fille, que j'étois allé voir ~~engagé par les~~ quatre vers dans lesquels elle me promet que je la trouverai Hebé, ou Ganimede. Elle lui donne l'adresse même, il copie les vers, et il me dit que cela suffiroit pour démontrer à un juge éclairé que j'avois été accusé, et calomnié par des scélérats, ~~mais~~ malgré cela il doute que je trouve justice — Quoi! je serai obligé de sortir de Varsovie, qui d'un air sérieux demanda au prince s'il l'envoyoit tel qu'il étoit à la souveraine. Il lui répondit que votre placet étoit fait il l'a fait lire à l'ambassadeur

— Oh pour cela non, car il est impossible que l'impératrice ne vous accorde ~~pas~~ la grace des huit jours que vous lui avez demandé — Pourquoi impossible? — Pardieu! et ce que vous avez oublié ce que vous lui avez écrit: Je n'ai jamais vu un placet dans ce goût là. Le prince l'a lu avec son air froid, il a souri après, et il me l'a envoyé; après moi

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

pour être envoyé à Vien, si on en connoissoit le chemin; et il l'envoï=
ya sur le champ à un de ses secretaires pour qu'il le mit sous un
enveloppe, et pour qu'il fut envoyé à l'imperatrice sur le champ.
Après cela on parla de vous jusqu'à la fin de la table, et ce qui m'a
fait plaisir fut que l'ambassadeur de Venise dit que personne à Ve=
nise ne pouvoit deviner ce que vous pouviez avoir fait pour me=
riter d'être mis sous les plombs. On parla après de votre duel, mais
personne n'a pu dire que ce qu'on a lu sur les gazettes. Faites moi
le plaisir de me donner une copie de votre placet à l'impera=
trice; car Schrotenback qui tient sa pantoufle m'a beaucoup plu.

Je l'ai d'abord copié de l'original, que j'ai devant moi, et qui
n'a qu'une rature, et je lui ai donné aussi une copie du mani=
feste. Avant que de s'en aller, il me reitera ~~la permission~~ l'ordre d'aller
loger chez lui, si on ne me feroit pas savoir avant l'heure que
l'imperatrice m'avoit accordé la grace que je lui ai demandée.

A dix heures j'ai eu chez moi le comte de la Perouse, le
marquis de Las Casas, et le secretaire de l'ambassade venitienne
Uccelli, qui venoit me demander de la part de l'ambas=
sadeur une copie de mon placet. Je lui ai envoyé aussi un
de mes manifestes. La seule chose qui gatoit un peu mon
manifeste en lui donnant un air comique etoit le quatre
vers de l'adresse, où il sembloit d'une certaine façon que je
ne fusse allé chez la fille de Bochini que dans l'espoir de la
trouver Ganimede; ce n'étoit pas vrai; mais l'impera=
trice qui savoit le latin, et qui connoissoit la fable pouvoit
le croire, et cela m'auroit perdu.

Je suis allé me coucher à deux heures après minuit ~~en ayant~~ après avoir
fait six copies. Le lendemain à midi Hass fils du fameux
maitre de chapelle, et de la celebre Faustine secretaire de

Legation du comte Vicedom vint me dire de sa part que je n'
avois rien à craindre ni chez moi, ni sortant en voiture, mais par
à pied, et qu'il me verroit chez moi à sept heures. L'ayant
prié de m'écrire tout cela il me fit ce plaisir, puis il s'en
alla.

Voila donc l'ordre suspendu, la grace accordée, cela ne peut être
venu que de l'impératrice. Je n'ai point de tems à perdre; j'aur:
ai justice, on condamnera ces assassins infames, on me rendra
ma bourse avec deux cent ducats de dom, et non comme je
l'ai cru chez l'indigne Statthalter, qui pour le moins sera de:
mis de sa charge. C'étoient mes chateaux en Espagne, ce
que je me figurois pour certain quod nimis miseri volunt hoc
facile credunt de la connoissance du coeur humain Seneque
dans ses tragedies. Avant que d'envoyer mon manifeste à l'
impératrice, à l'empereur, au prince Kaunitz, à tous les mi:
nistres, je pense d'aller chez la comtesse de Salmour, qui mar:
quit à l'impératrice matin, et soir. Le Lecteur sait que je lui
avois porté une lettre.

Cette dame me reçoit premièrement par me dire que
je devois finir de porter ma main en echarpe. C'est une
charlatanerie, car depuis dix mois voici ne pouvois plus
en avoir besoin. Je lui reponds avec la voix, et la mine d'un
homme étonné que si je n'en avois pas besoin je ne porterois
pas l'echarpe, et que je n'étois pas charlatan
voudroit. Je suis venu, madame, m'informer de votre
autre chose — Je le sais; mais je ne veux pas m'en mêler.
Vous etes tous des gouverneurs comme Momatis.
Je suis parti dans l'instant sans faire la reverence. Je
suis retourné chez moi ne comprenant pas comment je pou:
vois être dans une crise pareille. Affamé, insulté par des

coquins, et pour des gens de qualité, dans l'impuissance d'écraser
les uns, et d'exterminer les autres, rebut de la justice ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~, où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que me reste-t-il
sur mon échafaud ? Ce ne fut que de Madame Salmour que j'
ai reçu cette nouvelle là. Si je l'avois reçue d'un homme,
je lui aurois donné un
soufflet de ma droite. Je ne pouvois recouvrer ni l'agi-
lité du mouvement, ni en empêcher l'enflure d'abord que
je la tenois une seule heure non suspendue. Je ne me suis
dix huit à vingt
trouvé parfaitement guéri que ~~vingt deux~~ mois après l'
époque de la blessure. Mais quand je pensois au mot
gouvernement, dont cette polonaise m'avoit honoré, j'étois fa-
ché d'avoir trop peu fait en ne lui tournant que le dos.
Vieille indigne de vivre, et qui cependant ~~vingt six ans~~ veuf quatre
~~vingt six ans~~ +
~~vingt six ans~~, ~~j'ai vécu vingt deux mois~~.
+ j'ai écrit ceci dans l'an 1798 Avant ce jour là j'ignorois la signification du mot gouvernant.
1798 Toutes les fois que je l'entends prononcé de quelqu'un je me
rendens d'avoir eu ce titre d'une femme digne de mon
plus haut mépris.

M. de Vicedom est venu à sept heures me dire que
l'impératrice avoit dit au prince Kaunitz que Schulenbourg
traitoit de roman toute l'histoire que je lui avois écrite pour
me disculper. Il étoit sûr que j'avois fait une banque de
pharaon avec des cartes de fripon qu'il tenoit entre ses
mains, et que j'avois taillé des deux mains, mon échappe
n'étant autre chose qu'une charlatanerie. Sûr sur le fait par
un de ceux qui pontoient on m'avoit avec raison saisi la
banque, et repris l'argent que j'avois malgagné. Le même
remis
ponte confident de la police lui avoit, ma bourse qui
contenoit quarante ducats, qui étoient durement con-
fiqués. L'impératrice se voyoit obligée à ajouter foi à tout

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

ce que Schrattenbach lui avoit dit de cette affaire, car quand
même j'aurois eu raison, elle ne pouroit me la faire qu'en cor-
geriant Schrattenbach, ce qui l'embarrasseroit beaucoup, car
elle ne trouveroit personne qui voulut exercer l'emploi trop
difficile que cet homme exerçoit en se donnant beaucoup
de peine ; mais revenant toujours à Leur Vienne libre d'une
vermine qui deshonoroit le genre humain. Voila tout ce que
le prince Kaunitz m'ordonna de vous dire. Au reste, vous n'a-
vez plus rien à craindre. Vous partirez quand vous voudrez.
— On m'avoit volé impunement deux cent ducats. Mais
il l'impératrice par des raisons politiques ne veut pas que
je fasse un procès criminel qu'elle me rembourse au moins.
Je vous supplie de demander au prince Kaunitz si je peux
en bon style demontrer à la souveraine qu'elle me doit cette
satisfaction là, comme la moindre que je peux exiger —
Je le lui dirai — Sans cela je partirai, car que faire dans
une ville où je ne peux pas aller à pied, et où le gouver-
nement tient à ses sages dispositions — Vous avez raison.
Nous sommes tous persuadés que ce Pechini vous a calom-
nié. Cette fille qui dit des vers latins est très connue ;
mais l'adresse ne l'étoit pas. Je vous dirai aussi que, tout
que vous resterez à Vienne, vous ferez mal de publier
cette histoire, car elle prouve Schrattenbach, que mal-
heureusement l'impératrice doit chérir — Je vous tout
à l'heure. Je partirai d'abord
cela, et il faut que je mande le frein. Je partirai d'abord
que la blanchisseuse me portera mon linge. Mais j'impri-
merai cette histoire avec des caractères atroces — L'impé-
ratrice est mal prévenue sur vous je ne sais pas de qui —
Je le sais. C'est d'une vieille maudite de Dieu, de Madame

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

38 38 Salmour, qui m'a dit en personne que j'ai eu un garçon. Après avoir entendu ~~Le tout ci dit ici~~ toute cette petite Histoire, ~~il s'en alla~~ il est parti.

Le lendemain il m'écrivit un billet dans le quel il me dit, que le prince me conseilloit à oublier mes deux cent ducats. Il me dit aussi que la jeune fille, et sa soi disante mere n'étoient apparamment plus à Vienne, car quelqu'un qui avoit lu l'adresse en étoit devenu curieux l'avoit fait chercher en vain.

Pour lors voyant que je ne finirois jamais raison de cette maudite affaire, et j'ai pris le parti de me mettre le coeur en paix, et de partir determiné cependant à deux choses, que je n'ai pas faites. Une de publier cette Histoire par l'impression, l'autre de prendre Porchini de mes propres mains par tout où je le trouverois. Dans ces mêmes jours une demoiselle de la maison Saler de Coire arriva à Vienne en poste étant seule sans aucun domestique. Le baron imperial Schrattenbach lui envoya ordre de partir deux jours après son arrivée, et elle lui a fait repondre qu'elle vouloit rester à Vienne tant qu'elle en auroit envie. Le baron l'avoit fait enfermer dans un couvent. Elle y étoit encore quand je mis parti. L'empereur, qui quoiqu'il ne me connoit pas, a cependant jamais trouvé à redire quant de la mere n'avoit cependant jamais trouvé à redire à cet ordre, fut voir cette demoiselle au couvent, et la me- ne l'ayant vu lui demanda comment il l'avoit trouvée: il lui répondit qu'il avoit trouvé qu'elle avoit beaucoup plus d'esprit que Schrattenbach. C'est un fait qui me croira jamais. hors de question: noble ne pouvoit pas être ~~imaginé~~ de pouvoir n'être pas libre. Et cependant qui est celui qui est libre dans cet estat qu'on appelle monde. Personne. Le seul philosophe peut l'être; mais par des sacrifices, qui ne valent

peut être pas le phantome liberté.

J'ai laissé à Campioni dans mon appartement, qui m'appartenoit jusqu'à la fin du mois, et la mon bois, dont j'avois fait acquisition, en lui promettant de l'attendre à Augsbourg, pays où ne regnoient que les Lois, et où j'avois joui de la vie. Je suis parti tout seul, sans domestique dans la voiture que m'avoit donné le comte Mosinski, six jours après l'ordre que j'ai reçu de cet homme qui m'a attaqué, mourant avant que je trouve une bonne occasion de le tuer. Je suis arrivé à Linz le surlendemain de mon départ, où je ne me suis arrêté toute la nuit que pour lui écrire une lettre la plus feroce que toutes celles que je peux avoir écrites dans toute ma vie à des gens dont le despotisme m'a opprimé, pire que celle que j'ai écrite l'année 1760 au fev duc de Wirtemberg. Je suis allé à la poste moi même pour en avoir quittance pour qu'il ne puisse pas dire qu'il ne l'a point reçue. Cette lettre étoit necessaire à ma santé. La colere me fit trouver cent choses à lui reprocher. De Linz je suis arrivé en trois jours à Munick, où j'ai fait une visite au comte Gaetan Zaroritki, qui mourut à Dresde il y a sept ans: de l'avois connu à Venise dans la misere, et je lui avois été utile. D'abord que je lui ai conté l'histoire de Vienne il s'est imaginé que j'avois peut être besoin d'argent, et il me donna cinq cent Louis. C'étoit à la verité moins de ce qu'il auroit pu me devoir, si il avoit prétendu de me rien donner tout l'argent que je lui avois donné à Venise; mais comme je n'avois jamais eu intention de le lui prêter, je le lui fis reconnoissance. Il me donna une lettre pour le comte Max: de Lamberg, qui étoit Marechal de la cour du prince eveque de Augsbourg, qui me connoissoit déjà

~~je n'en crois pas mes yeux, puisque il me connoissoit de la~~

Je mis alle me loger Les Mayer au sceau d'or, ~~dy emploiroit~~
~~libertè de connaitre, je ne~~ ~~pour~~ ~~pour le Carnaval,~~
~~Arrivée des Comedies ainsi~~ ~~je~~.

Il n'y avoit pas des spectacles; mais il y avoit des bals masqués, où l'on trouvoit la noblesse, les bourgeois, et les grisettes; il y avoit aussi des petites compagnie où l'on jouoit à Pharaon, et où on se divertissoit à peu de frais. Fatigué, et non des plaisirs, des malheurs, des chagrins, des intrigues, et des peines que j'avois eprouvées dans ~~quatre~~ trois villes capitales je me mis disposé à passer quatre mois dans une ville libre comme Augsbourg, ou l'etranger jouissoit des mêmes privileges que les chanoines. Ma bourse etoit devenue fort mince; mais ma vie ordinaire ne coutant ~~fort peu~~ ~~tout~~ ~~deux sous par jour~~ je n'avois rien à craindre. Comme, en sortant de Venise j'etois sûr d'avoir cent ducats à ma disposition si par hazard ils me devenoient necessaires. Je me mis donc donné au petit jeu de hazard que regnoient contre les gueux, qui dans mon siecle ~~ils~~ sont devenus plus nombreux que les dupes, comme les medecins le sont plus que les malades. Je pensois aux moyens de me trouver une maitresse, faché d'avoir inutilement cherché Geltrude. Le graveur etoit mort, et personne ne savoit me dire ce que sa fille etoit devenue.

Deux ou trois jours avant que le carnaval finisse, devant aller à un bal hors de la ville, je vais à une ecurie pour prendre une voiture, et en attendant qu'on attelle j'entre au poele; une fille me demande si je veux chopine, et je lui dis que non. Elle me replique la question, et toujours je lui dis que non pour la seconde fois. Je la voi rire; et la trouvant laide je lui dis de s'en aller — Oui oui, je m'en vais. Je sais que vous ne pouvez pas me reconnoitre.

A ces mots je la regarde plus attentivement, et je vois la jolie Anna-midel, la petite servante du graveur pere de Geltrude devenue laide. Vous etes, lui dis-je, Anna-midel — Helas!

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

je l'ai été. Je sais que je ne suis plus faite pour être aimée; mais vous en êtes la cause — Moi! — Oui vous. Les quatre cent florins que vous m'avez donnés ont fait que le cocher du comte Fuker m'a grou= sé. Non seulement il m'a fouetté mon gé, et puis laissée, mais il m'a donné une maladie qui m'a mis à la mort: j'en suis revenue, mais telle que vous me voyez — Tu m'affliges. Dis moi qu'est devenue Geltrude — Vous ne savez donc pas que vous allez au bal chez elle — Chez elle! — Oui. Elle a épousé après la mort de son père un homme qui a du bien, et de la conduite. Sa maison est à une petite lieue d'ici; il loge, il dîne à manger, et vous en serez content — Et elle encore jolie? — Elle est comme elle étoit, il n'y a qu'elle a six ans de plus, et qu'elle a des enfans — Et elle galante! — Je ne crois pas.

Avant-midel m'a dit vrai: je fus à ce bal; Geltrude m'a vu avec plaisir; elle dit à son mari que j'avois logé chez elle; mais quand pendant la nuit je lui ai parlé à part, je l'ai trouvée dans le système où son devoir exigeoit qu'elle fût.

Campioni est arrivé à Augsbourg au commencement du carême avec Binetti, qui alloit à Paris pour s'acheter une charge. Il avoit quitté sa femme pour toujours après l'avoir dépouillée. Campioni me dit qu'à Vienne personne ne don= toit de la vérité de mon aventure dans les termes où je l'avois publiée. Il me dit que Porchini, et l'exclavon étoient disparus peu de jours après mon départ, et que tout le monde disoit plaisant du Statthalter. Campioni partit pour Lon= dres après avoir passé un mois en ma compagnie.

D'abord que j'ai porté m'a lettre à comte Lamberg, ses reproches me flatterent comme celles de la comtesse, qui sans être une beauté possédoit tout pour se faire aimer de tous ceux à qui elle vouloit bien pour les [illegible]

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

H 2 42. qui l'approchoit
~~de toute sa douleur~~, c'étoit une comtesse Dachsberg qu'il avoit épou-
sée en seconde noces, elle étoit grosse alors en six mois trois mois
après ~~elle crut devoir pas~~ ne s'imaginant pas d'être à l'extremité de son terme elle eut
la complaisance de sortir avec le comte Fucker doyen du cha-
pitre dans sa voiture pour aller gouter à une auberge dis-
tante d'Augsbourg de trois quarts d'heure ; j'étois de la partie.
En mangeant l'omelette les douleurs lui prennent avec une
telle violence qu'elle craint d'accoucher à l'instant ; elle n'
ose pas le dire au chanoine ; c'est à moi qu'elle fait la
confidence. Vite vite, je sors, je dis au cocher du comte de
mettre vite la bride aux chevaux, je lui donne le bras, je la
met dans la voiture, le chanoine étonné nous suit en nous
demandant ce que c'étoit, je lui reponds que je lui dirai tout
dans la voiture, il monte, il est inquiet, je le prie de dire
au cocher d'aller vite dut il faire crever les chevaux, et il fait
tout ; mais il en demande la raison avec instance — Mais
donne va accoucher ici, il nous n'allons pas plus vite. Je vo-
yois ses douleurs ~~sur~~ à sa figure, mais j'ai eu de mourir
de rire en voyant le chanoine devenir de toutes les cou-
leurs mis de la peur que vraiement elle n'accouchat dans
la voiture. Il étoit au desespoir, car que diroit on ? le co-
mique d'une nouvelle pareille l'épouvantoit. L'évêque
étoit à Plombières, on la lui ecrivoit ; ce fait étoit sur les ga-
zettes. Vite cocher, vite donc.

Nous arrivons au chateau, je la conduis en courant dans
la chambre, elle l'enferme, on va chercher la sage femme ;
mais il n'étoit plus tems ; deux minutes après, le comte
Lamberg vient nous dire que madame est accouchée et
Monseigneur va chez lui pour se faire saigner

J'ai passé quatre mois à Augsbourg avec tous les agrements

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

imaginables voyant chez le comte Lamberg deux ou trois fois par semaine
où j'ai connu un homme rare par les qualités qui caractérisent
l'homme honnête, et aimable: c'est le comte de Thoren, et
Valtassina actuellement doyen du chapitre de Ratisbonne,
alors page du prince eveque, qui étoit un prince d'Armstadt,
qui ne grandissait pas en raison. qui étoit cul de jatte
Le page étoit toujours du voyage,
et le docteur Algarotti Bolognois, medecin du prince, qui étoit
aussi charmant. Il est mort quinze ou seize ans après au ser-
vice de l'Electeur Palatin, qui reside actuellement à Mun-
ich Electeur de Baviere.

J'ai connu beaucoup à Augsbourg, et allois souvent chez le
comte Lamberg un baron Selentin officier au service de Russie,
qui demeuroit toujours à Augsbourg pour faire des recrues
à son maître. Il étoit aimable, esprit fin dans le gout
à son maître. Il étoit aimable, esprit fin dans le gout
garçon, plaisant, aimant le jeu, et sachant faire sa
partie. Il a quitté dix ou douze ans après le service, et est
allé se marier sur les confins de la Saxe vers la Boheme.
Il m'a écrit de Dresde il y a six ans que quoique devenu
vieux il se repentoit beaucoup de s'être marié.

Pendant mon sejour à Augsbourg, plusieurs seigneurs polonois qui
sortoient de leur patrie à cause des troubles qui commençoient
à faire du bruit, vinrent me voir. Entr'autres le grand no-
taire de la couronne Rzewuski, le même que j'avois connu à
Petersbourg amoureux de la pauvre Langlade passa par Augs-
bourg, et je mis d'abord allé le voir aux trois maures où il logeoit.
Quelle diete! Que des intrigues! Heureux ceux qui pouvoient
s'en eloigner. Il alloit à Spa, où il m'assura que s'y alloit j'y
trouverois la princesse sœur du prince Adam, Momati, et
la Catai qui étoit devenue sa femme. Ce fut lui qui me de-
termina à y aller aussi, et étant court en argent, j'ai pris des

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

44 mesures pour y aller avec trois ou quatre cent ducats dans ma
bourse. A cette fin j'ai écrit au prince Charles de Courlande,
qui étoit à Venise, de m'envoyer une centaine de ducats.
Pour l'engager à me les envoyer d'abord je lui ai envoyé
un procédé immanquable pour faire la pierre philosophale.
Comme ma lettre qui contenoit un si grand secret n'étoit pas
chiffrée je lui ai recommandé de la brûler en l'assurant que
j'en avois présent de mot la copie; mais il n'en fit rien; il con-
serva ma lettre, et on la lui prit à Paris avec ses autres
papiers quand on le mit à la Bastille.

Ma lettre dans l'archive de la Bastille n'auroit jamais
vu le jour; mais voilà ce qui est arrivé pour que mon secret
devienne public. Vingt ans après le peuple parisien mit
en émeute pour le duc d'Orléans démantella la Bastille, on
le tira de l'archive, on y trouva ma lettre, et on l'imprima
avec plusieurs autres pièces curieuses qu'on a traduit
après
en allemand, et en anglois. Les ignorans qui existent dans
le petit coin où je vis actuellement, et qui comme de raison
sont tous mes ennemis, car l'âne n'a jamais pu être ami
du cheval, triomphèrent quand ils lurent ce chef d'accusa-
tion contre moi. Ils eurent la bêtise de me reprocher
que j'étois auteur de cette lettre, et eurent de me con-
fondre en me disant qu'on l'avoit traduite en allemand
à mon éternelle confusion. Les animaux Boheme qui
me firent ce reproche restèrent étonnés, lorsque je leur
ai répondu que ma lettre me feroit un honneur im-
mortel, et que n'étoit pas assez ils devroient l'admirer.

Je ne sais pas, mon cher Lecteur, si ma lettre a été altérée,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

mais puisqu'elle est devenue publique, permettez que je la me=
gitte dans ces memoires à l'honneur de la verité qui est
Le seul Dieu que j'adore. Je la copie de mon original que j'ai
dans le mois de May de nous sommes aujourd'hui au
ecrit à Augsbourg, l'année 1767; ~~et aujourd'hui que je la trans=~~
premier de l'an 1798
~~mets en lieu~~ d'Avril 1798. La voici.

Monseigneur.

V. A. trouvera cette lettre après l'avoir lue, ou elle la tiendra dans son
mieux
portefeuille avec tout le zele imaginable; mais il vaut, qu'elle la brule
en gardant copie sur le marque d'un chiffre, de sorte que volée, ou
perdue, le lecteur n'y puisse rien comprendre. L'attachement que
vous m'avez inspiré n'est pas le seul ressort qui m'a fait agir; je vous
avoue que mon interest y a eu autant de part. Permettez moi de vous
aimé
dire, qu'il ne me suffit pas d'être, de vous par rapport aux qualités que
vous pouvez m'avoir decouvert, quoique cette raison me flatte infiniment,
car je dois craindre l'inconstance si naturelle à tous les princes: je veux Mon=
seigneur que vous ayez une raison de m'aimer beaucoup plus solide;
je veux que vous me soyez obligé par un don inestimable que je vais
vous faire. Je vous donne le secret d'augmenter la matiere, qui est la
seule au monde, dont V. A. a besoin. L'or. Vous serez riche si vous étes
né avare: étant né genereux, vous serez toujours pauvre sans le secret
que je vais vous communiquer, et dont je suis le seul possesseur. Votre A.
me dit à Rittaw qu'elle deviendroit que je lui donnasse avant mon de=
part le secret par lequel je lui ai transmuté le fer en cuivre: je n'
en ai rien fait. Actuellement je vous donne La moyen de faire une
transmutation beaucoup plus importante; mais l'endroit où vous
aller n'est pas celui qui convient à l'operation, quoique vous puissiez
facilement vous procurer les matieres. L'operation exige ma presence
par rapport à la construction du fourneau, et à l'extreme diligence de l'
execution, car la moindre faute la feroit manquer. La transmutation
de Mars est aisée est mecanique, mais celle que je vous donne est toute
philosophique. Lorsque votre or sera gradué, ce qui est tres facile, il sera
egal à celui, dont vous voyés faits les sequins de Venise. Songez, monseigneur,
qu'il se peut que je vous mette en etat de pouvoir vous passer de moi, et qui
plus est, songez que je mets ma vie entre vos mains, outre ma liberté.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

46 46.

Ma demande doit me gagner à perpetuité votre bienveillance, et doit vous faire aller au dessus du prestige ~~adroite~~ qu'on a sur la façon ordinaire ~~de la façon~~ de proceder, et de s'expliquer dont se servent les chymistes. Mon amour propre est blessé, si V. A. ne me distingue pas de la foule. La seule grace que je vous demande est celle d'attendre à faire cette operation, lorsque nous nous rejoindrons. Ne pouvant pas travailler seul, vous ne pouvez vous fier de personne; car quand même l'operation reüssiroit, celui qui vous aideroit videroit votre secret. Je vous dirai que ce fut avec ces mêmes ingrediens en y ajoutant du Mercure, et du nitre que j'ai fait l'arbre de projection chez la marquise de Pons: carré d'Usté, dont la princesse d'Anhalt Zerbst calcula la vegetation, qui donnoit une augmentation de cinquante sur cent. Ma fortune seroit actuellement dans le plus haut degré pour ce qui regarde les richesses, si j'avois pu me fier à un prince maître d'une monoye: Le bonheur ne m'est arrivé qu'aujourd'hui, et je suis au comble de mes voeux, car votre divin caractere me rend libre de toutes craintes. Voicy au fait

Il faut prendre quatre onces de bon argent et le dissoudre dans l'eau forte, puis le precipiter selon l'art avec une lame de cuivre; le laver après avec l'eau tiede pour le purger de lui tout les acides; ensuite il faut le bien secher, et le meler avec une demie once de sel ammoniac, et le mettre ainsi dans une fiole pour pouvoir devenir un recipient. Après cette preparation il faut prendre une livre d'alun de plume, et une livre de crystal hungarique, quatre onces de verd de cuivre, quatre onces de cinabre natif, et deux onces de soufre vif. Il faut pulveriser, et bien meler ensemble tous ces ingrediens, et les mettre dans une cucurbite de telle mesure, que lorsqu'ils y seront dedans, elle ne soit remplie que jusqu'à sa moitié. Cette cucurbite doit être placée sur un fourneau a quatre vents, car il faut pousser le feu jusqu'au quatrieme degré. Il faut commencer par un feu lent qui ne doit exhaler que les flegmes, ou parties hydriques, et lorsque les esprits commenceront à paroitre, il faudra y soumettre le recipient, où se trouvera la Lune avec les sel Ammoniac. Soutes les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

jointures seront lutées avec le lut de Sapience, et à mesure que
les esprits passeront il faudra regler le feu jusqu'au troisieme de-
gré. Quand on voit que la sublimation commence, il faut hardi-
ment ouvrir le quatrieme vent sans rien craindre; mais il faut
prendre garde que le sublimé ne passe point dans le recipient, ou
fortue où est la Lune. Après ceci il faut laisser refroidir le tout.
Le tout refroidi, il faut prendre le recipient où est la Lune, et lui
fermer le bec avec une vessie pliée à trois doubles, et la mettre dans
un fourneau de circulation avec son bec tourné vers le ciel: il faut lui
donner ce feu lent de circulation l'espace de cinq quatre heures,
et lui oter après cela la vessie, tournant la fortune vers le centre pour
qu'elle puisse distiller. Il faut augmenter le feu pour faire pas-
ser les esprits qui peuvent être dans la masse jusqu'à l'entiere des-
siccation. Après avoir fait cette operation trois fois, on verra l'or
dans la fortune. Il faut alors le tirer dehors, et le fondre avec ad-
dition de corps parfait. Le fondant avec deux onces d'or, et mis
après dans l'eau à partir, on trouvera quatre onces d'or resistant
à toute epreuve, parfait en poids, et malleable, mais pale.

Voila, Monseigneur, la mine d'or pour votre monnoye à Nittau,
moyennant la quelle un directeur servi par quatre hommes peut
vous donner un revenu de mille ducats par semaine, et le double,
et le quadruple, si V. A. veut multiplier et les ouvriers, et les fourneaux.
Je vous demande cette direction pour moi, ne voulant pour mon com-
pte que la matiere qu'il plaira à V. A. de me destiner, la faisant
frapper au coin que je vous indiquerai. Souvenez vous, Monseigneur,
que ce doit être le secret de l'état. Vous, prince, devez compren-
dre la force de cette phrase. Donner cette Lettre aux flames, et
si V. A. veut me donner une recompense anticipée, je ne lui de-
mande qu'un tendre attachement pour ma personne qui vous
adore. Je suis heureux, si je parviens à me flatter que mon
maitre sera mon ami. Ma vie, Monseigneur, que je mets en vô-
tre puissance avec cette Lettre, je serai prêt à la prodiguer pour votre
service, et je saurai me tuer s'il arrive jamais que je doive me reprocher

1848 de m'être ouvert à V. A, dont j'ai l'honneur d'être le serviteur inviolablement attaché, et jusqu'à la fin de mes jours.

Si cette Lettre quelque soit la langue dans laquelle elle est imprimée porte différemment elle n'est pas de moi, et je donne un démenti à tous les Piémontais de la France. On me donne l'épithète de d'exilé de France, et on ment, car un homme qui part de son royaume en force d'une Lettre de cachet n'est ni exilé, ni relégué, il est obligé à obéir à un ordre du monarque qui par un acte de son despotisme met à la porte de sa maison quelqu'un qui l'incommode sans se croire tenu à lui en dire la raison. Il regarde tout son royaume comme sa maison. Chaque particulier est le maître d'en agir ainsi dans son propre domicile

D'abord que j'ai eu ma bourse bien garnie j'ai quitté Augsbourg tout seul dans ma voiture, assez bien en equipage. Je suis parti le 14 de Juin. J'étois à Ulm lorsqu'un courrier du Duc de Wirtemberg qui étoit à Venise passoit pour aller à ~~Augsbourg~~ Louisbourg avertir que S. A. Serme alloit arriver dans cinq à six jours. Le courrier avoit une Lettre pour moi, que lui avoit donné le prince Charles de Courlande, l'assurant qu'il me trouveroit à Augsbourg logé au raisin. Ne m'ayant pas trouvé parceque j'étois parti la veille, et sachant la route que j'avois prise, il fut sûr de me rattraper, comme il me rattrapa à Ulm. En me remettant la Lettre, en ouvrant un coup, il me demanda si j'étois le même Casanova qui s'étoit sauvé des arrêts à Stutgard à cause de l'affaire de jeu contre trois officiers, et comme je n'ai jamais appris l'art de mentir aucune vérité, lorsque quelqu'un m'en demandoit le témoignage, je lui ai répondu, que j'étois le même. Un officier du même duc qui se trouva present à cette interrogation me dit d'un air amical qu'il étoit là à Stutgard, et que ces trois officiers furent blamés de tout le monde. Au lieu de lui répondre je lis la Lettre, qui ne me parloit que de mes affaires particulieres. Après avoir lu la Lettre, il me vint dans l'

esprit de lui dire un petit mensonge qui ne pouvoit faire du tort
à personne. Et bien, Monsieur, lui dis-je, au bout de sept ans je
suis venu à faire entendre ma raison au duc votre souverain,
et voila une Lettre qui m'apprend que S. A. Ser.me me donne une sa-
tisfaction qui m'est bien chere. Je suis arreté à son service en
qualité de son secretaire avec douze cent ecus d'appointement;
mais depuis sept ans Dieu sait ce que ces officiers sont devenus —
Ils sont, Monsieur, tous les trois à Lamisbourg, et x x x est colonel.
Voila une nouvelle qui les surprendra, et qui ils sauront demain,
car je pars dans une heure. S'ils y sont, lui reponds-je me voila au comble de
mes vœux. Je suis faché de ne pas pouvoir vous tenir compa-
gnie, car je veux dormir ici, et dormir aussi demain là où
je m'arreterai; mais nous nous verrons après demain.
Le courrier partit d'abord, et l'officier, après avoir soupé avec
moi, dans un chariot de poste Allant me coucher, je vis de
l'effet que cette nouvelle va faire à Lamisbourg, qui étoit alors
devenu la residence favorite du duc. Je me reveille le ma-
tin, et j'embrasse la charmante idée qui me vient d'aller
à Lamisbourg en personne, non pas pour me battre avec
les officiers; mais pour les narguer, pour me venger de l'
amicale insulte en me moquant d'eux. Je me fais dès-lors
l'idée la plus agréable des demonstrations de plai-
sirs que me donneroient toutes les connoissances que je
devois avoir dans ce pays là où outre la Toscani maitresse
du duc je devois aussi trouver Balletti, et Vestri qui avoit
epousé une maitresse du duc, qui devint après celebre
comedienne. Connoisseur du coeur humain je n'avois rien
à craindre. Le retour du souverain étant imminent on ne
pouvoit jamais soupçonner la chose fabuleuse. Le duc à
son arrivée ne me trouveroit pas, car je me sauverois

50 d'abord que le courier qui le precederoit viendroit annon:
cer son arrivée: je disois à tout le monde que j'allois au devant
de mon nouveau maitre.

J'avois idée ne me paroit plus jolie: ~~Laurea~~ glorieux de l'avoir enfan:
ter; je me serois trouvé indigne d'avoir de l'esprit, si je ne l'avois pas
~~exercée~~ embrassée: je me vengeois au sang du duc, dont je devois craindre
les griffes, car le lecteur peut se souvenir de la lettre déchirante
que je lui avois écrit. Je dors mal la nuit suivante à cause
de l'impatience qui me picotoit, et j'arrive à Fribourg don:
nant mon nom sans y ajouter ma pretendue qualité, car
il ne falloit pas donner un trop grand volume à la plaisan:
terie. Je vais me loger à l'auberge de la poste, je fais mon:
ter ma malle, et dans le moment que je demandois où de:
meuroit Mr Torcani, la voila avec son mari. Ils me sautent au
cou tous les deux, ils me devorent de baisers, et m'accablent
de complimens sur mon bras toujours en echarpe, et sur ma
seconde victoire — Quelle est cette seconde victoire! — Votre
apparition ici, dont les circonstances ont mis la joye dans le coeur
de tous vos amis — Je suis au service du duc; mais comment
pouvez vous le savoir? — C'est la nouvelle generale. Le cour:
rier même de S. A. qui vous a porté la lettre l'a publiée, et
l'officier qui s'est trouvé present, et qui est arrivé hyer au ma:
tin. Mais vous ne sauriez vous figurer la consternation des Rois
officiers vos ennemis. Malgré cela nous avons peur que vous ne
soyez obligé de venir à une affaire, car ils connoissent la lettre,
dans laquelle vous les avez defiés à Furstenberg — Pourquoi
ne vont ils pas venir? — Deux ne le peuvent pas, et un est
arrivé trop tard, et cela est vrai — Fort bien. Si le duc le per:
mettra, ils me feront honneur en m'accordant un duel un

à la fois. Au pistolet, cela s'entend, car on ne se bat pas à l'épée avec un bras en echarpe — Nous parlerons de cela. Ma fille veut vous raccommoder ensemble avant l'arrivée du duc, et vous ferez bien à la laisser faire, car il y a parier que vous ne la trouverez pas tous les trois — Votre fille doit être devenue une beauté — Vous croyez ce soir avec elle chez moi, car elle n'est plus maitresse du duc. Elle va se marier avec Mr Ier. — Si votre fille nous raccommode je preferai la paix à la guerre, pourvu qu'il n'y ait pas de mon honneur. — Mais comment cette echarpe depuis reize mois? — Je me porte bien; mais ma main enfle d'abord que je la tiens pen: dant une seule heure. Vous le verrez après dîner, car vous dinerez avec moi, il vous coutera que je coupe avec vous.

Voila Vertri que je ne connoissois pas avec Balletti, que j'ai: mois comme mes petits boyaux, et une autre de la clique que je ne connoissois pas, et un officier qui étoit amoureux d'une autre fille de la Morcani. Ils venoient tous me feliciter d'être entré au service du duc si honorablement. Mais Balletti étoit fou de joye. Il avoit eu la plus grande part à ma fuite de Stutgard: Le Lecteur sait que je devois epouser sa soeur. Ce garçon avoit une ame au dessus de celle d'un danseur, et beaucoup d'esprit outre son talent dans lequel il se distinguoit: Le duc l'estimoit. Il avoit une petite maison attenante à la campagne, où il avoit une chambre excellente pour moi, il me prie de l'accepter, il m'avoue qu'il est vrai que le duc me prie de l'accepter, il m'avoue qu'il est vrai que le duc BnF MSS roche que je suis son meilleur ami, et que je demeure avec lui jusqu'à son arrivée, car pour lors il étoit naturel que je re: voi logé à la cour. Je cede à ses instances, et je l'accepte. Il étoit de bonne heure, nous allons tous chez la fille de Morcani.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je l'avois aimée à Paris, lorsqu'elle n'étoit pas encore tout à fait formée, et se montroit à moi telle qu'elle étoit alors, elle n'avoit pas tort d'en être ambitieuse. Elle me montra toute sa belle mise, et son, ses bijoux, elle me dit l'histoire de ses amours avec le duc, de la rupture à cause de ses infidelités continuelles, et de son mariage avec un homme qu'elle mepriroit; mais que sa situation l'obligeoit à epouser. A l'heure de diner nous allames tous à l'auberge, et nous rencontrames le colonel qui étoit le principal qui avoit travaillé à me faire devenir soldat. Il mit la main à son chapeau le premier, et il alla son chemin.

Avec cette bande d'amis j'ai fait un diner fort gai. Après dîné je suis allé demeurer chez Balletti en mettant à couvert ma chemise de poste, et nous sommes allé sur la bourse chez Toscani, ou j'ai trouvé deux beautés, dont les charmes m'enivrerent; la fille, et la femme de Vestris, que le duc lui avoit donné après avoir eu d'elle deux enfans qu'il reconnut. Cette Vestris, malgré que fort jolie ne m'enchanta que par la tournure de son esprit, et par ses graces qui la declaroient née pour être comedienne. Elle avoit un seul defaut: elle grasseyoit. Comme la Toscani fille avoit encore un ton de reserve, je ne me suis permis à table d'adresser ma cour plus particuliere à la Vestris, dont le mari n'était pas jaloux parceque ce jour là d'accord avec elle il ne l'aimoit pas. On avoit distribué les roles d'une petite comedie qu'on devoit representer à l'arrivée du duc; un jeune auteur qui étoit à Fribourg l'avoit composée, en esperant qu'elle commencoit le lendemain qu'il meritoit d'entrer à son service en qualité de poete.

Après souper parlant de cette petite piece où la Vestris jouoit le principal role, qui étoit d'une petite maitresse, on

la prie de le lire, et elle s'en acquita avec la plus grande complaisance — Votre jeu est de l'ame, lui dis-je, vous exprimez le sentiment de façon qu'on parieroit que tout ce que vous dites est de vous, et non pas d'un autre. Quel dommage, madame, que la pointe de votre langue ne puisse pas prononcer la lettre caline.

A ces paroles, toute la table me siffle. On me dit que ce n'étoit pas un défaut; mais un charme, l'expression devenoit douce, plus intéressante, attrayante une plus grande attention, une actrice qui ne parlait pas ainsi étoit jalouse de celle qui avoit cette prérogative: Je ne reponds pas; mais je regarde la Vestris — Croyez vous, me dit elle, que je voye la dupe de tout cela? — Non je ne le crois pas; car je vous rens justice — Un homme qui m'aime, et qui dit d'un air sincere: quel dommage! me fait beaucoup plus de plaisir, que ceux qui croyent me flatter me disant que c'est une beauté; mais il n'y a pas de remede — Comment Madame? Il n'y a pas de remede? J'en ai un dans mon apothicairerie infaillible. Donner moi un soufflet, il demain, ~~vous ne lirez pas~~ je ne vous fais pas lire ce role sans que votre défaut paroisse; mais si je vous le fais lire comme par exemple votre mari le lisoit permettez que je vous embrasse tendrement — J'accepte. Que faut il que je fasse? — Pas autre chose que me laisser faire un sortilege sur le cahier, et je ne badine pas. Donner le moi. Vous n'avez pas besoin de le lire cette nuit. Demain je vous le porterai chez vous à neuf heures du matin pour recevoir le soufflet, ou le baiser; si votre mari n'y met pas opposition — Aucune, mais nous ne croyons pas aux sortileges — Si mon sortilege manque, j'aurai le soufflet.

Elle me baise le role. Nous parlons d'autre chose. On me complimente voyant ma main un peu enflée; je passe à la comparaison l'histoire du duel, tout le monde m'aime, je retourne à la maison amoureux de tous, mais particulierement de la Vestris, et de la Toscani. Balletti avoit une fille de trois ans, qui étoit

prodigieusement belle — Comment as tu ici cet ange ? — Voila ta mere, qui par droit d'hospitalité couchera avec toi.

C'étoit la servante, belle au possible — J'accepte l'offre, mon cher ami, pour demain au soir — Pourquoi pas pour cette nuit ? — Parceque le vestiaire m'occupera toute la nuit — Quoi ! Ce n'est pas un badinage ? — Non. C'est tout de bon — Et tu deviens fou — Non. Tu le verras. Va te coucher, et laisse moi seulement de la lumiere, et le necessaire pour écrire.

Il va se coucher, et je passe six heures à copier le rôle de la Vestris sans rien changer que la tournure des phrases, en substituant des paroles sans erre, ou sans re, car on n'écrit plus la lettre ~~comme~~ écrit plus la lettre erre, comme l'auroit écrite mon grand pere ; on écrit la lettre re. C'étoit une corvée ; mais j'avois envie de baiser à la prescience de mon mari les belles leçons de la Vestris. Les procedés de cet homme m'outragent, et me desespèrent, je dois penser à m'en defaire. Je change cette phrase : je mets cet homme a des façons qui m'offensent, et me devolent, il faut que je m'en defasse. Il me croit amoureux de lui. Je mets il pense que je l'aime. Et je vais ainsi jusqu'à la fin, puis je dors trois heures, je m'habille, et Balletti qui voit la chose me predit, que le jeune auteur va me donner toutes les malédictions imaginables, puisque la Vestris va sûrement dire au duc, qu'il doive l'obliger à écrire pour elle sans re. Et ce fut ce qui arriva.

Je vais chez la Vestris, elle se croit. Je lui remets son rôle écrit par moi, elle le lit, elle fait les hauts cris, elle appelle son mari, elle jure qu'elle ne veut plus jouer aucun rôle où il y aura des re ; je la calme, et je lui promets de lui copier tous ses rôles, comme j'avois passé toute la nuit à lui copier celui là — Toute la nuit ! Venez et prouvez vous. Vous êtes plus que sorcier. C'est charmant. Nous verrons. Il faut faire dire à l'auteur de la pièce de venir dîner chez nous. Ou il s'engagera à écrire tous ses rôles sans re, ou le duc ne le prendra pas à son service.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Il vint; il dira que j'ai raison. C'est une decouverte. Ah qu'il a bien fait de vous prendre pour son secretaire! ~~Je croyois~~ J'aurois cru que cela ne pouvoit pas se faire; mais la chose doit être bien difficile — Point du tout. Si j'étois une jolie femme avec ce petit defaut, je voudrois parler sans jamais me servir de paroles ayantes le ve — Oh c'est trop — Ce n'est pas trop. J'irois encore soufflet, ou baiser, que je vous parlerai toute la journée sans ve. Alors commençons — ne A la bonne heure, dit Vertri; mais sans gageure; car vous ~~le~~ ~~Ingenieur~~ paroissez trop gourmand.

L'auteur vint dîner, et ce fut à table que la Vertri le tra= casa d'importance, car elle commença par lui dire que les auteurs de pièces de theatre devroient être galans avec les actrices, et que la moindre galanterie qu'un auteur pouvoit une d'entre elles qui grattegeroit seroit faire à ~~l'actrice~~ celle d'écrire ses rôles sans ve. L'exercice n'a ~~pu~~ rien ~~d'effarouch~~ auteur rit de cette proposition, disant que la chose n'étoit pas possible, ou qu'on n'en pouvoit jamais venir à bout qu'en approchant la langue; et là dessus la Vertri mit entre ses mains le rôle de en lui ordonnant de dire ~~en lui disant de jouer~~; il trouvoit que La langue y étoit pour tout. Le pauvre homme fut obligé de construire de concours avec la Vertri que cela ne pouvoit être fait qu'en force de la richesse de la langue; et elle avoit raison.

Cette bagatelle nous egaya beaucoup; mais ce fut très sérieusement que la Vertri se determina à pretendre que les auteurs durent s'assujettir à cette loi. ~~Aussi~~ A Paris cependant on me lui fit pas raison. Tous les auteurs de ce pays là firent cause commune, et jurerent de lui faire perdre son procès. Je l'ai entendue à Paris ~~jouer~~: jouer, et grasseyer. Elle me demanda ce même jour, si je m'engagerois à travailler sans ve le rôle de Zayre; mais je l'ai priée de m'en dispenser, car en s'agissant d'écrire en vers, la chose devenoit pour moi trop difficile. Comment feriez

vous, me dit l'auteur pour lui faire sa cour, à lui dire qu'elle est charmante, femme rare, digne de l'adoration — Je lui disois qu'elle m'enchante, qu'elle est unique, et qu'il faut lui elever des autels, ou qu'elle est digne qu'on lui eleve des autels. Elle m'écrivit une lettre sans ce que je conserve; si j'avois pu revenir à Stutgard, moyennant ce petit jeu j'aurois fait sa conquête; mais au bout de huit jours de fêtes, de triomphes, et d'une satisfaction complette le cocher qui procedoit le duc arriva à dix heures du matin pour annoncer l'arrivée de Son A. Serme a trois ou quatre heures de l'après dîner. ~~Il étoit à dix~~ A peine j'ai dit du fort grand ~~Le cocher du matin~~ froid à Balletti ~~Le froid du plus grand~~ froid que je voulois faire la politesse à Monseigneur de lui aller au devant pour entrer à Fribourg en augmentant sa suite, et que voulant le rencontrer ou moins ~~je voulois partir d'abord pour aller~~ là je devois partir d'abord. ~~Le cocher arriva~~ à deux postes de Fribourg. Il lova mon idée, et il envoya sa belle servante prendre les chevaux à la poste. Mais quand il me vit faire ma malle à la hâte, et qu'il a vu que je ne me rendois pas à la juste raison qui à la il me donnoit que je n'avois pas besoin de faire changer ma malle, que je pouvois laisser chez lui, il devina tout, et il trouva la chose très plaisante. Je la lui ai avouée. Il devint triste en reflechissant qu'il me perdoit; mais il se dispora à rire de l'effet que cette gasconade feroit dans la tête des trois officiers, et dans l'esprit du duc. Il me promit de m'écrire tout à Manheim, où j'avois déjà decidé de rester huit jours pour voir mon cher Algarotti qui étoit passé au service de l'Electeur palatin, et M. de Sickingen, auquel je devois remettre une lettre de M. le comte Lamberg, comme aussi une autre au baron de Becker ministre de l'electeur Palatin.

Quand les chevaux furent attelés, j'ai embrassé mon cher

ami, la petite, et la servante, et j'ai dit au postillon de prendre la route de Manheim.

Arrivé à Manheim, j'ai trouvé que la cour étoit à Sickingen, et je suis allé y coucher. J'ai trouvé là tous ceux que je voulois. Algardi i étoit marié; M. de Sickingen étoit la cour pour aller ministre de l'Electeur à Paris, et le Baron de Becker me présenta à l'Electeur. Le ~~troisieme~~ cinquieme ou sixieme jour que je fus là, le prince Frederic de Deux-ponts mourut; mais voici un anecdote que j'ai recueilli la veille de sa mort. Le docteur Algardi étoit le medecin qui avoit pris soin de lui dans sa maladie. La veille du jour de la mort de ce beau, et brave prince j'étois à souper chez Veraci poete de l'Electeur lorsqu'Algardi arriva. Comment va le prince? lui dis-je — Le pauvre prince n'a que tout au plus encore vingt quatre heures à vivre — Le sait il? — Non, car il espere. Il vient de causer à mon coeur une douleur atroce. Il me somma donc dans ce moment de lui dire la verité sans nul deguisement, et il m'obligea de lui donner ma parole d'honneur de la lui dire. Il me demanda s'il étoit en danger absolu de mort — Et vous lui avez dit la verité — Point du tout. Je ne fus pas si bete. Je lui ai repondu qu'il étoit bien vrai que sa maladie étoit mortelle; mais que la nature, et l'art pouvoient faire ce que vulgairement on appelle des prodiges — Vous l'avez donc trompé? Vous avez donc menti — Je ne l'ai pas trompé, car sa guerison est entre les choses possibles. Je n'ai pas coupé le destin: je espere. Le devoir d'un sage medecin est de ne jamais desespérer son malade, car le desespoir ne peut qu'accelerer sa mort — Mais avoués que vous avez menti, malgré la parole d'honneur sous laquelle il vous a sommé de lui parler vrai — Je n'ai pas menti ni trompé, car je sais qu'il peut guerir — Vous mentez donc à present? — Non plus, car il mourra demain — Sardieu! bien

n'est plus jesuite que ceci — Point de jesuitisme. Mon premier devoir etant celui de prolonger la vie du malade, j'ai dû lui epargner une nouvelle qui ne pouvoit que l'abreger quand ce n'auroit été que de quelques heures; et cela par une force physique; et sans men= songe je lui ai dit ce qu'au bout du compte n'est pas un impossible. Je n'ai donc pas menti: et je ne ments pas à present, car en force de l'experience, je vous donne le prognostique de ce qui selon ce que je presume doit arriver. Ainsi je ne mens pas, car effectivement je parierois un million contre un qu'il n'en reviendra pas; mais je ne parierois pas ma vie — Vous avez raison; mais vous n'avez pas moins trompé le prince, car il eut intention de relever de vous non pas ce qu'il savoit lui même; mais ce que vous devez savoir par l'experience. Malgré cela je vous accorde qu'étant son medecin vous ne pouviez pas lui abreger la vie pour l'annonciation nouvelle. Je conclue pas decider que vous faites un mauvais metier.

Au bout de quinze jours, j'ai quitté le delicieux sejour de Sierstorpen en laissant à Veraci poëte une petite partie de mon equipage, que je lui ai promis d'aller reprendre un jour ou l'autre; mais je n'en ai plus eu le tems. Veraci garde tout ce que je lui ai laissé depuis ~~vingt cinq~~ treize ans. Cet homme est le plus singulier que j'aie connu en qualité de poete. Pour se distinguer des autres il s'est singularisé. Il tenta de mettre à la mode un stile tout à fait opposé à celui du grand maitre Metastase, en faisant des vers ~~et de pretendant~~ durs, et pretendant que travaillés ainsi il donnoient plus de matière à la science du maitre qui devoit les mettre en musique. Jamais lui avoit fait accroire cette extravagance.

Je suis allé à Mayence, où j'ai pris un grand bateau sur le quel j'ai chargé ma voiture. Je suis arrivé à Cologne vers la fin de Juillet, me faisant un vrai plaisir de revoir la belle, et charmante femme du Bourguemaitre, qui detestoit le Ge= neral Kettler, et qui m'avoit rendu heureux, il y avoit sept ans,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

pendant tout le tems que j'avois sejourné dans cette ville ; mais ce n'étoit pas la seule raison qui m'obligeoit à faire halte dans cette vilaine villace. J'avois lu à Dresde sur la gazette de Cologne que le sieur Casanova ayant reparu à Varsovie après une absence de deux mois, il avoit reçu ordre de partir, le roi ayant eu plusieurs histoires qui l'obligerent à defendre sa cour à cet aventurier. Cet article, que je ne pouvois pas digerer, m'avoit determiné à faire une visite à Poquet auteur de cette gazette. Le tems étoit arrivé.

Je dine à la Hâte, et je vais faire une visite au bourgue-maitre xe : je le trouve à table en famille pres de la belle Rimini. L'accueil qu'on me fit fut tel que je pouvois le desirer. Mon his-toire les occupa deux bonnes heures. Le dessert arrivé, Rimini xe devoit sortir, on m'invita à dîner pour le lendemain.

Cette femme me parut plus belle qu'elle ne l'étoit reellement au-paravant ; je me figure un renouvellement de mes anciens plaisirs, et après avoir passé une nuit inquiete pour des illusions, je m'ha-bille en homme de cour, et je vais chez le bourguemaitre de bonne heure pour saisir le moment de parler à ~~Rimini~~ son epouse. Je la trouve : elle étoit seule, je debute par un transport, elle s'oppose avec douceur, mais la mine me glace. Elle me dit en peu de paroles, que le sien excellent medecin avoit guerie son coeur d'une maladie qui meloit à la douceur trop d'amertume, et qu'ainsi elle ne vou-loit plus s'exposer à la renouveller. — Quoi ! le confessional.... — Le confessional ne doit plus nous servir qu'à —— y aller pour nous repentir de nos fautes passées — Rien ne preserve du repen-tir, et des remords dont la source n'est que dans le prejugé. Je pars, Rimini demain — Je ne vous dis pas de partir — Si je ne peux pas esperer, je ne dois pas rester. Puis-je esperer ? — Non : non absolument.

A table cependant elle fut charmante ; mais j'étois si decouragé qu'on me trouva maussade. Les femmes savent toujours les maitres de monter, comme de demonter mon esprit. Le lendemain à sept heu-

ver je monte dans ma chaise, et d'abord que je suis hors de la porte qui me met sur le chemin d'Aix la chapelle, je descens en disant au postillon de m'attendre. Je vais chez Jacquet armé de pistolet, et de ma canne avec nulle autre intention que celle de le bastonner.

J'arrive chez lui, la servante me montre la chambre ou le gazetier Jacquet travailloit tout seul à la gazette, elle étoit ver de chaussée, et la porte, dans la chaleur qu'il feroit, étoit ouverte. J'entre, et il dit qui est là sans me regarder, et sans cesser d'écrire. Je me met debout devant lui, et il me demande ce que j'ordonne en me regardant. C'étoit un homme avec le quel j'aurois pu me battre, je ne devois donc avoir aucun scrupule à le bastonner — Je suis, infame gazetier, ce Casanova aventurier, dont tu as diffamé le nom dans ta gazette il y a quatorze mois.

En disant cela, je tire avec ma main de barrière de l'echarpe un pistolet, et je leve ma canne; mais le malheureux étoit d'abord tombé du coté gauche, et mis à genoux il me demandoit pitié, m'offrant la lettre originale de Varsovie, où je pourois lire le nom de la personne qui lui écrivoit le fait dans les mêmes termes — Qu'elle cette lettre — Dans l'instant.

Je me retire pour le laisser passer, et je vais fermer la porte en dehors. Il commence à chercher en tremblant comme une feuille la lettre en question dans les lettres de Varsovie, qui au lieu d'être en ordre de dates étoient pele mele. Je lui montre la date dans son infame gazette; mais c'est inutile. Au bout d'une heure tremblant, bégayant, il se jette encore à genoux, et me dit de faire de lui ce que je voulois. Je lui donne un coup de pied dans l'estomac, je remets dans la poche mon pistolet, et je lui dis de venir avec moi. Il me suit sans replique, et même sans chapeau, que je ne lui ai pas permis d'aller chercher, et il m'accompagne jusqu'à ma chaise de poste, où il me voit monter en remerciant Dieu de me voir echappé de la tempête.

Je suis arrivé le soir à Aix la Chapelle, où j'ai trouvé la princesse Lubomirski Sapanikowa, la Pichegru Rzewuski, le General Ronicker, Monnatir, et la femme, et des anglois que je connoissois.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1767

(" la moitié de Septembre", page 81)
(" le sept, ou le huit d'octobre", " 87)
(" le treize d'Octobre, " 88)
(" le dix sept " " 1.)
(" 18 d'8bre Chap. XI " 89)

Bd X

((Orig. Tome IX Chap. III)

pages 61 à ~~77~~ 92

(" le 26 du même mois", page 89)
(" le 27 8bre " 90)
(" le quatre de Novembre", " 91)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mon sejour à Spa, le coup de poing de la Mesri, un coup d'epée
à un affronteur. Crosin. Charlotte. Son coucher. Sa mort. Une
Lettre de cachet qui m'ordonne de quiter Paris en vingtquatre heures.
Ils se montrerent tous charmés de me revoir, et je n'étois pas
moins qu'eux enchanté de me voir sûr de hanter la meilleure com-
pagnie. Ils étoient sur leur depart pour Spa, où il y avoit une
grantité de monde; la saison d'Aix étant finie, tout le monde al-
loit à Spa, et ceux qui n'y alloient pas, restoient à Aix par la raison
qu'à Spa il n'y avoit positivement plus de place pour personne.
Tout le monde me l'assuroit; plusieurs en étoient revenus parce
n'avoir pas trouvé un gite. Je m'en moque, disois-je à la pin-
ce que je partirois tard, et quand elle, sûr de trouver une chan-
bre quelque part. Nous partons le lendemain, nous arrivons de
bonne heure à Spa, la princesse, le grand notaire, Romickor, et
Tornatis avoient tous leurs maisons deja prises d'avance, je
me voit le seul dans ma voiture ne sachant où aller, car le pos-
Tillon avoit été par tout. Je me détermine à descendre pour
aller chercher à pieds une chambre en personne; mais avant
de courir par Spa j'entre chez un marchand de chapeaux pour
m'en acheter un ayant perdu le mien en voyage. Je dis à la
marchande le souci que j'avois, elle y est sensible, elle regarde son
mari; ils parlent ensemble en Walon, et elle me dit que si ce
n'est que pour quelques jours elle me cedera sa chambre, couchant
avec son mari dans la boutique; mais elle me dit qu'elle n'a
voit absolument pas de place pour mon domestique — Je n'ai
pas de domestique — Tant mieux: faites decharger votre equi-
page — Où mettrai-je ma voiture — Je me charge de la faire
mettre en lieu sûr, et au couvert — Combien vous payerai-je?
— Rien; et rien si vous voulez manger avec nous sans gener:
me de faire bonne chere.

J'accepte tout d'une façon qui les rend sûrs de n'avoir pas fait

faut de politesse à un accroc. Je monte un court escalier, et je vois une chambre, et un cabinet, bon lit, comode, une grande table, et deux petites; je me trouve tres bien. La marchande descend ce qui lui étoit necessaire, et qui devoit m'embarasser, en me laissant libres deux tiroirs. Je lui demande pourquoi ils ne vouloient pas coucher dans le cabinet plutot que dans la boutique, où ils ne pouvoient être que tres incommodement, et ils me repondent d'accord qu'ils croyoient de me gener, tandis que leur niece ne me generoit aucunement pas.

A ce mot de niece je me recueille. Le cabinet n'avoit pas de porte, et il n'étoit guere plus grand que le lit qu'il contenoit: c'étoit un trou sans fenetre, et pour cette raison on n'y avoit pas fait une porte, car il devoit être eclairé par le jour de la chambre même. Je dois prevenir le lecteur que cette marchande, Liegeoise, comme son mari, étoit laide à revolter. Il n'est pas possible, dis-je en moi même, que la niece soit plus laide; mais si on l'abandonne ainsi au premier venu, il faut certainement qu'elle soit au dernier point. La tentation. Quoiqu'il en soit, j'acquiesce à tout, je ne demande pas de voir la niece, car on auroit pu prendre la question en mauvaise part, et je sors sans meme avoir ouvert la mâle. Dans un cas de nuit il y avoit tout moyen: fit necessaire. Je leur dis que je n'entrerai qu'après souper, et je leur donne de l'argent pour m'acheter des bougies: je leur dis aussi qu'une lampe de nuit m'étoit necessaire.

Je vais voir la princesse, chez laquelle je devois souper, et tous les autres: ils sont tous ravis de bonheur que j'avois eu de me trouver un gite. Je vais au concert, à la banque de Pharaon seulement pour en voir l'air, j'entre dans les chambres où l'on jouoit les jeux de commerce, et je vois le marquis d'Arzon qui jouoit au piquet avec un vieux comte de l'empire. On

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

me dit d'abord l'histoire d'un duel qu'il avoit eu avec un françois qui lui avoit chanté querelle. Il y avoit trois semaines, que cela étoit arrivé. Le marquis d'Aragon avoit blessé de la premiere le françois qui étoit encore malade, et il attendoit sa guerison pour lui donner la revanche qu'il lui avoit demandé en se retirant. Tel est le style des françois: d'abord qu'ils voyent leur propre sang ils se calment; notre style en Italie est un autre: nous ne possedons pas la flegme necessaire pour nous amuser à demander une revanche lorsque à un tems malheureux; lorsque nous voyons à notre presence l'ennemi qui nous a déja ouvert les veines. Mais chaque nation à son caractere à part. C'est usage en France rend le duel tres commun.

La personne que je fus enchanté de voir à Spa fut la Marquis de Caracciol, que j'avois laissé à Londres. Il avoit obtenu de la cour un congé, et il se divertissoit à Spa. C'étoit un veritable homme d'esprit, bienfaisant, humain, complaisant, ami de la jeunesse feminine, ou masculine, cela lui étoit egal; mais son excès. Il ne jouoit pas; mais il aimoit les joueurs qui savoient faire leur partie; et méprisoit les dupes. Avec cet heureux caractere il fit la fortune du marquis d'Aragon. Il regrondit de son nom et de sa noblesse à une veuve angloise agée de cinquante ans, qui étoit alors à Spa, et qui devint amoureuse de lui. Sous le témoignage de l'ambassadeur Caracciol elle l'épousa, et lui porta en dot 60 mille livres sterlings. Elle peut être devenue amoureuse que de la taille de six pieds, et du superbe nom d'Aragon, car il n'avoit ni esprit, ni manieres, et ses jambes étoient couvertes de plaies vereniennes; mais comme

il portoit toujours des bottes l'Angloïse ne peut les avoir vues qu'après avoir fait les noces. Je l'ai vu quelque tems après à Marseille, et quelques années après il est allé à Modene, où il a acheté deux fiefs. Sa femme est morte, et le Cavalier riche = Je crois qu'il l'est encore. L'excellent Casanova se félicitoit d'avoir ainsi fait la fortune de cet aventurier, dont le nom étoit Dragon. En empruntant un A il s'étoit fait d'Aragon.

Après souper je fus allé à mon gîte, et je me mis couché sans avoir vu la nièce, qui dormoit déjà. Je fus servi par la très laide maîtresse de la haute, qui me pria, tant que je resterois chez elle, de ne pas prendre de domestique, car selon elle ils étoient tous voleurs.

Le matin à mon reveil, la nièce, étoit déjà descendue dans la boutique; je me suis habillé pour aller à la fontaine, avertissant ces bonnes gens que j'irois ce jour là manger ~~prié de retenir à manger~~ à la soupe avec eux ~~je~~ ~~leur promis d'aller~~. Ils ne pouvoient manger que dans ma chambre, et je fus étonné qu'ils m'en demandoient la permission. Je n'ai pas vu la nièce: elle étoit allée pour les chapeaux dans quelques maisons. Je commençois à n'en être plus curieux. ~~J'ai donné commission à quelqu'un de dire~~ ~~sortir d'abord que parce que depuis que quelqu'un il y auroit à Spa~~ ~~dans ma chambre libre~~. A la promenade du matin je me suis mis en compagnie de quelqu'un qui m'informa de toutes les beautés féminines que nous y voient. La quantité de filles aventurières qui se trouve à Spa dans la saison des eaux est incroyable, elles y vont toutes croyant de faire fortune, et elles restent toutes attrapées. La circulation de l'argent y est étonnante; mais toute entre joueurs, et marchands. Les traiteurs, les aubergistes, les marchands de vins, et les usuriers en absorbent une grande partie, et les filles ne le vo=

yent reduites qu'à des passades. La passion du jeu est plus forte que celle de la galanterie, Le joueur à Spa n'a pas le tems de s'arreter à considerer le merite d'une fille, ni le courage de lui faire des sacrifices. Pour ce qui regarde le jeu, l'argent qui en sort va partagé en trois parties. Une qui est la plus petite va dans la poche du prince eveque de Liege, une autre partie un peu plus forte va partagée entre les frippons sans aveu qui sont tres nombreux, et qui font tres mal leurs affaires, car on les evite, et ils n'ont pas d'endroit fixe, et autorisé pour etre le coupe-gorge. La plus grande partie dont, qu'on calcule à un demi million une année pour l'autre va entre les mains de douze grecs professeurs autorisés, autorisés par le souverain. Tout cet argent sort de la poche des dupes qui courent s'abimer dans ce trou nommé Spa de quatre cent lieues à la ronde. Celui d'y aller prendre des eaux est generalement un pretexte. On n'y va que pour des affaires, pour des intrigues, pour jouer, pour faire l'amour, et pour espionner aussi. Un tres petit nombre d'honnetes gens y va pour s'amuser, ou pour se reposer des peines que son emploi lui donne toute l'année dans l'endroit de sa residence.

Dans un lieu pareil où l'on ne fait autre chose que manger, boire, se promener, jouer, danser, et voir des filles, la vie n'est pas chere. A une table d'hote où on est tres mal plats de cuisine on ne paye qu'un petit ecu de France, et pour une egale somme on est bien logé. Ceux qui habitent dans ce lieu toute l'année gagnent en trois mois ce qu'il leur faut pour attendre les autres mois le retour de la belle saison.

Je suis retourné chez moi à midi après avoir gagné une vingtaine

de Louis. J'étois le maître de quatre cent ecquins, et determiné à avoir ce qu'on appelle de la conduite.

J'entre dans la boutique pour monter à ma chambre, et je vois une fille de dix neuf à vingt ans, grande, brune, à grands yeux noirs, très bien formée, à mine serieuse, qui mettoit du ruban. ~~Elle~~ Le devoit être la nièce qui couchoit dans le cabinet à côté de mon lit. Je reste surpris; ~~mais je ne sentois pas~~ sans en faire semblant. Je m'assis un moment; mais à peine me salue-t-elle: elle n'en a pas le temps. Sa tante descend pour me dire ~~et me dit~~ qu'on va servir, je monte, je vois quatre couverts, et la servante qui porte la soupe un moment après, et qui sans façon me demande de quoi acheter du vin, si j'en voulois, car les bourgeois ne buvoient que de la bière. Cela me plait, et je lui donne de quoi acheter deux bouteilles de Bourgogne.

Le marchand chapelier monte, et me fait voir une montre d'or, repetition, avec chaine d'or, tout de Paris, moderne, et d'auteur connu. Il me demande ce qu'elle peut valoir — Quarante louis au moins — Un monsieur veut me la vendre pour vingt, mais sous condition que je donne la lui vendre s'il m'en donne demain vingt deux — Faites cela — Je n'ai pas l'argent — Je vous le prête avec plaisir.

Je lui donne vingt louis, il demande vite, il revient me remettre la montre que je mets dans ma cassette, et nous nous mettons à table. Un tour grillé, qui étoit au plancher montoit ceux qui pouvoient entrer dans la boutique pendant que nous dinions. J'avois la femme à ma droite, le mari à ma gauche, et la nièce vis à vis, que je me gardois de regarder, et qui ne prononça pas vingt paroles pendant tout le dîner. Je trouve la soupe excellente, le bouilli, l'entrée, et le roti exquis; la maîtresse me dit que le roti est

toit pour mon compte, car ils n'étoient pas riches. Je trouve cette ingenuité admirable, et un tel proceder tres honnête. Je la prie de boire de mon vin, et elle accepte en me disant qu'elle ne desiroit d'être un peu plus à son aise que pour pouvoir boire une chopine de vin tous les jours; le mari dit la même chose — Mais il me semble que votre commerce.... — la marchandise que nous avons n'est pas à nous, nous avons des dettes à Liege, et nous avons de frais enormes. Jusqu'à present nous avons tres peu vendu — J'en suis fâché sincerement. Je souhaite que cela aille mieux. Vous n'avez que des chapeaux! — Pardonnez. Nous avons des mouchoirs de la Chine, des bas de Paris, et des manchettes. On trouve tout trop cher, et on s'en va — J'achetterai de tout cela, et je conduirai mes amis ici. Laissez moi faire. Je veux vous être utile — Merci: aller prendre un, ou deux paquets de ces mouchoirs, et des bas de la grande mesure, car monsieur a la jambe ~~fo~~ forte.

Merci on prendre tout cela. Je trouve les mouchoirs superbes, et les bas tres beaux. J'achete une douzaine de mouchoirs, et six paires de bas, et je les promets de les faire vendre en moins de cinq quatre heures tous les mouchoirs, et tous les bas qu'elle a dans sa boutique. Ils me remercient, et ils se recommandent à moi. Après le caffé, qui fut aussi pour mon compte, la tante dit à la niece de prendre bien garde à ne pas me reveiller le matin quand elle se levoit: elle lui respond qu'elle savoit toujours se mettre des souliers dans la boutique. Je lui ai dit de ne pas se gener, car j'avois le sommeil fort.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Après dîner j'entre dans la boutique d'un armurier pour acheter des pistolets, dont je voulois faire present à mon frere, car j'avois déja decidé d'aller à Paris d'abord après Spa. Les armes de Liege ne sont pas cheres. Elles sont belles; mais elles ne sont pas aussi bonnes. Je lui demande s'il connoit le marchand un tel, c'étoit ~~chez~~ chez le quel je demeurois — Nous sommes commissaires — Est il riche? — Je le crois — Pourquoi? — Parcequ'il est malheureux comme tous les Lunetiers gens — Et sa femme? — C'est elle qui le soutient en force de son accord: mie — Connoissez vous sa niece? — Sûrement. C'est une fille qui est devote, et qui à cause de ses scrupules éloigne de son commerce les chalans — Que voudriez vous qu'elle fît pour s'attacher les chalans! — Qu'elle fut plus polie, et qu'elle ne fît pas la begueule, lorsque quelqu'un veut l'embrasser — Est elle comme ça voyez vous? — Voyez, et vous verrez elle est comme-ça? Croyez, ~~et vous verrez~~. Elle donna il n'y a pas huit jours un soufflet à un officier; ~~il~~ ~~avoit~~ ~~battu elle~~. Mon commissaire gronda, et elle vouloit retourner à Liege; mais sa femme l'a calmée. elle est jolie au moins. Ne trouvez vous pas cela? — Oui; mais si elle est comme vous dites il faut la laisser en paix.

Armé de cette information j'ai decidé de sortir de cette maison là, car Revai m'avoit si bien plu à table, que je prevoyois, qu'elle ne pourroit pas rester longtems sans me voir ainsi sur son lit, et je detestois les Parnela, et les Charpillon. Dans la soirée ~~Dans~~ je suis allé dans la boutique avec Rzewuski, et Romiker, qui pour me faire plaisir achetèrent pour plus de cinquante ducats de marchandises, et le lendemain la princesse, et la Donnatti achetèrent

tous les marchands. De retour à la maison à dix heures, j'ai trouvé Henri couché comme dans la nuit precedente. Le lendemain matin, le marchand monta pour reprendre la montre en me donnant vingt deux Louis, mais je n'ai voulu que mes vingt. Je lui ai dit qu'étant sûr par un gage je lui ouvrois toujours ma bourse, mais qu'abusivement je ne voulois aucun gain. Il descendit penetré de reconnoissance, et la femme monta pour me temoigner ces memes sentimens.

Invité chez Donatis je n'ai pas pu diner avec eux; mais curieux de la devote je leur ai dit que j'y soupperois, et que je payerois la depense extraordinaire; et ils me donnerent un bon souper; à mes frais, comme de raison, en buvant du bon Bourgogne, que Henri n'a jamais voulu savourer. Vers la fin du souper elle sortit de la chambre pour aller quelque part, j'ai dit à la femme que sa niece étoit charmante, et que c'étoit un dommage qu'elle fût si triste. Elle me repondit, qu'elle changeroit surement de caractere, ou qu'elle ne resteroit pas long tems dans la boutique — Et elle couche cela avec tous les hommes! — Avec tous — Elle n'a jamais aimé! — Elle le dit; mais je n'en crois rien — Je m'etonne qu'elle dorme tranquillement, sachant d'avoir un homme à six pas d'elle — Elle n'a pas peur. je l'ignore de l'embrasser, elle m'en dispense Elle rentre, et elle nous souhaite la bonne nuit, et pour se deshabiller librement, elle place devant la porte du cabinet une chaise, qui devoit m'empecher de la voir en chemise. Il s'en vont, je me couche aussi, trouvant ce manege inconvenable, et même ne le trouvant pas naturel, car Henri savoit, et devoit savoir qu'elle avoit droit de plaire. Malgré cela je me couche tranquillement, et la matin à mon reveil je

ne la voi pas. J'avois envie de la faire raisonner avec moi tête à
tête, et de prendre après mon parti en conséquence de ce qu'
elle m'auroit dit; mais je ne savois comment m'y prendre.
En attendant le marchand se servoit de mon offre en me
portant des gages, et gagnant pour lui l'heure. Je lui pro-
curois cet avantage sans rien risquer: j'en étois enchanté; et
m'engager à
Tant lui que la femme se disoient heureux d'avoir su ~~me~~ =
pourvu que je consentisse à demeurer
chez eux. Je me mis donc déterminé à tirer parti de
leur même interest.

Le cinquième, ou sixième jour, je me reveille avant Therese, je me leve,
je ne mets que ma robe de chambre, elle se reveille dans l'instant,
et me voyant aller à elle, elle me demande ce que je veux. Je
lui reponds, en m'arrangeant sur son lit, avec une contenance bien
douce, et de l'air le plus serein que je ne voulois que lui sou-
haiter le bon jour, et causer un peu avec elle. Elle s'étoit
enveloppée dans ~~son~~ drap, comme il faisoit fort chaud; mais son
lit étant fort étroit, cela ne pouvoit ~~se faire~~ pas m'empê-
cher d'etendre mes bras sur elle. Je la prie en la serrant
de me permettre de l'embrasser, et elle se refuse longuement.
Son ton m'invite, je passe ma main sous le drap par le bas, et
je vais rapidement de ses jambes jusqu'à l'endroit le plus im-
portant. Merci me tire vite un bras dehors, et à peine ai-je
me porte un coup au nez, fait pour me faire cesser d'être ten-
dre. Je saigne dans l'instant très copieusement, et me possedant
à la perfection je me retire, et je me lave avec de l'eau fraiche,
jusqu'à ce que le sang s'etanche, et Merci dans ce même tems
s'habille, et descend.

Après le sang etanché il me reste une contusion qui me son-
doit la figure affreuse. J'appelle de la fenetre le perruquier, qui y
demeuroit derrus, il me donne un coup de peigne à la hate, il met
mes cheveux en catogan, et il s'en va. La marchande monte pour
me montrer des linges, et elle est étonnée de me voir defiguré.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je lui en dis la raison avec douceur, et sans me plaindre; mi accusant au contraire de ma faute. Je paye les huitres; et je sors sans ecouter ses vaines excuses. Je vois, ~~[illegible]~~ couvrant ma confusion avec un mouchoir, dans une maison vis à vis, d'où j'avois vu la veille partir Miledi ducheese de Richemond. La moitié de l'appartement, me dit l'Hôte étoit louée à un marquis italien, qui alloit arriver de Liege; il m'offre l'autre moitié; et je la prens. Je prens aussi un domestique de place, et je vais dans l'instant faire transporter de chez la Liegeoise tout mon equipage, ne faisant aucune attention non seulement à ses prieres; mais à ses larmes. Ce qu'elle me disoit d'ailleurs ne pouvoit avoir la moindre force de me persuader, car en me promettant que je ne verrois plus Merci devant mes yeux, elle ~~[illegible]~~ noit une satisfaction à Mercy, et une punition à moi supportant, comme elle devoit le croire, que j'eusse envie de ~~[illegible]~~ faire taster de, ou l'autre Liegeoise, ce qui me paroissoit beaucoup plus raisonnable de donner à la tête ~~[illegible]~~ les Arrivées.

Je vais donc dans mon nouveau gite où j'avois deux chambres, et un cabinet. Un anglois m'assure de faire passer la contusion du coup dans une heure ~~un quart d'heure~~, et la meurtrissure dans vingt quatre, et le faisant faire il me tient parole. Il me frotta avec l'esprit de vin. Ayant honte de me montrer dans cet état, je passe la journée chez moi. La marchande vient à midi me porter mes huitres, et m'assurant que Mercy étoit repentie jusqu'aux larmes de m'avoir traité ainsi, elle me promet ~~m'assure~~ que si je voulois retourner chez elle, la fille me donneroit toutes les satisfactions que je pourrois desirer —— vous rester que si je faisois cela mon aventure deviendroit publique, ce qui me rendroit ridicule, et qui outre cela perdroit d'honneur votre maison, et votre niece même, qui ne passeroit plus pour decote.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

71 72. Je lui fais reflechir à l'histoire du soufflet, qu'elle est étonnée que je sache, et je lui reproche ~~l'action~~ l'imprudence de sa demande m'ayant exposé à la fureur de cette malheureuse. Je finis par lui dire que sans être beaucoup malin je pourrois la soupçonner de complicité. La frayeur à ces dernieres paroles se montre au desespoir, et pleure réellement. Ces larmes pouvant venir du sentiment, je la calme en lui demandant excuse, et elle s'en va. Une demie heure après, on m'apporte de la part de cette femme cinq Louis, que j'avois prêté sur une tabatiere d'or qui avoit des diamans; et il me propose de donner deux cens Louis pour une bague qui en valoit quatre cent. Elle m'appartiendroit, me dit il, si le propriétaire ne me remettoit pas dans l'heure deux cent vingt Louis. L'argent ne me manquoit pas, je regarde la pierre, qui devoit peser six carats qu'on disoit, l'eau étoit belle, je lui dis que j'allois faire la chose, si le propriétaire vouloit me faire quitance de vente — Je vous la ferai moi même en presence de temoins — Fort bien; dans une heure je vous donnerai l'argent, car je veux faire demonter la pierre. Cela doit être egal au propriétaire, puisque je la ferai remonter à mes frais telle qu'elle est. Si il la retire, les vingt Louis seront pour vous — Il faut que je lui demande, s'il est content qu'on la demonte — Très bien; mais dites lui, que s'il n'y consent pas je ne ferai pas l'affaire. Il s'en va, et il revient avec un joaillier, qui me dit qu'il étoit prêt à me garantir la pierre pesante au moins deux grains de plus — L'avez vous pesée? — Non; mais c'est egal — Faites donc l'affaire vous même — Je n'ai pas la somme — Pourquoi est ce que le propriétaire ne veut pas qu'on la demonte? Cela ne lui coute rien — Il ne le veut pas absolument — Il en est le maitre, comme moi de ne pas lui donner le mien.

Il s'en va, et revient. Je me suis félicité d'avoir resisté. Il étoit

evident, que il le propriétaire n'avoit pas consenti à la demonter, en supposant qu'il eut besoin de l'argent qu'il demandoit, ou la pierre étoit fausse, ce qu'on auroit pu connoitre au poid, ou elle avoit un fond postiche.

Je passe la journée à ecrire, ayant fait renvoyer toutes les visites, je ruse, je ~~me couche plutôt~~ vais me coucher, et à la pointe du jour je me leve pour voir qui frappoit à ma porte. Je vois Mercy. Je la laisse entrer, et allant me remettre au lit, je lui demande ce qu'elle étoit venue faire chez moi à cette heure là. Elle s'assit sur mon lit, et elle commence à s'excuser en vains excuses. Rien pour convaincre quelqu'un de ses torts étant ma marotte, je lui demande pourquoi ayant pour maxime de repousser comme un Signe les caresses d'un homme qui se trouvoit reduit pour ces charmes elle avoit pu me mettre dans la necessité de faire ce que j'avois fait — Me couchant dans le cabinet j'ai obéi à ma faute. Vous donnant le coup de poing, dont je me regrette beaucoup j'ai suivi le mouvement involontaire de mon ame qui se croit outragée; et il n'est pas vrai que je sois sûre que tout homme qui me voit doive perdre la raison. Je compte sur le devoir, et vous conviendrez que votre devoir étoit celui de me recevoir, et vous conviendrez que votre devoir étoit celui de me défendre — Si telle est votre façon de penser, j'avoue que vous avez eu raison, aussi vous l'ai-je faite; j'ai souffert en proie que vous me fissiez du tort, et m'étant retiré de vous, vous étes sûre que je vous respecterai à l'avenir. Etes vous venue ici pour avoir cette explication? Vous l'avez eue. Vous ne pouvez pas vouloir autre chose. Permettez seulement que je vie des excuses que vous m'avez demandé, car ce que vous venez de me dire les vaut comptes. — Que vous ai-je dit? — Qu'en me coupant le nez vous avez fait votre devoir. Vous semble-t-il qu'on doive demander excuse d'avoir fait ce qu'on devoit faire? — Je devois me defendre par la douceur. Helas

oublier tout, et pardonner moi. Je ne me defendrai plus d'aucune
façon, je suis toute à vous, je vous aime, et je suis prête à vous en
convaincre.

Elle ne pouvoit pas me dire d'avantage. En disant ces paroles,
elle tombe sur moi, elle pleure, et elle colle son visage contre
le mien. Honteux de la victoire qu'elle étoit dans le moment de
remporter, je ne la repousse pas, mais je me retire. Je lui dis
de revenir lorsque ma figure auroit recouvré sa première
forme. Elle partit fort mortifiée

L'italien que mon hôte attendoit de Liege étoit arrivé pen-
dant la nuit, j'avois entendu grand train, curieux de sa-
voir son nom je le demande, et je vois le billet de visite
qu'on avoit déjà écrit pour le distribuer à tous les pre-
tendus malades qui étoient à Spa pour regagner leur
santé. Je reste surpris de lire le marquis D. Antonio dalla
Croce. Seroit ce Croisi? La chose étoit fort possible. Il
dormoit. On me dit qu'il a sa femme, un secretaire qui
a aussi la sienne, une femme de chambre, et deux do-
mestiques. Il me tarde de voir sa figure.

Je n'ai pas attendu longtems. D'abord levé, informé que j'é-
tois son voisin, et il se presenta. Deux heures que nous employames
a nous conter nos aventures depuis notre separation à Ni-
lan passerent bien vite. Il avoit su comment j'avois ren-
du heureuse la fille qu'il m'avoit laissé, il avoit pour-
suivi dans ces derniers six ans la moitié de l'Europe tou-
jours lestant avec la Fortune, il avoit gagné beaucoup
d'argent à Paris, il avoit aussi beaucoup gagné à Bruxelles,
où étant devenu amoureux d'une fille de condition, que
le pere avoit fait enfermer dans un couvent il l'avoit
enlevée, et il l'avoit avec lui grosse en six mois. Il

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'annonçoit comme sa femme, parcequ'il avoit intention de la ven=
dre telle. Il me dit qu'il étoit le maitre de cinquante mille francs,
d'autant en bijoux, et en equipage, et qu'il avoit intention de tail=
ler chez lui donnant des soupers, car il étoit sûr de perdre tout ce
qu'il avoit s'il alloit s'exposer à la fortune non corrigée. Je l'ai
encouragé à se tenir ferme dans cette disposition. Il comptoit
d'aller à Versoie, où il étoit sûr que je l'adresserois à tout ceux
que je connoissois; mais il se trompoit. Je ne l'ai pas même fait
le de la presenter aux Genevois qui étoient à Spa. Je lui ai dit
qu'il ne tenoit qu'à lui de faire connoissance avec eux, et je l'
ai assuré que je ne lui ferois pas de mal. Je lui ai promis
de dîner le jour même avec lui. Celui qui il feroit passer pour
son secretaire étoit un Veronois habile Conti capon dont la femme
étoit essentielle.

Mais voila vers midi le marchand Liegeois qui vient de nou=
veau avec la bague, et le propriétaire qui avoit l'air bretteur.
Ils étoient accompagnés du joaillier, et d'un autre. Le pro=
prietaire me replique l'instance de lui preter les deux cent
Louis. Si j'avois été sage, et moins bavard, je l'aurois pri
de m'en dispenser, et tout auroit été fini. Ils seroient par=
ti. Mais point du tout. J'ai voulu le convaincre que la dif=
ficulté qu'il avoit à permettre qu'elle fût demontée suffi=
soit pour m'empecher de lui faire le plaisir qu'il me deman=
doit. La pierre, lui dis-je, étant demontée paroitroit ce qu'elle
étoit veritablement. Si étant demontée, lui dis-je, elle pese
cinq six grains je vous donnerai non pas deux cent, mais
trois cent Louis, telle qu'elle est, je ne donne rien — Vous avez
tort de douter de ce que je vous dis, car votre obstination blesse
mon honneur — Mon raisonnement n'attaque l'honneur de
personne. Ma pensée est libre. Je vous propose un pari. Que la

bague soit demontée, et si elle pese vingt six grains je pers deux cent louis, si elle pese beaucoup moins vous perdrez la bague — C'est une proposition insultante, puisqu'elle renferme un dementi.

A ces paroles, je m'approche de la comode où j'avois des pistolets, et je prie ce querelleur de me laisser tranquille. Le general Ronicker arrive dans ce moment, et l'homme à la bague lui ~~raconte~~ conte l'histoire. Ronicker regarde la bague, et dit que si on lui en faisoit present il ne la feroit pas demonter, mais que devant l'acheter il la feroit demonter quand le vendeur seroit le plus grand monarque de la terre, et qu'il n'étonnoit qu'il n'y consentît. Le fripon alors partit sans faire la reverence à personne, et la bague resta entre les mains du marchand Liegeois — Pourquoi je ne lui aurai pas rendu lui dis-je sa bague? — Parceque je lui ai avancé hyer cinquante louis; mais s'il ne me les donne pas demain, je la ferai demonter devant le magistrat, et je la mettrai à l'enchere. — Cet homme ne me plait pas, je vous prie de ne conduire plus personne chez moi.

L'affaire finissa ainsi. L'imposteur ne retira pas la bague, et le Liegeois la fit demonter le surlendemain en presence de temoins. On trouva la pierre plate appuyée sur le plat d'un cristal qui faisoit les deux tiers de la masse. La couverture cependant valoit les cinquante louis; et le Liegeois les eut d'un anglois, qui en devint curieux. Le fripon ne se laissoit plus voir nulle part. Huit jours après, m'ayant ~~l'on~~ trouvé seul me promenant vers une fontaine qui est à un quart de lieue de Spa, il me dit d'avoir la bonté de le suivre, car nous ne fussions pas vus, parcequ'il avoit un mot à me dire l'epée à la main. Or par un hazard singulier j'avois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'epeè. Le matin même j'avois eté à un rendez vous de deux
tous qui devoient aussi se battre, et qui i'étoient racommodés.
Quand on va voïr cela à Spa on n'y va jamais sans armes.

Je lui ai répondu que je ne le suivrai pas, et qu'il n'avoit
qu'à me parler là où nous étions — Nous sommes vus — Tant
mieux. Depecher vous; et tirez l'epeè le premier, je vous
promets de ne pas appeller au secours — C'est un avantage
— Je le sais, et il m'appartient de droit, et si vous ne degai-
ner pas, je vais vous publier pour poltron tel que je vous
crois.

A ces paroles il met rapidement l'epeè à la main; mais
en sautant en arriere il me trouve en état de la recevoir.
Il m'approche de tres près à la Dragonne, et lorsqu'il croit de fe-
railler je lui allonge ma botte droite à la poitrine, et je lui
fais une boutonniere que le chirurgien trouva de Trois pouces.
Je l'aurois achevé, s'il n'eut pas baissé son epeè me disant
qu'il auroit trouver l'occasion d'avoir sa revanche. Bien en-
Vingt personnes qui nous avoient vu étoient deja pres de
moi, ne se souciant pas de rejoindre l'autre, parcequ'ils
étoient tous temoins qu'il avoit été agresseur. Je mets la
garde de mon epeè sur le terrain pour la nettoyer, car
j'avois ma gaucle en echarpe, et nous retournons tous
à Spa. Cette affaire n'eut aucune suite. Quand je partis de
Spa il étoit encore entre les mains du chirurgien. C'étoit un
aventurier, que tout les français qui étoient à Spa detestoi-
vent. Mais revenons à Croisi qui m'a donné à dîner.

La marquise soidisant la femme étoit une personne de seize à dix-
sept ans, belle, blonde, de la plus grande taille, ayant toutes les
façons de la noblesse du pais où elle étoit nee. L'histoire de son
evasion est comme de ses freres, et de ses soeurs, il n'est pas neces-

saire que je dise son nom au lecteur; je n'en ai que trop dit.
Quand son mari me presenta, ayant été prevenue, elle me
reçut comme on reçoit un vrai ami. Elle n'avoit ni l'air
triste du repentir, ni l'embarras que cause à l'esprit une
demarche hardie qui contraire aux preceptes qu'elle de-
voit avoir reçu dans son education, et aux devoirs dont on fait
dependre l'honneur. Grosse en six ou sept mois, elle paroissoit à son
terme à cause de sa taille fort echancrée au dos. Elle a-
voit l'air de la santé la plus complette, une physionomie de
candeur, des yeux bleus à fleurs de tete, des couleurs na-
turelles, une bouche faite pour le ris, et deux rangées
râteliers de dents qui étoient encore plus blanches que sa peau.
Physionomiste, comme je croyois d'être, j'ai d'abord trouvé que
non seulement cette jeune femme devoit être heureuse,
mais qu'elle devoit porter le bonheur partout à celui qui
elle aimoit; j'ai reconnu bientôt la vanité de ma pretendue science.
Elle avoit des belles boucles d'oreille, et deux
belles bagues, qui me servirent de pretexte pour admirer
la beauté de ses mains. La femme de M. Conti ne feroit an-
Charlotte; c'étoit
cune figure. Je n'ai eu des yeux que pour ~~la Marquise~~
son nom de baptême.
Elle me surprit tellement que toujours distrait je n'ai presque
jamais repondu à propos à tous les discours qu'elle me fint
à ce dîner le premier jour de son arrivée.

Je pensois à cet homme, dont des filles d'un merite
superieur devenoient amoureuses, et dont je ne pouvois pas
comprendre la raison. Il n'avoit ni figure, ni esprit cultivé,
ni ton de bonne compagnie, ni langage seduisant, ni l'art
d'en imposer assez pour seduire des filles comme il faut
à deserter de leur maison paternelle. Malgré cela j'avois
devant mes yeux
la seconde, dont le merite étoit bien superieur à celui de la premiere.

J'étois bien loin de prevoir ce qui est cependant arrivé en cinq
ou six semaines.

Après dîner j'ai tenu à Croisi tête à tête un discours sage, et pathétique. Je lui ai démontré l'extrême besoin qu'il avoit d'avoir une conduite la plus circonspecte, car il alloit ~~devenir~~ devenir le plus exécrable de tous les souverains, s'il savoit qu'à cause de lui l'excellente créature qu'il avoit réduite dût se trouver malheureuse. Il me répondit, qu'il ne voulait plus dépendre ~~dépendoit plus~~ de la fortune, dont il avoit trop expérimenté les revers. Il ne voulait plus compter que sur la science, et il étoit sûr de vivre toujours en homme riche — Sait elle que ton unique revenu est l'argent des innocens? — Elle ne sait rien, elle sait que je suis joueur, et m'aime plus qu'elle même, elle n'a autre volonté que la mienne. Je l'épouserai à Varsovie avant qu'elle accouche. Pour celle-ci il ne m'arrivera pas de devoir la laisser à ta charge. Si tu as besoin d'argent dispose librement de ma bourse.

Je n'en avois pas besoin. Jouant avec prudence je me trouvois en gain de trois ou quatre cent louis. Quand la fortune m'étoit contraire j'avois la force de quitter. Malgré que la meurtrissure du coup de poing de Merri fut encore très visible j'ai conduit la marquise toute seule à la salle, où elle s'attira les regards de tout le monde. Elle aimoit le piquet à écrire, et je l'ai amusée une couple d'heures. Elle avoit voulu intéresser le jeu, et ayant perdu vingt fiches elle voulut me donner vingt écus. Je refusai. Le soir nous trouvames Croisi, et Conti qui avoient aussi gagné. Conti une vingtaine de louis à Pharaon, et Croisi, à passe dix cent et plus guinées dans un Club d'anglois à passe dix, où je ne me souviens pas comment il fut introduit. A souper j'ai eu plus d'esprit qu'à dîner. Charlotte a beaucoup ri des plaisantes histoires que je lui ai contées.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

80 80. On ne me vit plus que quelques quarts d'heure chez le palonoi, et chez Tornatis. Au bout de huit jours on ne me fit meme plus la guerre. J'etois amoureux de la belle italienne, et on n'y trouvoit rien à redire. Mais au bout de ces memes huit jours Crosin las de voir qu'il ne trouvoit pas des dupes, et que ceux qu'il conduisoit à souper chez lui ne pontoient pas lorsqu'il mettoit là mille louis, et qu'il depaquetoit un jeu de cartes, commença à jouer à la sale à la grande banque, et à perdre continuellement. Accoutumé à endurer les pertes, il n'étoit pas moins gai, il ne mangeoit pas avec moins d'appetit, il ne caressoit pas moins son excellente moitié, qui n'en savoit rien. Je le savois; mais je n'avois pas eu l'ombre du bon sens à le lui dire. Je l'aimois tendrement, et je n'osois pas le lui faire connoitre; il me paroissoit de ne pouvoir aspirer qu'à son amitié, et j'avois peur qu'elle ~~ne~~ diminuat, si elle parvenoit à savoir que je l'aimois, et que j'etois ~~meme~~ jaloux du bonheur du scelerat qui l'avoit seduite. J'avois peur enfin de perdre la confiance qu'elle commençoit à avoir en moi

~~Ce qui m'avoit fait lacher la bride à cet [illegible] avoit été l'inquietude qu'elle avoit eu le jour [illegible], qui étoit [illegible] [illegible] à Spa [illegible] [illegible] le [illegible] [illegible] à aller diner chez le [illegible] [illegible] [illegible] chez moi [illegible] [illegible] elle étoit [illegible]. Quand j'ai vu qu'elle [illegible] [illegible] [illegible], et elle [illegible] moi, [illegible]~~

~~Bourgeat qui étoit la première fois je suis allé à~~
~~Rosoi. Elle me dit qu'à son mari, et Conti étoient allés~~
~~à Liège, et qu'elle étoit chez Mme de Rousseau~~
~~à Bruxelles à dix-huit lieues de Liège, et qu'elle~~
~~me marqueroit~~
~~me manderoit sa route, et me prioit de la~~
~~venir voir, car je me désolois dans la~~
~~solitude où elle m'avoit abandonné, et je~~
~~pleurois la plus grande partie du jour.~~
~~Elle me répondit, après deux jours, qu'elle~~
~~étoit grosse, et qu'elle~~
~~Grosse, et qu'elle étoit, et qu'elle~~
~~jours de repos.~~ Au bout de trois semaines Conti qui jouoit avec prudence se trouvoit en gain de deux cent louis, quitta Corin, et alla à Verone avec sa femme, et son domestique; et quelques jours après Charlotte renvoya sa femme de chambre, dont elle n'étoit pas contente. Elle ~~retourna~~ à Liège sa patrie.

A la moitié de Septembre tous mes patrons, et Tomatis quittèrent Spa pour retourner à Paris, où je leur ai promis de les rejoindre. Je me suis resté à Spa que forcé par l'attachement que Charlotte ~~la maîtresse de Corin~~ m'avoit inspiré. Je prévoyois des malheurs, et je ne pouvois pas abandonner cette excellente creature. Corin perdant tous les jours soir et matin se mit sous le vent. Il vendit, car il n'engageoit jamais, tous ses bijoux, ses montres, ses bagues. Il donna à sa femme ses boucles d'oreille, ses bagues, ses montres, et tout ce qu'elle avoit, et il perdit tout sans qu'elle à cause de cela me fit voir la moindre alteration dans son bonheur angelique. Le dernier jour à la fin il lui prit toutes ses dentelles, et ses plus belles robes, et les unissant à tous ses habits, il vendit tout, et alla pour la dernière fois livrer bataille à la fortune avec deux cent louis qu'il perdit miserablement à ma presence

voulant toujours trop forcer la carte. Il se leve, il me voit, il me fait
signe, je le suis, et nous allons hors de Spa. Mon cher ami, me
dit il, un de deux, ou me tuer dans l'instant, où partir tel
que je suis sans retourner un seul moment à la maison. Je
vais à Varsovie à pieds, je sais que tu auras soin de ma femme,
car tu l'adores, et tu lui rendras justice. C'est à toi à lui donner
l'affreuse nouvelle que ma destinée m'oblige à la laisser. Ar=
rivez là que il je vis je me remettrai en fond, et je la rejoin=
drai. Amene la à Paris, ayez soin d'elle, et je t'ecrirai en
adressant la lettre chez ton frere. Je sais que tu as de l'ar=
gent, mais je mourrerois plus tot que te demander, on accepter
un seul louis. Car voila trois ou quatre que j'ai en monoie,
et je t'assure que je suis plus riche à present que je ne l'etois il
y a deux mois. Adieu. Je te recommande ~~Lindhorst~~ Charlotte,
qui seroit heureuse, il je ne l'avois jamais connue.

Après ces paroles il m'embrasse en versant toujours des lar=
mes, et il s'en va sans manteau, sans une autre chemise dans
la poche, en bas de soye, une canne à la main, et il me laisse
là immobile, petrifié, et au desespoir de devoir aller donner
cette affreuse nouvelle à une jeune femme grosse qui ado=
roit ce malheureux, qui regardant l'aimait. La seule
chose qui fait fait la consolation de mon ame est que me con=
noissant amoureux d'elle, je me trouvois sûr qu'elle ne
resteroit pas sans ageui. Je remercie Dieu et la fortune de
me trouver assez riche pour la faire vivre à son aise.
Je vais chez elle, et pour la menager je lui dis que nous
pouvions dîner, car le marquis etoit engagé à une partie
qui dureroit jusqu'au soir. Elle rougit, elle lui souhaite du
bonheur, et nous dinons. Je me degoute si bien qu'elle ne s'i=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

magine la moindre chose de sinistre. Après dîner je l'excite à ve=
nir se promener au jardin des capucins qui étoit à cent pas de
chez nous, et elle vient avec plaisir. Pour la disposer à re=
cevoir la nouvelle avec un esprit supérieur, je lui deman=
de si elle loueroit son amant, si ayant eu une affaire d'hon=
neur, il s'exposeroit à être assassiné pour ses ennemi pour aller
lui dire adieu, plutôt que de penser à se sauver — Je le blâ=
merois, me dit elle. Il doit penser à se sauver quand ce
ne seroit que pour se conserver à moi. Est ce que mon mari
a pris ce parti. Parlez clair. J'ai l'âme assez forte pour resister
à un pareil coup, principalement ayant un ami comme
je crois que vous l'êtes. Parlez — Eh bien. Je vous dirai tout.
Mais soyez certaine, en m'écoutant, que vous devez me
considérer comme un tendre père qui vous aime, qui ne
vous laissera jamais manquer de rien, et qui sera tel jusqu'
à la mort — Je ne suis donc pas malheureuse. Parlez.
Je lui dis alors toute la courte histoire, et mot pour mot
le discours qu'il m'a fait en me quittant, qui termina par les
mots je te recommande Charlotte qui seroit heureuse,
si je ne l'avois jamais connue.
Elle resta un demi quart d'heure immobile, et pensive, Je=
nant ses beaux yeux contre terre, puis elle essuya deux
larmes, et me regardant triste et tendre, elle me dit que si
elle pouvoit compter sur moi, il s'en falloit de beaucoup qu'el=
le se crut malheureuse — Je vous jure, lui dis-je, de ne
jamais vous quitter que pour vous remettre entre les
mains de votre mari à moins que je ne meure auparav=
vant — Cela me suffit. Je vous jure une reconnoissance eter=
nelle, et toute la soumission d'une bonne fille.

BnF NAF 28604

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Elle fit après des courtes reflexions sur le depart precipité du malheureux, et elle y vit le desespoir dans l'alternative de le tuer. Elle ne feroit des reflexions sur sa conduite que pour le plaindre. Attribuant tout à la folle passion du jeu, elle ne le condamna jamais. Comme il lui avoit plusieurs fois conté ~~raconté~~ l'histoire de la Marseillaise qu'il avoit laissé à Milan sur une auberge ne lui laissant que le conseil de se recommander à moi, elle trouvoit unique la combinaison qui me rendoit pour la seconde fois depositaire d'une fille que le malheureux joueur abandonnoit grosse en huit mois. La difference qu'il y a, lui dis-je, c'est que j'ai fait la fortune de la premiere en huit mois: avant un mari, tandis que je n'avois jamais le courage de faire la fortune de la seconde par ce meme moyen — Mais que croce vous je ne serai jamais la femme de personne; et malgré que je suis très ferme dans cette idée, je suis cependant bien aise d'etre libre.

De retour chez nous, je l'ai conseillée à renvoyer le domestique en lui payant le voyage jusqu'à Besançon la patrie ou elle l'avoit prise et cela pour eviter les mauvais propos qu'il pouvoit tenir; ~~et cela fut fait le lendemain~~. Je lui ai fait vendre toutes les chemises, et les vieux habits de son pauvre ami, et la voiture, puisque la mienne valoit mieux. Elle me fit voir tout ce qui lui restoit qui ne consistoit qu'en linge, et en trois ou quatre robes non riches. Nous retournes à Spa quatre jours après le depart du malheureux sans jamais sortir. Elle voyoit que je l'aimois plus qu'en pere, elle me le disoit, et elle m'étoit reconnoissante de ce que je me defendois d'en agir avec elle en amant. Je la tenois les levres entieres entre mes bras en baisant ses beaux yeux,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

sans exiger rien d'avantage en recompense de ma tendresse;
je me complaisois en voyant que ma retenue la combloit
de reconnoissance. Quand il me venoit tentation de croire que
je me trompois, indigné de cette idée je la rejetois. Tel est l'
à sentimens
homme qui a le malheur de devenir amoureux.

Ayant besoin d'un petit chapeau de voyage le domestique de
l'auberge alla en demander chez la Fiegeoise, et la Fleuri en
apporta plusieurs. Elle rougit quand elle me vit, et je n'aisa
conté
dit; mais ma nouvelle amie a bien vi lorsque je lui ai ~~raconté~~
après qu'elle s'étoit exaltée, que c'étoit d'elle que j'avois reçu le
coup de point, dont elle avoit vu ma figure meurtrie à son ar
rivée à Spa. Elle admira ma bravoure lorsque je me mis
par rendu aux demonstrations de son repentir. Elle jugea tout
cela un jeu fait d'accord avec la maitresse.

Nous partimes de Spa sans domestique, et à Liege nous
allant
primes des chevaux jusqu'à Luxembourg ~~pour aller~~ par
les Ardennes. Il fallait faire ainsi pour eviter Bruxelles,
où elle craignoit une surprise. A Luxembourg nous pri
mes un domestique, qui par Metz et Verdun nous vint
jusqu'à Paris. Ma chere fille en voyage voulut toujours
coucher avec son nouveau pere, et l'endormit entre ses
bras. Mon amour se calmoit, et ce badinage la feroit rire.
Elle me disoit qu'en nous reglant ainsi nous ne faisions rien
que nous puissions nous reprocher, et nous nous allions de
nous aimer plus tendrement pour toute notre vie. Je
prevoyois que le manege deviendroit different après les
couches, et je m'en faisois la plus douce illusion; mais la
chose ne devoit pas aller ainsi. Nous sommes allés nous
loger à l'Hotel de Montmorenci rue de Montmorenci:

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

 86.

Paris me parut un nouveau monde. Madame d'Urfé étoit morte, mes vieilles connoissances avoient changé de maison, ou de fortune, j'ai trouvé des riches devenus pauvres, des pauvres riches, des filles de joye toutes neuves, celles que j'avois connu. étant allé figurer dans les provinces, où tout ce qui arrive de Paris est fêté, et porté aux nues. J'ai trouvé ~~des~~ non seulement des nouveaux bâtimens qui ne me laissoient plus connoitre les rues, mais des rues neuves toutes entières, et si singulierement composées dans leur architecture, que je m'y perdois. Paris me paroissoit devenu un labyrinthe. Etant à pieds et voulant aller de l'eglise de S.t Eustache à la rue S.t Honoré pour aller au Louvre, ne trouvant plus l'ancien emplacement de l'hotel de Soisson je me suis positivement egaré. Des vastes bâtimens ronds avec des issues irregulieres, et des petites rues plus longues que longues; c'étoit le comble de la folle architecture françoise, qui au goût le comble de la nation paroissoit chef d'oeuvre. genie innovateur de

Le gout du spectacle avoit pris un nouveau système, nouveaux reglemens, nouveaux acteurs, et nouvelles actrices, tout étoit devenu plus cher, la misere pour soulager les ennuis couroit en foule s'egayer aux nouvelles promenades, que la politique, et l'avarice lui avoit formées sur les faux remparts de la grande ville. Le luxe de ceux qui ne s'y promenoient qu'en voiture ne paroissoit fait que pour contraste. Les deux extremités étoient tour à tour, et reciproquement spectacle, et spectatrices. La seule ville de Paris n'a besoin que de quatre, ou cinq ans pour offrir aux yeux de l'observateur un si grand changement.

La premiere personne que je fus voir fut madame du Rumain, qui me vit dans toute la joye de son coeur. Je lui ai d'abord remis l'argent qu'elle m'avoit ~~avoit~~ fait toucher par la Lettre de

charge qu'elle m'avoit envoyée à Weisl. Elle se portoit bien,
mais une quantité d'inquiétudes de famille lui causoient de
chagrins, qui lui feroit trouver très à propos mon retour à
Paris pour les lui dissiper avec ma cabale. Elle me trouva com-
plaisant à toutes les heures qu'elle me donna ; c'étoit le moins
que je devois faire pour une femme de son caractere.

Mon frere étoit allé demeurer au delà du pont aux choux,
dans la rue des amandiers au fauxbourg S.t Antoine. Char-
mé de me revoir autant que sa femme, qui l'aimoit unique-
ment, et qu'il rendoit malheureuse à cause de sa nullité à
l'exploit de l'amour, il s'unit à elle pour m'engager à aller
me loger chez eux ; et je le leur ai promis, après qu'une da-
me qui étoit avec moi auroit fait ses couches. Je n'ai pas trou-
vé à propos de leur ~~conter~~ dire l'histoire, et s'ils ne me pressoient
pas de la leur ~~dire~~ conter. J'ai fait dans le même jour toutes
mes visites à la princesse Lubomirski, et à Pomatis, en les pre-
venant que je ne les verrois que très rarement à cause de
la dame qu'ils avoient vu à Spa, qui s'acheminoit à son terme,
et que je ne devois pas laisser seule.

Après m'être acquitté de ces devoirs,
je n'ai plus laissé Charlotte, qui ayant un ventre d'une
grosseur prodigieuse s'attendoit à accoucher de jour en jour.
~~Je la servois avec soin, et lorsque~~
~~Lotte~~
~~elle me disoit, en badinant, qu'elle se sentoit~~
~~mal, je lui disois que je voulois~~
~~l'être aussi.~~

Ce fut le 29.e, ou le huit d'octobre que j'imaginai de mettre
Charlotte en pension chez la sage femme la mazre qui demeu-
roit dans la rue du fauxbourg S.t Denis. Charlotte le souhaitoit.
Nous y fumes ensemble, elle vit la chambre, elle sut comment elle
seroit servie, comment elle mangeroit, et ce que je payerois pour

la nourriture, et pour les coucher, et nous y allames à l'entrée de la nuit le même jour dans un fiacre, où j'ai mis une mâle, dans laquelle se trouvoit tout ce qui lui appartenoit. ~~etoit~~.

En sortant de la rue de Montmorenci notre fiacre fut obligé de s'arreter un quart d'heure pour laisser passer le convoi de l'enterrement de quelque riche defunt. Charlotte se mit un mouchoir devant les yeux, et appuyant sa belle tête sur mon epaule, me dit que c'etoit une bêtise; mais que malgré cela cette rencontre dans l'etat où elle etoit lui tenoit lieu d'un très mauvais augure — Ne gâtes pas ton esprit, ma charmante Charlotte avec la moindre appreheniion, les augures ne sont que des vanités qui ne peuvent devenir quelque chose de réel qu'à l'aide de la superstition: une femme qui accouche n'est pas malade, et jamais femme n'est morte en couche que par une autre maladie. Nous partions, ma tendre amie, pour Madrid, d'abord que tu te portera bien, en laissant ici en nourrice ton enfant, et je ne me trouverai heureux que lorsque je te verrai contente.

D'abord que je l'ai vue bien logée, et que je me suis assuré que rien ne lui manqueroit je suis retourné chez moi, et le lendemain j'ai apporté chez moi tout mon equipage; mais tard que Charlotte crecut je n'y ai logé que pour y aller dormir. J'allois chez elle à neuf heures du matin, et j'en sortois à une heure après minuit. Le treize d'Octobre Charlotte fut assaillie d'une fievre chaude, qui ne l'a plus quittée. Le dix-sept elle accoucha à ma presence d'un garçon le plus beau du monde, et le matin la sage femme par ordre exprès de Charlotte le porta à l'eglise pour le faire baptiser donnant elle même ecrit de sa main le nom qu'elle voulut qu'il portât. Jacques (c'etoit mon nom) Charles (c'etoit le sien) fils d'Antoine la croce, et de Charlotte XXX (elle donna son veritable nom). Au retour de l'eglise, elle voulut absolument que Madame Latour le portât en

personne aux enfans trouvés ayant entre ses langes le certificat
de son baptesme, et du lieu où il étoit né; et chez qui j'ai taché en
vain de la persuader à m'en laisser le voir. Elle me dit que
si l'enfant vivoit, rien ne seroit plus facile à son pere que de le
retirer de l'hopital où elle le plaçoit. Dans le même jour du
18 d'octre la Sage femme me remit le suivant certificat que
je conserve. " Nous J. Baptiste Dorival conseiller du Roi, com:
" missaire au chatelet de Paris, ancien preposé pour la police
" au quartier de la cité, certifions que de notre ordonnance
" on a porté aux enfans trouvés un enfant garçon paroissant
" agé d'un jour, apporté de la rue du fauxbourg S. Denis par
" la Sage femme Lamarre, revetu de ses langes dans lequelle
" on a trouvé un certificat portant qu'il a été baptisé ce même
" jour à S. Laurent sous le nom de Jaques Charles fils d'Antoine
" La Grosse, et de Charlotte x x x. En foi de quoi nous avons
" livré le présent certificat en notre hotel rue des Marmousets
" en la cité ce 18 octre 1767 à sept heures du soir. Dorival.
S'il se trouve un lecteur curieux de savoir le nom de la
mere, je le fais maitre de se satisfaire. Après cette expres
dition, je n'ai plus guité le coté du lit de Charlotte nijour
ni nuit. La fievre qui ne l'a plus guité malgré les soins du
medecin Petit l'a fait expirer à ma presence le 26 du me:
me mois à cinq heures du matin. Avant que de fermer ses beaux
yeux une heure avant d'expirer elle me donna le dernier adieu
me disant que c'étoit le dernier, et avant que locher ma main elle
la porta à sa bouche à la presence d'un pretre qui l'avoit con:
fessée à minuit. Les larmes que je verse à present que j'ecris
ce fait seront apparemment les dernieres par les quelles j'honore
la memoire de cette charmante créature, victime de l'amour,
et d'un homme qui vit encore, et qui ne semble porté à faire
des malheureux que pour obeir à sa cruelle destinée.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Toujours fondant en larmes, je me mis auprès du lit de Charlotte devenue cadavre, n'écoutant point la sage femme qui cherchoit me persuader à descendre chez elle. A midi j'ai vu mon frere, et la femme, qui ne m'avoient vu depuis huit jours. Voyant le spectacle et mes larmes ils ne purent retenir les leurs. Ils durent me laisser là. J'ai dormi là, et je ne suis sorti de cette chambre qu'après qu'on enleva Charlotte pour aller l'enterrer, et après avoir reçu deux Lettres après ce certificat. Voici la copie

» Extrait des registres des sepultures de l'eglise de S. Sauveur
» à Paris Le 17 ~~Octo~~ 1767. Charlotte agée de dix sept ans fille
» xxx decedée hyer dans la rue du faux bourg S.t Denis de cette
» paroisse a été inhumée au cimetiere de cette eglise avec l'assis-
» tance de trois pretres en presence de Claude Louis Amberan
» qui a signé. Collationné à l'original, et delivré par moi soussi-
» signé pretre. Berombet.

La veille de ce funeste jour, mon frere m'avoit remis plusieurs Lettres, que le facteur avoit portées chez lui. Je ne les avois pas decachetées. Au moment de quitter la maison fatale de la bonne vieille femme, je les ouvre pour les lire, et dans la premiere qui venoit de Venise écrite de M. Dandolo je trouve l'affligeante nouvelle de la mort de M. de Bragadin. La source de mes larmes étoit tarie. C'étoit la nouvelle de la mort d'un homme qui depuis vingt deux ans me tenoit lieu de pere vivant lui même avec la plus grande economie, et l'exact pour me soutenir. Son bien étant fideicommis il n'a pu rien laisser. Ses meubles, sa bibliotheque auroient été necessaires pour satisfaire en partie des creanciers. Ses deux amis, qui étoient également les miens, étoient pauvres. Je ne pouvois disposer que de leur coeur. Cette terrible nouvelle étoit accompagnée d'une Lettre de change de mille ecus que le defunt, prevoyant sa mort imminente, m'avoit envoyée vingt quatre heures avant que de rendre l'ame.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Accablé comme je me sentois je defiois la Fortune, à un
envoier alors ~~une nouvelle à Cadix~~ un malheur auquel je puisse être sensible.
J'ai passé trois jours sans sortir de chez moi pour le
quatrieme j'ai commencé à faire une cour assidue à la
princesse Lubomirski qui avoit écrit au roi son cousin une
lettre, faite pour le mortifier, puisqu'elle demontroit
au monarque qu'il avoit prêté l'oreille à la calomnie;
mais les rois ne se mortifient pas pour si peu de chose; et
celui de Pologne alors avoit reçu de la Russie l'injure la
plus sanglante. Les trois senateurs enlevés par la violence
du prince Repnin, parce qu'ils avoient parlé en hommes
libres à l'assemblée de la diète étoit un coup qui devoit avoir
percé le coeur de Stanislas Auguste. La princesse Lubomirski
le tenoit eloignée de Varsovie plus par haine que par a=
mour; et on le trompoit. Comme j'avois déjà decidé d'aller
à Madrid, et de voir, et connoître cette cour avant que d'al=
ler en Portugal, la princesse me donna une lettre pour le
comte d'Aranda, qui etoit alors tres puissant, et le marquis de
Caracciolo qui etoit encore à Paris m'en donna trois, une pour
le prince de la Catolica ministre de Naples à cette cour, une
autre pour le duc de Losada grand somelier du Roi et son
favorit, et la troisieme pour le marquis de Mora Pigna=
telli.

Le quatre ~~d'Octobre~~ de Novembre je fus allé à un concert vis à vis la cas=
de l'orangerie avec un billet que la princesse Lubo=
mirski m'avoit donné. A la moitié du concert j'entens de=
mander moi prononcer mon nom, et vive; je me tourne, et je
vois que celui qui portoit de moi avec mepris étoit un grand
jeune homme entre deux personnes agées. Le fixe, et de=
tournant ses yeux de moi il poursuit son incident propos, et

entr'autres choses je l'entens dire que je lui coutois au moins
un million que j'avois volé à feu sa tante marquise d'Usé.
Vous ne pouvez être, lui dis je, qu'un imprudent. Si vous etiez
hors d'ici je vous apprendrois à parler à coups de pieds au
cul. En disant ces paroles je me leve, et je m'en vais voyant
les deux gens sensés qui restoient l'etourdi. Je monte dans
ma voiture, et je m'y tiens ferme à l'embouchure du cul
de sac un quart d'heure pour voir s'il sortoit, et ne le voyant
point je vais au spectacle à la foire, où je me trouve
dans une loge avec la comedienne Vatille. Elle me dit
qu'elle ne jouoit plus la comedie, et qu'elle étoit entretenue
par le marquis de Brunoi. Elle m'excite à souper
par avec elle avec instance. Je la remercie en l'assurant que
je ne pouvois pas avoir ce plaisir; mais que j'irois la voir, si elle
vouloit bien me donner son adresse. En disant cela je lui remets
un rouleau de cinquante louis que je lui devois — Qu'est ce
que cela? — L'argent que tu m'as prêté à Konigsberg —
Ce n'est ni le moment, ni le lieu de me le rendre. Je ne l'accep-
terai que chez moi, et point d'instance. Je remets le rouleau
dans ma poche, et elle tire son crayon, ecrit son adresse, et me
la donne. J'etois trop triste pour accepter un souper tête à
tête avec cette aimable folle.

Le surlendemain j'étois à table avec monsieur, ma belle
sœur, et des amis qui il avoit en pension pour leur apprendre
à peindre des batailles, lorsqu'on me dit qu'un chevalier de
S.t Louis étoit dans l'antichambre pour me dire un mot. Je
vais l'entendre, et sans me faire des excuses il me remet
un papier. Je le lis, je vois signé Louis. Ce monarque me dans
la lettre qu'il m'écrivoit m'ordonnoit de sortir de Paris en
vingt-quatre heures, et en trois semaines de son royaume, et la
raison qu'il m'en donnoit étoit que tel étoit son bon plaisir.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Bd X

Chap XII

(Orig. Tome IX Chap. IV)

pages 93 à 124

1767

("le jour 6 de 9bre", page 94)

("le 20" [BnF MSS] . . )

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mon depart de Paris. Mon voyage jusqu'à Madrid. Comte d'Aranda, Prince de la Catholica. Duc de Losada. Mengs. Bal. La Nicholas. Donna Ignazia.

Eh bien, Monsieur le chevalier c'étoit Buhot j'ai lu, et je tacherai de faire ce plaisir au monarque le plus tot possible. Si en vingt quatre heures cependant je n'aurai pas pu me mettre en état de partir S. M. aura l'autre plaisir de faire de moi ce qu'elle voudra — Monsieur Les vingt quatre heures ne vous sont assignées que par formalité, souscrivez à l'ordre, donnez moi quitance de la Lettre de cachet, et vous pouvez partir à votre commodité. Je vous demande seulement votre parole d'honneur que vous n'irez ni aux spectacles, ni aux promenades publiques à pieds — Eh bien, je vous en donne ma parole, et je vous ~~me~~ je: Monsieur: je vous en donne ma parole, et je vous marie d'y compter dessus ~~sans que vous puissiez y compter dessus~~.

Je le conduis dans ma chambre, et je lui écris tout ce qu'il me dit d'écrire, et m'ayant dit qu'il seroit bien aise de voir monsieur qu'il connoissoit déjà, je le conduis dans la sale où il étoit encore à table, et sans façon dans des termes Lorettes, et sortis, je dis le sujet de la visite. Monsieur se mit à rire disant au chevalier Buhot, que cet ordre ne m'étoit pas necessaire, car je comptois partir dans la semaine — Tant mieux. Si le ministre avoit su cela, il ne se seroit pas incommodé à faire signer la Lettre ce matin même — En sait on la raison? — On parle d'une proposition de coups de pieds dans le derriere à quelqu'un qui quoique jeune n'est pas fait pour en recevoir.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Vous resterez, lui dis-je alors, que ces paroles ne sont qu'une formalité" egale à celles des vingt quatre heures, car s'il étoit sorti il avoit une epée avec laquelle Il auroit facilement pu defendre son cu.

Je lui ai alors dit toute l'histoire, et Buhot convient que j'avois toutes les raisons du monde, mais que la police avoit aussi raison d'empecher, autant qu'il pouvoit de prendre d'elle, les demelés de cette espece. Il me conseilla d'aller le Lendemain matin me presenter à M. de Sartine qui me connoissoit, et qui savoit chacune d'entendre tout cela de ma bouche, et je ne lui ai rien rendu ~~j'en ai rien~~ ~~arrivé il y avoit dans ce cas~~ ~~pour en prendre des renseignements~~.

C'étoit le jour 6 de juin. Je ne suis partie que le vingt. J'ai troqué ma voiture qui avoit quatre roues contre une à deux, et à une seule personne; et j'ai fait savoir à toutes mes connoissances l'honneur que je venois de recevoir de cet ordre, m'étant ~~et je ne suis~~ abandonné à la bonne volonté de Madame du Rumain qui vouloit aller à Versailles exprès pour cela, et qui se disoit ravie de faire retirer la Lettre. Mon passeport du Duc de Chartres pour avoir des chevaux de poste est du 19, et je le conserve encore. Je suis partie seul sans domestique, triste à cause de la mort de Charlotte, mais tranquille, avec cent Louis dans ma bourse, et une Lettre de change de huit mille francs sur Bourdeaux. Je jouissois d'une parfaite santé, et d'une

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

paroissoit d'être animé d'un nouveau système. J'allois dans un pais où j'en avois besoin, et à l'egard de ma conduite, et à l'egard de la circonspection avec laquelle je devois parler. Outre cela j'avois perdu toutes mes ressources, la mort m'avoit rendu isolé, je commençois à me voir dans le <u>certain age</u>, qu'ordinairement la fortune méprise, et les femmes n'en font pas grand cas. Je n'ai vu la Valville que la veille de mon depart. Je l'ai trouvée richement logée et pourvue de diamans. Quand j'ai voulu lui remettre les cinquante louis, elle me demanda si j'en avois au moins mille, et lorsqu'elle sut que je n'en avois que cinq cent elle ne les a pas voulus. Après cette epreuve je n'ai plus rien vu d'elle.

J'ai embrassé mon frere, et ma belle-soeur à six heures, et au clair de Lune determiné d'aller toute la nuit pour dîner à Orleans, où je voulois voir une ancienne connoissance, je me mis en au Bourg la Reine dans une demie Lieue. J'ai commencé à dormir en m'impatientant de ce qu'on me reveilloit à tout moment pour me dire de payer la poste; je me mis trouvé à Orleans à sept Lieues du matin. Oh! ma chere France, où tout dans ce tems là alloit bien malgré les Lettres de cachet, les corvées, et la misere des paysans, et le bon plaisir du Roi et des ministres, qu'es tu devenu aujourd'hui! Mon roi est le peuple. Le plus brutal, le plus fou, le plus indomptable, le plus coquin, le plus inconstant, le plus ignorant de tous les peuples. Mais tout retournera peut être à sa place avant que je finisse d'ecrire ces memoires, en attendant Dieu veuille me tenir loin de ce pais là frappé par son anatheme.

Je me suis fait conduire chez Bodin jadis honnête danseur, qui avoit épousé la Marseillaise Joffroi que j'avois aimée il y avoit déja vingt deux ans, et que j'avois vue après à Turin, à Vienne, à Paris; mais il me restoit à la voir chez elle. Ces scenes, ces surprises, ces reconnoissances, qui ramenoient les anciens souvenirs, qui rappelloient des anciennes joyes étoient mes spectacles favoris: il me paroissoit de redevenir ce que j'étois, et mon ame jouissoit également en savourant les vicissitudes qui en écartoient celle de l'objet qu'elle voyoit devant elle. Telle étoit mon inclination parceque le cruel repentir ne me rongeoit pas la conscience; mais souvent l'esprit de l'objet qui m'intéressoit encore le trouvoit dans une situation tout à fait différente de la mienne. Bodin, et sa femme devenue plus laide que n'étoit devenue devote pour se conformer au gout de son mari, qui vivant d'un petit bien qu'il avoit acheté attribuoit à la justice d'un Dieu vengeur tous les petits malheurs qui arrivoient dans la contrée de l'ame à la campagne, et qui leur causoient un dommage de cinquante ecus. J'ai dîné avec eux en maigre car c'étoit un vendredi, et le precepte étoit inviolable. Je leur ai raconté en bref mes vicissitudes, et à la fin de ma narration je n'ai entendu que des reflexions sur l'irregularité de la conduite de l'homme, lorsque on guide dans tout ce qu'il fait n'est pas la religion. Ils me disent qu'il y avoit un Dieu, et que j'avois une ame, comme si je ne l'avois pas su, et qu'il étoit temps que je pensasse comme eux à renoncer à toutes les vanités de ce monde. Ce que la Bodin me reprocha amerement fut d'être restée près de Charlotte jusqu'à son dernier soupir, et elle s'étonna du prêtre qui l'avoit permis, car il devoit au moins savoir que je n'étois pas son pere.

Malgré toutes ces bêtises je ne fus pas fâché d'avoir passé six heures avec ces bonnes creatures; je les ai embrassés, et je suis allé toute la nuit. Je me suis arrêté à Chantelou pour voir le monument de la magnificence, et du gout du Duc de Choiseul. J'y ai passé vingt quatre heures; un homme, qui avoit l'air de cour, et de plein pouvoir, qui ne me connoissoit pas, et auquel je n'ai porté aucune lettre, me logea dans une très belle chambre, me donna à souper, et me fit asseoir à table avec moi qu'après s'être fait bien prier; le lendemain à dîner il en fit de même, il me conduisit par tout, et sans me demander jamais qui j'étois il m'honora comme un prince. Il eut l'attention qu'aucun domestique ne se trouve present, lorsque je suis monté dans ma chaise pour partir, ~~pour me laisser faire~~ ~~sans aucun domestique auquel je donnerois~~ pour dispenser l'étranger de ~~donner~~ donner un louis. Ce beau château ~~Louis~~ qui coutoit au Duc des sommes immenses, ne ~~lui~~ ~~faisoit~~ l'avoit incommodé en rien, car il devoit tout ce qu'il lui coutoit; mais cela lui étoit egal. Il étoit ennemi du tien et du mien; il ne payoit personne, et il ne prêtoit personne, ne quêtoit rien devoir, à le payer. Il aimoit à donner. Amateur des arts, ami des gens à talent, et de gout, il jouissoit du plaisir de leur être utile, et de les voir devant lui lui faire leur cour par reconnoissance. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit toujours en romaine, et en gros me-priant tout ce qui étoit detail, car il étoit paresseux, et idolatre du plaisir. Il y a tems à tout étoit romaine favorit. Ce fut lui qui donna un ridicule ineffaçable aux ministres, qui se rendoient inaccessibles les jours de poste: aussi il est il venu à bout de leur faire mener la même vie tous les jours.

A Poitiers deux demoiselles me firent des remontrances, lorsqu'elles me virent à sept heures déterminé d'aller me coucher à

28 98. Vivonne — Il fait très froid; le chemin n'est pas des meilleurs;
Vous n'êtes pas cavalier; soupez ici, croyez nous, nous vous donne:
vons un excellent lit; vous partirez demain — Je dois partir;
mais si vous voulez souper avec moi je reste — Oh cela vous
coûteroit trop cher — Jamais trop cher. Vite decidez vous —
Eh bien. Nous soupersons avec vous — Faites donc mettre trois
couverts. Je partirai dans une heure — Dans trois s'il vous
plait, car notre cher pere ne pourra vous tenir que dans
deux heures — Dans ce cas, je ne partirai pas; mais vous
me tiendrez compagnie toute la nuit
~~coucherez avec moi~~ — Si papa y consent, nous le voulons
bien; et nous allons faire entrer votre chaise.

Ces jeunes espiegles d'accord avec leur pere me donne:
rent un souper des plus exquis avec des vins dont on ne
pouvoit pas boire les meilleurs. Elle me tinrent à table
jusqu'à minuit, me tenant tête à boire comme à man:
ger, gayes, badines, et avec le jolis propos à la main d'
une façon que je ne trouvais très extraordinaire dans
ma moderation. Je ne pouvois l'attribuer qu'au fond de
tristesse que la mort de Charlotte avoit laissé dans mon ame,
car je fus gai, j'ai rendu en moi même pleine justice à tous
leurs charmes; mais je n'ai jamais ressenti cette sensibilité,
qui enflamme, et dont dans toute ma vie je m'étois trouvé
tant susceptible. Je ne me reconnus pas.

Le pere entra dans la chambre à minuit d'un air riant,
me demandant si j'avois été content du souper — Très con:
tent; mais beaucoup plus de la compagnie. Vos filles sont tou:
tes les deux à croquer — J'en suis charmé. Quand vous re:
passerez par ici, elles mangeront toujours avec vous; mais
à l'heure qu'il est tout le monde doit se retirer.

Je ne sais pas s'il me les auroit laissées; mais je sais que je ne
lui en ai pas fait la proposition, craignant d'être pris au mot.
Je ne me trouvois ~~pas~~ ni disposé, ni capable de me figurer une

jouissance digne de succeder à la noble Charlotte. Je leur ai ou-
vert ma bourse, et je crois que je ne les aurois pas seulement
embrassées, si le pere ne m'avoit pas excité à lui faire cet hon-
neur. Je m'en suis acquitté avec feu par amour propre. Elles
eurent de me laisser en proye des devins, et je fus bien aise de
les laisser dans l'erreur. Quand je fus seul, j'ai vu que si
je n'oubliois pas Charlotte j'étois un homme perdu. J'ai
dormi jusqu'à neuf heures, et j'ai dit à la servante qui me
fesoit du feu d'ordonner du caffé pour trois, et les chevaux.
Les jolies demoiselles vinrent alors dejeuner avec moi, et
je les ai remerciées d'avoir eu me persuader à rester. J'ai
demandé la carte, et l'aînée me dit que le compte étoit rond.
Le tout alloit à un Louis par tête - J'ai alors donné trois Louis
en leur disant que j'avois trois têtes. Je suis parti très content,
et n'ayant pas trouvé cette partie trop chere. J'ai deliré de
passer par là encore; mais l'occasion ne s'est plus presentée.
J'ai allongé mon voyage de deux petites lieues pour aller à An-
gouleme. J'esperois d'y trouver Noel le cuisinier du roi de Prus-
se avec lequel j'avois soupé trois ou quatre fois à Berlin chez la
Rufin; mais je n'y ai trouvé que son pere, qui m'a très
bien traité, et dont j'ai trouvé la science prodigieuse en
matiere de Pâtés. Cet homme là avec une eloquence très
persuasive me dit qu'il s'engageoit à envoyer les pates que
j'ordonnerois par toute l'Europe à la maison même des per-
sonnes auxquelles je les ordonnerois de les envoyer — Quoi!
A Venise même, à Londres, à Varsovie, à Petersbourg — Par
tout; vous n'avez qu'à m'ecrire les adresses, et pour vous as-
surer que je ne veux pas vous tromper, vous ne me payerez
que lorsque vous aurez reçu les nouvelles que les pates
sont parvenus entre les mains de ceux auxquels vous vou-
drez les envoyer. J'en ai envoyé, et les lui payant, à

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Venise, a Varsovie, et à Turin, et j'en ai reçu des remercimens. Cet homme par ce commerce s'étoit enrichi. Il me dit qu'il en envoyoit en Amerique. C'étoient des pastés de perdreaux, de dindons, remplis de truffles. Ils se conservoient incorrompus jusqu'à l'été. Je suis arrivé le lendemain à Bordeaux où j'ai passé huit jours. Après Paris c'est la premiere ville de toute la France. Je suis parti après avoir transporté mes 4000 ff à Madrid par une Lettre de change ~~Lettre de change~~ ~~a été fait faire~~ sur un banquier ~~de Madrid~~, et par les landes je suis allé à S. Jean d'Angeli où j'ai vendu ma chaise de poste. Je suis allé à Pampelune après avoir passé les Pyrenées à cheval d'un mulet en compagnie d'un autre qui portoit mes malles. Ces monts me parurent beaucoup plus considerables que les alpes.

A Pampelune le voiturier Andrea Capello, se chargea de ma personne, et de mon equipage, et nous partimes pour Madrid. Les premiers vingt lieues ne me fatiguerent pas, car le chemin étoit aussi beau qu'en France. C'étoit un monument qui feroit honneur à la memoire de Monsieur de Sages, qui après la guerre d'Italie avoit eu le gouvernement de la Navarre. Il avoit, m'a-t-on dit, fait faire ce beau chemin à ses frais. Ce fameux general, qui vingt années auparavant m'avoit fait mettre aux arrêts trouva ainsi le vrai moyen de passer à l'immortalité, et de la meriter. Comme grand militaire il n'a voit gagné des batailles que pour se declarer destructeur illustre du genre humain; mais ce beau chemin le declaroit bienfaiteur. Sa gloire étoit permanente, et solide.

Mais après un demin ii Leau, je ne peux pas dire de l'avoir trou-
vé mauvais, car je n'ai plus trouvé de chemin. Des montées,
des descentes inégales, pierreuses, où on ne voyoit nulle part
la moindre marque qui put indiquer que des voitures pas-
soient par là. Telle est toute la vieille Castille. On ne sup-
pose pas que des voyageurs qui aiment leurs aises s'aviseront d
aller à Madrid par là, ainsi je ne me suis pas etonné de n'
y trouver que des mauvais gites faits pour loger des mu-
letiers qui ont le logement commun avec leurs mulets. Le
seigneur Andrea avoit soin de me choisir les endroits les
plus logeables, et après avoir pourvu tout le necessaire à
ses mulets il alloit me chercher de quoi manger par le
village. Le maitre de la miserable maison ou'nous nous
mettions ne bougeoit pas; il me montroit une chambre,
et il me disoit que j'étois le maitre d'y dormir, et une
cheminée, où il me laissoit le maitre d'y faire du feu
allant me chercher du bois moi même, et d'y cuire ce
que je voulois manger ne se faisant par même une affaire
de m'informer où je pouvois aller pour en acheter avec
mon argent. Le matin au depart je lui payois le prezzo
il me demandoit pour le logement, et une pezzetta por
el mido une petite pièce pour le droit. Il prenoit le
zigaro, et la pauvreté lui tenoit lieu de richesse pour
que l'etranger ne pût dire en partant qu'il y'etoit don-
né le moindre mouvement pour le servir. Ce qui fait
cela est une pauvre melée d'orgueil: on est Castillan,
on ne doit pas s'abaisser jusqu'à servir un gavacho: c'est

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

le titre par le quel toute la nation espagnole designe un
etranger. Ce mot gavache est beaucoup plus insultant que
celui de chien que les turcs nous donnent, et que celui de
le peuple
Grence-dogue que ~~les~~ anglois donnent à tout étranger.
Bien entendu que la noblesse, et les gens polis par les vo=
yages, ou par l'education ne pensent pas ainsi; l'etran=
ger qui a des bonnes adresses, est qui se conduit bien trouve
des gens raisonnables en Angleterre aussi bien qu'en Espa=
gne, et en Turquie.

J'ai dormi la seconde nuit à Agreda. On lui donne le
nom de ville. C'est un prodige de laideur, et de saleté.
C'est un endroit où l'homme qui n'a pas une occu=
pation d'office doit devenir fou, atrabilaire, visionaire.
C'est là que Soeur Marie d'Agreda devint folle ou
fitée
prétend d'écrire la vie de la sainte vierge ~~inspirée~~ par
même
elle; On m'avoit donné à lire son ouvrage sous les plus
et le lecteur peut se souvenir que les reveries de cette
visionnaire manquerent de me faire perdre l'esprit.
Nous fesions dix lieues par jour. J'ai eu un matin d'être
precedé par dix ou douze capucins qui alloient à pas plus
lent que celui des mulets qui etoient attelés à ma voiture.
Nous les passions, je les regarde, et je vois que ce ne sont pas
des capucins; mais des femmes de tout age. Qu'est ce que
cela, dis-je au seigneur Andrea, est ce que ces femmes sont
folles? — Point du tout; elles portent l'habit des capucins
par devotion, et je suis sûr qu'aucune d'elles n'a de chemise.
d'autant plus que
~~Pour point de chemise j'en etois persuadé,~~ car les chemises en
Espagne sont fort rares, mais l'idée de porter l'habit des

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

capucins pour plaire d'avantage au créateur me paraît du plus grand ridicule. Voici une aventure qui m'a amusé.

A la porte d'une ville qui n'étoit pas bien éloignée de Madrid on me demande mon passeport, je le donne, et je descens pour mon plaisir. Je vois la personne principale du bureau fachée contre un prêtre étranger qui vouloit aller en avant pour arriver à Madrid, et qui n'avoit point de passeport pour la capitale. Il en montroit un avec lequel il avoit été à Bilbao, et le chef du bureau n'en étoit pas satisfait. Le prêtre étoit sicilien, on le traccassoit, il m'intéresse, je lui demande pourquoi il s'étoit exposé à ce dérangement, et il me répond qu'il ne croyoit pas nécessaire un passeport pour voyager par l'Espagne, d'abord qu'il y étoit — Je veux aller à Madrid, me dit-il lui, où j'espere d'entrer chez un grand pour conseiller. J'ai une lettre à lui — Faites voir la lettre, et surement on vous laissera passer — Vous avez raison.

Il tire de son portefeuille la lettre, qui n'étoit pas cachetée, et il la montre au chef, qui la déplie, regarde la signature, et fait un cri en lisant le nom de Squillace — Quoi! Monsieur l'abbé, vous aller à Madrid recommandé par Squillace, et vous osez entreprendre voir la lettre? (BnF MSS)

Les commis, les sbires qui étoient là, d'abord qu'ils entendent que l'abbé n'avoit autre recommandation que celle de ce ministre qui étoit l'objet de la haine de toute la nation, et qu'on avoit accoutumé à coups de pierre, si le roi ne l'avoit fait évader, ils élevent leurs bâtons, et ils commencent à crier

d'importance ce miserable abbé, qui ne se seroit jamais attendu à un si triste effet d'une lettre de recomandation d'un homme sur la quelle il posoit le fondement de sa fortune.

Le Monsieur de Squillace fut envoyé par le Roi qui l'aimoit ambassadeur à Venise, où il est mort fort vieux. C'étoit un homme fait pour être hay de tous les sujets du prince, dont il auroit voulu etre le ministre des finances, car pour augmenter la recette il étoit impitoyable sur l'impot.

La porte de la chambre que l'aubergiste me donnoit avoit un verrou dehors, et rien dedans dont je pusse me servir pour fermer ma porte lorsque j'allois me coucher, la porte ne s'ouvroit, et ne se fermoit que moyennant la caddie. Je n'ai rien dit pour la premiere, et pour la seconde nuit, mais à la troisieme j'ai dit à mon voiturier que je ne voulois pas souffrir cela. Il me repondit que je devois le souffrir en Espagne, car la sainte inquisition devant être toujours la maitresse d'envoyer voir ce que les étrangers pouvoient faire la nuit dans une chambre, les mêmes etrangers ne devoient pas avoir le pouvoir de l'y enfermer — De quoi peut etre maudite sainte inquisition être curieuse? — De tout. De voir si vous mangez gras dans un jour maigre. De voir si dans la chambre il y a plusieurs personnes des deux sexes, si les femmes couchent seules, ou avec des hommes, et pour savoir si celles qui sont couchées avec des hommes sont leurs femmes legitimes, et pour pouvoir les faire conduire en prison si les certificats du mariage ne temoignent pas en leur faveur. La sainte inquisition, seigneur Don Faime, veille continuellement dans notre païs pour notre salut eternel.

Quand nous rencontrions un prêtre qui alloit porter le saint sacrement à un moribond le seigneur Andrea s'arretoit,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et me disoit d'un ton impératif de descendre de la voiture, et de m'agenouiller même dans la boue s'il y en avoit: il falloit obéir. La grande affaire alors en matière de religion dans les deux Castilles étoit celle des culottes sans pont leurs. On mettoit en prisons ceux qui les portoient, et les tailleurs ~~et~~ on punissoit mais malgré cela on persistoit, et les prêtres, et les moines s'égosilloient en vain sur leurs chaires pour invectiver contre cette indecence. On s'attendoit à une revolution qui auroit fait vive toute l'Europe; mais heureusement on en vint à bout sans effusion de sang. On fit une édit, et on l'afficha imprimé ~~dans~~ sur la porte de toutes les eglises. On disoit qu'il ne seroit permis de porter des culottes faites ainsi qu'au seul Bourreau. La mode alors tomba, car personne ne vouloit ni être un bourreau, ni user d'un tel privilege.

Commençant ainsi à connoître peu à peu la nation parmi laquelle j'allois vivre je suis arrivé à Guadalaxara, Alcala, et Madrid. Guadalaxara, et Alcala! Qu'est ce que ces mots, que ces noms où je n'y entens que la voyelle a?

— C'est que la langue des Maures, dont l'Espagne avoit été la patrie pendant plusieurs siecles, y avoit laissé une quantité de parler. Tout le monde sait que la langue arabe abonde d'a. Les savans raisonneurs n'ont même pas tort de juger par là que l'arabe doit être la plus ancienne des langues, puisque l'a est la plus facile de toutes les voyelles, et par conséquent elle est la plus naturelle. On ne doit donc point regarder comme barbares dans la belle langue espagnole les dictions où il n'y a que d'autres voyelles ala, achala, Aranda, Almada, Acara, bacala, Agoja, Agrada, Agrocaramba, Alaca, Alamata, Albadara, Alcantara, Alcaraz, Alcavala, et mille autres, qui font l'effet de rendre la langue Castillane plus riche de toutes les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

langues, richesse, que comme le Lecteur comprend fort bien ne peut consister qu'en synonimes, puisqu'il est si aisé d'imaginer des paroles que difficile de trouver des nouvelles qualités, et qu'impossible de créer des choses. Qu'à cela netienne la Langue espagnole est sans contredit une des plus belles de l'univers, sonore, energique, majestueuse, qu'on prononce ore rotundo, susceptible de la harmonie de la plus sublime poesie, et qui seroit egale à l'italienne par rapport à la musique si elle n'avoit les trois Lettres egalement gutturales qui en gatent la douceur, malgré tout ce que les espagnols, qui comme de raison sont d'un avis contraire. Il faut les laisser dire quelque peuvent dire ramon pultat esse diamon. Son ton cependant la fait paroitre à des oreilles indifferentes plus imperative que toutes les autres Langues.

En entrant par la porte d'Alcala, on me visita, et la plus grande attention des commis portant sur les livres on fut me content quand on ne me trouva que l'Iliade en grec. On me la prit, et on me la porta trois jours après dans la rue de la croix au caffé où je fus aller me loger malgré le seigneur Andrée qui vouloit me conduire ailleurs. Un brave homme m'avoit donné cette adresse à Bordeau. Une ceremonie qu'on me fit à la porte d'Alcala m'ennuya beaucoup. Un commis me demande une prise de tabac. Je la lui donne: c'étoit du rapé — Seigneur ce tabac est maudit en Espagne. Et en disant ces paroles, il jette tout mon tabac dans la boue, et me rend ma tabatiere vide.

On n'est nulle part si rigoureux sur l'article du tabac comme en Espagne, où cependant la contrebande triomphe plus qu'ailleurs. Les espions de la ferme du tabac, singulierement protegés par le Roi, sont par tout attentifs à decouvrir ceux qui en ont d'etrangers dans leurs tabatieres, et quand ils en trouvent

ils leur font payer fort chere leur hardiesse. On ne pardonne
cette licence qu'aux ministres etrangers; le Roi le ~~voit et doit~~ devoit
le souffrir; mais il ne souffroit pas qu'ils en usassent à sa presence.
Pour lui il ne mettoit dans son grand nez qu'une grande pincée de son
tabac d'Espagne le matin en sortant de son lit, et il n'en
prenoit plus dans toute la journée. Le tabac d'Espagne est
excellent quand il est pur; mais il est rare. A mon arrivée
on n'en trouvoit pas de bon. Celui qu'on avoit trouvé à la de-
funte reine avoit été tout vendu, je dus rester trois ou quatre
semaines sans prendre du tabac excepté lorsque j'allois faire visite au
gros prince de la Catolica, qui pour me donner une marque par-
ticuliere de son affection me recevoit, appuié la premiere fois, as-
sis sur la chaise percée où il se tenoit toute la matinée, et où
il se mettoit dans le courant de la journée d'abord qu'etant
seul il écrivoit ses depeches. Les espagnols d'ailleurs preferent le
tabac rapé au leur, comme plusieurs d'entre nous preferent
l'espagnol. Ce qui plait à l'homme est par tout ce qui est de-
fendu. Un moyen de faire faire leur devoir à certains esprits
seroit celui de leur defendre de s'en acquiter; mais la legisla-
tion n'est nulle part philosophique.

Aller bien logé, il ne me manquoit que du feu; le froid étoit
sec, et piquant plus qu'à Paris, malgré les quarante degrés de
latitude. La raison en est que Madrid est la plus eminente ville
de toute l'Europe. Ceux qui y vont partant de quelque ville
maritime montent insensiblement jusqu'à la hauteur je crois
de ~~Bois au quatre cent~~ mille toises. La ville outre cela est entourée
de montagnes de loin, et bordée de collines de pres, ce qui fait que
quand il y fait vent il tranit. L'air de Madrid est mauvais pour
tous les etrangers parceque pur, et subtil il n'est bon que pour les
espagnols, tous maigres, tous chetifs, filleux au point que quand il
fait le moindre vent même dans le mois d'Aout ils n'y s'y exposent

qui enveloppei jusqu aux yeux dans un vaste manteau de drap. Les
esprits des hommes dans ce pais là ~~est~~ sont bornés par une infinité de pre:
jugés, ceux des femmes sont ~~plus~~ en general assez degagés: et les uns
et les autres ~~ont~~ sont sujets aux passions, et aux deffauts aussi vifs
que l'air qu'ils respirent. Ils sont tous ennemis de l'etranger, et
ils ne sont pas en etat d'en dire congruement une bonne raison, car
leur inimitié ne vient que d'une haine ajoutée à celle haine ~~vient~~
du mepris, ~~de ce mepris~~ qui ne peut certainement partir que de ce
que l'etranger n'est pas espagnol. Les femmes, qui reconnoissent
l'injustice de cette haine, et de ce mepris, nous vengent en
nous aimant; mais avec de grandes circonspections, car l'es:
pagnol jaloux par nature, veut l'etre aussi par raison. Il a at:
taché l'honneur au moindre ecart de la femme qui lui ap:
partient: ainsi il marque la cachotte d'une ame qui craint a:
vec le voile respectable qui enveloppe le sanctuaire de l'hon:
neur, et même de la religion. Superstitieux à l'excès il est
incorrigible parcequ'il ne sait pas de l'etre. La galanterie dans
ce pais là ne sauroit etre que mysterieuse, parcequ'elle tend
à une jouissance, dont rien n'ait au dehors, et qui d'ailleurs est
defendue. De là vient le secret, l'intrigue, et le trouble de l'ame
qui flotte entre les devoirs imposés par la religion, et la force
de la passion qui les combat. Les hommes dans ce pais là sont
generalement plus laids que beaux; mais les femmes sont tres
jolies, ardentes de desirs, et toutes prêtes à donner la main à
des manegues tandisque à tromper tous les etres qui les entourent
pour epionner leurs menées. L'amant plus grave affron:
te et défie les risques et celui qu'elles preferent à tous les
autres timides, respectueux, et sur leur garde. Elles veulent
les conserver par esprit de coquetterie, mais dans le fond elles les
meprisent. Aux promenades, aux eglises, et aux spectacles elles

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

parlent des yeux à qui elles veulent, en possedant à la perfection ce seduisant Langage: l'homme qui doit l'entendre, s'il sait saisir l'occasion, et s'en prevaloir, #est sûr d'être heureux: il ne doit s'attendre à la moindre resistence: s'il la neglige, ou s'il n'en profite pas, on ne la lui presente plus.

Ayant besoin de vivre dans une chambre assez chaude, le bruier me feroit mal, et n'y ayant pas de cheminée, j'ai demandé un poile, et avec grande peine j'ai trouvé un intelligent que sous mon instruction m'en fit un de gros fer blanc avec un long tuyau qui alloit sous d'une de mes fenêtres pour se joindre à un autre tres long qui montoit jusqu'à la gouttiere de la maison. L'artisan orgueilleux d'être reussi me fit payer fort cher son coup d'essai. Dans les premiers jours jusqu'à ce que mon poile fût fait on m'a assis où je devois aller me chauffer une heure avant midi pour y rester jusqu'à l'heure de dîner: c'étoit une place qu'on appelloit la porte du Soleil: ce n'étoit pas une porte; mais on l'appelloit ainsi parceque c'étoit là que le bienfaisant astre prodigue de ses richesses, distribuoit la chaleur de ses rayons à tous ceux qui alloient se promener là pour se chauffer, et jouir ainsi de leur influence. J'y ai vu une quantité de beau monde et d'hommes, qui se promenoient ou seuls à pas rapides, ou lentement causant avec leurs amis; mais ce foyer n'étoit pas de mon gout. Ayant besoin d'un domestique qui parlat francois ce fut la mer à boire que d'en trouver un: je l'ai trouvé enfin; mais à tres cher prix, car c'étoit ce qu'on appelle à Madrid un page: je ne pouvois ni l'obliger à monter derriere ma voiture, ni à me porter quelque petit de paquets, ni à m'eclairer la nuit une lanterne, ou une torche à la main. C'étoit un homme de trente ans, qui avoit une physionomie, dont on ne pouvoit rien voir de plus laid. En qualité de

page, il étoit plus propre à l'office qu'il devoit faire étant laid que s'il avoit été beau, car il n'étoit pas dans le cas de rendre les maris des dames qu'il iroit servir, peureux qu'elles en devinssent amoureuses. Une femme d'une certaine façon à Madrid n'ose pas sortir de chez elle en voiture, si elle n'est pas accompagnée d'un soidisant page, qui se place sur le devant, et qui n'est avec elle que pour être son espion. Un coquin pareil est plus difficile à la séduction qu'une duegna, tyran par état de la fille, qu'elle a sous sa garde. Ce fut donc un ~~infame~~ marmot de cette espece que j'aurai d'en trouver un autre, j'ai du prendre à mon service.

J'ai porté toutes mes lettres, en commençant par celle pour la quelle la princesse Lubomirska me presentoit au comte d'Aranda. Ce comte étoit alors à Madrid plus puissant que le Roi meme. C'étoit lui qui avoit fait sortir dans ~~le~~ un seul jour tous les jesuites de toute l'Espagne, il avoit eu la force de proscrire les chapeaux rabatus, et les manteaux jusqu'au talon, il étoit president du conseil de Castille, il étoit tout puissant, il ne sortoit jamais que suivi d'un garde du corps du Roi qu'il feroit toujours manger à sa table. Il étoit comme de raison haï de toute la nation; mais il s'en moquoit. Homme d'un esprit profond, grand politique, intrepide, determiné, raisonnant juste, grand epicurien sauvant les apparences, faisant dans la maison tout ce qu'il defendoit de faire dans les autres, et ne se souciant pas qu'on le dît. Ce seigneur alla laid, qui louchoit avec deformité me reçut assez froidement. Qu'êtes vous venu faire en Espagne! — M'instruire en observant les moeurs d'une nation estimable que je ne connois pas, et en même tems pour tirer parti de mes foibles talens si je peux me rendre utile au gouvernement — Pour vivre ici bien, et tranquillement vous n'avez pas besoin de moi, car dès que vous vous conformerez aux loi de la police de la ville personne ne troublera votre repos. Pour ce qui regarde le parti que vous vous proposez de tirer de vos propres

talens pour faire fortune, adressez vous à l'ambassadeur de vo: tre republique; il vous produira, et vous pouvez vous faire con: noitre. — L'ambassadeur de Venise ne me fera pas de mal, mais il ne me fera pas non plus du bien, car je suis en disgrace des inquisiteurs d'état. Je suis sûr qu'il ne me recevra pas. — Dans ce cas là vous n'avez rien à espérer à la cour, car le roi demandera d'abord de vos nouvelles à l'ambassadeur. Si l'ambassadeur ne vous produit pas, je vous conseille à ne penser qu'à vous divertir.

Je vais chez l'ambassadeur de Naples, et il me dit la même chose; Le marquis de Monti, le plus aimable de tous les engra: gés ne pense pas différemment; Le duc de Lorraine grand ami: ~~Lorraine~~ de S. M. C. et son favorit, fâché de ne pouvoir rien faire malgré sa bonne volonté me conseille de tâcher de m'introduire dans la maison de l'ambassadeur de Venise, et d'employer des moyens d'obtenir son suffrage malgré ma disgrace, qu'il pou: voit dissimuler n'en sachant pas la raison. Je me dispose à suivre le sage conseil de ce vieillard, et en conséquence j'écris ~~après avoir écrit~~ une forte lettre à Venise à M. Dandolo, dans laquelle je sollicitoit une lettre de recommandation à l'ambassadeur même, qui l'obligeat à me favoriser à la cour malgré les inquisiteurs d'état. Ma lettre étoit écrite de façon qu'elle étoit ostensible aux inquisiteurs d'état mes, et qui devoit faire un bon effet.

Après avoir écrit cette lettre, je vais à l'Hotel de l'ambas: sadeur de Venise, et je me presente à M. Gaspar Soderini se: crétaire d'ambassade, homme d'esprit, prudent, et honete, mais qui malgré cela ose me dire qu'il étoit étonné que j'eusse eu la hardiesse de me presenter à la maison de l'ambassadeur — Je me presente, Monsieur, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir commis la faute de ne pas me presenter, car je n'ai rien fait pour m'imaginer d'en être indigne. Je me trouverois plus

hardi restant à Madrid sans m'être au moins une fois presenté ici, que ne m'etant jamais presenté. En attendant je me trouve content d'avoir fait cette demarche que je regarde comme un devoir, et je pars mécontent, et faché d'avoir appris que si l'ambassadeur pen= se comme vous il prendra pour une temerité ce qui n'est qu'un acte de respect de ma part. Si l'ambassadeur d'ailleurs croit de ne devoir pas me faire l'honneur de me recevoir à cause d'une querelle particuliere qui passe entre les inquisiteurs et moi dont lui même ne peut en avoir le fond, permettez que je m'etonne; car il n'est pas ici ambassadeur des inquisiteurs d'état, mais de la Republique, dont je suis toujours sujet, car je le defie de me dire quel peut être le crime pour moi commis qui puisse avoir la force de m'en rendre indigne, je crois que il mon devoir est celui de respecter dans l'ambassadeur l'image, et le representant de mon prince, mon devoir à lui est celui de me couvrir de sa protection.

Soderini etoit devenu tout rouge à ce discours, qui representoit trop clairement des verités palpables. Il me demanda pour= quoi je n'ecrivois pas à l'ambassadeur tout ce que je venois de lui dire — Je ne pouvois pas lui écrire tout ceci avant que je susse s'il me recevroit ou non: je lui ecrivai actuellement que j'ai lieu de juger que sa façon de penser soit egale à la vôtre — Je ne sais pas si S. E. pense comme moi, et malgré ce que je vous ai dit il se peut que ma façon de penser soit encore ignorée de vous me= me; mais en attendant ecrire lui toujours, et il se peut qu'il vous arrivera d'etre ecouté.

De retour chez moi j'ai ecrit à S. E. dans le même jour tout ce que j'avois dit de bouche au secretaire d'ambassade, et le lendemain on m'a annoncé le comte Manucci. Je vois un joli garçon d'une aller belle figure qui se presente à merveille. Il me dit qu'il logeoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

chez l'ambassadeur, qui ayant lu ma lettre, l'avoit envoyé pour me dire qu'ayant des raisons pour ne pas me recevoir ouvertement il seroit cependant charmé de m'entretenir en particulier, car il me connoissoit, et il m'estimoit. Ce jeune homme Mauricci me dit qu'il étoit vénitien qu'il me connoissoit de reputation pour avoir entendu cent fois son pere, et sa mere parler de moi deplorant mon malheur. Je comprens à la fin que le jeune Mauricci que j'avois devant moi étoit le fils de ce même Jean Baptiste Mauricci qui avoit servi d'espion aux inquisiteurs d'état pour me faire mettre sous les plombs, le même qui adroitement m'avoit tiré des mains les livres de Magie que j'avois, et qui furent apparemment le corps du crime qui m'avoit merité sans nulle autre forme de procès l'affreuse punition à laquelle j'avois succombé. Je ne lui dis rien de tout cela; mais je vois que c'étoit le même: je connois voit sa mere qui étoit fille d'un valet de chambre de la maison Loredan, et son pere qui, comme j'ai dit à l'histoire de ma detention sous les plombs, étoit un pauvre metteur en oeuvre. Je lui demande si chez l'ambassadeur on l'appelloit comte, et il me dit qu'oui, parceque il l'étoit effectivement par un diplome qu'il avoit reçu de l'Electeur Palatin. Il me dit sincerement la verité de tout, et comme il savoit que le penchant de l'ambassadeur Mocenigo m'étoit connu il ne fait aucune difficulté à m'avouer en riant qu'il étoit sa maitresse antiphysique. Il m'assure qu'il feroit pour moi tout ce qui pourroit dependre de lui, et c'étoit tout ce que je pouvois desirer, car un pareil Alexis étoit fait pour obtenir tout ce qu'il vouloit de son Coridon. Nous nous embrassons, et il part me disant qu'il m'attendoit l'après dîner au palais dans la calle ancha pour

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

prendre du caffè dans sa chambre, où certainement l'ambassadeur viendroit d'abord qu'il lui feroit savoir que j'y étois.

J'y fus, et l'ambassadeur me fit un accueil tres gracieux, en me parlant avec sensibilité de la peine qu'il ressentoit n'osant pas me recevoir publiquement, car il étoit vrai qu'il auroit pu tout, et même me conduire à la cour sans se compromettre, car il n'étoit fait obligé de rien savoir de ce que les inquisiteurs d'état avoient fait connoissance de ma personne; mais il craignoit de se faire des ennemis. Je lui ai repondu que j'esperois de recevoir bientot une lettre de quelqu'un qui lui diroit de la part même de l'inquisiteurs qu'il pouvoit hardiment me produire, et il me repondit que pour lors il me presenteroit à tous les ministres.

Cet ambassadeur étoit ce même Mocenigo qui après fit tant parler de lui à Paris à cause de son malheureux penchant à la federastie, et qui ensuite fut condamné par le conseil de dix à rester reposant dans la citadelle de Brescie pour avoir voulu partir de Venise pour se rendre à Vienne ou on l'avoit elu ambassadeur, sans avoir auparavant eu la permission de partir ~~de~~ du cabinet d'état. L'impératrice Marie Therese avoit fait avertir qu'elle ne vouloit pas d'un pareil homme dans sa capitale, et à Venise on étoit embarassé à faire entendre raison à l'elu, lorsqu'en connoissant la faiblesse de vouloir partir par force il donna le moyen au senat d'elire un autre ambassadeur à sa place, qui avoit le même gout que Mocenigo, mais en revenant aux femmes.

A Madrid il étoit aimé, malgré qu'on disoit qu'il étoit de la manchette, et qu'on croyoit souvent passer par les rues de Madrid en voiture avec son mignon. J'ai vis d'un grand

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

d'Espagne qui me dit au bal, que l'on savoit que Mancini
feroit lieu de femme à Monsieur l'ambassadeur: il ne sa-
voit pas que la femme etoit l'ambassadeur même, dont
Mancini étoit le mari. C'étoit aussi le gout de Frederic II
roi de Prusse, et de presque tous les anciens, qu'on appelloit
Hermafrodites pour designer leur deux passions. Moce-
nigo cependant ne faisoit Mancini qu'avec des grandes
reserves, et ne le faisoit pas diner avec lui lorqu'il donnoit
des grans repas.

J'avois deja fait deux ou trois visites au peintre Mengs,
qui avec des grands appointemens étoit depuis six ans au
service de S. M. Cat:, et il m'avoit donné des deux divers
avec ses amis. Sa femme, et toute sa famille étoit à Rome,
il étoit seul avec ses domestiques logé dans une mai-
son qui appartenoit au roi, et considéré de tout le monde,
car il parloit à S. M. quand il vouloit. J'ai connu chez
lui l'architecte Sabatini, homme rempli de talent, que
le Roi avoit fait venir de Naples pour rendre Madrid
propre, tandis qu'avant son arrivée c'étoit la ville la plus
sale, et la plus puante de tout l'univers. Sabatini a-
voit fait des egouts, et de conduits souterrains, et avoit
fait faire des latrines dans quatorze mille maisons. Il
étoit devenu riche. Il avoit epousé pour procuration la
fille de Vanvitelli autre architecte qui étoit à Naples, et
qui ne l'avoit jamais vue, elle
~~qui ne la connoissoit pas~~, étoit arrivé à Madrid
dans le même tems que moi. C'étoit une beauté qui
avoit l'age de dixhuit ans, et qui i'étoit arrivée de dire qu'
a peine vu son epoux
elle ne connoissoit jamais à beauté sa femme.
~~elle ne savoit pas encore l'epouse de Sabatini, que elle~~

~~Il n'étoit ni jeune ni joli.~~
~~c'étoit un homme de cinquante ans, qui n'avoit~~
~~fait, n'avoit pourtant rien d'aimable dans sa figure~~. Cette
aimable fille cependant se détermina à avaler la pillule,
quand ~~La Batie même~~ il lui dit qu'elle n'avoit qu'à choisir
entre lui et
~~La Batie~~ un couvent. Après elle n'eut pas occasion de
se repentir, car elle trouva dans son mari un riche époux
tendre, et complaisant, qui lui accordoit toute la decente li-
berté qu'elle pouvoit souhaiter. J'ai beaucoup fréquenté
sa maison. Brulant pour elle, et soupirant tout bas, car
outre que la blessure que Charlotte m'avoit portée au
coeur n'étoit pas encore cicatrisée, je commençois à me
décourager en voyant que les femmes ne me feroient plus
l'accueil qu'elles m'avoient fait jadis.
Je me mis à fréquenter le theatre qui étoit à cent
pas de la maison que j'habitois, et le bal masqué, que
le comte d'Aranda avoit établi à Madrid dans une sale
faite exprès qu'on appelloit Los scannos del Peral. La co-
media espagnole étoit pleine de disparates; mais elle
ne me déplaisoit pas. J'ai vu des actes sacramentaux,
qui ~~sont depuis longtems~~ peu de tems après furent défendus à Madrid, et j'ai
~~admiré~~ noté l'impudence d'une police indigne dans la fa-
con dont les loges qu'ils appellent apposientos étoient bâ-
ties. Au lieu d'avoir un devant de plancher qui ne
permet pas de voir à ceux qui sont dans le parterre le
jambes des hommes, ni les juppes des dames, toutes ces
loges étoient à jour n'ayant au lieu de plancher que deux
colonnes, qui soutenoient la hauteur d'appui. Un metho-
digue qui étoit assis près de moi me dit devotement que ce re-
glement étoit fort sage, et j'étonna qu'en Italie il n'y eut pas

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

la meme police — Que trouvez vous d'etonnant à cela ? —
C'est etonnant, car la dame, et le monsieur etant sûrs
que ceux qui sont ne voyent pas
~~qui ne peut pas~~ dans le parterre ~~ils font de~~
leur mains, ils pourroient en faire un mauvais usage — Quel
usage ? — Valgame Dios ! la dame pourroit faire la pugnetta
à Monsieur.

Après avoir bien ri, et sachant ce que la pugnetta étoit,
je lui ai dit que les italiens, et les françois ne se satisfaisoient
pas la raison avec des pareils soupçons. Dans une grande
loge grillée qui étoit vis à vis du théâtre se tenoient les
peres de l'inquisition pour etre temoins de la regularité
de des moeurs des spectateurs, et des acteurs. Mont d'un
coup j'ai entendu la sentinelle qui étoit à la porte du par-
terre crier à haute voix Dios. A ce cri
~~à haute voix~~ j'ai vu tous les
spectateurs hommes et femmes, et les acteurs qui étoient sur
la scene interrompre leur roles pour se jeter à genoux, et
y rester jusqu'à ce qu'on n'entendit plus une cloche qu'on
sonnoit dans la rue. Le son de cette cloche indiquoit qu'un
pretre passoit qui portoit le viatique à un malade. Les Espa-
gnols sont edifiés de tout ce qui demontre que dans tout ce qui
il font il ne perdent jamais de vue la religion. S'il y a point
de courtisane qui se trouvant avec son amant, et cedant au
desir amoureux se determine à l'exploit sans avoir auparava-
vant ~~jeté~~ couvert avec un mouchoir le crucifix, et tourné vers le murs
les tableaux qui representent l'image de quelque saint. Ce-
lui qui en riroit, l'homme qui appelleroit cette ceremonie
absurde, et superstitieuse passeroit pour Athée, et la courti-
sane peut être iroit le denoncer.

Mont homme à Madrid qui va dans une auberge avec une
femme pour demander à diner dans une chambre à part

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

ait d'abord servi; mais le valet principal de l'auberge reste tou=
jours là present jusqu'à la fin du diner pour pouvoir juger
après que les deux personnes n'ont fait dans cette chambre au=
tre chose que manger, et boire. Malgré ces prohibitions, et
memes en force de ces prohibitions le libertinage de Madrid
est excessif. Hommes, et femmes tous d'accord ne pensent qu'
à rendre vaines toutes les surveillances. Toutes les femmes
ont une maladie qu'elles appellent les fleurs blanche, mais
les malavisés qui s'y livrent s'apperçoivent au bout de vingt qua=
tre heures qu'elles ne sont rien moins que blanches. Ce defaut
des femmes est general, et on m'a assuré que les religieuses
meines en sont affligées sans qu'elles ayent jamais fait le
moindre tort à leur divin epoux.

Le bal masqué devint mon plaisir favorit. La premiere
fois que j'y fus tout seul en domino pour voir ce que c'étoit
il ne m'a couté qu'un doblon; mais toutes les autres fois
il m'en a couté quatre. Ce fut en consequence d'un discours
qu'un masque en domino, qui pouvoit avoir l'age de soi=
xante ans, me fit, se trouvant assis près de moi dans la sale
du bal où l'on soupoit. S'apperceuant que j'étois etran=
ger par la difficulté que j'avois à m'expliquer avec l'
homme qui me servoit il me demanda où j'avois mon
masque femme — Je n'ai pas des femmes avec moi, je
suis venu seul pour voir ce charmant etablissement où
regne un plaisir, et un bel ordre que je ne m'attendois
pas à trouver à Madrid — Fort bien; mais pour jouir de
ce beau spectacle il faut venir en compagnie, car vous
paroissez fait pour jouir du plaisir de la danse, et étant
seul vous ne pouvez pas danser, car chaque femme

que vous voyez ici à son parejo, qui ne lui permet pas de danser
avec un autre — Dans ce cas là je viendrai, et je ne dan=
serai jamais, puisque je ne connois dans cette ville aucune
femme que je puisse inviter à venir au bal avec moi —
Vous pouvez en qualité d'étranger vous procurer la compagnie d'une
femme, ou d'une fille avec beaucoup plus de facilité qu'un regni=
col de Madrid. Dans le nouveau système de vivre, et de liberté,
dont le comte d'Aranda est l'auteur, ce bal que vous voyez est
devenu la passion de toutes les femmes, et filles de Madrid.
Vous en voyez ici à peu près ~~trois~~ deux cent de danseuses, car je ne
compte pas celles qui se tiennent dans les loges, et il est sur que
quatre mille filles qui n'ont pas un amant qui veuille, ou puis=
se les conduire ici restent à leurs maisons à pleurer, car il est
défendu, comme vous savez, à toute femme d'y venir seule. Or,
je suis sûr que vous ne connaissez pas encore la tyrannie qu'un vieux jaloux exerce sur une femme, et vous ne
il n'y a point de mere, ou de pere qui ait le courage de vous re=
fuser sa fille, si vous vous presentez pour demander l'honneur
de lui procurer le plaisir du bal, en lui envoyant domino, mas=
que, gants, et allant la prendre dans une voiture, dans la
quelle vous vous engagerez, comme cela va sans dire, à la
reconduire à la maison. — Et si on me la refuse ? — On tire
la reverence, et on s'en va, et le pere, et la mere de la fille
restent agrès fres mortifiés de vous l'avoir refusée, car la fille
pleure, tombe malade, et va au lit, peitant, et jurant con=
tre la tyrannie en appellant Dieu à temoin qu'elle ne vous
a jamais vu de sa vie, et que rien ne fut plus innocent que
votre demarche.

Ce discours tout à fait nouveau, qui avoit un esprit vrai, et qui
m'egayoit deja par l'apparence qu'il avoit de me mettre vis à
vis de quelque rare aventure, dont j'etois encore curieux, m'in=
teressa, et me mit à même de faire plusieurs questions au masque

qui me raisonnoit ainsi en me parlant parfaitement bien italien.
Je le remercie, je lui promets ~~[illegible]~~ de me mettre en
execution la belle leçon qu'il m'avoit donné, et de lui rendre
compte de la reüssite, et de la connoissance qu'il m'avoit
fait faire, car je pensois le lendemain à quelle entre tou=
tes les belles de Madrid je pourrois jetter mon mouchoir. Il
me respond qu'il sera enchanté de tout savoir, et que je le
trouverois toutes les nuits de bal dans une loge où il al=
loit me conduire pour me presenter à la dame qui y e=
toit alors, et qui y seroit aussi dans les nuits suivantes. Je=
netté de tout de politesses je lui dis mon nom, je paye mon loyer comme
le placard disoit, je le suis, et nous allons dans une loge où il y a=
voit deux femmes, et un homme en age; il me presente com=
me un étranger de la connoissance; c'est fort bien, on parloit
françois, on parle de ce beau bal, je dis mes avis, mes re=
marques d'une bonne humeur pour qu'elles plaisent à la
petite compagnie; une des deux dames, qui avoit encore
des signes d'une grande beauté avec, me demande quelle
sont les Tertulias que je frequente, et quand elle m'entend dire
que j'en allois d'habitude nulle part, elle m'invite d'aller
chez elle, elle me disant qu'elle s'appelloit Pichona, et que tout
le monde savoit où elle demeuroit. Je lui promets d'y aller.
Le grand spectacle qui m'a vers fut à la fin du bal, lors=
qu'au son de l'orchestre après un claquement de mains
general on commença une danse de deux à deux, dont
je n'avois jamais vu la plus folle et la plus interessante
je croyois d'avoir une idée juste, mais je me trompois très fort. Je ne l'
avois vu danser qu'en Italie, et en France sur le Theatre, où les
danseurs n'y feroient le moindre des gestes de la nation qui ren=
dent cette danse veritablement seduisante. Je ne saurois entre

la description. Chacun avec sa chacune devoit face à face ne faisant jamais que trois pas, et frappant des castagnettes qu'on tient entre les doigts, et accompagnant l'harmonie avec des attitudes dont on ne pouvoit voir rien de plus lascif. Celles de l'homme ~~indiquoit~~ indiquoient visiblement l'action de l'amour heureux, celles de la femme le consentement, l'empressement, l'extase du plaisir. Il me paroissoit qu'une femme quelconque ne pouvoit plus rien refuser à un homme avec lequel elle auroit dansé le fandango. Le plaisir que j'avois à le voir me faisoit faire des cris; le marquis qui m'avoit mené là me dit que pour avoir une veritable idée de cette danse il falloit la voir executer par des Guitanes avec un homme qui la dansoit aussi à la perfection. J'ai demandé si l'inquisition ne trouvoit pas à redire contre cette danse qui enflammoit l'ame, et on m'a répondu qu'elle étoit absolument défendue, et qu'on n'auroit pas osé la donner, si le comte d'Aranda n'en eut donné la permission. On m'a dit que quand il lui prenoit envie de ne pas la donner tout le monde partoit du bal mécontent; mais qu'aussi on partoit en criterant des eloges quand il la ~~donnoit~~ permettoit

Le lendemain j'ai ordonné à mon infame page de m'aller chercher un espagnol que je payerois pour qu'il m'apprenne à danser le fandango, et il me conduisit un comedien que j'ai arreté pour me donner des leçons de langue espagnole; mais ce jeune homme ne m'apprit si bien en trois jours l'allure de cette danse que pas un espagnol même des espagnols il n'y avoit personne à Madrid qui put se vanter de la danser mieux que moi.

Trois jours après il y avoit bal, et je voulois faire honneur à la leçon que m'avoit donné le marquis. Je ne voulois ni une courtisanne publique, ni une femme mariée. Je ne pouvois pas non plus penser à quelque personne riche, ou de condition qui m'auroit

refusé, et qui par dessus le marché m'auroit aussi trouvé ridicule.
C'étoit le jour de S.t Antoine, de celui qu'on appelle le grand S.t An=
toine qu'on peint avec un cochon ; je passe devant l'eglise de la So=
ledad, et j'y entre pour assister à un Messe prenant toujours à me
procurer une pareja pour le lendemain qui étoit un mecredi
~~et qu'il y avoit bal~~. Je vois une grande fille qui sort d'un con=
fessional, belle, l'air contrit, tenant ses yeux vers la terre. Elle
va se mettre à genoux au milieu de l'eglise par terre, cela m'en=
tend, puisque c'est la mode en Espagne. M'imaginant qu'elle devoit
~~devoir~~ le fandango comme un ange je jette un devolu sur elle pour faire mon
debut à los ecarnos del Peral. Pour savoir où elle demeuroit je
pense de la suivre, elle n'avoit l'air d'être ni riche, ni noble, ni
catin. A la fin de la Messe, le prestre distribue l'Eucaristie, je
la vois se lever, aller à l'~~Au~~autel, la prendre devotement,
puis se retirer à part pour terminer ses prieres. J'ai eu la
patience d'attendre jusqu'à la fin de la seconde messe. Elle sort
s'accompagnant avec une autre, je les suis d'assez loin, au bout
d'une rue, celle sur laquelle je n'avois aucun dessein la voisine, et
monte chez elle, la mienne se trouve vingt pas, entre dans
une autre rue, puis dans une maison, qui n'avoit qu'un
etage. Je ne peux pas me tromper, je vois le nom de la rue
del Desingano, je vois me promener une demi heure pour
ne pas faire juger que je l'avois suivie. Me disposé à imi=
ter, et à faire la reverence en m'en allant comme le magot
fus, et à tirer la reverence en m'en allant comme le magot
m'avoit instruit, je monte, je sonne à une porte unique
que je vois, on me demande qui est là, je reponds gens de paix,
c'est le mot de passe à Madrid que les suppots de l'inquisition qui
font trembler, ne repondent jamais. On ouvre, et je vois un
homme, une femme, la fille en question, et une autre laide.
Parlant tres mal Espagnol, mais assez pour etre compris, chapeau

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

bas, d'un air serieux, et respectueux, sans même regarder la belle devote, je dis au pere qui étant étranger, et voulant aller au bal, et n'ayant point de parenta, j'etois monté au hazard chez lui pour lui demander la permission d'y conduire sa fille s'il en avoit une, l'assurant que j'étois homme d'honneur, et que je la lui conduirois telle qu'il me la confieroit à la fin de la nuit.

— Seigneur voila ma fille; mais je ne vous connois pas, et je ne sais pas si elle a envie d'aller au bal — Si vous me le permettez mon pere, et ma mere je me croirai heureux en y conduisant

— Vous connoi donc Monsieur — Je ne l'ai jamais allant

vue, et je crois qu'il est difficile qu'il m'ait vu lui même quelque part — Je vous jure que je ne vous ai jamais vue.

Cet homme me demande mon nom, et ma demeure, et il me promet de me donner réponse à l'heure de dîner, si je dinois chez moi. Je lui demande excuse de la liberté que j'avois prise, et je pars en le priant de ne pas manquer de me donner une reponse, car s'il ne me donnoit pas sa fille, je serois dans l'obligation d'aller en chercher une autre au hazard, ne connoissant que des filles riches, qui étoient toutes engagées.

Je vais chez moi, et precisement une heure après dans le moment que j'allois dîner je vois mon homme. Je le prie de s'asseoir, je renvoye le page, et d'abord qu'il se voit seul, il me dit que sa fille acceptera l'honneur que je voulois bien lui faire; mais que sa mere viendroit aussi, et dormiroit dans la voiture jusque pour l'attendre. Je lui reponds qu'elle en seroit la maitresse; et que j'étois seulement faché songeant que dans la voiture elle auroit froid. Il me dit qu'elle auroit un bon manteau, et il

me rend compte qu'il est cordonnier de son metier — Je vous prie donc de me prendre mesure pour me faire d'abord des souliers — Je n'ose pas parceque je suis ~~gentilhomme~~ hidalgo. Prenant mesure à quelqu'un je derogerois, je suis zapatero savetier de vieco, ainsi n'étant pas obligé de toucher les pieds à personne je n'endomage en rien ma noblesse, et je ne fais aucun tort à mon métier — Voulez vous donc me raccomoder ces bottes — Je vous les rendrai qui elles vous paroitront toutes neuves; mais je vois qu'elles ont beaucoup de besoins; cela vous coutera un pezzo duro. C'étoit cent sous de France. Je lui dis que j'en étois fort content, il prend les bottes, et s'en va refusant absolument de dîner avec moi.

Voila un savetier qui mepriseit les cordonniers, qui à leur tour devroient se moquer de lui. Les laquais à livrée en France me meprisent les valets de chambre, parceque ils sont obligés à aider leur maitre dans des moments où ils doivent s'habiller à des vils services.

Le lendemain j'ai envoyé un homme avec des domino, des masques, et des gans à ma dernière sans y aller moi-même, et sans me servir du page, que je ne pouvois pas souffrir, et à l'entrer de la nuit je suis descendu à la porte d'une voiture fermée à quatre places. Je l'ai trouvée toute prête attelée par les plus belles couleurs. Nous montames dans la voiture avec la mere qui avoit un grand manteau, et nous descendimes à la porte de la sale laissant la mere dans la voiture. La fille me dit chemin faisant qu'elle s'appelloit Donna Ignazia. On avoit déjà commencé à danser, et il y avoit beaucoup de monde

Vol XI imprimé

Reg.

1768 Chap. V – XI } manuscrits.

1770 " XII – XIV }

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1768

Bd XI

Chap. I

(Orig. tome IX Chap V)

pages 125 à 160

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mes amours avec Donna Ignazia. Mon emprisonnement à Buon Ritiro. Mon triomphe. Un inquisiteur d'état de Venise me recomande à l'ambassadeur.

1768 J'entre dans la sale avec la belle donna Ignatia, nous y fe: sons plusieurs tours, nous rencontrons par tout la garde des soldats, la bayonette au bout de ses fusils qui se promenoit à pas lents par tout pour être prête à s'emparer de ceux qui troubleroient la paix par des disputes. Nous dansons jusqu'à dix heures de menuets, et des contredan: ses, puis nous allons souper gardant tous les deux le silence, elle pour ne pas m'enhardir, peut être, à lui man: quer de respect, moi parceque ne parlant que très peu l'espagnol, je ne savois que lui dire. Après souper, je vais à la Loge où je devois voir la Pichona, et je ne vois que des masques que je ne connoissois pas. Nous nous remettons à danser jusqu'à ce qu'enfin la permission des Dan: dangs arrive, et me voila avec ma pareja, qui le savoit à merveille, et qui s'étonne de se voir si bien ac: compagnée par un étranger. A la fin de cette redi: soute dance, qui nous avoit mis en feu tous les deux, je la conduis dans l'endroit où l'on servoit des rafraî: chissemens, je lui demande si elle étoit contente de moi, et je lui dis qu'elle m'avoit rendu si amoureux d'elle que j'en mourrois, si elle ne trouvoit le moyen de me rendre heureux, et ne me l'indiquoit, en l'as: surant que j'étois homme à braver tous les périls. Elle me repond qu'elle ne pouvoit penser à me rendre heureux qu'en devenant heureuse elle même, et qu'elle

126

m'écrivoit comment cela pouvoit dépendre de moi dans une
lettre qu'elle coudroit entre la doublure, et le dessus du car-
ton du domino; et que je devois donc différer à envo-
yer le prendre jusqu'à la journée suivante. En lui disant
qu'elle me trouveroit prêt à tout, je la conduis dehors,
je vais chercher la voiture avec elle au bas de la pla:
quella, où je l'avois laissée. Nous y montons, la mere
se reveille, le cocher part, je lui prens les deux mains
avec nulle autre intention que de les lui baiser; mais
s'imaginant que j'allois entreprendre sur elle, ce qui lui
paroissoit trop, elle me les serre avec une telle force que
j'aurois en vain tenté d'en recouvrer la liberté, si je m'en
étois mis à l'entreprise. En me tenant ainsi les mains,
elle rendoit compte à sa mere de tous les plaisirs que le
Sal lui avoit procurés; elle ne me les cacha que lorsqu'
en entrant dans la rue del desinganno, la mere dit au
cocher de s'arrêter, puisqu'elle ne vouloit pas donner ma:
liere à la medianoche de descendre, et après m'
me porte. Elle me pria de ne pas descendre, et après m'
avoir remercié elles allerent à leur maison à pieds.
Je mis d'abord allé chez moi pour me mettre au lit.
Le ~~mm~~ lendemain j'ai envoyé prendre le domino où j'ai
trouvé la lettre de Donna Ignacia dans l'endroit qu'elle
m'avoit indiqué. Dans cette lettre fort courte elle me disoit
que Don Francisco de Ramos se feroit annoncer chez moi, que
c'étoit son amant, et que ce seroit de lui même que j'
apprendrois le moyen de la rendre heureuse, car mon bon-
heur ne pouvoit être que la conséquence du sien.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

D. Francisco ne tarda pas. Mon page me l'annonça de bonne=
main à huit heures du matin. Il me dit que Donna Ignacia,
à laquelle il parloit toutes les nuits de la rue, elle se tenant
à sa fenetre, lui avoit confié qu'elle avoit été au bal avec
moi, et sa mere, et qu'étant certaine que je ne pouvois avoir
conçu pour elle qu'une tendresse de pere, elle l'avoit persua=
dé à se presenter à moi en l'assurant que je le traiterois
comme s'il étoit mon fils. C'étoit donc elle qui lui donnoit
le courage de s'ouvrir à moi, et de me prier de lui preter
cent doblons avec lesquels il pouvoit se trouver en
situation de l'epouser avant la fin du carnaval. Il me
dit qu'il étoit employé dans ~~dans~~ l'office de la monnoye,
et que ses appointemens, qui étoient alors fort petits, de=
vendroient plus gros dans la suite; que son pere, et sa
mere étoient à Tolede, qu'il seroit seul à Madrid avec
sa cheve femme, et qu'il n'avoit autre ami que moi,
dans jamais s'imaginer que je pusse avoir pour Donna
Ignacia autre penchant que celui qu'un pere peut a=
voir pour une fille.

Je lui ai répondu qu'il me rendoit justice; mais que
pour le moment les cent doblons me manquoient,
et que je ne savois par même dans combien de tems je
pourois avoir cette somme. Je l'ai arrivé de ma di=
cretion, et en lui disant qu'il me feroit plaisir toutes les
fois qu'il m'honoreroit d'une visite, je l'ai vu partir très
mortifié. C'étoit un garçon qui pouvoit avoir vingt deux
ans laid, et mal bati. Me moquant de l'aventure, car
je ne me sentois pour Donna Ignacia qu'un panchant pas=
ager, je suis allé pour rendre mes devoir à la Pichona,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

qui m'avoit si gentillement invité à aller chez elle la pre-
mière fois que j'avois été au bal. Je m'étois informé de
cette femme. J'avois su qu'elle avoit été comédienne,
et qu'elle devoit sa fortune au duc de Medina Celi, qui
étant allé lui faire une visite un jour qu'il faisoit ~~~
grand froid, il trouva qu'elle n'avoit pas de brasier,
parce qu'elle n'avoit pas d'argent pour acheter du
charbon. Le duc richissime ayant honte d'avoir fait
une visite à une femme si pauvre, lui a envoyé le
lendemain un brasier d'argent qui contenoit cent mille
pezzos duros en or, ce qui feroit cinquante mille cequins.
Ainsi depuis ce tems là elle vivoit très à son aise, elle re-
cevoit dans sa maison bonne compagnie.

Je vais chez elle, elle me reçoit très bien, mais je la
voit fort triste. Je lui dis que je n'avois pas manqué d'
aller à sa loge; et que je ne l'avoit pas trouvée. Elle
étant morte au bout
me regarde que le même jour le duc de Medina Celi
de trois jours de maladie
~~fait mort~~, et que c'étoit l'unique ami qu'elle avoit,
elle n'avoit pas eu la force de sortir — Etoit il bien vieux?
— Non. Soixante ans. Vous l'avez bien vu. Il me le montroit
par même — Où l'ai je vu? — N'est ce pas lui qui vous
conduisit dans ma loge? — Celui là? Il ne m'a pas
dit son nom. C'étoit la première fois que je le voyois.
Cette mort m'a frappé. Tout son bien alloit à un fils qu'
il avoit, et qui, comme de raison, étoit très avare. Mais
ce fils avare avoit un fils à son tour très prodigue.
C'est ce que j'ai observé toujours, et par tout. Le fils
de l'avare est prodigue, le fils du prodigue est avare. Il
me semble naturel que les esprits du père, et du fils soyent

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

entr'eux dans une continuelle contradiction. Un auteur homme d'esprit cherche la raison pourquoi ordinairement le pere aime son petit fils beaucoup plus que son fils: il croit l'avoir trouvée dans la nature. Il est naturel, dit il, que l'homme aime l'ennemi de son ennemi. Cette raison me semble fausse donnée ainsi pour generale, car, en commencant par moi, j'ai trouvé que le fils ai= me son pere, j'accorde cependant que l'amour du pere vers son fils est infiniment plus grand que celui du fils vers le pere. On me dit que la maison de Medina celi avoit trente chapeaux, ce qui veut dire trente grandeurs d'Espagne.

Un jeune homme qui frequentoit le caffé, où je n'allois ja= mais, monta chez moi d'un air assez libre, pour m'offrir ses services dans un pais nouveau pour moi, et qu'il con= noissoit tres bien. Je mis, me dit il, comte Marsillani de Plaisance, je ne mis pas riche, je mis venu à Madrid pour chercher fortune; j'espere d'être fait garde du corps de S. M. Il y a un an que j'attens, et je m'amuse en attendant. Je vous ai vu au bal avec une beauté inconnue de tout le monde. Je ne veux pas savoir qui c'est; mais si vous ai= mez le changement je peux vous faire connoitre à ma= did tout ce qu'il y a de plus reservé.

A ce discours, il j'avois été sage, j'aurois dû traiter ses de raisonneur
soldement cet effronté; mais j'étoi ~~d'être~~ sage; j'avois au coeur un vide insoutenable, j'avois besoin, comme je l'avois eu plusieurs fois, d'une jolie passion. J'ai fait bon accueil à ce Mercure, je l'ai excité à me faire voir des

beautés dignes d'attention, ~~objet exclusif~~ lui exclusif tout celles d'une ac-
ces trop faciles, comme celles d'un abord trop difficile, car
je ne voulois pas me faire des affaires en Espagne. Il me
dit d'aller avec lui au bal, et il me promet de me faire
avoir toutes celles qui m'intéresseroient malgré les avan-
es titre qu'elles auroient pu avoir. Le bal se donnoit le
même jour, je lui promets d'y aller avec lui
Lui, il me demande à dîner; je le veux bien. Après
dîner n'ayant dit qu'il n'avoit pas d'argent, je lui donne
deux pezos duros, et rendez vous dans la sale même
du bal. Ce fut cet homme très hardi, laid, et borgne,
qui passa toute la nuit avec moi, et qui me fit obser-
ver quinze ou vingt beautés en me disant l'histoire de
toutes. Il m'en montra une qui me plut, et dont il me promit
la jouissance dans la maison d'une entremetteuse qu'il con-
noissoit, et où il l'avoit fait aller, et il me tint parole; mais
il me fesoit dépenser beaucoup, et en comparaison je trou-
vois le plaisir trop petit. J'avois besoin d'aimer, et je ne
trouvois pas l'objet fait pour m'engager

Vers la fin du carnaval Don Diego Zapatero de Vacca pere
de Donna Ygnacia me porta mes bottes, et les complimens
de sa femme, et de sa fille, qui parloit toujours du plaisir
qu'elle avoit eu au bal, se louoit des procedés que j'
avois eu vis à vis d'elle. Je lui ai dit que c'étoit une fille au-
si respectable que belle, qui meritoit une grande fortune, et
que, si je ne lui ferois pas de visites, c'étoit parceque je crai-
gnois de nuire à sa reputation. Il me repondit que sa reputa-
tation étoit au dessus de la médisance, et qu'il la trouveroit bo-
nne toutes les fois que j'irois chez lui. C'étoit m'exciter: je lui
ai dit que le carnaval alloit finir, et que si Donna Ygnacia en avoit

+++ Martial dit: Nolo nimis facilem, difficilemque nimis.

sente je la conduisois une autre fois au bal: il me dit d'aller pren=
dre la reponse chez lui.

Curieux aussi de voir la contenance de cette fille devote, qui vou=
loit me faire esperer tout après son mariage, me faisant payer
d'avance une somme exorbitante, j'y vais le même jour, et je la vois
un cha=
pelet à la main avec sa mere fondigue que son pere accommodoit
des vieux souliers. Je vois en moi même de ce que je devois don=
ner le don à un savetier, qui ne vouloit pas être confondu par=
ce qu'il étoit idalgo. D. Ygnacia polie se leve de terre où elle se
tenoit assise les jambes croisées, comme se tiennent les officiaines.
Cette mode étoit encore un reste de coutume moresque de l'
ancienne Espagne. J'ai observé à Madrid le tenir assises ainsi sur le parquet de
dition, même à la cour, se tenir assises ainsi sur le parquet de
l'antichambre de la princesse d'Asturias. Elles se tiennent as=
sises ainsi aussi à l'eglise, et c'est d'un reste surprenant qu'
elles paroient d'être assises à être à genoux, et à se lever de
bout dans un instant.

Donna Ygnacia me remercie de l'honneur que je lui ferois,
~~Elle~~ me dit que sans moi elle n'auroit jamais vu le bal, et
qu'elle n'esperoit pas de le voir une autre fois parce qu'elle
étoit sure qu'en quatre semaines je devois avoir trouvé un
objet digne de mon attention. Je lui reponds que je n'avois
trouvé personne digne de lui être preferée, et que si elle vou=
loit retourner au bal, je la servirois de nouveau avec un
tres grand plaisir. Sa mere, et son pere sont contens, nous
parlons du domino, elle me dit que sa mere même iroit
lui en chercher un, je lui donne un doblon, elle part sur
le champ pour y aller parce que le bal se donnoit le même
jour, et D. Diego étant allé quelque part, je reste seul avec la fille
~~Ygnacia~~ à laquelle je dis qu'il ne tenoit qu'à elle de s'emparer

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

de moi, car je l'adorois; mais qu'elle ne me verroit jamais, si elle
pensoit à me faire soupirer — Que pouvez vous vouloir de moi, que
puis-je vous donner à tant en devoir de me conserver innocente
pour celui qui doit être mon mari? — Vous devez vouloir mes
à mes transports sans me faire aucune resistence, et voyez sûre
que je ~~vous~~ respecterai votre innocence ~~dans l'instant~~.

Je l'attaque alors avec politesse, et douceur, mais elle se de=
fend avec force, et d'un air serieux, et tres imposant. Je la
laisse, ~~et je lui dis~~ l'assurant qu'elle me trouvera dans toute ~~la~~ nuit
soumis, et respectueux; mais non pas tendre, et amoureux,
ce qui vaudroit beaucoup mieux. Elle me repond, son teint etant
devenu comme de l'ecarlate, que son devoir l'obligeoit à ignorer
à ma hardiesse malgré elle. Cette metaphysique d'une devote
espagnole me plut à l'excès; il s'agissoit de vaincre le devoir
le faisant devenir nul, et pour lors elle se declaroit prête. Il
fallait la faire raisonner, et l'emporter d'emblée dans l'instant
que je l'aurois mise embarrassée à me repondre — Si votre
devoir, lui dis-je, vous force à me repousser malgré vous, vo=
tre devoir donc vous est à charge: il est votre ennemi declaré.
S'il est votre ennemi, pourquoi le ecouter vous, pourquoi lui ac=
corder vous la victoire? Avez de vous même commencer par
fouler aux pieds cet indigne devoir — Cela n'est pas possible — C'est
tres possible. Penser à vous même; recueillez vous, et fermez les
yeux — Comme cela? — Fort bien.

Je l'attaque alors vite dans l'endroit foible; mais à peine
y ai-je qu'elle me repousse, avec rudesse cependant, et d'un
air moins serieux. Elle me dit que j'étois le maitre de la
seduire; mais que, si je l'aimois, je devois lui epargner cette
honte. Je lui fais comprendre alors qu'une fille d'esprit ne
pouvoit être honteuse qu'en cedant à un homme qu'elle n'ai=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

mereoit pas ; mais que si elle l'aimoit l'amour prenant tout sur
son compte, la justifioit de tout — Si vous ne m'aimez pas lui di-
je, je vous mepriie — Mais comment doi-je faire pour vous con-
vaincre que si je vous laisse faire c'est par amour, et non pas par
une honteuse complaisance ? — Laissez moi faire tout ce que
à me faire croire que vous m'aimez
je veux, et mon amour propre vous aidera sans que vous vous
donniez la peine de me le dire. ~~Je vous repasse~~
— Convenez, que ne pouvant pas en être certaine, je
dois vous refuser tout — J'en conviens ; mais vous me laissez
triste, et froid — Cela me fera de la peine.

A cette parole, mes mains hardies obtinrent d'avantage,
voulurent
et les siennes se laissèrent aller, où les miennes ~~voulaient~~, et
le plaisir de ma part eut un accomplissement qu'elle ne de-
avoua d'aucune façon. Parfaitement content, car pour un
début je ne pouvois pas prétendre d'avantage, je me mis li-
vré à une gayeté, dans laquelle elle ne m'avoit jamais vu,
et qui excita la sienne. La mere arriva avec domino, et gants,
je me mis dispensé de prendre le reste du doblon, et je mi partis
après
pour revenir ~~après~~ la prendre, comme j'avois fait la premiere
fois. Le premier pas étant fait, donna Ignacia qui elle se revoit
vit
rendre ridicule en s'opposant à mes demandes, et en ne devenant
par de moitié dans les propos que je lui ai tenus au bal tendans
à nous procurer le plaisir de passer des nuits ensemble. La na-
ture, et la raison jointes à l'amour propre lui demontroient
qu'elle ne devoit penser qu'à me conserver en me rendant con-
stant. Elle me trouva au bal tout à fait different de la premiere
fois, empressé, tendre, prevenant, et attentif à rompre à lui faire
servir tout ce qu'elle aimoit le mieux : je l'ai forcée à s'applau-
dir en elle même d'avoir pris le parti de ceder. J'ai rempli mes
poches de sucreries, j'ai mis dans les miennes deux bouteilles de
alors
rattafiat, que j'ai données à la mere, qui dormoit dans la voiture,

Bnf mss

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

je l'ai priée d'accepter un doblon de ocho, qu'elle a refusé sans orgueil me priant seulement avec confiance de le donner à son amant lorsqu'il viendroit me faire une visite — Comment ferois-je pour m'assurer qu'il ne se trouvera pas offensé? — Dites lui que c'est à compte des cent qu'il vous a demandé. Il est pauvre: et je suis sûre qu'il doit être actuellement au desespoir de ne m'avoir pas vue à la fenêtre: il passera peut être toute la nuit dans la rue. Je lui dirai dans la nuit prochaine que je ne suis venue au bal avec vous que pour faire plaisir à mon pere.

Cette fille, que je croyois déterminée à se donner à moi, dans le Mandango si voluptueusement qu'elle n'auroit pas pu me promettre tout plus eloquemment par des paroles. Quelle danse! elle saute, elle enflamme, elle enleve. Malgré cela on a voulu m'assurer que la plus grande partie des espagnols, et des espagnoles qui la dansent n'y entendent pas malice. J'ai fait semblant de le croire. Elle me pria avant de descendre chez elle d'aller à la messe le surlendemain à huit heures à la Soledad. Je ne lui avois pas dit, que c'étoit là que je l'avois vue la premiere fois prendre le saint sacrement. Elle me pria aussi d'aller le même jour vers le soir chez elle, où elle me remettroit une Lettre, si elle ne pouvoit pas se trouver seule avec moi.

Ayant dormi jusqu'à midi, j'allai à mon rendez Marazzani qui devoit dîner avec moi. Il m'avoit obtenu toute la nuit au bal, et, toujours maigre, il m'avoit eu souper avec donna Ignacia. Il me dit que pour pouvoir venir à savoir qui étoit cette personne, il avoit interrogé en vain tous les connoisseurs de Madrid, et j'ai tolerè avec patience cette curiosité très indiscrete de sa part; mais lorsqu'il me dit que s'il avoit eu de l'argent il m'auroit fait mine, je lui ai parlé de façon qu'il a pâli. Il me demanda sur le champ pardon, en me promettant de n'en être plus curieux. Il me proposa une partie avec une illustre, et celebre galante nommée Spiletta, qui ne vendoit pas ses faveurs à bon marché, et je l'ai refusée. Donna Ignacia m'occupoit entierement. Je me la figurois très digne de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

succeder à Charlotte.

Je fus à la Soledad avant elle; elle me vit dans le coin d'un confessional d'abord qu'elle entra en compagnie de la même fille qui étoit avec elle la premiere fois. Elle vint se mettre à genoux par terre à deux pas de moi; elle ne me regarda jamais: celle qui m'examina continuellement fut son amie, qui étoit fort laide; mais de son même age. J'ai vu dans l'eglise D. Francisco, et par cette raison je suis sorti de l'eglise avant donna Ignacia. Il se joignit à moi, et il me fit compliment avec quelque assurance sur le bonheur que j'avois eu d'aller une seconde fois au bal avec la maitresse de son ame. Il m'avoua qu'il avoit été toute la nuit à nos trousses, et qu'il seroit sorti du bal avec content s'il ne nous avoit pas vu danser le Fandango, car il nous avoit trouvé trop l'air de deux amans heureux. Je lui dis en riant, que l'amour étoit visionnaire, et qu'en qualité d'homme d'esprit il devoit ecarter de son ame tout soupçon. Dans le même instant je lui ai donné en lui demandant pardon un Doblon de ocho pour un à compte. Il l'accepte tout étonné, il m'appelle son pere, son ange, et il me promet une reconnoissance eternelle. Il me laisse en m'assurant qu'il étoit certain que d'abord que je le pourois je lui donnerois toute la somme dont il avoit besoin pour epouser donna Ignacia après Paques, car le carnaval alloit finir, et en carame les noces etoient defendues.

Vers le soir je fus chez le zapatero, qui me traita d'abord avec l'excellent Ratafiat que j'avois donné à donna Antonia sa femme qui jointe à la fille ne fit que parler des obligations que la nation avoit aux operations du comte de Aranda. Rien, dit donna Antonia, n'est plus innocent qu'un bal, rien n'est meilleur pour la santé, et c'étoit defendu avant que ce grand homme se trouvat dans le poste eminent où il peut faire tout ce qu'il veut, et malgré cela il est loi par ce qu'il a chassé les prêtres de la compagnie, et il a defendu les manteaux longs jusqu'aux talons, et les sombreros cachés. Mais les pauvres le benissent, puisque tout l'argent que le bal

de los scarnos del Peral produit va aux pauvres. Cela fait, dit D. Diego. le sacrilier, que ceux qui vont au bal font un oeuvre pieux.

J'ai deux cousines, me dit Donna Ignazia, qui pour ce qui regarde leurs moeurs sont des anges. Je leur ai dit que j'ai été à ce bal avec vous, et, comme elles sont pauvres, elles n'espèrent pas d'y aller: il me tient droit qu'à vous de les rendre heureuses en les faisant venir avec moi le dernier jour de carnaval. Leur mère les laissera venir, d'autant plus facilement que le bal finit à minuit pour ne pas empiéter sur le saint jour des cendres — Je suis prêt, ma bonne Donna Ignazia, à vous faire cet innocent plaisir. Madame par là ne se verra pas obligée à passer la nuit dans la voiture pour vous attendre — Vous êtes bien complaisant; mais il faudrait vous faire connoître de ma tante, qui est une femme qui pousse la religion jusqu'au scrupule. Quand elle vous aura connu, je suis sûre qu'elle ne s'y opposera pas quand je lui proposerai la partie, car on voit dans votre personne un homme rangé, et qui ne peut avoir la moindre mauvaise intention ici à vis de ses filles. Aller y aujourd'hui; elles demeurent dans la rue voisine à la première porte où vous verrez un petit tableau qui indique qu'on raccommode dans cette maison là des dentelles. Portez en dans votre poche, et dites que c'est ma mère qui vous a donné leur adresse. Demain matin je ferai la visite en venant de la Belle, et vous viendrez ici à midi pour savoir comment nous pouvons nous unir tous le dernier jour de Carnaval.

J'ai tout fait conformément à l'instruction de Donna Ignazia. Je suis allé porter aux cousines des dentelles et le lendemain ma belle me dit que tout était fait. Je lui ai dit que j'avois tous les dominos chez moi, qu'elles n'avoient qu'à venir toutes les trois chez moi en entrant par la porte de derrière, que nous dinerions dans ma chambre, que nous nous masquerions après pour aller au bal,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et qu'après le bal je les ramenerois toutes chez elles. Je lui ai dit que j'habillerois l'aînée de ses cousines en homme, car elle en auroit tout l'air; et de la prevenir: elle me dit en riant qu'elle ne l'en previendroit pas; mais qu'elle étoit sûre qu'elle feroit tout ce que je lui dirois de faire.

La cadette de ces cousines étoit laide; mais elle avoit l'air de son sexe. La laideur de l'aînée étoit surprenante. Grande outre mesure, elle paroissoit un vilain homme habillé en femme. La contrainte m'amusoit, car Donna Ignacia étoit une beauté parfaite, et tout à fait seduisante quand elle envoyoit au diable son maintien devot.

J'eus soin d'avoir les domino, et tout ce qui étoit necessaire dans un cabinet que j'avois pris de ma chambre sans que mon page ait rien su, et le mardi matin je lui ai donné un sequin d'or pour qu'il aille faire le dernier jour de Carnaval où il voudroit, lui disant qu'il me suffiroit qu'il fût chez moi le lendemain à midi. Je me mis pourtant de souliers, ~~car les miens pouvoient être trop grands pour la grande danse~~, et j'ai ordonné un bon dîner pour quatre à l'auberge voisine, et au garçon du café d'avoir soin de me servir. Je me mis aussi debarassé de Mazzolani en lui donnant de quoi aller dîner où il le trouveroit bon, et je me mis disposé à rire, et à faire rire donna Ignazia, qui devoit assurement devenir ce jour là ma femme en bonne aventure. La gaieté étoit tout à fait neuve, trois devotes, deux laides à degouter, la troisième des plus jolies que j'avois déja initiée, et qui s'étoit decidée, et apprivoisée.

Elle vinrent à midi, et jusqu'à une heure que nous nous mimes à table je ne leur ai tenus que des discours sages, et mouvant avec beaucoup d'onction. J'avois du vin de la Mancia exquis, mais dont la force egale celle du vin de Hongrie. Ces pauvres filles n'étoient pas accoutumées à passer à table deux

heures, et à ne se lever qu'après avoir éteint l'appetit. Non ac-
coutumées aux vins parfaits, elles ne se soulevent pas; mais elles
deviennent toutes en flames, et d'une gayeté dont elles n'a-
voient jamais ressenti la pareille. J'ai dit à la cousine aînée,
qui pouvoit avoir vingt cinq ans que j'allois la marier en hom-
me, et je l'ai vue effrayée. Donna Ignazia, dit-elle à lui
heureuse d'avoir ce plaisir, et la cousine cadette reflechit que
cela ne pouvoit pas être un peché. Si c'étoit un peché, leur
dis-je, croyez vous que je vous la proposerois? Donna Ignazia
qui savoit la Legendaire par coeur dit que la glorieuse Sainte
Marine avoit passé toute sa vie habillée en homme, et à cette
erudition
~~sur~~ la grande cousine se rendit. J'ai alors fait le plus pompeux
eloge de son esprit; et je l'ai engagée par là à me convaincre
que je ne me trompois pas en en lui attribuant beaucoup.

Venez avec moi, lui dis-je, et vous, autres attendez ici, car je veux
jouir de votre surprise lorsque vous la verrez paroître devant
vous devenue homme. Elle vint, faisant un effort sur elle même,
et ayant mis devant elle tout son accoutrement d'homme, je
l'ai faite commencer par se dechausser, mettre de bas blanc,
et les souliers qui lui alloient mieux. Je me mis aussi devant
elle en lui disant, qu'elle pecheroit mortellement, si elle
me soupçonnoit des intentions moins qu'honêtes, car pour-
vant être son pere, il n'étoit pas possible que j'en eusse. Elle
me regardoit qu'elle étoit bonne chretienne, mais par une
sotte. Je lui ai fait moi même les bas, et lui ai mis des
jarretieres en lui disant que je n'avois jamais cru qu'elle
eut ni la jambe si belle, ni la peau si blanche, et elle rit.
Flattée par mon eloge, elle n'osa pas s'opposer à la raison que j'ai
voulu avoir de louer ses cuisses, que cependant je n'ai pas voulu
toucher; ce qui l'edifia. Le fait est qu'elles étoient belles, et magnifiques.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

J'ai vu comme tant d'autres fois que rubiata lucerna nullum discrimen inter feminas. Proverbe vrai pour ce qui regarde la jouissance materielle, mais faux, et tres faux pour ce qui regarde l'amour. L'aimant de l'ame git sur la figure: ce peut être une forte preuve que l'homme à une ame tout à fait differente de celle des Betes.

Apres avoir loué les belles cuisses de la devote que je n'ai cessé pendant etalée à ma vue que jusqu'à un certain point, je lui ai donné mes culotes, en me levant, et lui tournant le dos pour lui laisser toute la liberté de les mettre, et de se les boutonner à la ceinture. Je ne me suis pas etonné qu'elles lui allassent bien, malgré que j'avois cinq pouces plus qu'elle. Les femmes different en caractere de forme different beaucoup des hommes dans cette region là.

Je lui ai donné une chemise, et je me suis encore trouvé, ce qui lui a peut etre deplu, car par là je l'ai frustrée d'un compliment; je me suis apperçu après qu'elle le meritoit. Elle me dit que c'etoit fait, lorsqu'elle n'avoit pas encore boutonné son col; elle avoit une gorge belle, et ferme, elle vit que je la contemplois, et elle me sut gré de ce qu'en la louant je n'ai pas eu l'indiscretion de lui faire savoir que je l'avois vue. Je lui ai mis une veste, et en la regardant des pieds à la tête, je lui ai dit que quelqu'un qui la regarderoit entre les cuisses pourroit s'apperçevoir qu'elle dementoit son sexe. Mais vraiment: Je vous, lui dis-je, d'arranger mieux votre chemise dans cet endroit là? — Je vous en prie, car je ne me suis jamais habillée en homme.

Je me mis alors assis devant elle, qui se tenoit debout, et j'ai deboutonné ses culotes pour ramener la chemise, et la placer en masse là où elle devoit bien, et où étant homme elle devoit avoir quelque chose. Mes yeux avoient deja la permission de voir; mais le tact dut se mettre

aussi un peu de la partie. J'ai fait cela si vite, si serieusement, et si avec l'apparence de hazard, que la grande coquine auroit eu grand tort de trouver cela mauvais, et même de me faire connoitre qu'elle s'en étoit apperçue. Je lui ai mis son domino, son capuçon et son masque, et je l'ai presentée. Sa soeur, et Donna Ignazia lui firent compliment; elle devoit être prise pour homme des plus grands connoisseurs.

A vous, dis-je à la cadette. Va, lui dit l'aînée, car Don Jai= me est <u>el mas oreito de todos los ombres de España</u>. Je n'avoit pas grande chose à faire de cette cadette, car il ne falloit que lui mettre le domino, malgré cela je l'ai con= seillée à se laisser charger de bas, elle y consentit, et m'a= yant trouvé le dos pour se les mettre à son aise, je l'ai laissée faire. Je ne pouvois esperer de voir rien de rare: le mouchoir blanc avec le guet elle couvroit sa gorge etoit un peu sale, je lui en ai offert un blanc; elle l'accepta, mais ce fut elle même qui voulut ôter le sale, et mettre le mien, en se tournant encore: je ne m'en souciois pas. Après l'avoir mas= quée, j'ai ouvert la porte, et je l'ai presentée. Donna Ignacia remarqua d'abord les bas, et le mouchoir, et lui demanda, si j'é= toit habile à deshabiller, et à habiller. Elle lui repondit qu'elle n'avoit pas eu besoin de moi. Ce fut à Donna Ignacia que j'en'é= toit gardée pour la bonne bouche.

D'abord qu'elle fut dans le cabinet, j'ai fait d'elle ce à quoi elle s'attendoit deja. Elle s'est vendue d'un air qui paroissoit me dire qu'elle ne se vendoit que parcequ'elle ne pouvoit pas resister. Dans son même cas j'ai fait halte une minute après pour mena= ger son honneur; mais au renouvellement j'ai vu qu'elle étoit née pour l'amour: je l'ai tenue une bonne heure. Elle fit à les connoisseurs qu'elle avoit du rencontre tout le devant du domino.

A soleil couchant nous allames au bal, où dans ce jour privile= gié le comte d'Arnedo avoit donné une permission generale au Fandango;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

mais la foule etoit si grande qu'il ~~etoit difficile~~ fut impossible de trouver place pour le donner. A dix heures nous soupames, et nous promenames jusqu'à ce que ~~le~~ les deux orchestresse furent ~~fut~~. minuit sonnoit, et le saint careme commençant les orgies devoient lui ceder la place.

Apres avoir conduit chez moi les filles pour leurs faire deposer leurs dominos nous sommes allés mettre chez elles les cousines. ~~de donna~~ D. Ignazia m'ayant dit qu'elle avoit besoin de moi ~~pour quelque chose~~ dire du cotté, je l'ai conduite chez moi une autre fois, ~~et je l'ai~~ sûr de la garder une couple d'heures en pleine liberté. C'etoit evident qu'elle avoit le même desir. Je la laisse dans ma chambre pour descendre, et dire au garçon de me faire d'abord du cotté, et je vois D. Francisco, qui me demande sans façon la grace de l'admettre en ma compagnie, et dans celle de Donna Ignazia qu'il avoit vu monter avec moi dans mon appartement. J'ai eu la force de dissimuler ma rage. Je lui dis qu'il étoit le maitre, et que j'étois sûr que sa visite lui feroit le plus grand plaisir à Donna Ignazia. J'entre suivi par lui, et j'annonce à la belle l'homme, en lui faisant compliment sur le plaisir qu'elle devoit avoir de le voir devant elle à une pareille heure. J'aurois gagné que sa dissimulation auroit été pour le moins egale à la mienne; mais point du tout: dans son depit elle lui dit, qu'elle ne m'auroit pas demandé du cotté, s'elle avoit cru de le trouver là, et elle l'appella indiscret, et mal elevé ayant osé s'incomoder à une pareille heure. J'ai eu de voir prendre la defense de ce pauvre diable, qui se trouvoit interdit au point qu'il avoit l'air de rendre l'ame. J'ai taché de calmer donna Ignazia en lui disant qu'il étoit naturel que l'on

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Francisco fût au caffé à cette heure là dans la derniere nuit de Carnaval, qu'il ne nous avoit vu que par hazard, et que c'étoit moi qui l'avois prié de monter pensant de lui faire plaisir. Elle fit semblant de se rendre à mes raisons, et ce fut elle même qui lui dit de s'asseoir; mais elle ne lui adressa plus la parole, ne parlant qu'avec moi du bal, et me remerciant du plaisir que à son egard j'avois accordé à ses bonnes connoissances.

D. Francisco après avoir pris du caffé crut de devoir prendre congé. Je lui ai dit que j'esperois de le voir quelques fois en careme; mais donna Ignacia me lui fit qu'une petite inclination de tete. Après son depart, elle me dit tristement que ce contretems l'empechoit d'avoir le plaisir de passer une heure avec moi, car elle étoit sûre que D. Francisco étoit ou au caffe, ou j'étoit mis en sentinelle quelque part, et qu'en meprisant sa curiosité, elle s'exposeroit à sa rancune. Conduisez donc moi à la maison, et si vous m'aimez venez me voir en quarême. Le tour que l'innocence m'a joué lui coutera des larmes, et il repentira que je m'en debarrasserai, car je ne nourris son amour de mal que pour me marier. Etes vous persuadé que je n'en suis pas amoureux? — Très persuadé, mon bel ange, et me convaincre. Je vous estime trop pour ne pas l'être. Vous m'avez rendu heureux: je dois me croire aimé autant que je vous aime.

Donna Ignacia à la fête m'en donna une nouvelle preuve, et je l'ai ramenée chez elle en l'assurant que tout que je resterai à Madrid elle seroit le seul objet de mes soins. J'ai dîné le lendemain chez Mengs, et le surlendemain à quatre heures un Com:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

me de mauvaise mine m'aborde dans la rue, et me dit d'aller avec
lui dans un cloître où il avoit quelque chose à me communiquer
qui devoit m'interesser beaucoup. J'y vais, et lorsqu'il voit qu'
il n'y avoit personne ~~il me dit~~ qui pût nous entendre il me dit
que l'Alcalde Mesa devoit aller me rendre une visite dans la
même nuit avec tous ses sbires, dont, me dit il, je suis un. Il voit
que vous avez des armes defendues sous la natte qui couvre le
pavé de votre chambre dans le coin derriere le poële, il sait où
il croit de savoir plusieurs autres choses de vous qui l'autori-
sent à se saisir de votre personne, et à vous conduire, après
s'être emparé de vos armes defendues dans les prisons de ceux
qui sont destinés à aller travailler dans les presides. Je vous
avertis de tout cela parceque je vous crois une homme d'
honneur, et pas fait pour succomber à des pareils mal-
heurs. Ne mepriez pas mon avis. Sauvez d'abord vos ar-
mes, mettez vous en lieu de surété, et evitez cet affront.
J'ai ajouté foi à l'homme à cause de la circonstance veritable
de des armes sous la natte; je lui ai donné un doblon; et au
lieu d'aller chez donna Ignazia, je suis retourné chez moi, où
j'ai pris les pistolets, et la carabine à vent que j'avois sous la
natte, et armé ainsi, couvert d'un ample manteau je suis
allé chez le peintre Mengs, après avoir dit au cassé de m'envoyer
là le page d'abord qu'il arriveroit. Dans la maison de Mengs j'étois
sûr, puisqu'elle appartenoit au Roi.

Ce peintre Lorette Lorraine, ambitieux, orgueilleux; mais rongé-
gneux, et sur ses gardes en tout ce qui pouvoit le compromettre
ne me mia pas l'asile pour la nuit; mais il me dit que je devois
penser le lendemain à me trouver un autre gîte, car il étoit cer-
tain que ce qui m'arrivoit devoit avoir des motifs plus forts que ceux
d'avoir dans ma chambre des armes defendues, et que n'étant

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

informé de rien, il ne pouvoit répondre de rien. Il me donne une chambre, nous soupons ensemble tête à tête ne parlant jamais que de ce fait, moi lui respectant toujours que je n'étois coupable de rien, lui ne me répondant jamais autre chose si non que s'il étoit vrai que tout mon crime n'étoit que celui d'avoir dans ma chambre les armes que je lui avois porté, je devois me mépriser d'homme qui étoit venu me donner l'alarme, et non pas lui donner un Doblon, je ne devois pas bouger de ma chambre, je ne devois pas transporter mes armes ailleurs, car avec mon esprit je devois savoir que tout homme dans sa propre chambre è: toit par droit de nature le maître de tenir des canons. Je lui ai répondu qu'en allant chez lui je n'ai voulu que m'éviter le désagrement d'aller passer une nuit en prison, car j'étois sûr que l'espion auquel j'avois donné le doblon m'avoit rapporté la vérité. Demain, lui dis-je, j'irai me loger ailleurs: je vous accorde cependant une raison. Je conviens avec vous que je devois laisser dans ma chambre mes pistolets, et ma carabine — Et vous devez y rester aussi. Je ne vous croyois pas si susceptible d'alarme.

Dans le moment que nous disputions ainsi, voila mon hôte, qui vient dire que l'Alcalde Mena avec trente sbires étoit venu pour visiter mon appartement, avoit fait ouvrir la porte par un serrurier, après avoit fait chercher par tout, il ne savoit pas quoi, et n'y ayant rien trouvé, l'avoit fait refermer, et y avoit mis le scellé, et s'en étoit allé en faisant conduire en prison mon page, qui, selon l'alcalde, devoit m'avoir averti que j'allois avoir la visite, car sans cela je ne me serois pas retiré chez le chevalier Mengs, où il ne pouvoit pas aller s'emparer de ma personne.

Mengs convient

A cette narration ~~la peinture voit~~ que je n'avois pas entort d'ajouter foi à l'homme qui m'avoit averti; et il me dit que je devois aller le lendemain parler au comte d'Aranda; et sur tout insister sur l'injustice de conduire en prison mon page, qui étoit innocent. ~~Voilà ce que dès lors que l'alcalde avoit conduit en prison le page, c'était une~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

~~trouve que l'Alcalde qui le soupçonne coupable~~

Mon hôte s'en va, et je vais me coucher assez tranquille différant au lendemain l'examen de cet attentat juridique de la justice espagnole. Mengs pourvoit à ce que mon page innocent. Mon page, lui dis-je avec un ton d'impatience, doit être un coquin, car si l'Alcalde le soupçonne coupable de m'avoir averti de sa visite, c'est une marque que l'Alcalde savoit qu'il devoit en être informé. Or je vous demande si mon page peut n'être pas un scélérat lorsqu'il sait une affaire pareille, et ne m'en donne pas l'avis; et je vous demande s'il peut la savoir sans avoir été lui même le délateur, et l'espion; car à la fin il étoit le seul qui sût où mes armes étoient cachées. Mengs, fâché de se voir convaincu, me laissa, et alla se coucher aussi.

Le lendemain de bonne heure le grand Mengs m'envoya par son valet de chambre chemises, bas, caleçons, col, mouchoirs, eaux de senteurs, et poudre à la maréchale. Sa gouvernante est venue me porter du chocolat, et le cuisinier est venu me demander si j'avois la permission de manger gras. Un prince par ces façons engage un hôte à ne quitter plus sa maison; mais un particulier par ces mêmes façons le chasse. J'ai remercié de tout, je n'ai accepté que du chocolat, et un mouchoir. Je me fais faire la barbe, ma voiture étoit à la porte: j'étois dans la chambre de Mengs pour lui souhaiter le bon jour, et pour le remercier en l'assurant que je ne retournerai chez lui que lorsque je me croirai libre. Un officier arrive dans ce moment, et demande à Mengs, si le Chevalier de Casanova étoit chez lui. C'est moi qui lui repons me voila — Eh bien, Monsieur, je vous conseille à vivre de bon gré avec moi au corps de garde de Buon retiro, où vous reste: ~~vous~~ allez prisonnier, car actuellement je ne peux pas employer la force, ma maison étant royale. Mais je vous avertis qu'en moins d'une heure le Chevalier Mengs qui est ici present aura ordre de vous mettre à la porte, et vous serez conduit en prison avec un eclat qui vous

déplaira beaucoup. Je vous conseille donc de venir avec moi, sans bruit, et tranquillement. Vous devez aussi me consigner les armes à feu que vous allez dans votre chambre. — Monsieur Berg: peut vous rendre mes armes qui voyagent avec moi depuis onze ans, et que je porte pour me défendre des assassins. Je viendrai aussi avec vous après que j'aurai écrit quatre billets, qui ne m'occupe: ront qu'une demie heure — Je ne peux ni attendre, ni vous permettre d'écrire; mais on vous laissera écrire quand vous serez en prison — Ça suffit. Je vais obéir avec une soumission que je n'aurois pas, si je pouvois opposer force à force. Je me souviendrai de l'Espagne, lorsque je trouverai en Europe des Lonetsorgen mes égaux, qui se rentirent tentés d'en faire le voyage.

J'ai embrassé le Ch: Berg, qui avoit l'air mortifié, le valet de chambre mit mes armes dans ma voiture où je suis monté avec l'officier militaire, capitaine, et qui avoit la mine et les façons d'un parfait Lonête homme.

Il me conduisit au palais de Buon retiro. C'étoit un château royal que la famille royale avoit abandonné. Il ne servoit plus que de prison à ceux qu'on disoit coupables, et ses appartemens étoient devenus des casernes. C'étoit là que Philippe V se retiroit avec la reine dans le temps du carême pour se disposer à faire ses pâques.

D'abord que l'officier me quitta au corps de garde où il me consigna à un bonbon capitaine qui étoit du jour; un caporal me mena dans l'interieur du chateau à une vaste sale de chasse, qui n'étoit prison que pour ceux qui y étoient, et qui n'étoient pas soldats. J'y ai trouvé une puanteur très incomode, vingt cinq ou trente prisoniers, dix à douze soldats. J'ai vu dix à douze lits très longs, quelques bancs, point de table, point de sieges. J'ai demandé à un soldat papier, plume, et encre pour écrire, et lui donnant un écu pour qu'il m'achete tout cela,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

fest pour qu'il me ~~rapporte~~ apporte sur le champ. Il mit l'ecu en marche, il s'en alla, et il n'est plus revenu. Ceux auxquels je m'avisois d'en demander des nouvelles me rioient au nez. Mais ce qui me frappa fut de voir qu'entre mes compagnons il y avoit mon page, et le comte Mazzarini, qui me dit en italien qu'il étoit là depuis trois jours, et qu'il ne m'avoit pas écrit parce qu'il avoit eu vent du pressentiment de me voir dans la compagnie. Il me dit qu'en moins de deux semaines on nous feroit de là pour nous envoyer bien escortés travailler dans quelque forteresse, où cependant nous pourrions écrire nos raisons et espérer d'en être délivrés en trois ou quatre ans, et d'obtenir un passeport pour sortir d'Espagne — J'espere, lui dis-je, qu'on ne me condamnera pas avant de m'avoir ouï — L'Alcalde viendra demain, et vous interrogera pour écrire vos reponses. Voilà tout. Après on vous enverra peut être en Afrique — Vous a-t-on déjà fait votre procès ? — On l'est occupé de moi hier trois heures de suite. On m'a demandé quel étoit le banquier qui me donnoit l'argent pour ma subsistance. J'ai répondu que je ne connoissois aucun banquier, que j'avois reçu emprunté de l'argent de mes amis, et attendant toujours une réponse positive sur mon acceptation, ou mon exclusion en qualité de garde du corps. On m'a demandé pourquoi le ministre de Parme ne me connoissoit pas, et j'ai répondu parce que je ne m'y étois jamais présenté. On m'a dit que sans l'aveu du ministre de Parme je ne pouvois jamais être garde du corps, et que je devois le savoir, et pour cela l'Alcalde dit que S. M. me donneroit un emploi que je pourrois exercer sans avoir besoin d'être avoué de personne, et on me congédia. Je prévois tout. Si l'ambassadeur de Venise ne vous reclame on vous traitera comme on traite tous les autres.

Dissimulant tout, avalant la salive amere, et ne trouvant pas vraisemblable le procedé que Mazzarini me menaçoit je me suis allé sur un lit, que j'ai quitté trois heures après me croyant con-

BnF MGS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

vert de poux dont la seule vue fait mal au coeur d'un italien, et d'un françois; mais non pas d'un Espagnol, que ces petites miseres font rire. Les puces, les punaises, et les poux sont trois insectes si communs en Espagne qu'ils ont parvenus à incommoder personne. On les regarde, je crois, comme une espece de prochain. Je me suis tenu immobile, dans le plus profond silence, devorant toute l'humeur bilieuse qui circuloit, et empoisonnoit mes fluides. Il ne s'agissoit pas de parler, il s'agissoit d'écrire, et on ne m'en donnoit pas le moyen. J'avois pris le parti forcé d'attendre ce qui devoit certainement m'arriver en vingt quatre ou trente heures.

A midi Mazzarani me dit que je pouvois ordonner à dîner, en donnant l'argent à un soldat qu'il connoissoit, et qu'il me garantissoit fidele, et qu'il feroit volontiers avec moi bonne chere, puisqu'il avoit depuis trois jours de pain, d'eau, d'ail, et d'une miserable soupe. Je lui ai repondu que je n'avois pas envie de manger, et que je ne donnerois plus de sou à personne avant que le soldat auquel j'avois donné un ecu ne me le rende. Il fit alors du tapage sur cette fripponerie qui étoit un vol manifeste; mais on lui fit taire. Mon page alors lui parla pourqu'il me prie de lui donner de l'argent ayant faim, et n'ayant pas de sou: je lui ai dit de lui dire que je ne lui donnerois pas de sou, car en prison il n'étoit plus à mon service. Ainsi j'ai vu tous mes camarades manger de la mauvaise soupe, et du pain, et boire de l'eau, excepté deux prêtres, et un homme qu'on appelloit correcteur, qui mangerent bien.

Ce fut à trois heures qu'un domestique du Ch.r Mengs vint me porter un dîner où quatre auroient bien mangé. Il voulait laisser le dîner, et revenir le soir prendre les plats me portant à souper; mais de mauvais humeur comme j'étois je n'ai pas voulu me mettre dans la necessité de distribuer ce qui me seroit resté

ri à la canaille dont j'étois devenu camarade, ni aux soldats.
J'ai fait rester le domestique là, et j'ai mangé, et bu mettant
tout sur un banc; puis je lui ai dit de rapporter à la maison
tout le reste, et de ne revenir que le lendemain puisque je
ne voulois pas souper. Le domestique m'obéit, et la canaille
le siffla. Mazzoni me dit d'un ton rude que j'aurois pu au-
moins garder la bouteille de vin. Je ne lui ai pas répondu.
A cinq heures Mazzoni entra fort brièvement avec l'officier
de garde. Après les compliments de condoleance de sa part, et de
remerciment de la mienne, j'ai demandé à l'officier s'il m'étoit
permis d'écrire à ceux qui me pouvoient me tirer de cette mi-
sere qu'en l'ignorant, et m'ayant répondu qu'il y auroit de
la tyrannie à ne pas m'en laisser le maître, je lui ai deman-
dé s'il étoit permis à un soldat, auquel j'avois donné un ecu
pour m'acheter du papier à huit heures du matin, de me
voler mon argent, et ne le laissant plus voir — Qui est ce soldat?
Je demande, et il demande en vain son nom à tous, per-
sonne n'en sait rien, on avoit changé la garde. L'officier me
promet de me faire rendre mon ecu, et de faire punir le
soldat. L'officier me fait d'abord porter tout ce qu'il falloit
pour ecrire, une table, et une chandele, et Mazzoni me pro-
met qu'à huit heures il m'enverra une livrée de l'ambassa-
deur pour prendre mes lettres, et les porter à ceux auxquels
elle seroient adressées, ~~etc~~ m'assurant que l'ambassadeur se
donnera du mouvement à ma faveur à la sourdine, car
ouvertement il croyoit de ne pas le pouvoir. Avant qu'ils par-
tent, je tire de ma poche le troi ecus, et je dis à la canaille,
que je ferois present des troi ecus à ceux qui diroient le nom
du soldat qui m'avoit volé l'ecu. Mazzoni alors fut le pre-
mier à le nommer, deux autres témoignerent la même chose,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et l'officier, qui le connoissoit, ecrivit son nom, en riant un peu, et pre=
nant à me connoître. Je depensois trois ecus pour en recon=
over un. Ils partirent, et je me mis à ecrire. La patience
que j'ai dû avoir est incroyable. On venoit lire ce que j'écrivois;
et quand on n'entendoit pas on m'en demandoit l'explication.
On venoit pour me moucher la chandele, et on me l'éteignoit.
Je me figurois d'être aux galeres, et je souffroit sans m'emplain=
dre. Un Alcade osa me dire que si je voulois lui donner un ecu
il feroit rester tranquille tout le monde, et je me lui en prê=
ponds. Mais malgré tous ces dommés j'ai finis mes Lettres,
et je les ai cachetées. Dans mes Lettres il n'y avoit point d'act.
Elles respiroient le venin qui circuloit dans mon ame.

J'ai ecrit à l'ambassadeur Mocenigo qu'il étoit obligé par état
de defendre un sujet de son prince que les ministres d'une puissance
étrangere attaquoient pour s'emparer de tout ce qu'il avoit. Je lui
disois de songer qu'il ne pouvoit me refuser sa protection qu'en sa=
chant en quoi je pouvois avoir violé les loi de la republique,
car mon demelé avec les inquisiteurs d'etat ne venoit que de
ce que Madame Zorzi me preferoit à Monsieur Condulmer,
qui jaloux de mon bonheur m'avoit fait mettre sous les plom=

J'ecrivois à D. Emmanuel de Roda, homme savant, mi=
nistre de grace, et justice, que je ne voulois pas de sa grace,
mais seulement de sa justice. Servez, monseigneur, Dieu,
et votre maitre le Roi en empechant que l'Alcalde mecha
attaque un venitien, qui n'a rien fait contre les loix, et qui
n'est venu en Espagne, que croyant de venir dans un pais
habité par des honnetes gens, et non pas par des assassins ou=
Jouvei à l'etre impunement par les chemins qu'on leur
donne. L'homme qui vous ecrit a dans sa poche une bourse

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

remplie de doblones, et est enfermé dans une sale où on l'a desarmé.
Il a peur qu'on l'assassine cette nuit pour lui voler sa bourse, et tout
ce qu'il a

J'ai ecrit au Duc de Lossada d'avertir le roi son maitre qu'on
assassinoit à son insu, mais en son nom un venitien qui n'
n'etoit contrevenu à
~~etoit offensé en aucun compte~~ aucune loi; dont le defaut etoit
celui d'etre assez riche pour n'avoir jamais besoin de per:
sonne tant qu'il resteroit en Espagne. Je lui representois qu'
il devoit prier le Roi d'envoyer d'abord un ordre fait pour
empecher ce meurtre.

La plus forte de mes quatre lettres fut celle que j'ai ecrit au
comte d'Aranda. Je lui disois que si on finissoit l'assassinat
par me tuer, je ~~disois~~ croirai avant que d'expirer que c'est par son
ordre, puisque j'avois dit en vain à l'officier qui m'a arreté,
que j'etois venu à Madrid avec une lettre d'une princesse,
qui me recommandoit à lui. Je n'ai rien fait. Quel dedomage:
ment aurai-je, lorsque vous me ferez delivrer de cet enfer,
des maltraitemens que j'ai deja essuyé. Ou faites moi de:
livrer d'abord, ou ordonnez à vos bourreaux de me depe:
cher vite, car s'ils s'avisent de m'envoyer à un presidio je
me tuerai auparavant de ma propre main.

Gardant copie de mes lettres je les ai envoyées par le
laquais de l'ambassadeur que le tout puissant Roccucci n'a
pas manqué de m'envoyer. Mais j'ai prié la plus cruelle de
toutes les nuits. Les lits etoient remplis, et, quand même, je
n'aurois pas voulu m'y coucher. J'ai demandé en vain de
la paille; mais quand même on m'en auroit apporté je n'aurois
pas où la mettre. Le terrain etoit inondé de pissat, com per:
sonne, deux ou trois exceptés n'avoit un pot de chambre. Ef:
frayé de colere, je n'ai pas voulu depenser un sol pour me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

procurer quelque douceur, et ce n'avoit été que pour irriter d'avan-
tage cette canaille que j'avois donné trois ecus pour faire savoir
à l'officier le nom du soldat voleur. J'ai passé toute la nuit assis
sur un banc sans dormir.

A sept heures du matin Manucci entra. Je l'ai d'abord prié de
me faire aller dans le corps de garde avec lui, et l'officier pour
prendre quelque chose, car je me sentois mourant; et cela
fut fait dans l'instant. J'ai pris du chocolat, et je leur ai fait
dresser les chevaux en leur narrant mes souffrances. Manucci
me dit que mes lettres ne pouvoient être portées à leurs a-
dresses que dans la journée; et il me dit en riant que j'avois
écrit à l'ambassadeur une lettre cruelle. Je lui ai alors mon-
tré la copie des autres, et le jeune homme sans experience me
dit que le style fait pour obtenir étoit celui de la douceur. Il me
savoit pas qu'il y a des situations dans les quelles il est abso-
ment impossible à l'homme d'user de douceur. Manuci me
dit à l'oreille que l'ambassadeur dinoit ce jour là chez le comte
d'Aranda, et qu'il lui avoit promis de lui parler à part à ma
faveur; mais qu'il avoit peur que ma lettre feroce n'eut in-
spiré l'espagnol. Je l'ai averti de ne pas parler de ma lettre à
l'ambassadeur.

Une heure après son depart dans le moment qu'alois entre la
canaille je diminuois les impertinences qu'on me disoit à cause
de ma hauteur qui choquoit toute la compagnie, je vois donna
Ygnacia accompagnée du noble cavalier son pere, qui entroit a-
vec le brave capitaine, qui m'avoit fait tant de plaisirs. Cette
visite me blessoit l'ame; mais il falloit la prendre du bon côté,
et avec reconnoissance, car il y avoit du merite, de la grandeur,
de la vertu, et de l'humanité de la part de l'honnête homme,
et de la devote annonceuse donna Ygnacia qui me la faisoient.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Quoique traitement, et en tres mauvais Espagnol je leur ai fait comprendre combien j'etois sensible à l'honneur qu'ils me feroient. Donna Ygnacia n'a jamais dit Lemot; elle n'avoit que ce moyen pour empecher ses larmes de sortir de ses beaux yeux; mais tout de l'eloquence de D. Diego se deploya pour me dire qu'il ne seroit jamais venu me voir s'il n'etoit pas absolument sûr qu'on l'etoit trompé, ou que c'etoit quelqu'horrible calomnie de l'espece de celles qui trompent pour peu de jours les juges. De là il tira la consequence qu'en peu de jours on me delivreroit de ce vilain endroit, et on me donneroit une satisfaction proportionnée à l'affront qu'on m'avoit fait. Je lui ai repondu que je l'esperois; mais ce qui me surprit, et qui m'alla à l'ame fut l'action que cet homme tres pauvre me fit en partant, et en m'embrassant. Il mit entre mes mains un rouleau, me disant à l'oreille qu'il y avoit ~~douze~~ Douze doblons de ocho, que je lui rendrois quand je le pourrois. Mes cheveux se dresserent. Je lui ai dit à l'oreille que j'en avois cinquante dans ma poche que je n'osois pas lui faire voir parceque je craignois les voleurs qui m'entouroient. Il remit alors son rouleau dans sa poche, et il me serra. Je lui ai promis une visite d'abord que je me verois en liberté. Il s'en alla; il ne l'etoit pas venu. Il etoit bien vetu, on le prit pour un homme de consequence. Des carosses seroient pareils à celui ci ne sont pas rares en Espagne. La belle et heroique action est la marotte du Castillan.

Le domestique de Mengs vint à midi avec un dîner plus fin, et moins abondant; c'etoit ce que je voulois. J'ai mangé à la presence dans une demie heure, et il s'en alla chargé de mes compliments à son maitre. A une heure un homme entra et me dit d'aller avec lui. Il me conduisit dans une petite chambre, où j'ai vu ma carabine, et mes pistolets. L'Alcalde Mella avoit à une table

couverte de cahiers avec deux scribes me dit de m'asseoir, puis il m'ordonna de repondre juste à toutes les interrogations, puisque mes reponses seroient écrites. Je lui ai dit que je n'entendois que très peu l'Espagnol, et que je ne repondrois jamais rien que par écrit à tout homme qui m'interrogera en italien, en françois, ou en latin. Cette reponse dite d'un ton ferme l'etonna. Il me dit en colere, j'ai mepris ce emportement. Il me donna à la fin une plume, et il me dit d'ecrire en italien mon nom, ma qualité, et ce que j'étois allé faire en Espagne. Je ne pouvois par lui refuser cette satisfaction; mais je n'ai écrit que vingt lignes. Je suis un tel, sujet de la republique de Venise, homme de lettre, assez riche, je voyage pour mon plaisir, je suis connu de l'ambassadeur de ma patrie, du comte d'Aranda, du prince de la Catholica, du marquis de Mora, du Duc de Lorada, je n'ai contrevenu à la moindre des loix de S. M. Cat., et malgré cela je me vois arrêté, et mis entre des malfaiteurs, et des voleurs par des ministres qui meriteroient d'être traités beaucoup plus durement que moi. Si je n'ai rien fait contre les Loi, S. M. C. doit savoir qu'elle n'a autre droit sur moi que celui de m'ordonner de partir de ses etats, et j'obeirai dans l'instant que j'en recevrai l'ordre. Mes armes que je voi là voyagent avec moi depuis onze ans, je ne les porte que pour me defendre des voleurs de grands chemin, et à la porte d'Alcala on les a vu dans ma voiture, et on ne me les a pas confisquées; ce qui indique qu'

actuellement qu'on me les confisque ce n'est qu'un prétexte pour m'assassiner.

Après avoir écrit ceci, je donne mon papier à l'Alcalde qui envoye chercher quelqu'un qui lui explique fidelement le tout en Espagnol. L'Alcalde se leve, me regarde avec des yeux envenimés de colere, et me dit valgame Dios, vous vous repentirez d'avoir écrit ce papier. En disant ces paroles il me fait reconduire dans la salle où j'étois, et il part.

A huit heures Manucci est venu me dire, que le comte d'Aranda avoit été le premier à demander à l'ambassadeur s'il me connoissoit, et que l'ambassadeur lui avoit dit tout le bien de moi finissant par l'assurer qu'il étoit faché de ne pouvoir m'être utile dans un affront qu'on venoit de me faire à cause que j'étois en disgrace des inquisiteurs d'état. Le comte d'Aranda lui ~~dit~~ répondit que vraiement on m'avoit fait un grand affront; mais qu'il n'étoit pas tel à faire perdre la raison à un homme d'esprit. Si on en avoit raison, lui a-t-il dit, s'il ne m'avoit pas écrit une lettre furieuse, et il en a écrit dans le même gout à Don Emanuel de Roda, et au Duc de Losada. Il a raison, mais on n'écrit pas ainsi. Voila tout ce qu'il lui a dit — Voila donc mon affaire finie, s'il est vrai qu'il ait dit que j'ai raison — Soyez sûr qu'il l'a dit — S'il l'a dit, il me la fera, et pour ce qui regarde mes lettres chacun a son style. Je suis devenu furieux, et enragé parce qu'on m'a traité comme un vrai chien; voyez cette chambre, je n'ai pas de lit, et ainsi de pillat comme elle est je ne peux pas me coucher par terre; je passerai la seconde nuit ainsi sur ce banc sans dormir. Vous semble-t-il possible qu'il ne me vienne pas envie de man-

Bon MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

gér le coeur de tous mes bourreaux ? Si je ne vois pas demain de cet enfer ou je me tue, ou je deviens fou.

Manucci connut que je ne pouvois être que dans un état de violence ; il me promit de venir me voir le lendemain de bonheure, et il me conseilla de me procurer un lit à force d'argent. Je n'ai pas voulu suivre son conseil. Les forces m'épouvantoient, et je craignois pour ma bourse, pour ma montre, pour ma tabatière, et pour tout ce que j'avois. J'ai passé une nuit affreuse assis sur le même banc, m'éveillant à tout moment en sursaut lorsque perdant l'équilibre j'étois prêt à tomber sur le terrein inondé de malpropreté.

Manucci vint à huit heures, et je le vis vraiment effrayé lorsqu'il vit ma figure. Il étoit venu en voiture portant avec lui du bon chocolat, qu'il fit chauffer, que j'ai bu avec plaisir, et qui me donna un peu de courage. Mais voilà la porte qui s'ouvre, et un officier qui entre suivi de deux autres. Le premier demande de moi ; je m'approche en lui disant que c'est moi. S. E. le comte d'Aranda, me dit-il, est ici dehors fâché du malheur qui vous est arrivé. Il l'a appris hier par la lettre que vous lui avez écrite. Si vous lui aviez écrit d'abord il ne vous seroit rien arrivé.

Je lui ai dit l'histoire du soldat qui m'avoit volé l'écu. Il demanda qui c'étoit, et d'abord qu'il fut informé de tout, il fit venir le capitaine, lui fit une réprimande, l'obligea à me donner d'abord un écu, que j'ai accepté en riant, et à faire trouver le soldat pour le faire bastonner à ma présence. Cet officier étoit M. le comte Royas Colonel du régiment qui étoit à Buon ritiro. Je lui ai alors raconté en détail toute l'histoire de mon arrêt, et toutes les peines que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

j'avois conduite dans le maudit lieu où on m'avoit mis. Je lui ai dit que si on ne me rendoit pas ma liberté, mes armes, et mon honneur dans la journée je me retirerois, ou je serois devenu fou, car un homme avoit besoin de se coucher une fois par jour, et je n'avois pu me coucher la nuit sur un lit, ni pas terre, à cause de la malpropreté qu'il auroit vu s'il étoit arrivé une heure auparavant.

J'ai vu ce brave homme surpris de l'emportement avec le quel je lui parlois. M'en étant apperçu je lui en ai demandé excuse en l'assurant que lorsque la colere ne me possedoit pas j'étois fort different. Mauricci lui dit de quelle humeur j'étois par nature, et le Colonel me plaignit. Il souperia, et il me donna sa parole d'honneur que je sortirois de là dans la journée, qu'on me rendroit mes armes, et que je dormirois dans mon lit. Après cela, me dit il, vous irez ~~[illegible]~~ voir ici exprès, et qui m'a ordonné de venir vous dire que vous ne retournerez chez vous que dans l'après dîner, car Son Ex: veut que vous ayez une satisfaction suffisante à vous rendre votre tranquillité, et à vous faire oublier cet affront, si c'en est un, car les executions de justice n'affrontent personne, et dans votre affaire l'Alcalde Mayor fut trompé par le coquin qui étoit à votre service — Le voila, lui dis-je. Je vous demande en grace de le faire sortir d'ici, puisqu'on le reconnoit pour un monstre — Dans l'instant. (BnF MSS)

Il sortit, et deux minutes après, deux Alcades vinrent le prendre, et je ne l'ai plus vu. Je ne me suis jamais souvenu de savoir ce que ce miserable étoit devenu. Ce fut alors qu'il me fit aller

 1588

au corps de garde pour voir la bastonade qu'on a donné au soldat voleur. Manucci étoit à mon costé. J'ai vu le comte d'Aranda à quarante pas de moi qui se promenoit suivi d'une grande fille d'officiers, et d'un garde du corps du Roi. Toute cette affaire nous tint occupés deux heures et demie. Le Monela avant de me laisser me pria d'aller dîner chez lui avec Mengs quand il l'inviteroit. J'ai dû retourner dans la sale, où j'ai trouvé sur des planches un estrapontin qui avoit l'air propre. Un bas officier me dit qu'il étoit pour moi, et je me suis couché dans l'instant; mais Manucci, avant que de me laisser, m'embrassa cent fois. Je fus convaincu de sa véritable amitié, et je me sens toujours affligé quand je pense que j'ai eu ici de lui un tort que je ne m'étonne pas qu'il ne me l'ait jamais pardonné, car je n'ai jamais pu me le pardonner moi même. Le lecteur verra cependant que ce garçon a poussé la vengeance trop loin.

Après cette scène la canaille qui étoit là dedans n'osoit plus me regarder. Manucci vint près de mon lit pour me reconnaître à moi; mais je ne me suis pas donné des airs. Je lui ai dit qu'en Espagne un homme étranger feroit beaucoup, s'il pouvoit se suffire à lui même. On me porta à dîner comme à l'ordinaire, et à trois heures l'Alcalde Mella est venu me dire d'aller avec lui, puisque j'étois trompé il avoit reçu ordre de me reconduire à mon appartement, où il espéroit que je trouverois tout ce que j'y avois laissé. En même tems il me fit rendre ma carabine, et mes pistolets qu'il remit à un de ses gens pour qu'il portât tout cela dans ma chambre. L'officier de garde me remit mon epée, l'Alcalde en manteau noir se mit à ma gauche, et suivi de trente sbires il me conduisit au café dans la calle de la Cruz, où il ota le relié qui étoit à la porte de ma

chambre, que mon Hôte vint ~~ouvrir~~ ouvrir, et ~~fut~~ facilement dit où j'étois à l'Alcalde que tout étoit dans le même état où je l'avois laissé. Il me dit en partant que il je n'avois pas eu à mon service un traître il ne me seroit jamais arrivé de devoir croire que les ministres de S. M. C. étoient des assassins — La colere, Monsieur l'Alcalde, m'a fait écrire la même chose à quatre ministres. Je l'ai cru, et je ne le crois plus. Oublions tout; mais avouez, que si je n'avois pas eu écrire vous m'auriez envoyé aux galeres — Helas! cela se peut.

Je me suis levé, et changé de tout; je suis allé plus pour devoir que par amour — faire une visite au vraiment noble vieillard, qui s'appelle en me voyant le plus heureux de tous les hommes, et le plus clairvoyant, car il étoit sûr qu'on devoit s'être trompé; mais Donna Ygnacia étoit excedée de joye, car elle n'avoit pas la même certitude de mon sort. Quand il sut l'espece de satisfaction qu'on me donna, il me dit qu'un grand d'Espagne ne pouvoit pas demander d'avantage. Je les ai priés de venir dîner avec moi quelque part d'abord que je le leur ai dit; ils savoir, et ils me le promirent. Le restaurant étoit mis de la partie, je me trouvois devenu amoureux de Donna Ygnacia beaucoup plus que je ne l'étois auparavant.

En sortant de la calle del Desengano, je suis allé chez Mengs, qui connoissant l'Espagne s'attendoit à tout hormis qu'à me voir. Mais quand il sut l'histoire de toute la journée, dans laquelle j'avois en tout de triomphe ~~triomphé de tout~~ il me fit les complimens qu'il devoit me faire. Il étoit habillé en ceremonie, chose fort rare; il me dit qu'il avoit été pour tacher de m'être utile chez D. Emanuel da Roda; mais qu'il n'avoit pas pu lui parler. Il me remit une lettre de Venise qu'il avoit reçu le même jour ~~je~~ et que, j'ai vite decachetée connoissant l'ecriture de M. Dandolo; je la decachetai vite,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

160.

j'y trouve une lettre cachetée adressée à M. Morosini ambassadeur.
M. Bandolo m'écrivoit qu'à la lecture de cette lettre l'ambassadeur
n'auroit plus peur de déplaire aux inquisiteurs d'état et me
protégeroit lui même, puisque celui qui lui écrivoit la lettre me
recommandoit à lui de la part d'un des trois inquisiteurs ~~qui~~ m'
~~avoient fait espionner~~. Merci pour lui me dit
qu'il ne tenoit qu'à moi de faire ma fortune en Espagne, moi:
voyant une bonne conduite, principalement dans le moment
que tous les ministres se trouvoient engagés à me traiter de
façon à me faire oublier l'outrage qu'on m'avoit fait. Il me
conseille de porter la lettre à l'ambassadeur dans le moment
même, et de prendre sa voiture, car après soixante heures de
peines continuelles je ne pouvois plus me tenir de bout. Ayant
besoin d'aller me coucher je me dispense de retourner chez lui
pour y souper; mais je m'engage d'y dîner le lendemain.
L'ambassadeur n'y étoit pas; je laisse la lettre à Manucci,
et je vais chez moi, où je me couche pour dormir dix heures
du sommeil le plus profond.

Manucci vient de très bon matin avec la joye peinte sur
la figure pour me donner la nouvelle que M. Tiepolo
Julian lui écrivoit, de la part de M. de Mula qu'il pouvoit
me produire par tout, car les griefs que j'avois avec le Tribunal
ne préjudicioient en rien à mon honneur. L'ambassadeur com:
pte de le présenter à la cour à Aranjuez dans la semaine pro:
chaine, et il veut que je dîne avec lui aujourd'hui en nom:
bre compagnie — Je suis engagé chez Mengs — J'irai d'a:
bord inviter Mengs, et s'il s'excuse, c'est le cas de lui mani:
quer, car je veux le bel effet que doit faire ton entrée chez
l'ambassadeur le lendemain de ton triomphe — C'est vrai:
Va chez Mengs; et je viendrai dîner chez l'ambassadeur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

B^d XI

1768
("à la moitié du mois de May", page 182)
("à la fin " " " " " 184)

Chap. II

(Orig. Tome IX chap VI)

pages 161 à 192

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

# Chapitre VI

Compromises Olavide Sierra Morena Arranjuez, Mengs, le Marquis Grimaldi, Tolede, Madame Pelliccia, Mon retour à Madrid chez le Chevalier pere de D. Ignacia

1768

Dans les principales vicissitudes de ma vie, des circonstances particulieres se combinerent pour rendre mon pauvre esprit un peu superstitieux: je m'en humilie quand descendant en moi même je reconnois cette verité. Mais comment m'en defendre? Il est dans la nature que la fortune fasse d'un homme, qui se livre à ses caprices, ~~comme~~ ce qu'un petit enfant fait d'un globe d'yvoire sur un billard qu'il pousse d'un coté, et de l'autre pour se procurer un sujet de rire lorsqu'il la voit tomber dans la blouve; mais il n'est pas naturel, me semble, que la fortune fasse de cet homme ce que fait de la bille un joueur expert, qui calcule la force, la vitesse, la distance, et l'egalité de la réaction: il n'est pas naturel, dans ma nature, que je fasse à la fortune l'honneur de la croire savante en geometrie, ni que je suppose à cet être metaphysique les lois physiques aux quelles je decouvre sujette toute la nature. Malgré ce raisonnement ce que j'observe en moi est ~~la~~ fortune. Cette fortune, que j'en qualité de synonime de Hazard je devois mepriser, se rend respectable, comme si elle voulait me paroitre une divinité dans les plus decisifs de tous les evenemens de ma vie. Elle s'est amusée à me faire toujours voir qu'elle n'est pas aveugle, comme on le dit: elle ne m'a jamais abysmé que pour m'elever en proportion; et elle semble ne m'avoir jamais fait monter si bien haut que pour le procurer le plaisir de me voir precipiter. Il semble qu'elle n'ait voulu exercer sur moi un empire absolu que pour me convaincre qu'elle raisonne, et qu'elle est maitresse de tout; pour m'en convaincre elle employa des moyens frappans tous faits pour me faire

agir par force, et pour me faire comprendre que ma vo:
conté bien loin de me declarer libre n'étoit qu'un instrument,
dont elle se servoit pour faire de moi tout ce qu'elle vouloit.
Je ne pouvois me flatter de parvenir à rien en Espagne sans
l'aide de l'ambassadeur de ma patrie, et celui-ci timide n'au:
roit jamais rien osé sans la lettre que je lui ai presentée, et cette
lettre n'auroit eu aucune suite, si elle n'étoit arrivée que pre:
cisement dans le moment que mon arrêt, et la substitution
la reparation que le comte d'Aranda me fit donner avoit
fait devenir l'aventure la nouvelle du jour.

Cette lettre fit rougir l'ambassadeur de n'avoir pas agi en sa
faveur avant qu'elle arrive; mais il ne desespera pas de
faire croire au public que le comte d'Aranda ne m'avoit
donné une si ample reparation qu'en force de ce qu'il l'a:
voit exigée. Son favori le comte Manucci étoit venu de
la part m'inviter à dîner, et le bonheur fit que je fus
engagé avec Mengs. Manucci eut l'esprit d'aller inti:
fer Mengs de la part de l'ambassadeur; ce qui
flatta beaucoup la vanité de cet homme chez lequel je
m'étois refugié, quoiqu'en vain. Cette invitation devenoit à
ses yeux une marque de reconnoissance, qui le dedom:
mageoit de la mortification qu'il avoit eue de devoir me
laisser enlever de chez lui. Après avoir accepté l'in:
vitation, et vu de Manucci même que j'étois déjà invité, il
m'écrivit un billet pour m'avertir qu'il viendroit me
prendre à une heure dans sa voiture.

Je fus aller chez le comte d'Aranda, qui après m'avoir fait at:
tendre un quart d'heure, sortit avec des papiers à la main.
La chose est finie, me dit il d'un air serein, et je crois que
vous pouvez être content. Voici quatre lettres que je vous rends,
pour que vous les déchiriez.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je vois mes trois Lettres à Lui, au duc de Lorada, et au ministre de Grace, et Justice. — Pourquoi faut il, Monseigneur, que je lise ces Lettres? Celle-ci est la ~~dernière~~ soumission que j'ai fait au seigneur Alcalde — Je le sais bien. Lisez tout cela, et vous verrez, que malgré toute la raison que vous avez il n'est pas permis d'écrire ainsi — Je vous demande pardon. Un homme determiné à se tuer, comme je l'étois, doit écrire ainsi. Je croyois que tout étoit fait par ordre de V. E. — Vous ne me connoissiez pas bien. Vous irez cependant remercier D. Emanuel de Roda, qui veut absolument vous connoître, et vous me ferez plaisir d'aller une fois, et à l'étre co= modité chez l'Alcalde, non pas lui demander excuse, mais pour lui dire des douceurs qui lui feront oublier toutes les injures que vous lui direz dans votre écrit. Si vous communiquez cette affaire à la princesse Lubominska dites lui que d'abord que je l'aime j'y ai mis remede.

Après avoir ainsi fait mon devoir vis à vis du comte d'Aranda j'ai fait une visite au Colonel Roxas, qui me dit net, et clair, que j'avois fort mal fait à dire au comte d'Aranda que j'étois satisfait — Que pouvois je pretendre? — Tout. Soumission de l'Alcalde. Dedommagement des peines qu'on vous a fait souf= frir dans ce lieu affreux, consistant en une somme d'argent. Vous etes dans un pays, où vous n'avez besoin de connoissance qui ayons à faire à l'inquisition. Le Colonel Roxas, qui aujourd'hui est General, est un des plus aimables hommes que j'aye connu en Espagne.

Je suis retourné chez moi, et Mengs vint me prendre. L'am= bassadeur me fit mille caresses, et combla d'eloges Le peintre Mengs de ce que me recevant chez lui il avoit tache de me garantir d'un malheur fait pour accabler quique ce soit. Ce fut à table que j'ai raconté en detail tout ce que j'ai souffert à Buon Retiro, et la conversation que je venois d'avoir avec le

comte d'Aranda qui m'avoit rendu mes Lettres. On voulait les lire, et chacun dit son avis. Les invités étoient le consul de France abbé Bigliardi, Don Rodrigo de Campomanes fre célebre, et le célebre avvi D. Pablo d'Olavides. Chacun dit son avis sur mes Lettres que l'ambassadeur condamna en les ~~appellant~~ appellant ferocés; mais Campomanes soutint que mes Lettres ne contenoient aucune injure étoient ce qu'il fal: loit pour forcer le Lecteur à me rendre justice fut-ce le Roi. Olavides, et Bigliardi furent du même avis. Mengs se tint à celui de l'ambassadeur, et m'engagea à aller loger chez lui pour finir d'etre sujet aux calomnies des espions, dont tout Madrid étoit plein. Je n'ai accepté l'invitation de Mengs qu'après m'etre fait beaucoup prier, et après avoir resté les grandes de l'ambassadeur qui me dit que je devois absolument donner au chevalier Mengs cette satisfaction, car c'en devenoit une pour lui, outre que cela me feroit le plus grand honneur.

Ce qui me fit un veritable plaisir à ce dîner fut la connois: sance que j'ai fait avec Campomanes, et Olavides: c'étoit deux hommes d'esprit d'une espece fort rare en Espagne, car sans être savans ils connoissoient tous les préjugés, et les abus en matière de religion, et non seulement ils osoient s'en moquer en public, mais ils agissoient à decouvert pour les detruire. Campomanes étoit celui qui avoit fourni au comte d'Aranda toute la matiere contre les jesuites, que l'autre avoit chargé dans un seul jour de toute l'Espagne. Le Campo~~mane~~ manes étoit louche, le comte d'Aranda étoit louche, et le general des jesuites étoit louche: je riois à table de la guerre entre ces trois strabons, dont l'un, comme de raison, avoit été ecrasé par les deux. Je demandé à Campomanes pourquoi il laissoit les jesuites, et il me repondit qu'il ne les laissoit pas plus que tous les au: tres ordres religieux, que s'il ne tenoit qu'à lui, il auroit tous

arreantis. Il étoit auteur de tout ce qu'on avoit publié contre
les mains mortes, lié d'amitié avec l'ambassadeur de Venise,
qui lui avoit communiqué tout ce que le senat avoit fait con-
tre les moines; communication, dont Campo-manes n'avoit pas
eu besoin s'il avoit lu, et exécuté tout ce que notre Fra Paolo
Sarpi écrivit lonétement sur cette matiere là. Campomanes
clairvoyant, courageux, actif, fiscal du supreme conseil de Castille,
dont d'Aranda étoit president, etoit reconnu pour l'homme qui
n'agissoit pas ainsi excité par un interet particulier, mais pour
le bien de l'état. Les hommes d'état donc l'estimoient, et le
cherissoient; mais les moines, les prêtres, le bigot, et tout
le la canaille susceptible de la crainte de deplaire à Dieu, et
aux saints en agissant contre l'interet temporel des eccleisia-
tiques, et des gens de main morte haïssoient à la mort Cam-
pomanes. L'inquisition devoit avoir juré sa perte, et tout le
monde disoit qu'en deux ou trois ans ou Campomanes devoit
devenir eveque, ou être enfermé dans les prisons de l'inqui-
sition pour toute sa vie. Cette prediction ne s'est avérée qu'en
partie. Campomanes fut enfermé à l'inquisition quatre ans
après cette epoque, et y resta trois ans, et n'en sortit qu'en faisant
amende honorable. Olavides son ami fut traité plus dure-
ment; et le comte d'Aranda même n'auroit pas été exempt
de la fureur de ce monstre affreux, il en homme d'un esprit
profond il n'eut demandé l'ambassade de France, que le
Roi lui a d'abord accordé, content de se voir par là delivré de
l'obligation de le livrer à la maudite rage des moines.
Charles III qui est mort tout, comme presque tous les rois
doivent mourir, avoit fait des choses incroyables pour ceux qui
le connoissoit, car il étoit foible, materiel, dévot, fidel à l'excès
à la religion, et très determiné à mourir cent fois plutôt
que de souiller son ame avec le plus petit de tous les pechés
mortels. Tout le monde voit qui un homme pareil devoit être

entierement l'esclave de son confesseur. Les excès commis par
Les jesuites en Portugal, aux Indes, et en France les avoient déjà
rendus odieux, et decrié dans toutes les quatre parties du globe,
et le crime du jesuite confesseur du Roi D. Ferdinand VI, avoit
été la cause de la perte de l'Ensenada, avoit apris à Charles III son
successeur qu'il ne lui falloit pas pour confesseur un jesuite, puis-
que la raison d'état exigeoit la destruction de ces Theatins.
On les appelloit ainsi en Espagne, et on appelloit Gaetanos
les Theatins.

Le même confesseur donc, qui applaudit tous les scrupules du
Roi, qui l'opposoient à la grande operation de reduire à rien
un ordre religieux fut aussi obligé de ceder au Roi, et de lui
laisser faire, lorsque dans le même tems le comte d'Aranda
lui fit voir qu'il devoit mettre des bornes à la trop grande
puissance de l'inquisition, dont le chef d'oeuvre étoit celui de
tenir les chretiens dans l'ignorance, de maintenir en force les
abus, la superstition, et les piamendacia; la politique du con-
fesseur dut le laisser faire. Il étoit certain de faire retomber le
Roi dans l'abyme de la superstition d'abord qu'il l'auroit voulu;
et il y reussit: je n'ai cependant jamais pu savoir si deux ans
après mon depart on donna au roi un nouveau confesseur;
car pour le malheur du pauvre genre humain il est decidé qu'
un roi devot ne fera jamais que ce que son confesseur lui lais-
sera faire, et il est evident que son plus grand interet ne peut
jamais être le bien de l'état, puisque la religion, telle qu'elle
est, s'y oppose directement. Si on me dira qu'il se peut qu'un
Roi sage ne fasse entrer pour rien les affaires d'état dans sa
confession, j'en conviendrai; mais je ne parle pas d'un roi sage,
car si il l'est, étant chretien, il ne doit aller à confesse qu'une
fois par an, et n'entendre la voix de son confesseur que dans
les paroles qu'il prononce pour l'absoudre: si ce Roi a besoin
de lui parler pour qu'il lui resolve des doutes, il est vrai: douter,
et scrupules sont la même chose: celui qui va à confesse doit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

savoir la religion avant d'y aller. Point de doutes, point de colloques a=
vec le confesseur. Louis XIV auroit été le plus grand Roi de la
terre, plus grand que Frederic II roi de Prusse, comme la France
l'est de la Prusse, s'il n'eut pas eu la foiblesse de baragouer avec
ses confesseurs.

Dans ce tems là le cabinet d'Espagne s'occupoit à une belle
operation. On avoit fait venir mille familles de differens cantons
de la Suisse pour les envoyer habiter la belle contrée deserte qui
on appelle la Sierra de Morena, nom celebre en Europe, et bien
connu de tous ceux qui ont lu le chef d'oeuvre de Cervantes, le
— ingenieux roman, qui fait l'histoire de D. Quixote. Cet endroit a=
voit reçu de la nature tous les dons faits pour le rendre habité,
climat excellent, terre fertile, eau pure, situation tres heureuse,
# car Sierra, qui signifie montagnes, sont entre les royaumes
d'Andalusie, et de Grenade, et malgré cela ce beau païs, cette
habitation vaste, et delicieuse, ~~avoit été couverte par la nature~~ étoit
deserte. Le Roi d'Espagne se determine à faire present pour un
tems limité du produit des terres a des colons, les invite à venir, en
leur payant le voyage, ils viennent, ils y vont, et le gouvernement
se met en frais pour les loger, et pour les mettre à une bonne
police temporelle, et spirituelle. Cette entreprise étoit appuyée de M.
Olavides, homme d'esprit, et orné de quelque literature. C'étoit lui qui
conferoit avec les ministres à Madrid pour mettre en bon ordre
cette population, à la pouvoir de juger pour rendre prompte jus=
tice, de prêtres, publique, comme de raison, ces colons étoient tous
catholiques, d'un gouvernement, de tous les metiers necessaires, d'y
faire batir des maisons, des eglises, et sur tout un theatre, ou
cirque pour y donner des combats de taureaux, spectacle
favori de l'Espagne, si beau, si humain, si naturel, et si rai=
sonnable, que les penseurs de ce païs là ne comprenent pas com=
me il puisse être qu'il y ait au monde des nations qui peuvent
se passer de ce spectacle. Les bons emigrans donc de la Suisse

trouverent à Sierra Morena un vaste amphitheatre de formation
de pour jouir dans certains jours de ce delicieux spectacle.

D. Pablo d'Olavides dans les memoires qu'il avoit presenté pour
la ~~pas~~ plus grande prosperité de cette belle colonie avoit dit qu'
il falloit exclure tout établissement de moines, et il en disoit
les tres bonnes raisons; mais quand même il en auroit demon-
tré l'infaillibilité le compas à la main, il n'a pas fallu d'avan-
tage pour se rendre ennemis tous les moines d'Espagne, et
même l'eveque dont Morena faisoit partie du diocese. Les
prestres Espagnols disoient qu'il avoit raison, mais les moines
crioient à l'impie, et les persecutions commençoient deja; et
on vint à en parler à la table de l'ambassadeur.

Après les avoir laissé parler tant qu'ils voulurent, j'ai dit le mieux
moderement que j'ai pu, que la Colonie iroit en fumée en
peu d'années en force de plusieurs raisons physiques et morales.
La principale que j'ai alleguée fut que l'homme isolé avoit
un instinct different en espece des autres hommes. C'est, leur
dis-je une plante qui transplantée hors du terrain où elle est
née, elle meurt. Les suisses sont sujets à une maladie qu'on
appelle le Heimweh, qui veut dire retour, que les grecs appelloient
Nostalgia: Lorqu'ils se trouvent eloignés de leur pais au bout d'un
certain tems, la maladie en question les surprend, le seul remede
est le retour à leur patrie, s'ils ne l'employent pas ils meurent.
J'ai dit qu'on pouvoit essayer à les combiner avec une autre colonie
d'espagnols pour les allier par des mariages; j'ai dit que dans le
commencement au moins il falloit leur donner des pretres, et
des juges suisses, et sur tout les declarer libres de toute inquisition
sur leur conscience, car le vrai suisse avoit des usages, et des
lois sur la façon de faire l'amour qui étoient inseparables
de leur nature, et des ceremonies que l'eglise espagnole n'approu-
veroit jamais, ce qui feroit que la maladie du retour les acha-
veroit en tres peu de tems.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mon discours qui dans le commencement ne parut qu'un badinage à D. Olavides, fit lui fit comprendre à la fin que tout ce que j'avois dit pouvoit être vrai. Il me pria de mettre par écrit mes reflexions, et de ne communiquer qu'à lui seul toutes les lumieres que je pouvois avoir sur cette matiere. Je lui ai promis de lui faire lire tout ce que je pensois, et Mengs établit le jour qu'il pouvoit aller dîner chez lui. Ce fut le lendemain que j'ai fait transporter chez Mengs tout mon petit equipage, et que j'ai commencé à travailler sur la matiere des colonies en la traitant en physicien, et en philosophe.

Je me suis presenté le lendemain à D. Emanuel de Roda, qui, chose fort rare en Espagne, étoit homme de lettres. Il aimoit la poesie Castine, il avoit du gout pour l'italienne, mais il donnoit la preference à l'Espagnole: il me fit un très noble accueil, il me pria d'aller le voir, et il me temoigna la peine qu'il ressentoit à cause du derangement que l'avoit à Buon retiro m'avoit causé. Le Duc de Losada me felicita sur ce que l'ambassadeur de Venise parloit bien de moi à tout le monde, et m'encouragea à penser à tirer parti de mes talens en me proposant en quelque chose où je pusse être utile au gouvernement, et il me promit tout son appui. Le prince de la Catholica me donna à dîner avec l'ambassadeur de Venise. En trois semaines, logeant chez Mengs, et dinant souvent chez l'ambassadeur, j'ai fait une quantité de belles connoissances. Je pensois à m'employer en Espagne, car ne recevant pas des lettres de Lisbonne je n'osois pas y aller au Lazard. La dame portugaise ne m'écrivoit plus, je n'avois aucun moyen de savoir ce qu'elle étoit devenue.

Mes habitudes pour aller passer la soirée étoient chez madame Sabatini, chez une dame espagnole qui tenoit une Tertulia, qui est une assemblée de gens de lettres tous pittoyables, et chez le duc de Medina Sidonia grand ecuyer du Roi, homme de lettre, sage, et

solide, auquel j'avois été presenté par D. Domingo Varnier valet de chambre du Roi, que Mengs m'avoit fait connoitre. J'allois souvent chez Donna Ygnacia; mais ne pouvant pas me trouver seul avec elle, je m'ennuyois. Quand je trouvois le moment de lui dire qu'elle devoit penser à quelque partie de plaisir avec ses Caldes comères, car à la campagne j'aurois pu lui donner de marques de ma constance, elle me repondoit qu'elle le desiroit autant que moi; mais que dans ces jours là elle devoit se: jetter loin d'elle toute idée de cette espece, car la semaine sainte approchoit, Dieu étoit mort pour nous, il falloit penser non pas à des plaisirs criminels, mais à des penitences. Après Pâques nous aurions pu penser à nos amours. Voila le caractere de presque toutes les Belles dames en Espagne.

Quinze jours avant Pâques le Roi d'Espagne quita Madrid pour aller avec toute la cour à Aranjuez. L'ambassadeur de Venise m'invita à y aller, pour y demeurer chez lui, et pour avoir là toute la co: modité de me presenter. La veille du jour que nous devions partir, la fievre me prit en voiture assis pres de Mengs lorsque nous allions faire une visite à la veuve du peintre Amigoni. Cette fievre qui me prit avec des frissons, dont on ne peut pas se former une idée juste me causa un tel tremblement que je donnois de la tete contre l'imperiale de la voiture. Mes dents claquetoient, je ne pou: vois prononcer un seul mot. Mengs epouvanté ordonna au co: cher de retourner vite chez nous, ou on m'a vite couché, et où quatre ou cinq heures après une sueur violente pour dix à douze heures de suite fit sortir de mon corps plus de vingt pintes d'eau pour le moins, puisqu'elle ruisselloit par la chambre après avoir filtré par deux matelats, et une paillasse. Quarante huit heures après, la fievre cessa; mais la foiblesse me tint au lit huit jours. Le samedi saint j'ai pris une voiture, et je suis allé à Aranjuez, où je me suis trouvé très bien accueilli, et très bien logé chez l'ambassadeur; mais un petit bouton que j'avois apporté de Madrid et partout de l'endroit où j'avois eu la fievre, fut tout tourmenté en voyage par le cahotement de la voiture

que le roi arrivant à Aranjuez, il m'incommodoit beaucoup. Dans la nuit ce
bouton devint gros comme une grande poire de sorte qu'étant le jour
de Paques je n'ai pas pu me lever pour aller à la messe. Les cinq
jours cette tumeur devint un abcès de la grosseur d'un melon: il appro-
vanta non seulement l'ambassadeur, et Manucci, mais un vieux chi-
rurgien françois du Roi, qui jurroit de n'avoir jamais vu une chose
pareille. Moi seul nullement epouvanté, car mon abcès ne me
causoit aucune douleur, et n'étoit pas dur, j'ai dit au chirurgien
de l'ouvrir. Je lui ai fait la description à la presence d'un medecin
de l'espece de fievre que je venois d'avoir à Madrid, et je l'ai con-
vaincu que mon abcès ne pouvoit deriver que d'un amas de lym-
phe qui s'étoit engorgée dans cette endroit là, et qui d'abord qu'
elle sera sortie me laissera en parfaite santé. Mon raisonne-
ment ayant été trouvé fort juste par le medecin, le chirurgien fit
son metier: il me fit une ouverture de six pouces ayant mis sous
moi un grand drap à trente deux doubles. Quoique mon abcès n'ait
pu contenir qu'une ~~feroit~~ pinte d'eau, il n'est pas moins vrai que la limphe qui
sortit par là de mon corps en quatre jours fut aussi abondante que
celle qui étoit sortie de moi en neuf dans la fievre que j'avois eu
chez Mengs. Au bout de ces quatre jours on ne trouva presque plus
la marque de l'ouverture qu'on m'avoit fait. Je devois rester en-
core au lit à cause de ma foiblesse; mais je fus bien surpris lors-
que j'ai reçu dans mon lit une lettre de Mengs que me donna
un exprès. Je l'ouvre, et voila ce que je trouve en mauvais ita-
lien que j'ai déchiffrement devant mes yeux.

|| Hyer le curé de ma paroisse afficha sur la porte de son eglise
|| paroissiale le nom de tous ceux qui se trouvent logés dans son district,
|| et qui ne croyant pas en Dieu n'ont pas fait leurs paques. Entre
|| ces noms j'ai vu le vôtre, et j'ai dû souffrir un mauvais compliment
|| du curé qui me dit dans l'amertume de son ame qu'il étoit fâché
|| de voir que j'accordois chez moi l'hospitalité à des heterodoxes. Je n'ai
|| su que lui repondre, car il est vrai que vous pouviez rester à Madrid

" un jour de plus, et faire le devoir d'un chretien quand ce n'auroit
" été que par les egards que vous me devez. Ce que je dois au roi
" mon maitre, le soin que je dois avoir de ma reputation, et ma
" tranquillité pour le tems à venir m'obligent en attendant à vous
" avertir que ma maison n'est plus la votre. A votre retour à Ma:
" drid vous irez vous loger où vous voudrez, et mes domestiques re:
" mettront votre equipage à qui vous voudrez autorisez. à venir le pren:
" dre. Je suis etc: Antonio Rafael Mengs.

Cette lettre me fit une telle sensation, que Mengs ne me l'auroit certainement pas écrite impunement s'il n'avoit été à sept grandes lieues d'Espagne loin de moi. J'ai dit à l'expres de i'en aller. Il me repondit qu'il avoit ordre d'attendre ma ré: ponse, et pour lors j'ai dechiré la lettre, et je lui ai dit que c' étoit toute la reponse qu'une pareille lettre meritoit. Il partit alors tout surpris. Sans perdre tems, et dans le feu de ma colere, je me mis habillé, et je mi allé dans une chaise à porteurs à l'eglise d'Aranjuez, où je me mis confesse à un moine cordelier, qui le lendemain à six heures me communia. Ce moine eut la complaisance de m'ecrire un certificat que j'avois été condamné au lit depuis le mo: ment de mon arrivée al sitio, et que malgré ma foiblesse j'avois été faire mes paques à mon eglise m'etant confessé à lui même la veille. Il me dit après le nom du curé qui m'avoit affiché sur la porte de l'eglise.

A la maison, j'ai ecrit au curé que la lecture du certi: ficat que je lui envoyois lui feroit comprendre la rai: son qui m'avoit obligé à differer à prendre mes paques, et que par consequent je le priois à effacer mon nom de la liste où il avoit eu l'injuste complaisance de me deshono: rer. Je le priois de porter l'inclus au chevalier Mengs.

J'ecrivois à Mengs que je meritois l'affront qu'il m'avoit

fait me charrant de chez lui, puisque j'avois eu la bêtise de
lui faire l'honneur d'y aller; mais qu'en qualité de chrétien
qui venoit de faire ses paques, je devois non seulement lui
pardonner, mais lui apprendre un vers connu de tous les
Lorettes gens, lui excepté, qui dit Munpius ejicitur quam
non admittitur Lorpes.

Après avoir expedié cette lettre j'ai ~~compté~~ raconté à l'ambas:
sadeur toute cette histoire, qui ne me repondit autre chose,
si non que Mengs n'étoit respecté qu'à cause de son talent,
car pour le reste tout Madrid ne le connoissoit que pour
un extravagant. Cet homme ne m'avoit logé chez lui que par
vanité, dans un moment où tout Madrid, & le comte d'Aran:
da, et les ministres devoient en être informés, et plusieurs
croire que c'étoit en partie à son egard qu'on m'avoit recon:
duit à mon logis. Il me dit même, dans un moment de mau:
vaise humeur que j'aurois dû obliger l'Alcalde Mena à me reconduire
non pas au caffé où je demeurois; mais chez lui, puisque c'e:
toit de chez lui qu'on m'avoit enlevé. C'étoit un homme ori:
ginal, fort de gloire, grand travailleur, jaloux, et ennemi de tous
les peintres ses contemporains, qui pouvoient prétendre à
avoir un merite egal au sien, et il avoit tort, car quoique
grand peintre pour ce qui regardoit le coloris, et le dessein il
ne possedoit pas la premiere partie necessaire à qualifier un
grand peintre, l'invention. Mon cher, lui dis-je un jour,
tout grand poete doit être peintre, tout peintre doit être poe:
te; et il prit ma reflexion en mauvaise part, parce qu'il avoit à
fort que je ne l'avois prononcée que pour lui reprocher son defaut.
Il étoit très ignorant, et il vouloit passer pour docte, il étoit ivrogne,
Il vouloit passer pour vertueux.
Ladre, colere, jaloux, et avare, et il vouloit passer pour vertueux.
Grand travailleur, il étoit obligé à ne pas dîner, car il aimoit à

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

boire jusqu'à l'extinction totale de la raison. Il étoit à cause de cela que lorsqu'il étoit invité à dîner quelque part il ne buvoit que de l'eau.

Cet homme parloit quatre langues, et toutes mal; mais il ne vouloit pas en convenir. Il avoit commencé à me loüer ~~dix~~ quelques jours avant mon depart de Madrid parceque Lazard m'avoit trop découvert toutes ses foiblesses, et parce qu'il ~~avoit~~ étoit trop trouvé dans le cas de devoir se soumettre à mes corrections. Le maître étoit indigné de ce qu'il devoit m'avoir des obligations essentielles. Je l'ai empeché un jour d'envoyer à la cour un memoire, qui devoit aller sous les yeux du Roi où il se signoit *almas inclito* pour se dire *le plus humble*: je lui ai dit qu'on se moqueroit de lui, car *inclito* ne signifioit pas humble, mais illustre; il se mit en colere, il me dit que je ne devois pas m'imaginer de savoir l'espagnol mieux que lui, et il fut au desespoir lorsque quelqu'un qui avoit va lui dit qu'il devoit me remercier, puisque l'erreur trop grossiere lui auroit donné un ridicule ineffaçable. Une autre fois je l'ai empeché d'envoyer une note critique contre une diatribe de quelqu'un qui disoit que nous n'avions pas au monde un monument antidiluvien. Mais avoit cru de confondre l'auteur écrivant en marge qu'on voyoit les debris de la Tour de Babilone: double bêtise, puisque on ne voit pas ces pretendus debris, et que quand même on les verroit la fabrique de cette singuliere tour est un evenement post diluvien. Quand il se vit convaincu il effaça la note, mais me laissant de tout son coeur, parceque il étoit certain que je devois connoître toute l'étendue de son ignorance. Il avoit la manie d'agiter des matieres metaphysiques: sa marotte étoit celle de raisonner sur la beauté en general, et de la definir, et les bêtises qu'il disoit étoient enormes.

Cet homme atrabilaire à l'excès, dans ses transports de co-
lere battoit ses enfans jusqu'à risquer de les estropier. J'ai
arraché son fils aîné de ses mains plus d'une fois dans des
momens, où j'ai cru de le voir le déchirer avec ses dents.
Il se vantoit d'avoir été élevé par son père boheme, et mau-
vais peintre le bâton à la main, et étant devenu par la mê-
me bon peintre, il avoit pour système que c'étoit par la même
moyen qu'il devoit forcer ses enfans à devenir quelque chose.
Il s'offensoit quand quelqu'un lui écrivoit, et qu'il ne voyoit sur
l'adresse ni le titre de chevalier, ni son nom de baptême. Je
lui ai dit un jour que je ne me suis pas trouvé offensé par lui
lorsqu'il negligea d'ajouter à mon nom le titre de chevalier sur
l'adresse des lettres qu'il m'avoit ecrit à Florence et à Ma-
drid; et que j'avois apprendu l'honneur d'être decoré de son
même ordre. Il ne me repondit rien. Pour ce qui regardoit ses
noms de baptême, la raison qui l'obligeoit à les changer étoit très
singulière. Il disoit que s'appellant Antoine, Rafael, et étant
peintre, ceux qui negligeoient cette nomenclature lui refusoient
selon sa folle idée les
parties dans la peinture d'Antoine da Correggio, et de
Rafael d'Urbin, qu'il reunissoit en lui.

J'ai osé un jour lui dire que la main d'une figure peinte
pale que je voyois sur un de ses tableaux me paroissoit manquée
parceque le quatrième doigt étoit plus court que l'index. Il me
dit qu'il devoit l'être, et il me montra la main: je me suis mis
à rire, et lui montrant la mienne, et lui disant que j'étois sûr
que ma main étoit faite comme celle de tous les enfans descendans
d'Adam — De qui pretendez vous donc que je descende? — De
n'en sais rien; mais il est certain que vous n'êtes pas de mon
espece — C'est vous qui n'êtes pas de la mienne ni de celle des

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

autres hommes, car la main de l'homme, et de la femme est generalement faite comme la mienne — Je parie cent pistoles que vous avez tort.

Il se leve alors jétant contre terre sa palette, et ses pinceaux, il sonne, ses domestiques montent il regarde leurs mains, et il engage de les voir toutes avec le quatrième doigt plus long que l'index. Dans ce moment là, chose fort rare, je l'ai vu rire, et finir la dispute par un bon mot. Je me suis charmé de pouvoir me vanter d'etre unique en quelque chose.

Une chose singulière que Mengs me dit un jour, et que je n'ai jamais oublié fut celle-ci. Il avoit peint une Magdelaine, qui à la verité étoit d'une beauté surprenante. Il y avoit dix à douze jours qu'il me disoit tous les matins ce soir ou demain mon tableau sera fini: il y travailloit jusqu'au soir, et le lendemain je le trouvois occupé au travail du même tableau. Je lui ai demandé un jour s'il i'étoit donc trompé la veille quand il m'avoit dit que le tableau étoit deja fini. Non, me dit il, car il paroit fini aux yeux de quatre vingt dix vingt de cent connoisseurs qui l'auroient examiné; mais celui qui m'interesse le plus est le centième, et je le regarde avec ses yeux. Apprenez qu'au monde il n'y a pas de tableau fini que relativement. Cette Magdelaine ne sera jamais finie, que lorsque je cesserai d'y travailler, mais elle ne le sera pas reellement, car il est certain que plus j'y travaillerai un jour de plus elle seroit plus finie. Sachez que dans cette Peinture même il n'y a pas un seul trait qu'on puisse appeller reellement fini. Rien n'est parfait au monde de ce qui sort de la main, ou de l'esprit des hommes, excepté un calcul arithmetique. J'ai embrassé mon cher Mengs après l'avoir entendu me parler

ainsi; mais je ne l'ai pas entendu un autre jour qu'il me dit qu'il ~~voudroit~~
desiroit d'avoir été Raffael d'Urbin. C'étoit un grand peintre. — Comment
lui dis-je, pouvez vous desirer d'avoir été! Ce desir est contre na-
ture, car ayant existé vous n'existeriez pas. Vous ne pouvez avoir
ce desir qu'en vous figurant d'en jouir à la gloire du Paradis, et dans ce
cas là je vous felicite — Point du tout, je voudrois avoir été Rafael,
et je ne me soucierois pas d'exister aujourd'hui ni en corps, ni en ame.
— C'est absurde. Fermez y. Vous ne pouvez pas avoir ce desir, est
être pourvu de la faculté de penser.

Il se mit en colere; il me dit des injures, qui m'ont fait rire. Une
autre fois il mit en ~~question~~ comparaison le travail d'un poete qui composoit une
tragedie avec celui d'un peintre qui composoit un tableau, où
toute la tragedie étoit peinte dans une seule scene. Après avoir
fait l'analyse d'une quantité de differences j'ai conclu en lui di-
sant que le poete tragique etoit obligé à employer toute l'atten-
tion de son ame jusques dans les plus menus details tandis que le
peintre pouvoit employer les couleurs sur les superficies des
objets en raisonnant de ses plusieurs matieres avec ses a-
mis qui se tenoient à l'entour de lui; cela demontra, lui di-
je, que votre tableau est plus l'ouvrage de vos mains, qu'une
production de votre ame. Cette circonstance en demontre
l'infériorité. Trouvez moi un poete qui puisse ordonner
à son esprit ce qu'il veut imaginer à rimer en faisant des
vers epiques. (BnF MSS)

Mercy concevoit devenoit brutal; il l'appelloit insulté. Est
Lorsque cependant qui mourut avant l'age de cinquante
ans passera à la posterité comme philosophe, grand stoïcien,
savant, et orné de toutes les vertus; et cela en grace de
la vie qu'un de ses adorateurs ecrivit en la faisant imprimer

ingroad in quarto en tres beaux caractères, dedié au roi d'Espagne. C'est un tissu de mensonges. Laissons le Lâche présent, et parlons de mes affaires. Je parlerai de Mengs encore lorsque je le trouverai à Rome dans deux ou trois ans.

J'étois encore obligé à garder le lit à cause de ma foiblesse, lorsque Mazzucci vint m'engager à aller avec lui à Tolede pour voir toutes les antiquités qui existent dans cette ancienne ville. Nous devions être de retour à Aranjuez le cinquième jour. Il étoit empressé de m'abreuver parceque l'ambassadeur donnoit un grand repas à tous les ministres [redacted] il ne pouvoit ~~Mazzucci ne pouvoit~~ pas y être passé qu'il n'étoit pas présenté. Cette exclusion, me disoit il, ne seroit pas remarquée quand on sauroit que je ne suis pas à Aranjuez. Je persuadé, et charmé de voir Tolede, nous partimes le lendemain de bonne heure, et nous y fumes le soir. A la porte de cette capitale de la nouvelle Castille, qui est située sur l'eminence d'une montagne j'ai vu une naïvrache. Le Tage, qui coule de l'ouest à l'environne de deux côtés. Nous nous logeames assez bien pour ce pays là à une auberge sur une grande place, et nous sortimes le matin avec un Cicerone qui nous conduisit à l'Alcazar: C'est le Louvre de Tolede, le grand palais royal où habitoit le Roi des Maures. Son nom majestueux ne devoit avoir autre royalle que la veine de l'alphabet. Aussi cela ne suffisoit à l'eglise cathedrale digne d'être vue à cause des richesses qu'elle contient. J'ai vu le tabernacle où l'on porte en procession le saint sacrement à la fête Dieu si pesant que l'on employe trente hommes pour le porter. L'archevêque de cette ville a 300 mille ecus de rente, et son clergé en a 400 mille. Un chanoine me montrant les vases où il y avoit des reliques, me dit que dans un il y avoit les trente monoyes,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

que Judas avoit reçu pour prix de la vente de notre seigneur: je l'ai
prié de me les montrer, et me regardant d'un œil farouche il me dit
que le roi même n'oseroit lui declarer cette curiosité. Les prêtres en
Espagne est une canaille qu'il faut respecter plus qu'ailleurs.

Le lendemain on nous fit voir des cabinets de physique et d'hi=
toire naturelle, où il nous étoit au moins permis de rire. On nous
montra un Dragon disséqué, ce qui prouve, me dit le propriétaire
que le Dragon n'est pas un animal fabuleux; et après le
Dragon on nous fit voir le basilique, dont les yeux au lieu de
nous épouvanter nous firent rire. Ce que seigneur nous mon=
tra un tablier de franc-maçon en nous assurant que celui qui
en avoit fait présent à son père avoit été dans la loge, ce
qui fait voir, nous dit il, que ceux qui disent que cette secte n'a
jamais existé, et n'existe que se trompent.

A mon retour à Aranjuez me portant très bien j'ai commen=
cé à faire ma cour à tous les ministres, et l'ambassadeur m'
a présenté au marquis Grimaldi avec lequel j'ai eu des conféren=
ces au sujet de la Sierra Morena, dont la colonie alloit mal.
Les familles suisses ne pouvoient pas y prospérer. Je lui ai
donné un projet qui tendoit à lui faire voir que la colonie devoit
être formée de familles espagnoles — L'Espagne, me dit il,
est mal peuplée par tout: il faudroit donc gagner un endroit
pour en enrichir un autre — Point du tout, car dix emigrans
qui meurent garçons dans les Asturies à cause de leur pauvreté,
mourroient à Sierra Morena après avoir produit cinquante
enfans, et les cinquante dans la génération suivante en pro=
duiroient deux cent, qui en produiroient mille, et tout iroit
bien. Mon projet étoit sous l'examen, et le Marquis Grimaldi
si la chose se feroit je serois du gouvernement.
m'assuroit que ~~j'en recevois de son gouvernement~~.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Un opera bouffon italien feroit les delices de la cour, le roi excepté, qui n'avoit aucun gout pour la musique. Il n'aimoit que la chasse. Un maitre de musique italien que l'ambassadeur de Venise protegeoit avoit envie de faire la musique à un drame nouveau, et se flatoit de meriter l'applaudissement universel, et de recevoir en recompense de son travail des presens consi-derables. La reine étoit trop court pour écrire en Italie je me fus offert à lui en faire un sur le champ, on me prit au mot, et le lendemain je lui ai donné le premier acte. Le maitre de chapelle y fit en quatre jours la musique, et l'ambassadeur de Venise invita tous les ministres à la repetition de ce premier acte dans la sale de son palais. On trouva la musique d'un gout exquis, les deux autres actes etoient deja écrits, il se hata, et en quinze jours mon opera fut joué, et le maitre de musique eut l'honneur d'etre tres content. Quant à moi on me crut au dessus d'un poete qui travailloit pour etre payé; je fus payé d'applaudissemens. Et à la verité, je me serois trouvé insulté si on avoit voulu me payer. Il me suffisoit de voir l'Ambassadeur en chaire ~~de~~ me faire la visite, et de me voir chez des ministres comme un homme ~~~~ capable de contribuer aux plaisirs de la cour.

+ Le roi d'Espagne avoit la physionomie de mouton, et le mouton est l'animal qui n'a aucune idée d'harmonie. Son oreille est comme son souverain, et on entendra cela en lisant ses discours.

La composition de cet opera m'avoit obligé à lier conversation avec les actrices. La premiere étoit une romaine qui s'appelloit Petriccia. Son talent étoit mediocre, elle n'étoit ni laide, ni jolie, elle louchoit un peu. Sa sœur plus jeune qu'elle étoit jolie; mais malgré cela la jolie n'engageoit, et n'inspiroit pour elle personne; l'aînée se faisoit aimer de tous ceux qui lui parloient. Elle avoit dans la figure le prestige; ses yeux louches etoient touchans, son air fin et modeste charmoit; son air aisé lui concilioit l'amitié de tout le monde.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Elle avoit un mari, qui étoit peintre; mais mauvais. Bon hom=
me assez laid, qui avoit plus l'air de son domestique que de son
mari. Il étoit très soumis à sa femme, et elle avoit pour lui
des egards. Cette femme ne m'inspira pas de l'amour, mais une
veritable amitié. J'allois la voir tous les jours, je lui lisois des pa=
roles sur des chansons romaines qu'elle chantoit avec beaucoup de
grace, et elle me recevoit à coeur ouvert, et sans aucun art,
comme si j'avois été son ami depuis son enfance.

Un jour qu'on devoit repeter un petit acte, dont j'avois fait les
paroles, je lui portois sur la scene des grands noms des personages
qui étoient là presens, et qui n'étoient connus que pour enten=
dre la nouvelle musique qu'on alloit donner. L'entrepreneur
de l'opera ~~stor~~ qui s'appelloit Mareicalchi s'étoit engagé avec
le gouverneur de Valence d'aller passer dans cette ville le mois
de septembre avec la troupe pour faire jouer des operas co=
miques sur un petit Théatre que le gouverneur de ce royau=
me avoit fait batir exprès. La ville de Valence n'avoit jà=
mais vu un opera bouffon italien, l'entrepreneur Mares=
calchi esperoit d'y faire une grande fortune. La Pelliccia de=
siroit d'obtenir de quelque grand seigneur de la cour une
lettre de recommandation pour ce pays là, et n'en connois=
sant aucun elle me demanda si elle pouvoit prier l'ambas=
sadeur de Venise de s'interesser pour elle, et de la demander
une lettre
à quelqu'un. Je l'ai conseillée de la demander elle même au
duc d'Arcos qui etoit à vingt pas de nous, et qui tenoit les
yeux attachés sur elle: C'est un grand seigneur, ma chere
amie qui meurt d'envie de vous obliger en quelque chose: allez
vous même dans l'instant lui demander cette grace; je suis
sûr qu'il ne vous la refusera pas; c'est lui demander une prise
de tabac — Je n'ai pas ce courage. Presentez moi — Pour cela

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

non; je gaterois tout. Il ne doit pas même s'imaginer que c'est moi qui vous a donné ce conseil. Taitez ce que je vous dis; saisissez le moment: il est là à la coulisse, tout seul, et il ne regarde que vous. Après que je me serai reposé de vous, une minute après approchez-le, et demandez lui cette grace: vous l'obtiendrez.

Je vais vers l'orchestre, et un moment après, je vois le Duc qui s'avance vers l'actrice, et qui lui parle avec politesse, et decence, et dans le courant du discours j'observe la Pelliccia, qui rougit en lui disant quelque chose; je vois le Duc avec l'air d'un homme qui convient, et je le vois retirer la main que la Pelliccia vouloit lui baiser. L'affaire est faite. Après l'opera elle me dit qu'il lui avoit promis de lui remettre la lettre qu'elle lui avoit demandé le premier jour d'opera. Il lui tint parole. Il lui donna une lettre cachetée addressée à un marchand de la ville qui l'appelloit D. Diego Valencia. Elle ne devoit y aller que dans le mois de septembre, ainsi il y avoit du tems. Nous étions alors à la moitié du mois de May. Nous parlerons de cette singuliere lettre à sa place.

Je me divertissois à Aranjuez, en voyant souvent D. Domingo Varnier valet de chambre du Roi, un autre valet de chambre du prince d'Asturias qui regne actuellement, une femme de chambre de la princesse, qui etoit adorée, et qui avoit eu la force de faire supprimer une quantité d'etiquettes gênantes, et de changer le ton grave, et reveut pour le remplacer par la douce affabilité. J'etois charmé de voir M. et Mde. C. diner tous les jours à onze heures, manger toujours la même chose, aller à la chasse à la même heure, et retourner avec son frere las à n'en pouvoir plus. Le Roi etoit très laid; mais il étoit beaucoup comparaison de son frere, dont la figure feroit positivement peur. Le frere du roi ne voyageoit jamais sans une image de la sainte vierge que Mengs lui avoit fait. C'étoit un tableau

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

qui avoit ~~trois~~ deux pieds de haut, et ~~cinq~~ trois et demi de large. La sainte vierge étoit assise sur l'herbe, et avoit ses pieds nuds croisés à la morisque : on voyoit ses très saintes jambes jusqu'à la moitié du mollet. Tableau qui enflammoit l'ame par le chemin des sens. L'infant en étoit amoureux, et il prenoit pour sentiment de devotion ce qui n'étoit que le plus criminel de tous les instincts voluptueux, car il étoit impossible qu'en contemplant cette image il ne fut d'envie d'avoir entre ses bras chaude et vivante la déesse qu'il voyoit peinte sur cette toile. Mais l'infant ne s'en doutoit pas. Il étoit enchanté de se trouver amoureux de la mere de son Dieu. Cet amour lui étoit le garant de son salut eternel. Tels sont les engagements. Les objets faits pour les intervertir doivent être frappans ; et ils n'interpretent jamais que du côté favorable à la passion qui les domine.

J'avois vu à Madrid avant que d'aller à Tranjuez l'image d'une sainte vierge qui avoit l'enfant Jesus à la mamelle. Son sein découvert, superieurement peint, troubloit l'imagination. Cette image étoit le tableau du maître d'un autel dans une chapelle située à la carrera de S. Jeronimo. La chapelle étoit toute la journée remplie d'hommes devots qui alloient adorer la mere de Dieu, dont la figure n'étoit point sans doute l'interversante qui a causé de la belle songe. Les aumones qu'on faisoit à ce sanctuaire étoient si abondantes que depuis un siecle et demi que ce tableau étoit là on avoit fait une grande quantité de cuivre et de flambeaux d'argent, et d'or, et une grosse rente pour l'entretien de ces meubles qui se rouillent à l'huile, et de cire. A la porte de cette chapelle il y avoit toujours une quantité d'equipages, et un soldat avec la bayonete au bout du fusil pour entretenir le bon ordre, et empecher les disputes entre les cochers, qui arrivoient, et partoient à tout moment, car il n'y avoit pas de seigneur roulant en voiture

184 qui passant par devant ce saint lieu n'ordonnat à son cocher d'arrester
pour descendre, et aller quand ce n'auroit été qu'un moment faire ho:
mage à la deesse, et contempler beata ubera quæ lactaverunt æ:
ternum patris filium. En connoissant l'homme cette devotion ne m'
a pas etonné; mais voici ce qui m'a surpris à mon retour à Madrid
à la fin du mois de May de cette meme année 1765.
Japonne devant aller faire une visite à l'abbé Rico j'ordonne au
cocher d'eviter la carrera à cause des voitures qui pouvoient le trou:
ver devant la chapelle, et retarder ma course; le cocher me respond
que depuis quelque tems il n'y en a que rarement, ainsi il va sans che:
min, et effectivement je n'en vois que deux ou trois. En descendant
chez l'abbé je demande au cocher la raison de cette suspension de
devotion, et il me repond que les hommes devenoient tous les jours
plus mechans. Je mépris cette raison, et après avoir pris l'excellent
chocolat de cet illustre abbé vieux, et homme d'esprit je lui de:
mande la raison pourquoy la chapelle en question perdoit son credit.
Il donne dans un grand eclat de rire, et il me demande pardon
s'il n'ose pas me la dire; mais il me prie d'aller moi même à pren:
dre l'indulgence, et il m'assure que ma curiosité sera satisfaite. J'y
fus le même jour, et j'ai tout vu dans un moment. La gorge de la
sainte vierge n'étoit plus visible. Un mouchoir peint par le plus ce:
lebre de tous les peintres avoit gaté ce superbe tableau. On ne voyoit
plus rien, pas même le tetin, pas la bouche suçante de l'enfant Dieu,
pas le relief du sein ce qui feroit que la vierge qui auparavant avoit
une raison de regarder attentive les divines levres de son fils qui suçoit
l'ambroise, ~~regardoit alors tous les propos par autre chose que~~ paroissoit ne regarder alors que le vilain
mouchoir avec lequel un pinceau profane contre la loi du costume
l'avoit fait devenir aussi laid que le tableau. Ce malheur étoit
arrivé à la fin du carnaval. Le vieux chapelain étant mort, le
nouveau s'avisa de trouver scandaleuse la plus belle, et la plus
salubre de toutes les gorges que Dieu ait créée. Le chapelain eut
peut être raison en qualité de laï, mais il eut tort en qualité de chre:
tien espagnol, et la diminution des aumones devoit deja l'avoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

fait repentir. Mes reflexions sur cette aventure, et ma curiosité insatiable de connoitre les hommes en les faisant parler, me forcerent à aller faire une visite à ce chapelain qui selon mon idée devoit etre vieux et laid.

J'y vais un matin, et je trouve un prelat de l'age de trente ans fort vif, et prevenant, qui sans me connaître m'offre d'abord une taille de chocolat que je refuse, comme l'etranger doit faire en Espagne, car non seulement il est generalement mauvais, mais on l'offre par tout dans toutes les heures du jour avec tant d'empressement que si on l'acceptoit je crois qu'on en mouroit.

Sans lui faire un long exorde, j'entre en matiere, je lui dis que j'aimois passionnement la peinture, et que j'etois affligé de ce qu'il avoit fait gater un tableau superbe — Cela peut etre; mais la beauté etoit precisement ce qui le rendoit indigne de representer une femme, donc l'aspect devoit exciter la devotion, et la contemplation de l'ame à son impeccabilité, et jamais la passion sensuelle. Perissent tous les beaux tableaux, si tous ensemble ils peuvent etre la cause du moindre peché mortel — Qui vous a permis ce meurtre? Les inquisiteurs d'état à Venise, M. Barbarigo même, quoique tres devot, et theologien, vous auroient fait mettre sous les plombs. L'amour de la gloire du paradis ne doit point prejudicier aux beaux arts, et je suis sûr que l'evangeliste S. Luc parle contre vous en qualité de peintre à la sainte vierge, dont, comme vous devez savoir, il a fait le portrait avec trois seules couleurs. — Monsieur, je n'ai eu besoin de permission de personne. C'est moi qui doit tous les jours dire la messe à cet hotel, et je n'aurai pas honte de vous dire que je ne pouvois pas consacrer; vous excuserez ma foiblesse. Ce beau sein me troubloit la phantaisie — Qui vous obligeoit à le regarder? — Je ne le regardois pas; et l'ennemi de Dieu me le presentoit tout de même à l'esprit — Pourquoi ne vous etes vous pas plutot mutilé, comme a fait le sage Origene qui se castravit propter regnum celorum. Vos parties genitales trop foibles, parcequ'apparemment

186 elles ont trop fortes ne valent pas, croyez moi, le tableau que vous avez
detruit — Seigneur vous m'insultez — Point du tout, car je n'en ai pas
l'intention. Je prie le chevalier Mengs de vous faire une nouvelle ima:
ge de la sainte vierge faite pour reveiller la devotion de ses devots, aux
quels vous avez tres deplu, ou renoncer un benefice pour jouir du
quel vous n'etes pas ne. — Je ne ferai ni l'un ni l'autre.

Ce jeune pretre me conduisit à la porte si brusquement que je me
mis en allé sûr qu'il machinoit contre moi quelque vengeance es:
pagnole par le canal de la formidable inquisition. J'aperçu qu'
il auroit pu facilement savoir mon nom, et me susciter des ava:
riés. Je me mis d'abord determiné à prevenir le coup. J'avois
connu dans ces jours là un françois qui s'appelloit de Segur qui re:
venoit de sortir des prisons de l'inquisition ou'on l'avoit tenu trois ans.
Son crime consistoit en ce qu'il avoit dans la sale de sa maison un
lavoir de pierre sur une table, où il alloit tous les matin se laver
les mains, et la visage. Sur le bord de ce lavoir il y avoit une statue
d'un enfant tout nu de la grandeur d'un pied et demi. Cette statue
etoit remplie d'eau qu'il faisoit sortir par le petit membre viril de l'
enfant, comme d'un robinet quand il vouloit se laver. Cet enfant
pouvoit fort bien passer à quelqu'un qui divinisoit tout l'image de
notre redempteur, car le sculpteur lui avoit entouré la tête de
la couronne qu'on appelle halo, et que les sculpteurs et les pein:
tres appliquent à la tête des saints. On accusa le pauvre Segur
d'impieté à l'inquisition: on trouva mauvais qu'il osat se laver a:
vec une eau qui pouvoit passer l'urine du sauveur. Cette
plaisanterie lui coûta une penitence de trois ans. Aliena spectans
doctus evasi mala.

Je me suis presenté au grand inquisiteur qui etoit un aveugle. Je
lui ai rendu mot pour mot tout le propos que j'ai tenu au cha:
pelain en lui disant cependant la plaisanterie, et j'ai fini par
lui demander pardon, si par hazard le chapelain avoit pu se trouver
choqué. Je l'ai assuré de mon orthodoxie. Si j'avois jamais cru que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

le grand inquisiteur à Madrid seroit un aimable homme, quoique laid de figure au supreme degré. Le prelat ne fit que rire du commencement jusqu'à la fin de ma narration; car il n'a pas voulu m'ecouter comme à confession. Il me dit que ce chapelain étoit lui même coupable, et absolument incapable d'exercer le métier qu'il feroit, car en jugeant les autres foibles comme lui il avoit fait un peché mortel à la religion; il me dit que malgré cela j'avois mal fait d'abandonner l'inviter. Comme j'avois dû lui dire mon nom; il finit par me lire toujours avec un visage riant une accusation contre moi faite par quelqu'un qui avoit été temoin de la chose. Il me corrigea avec douceur de ce que j'avois appellé ignorant le confesseur confesseur du duc de Medina Sidonia parce qu'il n'avoit pas voulu consentir qu'un prêtre devoit dire la messe une seconde fois dans un jour de fête meme après avoir dîné, il convenoit qu'une telle action lui auroit par extendue lui ordonneroit de la dire. Vous avez raison, me dit l'eveque, mais vous ne devez pas pour cela appeller ignorant le confesseur du duc à sa propre presence. Pour l'avenir evitez toute dispute en matiere de religion tant en ce qui regarde le dogme, comme en ce qui regarde la discipline. Je peux vous dire, puisque vous partez avec vous restant d'Espagne une idée juste de l'inquisition, que le curé qui vous a affiché sur la liste des excommuniés fut repris, mandé, puisqu'il devoit vous avertir auparavant, et surtout s'informer si vous étiez malade, et nous savions que vous l'étiez vraiment. A ces mots je lui ai baisé la main en mettant un genou à terre, et je suis parti assez content.

Retournons à Aranjuez, car ce que je viens d'ecrire m'est arrivé à mon retour à Madrid. D'abord que j'ai su que l'ambassadeur ne pouvoit pas me loger à Madrid, où je pensois de rejourner, car j'esperois le gouvernement de Sierra Morena, j'ai écrit à mon bon ami le cavalier Don Diego que j'avois besoin d'une chambre bien meublée avec un bon lit, et d'un cabinet, comme aussi d'un

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1788 domestique Lorette homme fait pour monter derriere ma voiture, et d'
une voiture prise à tant par mois que sous la garantie je payerois
d'avance. Je lui marquois ce que je voulois depenser pour mon appar:
tement, et je le priois de m'écrire d'abord qu'il me l'auroit trouvé,
car je ne partirois d'Aranjuez que lorsque je saurois ou je devois al:
ler descendre arrivant à Madrid. Le lendemain me repondit d'abord
qu'il étoit sûr de faire ma commission, et qu'il m'avertiroit de l'endroit
d'abord qu'il l'auroit trouvé.

La population de Sierra Morena m'occupoit beaucoup en ce
que j'ecrivois sur la police, qui étoit l'article principal pour faire
prosperer la colonie. Mes écrits, qui n'étoient que des raisonne:
mens demonstratifs, etoient chers au ministre Grimaldi, et l'abbé
l'ambassadeur Mocenigo, car il trouvoit que s'il me reussissoit d'aller
gouverner la colonie, cette circonstance ne pouvoit qu'augmenter
la gloire de son ambassade. Mes travaux cependant ne m'em:
pechoient pas de me divertir, et surtout de frequenter les Loges
de la cour, qui pouvoient me mettre au fait des caracteres des
individus composant la famille royale. Son Vernier homme vrai,
franc, et d'esprit me detailloit tout ce que je voulois.

Je lui ai demandé un jour s'il étoit vrai que l'attachement que le
Roi avoit pour Gregori Squillace venoit de ce qu'il aimoit, ou qu'il a:
voit aimé sa femme, et il m'assura que c'étoit une imagination ca:
lomnieuse de ceux qui affirmoient pour vrai tout ce qui n'étoit vrai:
semblable. Si le surnom de sage, me dit il, doit être donné à un
roi pour la bonté de la vérité, et non pas par l'adulation, il
n'a jamais convenu à aucun roi plus qu'à Charles III. Il n'a ja:
mais de sa vie eu d'autre femme qu'à la reine defunte; et
cela non par tant parceque c'étoit le devoir de mari; mais par:
ceque c'étoit le devoir de chretien. Il ne veut pas commettre un
peché, parcequ'il ne veut pas souiller son ame, et parcequ'il ne veut
pas avoir la honte d'avouer sa foiblesse à son confesseur. Mes sain,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

fort, vigoureux, n'ayant jamais de sa vie eu la moindre maladie, pas une seule fièvre, il a un tempérament qui le décide très vi= dement à l'acte vénérien, car tant qu'elle a vécu il n'a jamais manqué un seul jour de rendre les devoirs de mari à la reine. Dans les jours que cela lui étoit défendu à cause de la propreté il se fatiguoit plus que d'ordi= naire à la chasse pour calmer les impulsions de la concu= piscence. Imaginez vous son désespoir lorsqu'il se trouva veuf, et décidé à mourir plutôt qu'à avoir l'humiliation de prendre une maîtresse. Sa vellonnerie fut la chasse, et une méthode pour s'occu= per tellement dans toutes les heures du jour, que le tems de penser à une femme ne pût se placer. C'étoit difficile car il n'a= me ni à écrire, ni à lire, ni la musique, ni la conversation gaye. Voila ce qu'il fit, ce qu'il fait, et ce qu'il fera jusqu'à la mort. A sept heures il s'habille, il va à la garderobbe, on le peigne, et il fait sa prière jusqu'à huit. Il va à la messe, et il prend son chocolat, puis une prise de tabac d'Espagne qu'il trouve dans son grand nez: c'est là unique prise de tabac qu'il prend chaque jour. A neuf heures il travaille avec ses ministres jusqu'à onze, il dine seul jusqu'à onze et trois quart, et jusqu'à douze il fait une visite à la princesse d'Ar= tois. A douze il monte dans sa voiture, et il va à la chasse. A sept heures il mange un morceau dans l'endroit où il se trouve, et à huit il retourne au château si fatigué qu'il s'endort souvent avant que de se mettre au lit. De cette façon il n'a jamais besoin de parler femme. Il a pensé à se remarier, et il a demandé madame Adelaïde de France, qui ayant vu son portrait l'a refusé net. Cela l'a fâché, et il n'a plus voulu penser à se marier. Mal= heur à celui qui lui proposeroit une maîtresse.

En parlant de son caractère humain, sévère, doux, ou dur, Don Domingo me dit que les ministres avoient raison de le tenir inaccessible, car quand quelqu'un pouvoit parvenir à lui parler, et le prier de quelque grace, il se faisoit un point d'honneur de ne jamais rien

190 refuser, car ce n'~~est~~ étoit qu'alors qu'il lui semble[t] d'être roi. Croyez moi,
que les plus durs, les plus difficiles des souverains sont ceux qui donnent
audience publique à tout le monde. Ce sont ceux qu'on trompe le
plus; il n'y a rien à faire avec eux; ils pensent toujours à refuser
la chose que celui qui leur parle, leur demande. Le souverain inac=
cessible au contraire, quand ~~on~~ quelqu'un parvient à lui parler, il l'écoute
avec attention, et pense au moyen de lui faciliter la chose qu'il
lui demande. L'endroit où l'on trouve souvent seul Charles III
est la chasse. Il y est de bonne humeur, et il se fait un plaisir de
consoler celui qui lui parle. Sa fermeté est son grand defaut, car
en lui c'est une obstination: quand il veut qu'une chose se fasse, et
qu'il l'a conçue possible, elle doit être faite: les revers ne le de=
couragent pas. Les egards qu'il a pour l'infant son frere sont tres
grands: il ne sait lui rien refuser; mais il veut toujours être maitre.
On croit qu'il lui accordera la permission de faire un mariage de con=
science, car il a peur qu'il se damne, et il n'aime pas les batards.
L'infant en a deja jusqu'à present fait trois

J'observois à Aranjuez la prodigieuse quantité de personnes
qu'il y avoit, et qui rodoient les ministres pour se procurer des em=
plois. Tous ces gens là, me disoit Don Domingo retournent chez eux
à la fin du voyage du roi sans avoir rien obtenu — Ils deman=
dent donc des choses impossibles? — Point du tout. Ils ne deman=
dent rien. Que voulez vous? leur dit un ministre — Ce que V. E. croira
pouvoir me convenir — Mais à quoi êtes vous bon? — Je ne saurois.
V. E. peut examiner mon talent, ma capacité, et me donner l'
emploi qu'elle croira pouvoir me convenir — Allez je n'ai pas le tems.

Mais cela est partout. Charles III est mort fou; actuellement ~~[illegible]~~
le roi d'Angleterre ~~[illegible]~~ mais
la reine de Portugal est devenue folle. ~~[illegible]~~ Le fut, et est, dit on, guéri.
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ lu=
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

J'ai pris congé de l'ambassadeur de Venise Roi jours avant son
depart, et j'ai bien embrassé Manucci, qui n'a jamais manqué de
me donner des marques de la plus sincere amitié. Je dois l'avouer
à ma confusion. Don Diego Le sarretier m'avoit ecrit que pour l'
argent que j'avois voulu depenser j'avois aussi une remarque Bis:
cayene, qui quand j'en aurois envie me feroit assez bien à mas:
ger. L'adresse qu'il m'a envoyée m'indiquoit une maison dan
La rue d'Alcala. Je suis parti d'Aranguez Le matin, et je suis
arrivé assez de bonne heure à mon Logement l'après dinè. Aran:
guez est distant de Madrid comme Fontainebleau de Paris.
J'arrive, je descens, je vais au premier, je trouve La Bicayenne,
qui parloit françois, je regarde mon apartement, et je trouve outre
Le cabinet une autre chambre aussi avec un lit pour Loger un ami
il j'avois voulu: j'applaudis Le sarretier. Je fais monter mon equipage;
mon Laquais arrive, et il me paroit Lonete: j'applaudis D. Diego.
Curieux de voir l'habilete de cette cuisiniere de Bilbao, je Lui
ordonne à souper pour moi seul, je veux Lui donner de l'argent,
et elle me dit qu'elle en a, et qu'elle me donnera La reste Le Len:
demain. Je vois avec mon domestique pour aller prendre mon
equipage chez Mengs. Son valet de chambre consigne tout au
mien, qui va chercher deux crocheteurs, et part. Je me demande
pas il Mengs est à La maison, je veux donner un doblon au va:
Let de chambre, et il Le reçoit.

Je vais d'abord <u>à La calle del Desengano</u> pour voir Donna F:
gracia, et on pense que j'avois demenagé, et remboursé, et
je ne trouve personne. Une voisine me dit qu'il avoit demenagé".
Je m'etonne qu'il ne me l'ait pas écrit, et je vais à La calle d'Al:
cala chez moi qui étoit à trois cent pas de Là. J'arrange tout
comme je veux dans ma chambre, je demande à Philippe, c'étoit
Le nom de mon domestique, qui étoit allé Le Loger Don Diego, et il me
dit que c'étoit Loin, et qu'il m'y meneroit Le Lendemain. Je Lui demande

où l'oyeoit ~~Le maître de la maison~~ mon hôte, et il me dit que c'étoit au dessus de moi; mais que je pouvois être sûr qu'on ne me feroit le moindre bruit. Il étoit sorti, et il ne devoit rentrer qu'à dix heures.

Je me fais asseoir sur une petite table tout ce qu'il me falloit pour écrire, disant à Philippe de s'en aller pour ne revenir qu'à neuf heures ~~dit~~ vel me servir à souper. Je lui ordonne d'aller me chercher du vin, où je savois qu'il étoit bon, et je me mets à écrire. A neuf heures il vient me dire qu'on m'avoit servi dans l'autre chambre, j'y vais avec un appetit devorant, car je n'avois rien mangé, et je m'étonne de voir une petite table couverte avec une propreté que dans les maisons bourgeoises je n'avois pas encore vue en Espagne. Mais le souper achève de me convaincre que Don Diego est un heros. Cette cuisiniere de Bilbao feroit à manger comme une françoise. Cinq plats, les criadillas, que j'aimois à la fureur, tout excellent, il me paroissoit impossible d'avoir une bonne cuisiniere pour deux. Le marché, malgré que je payois avec chez l'appartement.

Vers la fin du souper Philippe me dit que Lemon Lasa étoit venu, et que j'permettois il vouloit venir me voir — Qu'il entre. Je vois le cavalier avec sa fille. Il avoit loué cette maison exprès pour me loger.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1768

("jour de la Pentecôte" page 198)

("c'étoit la troisieme fête de la Pentecote", page 209)

B^d XI

Chap. III

(Orig. Tome IX Chap. VII)

pages 193 à 224

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mes amours avec Dona Ignacia. Retour de l'Ambassadeur de Lerma à Madrid.

comtes, et marquis

Malheureux, qui vous plaisez à deprimer l'amour propre d'un homme qui par des belles actions veut vous convain: cre qu'il est aussi noble que vous, gardez vous bien de lui; si vous veuillez à rabaisser la prétention, à l'avilir: saisi par un juste dedain il vous declarera à belles dents, et il aura raison. Respec: ter cet homme, qui se disant gentilhomme, quoiqu'il ne le soit pas comme vous, s'imagine que pour en jouer le personage, il doit faire des belles actions. Respecter cet homme qui donne à la noblesse une definition qui vous fait rire. Il me dit par qu'elle consiste dans une suite de generations de pere en fils, dont il est lui même le dernier Loir: il se moque de ce qui veut être respecté, et qui croit que pour l'être il n'y a autre moyen que celui de respecter les autres, de vivre hone: ré, de ne mentir jamais quand l'ement, de ne tromper personne, de ne tromper personne, de ne celui qui l'ecoute doit croire qu'il parle tout de bon, et de pre: ferer son honneur à sa vie. Cette derniere partie de la de: finition qu'il donne du gentilhomme doit vous faire craindre qu'il vous fue en attaque, il vous parvenez à le deshonorer par trahison, ou par surprise. Tout ce qui heurte en physique sont: le même chose de la reaction; mais en morale la reaction est plus forte de l'acti: on: et plus forte, la reaction de l'ingratitude, est le mepris; celle du mepris est la haine; celle de la haine est l'homicide, comme il l'est d'une tache qui couvre de deshonneur un homme qui veut être honoré, et qui fait tout pour l'être.

Le savetier D. Diego voyoit qu'il ne pouvoit qu'il ne fut donné un ridicule vis à vis de moi lorsqu'il m'avoit dit qu'il étoit noble; mais sen: tant qu'il l'étoit effectivement dans l'acception qu'il donnoit à ce

mot, il vouloit me convaincre toujours plus qu'il ne m'en avoit pas im=
posé. La belle action qu'il m'avoit à bon retire m'avoit deja de=
montré le caractere de son ame; mais cela ne lui suffisoit pas,
il vouloit être consequent. Il se voit chargé par une de mes Lettres
d'une commission servile, que tout homme peut executer tout bien
que mal, et il n'est pas content de me servir comme un bon=
quier, par exemple, auroit fait. Il forme le projet de devenir
lui même principal locataire d'une maison pour m'en louer
la meilleure partie. Il voit qu'il peut faire cela sans outrepas=
ser les bornes de son pouvoir, et même y gagnant avec le
tems, en supposant que son appartement ne resteroit que fort
peu de tems vide; et il le fait; et il jouit de ma surprise sur que j'
apprecierois à sa juste valeur la belle action dans l'estime que
je conservois pour lui.

Il ne se trompa pas; je lui en ai donné toutes les marques en
protestations d'amitié. Je voyois donna Xgnazia glorieuse de ce
que son pere avoit fait. Nous restames une heure là ainsi à
causer, vidant une bouteille, et nous arrangeames toutes nos
affaires d'interest. La seule chose que je ne lui ai pas accordée, et à la
quelle il dut céder fut que je n'ai pas voulu la Biscayene à ses
frais. J'ai loué son appartement pour six mois que j'ai voulu
lui payer d'avance, et je l'ai priée de pourvoir à faire croire
à la duchesse que ce n'étoit pas moi qui la payois mais lui
même; je l'ai priée outre cela de lui payer la depense qu'elle
feroit pour me donner à manger tous les jours au moins
jusqu'à l'arrivée de l'ambassadeur. Outre cela je lui l'ayant
assuré que c'étoit pour moi une veritable penitence que celle de
manger seul, je l'ai invité à dîner, et à souper tous les jours
avec moi, et par conséquent à ordonner à la Biscayene de
me faire toujours à manger pour deux personnes. Il a cherché
en vain des echapatoires, il dut accepter mes conditions en reve=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

servant le droit de se faire doubler par sa fille, lorsqu'ayant beaucoup à travailler il n'avoit pas le loisir de s'habiller pour venir dîner avec moi decemment. Il est facile de sentir que cette condition ne m'a pas déplu; et même que je m'y attendois.

Je monté chez lui le lendemain matin. Le second étage étoit le grenier, qui cependant pour des cloisons étoit divisé en quatre parties. Dans la grande chambre où il travailloit à accommoder des souliers, et des botes avec un garçon il avoit son lit, où il couchoit avec sa femme. Dans la chambre contigue plus petite j'ai vu le lit de Donna Ignazia, un escabeau pour s'agenouiller devant un grand crucifix, un tableau de quatre pieds de hauteur où il y avoit l'image de saint Ignace de Loyola, dont la physionomie jeune, et belle inspiroit l'amour philique, et des chapelets, et des livres de prieres avec un seau rempli d'eau benite. Un autre cabinet étoit occupé par sa petite soeur fort laide, dont je ne crois pas avoir encore parlé, et l'autre étoit la cuisine, où il y avoit un recoin qui contenoit le lit de la cuisiniere. Il me dit qu'il étoit logé plus à son aise que dans l'autre maison, et que l'appartement qu'il me louoit lui payoit quatre fois le loyer de toute la maison — Mes les meubles..... — Ils quatre années de terme, ils se sont tous payés. Cette maison sera la dot de ma fille, et c'est à vous que je dois cette belle speculation — J'en suis bien aise; mais il me semble que vous faites là des souliers tous neufs — C'est vrai; mais remarquez que je travaille sur la forme qu'on m'a donné, ainsi je ne suis obligé ni de les dessiner à ce qui doit les porter, ni de me mettre en peine s'ils iront bien ou mal — Combien vous les paye-t-on? — Un peco duro et demi — Plus que d'ordinaire ce me semble — Surement; mais aussi la difference qu'il y a entre les souliers que je fais, et ceux que

tout les cordonniers ordinaires de nuevo est très grande et pour la qualité du cuir, et pour la solidité du travail — Je me ferai faire une forme, et vous me ferez des souliers s'il vous plait; mais je vous avertis qu'ils doivent être de la plus fine peau que vous ayez, et avec des semelles de gros maroquin — Il coute d'avantage, et il dure moins — N'importe. En été j'ai besoin de porter des souliers très legers.

J'ai d'abord fait faire une forme, et ce fut lui qui travailla pour moi jusqu'à mon depart. Il me dit qu'il soupera avec moi; mais qu'à diner j'aurai sa fille, et je lui ai repondu que la compagnie de sa fille me seroit aussi chere que la sienne.

J'ai fait une visite au comte d'Aranda, qui quoique froide ment me reçut assez bien. Je lui ai rendu compte de tout ce que j'ai fait à Aranjuez, de la tracasserie que m'avoit fait le curé, et Mengs tous les deux d'accord — Je l'ai vu. Cette seconde aventure étoit pire que la premiere, et je n'avois ni comment y remedier, si vous n'aviez pas fait vite ce que vous avez fait, et qui a obligé le curé à effacer vite votre nom. Actuellement on croit m'inquieter par des placards; mais on se trompe. Je suis très tranquille — Que veut on de V. E. — Que je permette les manteaux longs, et les chapeaux rabattus. Vous ne le ferez pas! — Je suis arrivé hyer — Fort bien. Ne venez donc pas ici dimanche à midi, car elle maison selon le placard de hyer sautera en l'air — Je suis curieux de voir si elle ira bien haut. J'aurai l'honneur d'être dans votre sale à midi — Je crois que vous ne voudrez pas venir pas seul.

J'y fus, et je ne l'ai jamais vue si pleine. Le comte pour voit à tout le monde. Sous le dernier placard qui menaçoit le comte de la mort s'il ne retiroit pas ses decrets, il y avoit deux

vers fort energiquer, qui en exprimoit tout un esprit, et une grace toute particuliere. L'homme qui avoit écrit l'attache, et qui étoit sûr d'être perdu, si on parvenoit à le connoitre, disoit Si me cogen me horquean

Pero no me cogeran.

S'ils m'attrapent ils me prendront

Mais ils ne m'attraperont.

Donna Ignacia en disant avec moi me ~~fit~~ croit connoitre à tout moment combien elle étoit aise de m'avoir chez elle; mais elle ne répondoit d'aucune façon aux instances amoureuses que je lui faisois lorsque Philippe après avoir servi un mets remontoit pour aller en chercher un autre. Elle rougissoit, elle rioit, et forcée à parler, elle me prioit d'oublier tout ce qui étoit arrivé dans le commencement entre elle, et moi. Je souriois en lui disant que j'étois sûr qu'elle savoit qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'oublier de l'avoir aimée tandis que je l'aimois encore. Je lui ajoutois d'un air modestement sérieux, et moitié tendre que quand même je serois le maitre de tout oublier, je ne le voudrois pas. Comme je savois qu'elle n'étoit ni fausse ni hypocrite, je voyois bien que la retenue ne venoit que des propositions qu'elle s'étoit faites de vivre pour l'avenir en grace de son bien qu'elle avoit trop offensé en m'aimant; mais je savois à quoi m'en tenir, et que la resistance ne pouvoit pas durer long tems. Il falloit pourtant aller pas à pas. J'avois en à faire à d'autres devotes, dont le tempérament n'étoit pas fait à d'autres devotes, dont le tempérament n'étoit pas si fort que le mien, et qui m'aimoient moins, et que cependant j'avois subjuguées. Je me mettois sûr de Donna Ignacia Elle resta après dîner un quart d'heure avec moi, sans jamais me voir amoureux. Je me mis habillé après avoir fait la sieste, et je mis sorti sans la voir, et lorsqu'après souper elle

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

descendit pour s'unir à son pere qui avoit soupé avec moi je l'ai trai-
té avec la plus grande douceur sans montrer aucun deplaisir de
ce qu'elle s'étoit proposé de ne plus m'aimer. Le lendemain j'en
ai agi de même. Elle me dit en dinant qu'elle avoit congedié D.
Francisco dans les premiers jours de careme; et elle me pria de ne
pas le recevoir s'il se feroit annoncer pour me faire une visite.

Le lendemain jour de la Pentecote, après avoir été chez
le comte d'Aranda, dont on devoit faire sauter en l'air le palais,
je fus à la maison où Don Diego habitoit avec proprement di-
te avec moi; je n'ai pas vu sa fille. Je lui ai demandé s'elle
dinoit en ville, et il me regardit avec un air qui n'étoit pas en-
voyant qu'elle s'étoit enfermée dans sa chambre ou apparem-
ment elle celebroit la solemnité de la fête du S.t Esprit en priant
Dieu; mais qu'elle descendroit certainement pour souper avec
moi, puisqu'il étoit invité à souper chez son frere, ou il resteroit
au moins jusqu'à minuit — Mon cher Don Diego, je vous prie,
ne faites pas de façon, car je vous parle sincerement: dites, avant
que vous sortiez, à Donna Ygnacia, que je cede volontiers mes droits
à ceux que Dieu peut avoir sur sa conscience. Dites lui que si pour
souper avec moi, elle se trouve genée devant interrompre ses
devotions, elle soupera avec moi un autre jour, je n'aurai au-
cune peine à souper tout seul. Lui dire vous ala.t — Puisque
vous le voulez, je le lui dirai.

Après la sieste je l'ai vu dans ma chambre, me dire d'un air
serein, que Donna Ygnacia profiteroit avec plaisir de la liberté
que je lui laissois pour ce jour là, dans lequel elle ne verroit
personne — Voila comme il faut vivre. J'en ai charmé.

Demain je la remercierai

J'ai beaucoup pris sur moi pour lui repondre ainsi, car cet
excès de devotion me deplaisoit, et me faisoit même craindre
de perdre l'amour qui m'attachoit à cette charmante fille,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et l'estime que j'avois pour elle. Le bon homme D. Diego me fit cependant presque rire quand il me dit en me laissant qu'un père homme d'esprit devoit pardonner à sa jeune fille un excès de devotion egale= ment qu'une forte passion amoureuse. Pouvois-je m'attendre à une si singuliere sentence de la bouche d'un sacristain Espagnol?

Il pleuvoit, il faisoit du vent, j'ai decidé de ne pas sortir. J'ai dit à Philippe de renvoyer ma voiture, et de n'en aller après avoir mis à l'écrire. Ce fut la mere de Donna Ignacia qui me porta de la lumiere. Mais il me vint un joli caprice. Lorsque la Bitaysere vint me dire à dix Heures que mon souper étoit sur la table, je lui ai dit de revenir, puisque je n'avois pas envie de manger — je m'avois couché, et j'ai mieux dormi. Le lendemain à neuf Heures Donna Ignacia entra dans ma chambre pour me témoigner toute la peine qu'elle avoit ressenti lorsqu'elle avoit vu le matin même que j'n'avois pas voulu= lu parler. — Mort vent, Brise, et malheureux j'ai bien fait à m'abs= tenir de souper — Vous avez l'air abattu — Je l'aurai mieux= Heures quand vous voudrez.

Le perruquier frisoit encore, elle me laissa. Je suis allé à la belle messe au Buen suceso où j'ai vu les plus belles courtisanes de Madrid. J'ai bien dîné avec Don Diego qui m'a dit à sa fille qu'elle avoit été la cause que je n'avois pas soupé — elle lui répondit que cela ne lui arriveroit plus. Je lui ai demandé si elle vouloit aller à Notre Dame de l'Atocha avec moi, et elle l'en montra derrieure en don= nant un coup d'oeil à son pere, qui lui dit que la veritable de= votion étoit inseparable de la gayeté, et de la confiance qu'on de= voit avoir en Dieu, en soi-même, et dans la probité des honetes gens qu'on approchoit, et que cela étant elle devoit croire que je

pourroit être un brave homme malgré que je n'eusse pas eu le bonheur d'être né Espagnol.

Cette clause me fit donner dans un grand eclat de rire qui ne fut pas pris en mauvaise part. Donna Ygnacia Louisa La main à son père, et me demanda avec candeur si je voulois conduire avec moi sa cousine — Quelle ne comité, lui dit son père regarde de ta cousine! Je reponds de Don Jaime — Je vous suis obligé, lui dis-je, mais si la cousine veut venir, et si Donna Ygnacia la desire, j'ai encore plus de plaisir, pourvu que ce soit l'aînée dont le caractere me plait mieux que celui de la cadette.

Après cet arrangement le pere s'en alla, et j'ai envoyé Philippe à l'ecurie pour faire atteler quatre mules; Donna Ygnacia d'un air tout content, et contrit me prie de lui pardonner ses foiblesses — Tout mon bel Ange, pour: rai que vous me pardonniez aussi si je vous aime — Ah! cher ami! j'ai peur de devenir folle, si je me tiens dans un combat qui me déchire l'ame — Point de combat, mon coeur. Oh aimez moi comme je vous aime, ou priez moi de sortir de chez vous, et de ne paroitre jamais devant vos yeux. J'aurai la force de vous obéir; mais je vous avertis que vous ne vous trouverez par heureuse — Oh pour cela, je le sais. Non non. Rester chez vous: cette maison vous appartient; mais achellement pour: mettez que je vous dise que vous vous trompez en supposant à ma grande cousine un caractere meilleur qu'à la petite. Je sais ce qui vous a fait croire cela la derniere nuit de car: naval; mais vous ne savez pas tout. La petite est une bonne enfant, et toute laide qu'elle est elle succomba à quelqu'un qui a su la rendre sensible; mais l'aînée dix fois plus laide,

le dépit qu'elle a de n'avoir jamais pu se faire aimer de personne
lavend méchante. Sachez qu'elle croit que vous l'aimez, et que
malgré cela elle dit du mal de vous; elle dit que vous êtes un
séducteur, que je n'ai pas pu vous réviter, mais que vous
ne réussirez pas avec elle — Ne m'en dites pas d'avantage,
je vous en prie, il faut la punir. Envoyez prendre la cadette.
— Très bien. Je vous remercie — Soit elle que nous nous ai-
mons! — Hélas! Oui — Pourquoi le lui dire! — Elle l'a
deviné; mais elle a un bon coeur; et elle se contente de me
plaindre. Elle veut que nous fassions ensemble une dévotion
à la sainte vierge de la Soledad, dont l'effet sera de nous gué-
rir toutes les deux d'un amour qui nous damne — Elle est
donc amoureuse aussi? — Oui; mais malheureuse, la pau-
vre petite, car elle aime toute seule. Imaginez vous quel
tourment — Vraiement! Je la plains; car telle qu'elle est,
je ne connois pas d'homme qui voulut d'elle. Voila pour ex-
emple une fille qui a besoin de ne pas aimer; mais vous....
— Mais moi. Mais vous. Mon ame est exposée à un plus
grand danger que la vôtre, car, je ne sais pas si je suis jolie,
mais on me sollicite; je suis obligée à me défendre, on aime
à damner; et il y a des hommes des quels il est impossible de
se défendre. Dieu m'est témoin que je suis allée la semaine sain-
te faire une visite à une fille qui avoit la petite verole ex-
près pour de l'attraper, et de devenir laide. Dieu l'a pas
voulu, et par dessus le marché mon confesseur à la Soledad
m'a fait une grande reprimande, m'ordonna une penitence
à laquelle je ne me serois jamais attendue — Dites la moi, je
vous en prie — Oui; je pense vous la dire. Après m'avoir dit qu'

NOR une belle physionomie indique une belle ame, et que c'est un don de Dieu, dont la personne qui l'a obtenu doit le remercier tous les jours, car la beauté est un charme qui rend la personne qui la possede recommandable à tout le monde, par conséquent il me dit qu'ayant fait une demarche pour devenir laide je m'étois rendue indigne du don que Dieu m'avoit fait, et je m'étois rendue coupable d'ingratitude vis à vis du seigneur. Il me dit donc qu'en penitence de ce crime je mettrai une once de rouge sur mes joues toutes les fois qu'il me paroitra d'être trop pale. J'ai dû le lui promettre, et j'ai acheté un pot de rouge; mais jusqu'à present je n'ai pas cru de devoir m'en servir. Ajouter à cela, que mon pere pouvoit y être apperçu, et pour lors je me trouverois fort embarrassée si je devois lui dire, que c'est par ordre de mon confesseur — dit il jeune votre confesseur? — Il a soixante et dix ans — Lui dites vous toutes les circonstances de vos pechés de faiblesse? — Oh pour cela je lui dis tout, car chaque circonstance pour petite qu'elle soit elle est un gros peché mortel — Vous interrogea-t-il? — Non, car il croit que je lui dis tout. C'est une grande peine; c'est une grande honte; mais il faut la souffrir. Il y a deux ans que j'ai celui-ci: avant lui j'en avois un qui étoit insoutenable. Il me demandoit des choses qui m'indignoient, qui m'insultoient. Je l'ai quitté — Que vous demandoit il? — Oh! Pigeon, je vous le dirai. — Quel besoin avez vous d'aller à confesse si souvent? — Quel besoin? Plut à Dieu que je n'en eusse pas besoin. Je n'y vais ce pendant que tous les huit jours — C'est trop — Ce n'est pas trop, car quand je suis en peché mortel je ne peux pas m'endormir. J'ai peur de mourir en dormant — Je vous plains, ma chere amie, car cette peur doit vous rendre malheureuse. Cet privilege que vous n'avez pas. Je compte beaucoup plus que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

voulu voir la miséricorde de Dieu.

La cousine arriva; et nous partîmes. Rien d'ailleurs n'est plus certain que ceci. Une fille dévote voulant quand elle fait avec son amant l'œuvre de chair cent fois plus de plaisir qu'une autre exempte de préjugés. Cette vérité est trop dure pourquoi je crois nécessaire de la démontrer à mon lecteur.

Nous trouvâmes beaucoup de voitures à la porte de l'église, qui par conséquent étoit pleine de dévots, et de dévotes de toutes les espèces. J'y vis entrer la Duchesse de Villadorias fameuse par son andromanie. Quand la fureur utérine la surprenoit elle ne pouvoit la satisfaire. Elle l'empruntoit de l'homme qui lui excitoit l'instinct, et il devoit la satisfaire. Cela lui étoit arrivé plusieurs fois dans des assemblées publiques, d'où les assistants avoient dû se retirer. Je l'avois connue en bal, elle étoit encore jolie, et assez jeune; elle étoit à genoux par terre lorsque je suis entré avec les deux dévotes, et elle fixa d'abord les yeux sur moi, comme cherchant à me reconnoître, car elle ne m'avoit vu qu'en domino. Mes dévotes enchantées d'être là prièrent pour une demi heure, puis se levèrent pour partir, et la Duchesse se leva avec. Hors de l'église, elle me demanda si je la connoissois, et lorsque je l'ai nommée elle me demanda pourquoi je n'allois pas la voir, et si j'allois chez la Duchesse de Benevento. Je lui ai dit que non; mais je l'ai assurée que j'irois lui faire ma révérence.

Allant pour ~~Nous allâmes~~ nous promener à los Baltazes, le chemin faisant j'ai expliqué aux deux cousines la qualité de la maison de la Duchesse. Donna Ignacia gronderie à ma demande si je plaisantois parole, et je l'ai vue respirer quand je lui ai dit que non;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je ris quand je pense à certains faits qu'une misérable philoso-
phie s'obstine à mettre toujours entre les problematiques, tandis
qu'ils sont decidés depuis que la raison existe. On voudroit savoir
quel est celui des deux sexes qui ait plus de raison de s'intéresser
à l'oeuvre de chair par rapport au plaisir qu'il ressent à l'ex-
crer. On a toujours dit que c'est le feminin. Homere a fait rai-
re une dispute entre Jupiter, et Junon; Thersitar qui avoit
été femme prononça une sentence vraie; mais qui fait rire,
parcequ'il semble qu'on ait mis les deux plaisirs sur une balance:
Une raison romaine a fait dire aux praticiens que le plaisir de la
femme doit être plus grand, puisque la fête se fait dans sa propre
maison, et cette raison est très plausible, car avec toute la cons-
dition elle n'a besoin que de laisser faire; mais ce qui rend la véri-
té palpable à un esprit physicien est que si la femme n'avoit pas
plus de plaisir que l'homme, la nature ne l'intéresseroit pas
à l'acte plus que lui; elle n'auroit pas plus de besogne que lui;
et plus d'organes; car quand ce ne seroit que cette bourse qu'elle
ont entre l'intestin rectum, et la vessie, qu'on appelle matrice, et
qui est absolument une partie étrangere à son cerveau, et par
conséquent indépendante de la raison, il est certain qu'on peut
bien concevoir la possibilité de la naissance de l'homme sans
qu'un male l'ait semé; mais jamais sans qu'un vase l'ait
contenu, et rendu en état de pouvoir travailler à l'air avant
que de sortir à la lumiere.

Or il est bon de reflechir que cet être matrice qui n'a qu'une
issue de communication correspondante au vagin monte en fureur,
lorsqu'il ne se voit pas occupé par la matiere pour laquelle la
nature l'a fait, et l'a placé dans la plus decisive de toutes les par-
ties du corps de la femme: Il a un instinct qui n'entend pas
raison du tout; et si l'individu dans lequel il est s'oppose à sa vo-
lonté, il fait le diable a quatre, et cause des maux très violens
dans le corps, et l'esprit au tyran qui ne veut pas le contenter: la faim à laquelle
il est sujet est bien peu que la comune: si la femme ne lui don-

ne pas la nourriture qu'il demande pour le canal, dont elle est
seule maîtresse, il devient souvent furieux, et parvient ainsi
à prendre sur elle un empire auquel nulle force peut résister.
Il la menace de la mort, il la rend andromaque comme la
duchesse que j'ai nommée; une autre duchesse que j'ai connue
à Rome il y a vingt-cinq ans, deux grandes dames vénitien-
nes, et vingt autres, qui toutes ensemble me firent juger
que la matrice étoit un animal s'irrite, si irraisonable, si indom-
table, qu'une femme bien sage, bien loin de s'opposer à ses
caprices, devoit y condescendre en s'humiliant, et la soumettant
par un acte de vertu à la loi à laquelle Dieu l'avoit fait
naître sujette. Ce fureur utérine est cependant susceptible d'une
économie; il n'est méchant que quand une fanatique l'irrite: il
donne des convulsions à celle ci; il fait devenir folle celle là; il fait
devenir l'autre dévote, sainte Thérèse, sainte Agnès, et il fait
une quantité de Hermaphrodites, qui ne sont cependant pas plus
malheureuses que les innombrables qui passent les neuf mois de leur
dernier, moitié éveillées, tenant entre leurs bras S.t Antoine de
Padoue, S. Louis Gonzague, S. Ignace, et l'enfant Jesus. Ramas-
quons que ces pauvres malheureuses disent tout à confesse au
prêtre, ou au moins qui préside à leurs consciences; et qu'il est
bien rare que le sacré bonneau les déshonore. Ha peur de de-
vancer la planète en la mondant..

Après l'examen de tous ces maux auxquels nous sommes
ne sommes pas sujets, je demande s'il est à présumer que la na-
ture, semper sibi consona toujours juste dans ses réactions, et dans ses dédommagemens,
n'ait pas donné en partage au sexe féminin un plaisir égal en
agrément aux maux désagréables qui y sont attachés. Ce que
je peux affirmer est ceci. Le plaisir que j'ai ressenti lorsque la
femme que j'ai aimé m'a rendu heureux fut certainement grand;
mais je sais que je n'en aurois pas voulu si pour me le procurer
j'eusse dû m'exposer au risque de devenir enceint. La femme s'y

exposa après même qu'elle en avoit fait plusieurs fois l'expérience : elle trouva donc que le plaisir vaut la peine. Après tout cet examen, je me demande, si je voudrois renaître femme, et curieux à part, je dis que non. J'ai aller d'autres plaisirs étant homme, que je ne pourrois pas avoir étant femme, qui me font preferer mon sexe à l'autre. Je conviens cependant que pour avoir le beau privilege de renaître, je me contenterois, et je ligneroit, principalement aujourd'hui, à renaître non seulement femme, mais brute de quelconque espece, bien entendu que je renaitrois avec ma memoire, car sans cela ce ne seroit plus moi.

A los Baltazes nous avons pris des glaces. Mes deux demoiselles retournerent chez moi fort contentes du plaisir que je leur avois procuré ce jour là sans offenser le seigneur Dieu qu'elles aimoient de tout leur coeur, malgré qu'il leur defendoit d'aimer un homme qui n'étoit pas leur mari. Donna Igna-cia que j'aimois beaucoup, et qui étoit faite pour l'être du plus difficile de tous les hommes, charmée d'avoir passé toute la journée avec moi sans que j'eusse rien entrepris sur elle, ayant effectivement peur que je ne me tinsse pas dans les mêmes bornes à souper, elle me pria de faire souper avec nous la cousine : j'y ai consenti, meme avec plaisir : cette cousine étoit aussi laide que laide, son unique qualité étoit d'être bonne, et compatissante ; elle avoit le même age que Donna Ignacia : après qu'elle m'avoit confié qu'elle lui avoit dit tout ce qui étoit arrivé entre nous, je n'étois pas faché qu'elle se trouvât troisieme à nos entretiens : elle ne pouvoit m'apporter aucun obstacle. Donna Ignacia croyoit que je n'osoisois rien tenter à sa presence.

On avoit déja mis un troisieme couvert, lorsque j'ai entendu quelqu'un monter l'escalier. Elle me dit que c'étoit son pere ; je suis allé moi même le prier de descendre, et de souper avec nous ; il vint avec plaisir. Cet homme étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

aimable. Ses maximes de morale que de tems en tems il pro-
nonçoit m'ennuioient: il se feroit un point d'honneur de
faire parade de bonne foi: il croyoit que j'aimois sa fille,
mais en tout honneur, se fiant à ma probité, ou à sa de-
votion: j'ai toujours cru qu'il se seroit cru offensé, et qu'il
ne l'auroit jamais laissé seule avec moi s'il avoit cru que
nous avions déja fait en carnaval tout ce que l'amour nous
avoit ordonné de faire.

Ce fut donc lui qui fit à table toute la conversation ai-
sis près de sa niece, et vis à vis de sa fille qui étoit auprès de
moi. Il faisoit grand chaud, je l'ai prié d'ôter sa veste pour
me mettre en liberté d'en faire de même, et d'engager
la fille à souper comme il elle étoit dans sa chambre,
et il fit cela sans trouver trop de difficulté vis à vis de sa
fille, car elle avoit un très beau sein, mais ce fut la mere
à boire de reduire sa niece à faire la même chose; elle
céda à la fin très honteuse de ne montrer que des os sous
une peau noire; mais je lui ai fait la grace de ne jamais
la regarder. Donna Ignacia lui raconta tout le plaisir qu'
elle avoit eu à l'adoration de notre signora de l'Atocha,
et à Los Barbares, et elle lui dit après qu'elle avoit vu la
Duchesse de Villadarias, qui m'avoit invité à aller chez elle.
Ce bon homme alors se mit à philosopher sur la maladie
de cette dame en plaisantant, et raconta beaucoup de faits,
aux quels j'ai fait avec lui des grands commentaires, que les
deux cousines firent semblant de ne pas comprendre. Le
bon vin de la Mancha nous tint à table deux heures; il
dit à sa niece qu'elle pouvoit coucher avec sa fille dans la
chambre qui étoit auprès de la mienne, dont le lit étoit ~~etoit~~ large:

celui de sa fille dans le cabinet en haut ~~était~~ était fort étroit, et
la nuit ~~était~~ était brulante - J'ai dit qu'elle me feroient honneur.
Donna Ygnacia rougissant dit à son père que cela ne convenoit pas, que la chambre n'étoit reparée de la mienne
que par la portiere dont la moitié en haut étoit de
vitres. J'ai regardé Don Diego avec un sourire.

Le brave homme alors fit une harangue à sa fille qui
me fit presque rire. Il lui reprocha son orgueil, sa malice,
sa devotion, sa mefiance. Il lui dit que je devois avoir au
moins cinq années plus qu'elle, et qu'avec son corps on
elle avoit commis un peché plus grand que celui qu'elle
auroit pu commettre pour quelque petite complaisance
amoureuse à laquelle son esprit auroit pu se plier.
Je suis sûr, lui dit il, que dimanche tu oublieras de t'ac-
cuser du crime d'avoir soupçonné Don Jaime, d'une capable
action moins qu'honnete. Elle me regarda, me de-
manda excuse, et me dit qu'elle coucheroit là où nous
étions. La coquine ne dit pas un seul mot contre, et
le pere monta fort content de m'avoir donné une
nouvelle marque de la noblesse.

J'ai decidé de me servir pour inviter l'amour de Donna
Ygnacia, qui m'aimoit, et qui s'étoit proposé peut être
une resistance qui m'auroit fait de la peine. Je leur ai
souhaité une bonne nuit avec le plus doux langage, en les
assurant qu'elles pouvoient être tranquilles, et je suis allé
dans ma chambre, où je me suis couché d'abord, après.
avoir ~~éteint~~ mis ma bougie
~~laissant la lumiere~~. Mais je me suis d'abord levé pour faire
voir, si elles ne se servoient pas de l'occasion pour
parade de leurs beautés secretes, dont elles pouvoient se

passer de me soupçonner observateur. La laide coquine para tout bas à Donna Ignacia, qui étoit déjà en posture de se deffaire de sa jupe, et un moment après elle souffla la bougie. Je me mis couché. Le lendemain à six heures je me leve, et à travers des vitres je vois le lit fait, et tout en bon ordre; point de deux coquines. C'étoit la troisieme fête de la Pentecote, elles étoient certainement allées à la messe à la Soledad.

Donna Ignacia rentra seule à dix heures, j'ecrivois tout bas: elle pour sortir à onze, et aller à la messe. Elle me dit qu'elle étoit restée trois heures à l'eglise avec sa coquine qu'elle avoit laissée à la porte. J'imagine que vous etes allée à confesse — Non. J'y ai été dimanche; et j'irai dimanche aussi — Je suis charmé que votre confession ne deviendra pas plus longue à courir de moi — Vous vous trompez — Comment je me trompe. Je vous entens. Sachez que je ne veux pas que nous nous damnions pour des simples delits. Je ne mis venue chez vous ni pour vous tourmenter, ni pour devenir martire. Ce que vous avez fait avec moi le dernier jour de carneval a fini de me rendre amoureux de vous, et vous me faites horreur quand je pense que ma tendresse, et la votre sont devenues le sujet de votre repentir. J'ai passé une fort mauvaise nuit, et je dois avoir soin de ma santé. Je dois penser à vous oublier, et je dois commencer par éviter votre presence. Je garderai votre maison; mais je commencerai demain à aller me loger ailleurs. Sachez que si votre religion est bien entendue, vous devez chercher à approuver la pratique que je prens. Communiquez la à votre confesseur Dimanche, et vous verrez qu'il l'approuvera — Ce que vous dites est vrai; mais je ne peux pas y con:

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

110 210

sentir. Vous êtes le maître de vous éloigner de moi; je le souffrirai en silence; je laisserai dire mon père; mais sachez que je serai la plus malheureuse de toutes les filles de Madrid.

Après ces paroles, elle baissa ses beaux yeux, elle versa des larmes, et elle m'ecrivit — Donna Ignacia je vous aime, et j'espere que la passion que vous m'avez inspirée ne sera pas la cause de ma damnation: je ne peux — vous voir, sans vous aimer, ni vous aimer sans vous en donner les marques que l'amour m'ordonne impérieusement que je vous donne ne fussent qu'elles vont nécessaires à mon bonheur. Si je m'en vois vous me direz que vous deviendrez malheureuse, et je ne peux pas m'y résoudre, si je reste sans que vous changiez de système c'est moi qui deviendrai malheureux, et qui perdrai même ma raison. Dites moi actuellement ce qu'il faut que je fasse. Dois-je m'en aller ou rester? Choisissez — Reiter. — Vous savez donc bonne, et rendre avec moi, comme vous l'avez été, peut être pour mon malheur — Helas! j'ai dû m'en repentir, et promettre à Dieu de n'y retomber plus. Je vous dis de rester, parceque je suis sure qu'en huit ou dix jours nous prendrons ensemble une telle habitude que je ne vous aimerai que comme un frere, ou un frere, et vous parviendrez à pouvoir me serrer entre vos bras, comme si j'etois votre sœur, ou votre fille — Et vous dites que vous en etes sûre! — Oui, mon cher ami, sûre — Vous vous tromper — Souffrez que je me trompe. Le croirez vous que je serois du plaisir à me tromper! — Grand Dieu! Qu'entens-je! Je vois que c'est vrai. Ah malheureuse devo- tion! — Pourquoi malheureuse! — Rien, ma chere amie,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

je serais trop long, et je risquerais même. N'en parlons plus.
Je resterai chez vous.

Je suis sorti vraiment affligé plus à cause de cette fille qui à cause de moi, qui me croyoit frustrée de ce qu'elle m'avoit accordé sans l'empire qu'avoit pris sur elle une religion qu'elle entendoit mal. Je croyois que je devois m'en occuper à la déchiffrer, car quand même il m'arriveroit de jouir de nouveau d'elle en la surprenant dans des moments où mes paroles, ou mes caresses auroient porté le trouble dans son ame, la Divinité arriveroit, et une nouvelle promesse foi: le confesseur me la rendroit de nouveau vierge, et intraitable. Elle avoueroit de m'aimer, et elle apperoit de pouvoir à m'aimer autrement. Désir monstrueux qui ne peut exister dans une ame honnête qu'étant enclave d'une religion qui lui fait envisager le crime là où la nature ne peut pas permettre qu'il se trouve.

Je retourne chez moi à midi, et Don Diego croit de me faire la cour Dimanche avec moi. Sa fille me dit qu'au dessert. Je la prie de l'avoir polie, mais triste, et froid. Don Diego lui demande si dans la nuit je me suis levé pour aller à son lit, il ne manque d'elle, elle lui répond qu'elle ne m'a offert par aucun voyage, et que la verveine n'avoit été qu'habituelle. Je mets fin à ce discours en louant sa modestie, et en l'assurant qu'elle auroit raison de se garder de moi, si les lois du devoir n'avoient sur moi plus de force que les désirs que m'inspiroient ses charmes. Dimanche Don Diego trouva cette déclaration d'amour sublime, et digne d'un chevalier de l'ancienne table ronde. J'ai dû en rire.

Sa fille dit à son pere que je me moquois d'elle, et il lui repon-
dit qu'il étoit sûr que non, et qu'il croyoit même que je l'avois
comme quelque tems avant que d'aller chez lui la demander
pour la conduire au bal. Elle lui jura alors qu'il se trompoit
lui dis-je
— Vous avez juré en vain. Votre pere en sait plus que vous.
— Comment! Vous m'aviez vu? Où donc? — A la Soledad,
venant de prendre le voile incessamment, et sortant après
la messe de l'eglise avec votre petite cousine que vous a:
vez trouvé à la porte. Je vous ai suivi de loin, et vous pou:
vez deviner le reste.

Donna Ignacia resta interdite, autant que son pere
triomphe, et admire sa propre perspicacité. Il fit qu'il alloit à
los toros, que la journée étoit charmante, et qu'il falloit
y aller de bonne heure, car tout Madrid s'y trouveroit.
Je n'y avois jamais été, il me conseilla d'y aller, et il
dit à la fille d'y aller avec moi. Elle me demande fer:
dement si la compagnie me feroit plaisir. Je lui dis qu'
oui; mais avec condition qu'elle condiroit avec elle sa
cousine, car j'étois amoureux d'elle. Son pere acheta de
vive; la fille dit qu'elle le croyoit; elle l'envoya chercher,
et nous allons au grand amphytheatre hors de la porte
d'Alcala, où on donnoit cette magnifique corrida fête,
qui fait les delices de la nation. Il me falloit prendre.
Presque toutes les loges étoient occupées ou louées. Nous
nous mimes dans une où il n'y avoit que deux dames,
dont une, ce qui me fit rire, étoit la meme duchesse de
Villadarias que nous avions vu la veille à l'Atocha.
Mes demoiselles se mettent sur le devant, comme de raison,
et moi sur une planche plus elevée positivement derriere

la duchesse, qui venoit à avoir sa tête entre mes genoux.

Elle me fait compliment en françois sur l'heureux hasard qui nous faisoit rencontrer aux eglises, et au spectacle. Dona Ignazia étoit près d'elle, elle en fait l'eloge, elle me demande si elle étoit ma maitresse, ou ma femme, et je lui reponds que c'étoit une beauté pour laquelle je rougissois en vain. Elle rit, elle me croit, et elle commence à parler à Dona Ignazia, et à lui tenir les plus jolis propos du monde sur l'amour en supposant aussi docte qu'elle. Elle lui parle à l'oreille, l'autre rougit, la duchesse devient ardente, elle rit de tout son coeur, elle me dit que c'étoit la plus belle demoiselle de Madrid, qu'elle ne me demandoit pas qui c'étoit; mais qu'elle se croiroit heureuse, si je voulois aller à la compagne dîner chez elle avec cette charmante fille. Je lui promets d'y aller, car je ne pouvois pas faire autrement; mais je me dispense de lui fixer le jour. Elle m'oblige cependant à lui promettre d'aller lui faire une visite le lendemain à quatre heures. Ce qui m'a grandement fait qu'elle me dit qu'elle savoit seule. Ce mot indiquoit un rendez-vous en règle, et en forme; elle étoit jolie; mais elle étoit trop celebre: ma visite auroit trop fait parler. Le combat commença, et un silence general arrêta, car ce spectacle occupa toute l'attention de la nation.

D'une petite porte prirent, et entre dans l'arène un Taureau sortit, pédestrement, puis s'arrête, et regarde à droite, et à gauche comme pour découvrir celui qui peut lui en vouloir. Il voit un homme à cheval qui lui va contre au galop avec une longue lance sous main: le taureau court

à la rencontre, et le picadero lui porte un coup de sa
lance en l'esquivant, le taureau irrité le poursuit, et
s'il n'a pas enfoncé une de ses cornes dans le ventre du
cheval à la première rencontre il la lui enfonce à la seconde
à la troisième, ou à la quatrième, et renverse toutes les
fois de façon que le cheval court pour l'arène perdant, et
traînant ses boyaux, l'inondant de son sang, qui sort de
plusieurs endroits, jusqu'à ce qu'il tombe mort.
Il est rare que le taureau reçoive un coup de lance si bien
appliqué qui le fasse tomber mort sur le champ. Quand
cela arrive les spectateurs de la tête adressent le taureau
au vaincueur, et adroit picadero qui a su le tuer.
Il arrive très souvent qu'un taureau enfurieux tue
le cheval, et l'homme qui le monte. Cette atrocité est
regardée de sang froid: elle fait frémir l'étranger. A:
près un taureau on en fait venir un autre, comme au:
si un autre cheval. Ce qui me fit de la peine à ce spec:
tacle barbare auquel je me suis trouvé plusieurs fois
que le cheval pour lequel je m'intéressois beaucoup
plus que pour le taureau périssoit toujours sacrifié,
ariadné pour la satisfaction de la tête qui le montoit.
Ce que j'ai admiré à ce cruel spectacle fut la légèreté,
et la hardiesse des espagnols qui courent par la lice
à pieds contre le taureau enragé, qui quelquefois renverse
par des fureurs qui le dominent avec des cordes ne laiss:
se pas cependant de s'acharner tantôt contre l'un,
tantôt contre l'autre de ceux qui le blessent, et qui
evitent après sa fureur en se sauvant sans jamais
lui tourner le dos. Ces audacieux n'ont autre défense

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

que celle d'un manteau noir etendu lié au bout d'une
pique. Lorsqu'ils voyent le taureau qui est prêt à s'elan=
cer sur eux, ils alongent la pique en faisant voir au tau=
reau le manteau deployé; l'animal trompé laisse a=
lors l'homme pour aller contre le manteau, et l'homme
se sauve avec une legereté etonnante. Il court en fu=
yant des culbutes, et de sauts perilleux, et en sautant
quelque fois par dessus les barrieres. Cela occupe le spec=
tateur, et peut lui faire quelque plaisir, mais calculant
ensemble le tout, ce spectacle me paroit triste, et effro=
yable. N'est ce pas. La recette monte souvent a quatre
ou cinq mille pistoles. Dans toutes les villes d'Espagne
il y a un theatre fait pour ces combats. Quand le
Roi est à Madrid on y voit toute la cour excepté Leurs
Majestés. Charles III y alloit tous les jeudis
de l'année excepté le vendredi saint.

J'ai reconduit chez moi les deux comtes qui me fi=
rent mille remerciments. J'ai retenu la moitié de
souper, qui consiste dans la journée precedente resta
à coucher; mais Don Diego rougit en fille, et montra un=
peu fort triste, car etant de mauvaise humeur,
je ne trouvois pas des propos susceptibles de plaisanteries.
Donna Ignacia aussi devint morne, et pensive lorsque
on n'ayant demandé si j'irois vraisemblablement chez la Duchesse,
comme je lui avois promis, je lui ai repondu que je mon=
trois de proceder n'y allant pas — Nous irons ensemble,
lui dis-je, dîner un jour à la campagne chez elle — Oh!
pour cela non — Pourquoi — Parce qu'elle est folle. Et=
la mère dit à l'oreille des choses, dont je me serois offensé,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

216 si je n'avois reflechi qu'en me traitant de son egale elle pensoit de me faire honneur.

Nous nous levames de table, et ayant renvoyé Philippe, nous nous mimes aussi sur le balcon pour attendre Don Diego, et pour jouir aussi d'un petit vent qui dans la chaleur qu'il fait soit etoit delicieux. Assis l'un près de l'autre sur des carreaux, egayés par la bonne nourriture, excités par l'amour, invités par les mysterieuses Te: nebres qui sont empecher les amans de voir clair leur font esperer de n'etre vus de personne nous nous entregardames amoureu: sement. J'ai laissé tomber mon bras sur donna Ignazia; et j'ai co: lé mes levres sur sa belle bouche. En se laissant alors sever de plus près, elle me demanda si j'irois le lendemain chez la duchesse — Non, lui dis-je, si vous me promettez de n'aller pas à con: fesse Dimanche — Que dira mon pere confesseur, si je n'y vais pas! — Rien, s'il sait faire son metier. Mais raisonnons, je vous en prie.

Nous etions egalement dans la posture la plus decisive, et la comme qui nous avoit vu deja prets à nous livrer à l'amour, s'etoit mise au coin du balcon debout en nous tournant le dos. Sans bouger, sans changer de posture, sans retirer ma main qui jouissoit de la palpitation de son coeur amoureux je lui demande, si dans ce moment là elle pensoit à se repentir Dimanche du rendre ce me qu'elle etoit deja disposée à commet: tre — Non: je ne pense pas à present à la confusion que j'au: rai à le confesser; mais si vous m'y faites penser, je vous repon: drai à le confesser; mais si vous m'y faites penser, je vous repon: drai que certainement je le confesserai — Et apres que vous l'aurez con: fessé poursuivrez vous à m'aimer, comme vous faites actuelle: ment? — Je dois esperer en Dieu qu'il m'accordera la force de ne plus l'offenser — Je dois vous avertir, ma chere amie, que si vous poursuivez à m'aimer, Dieu ne vous accordera pas cette force. Mais comme je prevois que de votre coté vous ferez des efforts pour

meriter cette grace, je mis au desespoir de prevoir que tout au moins
Dimanche au soir vous vous garderez de commettre avec moi Le
doux peché que nous allons commettre actuellement — Helas!
mon cher ami! C'est vrai; mais pourquoi y penser actuelle:
ment? — Mon coeur; le votre est une espece de quiétisme beau:
coup plus scelerat que l'oeuvre de chair que l'amour nous rend
si cher. Je ne peux pas être de moitié avec vous dans une sele:
ratesse proscrite dans ma religion, malgré que je vous adore,
et que je me trouve actuellement le plus heureux des hommes.
Un des deux donc. Ou promettez moi de cesser d'aller à con:
fesse pour tout le temps que je resterai à Madrid, ou souffrez
que je me rende dans ce moment même le plus malheu:
reux des mortels en me retirant, car je ne peux pas me livrer
de bonne foi à l'amour songeant au chagrin que votre resistance
me causera Dimanche.

En lui faisant cette terrible remontrance je l'ai tendrement serrée
entre mes bras en lui prodiguant toute sorte de caresses dans toute
l'effervescence de l'amour; mais avant que de venir au fait je
lui ai de nouveau fait la demande si elle me promettoit de
s'abstenir d'aller à confesse Dimanche — Ah! mon cher ami,
actuellement vous etes cruel, vous me rendez malheureux.
Je ne peux pas en conscience vous faire cette promesse.

A cette reponse je devien immobile, je ne vais pas en avant,
et je la vens effectivement malheureuse pour la mettre en état
d'etre parfaitement heureuse à l'avenir: cela me coute, mais
je souffre tout etant certain que ma peine ne durera pas long
temps. Donna Ignacia que je n'avois pas pour cela reparée est
au desespoir de me voir dans cette inaction: La pudeur l'empeche
de me solliciter ouvertement; mais elle se permet de me redoubler
ses caresses, de me reprocher la seduction, et la cruauté. Sa cousine
dans ce moment se trouve, et nous dit que D. Diego entroit

Nous etant remis en posture decente, et la comtesse s'etant assise pres de moi Don Diego me fit compliment, puis il s'en alla nous souhaitant un bon sommeil. J'en ai fait autant de l'air le plus triste à la charmante Donna Ignacia que j'adorois, qui me faisoit pitié, et que je devois traiter ainsi pour la rendre aussi heureuse que moi.

- Apres avoir éteint ma bougie, je me suis tenu une demie heure à l'espionner au travers des vitres. Assise sur un fauteuil avec un air de desolation elle ne repondit jamais un seul mot à tout ce que la comtesse lui dit, et que je ne pouvois pas entendre. Sa comtesse étant allée se coucher j'ai cru qu'elle se determineroit à venir dans mon lit, et je m'y suis mis; mais je me suis trompé. Le lendemain de tres bonne heure elles quitterent ma chambre, et Don Diego descendit à midi pour dîner avec moi, et me dire que sa fille opprimée par un grand mal de tête n'étoit pas même allée à la messe. Elle étoit au lit accablée — Il faut la ~~faire~~ persuader à manger quelque chose — Au contraire. Elle se portera bien ce soir ne mangeant pas, et elle soupera avec nous.

Je suis allé lui tenir compagnie après avoir fait la sienne, assis près d'elle, et lui disant pour trois heures de suite tout ce qu'un amant comme moi pouvoit dire à une fille qu'il falloit forcer à changer de système pour la rendre heureuse; et elle tint toujours ses yeux fermés, ne me repondant jamais rien, souriant seulement lorsque je lui disois quelque chose de fort touchant. Je l'ai quitée pour aller me promener un peu de S. Ferme en lui disant que si elle ne descendoit pas à souper avec moi je jugerois qu'elle ne vouloit plus me voir. Elle a craint la menace, et elle vint se mettre à table lors-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

que je ne l'espérois plus ; mais pale et defaite. Elle mangea
fort peu, et elle ne me dit jamais rien, parcequ'elle étoit con-
vaincue, et elle ne savoit que me dire. Les larmes qui sorto-
ient de tems en tems de ses yeux sans la moindre contraction
dans sa jolie figure me transperçoient l'ame. La peine qu'elle
me faisoit étoit incroyable ; je craignois de ne pas pouvoir l'en-
durer, car je l'aimois, et je n'avois pas à Madrid une diversion
qui put me dedomager de cette abstinence. Avant de monter
chez elle elle me demanda si j'avois fait à la duchesse la visite
que je lui avois promis, et elle me parut moins triste quand
je lui ai dit que je n'y avois pas été, ce dont Philippe pouvoit
l'assurer, car c'étoit lui qui lui avoit porté la lettre dans
laquelle je demandois excuse à cette dame si je ne pouvois
pas avoir l'honneur de lui faire ma cour ce jour là —
Mais vous irez un autre jour — Non, ma chere amie, car je
vois que cela vous feroit de la peine. J'ai embrassé tendre-
ment Donna Ignacia en soupirant, et elle me laissa affligé
autant qu'elle.

Je croyois très bien que ce que j'exigeois d'elle étoit beau-
coup trop ; mais j'avois raison d'espérer de la reduire,
puisque j'avois connu la grandeur de son panchant à
l'amour. Je ne croyois pas de la disputer à Dieu ; mais
c'étoit elle même qui m'avoit dit qu'
à son confesseur. L'étoit embarrassée avec son confesseur, si
elle se trouvoit embarrassée avec son confesseur, si
elle craignoit d'aller à confesse, et remplie de probité, et
de sentiment d'honneur lorsqu'elle, elle ne pouvoit
se déterminer ni à tromper le confesseur, ni à se
résoudre à combiner son amour avec ce qu'elle con-
voit devoir à sa Religion. Elle pensoit juste.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Le vendredi, et le samedi elle ne fit ni plus, ni moins. Son père, qui nous avoit reconnus amoureux la faisoit dîner, et souper avec moi comptant sur les sentimens de l'un, et de l'autre. Il ne descendoit que lorsque je l'envoyois prier de descendre. Sa fille le Samedi soir me quita avec l'air plus triste qu'à l'ordinaire détournant sa ~~me refusant le~~ tête, lorsque j'ai voulu lui donner le baiser avec lequel il me paroissoit de l'assurer de ma constance. J'ai vu de quoi il s'agissoit. Elle devoit aller recevoir le saint sacrement le lendemain. J'admirois la candeur de son ame, je la plaignois voyant la guerre que les deux passions devoient se faire dans elle même. Je commençois à craindre, et à me repentir d'avoir agi de façon à perdre tout pour ne m'être pas contenté d'un partage.

Voulant me convaincre de la chose de mes propres yeux, je me leve le lendemain de bonne heure, je m'habille tout seul, et j'attens qu'elle sorte. Je savois qu'elle alloit prendre sa petite covine; je sors après elle, et je vais tout droit à la petite église de Soledad, et je me mets derriere la porte de la sacristie, où je voyois tous ceux qui entroient dans l'eglise, et où on ne pouvoit pas me voir. ~~Je vais~~ Un quart d'heure après je vois les deux coviner qui entrent, et qui après avoir prié se levent, et se separent. Une va se mettre proche d'un confessional, l'autre près d'une autre. Je ne me suis occupé que de Donna Ignacia. Elle alla à son tour dans la niche, et j'ai vu le confesseur qui après avoir donné une absolution à droite, tenoit la tête à gauche pour ecouter Donna Ignacia. Cette confession m'ennuyoit, me revoltoit, puisqu'elle ne finissoit jamais; que lui dit elle donc? Je voyois le confesseur qui de

tems en tems paroit à la penitente. J'étois pour m'en
aller, cela duroit depuis une heure. J'avois assisté à trois messes.
Je la vois à la fin se lever, j'avois déjà vu la laide cousine
au maitre autel prendre l'eucaristie.

Donna Ignacia avec ses yeux bainés, et le maintien d'une
sainte va se mettre à genoux de mon coté, où je ne pouvois
par la voir; j'imagine qu'elle entend la messe qui se disoit à
l'autel qui etoit à quatre pas d'elle. J'attendois de la voir
à la fin de la messe au maitre autel pour prendre le sa-
crement; mais point du tout. Je la vois se retirer à la con-
fession à la porte de l'Eglise, et s'en aller. C'en est fait. Elle
fit une confession sincere, me dit-je dit, elle avoua sa passion,
le confesseur a exigé d'elle de renoncer qu'elle n'a pas pu
lui promettre, et le fourbe, fidele à son metier, lui retira
l'absolution. Me voilà perdu. Qu'arrivera-t-il? Mon repos,
et celui de cette digne fille, honnete devote, et violemment a-
moureuse veulent que je quitte cette maison. Malheureux!
Je devois me contenter d'avoir de tems en tems pour
surprise, de la voir aujourd'hui diner avec moi toute
en larmes. Je dois la delivrer de cet enfer.

Je vais chez moi fort triste, fort mecontent de moi même,
je congedie le perruquier parceque je veux me mettre
au lit, je dis à la Biscayene de ne me servir à diner que quand
j'appellerois, j'entens Donna Ignacia qui rentroit, je me me
couche pas de la voir, j'me renferme, je me couche, et je
dors jusqu'à une heure. Je me leve, j'ordonne qu'on me
serve, et qu'on avertisse le pere ou la fille de descendre à
diner avec moi, et je vois la fille vetue en corset noir, avec

des rubans de soye sur toutes les coutures. Il n'y a pas en toute
l'Europe un habillement plus seduisant quand la personne a
une belle gorge, et une taille fine. En la voyant si jolie, en ob=
servant la serenité de son air je ne peux m'empecher de lui
faire mon compliment. Ne m'attendant pas à lui voir ce
maintien j'oublie le baiser qu'elle m'avoit refusé la veille,
je l'embrasse, et je la trouve douce comme un mouton. Mais
Philippe descendoit, je ne lui dis rien; et nous nous mettons à
table. Je reflechis à ce changement, je le calcule, je con=
clus que l'Espagnole à surtè le secret; elle a pris son parti
de me voir heureux; mais il faut me rien dire, faire sem=
blant de ne rien savoir, et la voir venir.

Sans diminuer nullement le contentement qui in=
ondoit mon ame, je lui parle comme
mens que Philippe me laissoit libres, et je la vois non
seulement degagée, mais ardente. Elle me demande, avant
que nous nous levions de table, si je l'aimois encore, et avide
de ma reponse elle me prie de la conduire à Los toros. Vite
le tireur; je mets un habit de tafetas à bordure de Lyon,
que je n'avois jamais mis, et nous allons à pieds au com=
bat n'ayant pas la patience d'attendre la voiture, et a=
yant peur de ne pas trouver de place; mais nous en
trouvons deux dans une grande loge, et elle est contente
de ne pas me voir, comme la derniere fois que je de la rivale.
Après le combat, la journée étant charmante, elle veut que
je la conduise al prado, où nous trouvons tout ce qu'il y a=
voit de plus galant à ~~Paris~~ Madrid en femmes, et en hommes. Se
tenant à mon bras, elle paroissoit vaine de se montrer

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

comme appartenente à moi, et elle me combloit de joye.

Mais voila l'ambassadeur de Venize, à pied comme nous, avec son favori Manucci, qui nous rencontre. Ils etoient arrivés d'Aranguez ce jour là, et je n'en savois rien. Ils m'approchent avec toute la decence Espagnole, et l'ambassadeur me fait un compliment qui flatte infiniment Donna Zenaïda, qui fait semblant de ne l'avoir pas entendu. Après un tour de promenade il me quite en me disant que je lui ferois plaisir si je pouvois aller dîner avec lui le lendemain. Vers la fraîche nous allons prendre des glaces, et nous revenons chez nous, où nous trouvons Don Diego qui fait compliment à la fille de la voisine de bon humeur, et de l'être reste en passant la journée avec moi. Je le prie à souper avec nous, il le veut bien, et il nous amuse avec cent petites histoires galantes, qui me developpent toujours plus son beau caractere ~~de cet homme~~. Mais avant de monter à sa chambre voila les paroles ~~parolles~~ precises traduites à la lettre avec les quelles il m'a surpris "Amigo Di Zaire je vous laisse ici jouir au balcon avec ma fille de la fraiche nuit, je suis charmé que vous l'aimiez, et je vous assure qu'il ne tiendra qu'à vous de devenir mon gendre d'abord que vous serez en sorte que je puisse dire que je suis certain de votre noblesse. Je serois trop heureux, ma charmante amie, dis-je d'abord à la fille, si cela pouvoit se faire, mais sachez que chez moi on n'appelle nobles que ceux qui par leur naissance ont le droit de gouverner l'état. Je serois noble, si j'etois né en Espagne; mais tel que je suis je vous adore, et j'ai bien d'esperer que vous allez me rendre d'abord entierement heureux — Oui, mon cher ami, entierement, mais je veux l'être aussi, point d'infidelité.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

— La moindre. Parole d'honneur — Venez donc me dit elle fermons ce balcon — Attendons un quart d'heure. Eteignez les bougies; et ne fermez pas la porte. Dites moi, mon ange, mon bonheur, je ne m'y serois jamais attendu — Si c'est un bonheur vous le devez à une tyrannie qui vouloit me mettre au desespoir. Dieu est bon, il ne veut pas, j'en suis sûre que je devienne mon bourreau. Quand j'ai dit à mon confesseur, qu'il m'étoit absolument impossible de cesser de vous aimer, comme il m'étoit impossible de ne commettre avec vous aucun excès, il m'a dit que je ne pouvois pas avoir cette confiance en moi, d'autant plus que je m'étois déjà trouvée faible. Cela étant il vouloit que je lui promisse de ne plus me trouver avec vous tête à tête. Je lui ai dit que je ne pouvois pas lui promettre cela, et il m'a parce qu'il m'abandre. J'ai souffert pour la première fois de ma vie cette affront avec une force d'esprit, dont je ne me croyois pas capable, et me mettant entre les mains de Dieu j'ai dit en moi-même: qu'il arrive ce qu'il voudra, je ne renoncerai pas à mon parti. Tant que vous m'aimerez je ne serai qu'à vous, et lorsque vous partirez d'Espagne je trouverai un autre confesseur. Ce qui me console est que mon ame est très tranquille. Ma cousine, à qui j'ai tout dit, en est toute étonnée; mais elle a très peu d'esprit. Elle ne voit pas que le mien n'est qu'un égarement passager.

Après cette declaration, qui me feroit voir toute la beauté de son ame, je l'ai mise entre mes bras, et je l'ai conduite sur mon lit, où je l'ai tenue jusqu'aux premiers rayons de l'Aurore tout à fait libre de scrupules. Elle m'a laissé plus amoureux que jamais.

1768

B d XI

("au commencement de Septembre", page 237)

("c'étoit le commencement d'Octobre," 250)

Chap. IV

(Original Tome IX Chap VIII)

pages 225 à 256

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

-861-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

## Chapitre VIII

Une indiscretion de ma part me vaut Mannucci ennemi. Sa vengeance. Mon depart de Madrid. Saragoce. Valence. La Nina. Mon arrivée à Barcelone.

Voici le moment où la verité me contriste, parceque je me vois dans l'obligation de la dire, et de m'avouer coupable d'une indiscretion, qui cependant pourra faire porter sur moi au Lecteur un faux jugement s'il la prendra pour caractéristique.

J'ai dîné le lendemain chez l'ambassadeur de Venise, où j'ai eu le plaisir de savoir qu'à la cour le ministre, et tous ceux qui m'avoient connu avoient de moi toute la bonne opinion que je pouvois desirer. Trois ou quatre jours après le Roi retourna à Madrid avec toute la famille royale, et les ministres chez les quels j'allois continuellement pour l'affaire de Sierra Morena. Je me disposois à y faire un voyage. Mannucci, qui poursuivoit à me donner les marques de l'amitié la plus sincere, me voit venir avec moi pour son plaisir, avec une aventuriere qui s'appelloit Porto Carrero, qui se disoit niece, ou fille du feu Cardinal, ayant par cette raison des grandes prestations, et qui en recevoit n'étoit autre chose que la concubine de l'abbé Bigliardi conseil de France à Madrid. BnF MSS

Mes affaires etant dans cette position, le Genie ennemi de celui qui étoit à ma garde fit arriver à Madrid le Baron de Taitbout liegeois, grand veneur de la Principauté, connu jusqu'à son fripon comme tous ceux qui disent encore aujourd'hui qu'il étoit Loyal. Il m'avoit connu à Spa, où je lui avois dit, que j'allois en Portugal, et il s'y acheminoit pour m'y rejoindre comptant beaucoup sur mon amitié pour faire des bonnes

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

126 connoissances propres à remplir la bourse avec l'argent des dupes.

Rien n'a jamais démonté dans toute ma vie aux joueurs d'
cela
avantage que j'étois de leur clique, et malgré il voulurent tous
toujours me croire grec. Je devois l'être. Ils croyoient de me
faire honneur. Comment pouvoient ils me croire et ayant
tous les dehors, toute l'apparence, et toute l'enveloppe d'hom-
me d'esprit! Ils me parloient à coeur ouvert, et ce qui est plai-
sant, je ne m'en défendois pas: je m'égayois: il falloit en agir
ainsi, ou m'appeller insulté. Le Baron de Trahison donc, qui
s'arrêta à Madrid d'abord qu'il sut que j'y étois, vint me voir,
se montra fort content de m'avoir trouvé, me flatta, et par
de façons honnêtes m'obligea à lui faire bon accueil. Il me
paroissoit que des simples politesses, et quelques connoissances
que je pouvois lui procurer ne pouvoient jamais me com-
promettre. Il me fit connoître son compagnon de voyage.
C'étoit un gros françois, fainéant, paroissoux, ignorant,
mais françois. Tout cela passe sans être vu que des exami-
nateurs, et on examine rarement le caractère intérieur d'
un françois, qui se présente bien, qui se met proprement,
qui est gai à table qui aime les filles, et qui fait face à la
débauche. Ce compagnon de Trahison étoit un capitaine de
cavalerie au service de France de ceux qui ont le bonheur d'
avoir obtenu un congé éternel.

Le quatrième ou cinquième jour Trahison me dit librement
qu'il n'avoit point d'argent, et me demanda trente ou qua-
rante pistoles, me disant qu'il m'en tiendra compte: je l'ai
remercié de la confidence, et librement je lui ai dit que je
ne pouvois le servir en rien en ce qui regardoit l'argent, puisque
j'en aurois besoin moi même en peu de tems — Mais nous

feront quelque bonne affaire, et l'argent ne pourra pas ainsi
vous manquer — Je ne sais pas si la bonne affaire se fera, et
en attendant je ne pense pas me priver du necessaire — Nous
ne savons comment faire pour tranquilliser l'Lette. Venez lui
parler — Si je lui parle je vous ferai plus de mal que de bien,
car il me demandera si je reponds pour vous, et je lui dirai
que vous êtes des seigneurs qui ne doivent pas avoir besoin qu'
un autre reponde pour eux; mais cette defaite n'empechera
pas l'Lette de penser que si je ne reponds pas c'est une mar:
que que je doute.

Comme je lui avois fait connoitre à la promenade le
comte Manucci, Voiture me persuada à le conduire avec
moi chez lui, et ce fut à lui que huit à dix jours après
il i ouvrit. Manucci obligeant, et grec de profession ne lui
donna pas d'argent; mais il lui fit connoitre un homme
qui lui en preta sans usure sur des gages. Ils firent quelque
partie, ils gagnerent quelque chose, sans que je m'en loye
jamais mêlé. Occupé par la colonie, et par donna
Ignacia, je voulois ma perir: une seule nuit que
j'avois passée Lors de chez moi auroit mis l'alarme dans
la belle ame qu'elle sacrifioit à l'amour.

Dans ces jours Monsieur Querini nouvel ambassadeur de Venise
arriva à Madrid pour remplacer Monsieur Mocenigo, que la
Republique avoit elu ambassadeur à la cour de Versailles. Le
Querini étoit homme de Lettres, qualité qui manquoit à Mo:
cenigo qui n'aimoit que la musique, et l'amitié
à la grecque

~~quoique pendant dehors il fasse beau on a toujours de la~~
~~de l'eau. A Venise il y a une grande quantité d'humidité~~
~~dans l'air et des brouillards épais qui~~
~~dissolvent quelquefois la voix des personnes,~~
~~principalement lorsqu'elles sont enrhumées~~
~~et les empêchent de parler pendant plusieurs jours~~
~~de suite: la respiration devient pénible:~~
~~bien, et il est bien rare que la meilleure poitrine~~
~~Lister.~~

Ce nouvel ambassadeur me devint favorable, et je fus convaincu en peu de jours que j'avois pu compter sur lui plus encore que sur M. Morosini.

En attendant, le Baron de Strahlenheim, et son ami durent penser à quitter l'Espagne: point de parties de jeu chez l'ambassadeur ni ailleurs, nulle espérance d'en faire à l'Escurial, il faut retourner en France; mais on doit à l'auberge, et il faut avoir de l'argent pour le voyage, et on n'en a pas. Je ne peux leur rien donner, Manucci n'a rien à leur donner non plus, nous sommes sans imaginer de ne le pouvoir pas non plus, nous sommes sans ressources à leur malheur, mais l'obligation de penser à nous même nous en premier chef nous oblige à être cruels ici à ici tout le reste de la terre.

Mais voila une surprise: Manucci vient chez moi un matin avec l'air inquiet et altéré qu'en voici il veut dissimuler — qu'est ce que tu as? — Je suis trahi malgré moi: le Baron Strahlenheim, auquel j'ai fait défendre la porte depuis huit jours, car, ne pouvant pas lui donner de l'argent, il me devoit, m'a écrit un billet Ligier au soir dans lequel il me dit qu'il se brûlera la cer-

velle aujourd'hui si je ne lui prete~~r~~ cent pistoles, et je vis sûr qu'il viendra à cet excès, si je les lui refuse — Il m'a dit la même chose il y a trois jours, et je lui ai répondu que je prêterois cent pistoles qu'il ne rentreroit pas. Fâché de ma trop plaisante réponse, il m'a proposé d'aller me battre avec lui : je lui ai répondu qu'étant désespéré il auroit sur moi, ou j'aurois sur lui trop d'avantage, et je l'ai quitté. Répond lui comme moi, ou ne lui réponds pas — Je ne le peux pas. Mieux voila cent pistoles. Portes les lui de ma part, et fais qu'il te fasse un billet dans les règles pour qu'on puisse l'obliger à rendre la somme à Liege, où à la fin il a du bien.

Admirateur de cette belle action, j'en me charge, je vais chez lui, je le vois effaré, interdit, et je ne m'en étonne pas, car j'attribue son trouble à la situation. Je crois de lui rendre la vie, et la bonne humeur en lui disant que j'étois porteur des cent pistoles qui lui étoient necessaires pour partir, et que c'étoit du comte Manucci qu'il recevoit ce plaisir ; mais point du tout, il accepte la somme, il me fait le billet dans toutes les regles que je lui prescris ; et il reste toujours triste, et noir. Il m'assure cependant qu'il partira avec son ami pour Bux : alors le lendemain, et que de là il passera à Avignon ou l'autre avoit un parent. Je lui souhaite bon voyage, je vais porter la lettre de change à Manucci, que je voi toujours troublé, et je reste à diner chez l'ambassadeur. Ce fut pour la derniere fois.

Trois jours après je vais pour diner chez les ambassadeurs, car ils demeuroient ensemble dans la <u>calle ancha</u> S. Bernard, et je reste surpris que le portier me dit que dans cette maison il

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1730 n'y a personne pour moi, et que je ferois bien à ne plus me
presenter à l'avenir à cette porte, car il avoit ordre de me re=
fuser l'entrée toutes les fois que je m'y presenterois.

A ce coup de foudre, dont je ne pouvois pas deviner la cau=
se je retourne chez moi, et je me mets à ecrire un billet
à Mauricci fort court, car il ne s'agissoit que de lui marquer le
fait, et de lui en demander la raison. Je le cachete, je le
lui envoye par Philippe, qui me le rapporte intacte. On
avoit eu ordre du comte Mauricci même de ne pas le re=
cevoir. Nouvelle surprise. Qu'est il arrivé? Je ne pouvois rien
deviner; mais je veux en perir, ou avoir une explication.
Je dine fort triste avec donna Ignacia, qui est inquiete,
mais qui il est inutile que j'informe de la raison de mon inquié=
tude, et après dîner dans le moment que j'allois sortir la
siesta voila le laquais de Mauricci qui me met entre les
mains une lettre, et qui s'en va sans vouloir attendre que
je la lise.

Dans la lettre j'en trouve une autre que je lis avant
de lire celle de Mauricci. Je vois signé le Baron de
Trattorre. Ce desespéré demandoit à Mauricci cent piè=
stres en pur prêt en lui promettant s'il les lui donnoit
de lui decouvrir un ennemi qu'il avoit dans l'homme qui
il croyoit le plus attaché à ses interets, et à la personne.

Mauricci me disoit en me donnant les lettres de Traitre, et d'
ingrat, que curieux de connoitre cet ennemi il avoit donné
d'abord rendez vous à Traitore au pré de S. Jerome ou après avoir reçu
parole d'honneur qu'il lui prêteroit l'argent il lui avoit promis
qu'il avoit cet ennemi dans moi même, puisque c'étoit de moi

qu'il avoit vu que le nom qu'il portoit étoit vrai ; mais que tou=
tes les qualités qu'il se donnoit étoient fausses. Ici il entroit
dans l'affreux détail de tout ce que je lui avois dit avec des
telles circonstances que trahison n'ayant pu savoir que de moi,
il ne pouvoit rester aucun doute à Manucci sur ma perfidie.
Il finissoit sa lettre pour me dire (et c'étoit trop) qu'il me con=
seilloit à quitter Madrid tout au plus dans huit jours.

Le lecteur ne peut pas se figurer l'abattement dans le
quel mon ame resta après cette lecture. C'étoit pour la
première fois de ma vie que je me trouvois coupable ~~d'une~~
~~véritable trahison~~, d'une indiscrétion mentionnée, de commise
sans raison, d'une ingratitude gratuite, et infernale
que je ne reconnoissois pas dans mon caractère, d'un crime
à la fin dont je ne me croyois pas capable ~~que je n'avois jamais~~
~~mais commis que je n'aurois jamais commis~~. Triste
comptes, honteux de moi même, reconnoissant toute l'é=
tendue de mon tort, et connoissant que ne méritant par
pardon, je ne devois pas même le demander, je me vis con=
centré dans la plus noire tristesse. Il me paroissoit pourtant
que Manucci quoique justement irrité ~~m'avoit~~ avoit commis une grande faun=
te à terminer sa lettre par le conseil ridicule qu'il me donnoit
de quitter Madrid en huit jours, car sachant quel homme j'étois
il devoit être sûr que je mépriserois son conseil. Il n'étoit pas as=
sez grand pour exiger de moi une pareille soumission, et de mon co=
té je ne devois pas après avoir fait une bassesse en faire une au=
tre qui me déclareroit non seulement le plus vil des hommes, mais aussi
incapable de lui donner toute autre satisfaction. Plongé dans le plus
noir chagrin, j'ai passé toute la journée sans savoir quel parti prendre,

RBR 232.

Et à neuf heures j'ai embrassé ma chere amie en la priant de manger mon
souper avec sa famille, et de me laisser seul, car je devois digerer le
plus grand chagrin que j'eusse eu de toute ma vie.

Apres avoir assez bien dormi pour mettre mon ame en état de pren:
dre le parti qui convenoit le plus à ma qualité de coupable, je me
mis levé, et j'ai écrit à l'ami que j'avois offensé la plus sincere de tou:
tes les confessions dans une Lettre dont il ne pouvoit pas pretendre la
plus ouverte. Je lui disois à la fin que s'il avoit une ame genereuse
cette Lettre devoit lui tenir lieu de la plus ample satisfaction; mais
que si par hazard cela ne lui suffisoit pas il n'avoit qu'à me pro:
poser ce qu'il pouvoit pretendre en l'assurant que je me prete:
rois à tout hormis à quelque demarche qui pouvoit me faire soup:
conner craintif de quelque trahison. Je veux, lui disois-je, vous
laisser le maitre de me faire arranger; mais je ne partirai de
Madrid qu'à ma comodité, et quand je n'aurai plus rien à y
faire. Apres avoir cacheté ma Lettre avec un cachet Ducal,
j'ai fait écrire l'adresse à Philippe dont il ne connoissoit pas
pour etre sur que Manuel la recevroit, je
la main, et j'ai envoyé la mettre dans la boete royale au
Pardo, où le Roi étoit allé ~~pour être éloigné de la~~
~~nouvelle~~. J'ai gardé toute la journée ma chambre en com:
pagnie de Donna Ignacia, qui me voyant revenu de cha:
grin de la veille n'insistoit plus pour en savoir le sujet. J'ai
aussi passé à la maison le lendemain esperant une reponse,
mais en vain. Le surlendemain, c'étoit un dimanche, je
sors pour aller chez le prince de la Cattolica, je m'arrete à
la porte, et le portier vient poliment à la voiture me dire
à l'oreille que S. E. avoit des raisons pour me prier de n'al:
ler plus chez lui. Je ne m'y attendois pas; mais apres ce coup
je m'attens à tous les autres. Je vais chez l'abbé Bigliardi,
et c'est son Laquais dans son antichambre, qui apres m'avoir

annoncé sortpour me dire qu'il n'y étoit pas.

En remontant dans ma voiture je vois D. Domingo Tavares, qui me dit qu'il a à me parler; je lui demande s'il veut que nous allions à la messe ensemble, il monte, et il me dit que l'ambassadeur de Venise l'ancien avoit dit au duc de Medina Sidonia qu'il étoit obligé de l'avertir que j'étois un mauvais sujet. Le Duc lui avoit repondu que d'abord qu'il l'en appercevroit il ne me permettroit pas l'accès à sa personne. Ces trois coups de poignards que je venois de recevoir dans le coeur en moins d'une demie Lieue[sic] me mettent aux champs: je ne reponds rien, je vais à la messe avec cet ami; mais après je revois mort je crois si je ne m'étois pas soulagé à lui raconter en détail tout le sujet de la colere de l'ambassadeur. Il me conseilla de n'en rendre compte à personne, car cela ne pouvoit qu'irriter Manucci devenu avec une espece de raison mon ennemi.

De retour à la maison, j'ai ecrit à Manucci de suspendre une trop lache vengeance, car il me mettoit dans la necessité de devenir indiscret avec tous ceux qui se croyoient obligés à me faire des affronts pour satisfaire à la haine de l'ambassadeur. J'envoie ma lettre ouverte à M. Gasparo Sodevini secretaire d'ambassade afin qu'il la lui remettoit. Après cela j'ai dîné avec ma maîtresse, et après dîné je l'ai conduite à Corpo où par Hazard je me suis mis dans une Loge proche d'un autre ou Manucci se trouvoit avec les deux ambassadeurs. Je leur ai fait la reverence, puis je ne les ai plus regardés.

Ce fut le lendemain que le Marquis Grimaldi me refusa l'audience. Je n'avois plus rien à esperer. Le Duc de Lerma m'a reçu, car il mepriséit l'ambassadeur à cause de ses armes marcultes,

p 34 234.

mais il me dit qu'il avoit desavoué l'instance de ne plus me re=
cevoir. Il me dit qu'avec cette persecution je n'avois plus rien à
esperer de la cour.

Une rage pareille étoit incroyable. C'étoit une pompe
que Machiavel feroit du pouvoir qu'il avoit sur sa femme ven=
geance. Pour se venger il avoit rompu les barrieres de la
bienséance. Pour se venger il avoit oublié D. Emanuel de Roda,
Comte. J'ai voulu voir s'il avoit oublié D. Emanuel de Roda,
et le marquis de Los Rios, mais je les ai trouvés infor=
més. Il ne me restoit que le comte de Aranda, et je pensois
d'y aller, lorsqu'un adjudant vint me dire que S. E. souhaitoit
me parler. Pour Los j'ai ~~eu~~ je me suis figuré tout ce que je pouvois de plus
sinistre.

On m'avoit marqué l'heure. Je trouve cet homme profond
tout seul, et je lui vois un air serein: je gagne courage. Il
me fait avancer près de lui, grace qu'il ne m'avoit jamais
fait; je me rassure — Qu'avez vous fait à votre ambassadeur
— Rien à lui directement; mais j'ai offensé son Roi dans
une confidence indiscrete, sans dessein de lui nuire, à un mal=
heureux qui est allé le lui vendre pour cent pistoles. Mauroci
invité m'a caché contre l'homme en place, l'homme qui l'
idolatre, l'homme auquel il fait faire tout ce qu'il veut. —
Vous avez mal fait; mais ce qui est fait est fait. Vous rentrez
que vous ne pouviez plus esperer de revoir dans votre projet,
car d'abord qu'il s'agiroit de vous placer, le Roi informé
que vous etes venu chez demanderoit de vos nouvelles à l'
ambassadeur — Faut il que je m'en aille monseigneur —
Non; mais l'ambassadeur m'en a fait l'instance. Je lui ai ve=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

pondu que je n'ai pas le pouvoir de vous renvoyer d'abord que vous ne faites rien contre les Loix. Il me dit que vous offensez par des mensonges, et par des calomnies l'honneur d'un sujet vénitien, qu'il est obligé de protéger, et qu'il connoit à fond. Je lui ai répondu que s'il vous etes calomniateur il faut vous attaquer par les voyes ordinaires, et vous livrer à la rigueur des Loix si vous ne pouvez pas vous justifier. Il a fini par me prier de vous ordonner de ne pas parler de Lui, ni de son projet aux sujets de Venise qui sont actuellement à Madrid, et il me remercie que vous pouvez en cela le contenter. Pour le reste, vous pouvez, vivant comme vous vivez, rester à Madrid tant qu'il vous plaira sans rien craindre d'autant plus qu'il va partir dans cette semaine.

Ce fut toute la conversation que j'ai eu avec le comte, et ce fut dans ce jour là que j'ai pris le parti de me divertir, et de ne plus faire ma cour à personne. La seule amitié me feroit aller souvent chez Vernier parceque je l'aimois, chez la Duchesse Medina Sidonia parceque je la respectois, et chez l'architecte Sabatini qui me fit toujours également gêner sa femme Tonina Sabatini qui me fit toujours également gêner sa femme Tonina les Lonetetèl. Donna Ignacia me possedoit tout entier, et elle me felicitoit souvent de me voir debarassé de tout ce qui m'occupoit avant le depart de Turin. Après le depart de l'ambassadeur qui ~~est allé à Paris par la Navarre~~, n'ayant est allé à Paris par la Navarre pas eu la permission d'aller faire un tour à Venise j'ai voulu voir si M. Querini suivroit ici à ici de moi le même système de son oncle, et j'ai vu lorsque son portier ma fit le mauvais compliment qui m'avertissoit que sa maison m'etoit fermée.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Six semaines ou sept après le départ de l'ambassadeur j'ai quitté Madrid. Il falloit m'y résoudre malgré la tendresse qui me retenoit toujours auprès de Donna Ignacia, car outre que je ne pouvois plus rien espérer en Espagne, ni penser à Lisbonne, puisque je ne recevois plus de lettres je n'avois plus d'argent. Voiture, table, spectacles, et toutes les autres petites dépenses nécessaires à la vie m'avoit réduit sans que Donna Ignacia leut à la fin de mon trésor. Je pensois à vendre une montre, et une tabatière pour aller à Marseille où j'étois sûr d'avoir assez d'argent pour m'embarquer pour Constantinople. Il me paroissoit de devoir y faire fortune sans me faire prier; mais je me serois trompé. J'entrois dans l'âge que la fortune méprise.

Dans ma détresse j'ai connu un savant Abbé auditeur du Nonce du Pape. C'étoit l'abbé Pizzi qui me fit faire connoissance avec un Libraire Genois qui l'appelloit Corrado, homme riche, et honnête au point que ses vertus, et la bonne foi obligeoit un calculateur à pardonner à la fourberie de dix mille Genois. Ce fut à cet homme que je me suis adressé pour vendre une montre à répétition, et une tabatière qui valoit vingt cinq Louis au poid de l'or. Don Corrado ne voulut pas que je vende mes effets: il me prêta vingt doblons. Da ocho se contentant de ma parole que je les lui rendrois quand je me trouverois en état de le faire rendre, malheureusement pour moi je n'ai jamais pu avoir ce plaisir. Il n'avoit qu'une fille jolie à ravir, l'héritière de tout son bien qu'il maria au fils du peintre vénitien Ricciolletto, dont le talent étoit fort médiocre; mais d'ailleurs bien honnête garçon

Rien n'est plus doux que la vie qu'un homme amoureux
mene avec un objet qui l'aime egalement, et qui repond
à tous ses desirs; mais rien n'est plus amer que la reparation,
lorsque l'amour n'a pas diminué de force. La peine ressemble
infiniment plus grande que le plaisir qu'on a deja eu. Le
plaisir n'existe plus, on n'en est sensible qu'à la peine. On se croit
le plus malheureux que pour ne point l'être on voudroit n'
avoir jamais été heureux. Nous passames avec donna Ignacia
via les derniers jours dans des plaisirs qui étoient toujours
suivis de la tristesse, et des larmes qui paroissoient la diminuer.
D. Diego ne pleuroit pas, il nous feroit compliment sur la sen-
sibilité de nos coeurs. Par le moyen de Philippe, que j'ai quité
à Madrid, j'ai reçu des nouvelles de Donna Ignacia jusqu'à
la moitié de l'année suivante. Elle devint la femme d'un
riche cordonnier se remettant par là à la mortification
que causoit à son pere une mesalliance.

Ayant donné parole au Marquis des Monts, et au Colonel
Roxas d'aller les voir à Saragosse j'ai voulu la leur tenir.
J'y suis arrivé tout seul au commencement de Septembre,
et y ai passé quinze jours. J'ai vu les moeurs des aragonois.
Les loix du comte d'Aranda n'avoient pas de force dans cette
ville là: je rencontrois dans la rue jour, et nuit des hommes
qui avec un grand chapeau rabattu, et un manteau noir
qui leur arrivoit jusqu'au talon étoient des veritables mas-
ques, car le meme manteau leur enveloppoit la figure jusqu'
aux yeux. On ne voyoit rien. Sous le manteau le masque
tenoit el spadino: c'étoit une epée une fois plus lon-
gue de l'ordinaire que les Lombards gens portent en France, en

France, en Italie, et en Allemagne. Ces marques étoient fort res=
pectés. C'étoient le plus souvent des coquins; mais ce pouvoit
être des grands seigneurs. J'ai vu à Saragosse la grande devo=
tion qu'on avoit à Notre dame del pilar. J'ai vu des pro=
cessions où l'on portoit des statues de bois gigantesques. J'ai vu
mener dans des assemblées où j'ai trouvé des moines. J'ai vu
presenter à une dame fort grosse, qu'on m'annonça pour
cousine du bienheureux Palafox, croyant de me voir dans
porté de veneration; et j'ai connu un chanoine Pignatelli, qui
presidoit à l'inquisition, et qui tous les matins faisoit mettre
en prison la macg....., qui l'avoit fait souper dans la jour=
née precedente avec une p..... qui avoit passé la nuit a=
vec lui. Il se reveilloit, et après cette execution il alloit à confesse, il disoit la messe, puis
il dinoit, le diable de la chair l'emportoit de lui, on lui prou=
voit une autre fille, il en jouissoit, et le lendemain matin il fe=
soit de nouveau ce qu'il avoit fait dans la journée precedente;
et c'étoit tous les jours la meme chose. Toujours luttant entre
dieu, et le diable ce chanoine étoit l'après dinée le plus heu=
reux, et le matin le plus malheureux des hommes.

Les combats de taureaux à Saragosse étoit plus beau qu'à
à Madrid: les taureaux n'étoient pas retenus par des
cordes, ils alloient librement par la lice, et les massacres é=
toient plus grands. Le marquis de Roxas, et le comte de
Roxas me donnerent des tres beaux dines. Ce marquis de
Roxas etoit bien le plus aimable de tous les Espagnols; il
est mort fort jeune deux ans après. On m'a fait voir des
courtisanes; mais avec l'image de Donna Ignazia qui me
suivoit par tout, il étoit impossible que je trouvasse une fem=
me aimable. La grande Eglise de notre Seigneur del Pilar

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

est sur les remparts de la ville. Ils regardent ce boulevard comme
inexpugnable: ils sont plus que certains que dans le cas d'un siè-
ge, les ennemis entreroit peut etre par tout coté; mais jamais
mais par là.

Allant
~~Pour aller~~ de Saragosse à Velence, où j'avois promis à Donna
Pelliccia de me trouver pour ce Jeudi là, j'ai trouvé une emi-
nence l'ancienne ville de Sagonte. Eminet excelso conjungens
colle Sagunthos. Je veux monter là haut, dis-je à un prestre,
qui étoit avec moi, et au voiturier, qui vouloit arriver à Valence
le soir, et qui preferoit l'interest de ses mules à toutes les an-
tiquités du globe. Que d'objections, que de remontrances de
la part du prestre, et du voiturier! Vous ne verrez que des rui-
nes — Je les aime quand elles sont anciennes plus que les plus
beaux edifices modernes. Voila un acq; nous irons à Valence
demain. Le voiturier dit que j'étois homme de bien.

J'ai vu les creneaux au haut des murs, qui étoient en gran-
de partie intactes: c'étoit pourtant un monument de la seconde
guerre punique. J'ai vu des inscriptions à deux portes incom-
prehensibles pour moi, et pour bien d'autres, mais que la
Condamine, ou Seguier, l'ancien ami du marquis Maffei, au-
roient certainement relevées. L'admiration de ce monument d'
un peuple tout entier, qui eut le courage de se brûler plutôt que
de manquer de foi aux romains en se rendant à Annibal, savoit
mon ame, et fit vivre le prestre qui n'auroit pas voulu dire une
messe pour devenir le maitre de ce lieu, dont on a detruit jusqu'
au nom qu'on devoit pourtant respecter, et qui est plus commode
à la prononciation que Morviedro, qui quoiqu'il vienne du Latin
(muri veteres) ne me plait pas; mais le tems est un monstre
indomptable, et feroce, qui veut devorer tout mons etiam saxis
nominibusque venit. Cet endroit, me dit le prestre, s'appella tou-

jours Monedro — C'est impossible, car le sens commun ne permet pas qu'on donne le nom de vieille à une chose qui pendieu à la naissance dut être neuve. C'est comme si vous me disiez que votre nouvelle Castille n'est pas vieille parce qu'on l'appelle nouvelle — Il est pourtant certain que la vieille Castille doit être plus ancienne que la neuve — Monsieur l'abbé cela n'est pas. La neuve ne sera jamais vieille, et la vieille est moins ancienne que la neuve.

Le prêtre pour toute me parla plus, et me mit pour fou. Je me mis en vain donné au diable pour trouver la tête d'Annibal, et l'inscription à l'honneur de Caius Claude surcelleur de Galien, mais j'ai vu les vestiges de l'amphithéatre.

Le lendemain j'ai vu la chemin pavé en mosaïque qu'on avoit découvert il n'y avoit alors que vingt ans. Je suis arrivé à Valence à neuf heures du matin, et je me suis trouvé très mal logé parce que l'entrepreneur de l'opera, le Bolognois Mascarelli avoit pris toutes les chambres pour les actrices, et les acteurs qui alloient arriver de Madrid. Il avoit avec lui son frere abbé, que pour son age j'ai trouvé savant. Nous allames nous promener, et il se mit à rire quand je lui ai demandé d'aller au café. Il n'y avoit pas dans toute la ville un lieu, où un homme qui veut se reposer peut aller s'asseoir, et demander quelque chose à boire pour avoir une raison de donner quatre ou cinq sous au maître de l'endroit. Falloit il aller au cabaret, et demander du vin? Cela revolte: le lieu est indecent, la compagnie qu'on peut y trouver est mauvaise, ou insociable, et le vin est detestable, positivement un poison non seulement pour les etrangers, mais pour les espagnols ainsi, qui chez eux peuvent en avoir d'excellent, mais qui aux auberges ont soin de ne boire que de l'eau. J'ai trouvé cela inconcevable: en Espagne où les vins sont excellents, principalement aux

la côte où je me trouvois voisine de Malaga, et d'Alicante un étranger
ne peut se procurer un passable verre de vin qu'avec de grande diffi=
cultés. Mais d'où vient cela? De l'ignorance des marchands de vin
fripons par toute la terre, mais fourreaux impitoyables en Espagne,
et en même tems ivres, car par leur manoeuvre il rendent le vin
imbuvable. Dans les premiers trois jours que j'ai passé dans cette
fameuse ville, patrie d'Alexandre VI, que le pere Pastor appelle
non adeo sanctus, j'ai vu tout, toujours accompagné du docte
abbé Mavercalki. J'ai vu que tout ce que nous avons au monde
de celebre, et de beaux en nous tenant aux descriptions, et
aux dessins des auteurs, et des artistes perd toujours quand on
va le voir, et l'examiner de près. Valence située sous un climat
excellent, ~~et~~ très voisine de la mediterranée, arrosée par la
Guadalaviar, dans une campagne riante, fertile en tout ce que
la nature peut offrir à l'homme de plus delectable, animée par
l'air le plus sain et le plus doux, distante d'une seule heure de
ce fameux ~~amenum~~ stagnum, qui nourrit des poissons très exquis,
habitée par une nombreuse noblesse très distinguée, et très riche,
où les femmes sont si non les plus spirituelles du moins les plus
belles de toute l'Espagne, où il y a un archevêque, et un clergé qui
a un million de rente pour le moins; cette Valence est une ville
très desagreable à un etranger parcequ'il ne peut y jouir d'aucune
des commodités de la vie qu'il trouve par tout ailleurs pour son argent.
A Valence on est mal logé, on y mange mal, on ne peut pas
boire, on ne peut pas converser parcequ'il n'y a pas de société,
ni raisonner avec quelqu'un, car malgré son université où on n'y
trouve pas un seul être qui merite d'être appellé homme de lettres.
Pour ce qui regarde le materiel, les cinq grands ponts sur la Gua=
dalaviar, les eglises, les edifices publics, l'arsenal, la bourse, l'ho=
tel de ville, douze portes, dix mille puits ne me causerent aucune
admiration dans une ville, où les rues ne sont pas pavées, où il y

on veut se promener il faut en sortir. Il est vrai qu'on se trouve alors fort content, on croit d'être au Paradis terrestre principalement si l'on s'achemine vers la mer.

Ce qui m'a plus fait la quantité de cabriolets à un cheval, qui sont là tous prêts pour servir celui qui veut aller se promener, ou même à quelque ville distante de deux, et trois jours. On conduit très rapidement un homme, à bon marché, à Malaga, à Alicante, à Cartagene, à Tarragone, et même à Barcellone si l'on veut, qui est distante de cinquante lieues. Si j'avois été de bonne humeur, j'aurois fait une course dans les royaumes de Murcie, et de Grenade, dont la beauté matérielle surpasse celle de toutes les provinces que nous avons en Italie. Pauvres Espagnols! La beauté de leur pays, la fertilité, et la richesse sont la cause de leur pauvreté, et les mines du Perou, et du Potosi sont celles de leur pauvreté, de leur orgueil, et de tous leurs préjugés. C'est paradoxique; mais le Lecteur sait que ce que je dis est vrai. Pour devenir le plus florissant de tous les royaume de la Terre, l'Espagne auroit besoin d'être conquise, bouleversée et presque detruite: elle renaitroit faite pour être le sejours des Heureux.

Je suis allé au devant de la douce noble, et modeste Pelliccia. On devoit donner la premiere representation le surlendemain. Ce n'étoit pas difficile, car on donnoit les mêmes operas qu'on avoit donné à la cour aux Sitios. Cela veut dire à Aranjuez, à l'Escurial, à la Granja, car le comte d'Aranda n'a jamais osé donner la permission au Theatre de Madrid de faire voir au public un'opera buffa italien. La nouveauté auroit été trop grande, l'inquisition auroit trop ouvert ses yeux ajards. Les bals à Los ramos del Peral l'avoit etonnée; mais on a

dû les supprimer deux ans après. Tant qu'il y aura une inquisition
en Espagne elle ne sera jamais heureuse.

La Signora Pelliccia, à peine arrivée, envoya à D. Diego Valencia
la lettre de recommandation, que lui avoit donné le Duc d'Arcos ~~quelques~~
trois
~~le~~ mois auparavant. Elle n'avoit pas vu ce grand seigneur
son mari ~~des~~ la veille, et un
depuis Aranjuez. Nous dirons, elle, ~~ses yeux, son mari, et un~~
habile joueur de violon qui l'épousa peu de tems après. A peine
levée de table, on lui annonce D. Diego Valencia: c'étoit le
banquier, auquel le Duc l'avoit recommandée — Madame,
lui dit D. Diego
^ enchanté de la grace que le seigneur duc d'Arcos me fait de
m'adresser votre personne, je viens vous offrir mes services, et vous
informer aussi des ordres qu'il me donne, et que vous ignorez peut
être — Monsieur, j'espere qu'il ne m'arrivera rien qui puisse m'
obliger à vous incomoder: je suis très sensible à la grace que
monsieur le duc m'a faite, et à la peine que vous vous êtes don=
née de passer chez moi: j'aurai l'honneur d'aller vous rem=
cier — Cela n'est pas necessaire madame. Vous devez savoir que
pour ce qui regarde quelque somme d'argent qui ~~peut~~ pourroit
vous être necessaire j'en ai ordre de vous fournir que jusqu'à la
concurrence de vingt cinq mille doblones — Vingt cinq mille do=
blones? — Pas d'avantage Madame. Ayez la bonté de lire la lettre,
car il me semble que vous devez en être certaine.
Il lui donne la lettre. C'étoit quatre lignes. „D. Diego ~~est~~ tour=
„nira à Donna Pelliccia, lorsqu'elle vous l'ordonnera, jusqu'à la
„somme de vingt cinq mille doblones pour mon compte ~~de~~ le Duc
„d'Arcos. — Elle me montre la lettre, nous la lisons tous, et
restons là muets, et étonnés. Elle rend la lettre au banquier qui
le lève, lui fait la reverence, et s'en va. C'est presqu'incroyable.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Ce n'est qu'en Espagne qu'on voit des pareils traits, et ils ne sont pas rares. J'ai déjà parlé de celui que Medina Celi avoit fait à la Pichona dans le même goût. Quelques personnes osent reprouver ces actions divines tandis qu'il n'est permis tout au plus que de les critiquer: ils les mettent au nombre des vices; ils les attribuent à prodigalité, ou à orgueil. Pour ce qui regarde l'orgueil, je conviens que souvent il peut en être la cause; mais dans ce moment-là il devient beau, puisqu'il ne peut agir que de concert avec une grande ame, heroïque, rare, et tout à fait au dessus des vulgaires; et je nie que cela puisse venir du vice que nous appellons prodigalité, car le prodigue, tandis qu'il peut persister à l'être, ne discontinue pas, il jette, il dissipe, il l'est également avec tout le monde; il ne s'arrête quelque fois que lorsqu'il se voit au bord de sa ruine pour devenir avare. L'Espagnol est par caractere ambitieux, et ne fait rien que dans la vue d'être admiré, et jugé supérieur à ses pareils. Il veut que ceux qui l'examinent, et le jugent le croye digne du trone, et lui suppose les vertus, que l'homme ne sauroit exercer que sans nul interêt. Il a si peur de passer pour prodigue que le même Medina Celi, le même d'Arcos qui dépenserent des sommes immenses, ne firent jamais des dépenses qu'on auroit pu traiter de folles, et refuserent toujours cent pistoles à celui qui les leur a demandées, et ne rentrant pas une raison suffisante pour les lui donner.

Après le départ de Don Diego, cette recommandation du Duc de: vint le sujet de nôtre conversation. La Pelliccia disoit que le Duc avoit voulu lui apprendre quel étoit l'homme auquel il: le avoit demandé une recommandation, en lui faisant remarquer: dans l'Honneur de la croire incapable d'abuser de la confiance qu'il avoit en elle, car il est certain, disoit elle, que je mourrois de faim plutôt que prendre de D. Diego une seule pistole. Le

joueur de violon disoit que le Duc se trouveroit mepriè, et qu'il falloit pren=
dre quelque chose; le marquis me plust disant qu'il falloit prendre le tout
ou rien. Pour moi j'ai pensé comme la Pelliccia: rien; car si le Duc a=
voit envie de la rendre riche par un present si extraordinaire, il sau=
roit de quel moyen se servir pour la rendre telle sans qu'elle peut se
reprocher d'avoir abusé de sa generosité, et se mettre peut être dans
le cas de croire qu'elle l'avoit attrapé. Je vis bien, lui dis-je, que le Duc
se verra obligé de faire votre fortune precisement parceque vous
vous serez rendue ~~interessé~~ fort estimable par votre delicatesse.
C'est ce qu'elle fit, dont le banquier fut fort faché. Mais la
ville, le public qui fut d'abord informé de toute cette histoire
ne crut pas ce qui ne lui paroissoit pas vraisemblable. Cette ai=
mable femme sçaura croire tout ce qu'on voudra, et retournera à
Madrid deux semaines après sans avoir demandé à D. Diego
le sien. Mais on ne croyoit cela ni à Madrid ni à la cour.
Le Roi crut ce que tout le monde disoit, ce que D. Alberico Pini,
qui annonçoit S. M. C. par des nouvelles de Madrid lui raconta.
Il crut de devoir empecher la ruine du Duc d'Arcos en faisant or=
donner à la Signora Pelliccia de s'en aller. Dans le même tems
le même ordre fut donné à la Marsuci
un grand d'Espagne fort riche aimoit. ~~sa~~ autre

Les deux congediées durent obéir, et le grand qui aimoit
la dernière, lui fit d'abord la dernière visite, et lui laissa une
Lettre de change sur Lyon de cent mille francs. Mais celui qui se
reconnut
~~trouva~~ lésé, maltraité, et en cas de trouver très injuste l'ordre du
Roi fut le Duc d'Arcos, qui ne connoissoit la romaine que pour
lui avoir quelque fois parlé en public, et qui n'avoit jamais rien
~~fait~~ depensé pour elle. ~~Il~~ Le croyant devenu la cause du malheur
de cette honête femme, et il se trouvoit dans le devoir de ne pas

le confesser. Ne pouvant pas s'opposer à l'ordre du Roi, et ne voulant ni s'humilier, ni descendre jusqu'à aller demander grace pour elle au monarque en l'informant de la verité; il prit le parti unique digne de la grande ame. Il alla pour la premiere fois chez elle pour lui demander excuse, s'il avoit été la cause innocente de son malheur, et pour faire ce qu'il croyoit devenu son devoir. En disant cela il lui laissa cent doblon de ocho pour faire son voyage, et lui donna une lettre cachetée adressée à la banque de S.t Esprit à Rome, et la signora Pelliccia recut autorisée à recevoir d'un si grand seigneur un present en argent qui d'une certaine façon paroissoit lui être dû, et une lettre, dont elle ne pouvoit pas savoir le contenu. Mais elle le sut quand elle fut à Rome. Monsieur Belloni lui paya quatre vingt mille ecus romains. Elle s'en plaça, et elle s'établit dans sa patrie, où depuis vingt neuf ans elle tient une maison qui la demontre digne de la fortune qu'elle a eue.

Le Cardenal du Pardo dit au duc d'Arcos qu'il ne devoit pas être triste; mais qu'il devoit oublier l'objet qu'il avoit congedié d'Espagne pour Lui faire du bien — Votre Majesté en lui envoyant ordre de partir m'a obligé à faire devenir vrai ce qui n'étoit qu'une fable, car je ne connoissois cette femme que pour l'avoir portée en public, et je ne lui avois jamais fait le moindre present. — Mais ne lui a pas donné vingt cinq mille doblons! — Oui seigneur; mais ce ne fut qu'avant hyer. Votre Ma: jesté est l'amo; mais il est certain que si elle ne l'avoit pas fait partir, je ne serois jamais allé chez elle, et elle ne m'auroit jamais conté le sien.

Le Roi resta tres étonné, et ne repondit pas le mot, et apprit à ajouter foi aux historiettes de Madrid. Je fus informé de ce detail,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Tel que je viens de l'écrire par M. Morsino, qui après fut plus connu sous le titre de Castille de Florida Blanca, et qui ~~fut disgracié, et~~ exilé à Murcia sa patrie.

Après le départ de Marescalki lorsque je me disposois à partir pour Barcellone j'ai vu à Los toros hors de la ville une femme dont l'aspect étoit imposant. J'ai demandé qui c'étoit à un chevalier d'Alcantara qui étoit de bout à mon coté. C'est me dit il la fameuse Nina — Pourquoi fameuse — Si vous ne la connoissez pas de vue: l'histoire est trop longue pour vous la dire ici.

Une ou deux minutes après j'ai vu homme assez bien vetu, mais de mauvaise mine se detache de l'imposante beauté qui interessoit mes yeux, j'approche du chevalier qui m'avoit parlé, et lui dit quelque chose à l'oreille. Le chevalier modestement me dit que la même dame, dont je lui avois demandé le nom, desiroit de savoir qui j'étois. Flatté comme un mot de cette curiosité je réponds moi même au messager que si la dame me le permettoit, je lui dirois en personne qui j'étois après le spectacle — Il me semble à votre accent que vous etes italien comme elle — Oui Monsieur; je suis venitien — Et elle aussi.

Après cette courte ambassade, le chevalier en peu de mots me dit que c'étoit une danseuse, dont le comte de Rica Capitaine General (car il n'y avoit plus de vicerois) de la principauté de Barcellone étoit amoureux, et qui il entretenoit à Valence de: puis quelques semaines jusqu'à ce qu'il put la faire retourner à Barcellone, où l'evêque à cause du scandale ne vouloit pas la souffrir. Il me dit qu'il lui avoit assigné cinquante doblons par jour — Mais elle ne les depense pas, j'espere — Elle ne le peut pas mais elle fait des folies tous les jours qui lui coutent beaucoup d'argent.

Fort curieux de connoitre une femme de ce caractere, et bien

loin de craindre de devoir me trouver malheureux à cause de cette connoissance, il me tardoit que le spectacle fut fini pour lui parler.

Ce fut à l'escalier que je l'ai approchée en lui faisant le compliment de raison qu'elle me rendit en toute aisance en appuyant sa main, qui malgré les bagues, et le bracelet se montroit fort belle sur la mienne. Arrivée à sa voiture qui étoit attelée à six mules, elle me dit que si j'irai le lendemain matin déjeuner chez elle je lui ferai plaisir; et je lui promets d'avoir cet honneur.

Je n'y manque pas. Je la trouve dans une très grande maison, à cent pas hors de la ville qu'elle louoit toute entière, bien meublée sans goût, et exposée au grand air avec jardin devant, et derrière. Je vois domestiques à livrée, femmes de service qui alloient, et venoient, et j'entens une voix imposante qui grondoit dans l'appartement même ou on s'introduisoit. La grondeuse étoit la Nina même qui montroit gaieté à un homme tout étonné qui se tenoit debout devant beaucoup de marchandises qui étoient sur une grande table. Elle me prie de pardonner la colère où elle est engagée qui vouloit lui soutenir que ses dentelles, que je voyois là, étoient belles. Elle veut que je les regarde, et que je lui dise mon avis, et je lui dis que je ne m'y connoissois pas. L'homme impatienté lui dit que si les dentelles ne lui plaisoient pas elle n'avoit qu'à les lui laisser, et il lui demande si elle veut les étoffes — Je garde les étoffes, et pour vos dentelles, je veux vous convaincre que ce n'est pas pour épargner l'argent que je les méprise. Voilà ce que je fais.

Elle prend des grands ciseaux, et elle les met toutes en pièces. L'homme qui l'accompagnoit dans la journée précédente lui dit que c'étoit un dommage, et qu'on disoit à Va-

cence qu'elle étoit folle. — Taisez vous magg..... — En lui disant ce beau mot elle lui donne un soufflet à main renversée. Il s'en va en l'appellant put... Elle fait un eclat de rire. Elle dit à l'Espagnol, qui tremblait, qu'il écrive d'abord le compte de tout ce qu'elle avoit acheté, et il l'obeit dans le moment en se vengeant bien de toutes les injures qu'elle lui avoit dit. Elle signe sans trouver rien à redire sur les prix, et elle lui dit d'aller chez D. Diego Valeriano qui le paieroit d'abord. L'homme s'en va, le chocolat arrive elle me fait asseoir près d'elle, et elle envoye dire à l'homme qui l'avoit appellée p..... de venir d'abord le prendre avec nous. Ne vous étonnez pas, me dit elle, si j'en agis ainsi vis à vis de cet homme, car c'est un coquin sans conséquence, que Rica tient près de moi pour qu'il espionne mes actions. Je le traite mal exprès pour qu'il lui écrive toutes les En vérité, j'étois folle. Dans toute ma vie je n'avois vu ni vu, ni imaginé qu'une femme d'un pareil caractere pouvoit exister. Ce malheureux Schiavoni qui étoit meurtrier, et qui j'appelle Loüis Medinari vint, et prit son chocolat sans dire le mot. Il s'en alla après, et elle parla une bonne heure avec moi en me parlant de l'Espagne de l'Italie, du Portugal où elle étoit devenue femme d'un danseur qui s'appelloit Bergonzi. Elle me dit qu'elle étoit fille de Pelandi charlatan fameux qui vendoit à Venise l'huile de Strazzon, que je pensois avoir connu. Effectivement je l'avois connu, comme toute la ville de Venise devoit l'avoir connu sur l'echafaud où il débitoit son baume.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

250.

Après cette confidence qu'elle ne fit pas en lui donnant le caractere de confidence, elle me pria à titre de grace d'aller souper avec elle, car le souper étoit son repas favorit: je lui ai promis d'y aller, et je suis allé me promener faisant mes reflexions sur ce phenomene, et sur la grande torture que cette femme traittoit ainsi. Je devois croire après ce que j'avois vu que vraiment elle devoit avoir cinquante doblons par jour. C'étoit une beauté des plus surprenantes, mais comme il me paroissoit que la beauté seule ne suffisoit pas à rendre un homme amoureux je ne comprenois pas comment le vicaire de Castalogne pouvoit en etre amoureux à ce point là. Pour ce Molinari, après ce que j'avois vu et entendu je ne doutois pas que ce ne dut être un infame coquin le plus meprisable de tous les hommes. J'y allois voir elle pour jouir du spectacle, car toute belle qu'elle étoit je n'en ne m'avoit inspiré que la moindre sensation; elle n'avoit inspiré à sa maison

Sur la fin je m'achemine elle. C'étoit le commencement d'Octobre; mais à Valence il y fait chaud, comme chez nous en Août. Elle se promenoit au jardin avec son jocrisse, l'un et l'autre presqu'en chemise, car il n'avoit que la chemise, et une jupe, et pour lui il n'avoit que des calçons. Elle m'invite à me mettre comme eux en liberté; mais je me dispense par des raisons qu'elle prend pour bonnes, et je me trouve heureux, car la presence de cet infame me choquoit, et me revoltoit au supreme degré. Ce fut elle qui m'amena jusqu'à l'heure de souper par des discours, dont il n'étoit pas possible d'en

rendre les plus libres. Elle me raconta une quantité d'histoires de fouts...., dont elle étoit le principal personnage, qui lui étoient arrivées dans la vie jusqu'à vingt deux ans qu'elle avoit alors.

Toutes ces histoires auroient fait l'effet qu'elles devoient faire sur moi, quoique sans amour, sans la presence de cet homme à figure revoltante, et qui n'avoit aucune espece d'esprit. A table, nous avions tous grand appetit, le rosbif étoit friand gras, et maigre, le vin étoit excellent, je me suis trouvé fort satisfait; et volontiers j'en aurois retourné chez moi; mais ce n'étoit pas un dessein. Le vin l'avoit altéré, le bouillon étoit sou, elle vouloit vivre. Elle renvoya tout le monde, elle voulut qu'il se mettent nu, faisant ~~et elle fit~~ sur lui des experiences trop salles, et trop rebutantes pour être ecrites. Le diable étoit jeune, et l'ivresse ne l'empechoit pas de devenir mis malgré lui au manege que Nina lui faisoit, en étoit venu pitoyable. Il étoit evident que la drolesse vouloit être servie par moi dans cette crise en presence même de ce malheureux; mais ~~cela ne m'étoit pas possible tout rouge j'étois~~ la presence de ce coquin m'empechoit la faculté de satisfaire Nina qui sans me regarder s'étoit mise aussi toute nue. Quand elle me vit obstiné dans l'inaction elle se servit de cet homme me en me priant, il je voulois vive d'aller voir comme il s'y prenoit. J'y fus à contrecoeur en voyant comme un dam ne le non pas par envie de faire ce qu'il feroit, car je me trouvois en cas de nullité; mais de rage de voir une aussi belle femme la livrer à un homme qui n'avoit autre merite que celui d'un ane.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Après qu'elle l'eut fait travailler jusqu'à extinction de force, elle fit dîner, puis elle le fit boire, et le cochon commit tout le reste; elle se leva dans l'autre chambre en passant devant moi, et je l'ai imitée, car la puanteur me faisoit mal au cœur. Après avoir bien ri, toute nue assise près de moi, elle me dit: merde comment j'avois trouvé cette fête. Mon honneur, mes sens exigeoient alors une justification. Je lui ai dit que l'antipathie que j'avois contre ce vilain me étoit si grande qu'elle avoit porté un obstacle insurmontable à l'effet que ses charmes devoient faire sur tout homme qui avoit des yeux — Je crois cela possible, car il est bien laid; mais actuellement il n'y est pas, et malgré cela vous n'êtes rien. Quand je croirois pas en vous voyant — On auroit raison, ma chère Nina, car je ne vaux pas moins qu'un autre; mais actuellement ce seroit impossible. Il m'a trop révolté. Non, je vous prie, c'est inutile, cela n'iroit pas; mais cela pourra être demain, il vous ne mettez pas devant mes yeux ce monstre indigne de jouir de vous — Vous vous trompez: il en jouit pas; je le croirois, je voudrois mourir plutôt que pouvoir croire qu'il m'aimoit, je voudrois mourir plutôt que le satisfaire, car je l'abhorre. — Comment vous ne l'aimez pas, et vous vous en servez pour vous procurer le plaisir de l'amour — Comme je me servirois d'un gaudemiché.

Je n'ai trouvé dans le discours de Nina que la preuve véritable d'une nature dépravée. Elle m'engagea à venir le lendemain me disant qu'elle vouloit voir si ce que je lui avois dit étoit vrai ou faux, et me promettant que

Molinari seroit malade — Il auroit dîné'on ici, et il se porte
si bien: — Point du tout: il est malade. Venez, et venez tous
les soirs — Je pars après demain. J'ai déjà arrêté ma place —
Mon ami, vous ne partirez pas. Vous partirez dans huit jours
après moi — Cela n'est pas possible — Vous ne partirez pas,
vous dis-je; vous me feriez un affront que je ne souffrirois pas.
Je l'ai laissé dire, et je suis retourné chez moi avec inten-
tion de partir malgré elle. Malgré qu'à l'âge que j'avois
je ne fusse plus novice en rien je fus à me coucher étonné
de débordement de cette femme, de sa liberté de parler, et
d'agir, de sa franchise aussi, car elle m'avoit confessé ce que
jamais femme n'a confessé à personne. Je me sers de lui pour
faire cela parce que je suis sûre qu'elle il ne m'aime pas. Si
je savois qu'il m'aimoit je me servirois plutôt que de la vérité
faire, car je la déteste. Je connoissois cela; mais aucune
femme ne m'a jamais dit autant.

Le lendemain à sept heures du soir je me suis rendu chez
elle. Elle me dit d'un air triste affecté, que nous supposions le
fait, car Molinari avoit une colique très forte — Vous
me l'avez dit qu'il seroit malade. L'avez vous empoisonné?
— S'il seroit capable; mais Dieu m'en garde — Mais vous
m'avez assuré qu'il seroit malade; et il l'est. Vous lui avez donné
donné quelque chose — Rien. Ne parlons pas de cela. Voyons: après
à demain, et
nous supposons, et nous nions jusqu'aujourd'hui demain au soir nous
ferons la même chose — Non; car à sept heures je partirai — Vous
ne partirez pas, et le cocher ne vous fera pas une querelle, car il est payé.
Voici la quittance.

Tout cela dit d'un air gai, partant du ton d'un despotisme amoureux

ne me paroit pas fort. N'étant pas pressé de partir, j'ai pris la cho-
se du bon côté, je l'ai appellée folle, & en lui disant que je ne valois
pas la peine du cadeau qu'elle venoit de me faire. Il est vé-
ritable, lui dis-je, que telle que vous êtes, et Renaud une si bonne
maison vous ne vous soucierez pas de recevoir compagnie — Tout le
monde tremble. Ils craignent Ricla amoureux, et jaloux, au
quel le D... fermier, qui a la cohigne écrit tout ce que je fais. Il
dit que non; mais j'en suis sûre; je suis même charmée qu'il lui
ecrive, et fachée que jusqu'à present il n'ait pu lui rien reprocher:
Fer d'important — Il lui ecrira que je soupe avec vous Tête à
Tête — Tant mieux. Avez vous peur? — Non. Mais il me reste
à dire que vous devriez me dire, si je dois avoir peur — Rien, car
il ne peut i'en prendre qu'à moi — Mais je ne voudrois pas
être cause d'une brouillerie qui vous seroit prejudiciable —
Au contraire. Plus je l'irriterai plus il m'aimera, et le raccom-
dement lui coutera cher — Vous ne l'aimez donc pas — Je
l'aime pour le ruiner; mais il est si riche que c'est impossible.

Je voyois devant moi une femme belle comme un ange,
atroce comme un diable, affreuse p..... née pour punir tous
ceux qui par leur malheur deviendroient amoureux d'elle.
J'en avois connu d'autres dont ce goût là; mais jamais une
égale. J'ai pensé à tirer parti de cette scelerate la mettant
en contribution. Elle fit porter des cartes, et elle m'invita à jouer
à ce qu'on appelle Pinniera. C'est un jeu de hazard; mais compli-
qué de façon que le plus prudent gagne toujours. J'ai vu donc
moins d'un quart d'heure que je jouois mieux qu'elle; mais son
bonheur fut si grand que lorsque nous quittames pour aller sou-
per j'ai compté les marques, et je me trouve pendant dix huit
à vingt pistoles que je lui ai d'abord payé, et qu'elle mit en
me promettant ma revanche. Nous soupames bien, et après
souper j'ai fait avec elle toutes les folies amoureuses qu'elle a

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

voulu, et que j'ai pris, car mon tems prodigieux étoit passé. Elle
l'appella cependant contente, et elle me laissa aller chez moi,
lorsque je lui ai dit que j'avois besoin d'aller me coucher.

Le lendemain je suis allé chez elle de meilleure heure, nous
nous mimes à jouer, et elle perdit, et perdit tous les cinq ou six
jours suivans qu'elle est restée à Valence de sorte que j'ai profité
avec cette folle de presque deux cents doblons, qui dans ce moment là
ne pouvoient pas m'être indifférens. L'espion étoit déjà guéri
de la colique le lendemain, et il soupa toujours avec nous; mais
la presence ne m'incommodoit plus après qu'elle avoit cessé de
se prostituer à lui à ma presence. Elle avoit pris le parti con-
traire. Elle se donnoit à moi en lui disant d'aller l'écrire au
comte Rica, et pour lors il se retiroit.

Elle reçut enfin la lettre du comte qu'elle me fit lire. Il lui
disoit en bon italien, qu'elle pouvoit retourner à Barcellone
sans rien craindre, puisque l'eveque avoit reçu ordre de la cour
de ne la regarder que comme une femme de theatre qui n'
étoit à Barcellone que de passage, et que moyennant cela
elle pouvoit y passer tout l'hyver, et être sure qu'on la laiss-
seroit en paix moyennant qu'elle y vecut tranquillement, et
ne donnant aucun scandale. Elle me dit que dans tout le tems
que je m'arrêterois à Barcellone je ne pourois lui faire des visites
que dans la nuit après que le comte se seroit retiré; ce qui étoit
toujours à dix heures. Elle m'assura que je ne courrois aucun
risque. Je ne me serois peut être pas arrêté dans cette ville là, si
elle ne m'avoit dit, que dans le cas que je me trouvasse en
besoin d'argent elle me prêteroit la somme qui me seroit ne-
cessaire. Elle voulut que je partisse un jour avant elle, et que
je m'arrêtasse pour l'attendre à l'auberge de Tarragone, ce que
j'ai fait exactement. J'ai passé très agréablement la journée dans

cette ville remplie de monumens anciens

J'ai fait preparer à Nina un coyer fort delicat, comme elle m'avoit ordonné de faire, et la chambre attenante à la mienne de façon que je puisse coucher avec elle sans scandale. Elle partit le matin, m'ayant dit de ne partir que vers la nuit pour être à Barcellone le lendemain matin, en allant me loger à Santa Maria. Elle m'ordonna aussi de m'aller la voir qu'après qu'elle m'auroit écrit un billet. J'ai fait tout ce qu'elle a voulu, et je suis arrivé à Barcellone au commencement du jour. Elle n'est distante de Saragosse que vingt lieues. Le maitre de l'auberge de Santa Maria m'a fort bien logé: c'etoit un vieux Suisse. Il m'a dit en secret qu'il avoit reçu ordre de la Nina de me bien traiter, et d'avoir pour moi tous les egards.

B d XI

1768

("6 14 de Novembre", page 262)
("6 Lendemain 15 Novembre", " 263)
("6 16 de Novembre", " 265)
("6 28 de Xbre " " 273)
("6 dernier jour de l'année" " 281)

1769

Chap. V

(Original Tome IX Chap IX)

pages 257 à 288

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Ma conduite imprudente. Pallaro. Ma detention dans la Tour. Mon depart de Barcellone. Le Castel Rajac à Montpellier. Nimes. Mon arrivée à Aix en Provence.

Cette demarche de la Nina me parut tres imprudente, malgré que cet Hôte me parut un homme rage, et discret; car à la fin elle etoit la maitresse du capitaine general, qui pouvoit bien être homme d'esprit; mais qui etant espagnol ne pouvoit pas etre de composition facile en matiere de galanterie. Elle m'avoit elle même peint son caractere ardent, soupçonneux, et jaloux; mais c'etoit fait.

Je me suis couché, j'ai dormi jusqu'à deux heures, et à mon reveil j'ai trouvé un excellent diner, un domestique de ~~Lucage~~ louage, et l'Hote qui vint me dire qu'il m'en respondoit. Je me retire avec lui dans ma chambre, et je lui demande si c'est par ordre de Nina qu'il m'a trouvé ce domestique, et il me respond qu'oui, et qu'il avoit aussi eu soin de m'arrender à remaise le carosse de remise qui etoit à ma porte — Je m'etonne que la Nina se donne cette peine, car il n'y a que moi qui ait le droit de me: surer ma depense — Monsieur, tout est payé — Tout est payé! Ah! Je vous prie de ne pas croire cela; car je ne le souf: frirai jamais — Vous vous arangerez avec elle; mais en atten: dant vous pouvez etre sûr que je ne recevrai par le vou- dont vous pouvez etre sûr que je ne recevrai par le vou-

Ce fut dans ce moment là que j'ai prevu bien des mal: heurs, mais cette pensée desagreable ne m'a pas ~~l~~ assez occupé. J'avois une Lettre de recommandation du marquis de Mora à D. Miguel de Cervillos, et une du Colonel Roxas a Don Diego de la Secada. Je suis d'abord allé porter ces Lettres. Le len: demain D. Diego vint me voir, et me conduisit chez le comte de Peralada; et le surlendemain, Don Miguel me presenta au comte de Ricla Capitaine General commandant dans la principauté de Ca:

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

St Jamier

Bologne, chevalier de Malte, et amant de la belle scelerate qui se donnoit les airs de m'entretenir.

Le comte de Peralada étoit un jeune, riche seigneur, joli de figure, petit, et mal bati, grand debauché, qui aimoit la mauvaise compagnie, ennemi de la religion, des mœurs, et de la police, violent, et orgueilleux de sa naissance descendant directe: ment de ce comte de Peralada qui avoit si bien servi Philippe second qui l'avoit merité un diplome dans lequel ce fameux Roi le declaroit comte pour la grace de Dieu. Ce fut la premiere parcarte que j'ai lu dans son antichambre sur un tableaux couvert d'une glace. Il la tenoit là pour que tous ceux qui alloient la voir puissent la lire dans le quart d'heure qu'il les feroit attendre, pour nulle autre raison peut être que pour celle là. Il me requt avec ce dehors aisé, et libre, qui annonce un grand seigneur qui renonce à tout ce qu'on lui devoit à cause de sa haute naissance. Il remercia D. Diego de m'avoir conduit chez lui, et il me parla beaucoup du Colonel Roxas. Il me demanda si j'avois connu l'anglois qu'il entretenoit à Saragosse, et lorsque je lui ai dit qu'oui, il me dit à l'oreille qu'il avoit couché avec elle. Après m'avoir conduit dans son cabinet ou il avoit des chevaux superbes, il m'invita a dîner pour le lendemain.

La reception que me fit le Capitaine general fut tres differente: il me requt de bout pour me par se voir obligé à m'offrir un siege, et m'ayant oui parler italien il me repondit en espagnol en me donnant le titre d'Ussia pour celui d'Excellence que je lui donnois à tres juste titre. Il me parla beaucoup de Madrid, et il se plaignit de l'ambassadeur de Venise Mocenigo, qui au lieu d'aller à Paris par Barcellone comme il le lui avoit promis, il étoit allé par Bordeaux. J'ai eu de pouvoir excuser l'ambassadeur en disant au comte que par l'autre route il epar-

groit cinquante lieues ; mais il me repondit que tenir la palabra auroit mieux valu. Il me demanda, si je comptois de faire un long sejour à Barcellone, et je l'ai rempli en lui répondant qu'avec la permission j'y resterois tant que je m'y plairois — Je souhaite, me dit il, que vous vous y plaisiez, mais je vous avertis que les plaisirs que mon neveu Peralada peut vous procurer ne vous donneront pas à Barcellone une bonne reputation.

Comme le comte m'avoit tenu ce propos en public j'ai cru devoir le rendre à M. de Peralada le jour même à table. Il en fut enchanté. Il me raconta, en ton de vanter, qu'il avoit fait trois voyages à Madrid, et que toutes les trois fois il avoit reçu ordre de la cour de retourner en Catalogne. J'ai pourtant suivi le conseil du comte Ricla : j'ai refusé toutes les parties de plaisir que Peralada m'a proposé avec des filles à la campagne, et à souper chez lui. Le cinquième jour un officier est venu m'inviter à dîner chez le capitaine general ; invitation qui me fit beaucoup de plaisir, car je craignois qu'ayant vu la vie que j'avois menée à Valence avec la Nina, il ne m'en voulut. A table il m'a plusieurs fois adressé la parole ; mais toujours gravement, et admettant par le propos pour rire.

Au bout de huit jours parlai à mon etonnement sans que Nina m'eut jamais écrit d'aller la voir, j'ai reçu un billet dans lequel elle me dit de passer chez elle à dix heures de la nuit à pied, et sans domestique. Il est certain que n'étant pas amoureux d'elle je ne devois pas y aller : en n'y allant pas j'avois été prudent, et sage, et j'avois donné au comte de Ricla une marque de respect que je lui devois ; mais je n'étois ni sage, ni prudent. Je n'avois pas encore eu dans ma vie assez

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

des malheurs pour avoir agi à l'être. Dans ces huit jours j'avois toujours vu La Nina au théâtre; mais je ne l'avois jamais abordée.

A l'heure indiquée j'y fus tout seul en redingote n'ayant que mon epée. Elle étoit avec sa soeur qui avoit quinze à seize ans plus qu'elle, et qui étoit femme d'un docteur grec lequel qu'on appelloit Squizza, en italien Schizza parce qu'il n'avoit presque pas de nez. Elle venoit de rompre avec le capitaine General, qui étoit deja parti à neuf heures et trois quarts: c'étoit son heure immuable. Elle me dit qu'elle étoit enchantée que j'eusse dîné avec lui, d'autant plus que c'étoit elle même qui lui avoit parlé de moi en lui faisant mon eloge, et en le louant de la bonne compagnie que je lui avois tenu huit à dix jours à Valence — C'est à merveille, madame: mais il me semble que vous ne devriez pas me faire venir chez vous à des heures indues — C'est pour ne pas donner des raisons aux voisins de medire — Au contraire: c'est pour leur en donner, et pour mettre des soupçons dans la tête du comte — Il ne peut pas le savoir.

Je suis parti à minuit après une conversation, dont on ne pouvoit pas imaginer la plus decente. Sa soeur, qui n'étoit pendant pas complaisante, ne nous avoit jamais laissés seuls, et Nina à sa presence ne fit rien, et ne dit rien qui peut lui faire juger que nous avions été liés beaucoup plus familierement à Valence. Dans les jours suivans j'y fus allé tous les soirs: elle me prioit, cela lui feroit plaisir, il n'arrivoit rien entr'elle et moi qui peut deplaire au comte s'il eut envie de s'en informer. J'y allois, et je ne craignois rien. Mais voila ce qui aurait dû me faire cesser d'y aller.

Un officier des gardes Valones m'approche vers midi hors

de la ville où je me promenoi tout seul. Une demande pour-
tant pardon, si n'ayant aucun titre d'amitié avec moi, il ai-
loit me parler d'une dose, qui devoit m'intéresser, quoique elle
ne le regardât d'aucune façon pour l'intéresser à s'en mêler.—
Parlez Monsieur; je ne peux prendre qu'en bonne part tout
ce que vous aurez la complaisance de me dire— Fort bien.
Vous êtes changer: vous ne connoissez peut être ni le local,
ni les mœurs et progrès, et par conséquent vous ne savez pas
que vous risquez beaucoup allant toutes les nuits chez la Nina
d'abord que le comte en sort— Que puis-je risquer? Je gage:
roit que le comte le sait, et qu'il ne trouve pas cela mau:
vais— Il est certain qu'il le sait, et qu'il fait peut être sem:
blant de ne pas le savoir vis à vis d'elle qu'il craint autant
qu'il l'aime. Si elle ne vous dit pas qu'il trouve cela mau:
vais, ou elle vous trompe, ou il la trompe, car il n'est pas
possible qu'il l'aime sans en être jaloux. Suivez mon con:
seil, et pardonnez moi. Cessez d'y aller— Je vous remercie;
mais je ne suivrai pas votre conseil. Je marquerois de pu:
ce dernier vis à vis d'elle, qui me reçoit très bien, et qui aime
ma compagnie autant que j'aime la sienne. Je ne cesserai d'y
aller que quand elle me l'ordonnera, ou lorsque le comte me
fera dire que mes visites à sa maîtresse lui donnent de l'om
brage— Il ne fera jamais cela, car il croiroit de l'humilier.
Ce brave officier alors me raconta en détail toutes les in:
justices, et les violences qu'il avoit fait depuis qu'il étoit
devenu amoureux de cette femme, qui lui faisoit faire tout ce
qu'elle vouloit. Des gens qu'il soupçonnoit de l'aimer ren:
voyés de son service, d'autres exilés, d'autres mis en prison,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1862 sous des prétextes frivoles. C'est homme, m'ajouta-t-il qui occupe un poste si eminent, et qui auroit de connoitre cette Mesline étoit un exemple de justice, et de vertu, est devenu après qu'il en a fait la connoissance injuste, violent, arrogant, scandaleux.

Le dimanche devoit m'emouvoir; mais point du tout. J'ai dit par prudence à cet officier en le quittant que je finirai d'y aller peu à peu; mais sans en avoir l'intention. Lorsque je lui ai demandé comment il avoit su que j'allois chez Nina, il me repondit en riant que c'étoit le propos qu'on tenoit dans tous les cafés. Je fus le même soir chez elle, et je ne lui ai rien dit. Cela m'est toujours inconcevable, car je n'en etois ni amoureux, ni curieux.

Le 14 de Novembre j'arrive chez elle à l'heure ordinaire, et je vois un homme qui lui montre des miniatures, je le regarde, et je vois le scelerat infame genois Pallavi, ou Bogomas. Le sang me monte à la tête; mais je me domine. Je prens Nina par la main, je la mene dans la chambre voisine, et je lui dis de renvoyer d'abord cet infame, ou que j'm'en allois d'abord pour n'aller plus de toute ma vie chez elle — C'est un peintre — Je le voi, je le connois, je vous dirai tout après, renvoier le tout à l'heure, ou je m'en vais.

Elle appelle la soeur, et elle lui ordonne de faire partir le peintre d'abord, et de lui dire de ne mettre plus les pieds chez elle. Cela fut fait dans l'instant: la soeur nous dit qu'il avoit dit en partant que je me repentirois. J'ai passé une heure en lui racontant une grande partie

des griefs que j'avois contre ce monstre.

Le lendemain quinze Novembre, je vais chez elle à l'heure ordinaire, et je passe les deux heures dans les propos les plus joyeux, la femme de Schilla toujours présente. Minuit sonne, je pars. La porte de la maison étoit sous l'arcade qui alloit jusqu'au bout de la rue. A peine fais-je vingt pas sous l'arcade, la nuit étoit fort sombre je me vois assailli par deux hommes. Je recule vîtement, je dégaine mon epée en criant aux assassins, et pourvant ~~me~~ dans le corps du plus vieillard, après cela je saute de l'arcade au milieu de la rue par dessus le petit mur qui la bornoit. En même tems j'entens un coup de fusil, ou de pistolet, je me trouve en courant, je tombe, je me relève sans me trouver sur mon chapeau, et toujours courant, et tenant toujours mon epée nue dans la main, ne sachant pas si j'ai mon epée dans le corps, j'arrive à mon auberge hors d'haleine, et je tombe presque. J'arrive à mon auberge hors d'haleine, et je mets sur le comptoir entre les mains de l'hôte mon epée ensanglantée jusqu'à la moitié; le conte à ce bon vieillard tout ce qui venoit de m'arriver, et en même tems je me rassure que le coup de feu m'avoit manqué; mais je trouve vêtement deux trous dans la redingotte au dessous de l'aisselle. Je vais me coucher lui dis-je, et je vous laisse aussi la redingotte. Demain matin ce sera vous même en qualité de témoin qui viendrez avec moi devant le magistrat compétent pour dénoncer cet assassinat, car s'il y a un homme de tué l'on verra que j'en ai fait cela que pour défendre ma vie — Je crois que vous feriez mieux à partir d'abord

— Vous croyez donc que l'affaire n'est pas comme je vous l'ai rendue ? — Je crois tout ; mais partez, car je vois d'ici ce coup part, et Dieu sait ce qui va vous arriver — Il me n'arrivera rien. Si je partois, on me jugeroit coupable. Ayez soin de cette esclave, et de ce manteau. On a voulu m'assassiner. C'est aux assassins à avoir peur.

Je vais me coucher, et à sept heures du matin j'entends frapper à ma porte. Je vais ouvrir, et un officier entre avec l'hôte. Donnez moi, me dit il, tous vos papiers, habillez vous, et venez avec moi. Si vous vous habillez, je ferai monter mes gens — Par ordre de qui venez vous me demander mes papiers ? — Par ordre du gouvernement. On vous les rendra s'il n'y a rien qui puisse empêcher de vous les rendre — Et où irai-je avec vous ? — Aux arrêts à la citadelle.

J'ouvre ma malle, et cet homme reste étonné de voir qu'elle étoit deux fois au moins remplie de cahiers. J'ôte mes habits, et mes chemises, que je consigne à l'hôte, et je lui abandonne la malle en lui donnant les clefs. Il me dit de mettre dans un porte manteau ce qui peut m'être nécessaire pour la nuit, et il ordonne à l'hôte de m'envoyer un lit. Il me demande si j'ai des papiers dans les poches, et je lui reponds que non, lui faisant voir que je n'avois que mes passeports. Il me dit avec un sourire ironique que c'étoit principalement mes passeports qu'il vouloit avoir — Mes passeports sont sacrés ; je ne les donnerai qu'au gouverneur general, ou vous m'arracherez la vie. Respectez votre Roi : voila mon passeport, voici celui du comte d'Aranda, et voila celui de l'ambassadeur de Venise. Ah vous ordonne de me respecter. Vous

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

ne les aurez qu'après que vous m'aurez fait lier bras et jambes — Moderez vous. Je ne les donnerai, c'est comme, si vous les donniez à S. E., et si vous resistez, je ne vous ferai pas lier bras, et jambes, mais je vous ferai conduire au palais, où vous serez obligé de les donner en public.

Donnez les moi, et je vous ferai quitance.

L'Hôte me dit qu'il valoit mieux ceder, que je ne risquois rien, et que mes passeports me pouvoient que m'être favorables, et je fus persuadé. Il me fit quitance, que j'ainsi dans mon portefeuille qu'il m'a laissé par charité, et je suis parti de l'auberge avec lui, n'étant suivi de six soldats que de loin. Me souvenant de Madrid, je me trouvois traité humainement. L'officier m'ayant dit, que je pouvois ordonner à l'Hôte de m'envoyer à manger, je lui ai dit de m'envoyer à dîner, et à souper. Il me prêta un mouchoir, car je n'ai pas voulu le mien percé en deux endroits par une balle, et cheminant j'ai raconté à chef de bandes tout ce qui m'étoit arrivé à minuit. Il m'écouta attentivement sans jamais me répondre un seul mot.

A la citadelle, il me consigna à un officier militaire qui me mit dans une chambre sans meubles à un premier étage, dont les fenêtres sans grille donnoit sur la place. Un soldat me tint à l'œil. Un moment après un soldat me porta mon sac de nuit, et un quart d'heure après on me porta un lit excellent avec une couverture de dessus, et trois autres, car le 16 de Novembre le froid commençoit à se faire sentir. Resté seul, me voila occupé par les reflexions.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Qu'est ce qu'une prison pareille ? Que peut elle avoir de commun avec ce qui m'est arrivé à minuit ? Rien. On croit de devoir examiner mes papiers par des raisons, qu'étant innocent en tout, je ne peut pas deviner, et on me met dans une prison honête jusqu'à ce qu'on les ait examinés : je trouve cela dans l'ordre. L'affaire de l'assassinat est une autre. Quand même celui que j'ai blessé devoit mourir je n'aurois rien à craindre. Le conseil de l'Hôte me demontre que j'ai tout à craindre si les assassins avoient ordre de me tuer de quelque maniere qu'il arrivât que qu'il arrivât ; qu'ils ayent entre les mains un pouvoir illimité : Il a raison ; mais je ne dois pas le supposer. Aurois je bien fait d'suivre son conseil, et partir d'abord ? Non ; car après un fait pareil on m'auroit peut être suivi, attrapé, et mis dans une prison beaucoup plus mauvaise. Celle-ci est fort douce. Il ne faut que trois ou quatre jours pour examiner mes papiers ; on me remettra en liberté, et on me les rendra. On verra mes passeports, et on se trouvera obligé à me rendre justice. L'assassinat ne peut pas partir d'un ordre étranger. Aucun homme qui peut le donner à Barcellone, puisqu'il me traiteroit par acheminement avec tant de douceur. Si l'ordre est parti de lui, il doit avoir été informé sur le champ qu'on a manqué le coup, et celui de me faire arrêter ainsi ce matin n'étoit pas l'expedient à propos qu'il devoit prendre. Doi-je écrire à la Nina ? A-t-on ici la permission d'écrire ?

En faisant ainsi cent raisonnemens différens etendu sur mon lit, car je n'avois pas un seul siege, et ne pouvant rien conclure de certain, j'entens du bruit dehors, et j'ouvre la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

fenêtre pour voir ce que c'étoit. Je vois, avec surprise, le scelerat Passano conduit par un caporal, et deux soldats dans une chambre vis de chaussée à vingt pas de l'endroit où j'étois. Je coquin en y entrant a levé les yeux, et en me voyant il a vû. A cette apparition je me suis vu aux champs. Je n'y ai plus rien compris. Il a dit à la voeux de Nina que je me repentirai. C'est quelque calomnie qu'il m'a donné, et apparemment on le met en prison pour le forcer à en être garant. C'est tout ce que je pouvois me figurer.

On m'a porté un dîner delicat, et le soldat pour les entretien d'un pistolo duro qui vaut precisement cent sous de France me fit porter une table, et un siège. Le même soldat me porta du papier, et du crayon tout ce que j'ai voulu: il étoit defendu de porter plume, et encre sans la permission de l'officier. Il me porta aussi des bougies, et un chandelier; j'ai passé mon tems à faire des calculs géométriques. Je l'ai fait souper avec moi, et il m'a promis de me recommander le lendemain à un soldat son ami, qui me serviroit fidelement. On chargeoit la garde à ma Lettres. Ma prison étoit douce: elle me coutoit cher; mais j'avois dans ma bourse ~~cent~~ presque trois cent doblones. Je me consolois croyant que cela alloit finir à tout moment. Le matin du quatrième jour un officier entra dans ma chambre, et me dit brièvement qu'il étoit porteur d'une mauvaise nouvelle — Je ne m'y attendois pas dans cet endroit. Qu'y a-t-il de nouveau Monsieur? — J'ai ordre de vous mettre au fond de la tour — Moi? — Vous même — On m'a donc découvert bien criminel. Allons Monsieur.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Il ordonne à deux soldats de transporter à la tour tout ce que j'avois là, et deux autres avec un caporal me menent à la tour distante de cent pas de l'endroit où j'étois. Il pleuvoit à verse. Je vois une prison ronde, un espece de cave dont le pavé étoit de pierre avec quatre ou six fentes en haut larges de deux pouces par où il entroit assez de lumiere. L'officier me dit que je n'avois qu'à ordonner ce que je voudrois manger une fois par jour, car dans la nuit il n'étoit permis à personne de faire ouvrir la prison. Je crois qu'il lui donna le nom de calabozo — Qui me portera de la lumiere? — Ayez une lampe à l'huile toujours allumé, et cela doit vous suffire, car il n'est pas permis ici de donner des lives. Quand on vous portera votre dîner l'officier de garde viendra ouvrir les portes, ou les poulets, car il se pourroit qu'il y eut là dedans des lettres; et ici il n'est permis ni d'écrire des lettres, ni d'en recevoir — Vous a-t-on donné cet ordre exprès pour moi? — Non. C'est le reglement ordinaire, l'usage du lieu. Vous aurez une sentinelle de vue toujours à la porte, à la quelle vous pourrez parler — La porte sera donc ouverte? — Toute du tout — Et pour la propreté? — L'officier qui vous fera porter le dîner montera avec un soldat qui pour une bagatelle vous fera votre lit, et pourra dehors ce qui pourroit vous incommoder — Puis-je faire avec du crayon des plans d'architecture? — Tant que vous voudrez — Ordonner donc qu'on me porte du papier. Voilà de l'argent — Je peux vous faire ce plaisir. Je le dis ensuite à l'officier qui montera la garde.

Quand il vit que j'avois là tout ce qui étoit dans la

chambre à la caserne, il s'en alla fort tristement me faisant cou=
rage, et me conseillant d'avoir patience, comme s'il avoit de=
perdu de moi de ne pas en avoir. Il ferma lui même la
grosse porte, et j'ai vu là debout un soldat en sentinelle par
une fenetre grillée, et carrée de la largeur de dix pouces.
L'officier qui vint à midi me porta du pain, et me coupa
un poulet. Il mit la fourchette dans les plats ou il y avoit des
ragouts pour voir s'il n'y avoit pas des Lettres dans le fond.
Il y avoit à manger pour six. Je lui ai dit qu'il me feroit hon=
neur en dinant avec moi; il me repondit que cela étoit
abolument defendu, et il me repondit la même chose
Lorsque je lui ai demandé la gazette. Les soldats heureux
mes
etoient en sentinelles, car je leur
donnois à manger et à boire du vin excellent. J'étois fort
je voyois à mes frais, aussi c'étoit Nina qui pa=
curieux de savoir si c'étoit moi, ou la Nina qui payoit, savoit
joit; mais cela ne se pouvoit pas
ne s'étoit pas possible de le savoir, car le garçon de l'au=
berge devoit laisser le dîner au corps de garde.

Ce fut là qu'en quarante deux jours j'ai écrit au cray=
on, et sans livres toute la confutation de l'histoire du gou=
vernement de Venise écrite par Amelot de la Houssaye;
me reservant à citer les lieux, lorsque, rendu en liberté, j'ai
j'aurois pu travailler
travaillé devant les yeux Inquisiteurs que je refutois.
Ce qui me surprit un jour, et me fit presque vivre, fut le
soldat que j'ai vu en sentinelle à ma porte. La chose me
paroissoit impossible. Voici l'histoire.

Un italien nommé Madini vint à Varsovie dans le temps que j'y
étois, recomandé à Momatis, et à moi. Il se disoit occultiste. La
personne qui me le recomandoit étoit une comedienne de Dresde,
qui me l'annonçoit pour tel. Momatis lui donnoit quelquefois à

270 270. tant par riche
divers j'étois je ne pouvois lui donner que des bonnes
paroles, et une tasse de caffé quand il venoit à l'heure de
mon dejeuné. Il parloit à tout le monde de ses operations; il con=
damnoit l'oculiste qui étoit établi depuis vingt ans à Varsovie, par=
ce que il ignoroit le moyen d'extraire la cataracte, et l'autre
le publioit diffamoit en l'appellant charlatan, qui ne savoit
pas comment l'oeil étoit fait. Madini me pria de parler à
sa faveur à une dame, à laquelle la cataracte que l'autre lui
avoit baissée étoit remontée: elle étoit aveugle de l'oeil
operé, et de nouveau couvert; mais elle voyoit tout ce qu'il lui
étoit necessaire de voir de l'autre. J'ai dit à Madini que je
ne voulois pas m'en mêler. Il me dit qu'il lui avoit parlé,
et qu'il m'avoit cité comme quelqu'un qui pouvoit ré=
pondre de lui — Vous avez fort mal fait, car je ne re=
pondrois dans cette matière là pour le plus savant des
hommes, et je ne sais rien de vous. Dans votre metier vous
devez n'avoir besoin de la recomandation de personne:
vous devez crier tout haut operibus credite. Ce doit être
votre devise.

Madini piqué contre moi raisonnement me marqua une
quantité de certificats que j'aurois peut être lu, si le premier
qu'il mit entre mes mains n'avoit été d'une personne qui fe=
roit foi urbi et orbi que M. Madini l'avoit guerri de la gou=
te sereine. Je me mets à rire; et je le prie de s'en aller. Quel=
ques jours après, je le trouve à diner avec moi chez la dame
dont une grosse cataracte couvroit l'oeil gauche. Je lui fais
bon visage, et je le laisse parler; mais avec intention d'avertir la
dame à terre, et lieu de ne pas s'y fier. Je la voyois presque de=
cidée à se faire extraire la cataracte; mais comme il m'avoit
cité, elle avoit voulu auparavant que je me trouvasse pre=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

vent à une dissertation entre lui, et l'autre oculiste, qui arriva au dessert. Ce fut pour lors que je me suis disposé à entendre le raisonnement des deux professeurs avec le plus grand plaisir. Le vieux professeur qui étoit allemand, mais qui parloit bien françois, attaqua Tadini en latin. Tadini l'arrêta en lui disant que la dame devoit comprendre ce qu'ils disoient, et j'ai dit que Tadini avoit raison. Tadini ne comprenoit pas un seul mot de latin.

L'oculiste allemand commença par parler raison, disant qu'il étoit vrai que l'extraction de la cataracte assuroit l'agent, et le patient qu'elle ne remonteroit plus; mais que l'opération étoit moins sûre, et outre cela sujette à laisser tout de même le patient aveugle, à cause de la perte irréparable de l'humeur crystaline. Tadini, au lieu de mieux aller, car l'allemand avoit fort, eut la bêtise de tirer de sa poche une petite boëte dans laquelle il avoit des petites boules, qui ressembloient à des billes: elles étoient très polies, et d'un crystal très beau — Qu'est ce que cela, dit le vieux professeur — C'est ce que je suis le maître de poser sous la cornée à la place du crystalin.

L'allemand alors donna dans des éclats de rire si respectés, si forts, et à faux de reproches, que la dame se sentit forcée d'en faire autant. Pour moi, honteux de passer pour le protecteur de ce fat, d'un fat animal je le regardois tristement, ne disant mot. Tadini prenant mon silence pour un effet de la persuasion où je devois être du tort que l'allemand avoit de se moquer de lui, conjura l'orage en m'obligeant à parler, et à dire mon avis. — Mon avis est, que la différence qui paroit entre une dent, et le crystalin, étant fort grande, vous avez tort de croire qu'on puisse remettre le crystalin dans l'oeil entre la rétine, et l'humeur vitrée, comme vous avez mis peut être dans une gencive une dent postiche — Monsieur je n'ai jamais remis des dents à personne.

En disant ces paroles, le Custal impoli se leve, et s'en va. Nous poursuivîmes alors à vivre, et la dame se trouva bien determinée à ne plus voir cet homme dangereux; mais le professeur ne se contenta pas de mepriser en silence l'imposteur: il le cita devant le college de la faculté pour subir un examen sur la connoissance qu'il pouvoit avoir de la construction de l'oeil, et il mit dans la gazette un article comique sur l'introduction du cristallin dans l'oeil entre la cornée, et la retine en citant l'artiste prodigieux, qui étoit à Varsovie, et qui feroit cette operation avec la même facilité qu'un dentiste remettoit une dent. Madini desespéré attendit le professeur je ne sais pas où, et l'épée à la main l'obligea à se battre dans une maison. Il dut être pris le même jour à pieds, puisqu'il ne retourna plus à la chambre où il logeoit.

Or quelle surprise, et quelle envie de rire, quand me mettant à la petite fenetre du calabozo où je mourois d'ennui j'ai vu l'oculiste Madini vetu de blanc avec la bayonette au bout de son fusil! Je n'ai jamais su decider qui de nous deux devoit être plus surpris, si moi voyant l'oculiste sentinelle à la porte de ma prison, ou lui me voyant au fond d'une tour consigné d'une cerbone faire faction à la garde. Le fait est, qu'il tomba des nues, lorsque malgré l'obscurité il m'a reconnu, et qu'il ne lui vint pas en vie de rire, tandis que je n'ai fait que rire pendant toutes les deux heures qu'il resta là. Je lui ai bien donné à manger, et à boire, et un sou, en lui promettant de le traiter de même toutes les fois qu'il viendroit me faire sentinelle, mais je ne l'ai eu que quatre fois, car il y avoit des brigues pour venir à ma porte pendant le jour. Madini me divertit en me racontant tous les malheurs qui lui étoient arrivés dans les trois années qui s'étoient ecoulées depuis que nous nous étions vus à Varsovie. Il avoit été à Cracovie, à Vienne, à Munick, à Strasbourg, à Paris, à Toulouse, et à la fin à Barcellone où les lois catalanes n'avoient

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

en aucun egard à la qualité d'oculiste. N'ayant aucune recommandation,
ni un diplome de quelqu'université pour constater sa doctrine sur l'oeil,
et n'ayant pas voulu subir un examen qu'on vouloit lui faire en latin,
car la langue latine n'avoit rien de commun avec les maladies des yeux,
on ne le contenta pas de le laisser aller ailleurs en pleine liberté, mais
on l'avoit fait soldat. Il me fit la confidence qu'il deserteroit à la pre-
miere bonne occasion. Il me conseilla en me disant que depuis Barcelone,
il ne portoit plus de ses lentilles crystalines, malgré qu'il se rendoit cer-
tain qu'elles devoient venir: il avoit cette certitude; et il n'en avoit pas
fait l'experience, qui cependant au defaut du raisonnement est tres
necessaire. Je n'ai jamais vu ce que ce pauvre homme est devenu.

Le 25 de xbre jour des saints Innocens, six semaines justes après le
jour de ma detention, l'officier de garde entra dans ma prison,
me dit de m'habiller, et d'aller avec lui — Vais-je en liberté? —
Je n'en sais rien. Je vais vous consigner à un officier du gouvernement,
qui est au corps de garde.

Je m'habille à la hate, je mets dans mon portemanteau tout
ce que j'avois, je laisse tout là, je le suis, il me consigne au même
officier qui m'avoit conduit là, qui me mene au palais, où un co-
mis du gouvernement à la chancellerie me montre mon coffre, m'
en donne les clefs, et me dit que tous les papiers qui y étoient, y
etoient encore. Après cela il me donne mes trois passeports en
me disant qu'ils étoient legitimes — Je le sais, et je le savois —
Or a eu des fortes raisons pour croire le contraire. Voyez!

Il me montre un papier signé de Madrid, daté du 23 xbre,
signé par un nom que je n'ai pas retenu qui certifie la legitimité de
mes trois passeports. Je le lis, je le lui rends, et je le remercie. Il
poursuit ainsi. Votre seigneurie est justifié pour ce qui regarde les
passeport. J'ai ordre de vous dire que vous devez sortir en trois jours de
Terre de Barcellone, et en huit de toute la principauté de Catalogne.
Vous etes cependant le maitre d'aller à Madrid vous plaindre à la cour

si vous croyez d'avoir des raisons de vous plaindre — Monsieur j'
irai en France. Voudriez vous bien me donner par écrit l'ordre que
vous venez de me signifier? — Cela n'est pas necessaire. Je m'ap:
pelle Emanuel Badillos secretaire du gouvernement Monsieur ..... que voici vous conduira à
Sancta Maria dans la même chambre d'où il vous a fait pas:
ser. Vous trouverez tout ce que vous y avez laissé, et tout ce que
vous avez laissé à la tour. Vous êtes libre. Adieu Monsieur. Je
vous enverai demain le passeport signé par S. E. et par moi.
Je vais à l'officier habillé de bleu la quittance des passeports,
et retour d'un domestique qui portoit ma malle nous allons à
Sancta Maria. Le soir, chemin faisant, l'opera affiché pour
le soir même, et je me propose avec plaisir d'y aller.

L'hote de sainte Marie me voit d'un air content, me fait
faire vite du feu, car un vent du Nord extraordinaire gelloit
l'air, m'assure que personne n'étoit entrée dans ma chambre
excepté lui, et me rend en presence de l'officier mon epée toute
rue, mais nettoyée du sang, et ma redingotte. Ce qui me sur:
prend est le chapeau même que j'avois perdu en tombant lors:
que je me sauvois. L'autre officier, après avoir vu qu'on avoit
apporté tout ce que j'avois dans la tour, me demande si je re:
connoissois qu'on m'avoit rendu tout ce qui m'appartenoit. Je
lui reponds que j'en étoit sûr — Monsieur je vous souhaite un
bon jour, et un bon voyage soit en France, soit à Madrid.

C'est, mon cher Lecteur, toute la vraie histoire de ce qui m'est
arrivé à Bonellone: vous n'avez jamais lu rien de plus vrai, ni de
plus fidelement detaillé, et avec toutes ces circonstances elle est con:
nue de plusieurs personnes qui vivent encore dans cette ville, tou:
tes dignes de foi. Voici le reste.

Je dis à mon Hote que je dinerai à midi, et je sors avec le même
domestique de louage que Nina m'avoit fait donner: Je vais à la
poste pour voir si je trouvois les lettres qui devoient m'être adressées

avec la formule en poste restante, et j'en trouve cinq à six. Non: veau sujet d'étonnement que le gouvernement qui s'empare son: mairement d'un homme, et de tous ses papiers ne la permette pas de retirer de la poste les lettres qui lui sont adressées. Ces lettres étoient toutes de vieille date de Paris, de Venise, de Varsovie, et de Madrid. Je n'ai eu aucun lieu de soupçonner qu'on m'en ait intercepté une seule.

Je retourne à l'auberge pour lire mes lettres à mon aise, et pour avoir un entretien avec mon Hôte, qui devoit m'intéresser beaucoup. La première chose que je lui demande est mon compte, et il me répond que je ne lui dois rien. Il me montre idé tout le compte avant ma détention, et il me dit qu'on l'avoit averti par le même canal de ne rien prendre de moi pour tout ce qu'il me fourniroit à la prison, et après, jusqu'à mon départ de Barcelone — Vous saviez donc combien je devois rester à la tour? — Je n'ai jamais rien su. On m'a payé toujours à la fin de la semaine — De la part de qui? — Vous le saurez — Avez-vous reçu quelque billet pour moi? — Rien — Et le domestique de place? — Je l'ai payé, et congédié; mais actuellement je n'ai pas d'ordre — Je veux que cet homme m'accompagne jusqu'à Perpignan — Je crois que vous ferez bien de quitter l'Espagne, car à Madrid on ne vous fera pas raison — Qu'a-t-on dit de l'assassinat! — On a dit que le coup de fusil qu'on a entendu c'est vous qui l'avez tiré; et que c'est vous qui devez avoir enfoncé votre epée, car on n'a trouvé personne mi tuée, ni blessée — C'est plaisant, et extraordinaire. Et mon chapeau? — J'ai envoyé tout au gouvernement On me l'a renvoyé trois jours après avec votre epée, et votre manteau, ~~que j'avois laissé dans~~ le matin même de votre arrest, comme vous me l'avez ordonné — Quel cahos! Mais savoit tout on que j'étois à la tour? — Toute la ville le savoit. Mais aussi

R.F. MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

on allegueroit deux bonnes raisons. Une en public, et on le diroit l'oreille à l'oreille. La publique étoit que vos passeports étoient faux. La secrette, qui étoit selon moi la véritable, que vous alliez passer les nuits chez Nina. J'ai juré à tout le monde que vous n'avez jamais découché; mais c'est égal. Vous y allez. Vous avez pendant bien fait pour l'événement de ne pas vous en aller quand j'ai voulu vous persuader; car actuellement vous êtes justifié de tout — J'irai à l'opera ce soir; mais pas au parterre. Vous aurez soin de me louer une loge — Je ferai cela. J'espere que vous n'irez pas chez la Nina — Il est certain que je n'irai pas.

Vers midi un jeune homme commis d'un banquier me porta une lettre qui m'a causé encore une nouvelle surprise. De l'ouvre, et je trouve mes lettres de change que j'avois faites à Genes à M. Augustin Grimaldi della pietra. Sa lettre étoit courte. La voici la traduction fidele que je fais actuellement en passant me soici la traduction fidele que je fais actuellement en passant

Il s'agit en vain d'envoyer à Barcellone ces lettres pour vous
faire arreter. Je les envoye pour vous en faire present, et pour
vous convaincre que je ne suis pas fait pour augmenter des peines
aux hommes persecutés par la fortune. Genes ce 30 No-
vembre 1768.

Voila le quatrieme Genois qui en agit avec moi en vrai Le-
vantin. Devois-je en grace de quatre honnetes gens d'un pays grand cou-
libre pardonner au Genois Pallavo? Point du tout. Il falloit les de-
livrer de cet indigne compatriote. Mais je l'ai derivé en vain. J'ai
su quelques années après que ce monstre mourut à Genes dans la
misere. Mais cette lettre de M. Grimaldi me prouva de savoir où Pal-
lavo étoit alors. Il étoit resté prisonnier à la caserne, quand on m'
a conduit à la tour: il m'importoit de savoir où il étoit soit pour
tacher de le prévenir; il étoit en état de me nuire, soit pour me
tenir sur mes gardes ayant pour ennemi un pareil scelerat. J'ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

confia ma curiosité à mon Laquais, qui chargea mon domestique de
Courage de s'en informer. Voici ce que j'ai su avant de quitter
Barcellone, sans avoir jamais pu en apprendre d'avantage.

Ascanio Pozomar, car il s'appelloit ainsi, avoit été tiré des arrets
vers la fin de Novembre, et étoit parti par mer sur une barque
qui alloit à Toulon trois ou quatre jours après la sortie de la citadelle.
J'ai écrit le même jour à M.r Grimaldi une Lettre de quatre pages
pour où il doit avoir trouvé la fausse essence du sentiment de reconnoissance. Il s'agissoit de le payer par mon ressentiment de
mille sequins dont mes deux Lettres me constituoient débiteur,
et avec les quelles, s'il avoit suivi ce que le monstre lui dictoit de
faire il m'auroit rendu fort malheureux. Mais voici encore
une nouveauté qui fit parler Barcellone.

Deux Heures après midi, on changea tous les affiches qui an-
nonçoient l'opera pour le soir du même jour. On afficha rela-
che au theatre jusqu'au second jour du nouvel an à cause de
deux principaux acteurs malades. Cet ordre ne pouvoit venir
que directement du vicerci, car le public l'appelloit toujours
ainsi, disant que la Catalogne étoit un royaume, et non pas
une principauté. Je ne dirois rien jusqu'ici je prenois sur mon
compte cette suspension de spectacle. Dans mon caractere j'aurois
une resolution, dont je ne me croyois pas capable: ce fut de
m'abstenir de sortir. C'étoit un moyen de faire rougir le comte
de Ricla de sa tirannie, de lui reprocher son egarement, et les
procedés iniques à cause de son malheureux amour qui l'avoit
reduit à devenir le plus injuste des hommes tandis qu'auparavant
il passoit pour le plus juste. Petrarque dit

Amor che ta gentile un cor villano

Il auroit fait le contraire de Ricla qu'il auroit trouvé honête.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

n°46 278.

Je n'ai pas non plus écrit à la valeuse Nina, dont j'avois conservé l'amour le premier jour que je l'avois connue à Valence. J'ai laissé qu'elle puisse se vanter qu'elle m'avoit entretenu. Il n'en fait pas pour cela moins vrai qu'elle m'avoit entraîné dans le précipice, et mis dans un abîme qui devoit me coûter la vie. Le lecteur saura quelque chose d'avantage sur cette ténébreuse affaire dans quatre mois d'ici.

Je devois partir le même jour sans un peu de superstition de ma part. J'ai voulu que mon départ de Prague s'exécute le dernier jour de la malheureuse année que j'y avois passée. Je me suis occupé tous ces trois jours à écrire trente lettres peut être à tous mes plus chers connoissances. D. Miguel de Zevallos, D. Diego de la Secada, et le comte de Penalva savent me voir sans appendre la rencontre. Le Monsieur de la Secada étoit l'oncle de la comtesse AB que j'avois connue à Milan. Ces trois personnages me dirent tous les trois une circonstance très remarquable, et singuliere, comme toutes les autres qui composent cette toute cette avanture de cette Histoire. Le 16 du même mois; c'est à dire l'oreille du jour, dont le quel on me remit en liberté, l'abbé Marquisio envoyé du Duc de Modene, demanda en presence de beaucoup de monde au comte de Ricla s'il pouvoit me faire une visite pour remettre entre mes mains une lettre qu'il ne pouvoit laisser à personne, ce qui lui feroit de la peine, car il devoit partir pour Madrid le lendemain. On fut étonné que le comte ne repondit rien à la demande de l'abbé, qui effectivement partit le lendemain veille de ma delivrance. J'ai ecrit à Madrid à cet abbé, que je ne connoissois pas, et je n'ai pas reçu de reponse. Je n'ai jamais pu savoir ce que c'étoit que cette lettre qu'il devoit me remettre en main propres.

tout dans cette affaire étoit ténébreux, et inconcevable, il en
resulte que je n'étois là dedans qu'en force du despotisme de comte
Ricla jaloux, auquel la scélerate Nina s'étoit ~~liée~~ amusée à faire
croire que j'étois son amant, et qu'elle me vendoit heureux. Mes
passeports envoyés à Madrid ne furent qu'un prétexte, car
en huit ou dix jours on auroit pu les envoyer, et les recevoir de
retour, supposant que quelqu'un m'eut accusé de les avoir
faits moi même. Ce auroit pu être la calomnie de Pogonat,
en supposant qu'il ait su que j'avois un passeport du roi d'Espagne
que je n'aurois jamais pu avoir sans en avoir un au préalable
de l'ambassadeur de Venise. - L'infame put avoir dit qu'il n'étoit
pas possible que j'eusse ce passeport puisque j'étois en disgrace des
inquisiteurs d'état. ~~de Venise~~. Malgré son idée, et son jugement,
je l'avois cependant obtenu, et voici comment.

M'étant déterminé à la fin du mois d'Août de quitter ma
charmante Dª Ignacia, et Madrid pour toujours j'ai demandé
un passeport au comte d'Aranda, qui me répondit qu'il ne devoit
le conformer aux ordres il ne pouvoit me le donner qu'en ayant
auparavant reçu le passeport de l'~~Ambassadeur~~ de Venise;
il me dit qu'il ne me le pouvoit pas refuser. Content de
cette décision je vais à l'hôtel de ~~Venise~~ ambassadeur M. Que-
rini, qui étoit alors à S. Adriano. Je dis au portier que j'a-
vois besoin de parler à M. Olivieri secrétaire de l'ambassade:
il m'annonce et ce jour ne donne les ordres de ne pas me recevoir.
Je lui écris le lendemain, que je n'avois pas été au palais de
M. Querini pour faire ma cour à lui secrétaire; mais pour de-
mander un passeport qu'il ne pouvoit pas me refuser. Je lui
écris mon nom, et la qualité fort mince de docteur en droit qu'il

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

280 ne pouvoit pas me refuser, et je le prie de le laisser au portier auquel j'irai le demander le lendemain. Le lendemain le portier me dit de bouche que l'ambassadeur avoit laissé ordre qu'on ne me donnât pas de passeport.

C'est dans ce moment là que j'ai écrit au marquis Grimaldi à S. Ildefonse, et en même tems au Duc de Losada en les priant de dire à l'ambassadeur de Venise de m'envoyer un passeport, car au défaut je publierois les raisons honteuses, que l'ambassadeur en avoit adopté pour me dispenser. Je ne voit pas, il le dut, et le marquis montrement ma lettre à l'ambassadeur Querini, mais je vit que le crevé fit Olivieri m'envoya le passeport que D. Ignacia mit entre mes mains. Je lit le passeport, et je trouva mon nom sans le moindre titre, chose qu'on remarque en Espagne, car ce n'est qu'à un domestique qu'on retire le Don, comme nous le Signor, et les françois le Monsieur le Comte au lieu. Au-dedans de colere à cause de cette marque de mepris j'ai écrit une lettre à D. Domingo Varnier, qui étant de service se trouvoit alors à la cour, et je lui envoye mon diplome de Protonotaire apostolique où j'avoit dorigné chevalier de l'ordre d'or, et docteur en droit. Outre cela je lui envoi le passeport injurieux, et je le prié de faire passer ma lettre, et me plaindre outre les mauvais du Marquis Grimaldi, il l'ambassadeur pourvoiroit à m'insulter. Trois jours après, il m'a renvoyé mes diplomes, en me disant qu'il n'avoit pas eu loisir de parler au ministre, car l'ambassadeur i'étoit persuadé d'abord qu'il avoit eu mes titres, qu'il ignoroit auparavant. Il finissoit la lettre pour me dire que le secretaire d'ambassade m'enverroit le passeport tel que j'avois droit de le demander, avec lequel il ne tiendroit qu'

à moi d'en avoir un du Roi expedié par le ministre des affaires
étrangeres. J'ai reçu le lendemain le passeport tel que je le
voulois: je l'ai envoyé à S. Ildefonse à D. Varnier qui me le
renvoya avec celui du Roi signé par le marquis Grimaldo de
Grimaldi, et moyennant cela j'ai eu le passeport du comte d'A-
randa qui à la narration de cette histoire se devida. La cor-
respondance de Madrid avec la cour, lorsqu'elle est à un des
trois sitios ne coute rien. Elle est toute aux depens du Roi.
L'antretien, ou le reglement des postes aux lettres est aussi dif-
ferent de celui que j'ai trouvé dans toute l'Europe. Chacun
peut écrire dans des lettres à tous les pays du monde, et les
jeter dans la boete publique sans donner le port: les lettres sont
enregées avec la plus grande exactitude; mais on paye fort
cher pour retirer de la poste les reponses. Une reponse de
Petersbourg coute un ducat: Si celui auquel elle est adressée la
laisse là n'ayant pas le ducat, ou par avarice, la même
ne peut pas en retirer une qui lui arriveroit
homme de Cadix, et qui ne lui coute
S'il va la demander, on la lui refuse à
moins que dix sous: voilà ce qui lui coute addres-
ser. On fait aussi cela à Naples.

Le dernier jour de l'année j'ai quitté Barcellone avec mon
domestique ainsi derriere la calece. A petites journées j'ai fait
l'accord pour être à Perpignan le troisieme jour de l'année 1769.
Mon voiturier étoit piémontois. Perpignan est eloigné de Barce-
lone quarante petites lieues. Le lendemain à l'auberge, où j'ai
dîné, le voiturier entra avec mon domestique, et me demanda,
si je pouvois avoir des soupçons d'être suivi — Cela se pouvoit.
Pourquoi me demandez vous cela — Il y a trois hommes à pieds,
armés, et de mauvaise mine que j'ai observé hyer à notre depart

1821 224.

de Bourgogne, qui cette nuit couchoient dans l'écurie de la même auberge où nous logeames, qui mangeoient aujourd'hui ici, et qui partirent il y a trois quart d'heures. Ces gens là ne parlent à personne; ils me donnent de l'ombrage — Que pouvons nous faire pour nous mettre à couvert d'être attaqués, ou pour nous délivrer d'un voyageur qui m'incommode — Partir tard, et nous arrêter à une auberge que je connois une lieue en deçà de la station ordinaire, où ces gens là seront allés pour nous attendre. Si je les vois rester sur leur pas, et venir se loger à la mauvaise auberge où nous serons. Je n'en doute plus: ce sont des attaquans qui nous en veulent.

Je trouve ce raisonnement juste. Je pars plus tard, je vais presque toujours à pied et à cinq heures nous nous arrêtons où nous trouvons un fort mauvais gite; mais où ne voyons pas les trois figures. A huit heures, lorsque je voyois mon domestique arrêter, et me dire que les trois attaquans étoient à l'écurie où il étoient avec notre voiturier. Les Lecheneux, Lenfant à cette nouvelle, car il n'y avoit plus à douter. Nous n'avions rien à craindre à l'auberge; mais beaucoup aux confins où nous devions arriver le soir. Je recommande à mon domestique de ne faire semblant de rien, et de faire que le voiturier vienne me parler lorsque ces gens là dormiront. Cet fut à dix heures que le voiturier vint; il me dit sans détour que ces gens là alloient nous attaquer d'abord que nous serions aux confins de France — Après avoir bu une bouteille que j'ai payé, me dit il, un d'eux me demanda pourquoi je ne suis pas allé à l'autre station, où nous nous serions trouvés mieux logés, et je lui ai répondu que vous aviez froid, et qu'il était fort tard. J'aurois pu leur demander pourquoi ils n'y sont pas restés eux mêmes, et où ils sont acheminés; mais je m'en suis gardé. Je leur ai seulement demandé si le chemin jusqu'à Perpignan étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

bon, et ils m'ont répondu qu'il est excellent, et qu'on ne s'apperçoit pas des pyrenées. Ils dorment enveloppés dans leurs manteaux près de mes meubles sur des bottes de paille. Nous partirons avant jour; mais après eux; cela s'entend, et nous dinerons à la station ordinaire; mais après dîner, si vous à moi, nous partirons après eux, et je prendrai prenant un autre chemin, et nous serons en France à minuit. Je suis sûr de ce que je vous dis.

Si j'avois pu prendre un escorte de quatre hommes armés je n'aurois pas suivi le conseil du voiturier; mais dans le cas où j'eusse dû faire ce qu'il me disoit. Nous tournames les trois sicaires, où le voiturier m'avoit dit, et en descendant j'avois glissé mes yeux sur eux. Ils paroissoient ce qu'ils étoient. Ils partirent un quart d'heure après, et une demi heure après eux mon frere voiturier rebrousse chemin pour un quart de lieue, puis il prit un paisan pour guide, qui monta derriere pour l'avertir dans le cas qu'il se trompât. Nous fîmes onze lieues en sept heures; ce fut à dix heures que nous arrivames à une bonne auberge dans un gros village en France, où nous n'aurions plus rien à craindre. J'ai bien dormi, et dîné là le lendemain, et le soir je me suis vu à l'auberge de la poste à Perpignan sûr d'avoir sauvé ma vie, et de la devoir à mon voiturier. Il étoit impossible que je devinasse d'où l'ordre de m'assassiner pouvoit partir; mais le Lecteur verra par quel moyen j'ai tout su vingt jours après.

A Perpignan j'ai congédié mon domestique que j'ai bien récompensé, et j'ai écrit à mon frere à Paris le bonheur que j'avois eu d'échaper aux piéges de trois assassins. Je lui ai dit de me répondre à Aix en Provence poste restante où je pourrois quinze jours pour voir le marquis d'Argens, qui devoit y être.

Le lendemain j'ai couché à Narbonne, et le surlendemain à Beziers. De Narbonne à Beziers il n'y a que cinq lieues; mais l'excellente

1784 284.

chere que la plus aimable de toutes les hotesses me fit faire à dîner m'
engagea à y souper avec elle, et toute sa famille. Ce Beziers est une
ville, dont on croyoit la situation delicieuse malgré la saison. Se=
jour heureux fait pour la retraite d'un philosophe qui auroit re=
noncé à toutes les vanités de la terre egalement que pour un
homme voluptueux qui voudroit jouir de tous les plaisirs des sens,
sans avoir besoin d'être beaucoup riche. Les habitans de ce païs
là ont tous de l'esprit, & la race y est fort beau, et la chere
qu'on y fait est exquise en gras egalement qu'en maigre. ~~Il est~~
On y boit des vins excellens que les maudits marchands
~~les vendent les meilleurs qu'ils y soit marqué les mau=~~
de vin n'ont pas accomodés.
~~dits marchands~~ Je suis resté le lendemain à
Pezenas, et le surlendemain je suis arrivé à Montpellier en me
logeant au cheval blanc avec intention d'y passer huit jours.
Ce fut là que j'ai laissé mon voiturier en lui donnant un
doblon de ochio pour boire, qui l'encouragea à se maintenir
toujours honnête. J'ai soupé à la table d'hote où il y avoit
fort peu de plats de cuisine que des convives. On ne fait nulle part
en France une chere meilleure que celle qu'on fait à Montpellier.
Le lendemain, ~~matin je fus~~, je suis allé dejeuner à un caffé,
où j'ai lié connoissance avec un premier venu, qui d'abord qu'il m'
a entendu dire que je voulois connoitre des professeurs il me condui=
sit lui même chez un qui jouissoit d'une renommée, et qui pos=
sedoit à juste titre l'urbanité que l'homme de lettres en France, ~~a~~
la plus belle fleuron de la couronne d'Apollon. Le veritable
homme de lettres doit être l'ami de tous ceux qui les aime,
et il l'est en France plus encore qu'en Italie; en Allemagne
il est mysterieux, et reservé; il se croit trop obligé à paroitre ni
avoir aucune prétention, et à cause de ce préjugé il ne se con=
cilie pas l'amitié des étrangers qui vont le voir pour l'admirer
de près, et pour puiser de son fait.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

On me dit que la troupe des comediens étoit fort bonne: il y a 185
est je la trouve telle. Je croyois me trouver en France après
tant de malheurs qui m'avoient tourmenté en Espagne: il me
paroissoit d'être venu, et effectivement je me trouvois rajeuni.
Je me felicitois de ce que j'avois vu à la comedie plusieurs filles
fort jolies, et que pas une ne m'avoit suscité des desirs. Je
desirois de trouver le Castel Bajac plus pressé d'esperant de me
rejouir de la prospérité de son état que pour renouveller mes a-
mours que si elle s'étoit reconciliée avec son mari me pa-
roissoient criminels. Je ne savois comment m'y prendre pour
la decouvrir. Je lui avois écrit sous le nom de Mademoiselle
Blavia; mais ce n'étoit pas son nom: elle n'avoit jamais
voulu me le dire. En m'informant en allegant des cir-
constances, j'avois peur de devenir indiscret, et de lui
faire du tort. Elle n'avoit dit que son mari savant
devoit être
apothicaire: par ce peu je n'ai découverte le troisieme jour. Je partois à tout de la dife-
rente pratique de la pharmacie dans les pays étrangers. Je croyois
d'abord que j'aurois à chercher celui que j'avois
je partois espérant
qu'il parleroit à sa femme de ce voyageur
qu'elle auroit pu connoître. Lorsque l'apothicaire n'étoit pas dans la boutique je
curieux
demandois d'abord du garçon toutes les affaires de famille, et il
savoit d'abord que les circonstances ne me guideroient pas j'allois chez un autre
Par ce moyen je l'ai trouvée. J'ai reçu le troisieme jour
un billet d'elle même, qui me disoit de m'avoir un parler à
son mari dans la boutique qu'elle me nommoit. Elle me di-
soit d'y retourner à une telle heure, et de me reposer dans les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

réponses que je ferois aux interrogations de
ne lui dirai jamais autre chose sinon que je l'avois connue sous
le nom de demoiselle Blavin en Angleterre, à Spa, à Leipsick,
et à Vienne toujours marchande de dentelle, et de m'être in=
téressé pour elle dans cette dernière ville pour lui procurer
la protection de l'ambassadeur. Elle finiroit son billet pour
me dire que son mari même auroit le plaisir de me surprendre
en me présentant sa femme.

J'ai suivi sa leçon. Je suis allé dans la boutique d'abord après
dîner, et le bonhomme me demanda si j'avois connu quelque
part une jeune marchande de dentelle de Montpellier nom=
mée Blavin — Oui; mais je ne sais pas si elle étoit de Mont=
pellier. Folie, rage, et faisant bien les affaires. Je l'ai vue
plusieurs fois pour l'Espagne, et à Vienne je lui ai été utile.
Sa conduite lui gagna l'affection, et l'estime de toutes les
dames qu'elle approchoit, c'est même chez une duchesse
que je l'ai connue en Angleterre — La connoîtriez vous
si vous la voyoiz — Pardieu! une aussi jolie femme! Elle
à Montpellier? Si elle y est parler lui de moi. Je m'appelle
un tel — Vous lui parlerez vous même.

Il me dit de monter en me précédant, et il me présente:
Comment Mademoiselle! Vous êtes ici? Je suis ravi de vous
revoir — Monsieur, ce n'est pas une demoiselle; c'est ma
femme s'il vous plaît, et je vous prie que cela vous em=
pêche pas de l'embrasser — Avec bien du plaisir. Vous êtes
donc venus vous marier à Montpellier. Je vous félicite
tous les deux, et je remercie le hazard. Dites moi si vous
avez fait bon voyage de Vienne jusqu'à Lyon.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Elle commença alors à raconter tout ce qu'elle a voulu, elle se trouva aussi bon comedien qu'elle. Notre plaisir fut très grand en nous revoyant; mais celui que l'apothicaire ressentoit en voyant le respect avec le quel je la traittois étoit encore plus grand. Nous fimes une conversation d'une heure a= yant un air fort naturel, qui ne laissoit jamais soupçonner que nous avions été liés par l'amour. Elle me demanda si je pensois de passer le carnaval à Montpellier, et elle se mon= tra mortifiée quand je lui dis que j'allois partir le lende= main. Son mari dit que cela ne pouvoit pas être, et pour lors elle ajouta que cela ne seroit pas, et qu'absolument je devois faire l'honneur à son mari de lui donner deux jours pour dîner en famille le surlendemain avec eux. Après m'être fait bien prier, j'ai cedé.

Au lieu de deux jours, je leur en ai donné quatre. J'y ai di= né, et soupé. L'amour de son mari me parut aussi respecta= ble pour son age que pour son esprit: elle avoit également que son fils l'ait d'avoir tout oublié de ce qui pouvoit empecher qu'elle ne fut pour sa part toute l'affection qu'elle pouvoit de= voir. Elle même me dit dans des moments où nous étions seuls qu'elle étoit heureuse, et si elle le disoit elle devoit l'être, car il n'est pas possible au monde d'être heureuse sans le sentir. Elle ne sortoit pour aller se promener qu'avec sa mere, et elle aimoit tendrement son mari. Je me mis plus ces quatre jours dans la joye pure de la veritable a= mitié sans que le souvenir de ~~la~~ la douce ivresse que nous avions fait eprou= ver pût avoir la force de se reveiller en nous le desir de la renouveller.

1788 288.

Nous n'aurez pas besoin de nous communiquer vos pensées pour les connoitre. Elle me dit le jour que j'ai dîné avec elle que si j'avois besoin de cinquante louis elle iroit en les prendre, et je lui ai repondu de me les garder pour une autre fois que j'aurois le plaisir de la voir. Je suis parti de Montpellier certain que ma ville lui avoit augmenté l'estime de son mari, et de sa belle mere. Je me felicitois en voyant que je pouvois me trouver

heureux sans commettre des crimes.

Le lendemain de mes adieux à cette femme qui me devoit ses jours
bonheur j'ai dormi à Nimes où j'ai passé trois avec un tres
savant naturaliste. C'étoit Monsieur Seguier l'ami intime de
jusqu'à sa mort
marquis Maffei de Verone. Il m'a fait voir dans les mer=
veilles de son cabinet l'immensité de la nature. Nimes est une
ville entourée digne qu'un etranger y arrete. On y trouve une
excellente nourriture pour l'esprit dans des monumens respec=
tables, et pour le coeur dans le beau sexe. On m'a invité à un
bal où j'ai joui du privilege de l'etranger, privilege inconnu en
la qualité d'étranger
Espagne, et en Angleterre, où ~~l'etranger~~ est un defaut.

En partant de Nimes je me suis determiné d'aller pas=
ser tout le Carnaval à Aix pour le Parlement, dont la no=
blesse jouit d'une reputation distinguée. Je voulois la con=
naitre. J'ai logé aux trois Dauphins, si je ne me trompe; j'y
ai trouvé un Cardinal Espagnol qui alloit à Rome au con=
clave pour elire un pape à la place de Rezzonico.

1769

("après Pâques", page 296)
("le lendemain de la fete Dieu", page 304)

Chap. VI

(Original Tome IX chap. X)

pages 289 à 320

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

# Chapitre X

Mon sejour à Aix, ma grande maladie, une inconnue qui a soin de moi, le Marquis d'Argens, mon depart, Lettre d'Henriette, Marette Histoire de la Nina, Nice, Turin, Lyon. Madame de [redacted]

Ma chambre n'étant separée de celle de Son Eminence que par une tres legere cloison je l'ai entendue en voyant donner une forte reprimande à quelqu'un qui devoit être son principal domestique, et avoir la direction du voyage. J'avois vu que cet homme qui excitoit la juste colere du cardinal étoit épargnoit sur la depense à dîner, et à souper comme si son maître étoit le plus gueux de tous les Espagnols — Monseigneur je n'épargne rien; mais il n'est pas possible de depenser d'avantage, à moins que je ne force les aubergistes à me demander le double de ce que coutent les repas qu'ils vous donnent, et que vous même trouvez abondans de tout ce que vous pouvez desirer en gibier, en poissons, et en vins — Cela peut être; mais vous, ayant un peu d'esprit, vous pourriez ordonner d'avance par des exprès des repas dans des lieux où après je ne m'arreterois pas et qu'on payeroit tout de même, et faire preparer à manger pour deux quand nous ne serions que six, et sur tout faire servir toujours trois tables une pour nous, l'autre pour mes officiers, et la troisieme pour mes domestiques. Je voi ici que vous ne donnez aux postillons que vingt sous pour boire: j'en vois qui est ordonné pour les guides il faut donner chaque fois au moins un ecu, et quand on vous donne le reste d'un Louis il faut le laisser sur la table. J'ai vu que vous le mettez dans la poche. Ce sont des gueuseries. On dira à Versailles, à Madrid, et à Rome, car on sait tout, que le cardinal de la Cerda est un gueux, ou un avare. Apprenez que je ne suis ni l'un ni l'autre. Ou cessez de me deshonorer ou allez vous en.

C'est le caractere du grand seigneur d'Espagne; mais le Cardinal dans le fond avoit raison. Je l'ai vu partir le Lendemain. Quelle figure!

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Non seulement il étoit petit, mal bati, bossuë; mais sa physionomie étoit si laide, et si basse que j'ai reconnu le veritable besoin qu'il avoit de se faire respecter par la profusion, et distinguer par des decorations, car sans cela on l'auroit pris pour garçon d'ecurie. Tout homme, qui a un dehors revoltant, doit s'il le peut, et s'il a de l'esprit, faire tout pour detourner de l'examen de son individu les yeux qui le voyent. Les ornemens exterieurs sont un excellent remede contre ce mauvais present de la nature. Celui d'employer le fard est le seul moyen qu'ont les laids pour faire la guerre à la beauté.

Le lendemain, je me suis informé du Marquis d'Argens. On m'a dit qu'il étoit à la campagne chez son frere marquis d'Eguille president au parlement; et j'y fus. Ce marquis fameux à cause de la constante amitié avec laquelle le defunt Frederic II l'a honoré, plus que par ses ouvrages, que personne ne lit plus, étoit alors deja vieux. C'est homme tres voluptueux, tres honnete, plaisant, aimable, qui vecut decidé vivoit avec la comedienne Cochois qu'il avoit epousée, et qui en avoit été digne. En qualité de femme elle se croyoit en devoir d'etre la premiere servante de son mari. Ce marquis d'Argens étoit d'ailleurs fondamentalement savant fort dans les langues grecque, et hebraique, doué par la nature d'une memoire tres heureuse, et par consequent remplie d'erudition. Il me reçut tres bien en consequence de ce que son ami Milord Maréchal lui avoit écrit, il me presenta à sa femme, et d'abord au president d'Eguille son frere, membre illustre du parlement d'Aix, assez riche, ami des lettres, ayant encore des mœurs plus en consequence de son caractere que de sa religion, ce qui est dire beaucoup, car il étoit dur de bonne foi quoiqu'homme d'esprit. Ami des jesuites au point d'etre jesuite lui même de ce qu'on appelloit de robe courte, il aimoit tendrement son frere en le plaignant, et en esperant toujours que la grace efficace le reconduiroit au giron de l'eglise. Son frere l'encourageoit à esperer en riant,

et n'il'un ni l'autre avoit garde de se deplaire en parlant religion. On me presenta à la nombreuse compagnie qui consistoit en parens, hom= mes et femmes, tous aimables, et polis, comme toute la noblesse de Provence, qui l'est au supreme degré. On y jouoit la comedie sur un petit théatre, on y feroit bonne chere, et on s'y promenoit mal= gré la saison. En Provence l'hiver n'est rude que lorsqu'il fait du vent, et par malheur le vent du Nord y souffle tres souvent.

Une Berlinoise venue d'un neveu du Marquis d'Argens étoit là avec son frere, dont [redacted] étoit Schottkouski. Ce garçon fort jeune, et fort gai avoit pris gout à tous les plaisirs qu'on trou= voit dans la maison du President sans faire aucune attention aux actes de religion qu'on y exerçoit tous les jours. Heretique de profession quand par hazard il passoit à l'eglise et jouant de la flute dans sa chambre lorsque toute la maison assistoit à la messe que le jesuite confesseur de toute la famille celebroit tous les jours; mais il n'en étoit pas de même de la jeune il croit de tout
[redacted] veuve la soeur. Non seulement elle s'étoit fait catho= lique; mais elle étoit devenue devote à un point que toute la maison la regardoit comme une sainte. Elle avoit été l'ou= vrage du jesuite. Elle ne parloit pas l'age de vingt deux ans. j'ai vu de son frere, que son mari qu'elle adoroit, mourant jusqu'au dernier moment entre ses bras, et raisonnant comme tous ceux qui meurent [redacted] lui avoit dit en der= de la poitrine jusqu'au dernier moment nieres paroles qu'il ne pouvoit esperer de la revoir dans l'eternité que à moins qu'elle ne prît la resolution de se faire catholique.

Ces paroles s'étant gravées dans la memoire, elle s'étoit de= terminée à quitter Berlin pour aller voir ses parens dont elle se fit son epoux. Personne n'avoit osé s'opposer à son dessir. Elle engagea son tres agé de dix neuf ans de l'accompagner, et d'abord qu'elle se vit à Aix maitresse d'elle même elle confia à ses parens tout devote sa

291 vocation. Cette decouverte avoit mis la joye dans la maison: on la cul:
tiva, on la caressa, on l'assura qu'elle n'avoit autre moyen que ce:
lui là pour revoir son epoux en corps et en ame, le jesuite achera de
la proselitiser, comme le marquis d'Argens me dit, sans avoir eu be:
soin de la cathechumeniser, car elle étoit deja baptisée, et elle avoit abjuré.
cette sainte en herbe étoit laide. Son pere devint d'abord mon ami. Ce
fut lui qui venant tous les jours à Aix me conduisit dans toutes les
maisons.

Nous étions à table au moins trente. Bonne chere sans profusion,
ton de bonne compagnie, [redacted], propos decens,
en style chatié avec exclusion de mots à double entendre allusifs
à la bagatelle de l'amour, ou qui auroient pu y faire penser. J'ai
remarqué que quand il en echappoit au marquis d'Argens toutes les
femmes faisoient la grimace, et le pere confesseur entamoit cite un
autre propos. Je n'aurois pas imaginé que cet homme fut si confes:
seur, si jesuite, car habillé comme un abbé l'eut à la casaque:
que, il n'en avoit ni l'air ni l'encolure. C'étoit le Marquis d'Ar:
gens qui m'en avoit averti. La presence de cet homme ne devoit
aucun obstacle à
~~empechoit pas~~ ma gayeté naturelle. J'ai narré en femme mesurée
l'histoire de l'image de la sainte vierge qui allaitoit l'enfant Jesus,
et à laquelle les espagnols perdirent toute la devotion d'abord que
le scrupuleux curé lui fit couvrir le sein d'un voile trop épais.
Je ne saurois dire quelle tournure j'ai donné à cette narration; mais
toutes les femmes dînent rire. Ce rire deplut au jesuite au point de
se permettre de m'avertir qu'il ne falloit pas raconter publique:
ment des histoires susceptibles d'interpretation equivoque. Je l'
ai remercié par une inclination de tête, et le marquis d'Ar:
gens pour detourner le propos me demanda comment j'ap:
pellerois en italien un grand godiveau que madame d'Argens
distribuoit, et que toute la table trouvoit excellent. Je lui ai dit
que nous l'appellerions una crostata; mais que je ne savois com:

ment appeller les beatilles dont il étoit fourni. Ces béatilles étoient
des andouillettes, desris de veau, des champignons, de ces d'artichaud,
des foyes gras, et que sais-je. Le jesuite trouva qu'en appellant tout
ces beatilles je me moquois de la gloire eternelle. Je n'ai pu
me tenir de rire fort, et Mad. Eguille crut de devoir prendre
mon parti disant qu'en bon françois c'étoit le mon generique
de toutes ces friandises.

Après avoir ainsi opiné contre le directeur de sa conscience
l'homme sage crut de devoir parler de tout autre chose, et par
malheur il donna dans le post au noir en me demandant quel
étoit à mon avis le cardinal qu'on feroit Pape. Je parierois,
lui dit-je, que ce sera le pere Ganganelli, car dans le conclave
c'est le seul cardinal qui soit moine — Quel obligation y a-t-il
d'elire pour Pape un moine? — Parceque il n'y a qu'un moine
qui soit capable de commettre l'excès que l'Espagne exige du
nouveau pontife — Vous entendez la suppression de l'ordre
des jesuites — Precisement — Elle l'exige en vain — Je le
souhaite, car dans les jesuites j'aime mes maitres; mais j'abhorre
peur. J'ai vu une terrible Lettre. Mais indépendamment de
cela le Cardinal Ganganelli sera Pape par une raison qui sera
facheuse, mais qui est cependant forte — Quelle est elle? Elle
la, et nous rions — C'est le seul Cardinal qui n'a pas une
perruque, et notez que depuis que le saint siege existe il n'y a
jamais eu un pape qui porte perruque.

Comme je donnois à tout-cela une teinture de badinage on
a beaucoup ri; mais après on me fit parler sérieusement sur
la suppression de l'ordre, et en disant tout ce que j'avois vu de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'abbé Pinzi j'ai vu le jesuite palii — Le pape, dit-il, ne peut pas supprimer cet ordre — Apparamment, monsieur l'abbé, vous n'avez pas etudié chez les jesuites, car leur sentence est que le pape peut tout, et aliquid plures.

Tout le monde alors croit que je ne savois pas de parler à un jesuite; il ne me repondit pas, et nous parlames d'autres choses. On vouloit que je restasse à la representation de Polieucte; mais je m'en excusai disant que je retournois à Aix avec Chouskouski qui me narra toute l'histoire de sa soeur, et m'informa des caracteres de plusieurs de la coterie de M. d'Eguille si bien que j'ai vu que je ne savois pas m'y adapter. Sans cet jeune homme qui me fit faire des connoissances fort agreables je serois allé à Marseille. Des affaires, des soupers, des bals, et des fort jolies filles me firent passer tout le carnaval; et une partie du careme à Aix toujours avec Chouskouski, qui alloit, et venoit presque tous les jours de campagne pour faire avec moi des parties de plaisir.

La campagne pour faire avec moi des parties de plaisir.

J'avois fait present d'une Iliade d'Homere a M. d'Argens, qui savoit le grec comme le françois, et d'une Argenis en latin à la fille qu'il avoit adoptée, qui savoit le Latin. Mon Iliade avoit le Scholiaste de Porphire: c'étoit un exemplaire rare, et tres bien relié. Il étoit venu à Aix pour me remercier, et j'ai dû aller une seconde fois dîner à la campagne. En retournant à Aix dans une chaise decouverte contre un tres fort vent du nord, et sans manteau, j'y suis arrivé ~~à Aix~~ transi de froid; et au lieu d'aller me coucher, je suis allé avec ~~Le jeune homme~~ Chouskouski chez une femme qui avoit une

fille de quatorze ans belle comme un astre qui defiroit tous les amateurs à lui faire voir la lumiere. Chostakouski s'étoit mis plusieurs fois à l'entreprise, et n'y étoit jamais reussi: je me mo= quois de lui parceque je savois que c'étoit un fou de la coquine, et j'y fus avec lui ce soir là déterminé à reussir comme j'avois fait en Angleterre, et à Metz. Je crois d'avoir écrit à leur place ces deux histoires

Nous nous mimes donc tous les deux à cette entreprise en fort guerriers ayant la fille à nos ordres qui, bien loin de re= sister, devoit qu'elle ne demandoit mieux que d'être delivrée par quel= qu'un de son ennuyeux fardeau. M'étant d'abord apperçu que la difficulté que nous y trouvions venoit de ce qu'elle se tenoit mal, j'aurois dû en faire, comme j'ai fait à une de ses pareilles à Venise, il y avoit alors vingt cinq ans, où m'en aller; mais point du tout, je me mis déterminé, comme un fou à triompher d'elle par la force m'imaginant de la violer. L'age des prouesses dans ce genre là étoit passé. Après m'être fatigué en vain deux heures de suite je me retournai à mon auberge en laissant là mon ami. Je me mis couché avec un point du côté droit très sensible, et après avoir dormi 18 heures je me mis reveillé dans le plus grand des mal être. La pleurésie s'étoit declarée. Un vieux medecin qui prit soin de moi me voulut point me saigner. Une violente toux commença à me tour= menter, le lendemain j'ai commencé à cracher du sang, et le mal s'est fort accru en six ou sept jours qu'on m'a conseillé, et administré. Ce fut le dixieme jour après

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

un assoupissement de trois jours que l'habile vieux medecin re= pondit de ma vie, et assura tous ceux qui s'interessoient à moi que j'en reviendrois; mais je n'ai fini de cracher du sang que le dixhuitième jour. La convalescence commença alors qui dura trois semaines, et que j'ai trouvé plus penible que la maladie, car le malade souffre; mais ne s'ennuye pas. Pour s'ennuyer sans rien faire il faut avoir de l'esprit, et un malade n'en a guere. Pendant tout le tems de cette maladie aigüe je fus assisté, et servi jour, et nuit par une femme que je ne connoissois pas, ni ne savois d'où elle me ve= noit. Dans l'état d'apathie où je me trouvois je ne me suis jamais obstiné à vouloir savoir d'où cette femme me venoit; je me voyois servi à merveille, j'attendois d'être gueri pour la recompenser, et la renvoyer. Elle n'étoit pas vieille; mais elle n'étoit pas coupée de façon à me faire penser à me di= vertir; elle n'avoit cessé de coucher dans ma chambre que lorsqu'elle me vit gueri, et ce fut après Paques que, commen= çant à sortir, j'ai pensé à la payer, et à lui donner son congé. Du moment que je l'ai renvoyée bien recompensée, je lui ~~Lorsque cette bonne femme, enchantée de la reconnoissance que je lui marquois par la recompense que je lui donnois, ne trouvoit pas des paroles assez fortes pour me remercier, je lui~~ ai demandé qui l'avoit placée à ma garde, et elle me re= pondit que ç'avoit été le medecin. Elle partit. Quelques jours après j'ai remercié le medecin de m'avoir trouvé cette fem= me à la quelle je devois peut être la vie, et il me repondit qu'elle m'avoit trompé, puisqu'il ne la connoissoit pas. J'ai demandé à l'hôtesse si elle la connoissoit, et elle me dit que non. Personne n'a su me dire ni qui étoit cette femme, ni

par quel canal elle m'étoit parvenue. Je ne l'ai su qu'à mon
depart d'Aix, et le Lecteur le saura dans un quart d'heure.

Après ma convalescence j'eus soin de retirer de la poste mes
Lettres, et voila une nouvelle singuliere que j'ai apris en lisant
la Lettre que mon frere m'écrivoit de Paris en reponse de celle
que je lui avois écrit de Perpignan. Il me remercioit beau=
coup de la Lettre que je lui avois écrit par ce qu'il avoit apris
par elle que ce n'étoit pas moi que j'eusse été assassiné
sur les confins de la Catalogne. Celui, me disoit il, qui m'
a donné cette funeste nouvelle comme tres certaine est un de
les meilleurs amis le comte de Manucci gentilhomme d'Ans=
bassade de Venise.

Cette Lecture m'a mis au fait de tout. Ce meilleur de
mes amis a pensé la vengeance jusqu'à changer Roi, et cri=
mes de me priver de la vie. Ce fut pour lors qu'il commença
à avoir tort. Il étoit si sûr de son fait qu'il a annoncé comme
déja arrivé: s'il avoit attendu, il auroit vu qu'en l'annon=
çant sans en être certain, il se decouvroit. Quand je l'ai
trouvé a Rome deux ans après, et que j'ai voulu le con=
vaincre de sa lacheté, il me nia tout, en me disant qu'il
en avoit reçu la nouvelle de Barcellone. Mais nous en
parlerons quand nous serons là.

La compagnie à la table d'hote étant excellente j'y di=
noit, et j'y soupoit tous les jours. On parla un jour à dîner
d'un pelerin, et d'une pelerine qui venoient d'arriver,
qui étoient italiens, qui venoient de S.t Jacques de Galice
à pieds, qui devoient être des personnes de grande qualité

1768 puisqu'entrant dans la ville ils avoient distribué aux pau-
vres beaucoup d'argent. La pelerine, nous a-t-on dit
étoit charmante jeune
de dix huit ans, qui très fatiguée étoit d'abord allée se coucher.
Ils étoient logés à la même auberge, nous en devinâmes tous
cuneux. En qualité d'italien j'ai dû me mettre à la tête
de la bande pour aller faire une visite à ces êtres qui devoient
être ou des dévots fanatiques ou des fripons.

Nous trouvons la pelerine assise sur un fauteuil ayant l'air d'une
personne excedée de fatigue intéressante par la grande jeunesse, par
la beauté que la tristesse augmentoit, et par un crucifix de metal
jaune long de six pouces qu'elle tenoit entre ses mains. Elle le quitte
à notre apparition, et elle se leve pour nous faire un gracieux ac-
cueil. La Pelerin, qui arrangeoit des coquilles sur son manteau de toile
cirée noire, ne bouge pas: il paroit nous dire en parlant des
yeux sur sa femme que nous ne devions nous intéresser que
pour elle. Il montroit cinq ou six ans plus qu'elle, petit de
taille, assez bien coupé, portant sur sa figure assez revenante
la hardiesse, l'effronterie, la moquerie, et la fripponnerie, tout le
contraire de sa femme qui affichoit la noblesse, la modestie, la naiveté,
la douceur, et la pudeur. Ces deux êtres qui ne parloient françois
que pour se faire comprendre avec beaucoup de peine respirerent
quand je leur ai parlé italien. Elle me dit qu'elle étoit romaine,
et elle n'avoit pas besoin de me le dire, car son joli langage me l'an-
nonçoit pour telle; et pour lui je l'ai jugé Sicilien malgré qu'il me
dit ~~l'être~~ qu'il étoit Napolitain. Son passeport, daté de Rome, le
nommoit Baliamo, elle s'appelloit Serafine Feliciani qui n'a ja-
mais changé de nom. Le Lecteur trouvera ce même Baliamo
devenu dans dix ans d'ici Cagliostro.

Elle nous dit qu'elle retournoit à Rome avec son mari contente
d'avoir fait ses dévotions à S. Jacques de Compostelle, et à notre

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

dame du Pilar y étant allée à pieds, et retournant tout de même vivant toujours d'aumones, ayant en vain desiré la mi: ere pour avoir, et pour gagner plus de merite vis à vis de Dieu qu'elle avoit tant offensé en la vie. J'eus beau, me disoit elle, ne jamais demander qu'un sou, on m'a toujours donné de l'argent, et de l'or, de sorte que nous nous vimes toujours obligés, pour ac: complir fidelement a notre voeu, à distribuer aux pauvres en en: tant dans les villes tout l'argent qui nous restoit, et qui si nous l'avions gardé, nous auroit rendu coupables d'un manque de con: fiance dans la providence éternelle. Elle nous dit que son mari tres rigoureux n'avoit pas souffert; mais qu'elle avoit enduré les plus grandes peines en devant marcher toujours à pieds, et se cou: cher sur des mauvais lits presque toujours habillée de crainte avoit été de contracter des maladies à la peau, dont après il était fort dif: ficile de guerir.

Il me paroissoit vraisemblable qu'elle ne nous rendoit compte de cette circonstance que pour nous mettre en curiosité de voir la proprete de la peau ailleurs que sur sa face, et sur ses mains, dont j'en attendois elle nous laissoit voir gratis la blancheur, et la portaite proprete. Elle n'avoit sur la figure qu'un seul de: faut: les pourpiers un peu chatieurs faisoit du tort à la tendreur de ses beaux yeux bleux. Elle nous dit qu'elle com: ptoit de se reposer trois jours, et de partir après pour Rome en passant par Turin pour faire ses devotions à l'adoration du tres saint maire. Elle savoit qu'il y en avoit plusieurs en Europe; mais on l'avoit assuré que le veritable étoit celui qu'on voyoit à Turin: c'étoit le même dont sainte Veronique s'étoit servie pour essuyer le visage grondant de sueur de notre Redempteur, qui y avoit laissé l'empreinte de sa divine figure.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Nous partimes très contens de la jolie pelerine ; mais dourant de sa
devotion. Pour moi, foible encore de ma maladie, je n'ai jeté sur
elle aucun devoter ; mais tous ceux qui étoient avec moi auroient
volontiers rompé avec elle, s'ils avoient pu l'avoir en bonne avan:
ture. Le lendemain le pelerin vint me demander si je voulois
monter pour dejeuner avec sa femme et lui, ou si j'aimois
mieux qu'ils descendissent : c'eut été impoli de lui repondre ni
l'un ni l'autre : je lui ai dit qu'ils me feroient plaisir à Re:
cendre. Ce fut à ce dejeuner que le pelerin interogé sur sa
profession me dit qu'il étoit dessinateur à la plume à ce qu'on
appelle clair obscur. Sa science ne consistoit qu'à copier un es:
tampe, et point du tout à inventer ; mais il m'assura qu'il ex:
celloit en son art, car il pouvoit s'engager de copier toute
estampe si exactement qu'il defioit qui que ce soit à connoitre la
difference qui pouvoit entre la copie, et l'original — Je vous en
fais mon compliment. C'est un beau talent avec lequel vous
etes sûr, n'etant point riche, de gagner très abondamment
votre pain par tout où il peut vous venir envie de vous
fixer — Tout le monde me dit cela, et tout le monde le
trompe. Avec mon talent on meurt de faim. Je faisois ce
metier je raconte toute une journée à Naples, et à Rome, et je ga:
gne un demi Teston : il n'est pas possible de vivre.

Après ce discours il me fait voir des eventails fait par lui, dont on
ne pouvoit rien voir de plus beau. C'étoit à la plume ; et ils pouvoi:
ient gravés. Pour me convaincre, il me montra un Reimbrand copié par lui plus
beau, s'il étoit possible, de l'original. Malgré cela, cet homme qui certainement
excelloit dans son talent me jura qu'il ne lui suffisoit pas pour vivre ;
mais je ne lui crois pas. C'étoit un de ces genies faineans, qui preferent

la vie vagabonde à la laborieuse. Je veux lui donner un louis pour un de ses ornements, et il le refuse, me priant de l'accepter gratis, et lui faire une quete à table, parequ'il voudroit partir le surlendemain. J'accepte son cadeau, et je lui promets la quete.

Je lui ai fait cinquante à soixante ecus, que la pelerine est venue prendre en personne à la table où nous étions encore assis. Cette jeune femme bien loin d'afficher le libertinage avoit le maintien de la vertu. Invitée à écrire son nom sur un livret de loterie, elle s'en dispensa en disant qu'à Rome on ne fe: roit pas apprendre à écrire aux filles qu'on vouloit elever pour être honnêtes, et vertueuses. Tout le monde en a ri, excepté moi qui en ayant pitié je n'ai pas voulu la voir railler, mais je fus pour lors certain que ce devoit être une paisanne.

Ce fut elle le lendemain qui est venue dans ma chambre pour me demander une lettre de recommandation pour Avignon, et je lui en ai fait deux sur le champ, une a M. Audifret banquier, l'autre à l'auberge de S.t Omer. Elle me rendit le soir après souper celle à M. Audifret, me disant que son mari lui avoit dit qu'elle ne lui étoit pas necessaire. En même tems elle me prie à bien examiner, si la lettre qu'elle me rendoit étoit la même que je lui avois donné, et a: près l'avoir regardée je lui dis qu'elle étoit sans doute la même. Elle me dit alors en riant que je me trompois, car ce n'étoit que la copie. Je n'en convins pas. Elle tira de: dans son mari, qui avec ma lettre à la main me vint convain: cu de l'imitation prodigieuse, qui étoit bien plus difficile que la copie d'une estampe. Je l'ai admirée en lui disant qu'il pouvoit tirer grand parti de son talent; mais que n'étant pas riche il pouvoit lui couter la vie.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Le couple est parti le lendemain. Le lecteur saura à la place ce sera dans dix ans d'ici, ai-je, et comme j'ai revu cet homme sous le nom de comte Pellegrini avec la bonne Seraphine sa femme, et son ane damnée. Actuellement que j'écris, il est dans les prisons, d'où il ne sortira plus, et sa femme est heureuse peut être dans un couvent. On m'a dit qu'il est mort.

Je suis allé, d'abord que je me suis un parfaitement rétabli, prendre congé du marquis d'Argens chez le President d'Eguille. Après dîner j'ai passé trois heures chez ce docte vieillard qui m'amusa avec cent histoires qui regardoient la vie particuliere du roi de Prusse et qui servoient toutes anecdotes, il j'avois le tems, et l'envie de les publier. Ce fut un monarque qui eut des grandes qualités, et des grandes foiblesses comme presque tous les grands hommes; mais les foiblesses furent moindres en poids et en masse. Le Roi de Suede qu'on a arrachées excitoit la haine, et la detioit egalé à suivre ses impulsions. Il avoit l'ame d'un despote, et il avoit besoin de l'être pour justifier à la passion dominante qui étoit celle de faire parler de lui, et de se gagner la veneration de grand homme. Ses ennemis se devouerent tous à la mort pour parvenir à le priver de la vie. Il semble qu'il auroit dû prevoir sa destinée, car ces vio= lences ont toujours conjuré le desespoir de ceux qu'il a gênés.

Le Marquis d'Argens me fit present de tous ses ouvrages. Lui a= yant demandé si je pouvois vraiment me vanter de les possé= der tous, il me dit qu'oui, excepté l'histoire d'un morceau de sa vie qu'il avoit écrit dans sa jeunesse, et abandonnée à l'impres= sion, parcequ'il se repentoit de l'avoir écrite — Pourquoi! — Pas= sion, parcequ'il se repentoit de l'avoir écrite — Pourquoi! — Pas= sion, parcequ'il ne s'étoit donné cette peine avec la fureur de vouloir écrire la vérité, je me suis donné un ridicule ineffaçable. S'il vous vient cette envie, rejetez la com= me une tentation; je peux vous assurer que vous vous repentirez j

~~Le~~ cor en caractere d'honete homme vous ne pouvez ecrire que
la verité, et en fidele écrivain vous etes obligé non seulement à ne
passer rien vous il faut ce qui peut vous être arrivé, mais
aussi à ne pas vous épargner dans toutes les fautes que vous avez co-
mis, et en bon philosophe à donner du relief à toutes les bonnes ac-
tions que vous avez fait. Vous devez tout à tout vous blamer, et
vous louer. On prendra pour argent comptant toutes vos confes-
sions, et on ne vous croira pas, lorsque vous direz des vérités à
votre avantage. Outre cela vous vous ferez des ennemis là où
vous serez obligé de decouvrir des ~~affaires~~ regrets qui ne feront pas d'
honneur aux personnes qui auront eu à faire à vous.
Si vous ne dites pas leur nom on le devinera, et cela sera égal.
Mon ami, croyez moi, s'il n'est pas permis à l'homme de par-
ler de lui même il lui sera encore moins permis d'écrire. On
ne souffre cela que d'un homme que la calomnie force à faire
son apologie. Croyez moi: ne vous mettez jamais à écrire votre vie.

Convaincu par les raisons evidentes qu'il m'allegua, je l'ai
assuré que je ne ferois jamais cette sottise, et malgré cela je l'ai
entamée il y a sept ~~vingt~~ ans, et je me trouve engagé avec moi
même d'aller jusqu'à la fin, malgré que je me sente defa-
genti. J'écris dans l'espoir que mon histoire ne verra pas le
jour, je me flatte que dans ma derniere maladie, devenu en
fin sage, je ferai brûler à ma presence tous mes cahiers. Si cela
n'arrive pas, le Lecteur me pardonnera, quand il saura que ce
fut le seul remede que j'ai cru pou-
voir employer pour ne pas devenir fou, ou mourir de chagrin
à cause des desagrements, que les coquins qui se trouvoient dans
le chateau du comte de Waldstein à Dux m'ont fait essuyer. Ce

m'occupant à écrire dix à douze heures par jour j'ai craché le noir chagrin de me tuer, ou de me faire perdre la raison. Nous en parlerons à tête et lieu.

Le lendemain de la Fête Dieu je suis parti d'Aix pour aller à Marseille; mais avant de partir je dois dire un mot de la procession qu'on fait dans toutes les villes chrétiennes catholiques le jour de cette fête; mais qu'on fait à Aix en Provence avec des folies singulières que l'étranger qui n'en verroit pas étonné devroit être stupide. On sait deja qu'à cette promenade de l'être des êtres qu'on présente en corps et en ame sous l'Eucaristie portée par l'evêque toutes les corporations religieuses, et séculières régulières l'accompagnent. Cela est par tout, et je n'en dirai rien: mais ce qui mérite d'être observé, et écrit, et qui doit surprendre tout les masques, les follies, et les bouffonneries qu'on fait, et qu'on représente. Le diable, la mort, les péchés mortels, entrent pêle-mêle confusément qui se battent les uns contre les autres fort fa: cheusement de devoir ce jour là faire leur cour au createur, les civils, les huées, les sifflemens du peuple qui bafoue ces personnages, et le tintamarre des chariots avec lesquelles la foule du peuple les fesent en s'emoquant d'eux, et leur faisant toutes sortes de niches forment un spectacle beaucoup plus fou que les Saturnales, et que tout ce que nous avons pu avoir été fait par tout par le plus extravagant paganisme. Nous le croyons dans du territoire cinq ou six lieues à la ronde tout ce jour là à Aix pour honorer Dieu. C'est la fête. Dieu ne se promene qu'une fois par an; il faut ce jour là s'égayer, se faire vie. C'est de bonne foi que l'on pense ainsi, et ceux qui y trouveroient à redire seroient des impies, puisque l'évêque même qui ne peut rien ignorer de tout cela est le chef à la tête de la partie. Monsieur

de S. Marc grand personnage du parlement me dit gravement que cela
etoit excellent, puisque ce jour là lexoit entrer dans la ville au moins
une centaine de mille livres. Reconnoissant dans l'instant ~~cette~~ cette
verité ~~fut~~ je ne lui ai pas repliqué un seul mot.

Dans tout le tems de mon sejour à Aix j'ai toujours pensé à Henriette. Sachant deja son vrai nom, je n'avois pas oublié ce qu'elle m'avoit fait dire par Manoline, et je m'attendois toujours à la trouver dans quelque assemblée à Aix, ou j'aurois joué vis à vis d'elle le personnage qu'elle auroit voulu. J'ai entendu plusieurs fois prononcer son nom à des differens propos; mais je me suis gardé de faire des interrogations à la personne qui l'avoit prononcé, qui auroient pu faire penser que je connoissois cette dame. J'ai toujours cru qu'elle devoit être à la campagne, et determiné à lui faire une visite, je ne m'étois arreté à Aix six semaines à2 mois que pour attendre chez elle en parfaite santé. Je suis donc parti d'Aix avec une Lettre dans ma poche, dans laquelle je m'annonçois, avec intention de m'arreter à la porte de son chateau, la lui faire passer, et ne descendre de ma voiture que lorsqu'elle me le feroit dire.

J'avois averti le postillon. C'étoit une lieue et demi en deçà de la croix d'or. Nous y sommes. Il étoit onze heures. Je donne ma Lettre à un homme qui étoit venu voir ce que je voulois, et il me dit qu'il la lui enverra — Madame n'est donc pas ici? — Non monsieur. Elle est à Aix — Depuis quand? — Depuis six mois — Où demeure-t-elle à Aix? — Dans la maison. Elle sera ici dans trois semaines pour y passer l'été comme elle fait toujours — Me feriez vous le plaisir de me laisser écrire une Lettre? — Vous n'avez qu'à descendre, et je vous ouvrirai l'appartement de madame. Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

306 306.

Je descens, et à peine entré, je reste surpris de voir la même per-
sonne qui avoit eu soin de moi dans ma maladie — Demeurez vous
ici ? — Oui Monsieur — Depuis quand ? — Depuis dix ans — Et
comment etes vous venu me servir ? — Si vous montez, je
monterai aussi, et je vous dirai la verité.

Elle me dit que sa maitresse l'avoit envoyée chercher, et lui a
voit ordonné de parler à l'auberge où j'étois malade, et de se
mettre hardiment dans ma chambre pour avoir soin de moi,
comme il c'étoit pour sa propre personne, et que dans le cas que
je voulusse savoir de la part de qui elle venoit elle dût répondre
que c'étoit de la part du medecin. — Comment cela ? Le medecin
m'a dit qu'il ne sait par qui vous êtes — ~~Si vous le savez dites~~
~~cela après mon départ~~, il se peut qu'il vous ait dit la verité, et il
se peut aussi qu'il ait eu ordre de Madame de vous repondre
ainsi. Je ne sais rien d'avantage ; mais je m'étonne que vous
n'ayez pas vu madame à Aix — Il est certain qu'elle ne reçoit
pas compagnie — Vous dites vrai ; mais elle va par tout —
C'est étonnant. Je dois l'avoir vue ; et je ne peux concevoir com-
ment il se peut que je ne l'aye pas connue. Vous êtes avec elle
depuis dix ans. A-t-elle changé ? A-t-elle eu quelque maladie
qui a effacé ses traits ? A-t-elle vieilli ? — Au contraire ! elle a en-
gagé. Vous lui verrez l'air d'une femme de trente ans —
Je vais lui écrire.

Elle s'en va, et tout étonné de l'extraordinaire de cette aven-
ture je pense si je peux, si je dois aller à Aix d'abord. Le même
jour. Elle est chez elle ; elle ne reçoit pas compagnie ; qui peut
l'empecher de me recevoir ? si elle ne me reçoit pas je m'en
irai ; mais Henriette m'aime encore : elle m'a donné une
garde de nuit : elle est piquée de ce que j'ai pu ne la pas recon-

noitre : elle sait que je suis parti d'Aix, elle est sûre qu'actuelle=
ment je suis ici, et elle l'attend au dénouement de la pièce
en me voyant chez elle. Sait-je, ou lui écrirai-je ?

Je me détermine à lui écrire, et à lui dire que j'attens sa réponse
en poste restante à Marseille. Je donne ma lettre à magarde, et
et de l'argent pour l'envoyer d'abord par un exprès, et je vais
dîner à Marseille. Ne voulant pas être connu, je vais me loger
à une mauvaise auberge où je suis bien aise de voir madame
Schilla sœur de Nina. Elle venoit de Barcellone, elle étoit
arrivée avec son mari depuis trois ou quatre jours, et elle étoit
sur son départ pour Livourne. Elle avoit dîné, son mari n'y
étoit pas, j'avois la plus grande curiosité de savoir cent choses, je
l'ai priée de venir me parler dans ma chambre jusqu'à ce qu'
on me portât à dîner.

Que fait votre sœur ? Est elle toujours à Barcellone ? — Ma
sœur est encore à Barcellone ; mais elle n'y restera pas long
tems, car l'evêque ne la veut ni dans la ville, ni dans son
diocese ; et l'evêque peut plus que le comte Rica. Elle n'est
retournée de Valence, que comme une femme à laquelle
on ne peut pas refuser le passage par la Catalogne pour re=
tourner en Italie ; mais on ne s'arrête pas neuf à dix mois
dans une ville où l'on n'a que de passage. Elle partira dans
un mois certainement ; mais elle n'en est pas fachée, car elle
est certaine que le comte l'entretiendra à grands frais par
tout où elle ira, et elle réussira peut être à le ruiner. En at=
tendant elle est bien aise d'avoir détruit sa réputation —
Je connois un peu sa façon de penser ; mais enfin elle ne
peut pas être l'ennemie d'un homme qui jusqu'à présent doit
l'avoir déjà enrichie — Point du tout, elle n'a rien que des dia=

mans. Mais supposer vous à ce monstre des sentimens de reconnois-
sence? Lui supposer vous ceux de la nature humaine? C'est un vrai
monstre, et personne ne sait mieux que moi qu'elle l'est parce qu'
elle doit l'être. Elle n'a obligé le comte à faire cent injustices pour
aucune autre raison que pour faire que toute l'Espagne parle
d'elle, et qu'elle sache qu'elle s'est rendue maîtresse de son corps,
de ses biens, de son ame, et de sa volonté. Plus une injustice qu'elle
lui fait faire est criante, plus elle est sûre qu'on parlera d'elle, et
c'est tout ce qu'elle veut. Les obligations qu'elle m'a sont inombra-
bles, car elle me doit tout, jusqu'à son existence, et la seule chose
au lieu ~~au lieu~~ de me faire du bien en ~~ayant fait~~ faisant confirmer
mon mari au service avec augmentation d'appointemens, ce
qui ne lui auroit coûté qu'un mot, elle lui a fait donner
son congé — Je m'étonne qu'avec des sentimens pareils, elle
en ait agi noblement avec moi — Oui: je sais tout; mais si vous
savez tout aussi, vous ne lui saurez aucun gré de ce qu'elle a
fait pour vous. Elle ne vous a défrayé à l'auberge et à la tour
que pour convaincre le public qu'à la honte du comte vous
étiez son amant, et toute Barcelone sait qu'on a voulu vous
assassiner à la porte, et que le vicaire que vous avez gâté s'est
mort — Mais elle ne pouvoit ni avoir ordonné l'assassinat, ni
en être complice; car ce n'est pas naturel — Je le sais bien;
mais y a-t-il rien de naturel dans Nina? Ce que je peux vous dire
de certain est ce dont j'ai été témoin. Dans l'heure que le comte
passoit chez elle, elle ne faisoit que parler de vous, de votre es-
prit, de vos procédés en vous comparant les espagnols pour vo-
ter leur mérite. Le comte impatienté, lui disoit toujours de finir,
et de parler d'autre chose; mais c'étoit en vain: il partoit enfin
en vous maudissant, et deux jours avant l'affaire qui vous est
arrivée il lui dit qu'il lui feroit une politesse à laquelle elle ne s'at-
tendroit pas; et je peux vous assurer que lorsque nous entendîmes

le coup de fusil un instant après que vous êtes sorti, elle dit sans aucune émotion que ce coup de fusil étoit certainement la politesse que ce malheureux seigneur avoit promis de lui faire. Je lui ai dit que peut être vous avoit on tué; et elle me regondit que c'étoit tout pis pour le comte, car son tour viendroit aussi de trouver celui qui le tueroit. Elle se mit à rire en songeant au fruit que feroit le lendemain cette nouvelle à Barcelone. Le lendemain à huit heures je l'ai vue pour tout bien faire lorsque votre domestique est venu lui dire qu'on vous avoit conduit aux arrets à la citadelle — Comment mon domestique? Je n'ai jamais vu qu'il eut une correspondance avec elle — Vous ne devez pas le savoir; mais je vous assure que cet homme vous aimoit — Je vais le convaincre. Passez — Elle écrivit alors un billet à votre hôte qu'elle ne m'a pas montré; mais dans lequel elle doit lui avoir ordonné de vous fournir tout votre necessaire. Le domestique nous dit qu'il avoit vu l'epée en vanglantée, et votre manteau percé, et elle en fut bien aise; mais ne croyez pas que cela fût à cause qu'elle vous aimoit, car elle dit que vous ayant echappé au meurtre je pourrois reprendre votre manche. Ce qui nous embarassa fut de deviner sous quel prétexte le comte avoit pu vous faire arrêter.

Le soir du même jour nous ne l'avons pas vu. Il vint le lendemain à huit heures, et l'infame l'a reçu toute riante, et avec l'air de la plus grande satisfaction. Elle lui dit qu'elle avoit vu qu'il vous avoit fait mettre aux arrets, et qu'il avoit bien fait, car il ne pouvoit avoir fait cela que pour vous garantir de ce que vous le même ennemis qui avoient pouvoit entreprendre contre vous quelqu'un ennemis qui ont: tenté contre votre vie. Il lui repondit sec, que votre arrêt n'avoit rien de commun avec ce qui vous étoit arrivé la nuit. Il dit que vous n'étiez arreté que pour quelques jours, car on examinoit vos papiers; et que vous seriez remis en liberté d'abord qu'on n'y trou:

B10 verroit rien de ce qui pourroit vous rendre digne d'une prison plus ri-
goureuse. Elle lui demanda qui étoit l'homme que vous aviez blessé;
et il lui répondit que la justice feroit des perquisitions, car on n'avoit
trouvé ni quelque de blessé, ni aucune marque de sang répandu. Il lui dit qu'
on avoit trouvé votre chapeau, et qu'on vous l'avoit renvoyé. Je
l'ai laissée seule avec lui jusqu'à minuit. Tout le monde sut, trois
jours après, qu'on vous avoit interné à la tour. Le soir elle deman-
da au comte la raison de cette execution, et il lui répondit qu'on
pouvoit inspecter de faux tous vos Rois passeports, puisque celui
que vous aviez de l'ambassadeur de Venise daté de St Pétersbourg
devoit l'être. Tout le monde savoit ~~qu'alors~~ en disgrace de votre
patrie, il n'étoit pas vraisemblable que votre ambassadeur vous eut
donné un passeport; et il étoit certain que si celui de Venise étoit
faux, celui du Roi, et celui du comte d'Aranda devoient l'être aussi,
car on ne livre des passeports aux étrangers ni au préalable ils n'en
présentent un du ministre de leur patrie. Il dit que dans cette
présomption vous deviez être mis à l'étroit, et qu'on ne vous élargi-
roit que lorsque vos passeports reviendroient de la cour confirmés
par ceux auxquels ils appartenoient. Voilà tout.

Ce fut l'arrêt du peintre Pogomas qui nous rendit rêveur que ce
ne pouvoit être que lui qui vous avoit dénoncé au gouvernement
pour faussaire, pour se venger de ce que vous l'aviez fait chasser
de chez nous. Le peintre poursuivit à rester aux arrêts à la citta-
delle, et nous pensions qu'on devoit le retenir comme garant de
son accusation. Cependant fut-ce celui qui nous fit juger que vous
seriez mis en liberté d'abord que nous saurez que Pogomas n'avoit
été tiré hors de la citadelle que pour être envoyé à Genes. Cela vou-
loit dire que vos passeports étoient reconnus de la cour reconnus pour
légitimes; mais malgré cela voyant que vous restiez toujours en Vin-
ne savoit plus que penser, et le comte ne répondoit plus rien aux

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

interrogations qu'elle lui feroit sur votre detention. Fauvia comme elle est, elle ~~applaudissoit~~ applaudissoit au mystere en respectant les raisons qu'il pouvoit avoir de garder le silence sur ce qui vous regardoit.

Nous fumes à la fin qu'on vous avoit entierement elargi. Nina étoit sûre de vous voir dans le parterre, et de triompher dans sa loge vis à vis le pauvre Elie qui la regarderoit comme celle qui avoit su obliger le capitaine general à vous remettre en liberté. Elle se disposoit à paroitre dans sa loge avec tout le luxe, lorsqu'elle fut étonnée apprenant que pour trois jours il n'y avoit pas de spectacle. Elle ne sut que le soir du commis qui on vous avoit rendu vos passeports, et vos papiers, et que vous aviez reçu ordre de partir; elle loua la sagesse de son fol amant. Elle vit que vous n'oseriez pas aller chez elle, et elle crut que vous deviez avoir reçu des ordres secrets, et même de ne pas lui écrire, lorsqu'elle vit que vous étiez parti sans lui avoir écrit un billet. Elle dit que si vous aviez eu le courage de l'inviter elle seroit partie avec vous. Mais elle fut fort surprise, lorsqu'elle sut huit jours après de votre domestique même que vous n'aviez echappé aux assassins que par une espece de miracle. Elle raconta cela en riant au comte qui dit qu'il n'en savoit rien. Remercié Dieu d'avoir pu sortir de l'Espagne vivant. La connoissance que vous avez faite à Valence avec ce monstre devoit vous coûter la vie; je suis actuellement malheureuse à cause d'elle, et Dieu est juste me punissant de l'avoir mise au monde — Comment mise au monde?! — Oui. Lorsque Nina est ma fille. — Est il possible?! Tout le monde la croit votre soeur — Elle est aussi ma soeur, car elle est fille de mon pere — Qu'entens-je! Votre pere vous a aimée — Oui jusqu'à ce qu'il m'a engrossée d'elle. Elle est fille du crime; et Dieu juste veut que ce soit elle qui me punit. Mon pere est mort pour echaper à sa vengeance; mais je l'egorgerai peut être avant qu'elle m'egorge. J'aurois dû l'etrangler au berceau.

Excedé d'horreur, je ne savois que dire à cet affreux recit, dont il ne falloit pas mettre en doute la verité. Je lui ai demandé si Nina

savoit d'être sa fille, et elle me repondit que son pere même le lui avoit dit, lorsque elle avoit l'age d'onze ans, que c'étoit ce bon pere même qui avoit eu ses premices, et que certainement l'auroit engrossée aussi s'il n'étoit mort dans la même année.

En attendant ce second excès du charlatan Belandi j'ai dû vite. Cet homme avoit le malheur de devenir amoureux de ses filles, et de ses petites filles. Je trouvois qu'en nature cela ne devoit pas faire honneur, et que toute l'honneur qu'on en avoit ne pouvoit être que de l'education, et de l'habitude. J'ai demandé à cette femme comment le comte Ricla étoit devenu amoureux de Nina — Ecoutez. L'histoire n'est pas longue, et elle est singuliere. A peine arrivée à Barcellone il y a deux ans, venant de Lisbonne, où elle avoit laissé Bergonzi son mari, on la prit ici pour figurante dans les ballets en grace de sa belle figure, car pour ce qui regarde le talent elle ne sait pas faire un pas. Tout ce qu'elle sait faire est un saut en tournant qu'on appelle la rebaltade: en faisant ce saut elle a le plaisir de ~~recevoir~~ entendre applaudir par le parterre, parceque il voit alors ses culotes jusqu'à la ceinture. Or il faut savoir qu'il y a ici une loi theatrale qui condamne à l'amende d'un ecu tout Le danseur qui ~~lui montrera son derriere au public~~ montrera en gambadant ses culotes au public: Nina qui n'en savoit rien fit la rebaltade, le public claqua des mains, elle la refit plus belle, et à la fin du ballet l'inspecteur lui dit qu'à la fin du mois elle auroit deux ecus de moins à cause de ses impudentes gambades. Elle jura, elle pesta; mais elle n'a pas pu s'opposer à la loi. Savez vous ce qu'elle à fait le lendemain pour se venger? Elle figura sans culotes, et elle fit la rebaltade avec la même force ce qui causa dans le parterre un tumulte de gayeté tel qu'on n'en avoit jamais entendu un pareil à Barcellone. Le comte Ricla qui etoit dans sa loge rez-de chaussée un theatre même avoit un tout mieux que tout le monde se

trouvant en même tems saisi d'horreur, et d'admiration dit à l'
inspecteur, qu'il a d'abord envoyé querir, qu'il falloit punir exem:
plairement cette audacieuse refractaire de la loi autrement que
par des amendes. En attendant, lui dit il, faites la venir à ma
presence.

Voila Nina qui entre dans la Loge du Vice-roi avec un air ef:
fronté, et qui lui demande ce qu'il veut d'elle — Vous êtes une
impudente qui avez manqué de respect au public, et aux loi, et qui
meritez une severe punition — Qu'ai je fait? — Le même saut
qu'avant hyer — C'est vrai; mais je n'ai point violé votre loi
catalane, puisque personne ne peut dire d'avoir vu mes cu:
lottes. Pour être vue qu'on ne les verroit pas, je n'en ai point mis.
Pouvois-je faire d'avantage en faveur de votre maudite loi qui
par surprise me coute deja deux ecus? Repondez moi!

Le Vicerroi, et tous les graves personages qui etoient là eurent be:
soin de faire des efforts pour se tenir de rire, car, comme vous savez,
la gravité ne permet pas de rire. La diablesse Nina avoit raison
dans le fond, et une dispute sur la violation de cette loi violée, ou
non violée, auroit donné un grand ridicule au detail qu'on auroit
dû faire pour demontrer Nina doublement coupable. Le
vicerroi donc se contenta de lui dire que pour l'avenir elle s'
avisât de danser sans culotte elle iroit passer un mois en
prison condamnée au pain, et à l'eau. Elle fut obéissante.

Huit jours après, on donna un nouveau ballet de mon
mari qui plut au point que le public en demanda la replique. Le
comte envoya dire qu'on contenta le public, ainsi les danseurs, et
les danseuses furent averties dans leur loges de reparoitre pour se re:
mettre en figure. Nina qui s'etoit deja presque deshabillée dit à mon

B14 mari qu'il n'avoit qu'à le parler d'elle. Cela n'étoit pas possible:
elle représentoit un personnage nécessaire au ballet. Elle refu:
sa de les raisons, elle ne veut pas. Mon mari rend compte à l'in:
specteur de la raison qui l'empêche de contenter le parterre; l'
inspecteur entre dans la loge de Nina, il veut la persuader, il ne
réussit pas, il la gronde, il la menace, c'est en vain, il la gourmande:
Nina pour toute réponse, et le met à la porte pour les époux il dure:
ment que le petit homme manqua de tomber. Il va à la loge
de S. E. lui rendre compte de l'affaire, et deux soldats vont dans
l'instant conduire Nina devant le gouverneur telle qu'elle étoit;
non pas en chemise; mais mise indécemment par malheur de celui
qui pour la punir n'avoit pas besoin de la voir dans un négligé:
gligé. Vous savez combien la coquine est belle. Le gouverneur lui
dit d'une voix ferme ce qu'il devoit lui dire; mais Nina enfin:
dia lui dit en parlant rondes qu'il étoit le maître de la faire tuer,
mais non pas de la faire danser. Persifla l'Espagne, le Parterre,
et toute la Terre je ne veux pas danser, et vous avez tort de vou:
loir m'y forcer, puisque dans mon engagement il n'y a pas que
je doive ~~danser~~ figurer deux fois dans le même ballet, le même soir;
et je suis révoltée de votre procédé tyrannique, et de l'insulte que
vous venez de me faire par un trait de despotisme abominable,
que je vous dis actuellement que je ne veux plus danser ni à Theatre
ni ce soir, ni demain, ni jamais. Faites vous demander par le roi, Laissez
moi aller chez moi,... et sachez que je suis ambitieuse et libre. Je con:
sens malgré cela que vous prouviez me faire arrêter toutes votre
de maltraitemens. Je le soutiens avec constance, et si vous me forcez
par mourir je me vengerai en allant informer l'Italie de quelle
façon on traite les honnêtes femmes chez vous.

Le gouverneur étonné prononça que Nina étoit folle. Il fit venir
mon mari, et il lui dit de donner le ballet sans elle, et de n'y
compter plus pour l'avenir, car elle n'étoit plus au service. Il lui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

dit alors à Nina de s'en aller, et il ordonna qu'on la laissat libre. Elle retourna dans la loge, où elle s'habilla, et retourna d'abord chez nous, où elle demeuroit. Mon mari donna le ballet comme il put; mais le gouverneur comte Rica se trouva devenu violemment amoureux de l'impertinente. Elle avoit une bague de prix qu'elle pensoit de vendre pour aller d'abord en Italie.

Le fut Molinari ~~lui~~ fort mauvais chanteur qui vint le lendemain lui dire que S. E. avoit envie de la voir le lendemain à une petite maison de campagne pour s'assurer qu'elle n'étoit pas folle, ou qu'elle l'étoit lui ayant parlé comme personne ne lui avoit jamais parlé dans toute sa vie. C'étoit ce que Nina vouloit: elle se remit à l'ouvrage pour achever sa conquête. Elle dit à Molinari de dire à S. E. qu'elle la trouveroit rouge, et douce. Cette première entrevue, sous le mas.....ge de Molinari fut suivie de tout le jour dans ses bras, elle le maltraita de terre en terre, et par là elle le rendit heureux quand elle se rendit gracieuse. Il ne peut pas la quitter.

C'est tout ce que j'ai su de cette incestueuse Schilla qui pouvoit alors avoir quarante ans. Dans deux ans d'ici le lecteur la trouvera à Bologne où il verra encore Nina. Nous en parlerons alors

Le lendemain j'ai trouvé à la poste la réponse de Henriette. En voici la copie. » Rien, mon ancien ami, n'est plus romanesque

» que notre histoire dans notre rencontre à ma maison de campagne

» il y a six ans, et dans la présente ~~vingtaine~~ deux ans après notre séparation

» ici à Genève. Nous avons vieilli tous les deux. Je croirois vous, que

» malgré que je vous aime encore, je suis cependant bien aise que vous

» ne m'ayez pas reconnue. Ce n'est pas que je croye devenue laide, mais

» l'embonpoint m'a donné une autre physionomie. Je suis veuve, les

» veuve, et allez à mon aise pour vous avertir que si l'argent vous man-

» quoit chez les banquiers, vous en trouveriez dans la bourse de Henriette.

,, Ne revienez pas à Aix pour me reconnoître, car votre retour pourroit faire
,, penser ; mais il vous y retrouver dans quelque tems nous pourrons
,, nous voir, puisque non pas comme des anciennes connoissances. Je me
,, tens heureuse quand je pense que j'ai peut être contribué à la prolon-
,, gation de votre vie en me mettant près de vous une femme, dont je con-
,, noissois le bon coeur, et la fidelité. Je suis bien aise qu'elle vous ait dit
,, tout actuellement. Si vous voulez entretenir avec moi un commerce
,, epistolaire je ferai tout mon possible pour le bien nourrir. Je suis très
,, curieuse de savoir ce que vous avez fait après votre fuite des plombs.
,, Je vous promets, actuellement que vous m'avez donné une si forte preu-
,, ve de votre discretion, de vous dire toute l'histoire qui fut la cause
,, de notre rencontre à Cerisy, et toute celle de mon retour à Cas
,, patrie. La première ait un secret pour tout le monde. Le reste M.-d'
,, Antoine en sait une partie. Je vous suis reconnoissante de ce que
,, vous ne vous êtes informé ici à personne de mon existence, malgré
,, que Mandrin dut vous avoir dit toute ce dont je l'ai chargée. Dites
,, moi ce qu'elle est devenue cette charmante fille. Adieu.

Cette Lettre m'a déterminé. Henriette étoit devenue sage, la force du tempérament s'étoit diminuée en elle comme en moi. Elle étoit heureuse, il ne l'étoit pas. Retournant à Aix pour elle on auroit deviné des choses que personne ne devoit savoir ; et qu'aurois-je fait ? Je ne pouvois que lui devenir à charge. Je lui ai répondu une longue Lettre, et j'ai accepté le commerce epistolaire qu'elle m'offroit. Je lui ai raconté en gros toutes mes circonstances, et elle me communiqua en detail toute sa vie dans toute, ou quarante Lettres que j'ajouterai à ces memoires. Henriette vit encore aujourd'hui vieille, et heureusement avant moi. Elle est

Je fus voir le lendemain Madame Audibert, et je lui allé avec elle faire une visite à Mme N.N., qui avoit alors trois enfans, que son mari adoroit ; je lui ai donné les bonnes nouvelles de Mandrin que j'avois reçu de Venise, et dont je parlerai dans l'année 1774 à mon retour à ma patrie. Je lui ai aussi conté l'histoire qui m'étoit

arrivée avec Croce ~~Lupin~~, et la mort de Charlotte ce qui l'a beaucoup affectée. Elle me donna des nouvelles très fraiches de Rosalie qui moyennant la fortune de son mari étoit devenue fort riche. Helas! je ne pouvois plus me flatter de la revoir, car à Gênes la mère de M. Agostino Grimaldi ne m'avoit pas amusé. La chere feu nièce m'a mortifié sans la revoir. Elle me dit qu'elle me trouvoit vieilli. Un homme dit facilement un desagrement que ce compliment peut faire; mais malgré cela il déplait lorsque l'homme n'a pas encore renoncé à la galanterie. Elle me donna un beau diner, et son mari me fit des offres que j'ai eu honte à accepter. J'avois encore cinquante louis, et m'étant déterminé d'aller à Turin j'y avois des recevoir. J'ai trouvé à Marseille le duc de Villardi gria Bronchin ferait vivre par artifice. Le seigneur Gouverneur de la Provence m'invita à souper, et je fus surpris d'y trouver le Marquis d'Aix raison qui feroit la banque. J'ai ponté à petit jeu, j'ai perdu, et le marquis m'invita à diner avec sa femme vieille angloise, qui lui avoit porté en dot, comme je crois de l'avoir dit quarante et vingt mille reconnoissance à un fils qu'elle avoit à Londres le mille guinées! Le fils de cet heureux napolitain que je n'ai pas eu honte d'emprunter cinquante autres louis.

Je suis parti de Marseille tout seul ayant pris une place dans une voiture qui alloit à Antibes, et de là je suis allé à Nice, où je me suis accompagné avec un abbé pour aller à Turin par la Cola di Tenda qui est la plus elevée de toutes les alpes. Allant par là j'ai eu la satisfaction de voir la beauté du pais qu'on appelle la Piémont. Je suis arrivé à Turin où le Chevalier Raiberti, et le comte de la Perouse me reçurent avec la plus grande satisfaction. Ils me trouverent tous vieillis, mais enfin je ne pouvois l'être que relativement à l'age où j'étois de quarante quatre ans. J'ai fait étroite connoissance avec le chevalier

ministre d'Angleterre, homme aimable, orné de litterature, riche,
rempli de gout, qui feroit chere delicate, que tout le monde ai-
moit, et entr'autres une danseuse Parmesane nommée Campioni,
dont il étoit difficile de voir la plus jolie

D'abord que j'ai communiqué à mes amis l'idée que j'avois
d'aller en Suisse pour imprimer à mes frais ~~la~~ une contre-
fation ~~la~~ en italien de l'histoire du gouvernement de Venise
d'Amelot de la Houssaye, ils l'empresserent tout à me
de faire des abonnés qui me payerent d'avance pour un certain
nombre d'exemplaires qu'ils souscrivirent tous à mesure
~~la plus grande~~. Le plus genereux de tous fut le comte de
la Perouse qui me donna vingt cinq pistoles d'or de piemont
pour cinquante. Je mis parti huit jours après avec deux mille
livres de piemont dans ma bourse pour des exemplaires ain-
si payés d'avance, ce qui me mit en état d'imprimer tout l'
ouvrage, que j'avois ebauché dans la tour de la citadelle de
Barcellone, mais que je devois entierement a cette ayant
à la main l'auteur que je voulois refuter, et l'histoire de
Venise du procurateur Nani. Pressé de ces livres je mis
parti, determiné d'aller imprimer mon ouvrage à Lugan,
où il y avoit une bonne imprimerie, et point de censure.
Outre cela je savois que le maitre de l'imprimerie étoit
homme de lettre, qu'on y feroit bonne chere, et qu'il y avoit bon-
ne société. Par loin de Milan, tres proche de Varese, où le duc
de ~~Milan~~ Modene alloit passer la saison, voisin de Come,
de Chiavenna, et du Lac Majeur où il y avoit les fameuses
Isles Boromées je me voyois dans un lieu où il me seroit bien
facile de me divertir, j'y fus, et je mis d'abord a me loger
à l'auberge qui passoit pour la meilleure. Ce fut chez
Rayonetti, qui me donna d'abord la meilleure de toutes ses

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

chambres.

Le lendemain matin je fus allé chez le docteur Agnelli, qui étoit l'imprimeur, prêtre, théologien, et assez honnête homme. J'ai fait avec lui un contract dans les termes, où il s'obligeoit à me donner quatre feuilles par semaine, dont je tirerois cent copies chacune, je m'engageois à le payer chaque semaine, et de sa part il se reservoit le droit de censure, espérant cependant de le trouver toujours d'accord avec moi. J'ai d'abord commencé par lui donner une preface, et un avant propos qui devoit l'occuper une semaine, après avoir choisi mon papier, et avoir ordonné le format in grand 8vo, comme je le voulois.

Le retour à l'auberge pour dîner l'hôte m'annonça le Bargello qui vouloit me parler. Le Bargello étoit le chef des archers. Malgré que Lugano appartenoit aux treize cantons, toute la police de la ville étoit uniforme à celle des villes d'Italie. Curieux de savoir ce que ce personnage de mauvais augure pouvoit vouloir de moi, et en devoir d'ailleurs de l'exacter je lui fis dire d'entrer. Il me dit, tenant son chapeau à la main, qu'il étoit venu pour m'offrir ses services, pour m'assurer que quoiqu'étranger je jouissois dans la ville de tous les avantages imaginables sans avoir rien à craindre pour ma personne, si j'avois des ennemis dehors, ni pour ma liberté particulière, si j'avois des démêlés avec le gouvernement de Venise — — Je vous remercie, et je suis sûr de ce que vous me dites, puisque je vois, que je suis en Suisse — J'oserai vous dire que la règle est que tous les étrangers qui viennent ici, et qui veulent être sûrs de l'inviolabilité de l'asile qu'on leur accorde pay exterieure bagatelle d'avance ou pour semaine, ou pour mois, ou pour an — Et s'ils ne voudroient pas payer? — Ils ne pourroient pas se tenir pour sûrs — Fort bien. Je vous dirai que je ne crains rien, et que par conséquent

BRO je me tiens pour sûr, et très sûr sans que je me donne la peine de payer — Je vais cependant, vous me pardonnerez que vous ayez des griefs avec l'état veritier — Vous vous trompez mon ami — Oh pour cela je ne me trompe pas — Voyez il vous trouvera quelqu'un qui voudra parier deux cent cequins que je n'ai rien à craindre de Varnier, je le deposerai dans une heure.

Le Barzelle reste interdit, l'hote qui étoit present lui dit qu'il le peut qu'il le trompe, et il l'en va tout étonné. L'hote, bien aise d'avoir entendu ce dialogue, me dit qu'ayant intention de passer à Lugan trois ou quatre mois je pourrois faire la politesse de me presenter au Capitaine ou grand bailif qui étoit comme le gouverneur, et qui avoit toute l'autorité. C'étoit, me dit il un gentilhomme nommé Mr Loneta, et fort aimable ayant une jeune femme pleine d'esprit, et belle comme le jour — Oh pour cela je vous assure que j'irai demain matin.

Le Lendemain vers midi j'y vais, on m'annonce, j'entre, et je vois Monsieur de [illegible] avec sa charmante femme, et un petit garçon de cinq à six ans. Nous restons là immobiles à nous regarder.

1769 (“à la fin d'Octobre”, page 323) Bd XI

1770

Chap. VII

(Original Tome IX Chap. XI)

pages 321 à 352

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

## Chapitre XI

Marazzani parti, Mon depart de Lugano, Milan, Monsieur du Bois à Parme, Livourne. Depart d'Orloff avec l'Escadre. Pise. Stratico. Sienne, la Marquise Chigi, Mon depart de Sienne avec une angloise.

Voila les beaux momens de ma vie. Ces rencontre heureuses imprevues, inattendues, tout à fait fortuites, duer au pere Hazard, et d'autant plus chere. Monsieur de R. fut le premier à rompre le silence, et à m'embrasser tendrement. Nous nous fimes tous les deux bien vite toutes les excuses que nous nous croyons en devoir de nous faire en qualité de vieilles connoissances, comme cela nous avions fait tous les deux notre debut, moi n'ayant pas vu son nom, et lui ayant cru que d'autres italiens pouvoient s'appeller comme moi. J'ai dû accepter la coupe au Hazard du soir le même jour, cela alloit sans dire, et moyennant cela toute l'ancienne connoissance fut renouvellée, et tout ce que nous devions nous dire fut dit. Sa republique lui avoit donné ce gouvernement fort lucratif; aussi étoit il fache qu'il ne duroit que deux ans. Il étoit enchanté, tout comme moi, que la fortune eut fait qu'il s'y trouvat dans un Etat où il pouvoit m'être utile, dit m'assura que je pouvois disposer de tout ce qui dependroit de lui. Je ne pouvois pas deviner d'avantage. Il prit avec les demonstrations de la joye la plus vive qu'etant là pour publier par l'impression un ouvrage, dont j'étois auteur, je serois obligé d'y faire un sejour de trois ou quatre mois, et il se montra mortifié quand je lui ai dit que je ne pouvois accepter sa table que tout au plus une fois par semaine, car l'ouvrage n'étoit qu'ebauché, j'étois obligé d'ecrire la nuit ce que j'avois faire imprimer le jour, ou j'avois egalement occupé à la correction.

Madame ne pouvoit pas revenir de sa surprise. Il y avoit

Brr neuf ans que je l'avois laissée à Solesme belle au point que je n'aurois jamais cru que quelques années de plus auroient pu la rendre plus belle, et cependant je la trouvois embellie. Je lui en fesois compliment, et elle paroissoit savoir que je ne la flattois pas; elle me montroit à reprises l'unique rejeton dont elle étoit devenue mere quatre ans après mon depart. Elle le cherissoit plus que la lumiere de ses yeux, aussi avoit elle l'air d'en faire un enfant gaté. On me dit cependant que ce même enfant est aimable personne. Madame de [redacted] m'informa dans un grand détail de tout ce qui étoit arrivé à Solesme après mon depart sur les articles qui pouvoient m'interesser. Le principal étoit que Le Bel étoit allé établir à Besançon avec la femme qu'elle croyoit qu'ils vivoient fort à leur aise. Pour ce qui regardoit l'histoire de tout ce qui m'étoit arrivé dans neuf ans, madame de [redacted] crit par abregé que je lui en ai fait, que ce seroit assez pour l'amuser plusieurs jours dans la longue demeure que je devois faire à Lyon.

Un mot de verité que cette aimable femme me dit qu'elle ne me trouvoit plus l'air de jeunesse que j'avois à Solesme fut suffisant pour me faire renoncer au projet, que j'avois peut être formé, de recommencer avec elle un commerce amoureux. Tant mieux, me dis-je en retournant à mon auberge, je serai son ami, et je me vendrai digne d'être celui de M. de [redacted] L'ouvrage que je voulois donner au public, ne pouvoit me permettre la moindre distraction, et une amourette auroit absorbé la meilleure partie de mon temps. J'ai commencé à travailler le lendemain, n'étant interrompu qu'une seule heure par la visite de M. [redacted]. Le surlendemain j'ai eu la premiere feuille, que j'ai corrigée, et je me suis trouvé assez content. J'ai passé dans ma chambre tout

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Le premier mois sans en sortir que les jours de fête pour aller à la
dîner chez madame de Rot, et aller me promener avec elle
mere, et une dernière fois le soir pour faire quelques pas
et son poupon. Travaillant
dans ma chambre quatorze heures par jour, l'imprimeur au bout
d'un
d'un mois me livra le premier tome, tandis que j'avois
Un mois après
déjà tout prêt le manuscrit du second et quinze jours après
j'ai fini tout l'ouvrage divisé en trois volumes que l'
imprimeur me livra à la fin d'Octobre. J'ai vendu en moins d'
un an toute mon edition.

Mon but en imprimant cet ouvrage fut celui de meriter la
grace des Inquisiteurs d'état de Venise. Après avoir parcouru
toute l'Europe l'envie de retourner à la patrie m'avoit gra-
gné à un point qu'il me paroissoit de ne pouvoir plus vivre
ailleurs. Arnelot de la Houssaye avoit écrit l'histoire du
gouvernement de Venise en vrai ennemi des vexations : on lit
dans cette satire qui contenoit des remarques la
vanter entre autres de calomnies. Depuis soixante et dix
ans que l'ouvrage d'Arnelot se trouvoit entre les mains de
tout le monde personne ne s'étoit donné la peine de le
refuter. Un ecrivain qui auroit voulu relever les men-
songes de cet écrivain en les publiant par l'impression, et
demeurant à Venise n'auroit pas obtenu la permission du
gouvernement qui a pour regle de ne souffrir qu'on reponde
à un seul ecrivain
de lui ni pour le blamer, ni pour le louer. Personne donc
jusqu'alors n'avoit daigné à la peine de refuter l'historien satirique
ne pouvant s'attendre qu'une punition au lieu d'une recompense
qu'il auroit merité. J'ai cru que c'étoit à moi à entreprend-
dre cet ouvrage. Les raisons que je pouvois avoir de me plain-
dre d'un gouvernement, qui autorisoit un pouvoir qui m'op-
primoit despotiquement me rendoient exempt du soupçon de

partialité, et l'evidence avec laquelle j'étois sûr de faire connoitre à toute l'Europe les mensonges, et les horreurs d'Amelot me rendoit sûr d'une recompense qui ne consistant que dans un acte de justice me paroissoit inamovable. La permission de retourner dans ma patrie m'étoit dûe depuis quatorze ans qu'un pouvoir despotique m'obligeoit à m'en tenir eloigné. Je croyois que les inquisiteurs d'état devoient saisir cette occasion de reparer leur injustice sous le masque d'une gratification que j'aurois meritée par mon patriotisme. Le lecteur verra que j'ai deviné; mais ils me l'ont toute attendre encore cinq ans. Monsieur de Bragadin étant mort il ne me restoit à Venise que deux amis dans Messieurs Dandolo, et Barbaro. Le premier est un qui me pourvoit secretement à Venise même cinquante zecchins.

Dans tout le tems de mon sejour à Lugano la seule maison de M. de R[illegible] fut celle que j'ai frequentée. J'y trouvai deux fois l'abbé Riva rage, celebre connu de par M. Angelo Querini son parent. Cet abbé jouissoit d'une si grande reputation de prudence parmi ses compatriotes qu'il étoit elu arbitre dans presque tous les differens qui survenoient entr'eux, et qui les avoient obligés à plaider. Les ruses de la chicane le detestoient, et le regardoit comme leur plus grand ennemi. Leur haine feroit sa gloire. Son neveu comte Jean Baptiste ami des muses, eglement que de Bacchus, et de Venus etoit mon unique ami malgré que je ne pouvois par lui tenir tête le reste à la main. Il me prêta toutes les jeunes filles qu'il avoit initiées, et elles ne l'aimoient que d'avantage, puisque je leur donnois de l'argent. Ce fut avec lui, et deux soeurs très jolies que j'ai fait un voyage aux iles Borromées au lac Majeur

Je savois que le comte Federic Borromée, le même qui m'
avoit honoré de son amitié à Berlin y étoit, et sûr d'être bien
reçu j'y suis allé avec mon ami, et les deux jolies person:
nes, dont une devoit passer pour sa femme. Par là l'autre
ne feroit pas mauvaise figure. Chez le comte Borromée elles
couchèrent ensemble. Ce seigneur, quoique mine vivoit là
comme un prince. Il est impossible de faire une description
suffisante
de ces îles, toute pour faire comprendre au lecteur com:
bien elles sont délicieuses. On y jouit d'un printems con:
tinuel: jamais il n'y fait ni chaud ni froid. Le comte nous
fit faire chere delicate; et il ~~non~~ divertit nos demoiselles à la
peche. Fort laid, vieux, carré, mine il avoit encore plaire. En
retournant à Lugano le quatrieme jour, voulant faire place
à une voiture sur une chaussée, mon cheval sur le bord y glissa,
et tomba de la hauteur de dix pas. Ayant donné de la tete
contre un gros caillou j'ai cru de me l'avoir fendue. Une co:
lerre soignée faite d'abord que je fus arrivé à Lugano me de:
livra de toute crainte. Ce fut la derniere fois que j'ai monté à cheval

Dans ce tems là arrivèrent à Lugano les visiteurs députés
par tous les treize cantons. Les Luganois les appellent ass:
baudeurs, M. de R[illegible] les appelloit ~~ass~~ avoyés. Ils logeoient tous
chez Mayonetti. J'ai mangé avec eux tous les huit jours qu'
ils restèrent là. Celui de Berne me donna des nouvelles
de ma pauvre ami M.T. de D[illegible]a, et de sa famille qui
me firent plaisir. Sa charmante fille, Sara était devenue femme
~~allait se marier~~ ~~avec~~ de M. de V., et elle était
~~appareillée de devenir~~ heureuse.

Ce fut après le départ de ces visiteurs qu'un beau matin
j'ai vu paroître dans ma chambre le malheureux Mara:
zani, qui à peine ~~avoit~~ ~~mis~~ ~~culotte~~ j'ai mis ma culotte. Il cria,
il employe en vain toute sa force pour se défendre, je le traine

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

dehors, il tombe, et je tombe sur lui sans qu'il ait le temps de se servir
ni de sa canne, ni de son epée: je lui donne des soufflets, des coups
de poings, ~~et je le jette à terre~~ l'hôte accourt au
bruit, et les domestiques m'obligent à suspendre ma fureur. Je
dis à l'hôte de ne le laisser pas echaper, et d'envoyer chercher le
Borgello pour le faire mettre en prison. Je retourne dans ma
chambre en le laissant crier, et je tache de m'habiller vîte
pour aller rendre compte de tout à M. de R. Le Borgello arrive,
il vient me demander pourquoi il doit mettre en prison cet
homme, et je lui reponds qu'il saura la raison de M. de R., chez
lequel j'allois dans l'instant. Voici la raison de ma colere:

Le Lecteur peut se souvenir que j'avois laissé ce malheu-
reux à Buon Ritiro, lorsque l'Alcalde Alerra m'avoit tiré de
cet enfer pour me reconduire chez moi. J'avois su après qu'
il avoit été envoyé en Affrique dans un presidio où il servoit
le Roi d'Espagne comme un galerien avec la paye de soldat.
J'en fus faché; mais ne sachant qu'y faire, je l'avois effacé
de ma memoire. Cet homme cependant n'étoit coupable
d'aucun crime. Sa seule faute étoit qu'il étoit sans argent,
sans argent, et faineant dans la ville de Madrid, où la
police étoit dans ce tems là très rigide, et en devoir de
veiller sur tous les vagabonds.

Huit mois après, arrivant à Barcellone, j'ai eu entre les
mains de l'opera la Bellucci, jeune venitienne que j'avois
aimée quand elle etoit fille. J'avois laissé son mari à Riga,
où il est encore aujourd'hui, il me vint envie d'aller lui en
donner des nouvelles, et de renouveller aussi, si elle le vou-
loit, nos anciens amours. J'y vais le lendemain; elle fait
un cri de joye en me voyant, elle me rend l'embrassade,
et elle se rejouit, me dit elle, que j'aie eu le bonheur de
me delivrer du terrible malheur dans lequel la tyrannie

m'avoit plongé — Je ne sais pas de quel malheur vous me parlez — Du procès où vous étiez condamné aux pendables travaux, qui ~~donnent~~ coûtent ordinairement la vie à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés — Je n'ai jamais été condamné à travailler dans aucun procès. Qui vous a conté cette fable qui m'insulte? — Un comte Mazzarati qui a passé ici trois semaines, qui avoit eu le même malheur, et qui plus heureux que vous s'est sauvé — Cet infame coquin en a menti; mais la calomnie lui coûtera cher.

Depuis ce moment là, l'existence de cet homme ne se présentoit jamais à ma mémoire sans que je brulasse du désir de le trouver quelque part pour lui faire payer la peine de sa noire médisance. Ce fut à Lugano que la destinée le mena devant moi. Ce que j'avois fait étoit venu d'un premier mouvement, et je trouvois de n'avoir rien fait, car enfin je ne m'étois battu qu'à coups de poings, où j'avois peut être reçu autant que j'avois donné. Il étoit en prison, et j'allois voir ce que M. de R. pouvoit faire de mal à cet infame pour me procurer une petite satisfaction.

D'abord que M. de R. fut informé de l'affaire il me dit qu'il ne pouvoit ni le tenir en prison ni chasser de la ville qu'en consequence d'une requête que je pouvois lui présenter dans laquelle je lui demanderois surcroît de vie vis à vis de cet homme que j'avois des bons motifs de croire arrivé, et venu à Lugano exprès pour m'assassiner. Il me dit que je pouvois donner corps à mon accusation en alléguant les véritables griefs que j'avois contre lui, et mettant dans le plus mauvais aspect son apparition dans ma chambre sans s'être annoncé comme fait annoncer — Faites cela, me dit il, nous verrons ce qu'il répond; je lui demanderai son passeport; je trouverai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

en longueur, j'ordonnerai qu'on le traite durement ; mais à la fin je ne pourrai que le charger de la ville à moins qu'il ne donne une bonne caution de sa personne, et de sa conduite.

C'étoit tout ce que je pouvois exiger de ce brave homme ; j'ai fait le requisitoire, et le lendemain j'ai voulu avoir le plaisir qu'il le fasse conduire garotté devant lui à ma présence. Il dit qu'il n'étoit certainement pas vrai qu'il fut entré chez moi pour m'assassiner, et qu'il n'avoit dit à Bertellona que j'étois dans un procès condamné aux travaux que parce qu'on le lui avoit dit, et que il ce n'étoit pas vrai, il étoit bien aise qu'on l'eut trompé. Le capitaine lui dit que le dit on ne peut pas servir d'excuse à un homme qui publie une calomnie au préjudice de l'honneur de quelqu'un, et qu'il ne pouvoit pas me refuser justice sur la satisfaction que j'exigeois. Il lui dit aussi que le soupçon que j'avois qu'il fut entré dans ma chambre pour m'assassiner pouvoit être fondé, puisque je savois qu'il s'étoit donné un faux nom à l'auberge, ce que j'avois de prouver en donnant caution, qui serviroit à le dédommager s'il se trouvoit qu'il étoit, comme il disoit, comte Alfani. Il lui dit donc qu'il ne resteroit en prison que jusqu'au moment que la reponse de Florence viendroit qu'il étoit ou qu'il n'étoit pas ce qu'il disoit d'être. Si vous l'êtes, dit-il, Monsieur Corsanova vous donnera telle satisfaction que vous voudrez, et si vous ne l'êtes pas je vous promets que vous n'aurez autre punition que celle d'être renvoyé de Lugano, et de tout le territoire.

Il dut aller en prison, où le Bargello n'eut pas besoin d'être sollicité pour la lui rendre dure, puisque ce coquin n'avoit pas le sou. M. de R[illegible] écrivit à Parme à l'agent des treize cantons pour avoir l'information requise ; mais

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'imprudent qui savoit que la reponse ne pouvoit pas être à
seconde de ses desirs, il m'écrivit une lettre forte pour me
emouvoir dans laquelle il avouoit qu'il étoit un pauvre
bourgeois de Bobio, et que malgré qu'il s'appellat Manz=
zani il n'avoit rien de commun avec les Manzzani de Flo=
rence. Il me prioit de le laisser aller ailleurs.

Après avoir montré cette lettre à M. de R[illegible], je l'ai fait
mettre en liberté avec ordre cependant de sortir de Lugan
en vingt quatre heures. Il ne resta en prison que quatre jours,
et me trouvant aller satisfait, je lui ai donné de l'argent, et
une lettre de recommandation pour Augsbourg à M. de Se=
lentin qui étoit dans cette ville en recrues pour le Roi
de Pruse. Nous verrons cet homme à Turin et Lieu.

Le chevalier de Breché vint à la foire de Lugan pour
acheter des chevaux; il y passa quinze jours toujours avec
moi chez Madame de R[illegible], dont les charmes l'avoient
soumis. Trois ou quatre jours après son depart, j'ai aussi
quitté Lugan determiné à passer l'hiver à Turin, où
les amis que j'avois, et le ministre d'Angleterre me feroient
eprouver tous les agremens. J'ai reçu dans ce jours une
Lettre de change de cent ducats du prince Lubomirski qui
après la mort du grand marechal de la Couronne Bielinski
avoit été élevé à ce poste eminent. Ces cent ducats
étoient le prix de cinquante exemplaires de mon ou=
vrage que je lui avois envoyé". (BnF NAF 28604)

Arrivé à Turin, j'ai trouvé une Lettre en poste restante du
même noble vénitien M. Girolamo Zulian qui m'avoit re=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

B30 commandé avec la permission des inquisiteurs d'état à Ma:
rid à l'ambassadeur Mocenigo. Dans cette lettre j'en trou:
ve une addressée à M. Berlendis resident de la Republi:
que à Turin, qui en la recevant de mes mains me re:
mercia de l'avoir pris cette lettre delivré de la difficulté
qu'il auroit eu à me recevoir. Ce Berlendis riche, et
porté à l'excès pour le beau sexe, tenoit une bonne
maison. Cela suffisoit pour qu'on dit à Venise qu'il recevoit
beaucoup d'honneur dans sa residence. Pour être ministre
de la republique dans les cours étrangeres il n'est pas ne:
cessaire d'avoir de l'esprit. C'est au contraire un homme
qui auroit de l'esprit, et qui voudroit se mettre en exer:
cice qui tomberoit en disgrace du senat, qui ne feroit autre
chose que ce que le college veut. Par college on entend
à Venise le conseil des ministres du cabinet de l'etat.
Berlendis ne pouvoit pas deplaire, car il n'avoit aucu:
ne pretention à l'esprit.

Sûr que cela ne pouvoit que me faire du bien, je l'ai
persuadé a envoyer ministeriellement mon ouvrage
aux inquisiteurs d'état après lui avoir fait present de deux
exemplaires. J'ai trouvé singuliere la raison qu'il a eue,
quand il me fit lire la lettre de ce redoutable tri:
bunal lui disoit qu'il auroit tres bien fait à envoyer au
tribunal cet ouvrage, dont la seule titre suffisoit à demon:
trer l'audace et la temerité de l'auteur. Il lui disoit
qu'on l'examineroit, et qu'en attendant il devoit me
faire observer de près, et surtout ne me donner aucune
marque de faveur; qui pût faire juger à la cour

que j'étois protegé par lui en qualité de venitien. Le negre: faire écrivoit avec l'esprit du tribunal. Ceux qui le composoient alors n'étoient pas les mêmes qui m'avoit facilité à Madrid l'accès auprès de l'ambassadeur. J'ai adopté la cir: conspection de Berlendis n'allant plus chez lui que quelque fois de bonne heure prendre du caffé. Un corse abbé precepteur de son fils m'intéressoit beaucoup plus que lui. Il étoit homme de lettres, bon ecrivain en prose, et bon poete. C'est le même abbé Andreï qui vit en Angleterre jouissant de toute sa liberté.

J'ai passé mon temps à Turin très tranquillement en com: pagnie d'epicuriens. Le vieux chevalier Raiberti, le comte de la Perouse, un charmant abbé de Rougion, un voluptueux comte Rica, le ministre d'Angleterre, et un peu de litterature m'occuperent tres a: gréablement: point d'ennuyeux. Des frequens soupers a: vec des filles très jolies eloignerent mes desirs avant qu'ils eussent la force de me faire souffrir. Une marchande de mode maîtresse du comte de la Perouse me servit dans ce tems là après avoir annulé au lieu de l'Eucaristie le portrait de son amant. J'en fait sur ce sujet deux sonets, dont je fus content, et je le suis encore. J'ai eu une dispute lit: teraire avec Baretti, le même qui mourut encore à Londres, et dont la devise devroit être ille Biongii ceremonibus, et sale ecrivoit nigro. C'est un homme qui écrit en prose langue ita: lienne, et qui n'interesseroit que par les traits mordans dont ecrivoit etoit il est farci: depuis de toute erudition, et tout ce qu'il veut de science de la bonne critique. Pourvu de la langue ou: de glotte, et malgré cela la vendant detestable quand il tache de écrit prose.

BBR 332

voulois l'allier aux beautés de la langue italienne.

Dans ce meme temps ~~Au commencement du mois d'Avril de l'année~~ j'ai cru de pouvoir faire fortune en allant à Livourne offrir mes services au comte Alexis Orloff, qui commandoit l'escadre qui devoit aller à Constantinople, et qui y seroit allée peut être si elle avoit été commandée par un anglois.

Le ministre d'Angleterre Chevalier [redacted] me donna une forte lettre de recommandation pour Livourne addressée au consul de la nation. Je suis parti de Turin avec très peu d'argent dans ma poche, et sans nulle lettre de credit ni quelque banquier. L'anglois Alton me recommanda à un negociant anglois qui étoit etabli à Livourne, mais sa recommandation n'alloit pas jusqu'à m'autoriser à demander de l'argent. Un autre lettre de l'abbé Andreï me recommandoit au Corse Rivarola etabli à Livourne homme d'esprit grand ami de Paoli. L'anglois Alton avoit alors à Turin une singuliere affaire. Il étoit devenu amoureux à Venise d'une tres belle femme, je ne souviens pas si grecque ou napolitaine. Le mari de cette femme étoit un turinois nommé Sclopitz, qui ne mettoit aucun obstacle à la galanterie de l'anglois, qui depensoit beaucoup, mais qui devenoit incomode au galant, et à la femme precisement dans les momens où il n'auroit pas dû l'être en agissant conformement aux lois de la bonne foi. Un tel mari est plus ennuyeux qu'un [redacted]lous, et malheureusement le galant ne peut pas lui parler raison, car il est mari. Alton dans cette gêne qu'un anglois honete, amoureux, et genereux ne peut souffrir qu'à contrecoeur se determina, d'accord avec la belle, de parler Lors des dents à ce mari. Il lui demanda, s'il avoit besoin de mille guinées, et il les lui offrit sous condition qu'il lui permettroit de voyager trois ans avec Madame sans se donner la peine de l'accompagner. Monsieur Sclopitz accepta,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et signa une écriture. Les trois ans expirés, Sclopitz, demeurant à Turin, écrivit à sa femme qui étoit à Venise de revenir à lui, et à Aston de ne pas y mettre d'obstacles. Sa femme lui répondit qu'elle ne vouloit plus vivre avec lui, et Aston lui fit entendre qu'il ne pouvoit, et il ne vouloit pas la chasser, et pensant bien que le cocu iroit pour les voyes ministerielles reconnaissant de son affaire au chevalier [redacted] qui en parla d'abord au chevalier Raiberti qui tenoit alors le departement des affaires étrangeres. Sclopitz lui parla en même tems exigeant de lui d'écrire au Resident de Turin [redacted] commendeur Cavanna: vanna de la demander au gouvernement ministeriellement, et persuada Berlendis à écrire aussi dans sa depeche que la pretention de lui Sclopitz étant très juste on devoit deferer à la demande de Sclopitz, et faire partir de Venise la femme même malgré elle. L'affaire auroit été faite, cela n'étoit pas douteux, si le commendeur Cavanna l'avoit demandée en même tems, mais le chevalier Raiberti plus homme d'honneur que scrupuleux chretien à l'egard des loix qui regardent le mariage comme sacrement, non seulement n'ecrivit pas au resident Cavanna; mais prevenu par [redacted], et d'un avis tout à fait contraire à celui du resident de Venise Berlendis fit tres bon accueil au Ch.r Aston, qui étoit venu à Turin à cause de cette affaire, ayant laissé madame Sclopitz à Venise sous la protection du Resident d'Angleterre. Sclopitz avoit honte à se plaindre publiquement, car son contract le convoit d'opprobre; mais Berlendis faisoit voir en disant publiquement que le mari Sclopitz avoit raison, et qu'il étoit indigne qu'on ne l'empechat pas à la loi faire, car enfin il étoit mari, et un divorce legal entre la femme, et lui n'existant pas, on ne pouvoit par loi empecher de se reunir à la femme d'autant plus que les trois ans, dans les quels il avoit eu la foiblesse de l'aliener étoient echus — Que

divierons, dis-je à Berlendis ~~la jeune~~ la veille de mon depart, si Sclopitz, que vous protegez, avoit fait avertir Aston, qu'il cesseroit de l'importuner moyennant mille guinées qu'il lui donneroit encore pour un nouveau trait de Roi ans — Je ne crois pas cette in: fame — Vous avez tort. On la voit; et vous vous rendez ridi: cule, ou suspect de ce qui vous deshonoreroit, si cela pouvoit etre; mais considerez vous qu'on ne le croit pas, car on voit que vous etes riche, et honete homme. Je vous conseille d'abandon: ner ce que vous appellez la juste cause de Monsieur Sclopitz, qui est indigne de jouir des privileges d'un sacrement qu'il veut vendre.

Berlendis a mes paroles devint tout de feu. En bref il: va vers est. Je suis parti, et deux ans après j'ai trouvé à Bologne Aston, et la Sclopitz dont j'ai admiré la beauté. Elle avoit sur les genoux un petit Aston charmant. Je lui ai don: né des nouvelles de la soeur; mais j'en parlerai à sa place.

Je suis allé de Turin à Parme avec un ~~comedien~~ venitien qui, tout comme moi, avoit Lors de la pratia ~~pour~~ ne pouvant par y demeurer par des raisons connues aux inquisiteurs d'état. Il s'étoit fait comedien pour gagner sa vie, et il alloit à Parme avec deux femmes comediennes, dont une pouvoit etre aimée. Quand il sut qui j'étois, il devint mon intime, et il m'avoit admis à tous les plaisirs que la société du voyage auroit pu nous fournir en commun; mais je n'avois pas envie de rire. J'allois à Livourne avec des idées chimeriques. Je croyois de pouvoir me rendre necessaire au comte Alexis Orloff dans la conquete qu'il alloit faire de Constantinople; j'imaginois que sans moi il ne passeroit jamais les Dardanelles, que Tel étoit le decret du des: tin, comme celui qui il avoit prononcé pour la prise de Troye, qui n'auroit pu jamais arriver sans la presence d'Achille. J'ai cependant conçu beaucoup d'amitié pour ce garçon, qui s'ap: pelloit Angelo Benivoglio, auquel les inquisiteurs d'état ne

pardonneroient jamais un crime, dont entre les crimes la philoso-
phie ne connoit pas le plus petit. Je parlerai de lui lorsque
le Lecteur me trouvera dans quatre ans d'ici retourné à Venise.

Arrivé à Parme vers midi, j'ai dit adieu à Bentivoglio, et à
la compagnie. On me dit d'abord que la cour étoit à Colorno;
mais j'en savois bien à faire à la cour. Décidé à partir le lende-
main pour Bologne, je fus allé demander la soupe au Bois du
Bois Chatelereaux directeur de la monnoye de l'infant, homme
d'esprit, vain, et qui avoit beaucoup de talent. Le Lecteur peut
se souvenir que je l'avois connu il y avoit alors vingt deux ans, dans
l'heureux Temps où j'étois amoureux d'Henriette: je ne l'avois
revu depuis que deux fois de passage. Il me reçut avec des cris
de joye comme on fait une ancienne connoissance, et me fe-
sant grand compte de la politesse que je lui ferois allant passer
avec lui le peu d'heures que je voulois passer à Parme. Je
lui dis que j'allois à Livourne, où le comte Orloff m'attendoit,
et que j'irois jour, et nuit, car il devoit être à Livourne que nous
partions à la voile. Il m'assura qu'il étoit prêt à partir, et
il me montra des Lettres de Livourne qu'il venoit de recevoir; mais
avec un certain air je l'ai assuré qu'il ne partiroit pas sans
moi, et Monsieur du Bois me fit alors une reverence d'admi-
ration politique. Il voulut parler de cette expedition, qui feroit
alors faire des almanacs à toute l'Europe; mais mon ton de se-
rieux lui fit changer de propos. Il me montra ses belles gra-
vures qui effectivement étoient des chefs d'oeuvre, et il me fit l'
honneur de me faire dîner avec sa gouvernante. Nous parla-
mes beaucoup de Henriette qu'il se voulut d'abord à connoitre,
et malgré qu'il en parlat avec beaucoup de respect, je ne lui ai
jamais laissé le tems de me tirer les vers du nez. Il parla donc
toute l'après dinée à me parler de lui même en se plaignant de

BB6 tous les souverain de l'Europe, excepté le roi de Russie qui l'avoit fait baron, malgré qu'il ne le connoissoit pas, et qu'il n'avoit eu rien à faire avec lui ni directement, ni indirectement.

Il se plaignit avant tout de l'infant duc de Parme, qui le tenoit à son service, et ne pouvant pas se résoudre à faire une monnoye, ne l'employoit pas: il n'y seroit pas mis, s'il avoit prévu qu'il y seroit comme un chanoine dans un chapitre qui n'y étoit que pour jouir de la prébende. Il feroit les plaintes les plus amères de la cour de Louis quinze, à laquelle il n'avoit demandé qu'un verre d'eau, et il ne l'avoit pas obtenu. Le verre d'eau étoit le cordon noir de S.t Michel qu'on donnoit à des gens à talent, et qui certainement ne valoient pas mieux que lui. Il se plaignoit enfin de la république de Venise, qui ne l'avoit pas assez récompensé de ce qu'il avoit fait pour elle. Il avoit été à Venise un an pour ~~mettre~~ établir dans l'Hôtel de la monnoye de cette république le balancier, et il l'avoit bien servie. Elle pouvoit après son opération frapper des monnoyes cordonnées comme toutes les autres puissances de l'Europe, et le présent qu'on lui avoit fait étoit une misère. Il avoit dépensé quatre fois le double de ce qu'il avoit reçu. Après lui avoir dit qu'il avoit toutes les raisons du monde de se plaindre je lui ai demandé de me faire donner par quelque banquier cinquante sequins que je recevrois à Livourne au comptoir qu'on m'assigneroit, il me répondit très honnêtement que je n'avois pas besoin d'aller chez un banquier pour cette misère, car il pouvoit me la fournir lui même. J'ai accepté son offre en lui promettant de lui rendre la somme tout au plus tôt; mais je ne me suis jamais trouvé en état de m'acquitter de cette petite dette. Je ne sais pas s'il vit encore; mais quand même il vivroit

Les années de Nestor je ne me flatte pas de redevenir en état de
le lui rendre cette petite somme. Je deviens tous les jours plus pau:
vre, et je me reconnois deja au bout de ma carriere.

Le lendemain je mis arrivé à Bologne, et le surlendemain à
Florence, où j'ai trouvé le chevalier Morosini neveu du pro:
curateur agé de dix ans qui voyageoit avec le comte
Stratico professeur de mathematique dans l'université de
Padoue. Il étoit avec le jeune seigneur en qualité de gou:
verneur. Il me donna une Lettre pour son frere moine ja:
cobin professeur en belles Lettres dans l'université de Pise.
Je ne me mis arreté deux Lieues à Pise que pour connoître
ce moine celebre par son esprit autant que par son savoir.
Je l'ai trouvé au dessus de la renommée, et je lui ai promis de
passer quelque tems dans cette ville là dans un autre tems
exprès pour jouir de sa compagnie. Je me mis arreté une lieu:
ne aux bains, et j'ai fait connoissance avec le prétendant en
tre autre de la grande Bretagne. Je mis arrivé à Livourne,
où je n'ai trouvé le comte Orloff qui à cause du mauvais tems:
Le consul d'Angleterre me presenta d'abord: il logeoit chez lui:
Quand il me vit il me parut enchanté du plaisir de me revoir,
car il m'avoit aller connoître à Petersbourg; et il me parloit:
core plus content lorsque le consul lui fit lire la Lettre qu'il avoit re:
çu du ministre d'Angleterre qui étoit à Turin. Il me dit à la hate
qu'il étoit charmé de m'avoir avec lui sur son propre vaisseau, et
de faire par conséquent porter à bord mon equipage, car il pre:
voyoit d'abord que le vent le permettoit; et ayant beaucoup d'
affaires il me laissa avec le consul, qui me demanda en qualité
de quoi j'allois à Constantinople avec l'amiral — C'est ce que
j'ai envie de savoir avant que de faire passer dans son vaisseau
mon petit equipage. Vous sentez qu'il faut que je lui parle, et
qu'il me parle. Auroit on cru de trouver un Russe devenu fran:
çois à ce point là?! — Vous ne pouvez lui parler que demain matin

Je vais le Lendemain de très bonne heure, et je lui fais passer un billet dans lequel il lit qu'avant de faire porter à son bord ma malle j'avois un besoin indispensable de lui parler au moins un quart d'heure tête à tête. Il écrivoit dans son lit, me dit l'adjudant, et par conséquent il me prioit d'attendre. — Très volontiers. Voilà donc l'Oglio agent du roi de Pologne à Venise son ancien ami qui arrive: il me connoissoit de Berlin, et même de ma naissance par méditil. de ses vieilles relations! — Que faites vous ici? — Je dois parler à l'amiral — Il est très occupé.

Après m'avoir donné cette nouvelle il entre. C'est une impatience. Peut il me dire plus clairement qu'il n'est pas occupé pour lui. Un moment après je vois le marquis Mocenigo avec son ordre de S.te Anne, et son air empesé, qui me faisant compliment sur mon apparition à Livourne me dit qu'il lisoit ma constitution d'Arnelot où il me l'attendoit pas à me trouver.

Il avoit raison de ne pas l'y attendre, car il n'y avoit rien de commun entre lui, et la matière de mon ouvrage; mais il n'étoit pas fait pour ne voir au monde que des choses auxquelles il l'attendroit. S'il n'étoit pas entré chez l'amiral je lui aurois dit cela. Il me la dit qu'il ne s'y attendoit pas parce pour me faire comprendre qu'il ne s'y étoit pas trouvé tel qu'il auroit voulu; et je le savois. Je m'en suis moqué ne: sit vox missa reverti. Mais j'étois fâché de voir que ces messieurs étoient dedans moi étant dehors. Mon projet commençoit à me déplaire. Cinq heures après l'amiral sort et me dit: il y a beaucoup de monde pour aller chez quelqu'un, me disoit il d'un air doux que nous nous parlerions à table ou après dîner. Après dîner, lui répondis-je.

Il est rentré à deux heures, et il se mit à table où les convives furent ceux qui y arrivent les premiers. Heureusement je fus de ce nombre. Orloff disant toujours mangez donc messieurs

ne fit que lire des lettres, en les remettant à un secretaire
après y avoir fait des notes avec du crayon. Après table où je
n'ai jamais parlé, tout le monde prenant du caffé debout, il
me regarda par sourcil, et avec un à propos il me mit par
la main et il me conduisit dans une embrasure où il me dit de
me depecher d'envoyer sur son vaisseau ma mâle, puisque si le
vent durait tel qu'il était il partirait avant le nouveau jour —
Permettez que je vous demande en qualité de quoi vous allez me
conduire avec vous, quel sera mon emploi — Je n'ai point d'emploi
à vous donner ; mais cela peut arriver : Vous serez toujours en qualité
de mon ami — Qualité très respectable qui certainement mè
feroit toujours mettre ma vie au risque le plus evident pour de:
fendre la votre, mais dont on ne me tiendroit aucun compte
après l'expedition, et pendant l'expedition même, puisque
vous seriez le seul qui par bonté me donneriez des marques de
confiance, et d'estime ; tous les autres n'auroient pour moi au:
cune consideration. On ne me regarderoit que comme un bon:
me bon pour vous faire vivre, et je n'aurois peut être le premier
qui oseroit me donner la moindre marque de mepris. Il me
faut un emploi qui m'impose le devoir de vous servir en
endossant votre même uniforme. Je peux vous être bon
à tout. Je connois le pais où vous allez, je parle la langue,
je me porte bien, et je ne manque pas de courage. Je ne
veux point de votre precieuse amitié gratis, je preferai l'hon:
neur de la gagner — Mon cher ami, je n'ai point d'emploi
decidé à vous donner — Je vous souhaite donc bon voyage,
et je vais à Rome. Je decline que vous ne vous repentiez jamais
de ne m'avoir pas pris avec vous. Sans moi vous ne passerez
jamais les Dardanelles — Est ce une prophetie ? — C'est un
oracle — Nous verrons mon cher Calcas.

Ce fut à la lettre le dialogue que j'ai eu avec ce brave homme,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

qui n'a pas passé les Dardanelles. Personne ne peut savoir,
s'il les auroit passés, si j'avois été avec lui.

J'ai porté le lendemain les lettres que j'avois à M. Ri=
varola, et au negociant anglois; l'escadre alt partie.
Le surlendemain je suis allé à Pise, où j'ai passé huit
jours tres agréablement avec le pere Stratico, qui deux
ou trois ans après devint evêque par un trait tres hardi, et qui
auroit pu le perdre. Il s'avisa de faire l'oraison funebre du
pere Ricci, qui fut le dernier General des Jesuites. Cette orai=
son, qui non ironiquement; mais dans le style le plus serieux
feroit l'eloge du defunt mit le pape Ganganelli dans la ne=
cessité ou de punir l'orateur, ce qui auroit été tres odieux,
ou de donner au monde un exemple de vertu heroïque le
recompensant: ce dernier parti parut à Sa Saintelé preferable au premier. Le meme pere Stratico me dit trois ou
quatre ans après avoir obtenu l'evechè que, connoisseur du
coeur humain, il étoit sûr que le saint pere le puniroit de
son hardiesse par une recompense eclatante

Le moine me fit jouir à Pise des charmes de la societé jesuite:
voit les delices. Il avoit choisi deux ou trois filles de condition
qui unissoient à la beauté le genie pour leur apprendre à
chanter des impromptus en les accompagnant sur la gui=
tarre. Il leur avoit communiqué le talent de Corilla qui étoit
alors celebre, et qu'on a couronné Bosetta, ~~pendant la nuit~~ six ans après à
pendant la nuit
Rome dans le Capitole, là même où on avoit couronné aut
plus grands poetes italiens, ce qui causa le plus grand scandale,
car dans le fond le merite de Corilla, quoique unique en son
espece ne consistoit que dans un rapetu d'imagination. On
fit à Corilla couronnée des satires sanglantes, et ceux qui les
lui firent eurent encore plus tort que ceux qui profanerent

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

le capitole en la couronnant, car tous les traits enamimés par
les quels la noire envie fit tous ses efforts pour dechirer cette fem:
me celebre ne savoient dire autre chose si non que la vertu de
la chasteté n'etoit pas sa faconite, ce qui demontroit l'ignorance
des poetes qui s'acharnerent contre elle. Montez les femmes
poetes qui existerent depuis Homere, depuis les sybilles jusqu'à
nous furent toutes devouées à Venus. Sans cela leur nom ne
seroit pas passé à la posterité; car elles ne pouvoient devenir
celebres que rendues immortelles par les plumes de ceux
qui jouissent d'elles. Personne ne connoitroit Corilla, si elle
n'avoit pas eu le foible des amans, et à Rome même on
ne l'auroit jamais couronnée si elle n'avoit pas rendu fa:
matique ce prince Gonzaga Solferino qui epousa après la fille
Ranzoni fille du consul de Rome que j'ai connue à Marseille.

On a placé sur la porte du temple où on a couronné cette
femme, le jour avant la nuit où la ceremonie auguste fut
faite ces vers. Arce in Tarpeja, Cajo regnante, sedentem

Nunquam vidit aquam, Roma videbit aquam
Corillam patres obscura nocte coronant
Quid mirum? tenebris nox regit omne nefas

On devoit la couronner à la lumiere du jour, ou jamais: on
choisit la nuit, et on a mal fait. Le lendemain de couronne:
ment ces vers etoient affichés par toute la ville.

Corillam patres turba plaudente coronant
Altricem memores germinis esse lupam.
Proh scelus! impuri redierunt secla Neronis
Indulget scortis Curia serta Pio.

Ce fait est une tache ineffaçable au pontificat de ce pape qui
regne encore aujourd'hui, car il est certain que pour l'avenir
aucun poete n'aspirera à un honneur que Rome jusqu'à

ce jour là, bien loin de le prodiguer, n'avoit fait quelques ra=
resmens à des genies qui paroissoient au dessus de la nature
humaine aussi on afficha au Vatican ce distique

Sacra fronde tibi frontem meretricula cingit
Quis rationem tua mens præmia Phœbe velit?

Un jeune abbé mit entre les mains de Corilla ces qua=
tre vers sur un grand papier dans le moment que toute
tremblante elle entroit dans le theatre d'Apollon, où
elle etoit attendue par un bon nombre de cardinaux, par
le senateur, et par les conservateurs de Rome. Elle accepta
le papier croyant que c'etoit un eloge, et comme le Re=
publique etoit Latin celui qui le lui lut à haute voix fut le
prince Gonzaga, qui ne l'attendoit pas a l'avant dernier mot.

Quis pallor tenet ora? tuos tremor occupat artus?
Ad Harpeja times recta manere pedes?
Termina pone metum: sint prona Heliconi alumna
Sinu Apollo tibi præmia, Priapus erit.

On chercha des yeux l'impertinent abbé; mais il etoit di=
paru. Le surlendemain du couronnement, Corilla, et les
amans partirent tous de Rome heureux d'être venus
à rendre solemnel un tel excès. L'abbé Pizzi gardien
des sacrés bois des Arcades, qui avoit été le principal pro=
moteur de l'apotheose de la poetesse, inondé de pous=
flets, et de pieces mordantes de toute part n'osa pour
quelques mois plus sortir de chez lui. Mais après cette
longue digression retournons au pere Stratico, qui me fit
passer à Pise huit jours heureux.

Le moine qui, sans être beau, possedoit cependant à la

perfection l'art de se faire aimer, sut me persuader à aller passer huit jours à Sienne, me promettant tous les plaisirs du coeur, et de l'esprit moyennant deux lettres de recommandation qu'il me donneroit, une à la Marquise Chigi, l'autre à l'Abbé Chiacchieri. N'ayant rien de mieux à faire qu'à me procurer des plaisirs j'ai accepté son offre, et je suis allé à Sienne par le plus court chemin, ne me souciant pas de toucher Florence.

J'ai porté le lendemain à l'abbé Chiacchieri la lettre de Stratico. Il me promit tous les agrémens qui auroient pu dépendre de lui, et il me tint parole; mais avant tout, d'abord que je lui ai dit que j'avois une lettre à la marquise Chigi, il me conduisit lui même chez cette dame, qui fit d'emblée le dessus sur moi, d'abord qu'elle lut rapidement de bout, et tout bas la lettre de son cher Stratico. C'est l'epithete, qu'elle lui a donné, d'abord qu'elle lut reconnut son écriture.

Cette dame étoit encore belle. Malgré que sur son retour elle devoit être sûre de plaire, car elle savoit de suppléer au défaut de la jeunesse par les manieres obligeantes, par les graces, par l'air aisé, et affable, par son esprit, par la tournure qu'elle donnoit à ses propos, et par les agrémens qu'elle ajoutoit à la belle langue de son païs avec sa propre éloquence qui brilloit d'autant plus qu'elle la donnoit comme rien, sans la moindre air de prétension. J'ai dit au lecteur d'avance ce que j'ai trouvé dans elle le lendemain, car je n'ai employé le premier jour qu'à l'étudier — Allons nous, me dit elle, vous passerez ici huit jours, à ce que mon cher Stratico me dit: c'est peu pour nous, et par conséquent c'est trop pour vous. Je désire qu'il ne vous ait pas trop favorable: — Il ne m'a dit autre chose, Madame, si non que je doi rester ici huit jours en me promettant que j'y trou-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

344 verrois les charmes du coeur, et de l'esprit; mais je ne les ai pas
cru. Je suis venu pour voir s'il m'a dit vrai, determiné cependant
a ne pas lui manquer de parole. Vous voyez que je ne me suis
pas laissé prevenir — Tant mieux; mais Stratico devoit vous
condamner au moins un mois sans avoir aucune pitié de vous.
— Pourquoi sans avoir pitié? Qu'aurois-je pu risquer? — De vous
envoyer à la mort, ou de laisser à Sienne un morceau de vo-
tre coeur — Tout cela peut arriver en huit jours; mais je fra-
ie l'un, et l'autre de ces malheurs, car Stratico m'a garanti
du premier en comptant sur vous, et du second en comptant sur
moi. Vous recevrez mon hommage, et pour vous l'offrir tres
pur il ne sera que de l'esprit. Mon coeur sortira d'ici libre com-
me il est, car ne pouvant pas espérer de retour sa défaite me
rendroit malheureux — Est il possible que vous soyez dans le
nombre des desesperés? — Oui hélas; car je dois à ce der-
nier toute ma tranquillité. — Mais quel malheur, si vous
vous trompez! — Fait si grand, Madame, que vous vous défi-
siez. Apollon m'assure d'un faux fuyant admirable, il me four-
nit un echapatoire immanquable. Il ne me laisse que la liberté de
jouir du moment; mais comme c'est une grace que de bien
me fait j'en profite avec toutes mes forces. Carpe diem est ma
devise — Elle est du voluptueux Horace; mais je ne l'approuve
qu'en tant qu'elle est comode. Le plaisir qui va à la suite des desirs,
et quelque fois même des souhaits est préferable, car il est infiniment
plus vif — C'est vrai; mais on ne peut pas y compter dessus. Cela
decide le philosophe calculateur. Dieu vous preserve, Madame, de
connoitre par experience cette cruelle verité. Le bien preferable
à tous les biens et celui dont on jouit, celui qu'on desire se borne sou-
vent au seul plaisir de desirer. C'est une fiction de l'ame, dont j'ai
trop connu en ma vie toute la vanité. Je vous felicite cependant
si vous n'avez pas encore appris qu'Horace a raison.

La marquise alors avec un gracieux sourire se dispensa, com:
me elle le devoit d'en convenir, et d'en disconvenir. Ciacheri,
qui n'avoit jamais parlé nous dit que tout ce qui pouvoit nous arri:
ver de plus heureux étoit de n'être jamais d'accord; la marquise en
convint, en riant de la fine pensée de Ciacheri; et je n'en con:
vins pas. Si j'en convien, lui dis je, je renonce au bonheur,
que vous faites dependre de n'être jamais d'accord. J'aime
mieux
vous contredire, Madame, que de renoncer à l'espoir de vous
plaire. L'abbé Ciacheri est un mechant esprit qui a jetté en:
tre nous deux la pomme de la discorde; mais il nous pourvui:
vons comme nous avons commencé je m'établis à Sienne.

La marquise fort contente de m'avoir donné un bon avis de son
esprit porta alors de la pluie, et du beau Rome, de Pise, de Florence,
de Livourne, de Rome, du plaisir de voyager, et me demanda
si je voulois me faufiler avec toutes les jolies femmes de Sienne
dans les grandes assemblées. J'offrand à me conduire par tout, et
serieusement je l'ai priée de ne pas penser à se donner cette pei:
ne — Je veux pouvoir dire, Madame, que dans les huit jours que
j'ai passé à Sienne vous etes la seule à qui j'ai fait ma cour, et
que le seul abbé Ciacheri m'a fait voir les monumens de la ville,
et les gens de Lettres.

Flattée de cette explication, elle m'a invité avec l'abbé à di:
ner le Lendemain chez elle dans une charmante maison
qu'elle avoit à cent pas de la ville, qu'elle appelloit Vico.
Ce qui m'attachoit aux femmes étoit
Plus j'avançoit en age plus ce qui m'attachoit aux femmes étoit
l'esprit. Il devenoit le vehicule dont mes sens ennuyés avoient be:
soin pour se mettre en mouvement. Chez les hommes d'un tem:
perament opposé au mien ce qui arrive ait tout le contraire. Un
homme sensuel qui vieillit ne veut plus que la matiere, des
femmes dociles dans les exercices de Venus, et point des discours

de philosophie. J'ai dit à Ciacheri, en sortant de chez la mar-
quise, que si je restois à Sienne elle seroit la seule que je verrois,
et qu'il arriveroit ce qu'il plairoit à Dieu. L'abbé Ciacheri étoit
dans le cas de devoir me donner raison. Il me fit voir dans cet
huit jours tout ce qu'il y avoit de digne d'être vu dans la ville, et
tous les gens de lettres, qui me manquèrent pas de me rendre
la visite. Vers le soir il me conduisit dans une maison, où il
m'a dit qu'il n'y avoit pas de façon à faire; point de sobriété,
point de présentations: on parloit pour rire, on y chantoit, on fe-
soit de la musique instrumentale, on lisoit des belles pièces
de vers, une jeune fille en faisoit pour suppléer à la laideur,
sa sœur cadette fort jolie en goutoit la beauté, et se contentoit de
donner de la matière pour en faire à ceux qu'elle enflam-
moit d'amour avec toute la charmante personne. Ces deux
sœurs avoient deux frères, dont un jouoit du clavecin, l'au-
tre étoit peintre. Telle fut la maison où Ciacheri me fit
passer la soirée avec un autre abbé jeune professeur qu'on
appelloit Pistoi. Je n'y ai vu ni pipeau, ni musette, ni domesti-
que. Mais si la cadette de ces deux sœurs étoit une beauté
parfaite, l'autre étoit laide sans être ~~une cadette de Lidoro elle n'étoit~~
ni bossue, ni boiteuse, ni louche, ni malpropre; mais elle
étoit laide; et toute laideur rebutte. Malgré cela cette fille
laide sans perdre courage me parla poesie avec modestie, et
douceur, et me pria de lui traduire quelque chose du mien en
me promettant du sien en échange. Je lui dis ce qui m'est
venu dans la bouche, et dans le même genre de poesie elle
me recita un morceau d'une beauté achevée que j'ai bien com-
me je devois, en feignant semblant de croire qu'elle en étoit l'au-
teur. Ciacheri qui avoit été son maître, jugeant apparemment que je
ne pouvois pas croire que cette fille fût si habile proposa de toutes

vinés. Celle qui les donna fut la jolie, et tous les quatre tra=
vaillant en même tems la fille laide fut la premiere qui ayant
formine sa tache mit bas la plume. Les bouts vinés étoient
pour un sonet. Le sonet de la fille en vers de huit syllabes é=
toit le plus joli; je reste etonné, et doutant encore je fois
un impromptu à son honneur, et je le lui presente ecrit:
elle me rend l'eloge sur le champ pour les memes vines,
et pour lors je deviens serieux. Je lui demande son nom, et
elle me dit celui qu'elle avoit comme bergere dans l'acca=
demie des arcades, et celui de sa famille Maria Fortuna.
Comment c'est vous? J'avois lu d'elle des stances qu'elle
avoit fait imprimer à la gloire de Metastase. Je lui dis cela;
elle se leve, et va chercher la reponse que je ce poete immortel
lui avoit fait manuscrite. Saisi d'admiration, je ne parle
plus qu'avec elle, et toute sa laideur disparoit. Si le matin
j'avois eu un entretien delicieux avec la marquise, celui de
Maria Fortuna m'a rendu fanatique. En allant avec
Ciacheri à mon auberge je lui mis mille fois remercié du plaisir
qu'il m'avoit procuré. C'étoit une fille à laquelle par
Lazard il avoit decouvert un genie poetique, et en trois années
il l'avoit elevée ainsi. Je lui ai demandé, si elle improvisoit à
la façon de Corilla, et il me repondit qu'elle le voudroit, mais
qu'il ne vouloit pas le lui permettre, parce qu'il disoit que ce
seroit
fait un dommage que celui de gater ainsi cette fille.
Ciacheri rompant avec moi n'eut pas de peine à me per=
suader qu'il gateroit son archive en lui permettant de faire
des impromptus, car j'étois de son avis. L'esprit du poete op=
pellé à parler sur une matiere quelconque en vers sans avoir
premedité son raisonnement ne peut dire des bonnes choses
que par hazard, car malgré que son entendement soit attaché

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

à la matiere qu'on lui donne à discuter, il se trouve le plus sou-
vent detourné par la rime, dont il se trouve esclave mal-
gré la grande connoissance qu'il a de la langue dans laquelle
il parle. Il se voit forcé à se servir de la premiere rime que le
hazard lui presente, et n'ayant pas le tems d'en chercher une
plus propre à rendre son raisonnement il ne peut pas dire ce qu'
il auroit voulu dire, et il dit ce qu'il n'auroit pas voulu dire,
et qu'il n'auroit pas dit s'il l'eut produit la plume à la main.
L'impromptu chez les grecs n'a eu quelque reputation que
parceque la poesie grecque, comme la Latine abhorroit la rime.
Elle étoit plus tot rompue en prose. Mais il n'arrivoit pas pour
cela que nos grands poetes Latins voulussent volontiers parler
en vers: ils ne pouvoient en donner que d'enervés, dont apres
il se trouvoient honteux. Horace passoit souvent une nuit sans
dormir pour chercher de bien dire dans un vers vigoureux la
chose qu'il vouloit dire, et quand il l'avoit trouvé il l'ecrivoit
sur le mur, et il s'endormoit tranquille, et content. Les vers
qui ne lui coutoient rien étoient les prosaïques dont il se sert ma-
gistralement dans plusieurs de ses epitres. Nous pouvons aprés
dire par là que les Latins comme les grecs entendoient dans tous
leurs mots la quantité de la syllabe premiere même dans les
diphtongues; verité que nous ne pouvons pas concevoir puisque
nous savons bien que <u>sine</u> est un mot de deux syllabes brèves;
mais nous n'en savons pas la raison quand nous songeons que nous
ne saurions pas le prononcer autrement quand les deux syllabes
de ce mot seroient longues.

J'ai ecrit ce discours parceque il est tout entier de l'abbé
Cicheri, docte, et charmant poete. Il m'avoua qu'il étoit
amoureux de sa laide ecolière, et qu'il ne pouvoit jamais at-
tendre à le devenir lorsqu'il commença à lui apprendre à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

faire des vers. Je lui ai dit que je croyois facilement cela, puisque
sublata lucerna; mais il se mit à rire: point de sublata lu:
cerna, me dit il; c'est de la physionomie que je me ris de:
venez souvent, car elle est inseparable d'elle.

Je crois qu'un toscan peut plus facilement écrire en beau
langage poetique qu'un italien d'une autre province, puisqu'
il possede des sa naissance la belle langue, et celle qu'on pos:
sede à Sienne est mignarde, plus abondante, plus gracieuse et
plus energique de la florentine malgré qu'elle pretende la pre:
ference, et qu'elle la possede effectivement à cause de la pu:
reté, qu'elle doit à son academie, comme elle lui doit la
richesse d'où vient que nous traitons les matieres beaucoup
plus eloquemment que les françois ayant à notre choix une
quantité de synonimes, tandis que difficilement on en trouve:
roit une douzaine dans la langue de Voltaire, qui n'oit de
ceux entre les compatriots qui disoient qu'il n'étoit pas vrai
que la langue françoise fût pauvre puisqu'elle avoit tous les
mots qui lui étoient necessaires. Celui qui n'a que ce qui
lui est necessaire est pauvre; et l'obstination de l'acade:
mie françoise à ne point vouloir adopter des mots étran:
gers ne demontre autre chose, si non que l'orgueil va
avec la pauvreté. Nous poursuivons à prendre des can:
ques etrangers tous les mots qui nous plaisent: nous ai:
mons à devenir toujours plus riches: nous trouvons même
du plaisir à voler le pauvre: c'est le caractere du riche.
La marquise Ghigi nous donna un dîner delicat à sa jolie
maison dont l'architecte avoit été Palladio. Ciacheri m'avoit averti
en y allant de ne pas lui parler du plaisir que j'avois eu la veille

chez la Fortuna ; mais la marquise en dinant lui dit qu'elle étoit
sûre qu'il m'y avoit conduit, et il n'eut pas la hardiesse de le nier.
Pour lors je ne lui ai pas caché tout le plaisir que j'y avois eu ;
et j'ai ~~donné~~ fait des eloges magnifiques au grand talent de son
ecoliere — Stratica, me dit elle, en est l'admirateur tout com-
me vous, et ayant lu quelque chose d'elle je lui rend avec toute
justice qui lui est due : c'est un dommage qu'on
ne puisse aller dans cette maison qu'en cachette — Pourquoi
donc ! lui dis-je un peu ebahi — Quoi, dit elle à Ciacheri, vous ne
lui avez pas dit quelle est cette maison ? — Je n'ai pas cru cela
necessaire, car son pere, sa mere même ne se montrent jamais —
lui dis-je
— Je le crois ; mais c'est egal — Qui est donc son pere, et sa mere ?
C'est le bourreau je pense — C'est pire. C'est le Borgello.
Ce n'est pas le bourreau je pense — C'est pire. C'est le Borgello.
Vous voyez qu'il n'est pas possible qu'un étranger vienne chez
nous, et frequente en même tems cette maison, où certainement
il ne trouvera jamais bonne compagnie. Ce n'est pas un préjugé
au moins, car pour honete que le Borgello puisse être, il doit tou-
jours être l'homme de son métier, et aucune communication
entre les maisons honetes, et la sienne ne doit se verifier.

J'ai eu Ciacheri un peu mortifié de ce discours, qui me fai-
soit voir d'être plausible, et j'ai cru devoir dire que je n'y
retournerai plus que la veille de mon depart pour pren-
dre congé de l'aimable famille qu'on ne croiroit jamais
qu'elle appartint à un homme de cette qualité.

La marquise dit alors qu'on lui avoit montré à une prome-
nade la fille, la jolie, qu'elle avoit trouvée vraiment belle
à ravir : elle ajouta que c'étoit un dommage que cette fille d'une
beauté parfaite, et irreprochable dans ses mœurs ne pût espe-

ver de se marier que dans une autre ville à un homme de sa me:
tier. Je lui ai dit que j'avois connu un Coltellini fils ou frere du
barzello de Florence, qui devoit être au service de l'imperatrice
de Russie en qualité de Poëte, et que je voulois lui écrire pour
lui proposer ce mariage, et la marquise trouva que c'étoit
insupportable. Ce Coltellini que j'avois connu à Vienne chez Calzabigi
etoit doué des qualités les plus basses. On m'a dit qu'il est mort.
Rien n'est plus odieux dans toute l'Italie qu'un barzello, Mo:
dene excepté, où la noblesse moutonniere fréquente la mai:
son, et mange avec lui en bonne fortune; ce qui est surprenant,
car un barzello ~~doit être par~~ doit être par profession espion, menteur, faux, fri:
pon, et ennemi de tout le monde, car l'état méprise haï ce:
lui qui le méprise.

En conséquence de ces discours j'ai fait ma cour tous les huit jours
que j'ai passé à Sienne avec la marquise Chigi, et Ciachoi, qui
me fit connoître tous les professeurs. L'anatomiste Babbiani
me fit présent de son ouvrage, et je lui ai donné le mien.
On me montra à Sienne un comte Piccolomini, jeune me
dropa, qui étoit homme d'esprit, lettré, et fort aimable, singu:
lier en ceci qu'il passoit six mois de l'année chez lui sans jamais
sortir, sans recevoir aucune visite, sans parler à personne par me:
me à ses domestiques, toujours occupé à lire, et à écrire; mais
aussi se vengeoit il les autres six mois qu'il passoit dans toutes
les sociétés parlant par tout du matin au soir. Il étoit chevalier
de S.t Etienne, et peut être vit il encore.

La marquise me promit de venir à Rome pendant l'été, ou
elle avoit un ami plus qu'intime dans Bianconi qui avoit quitté
le métier de medecin pour devenir chargé d'affaires de la
cour de Saxe. Elle fut effectivement à Rome; mais je ne
l'ai pas vue. La veille de mon départ, le voiturier, qui de:
voit me conduire à Rome tout seul, et qui ayant fait l'accord

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

avec moi ne pouvoit disputer de l'autre place de la caleche sans
ma permission, vint me demander si je voulois un compagnon
de voyage, qui me feroit epargner trois ecquins — Je ne veux pas:
sonne — Vous m'empecher de gagner un ecquin, et vous avez fort
car c'est une jolie fille, qui vient d'arriver — Toute seule? —
Point du tout. Elle est avec un monsieur qui a un cheval, et qui
veut le monter jusqu'à Rome — A cette fille est donc arrivée
avec quelqu'un? — Point du tout elle a trouvé à cheval aussi,
et elle ne veut plus aller à cheval. Rendue de fatigue elle est allée
se mettre au lit. Son monsieur m'accorde quatre ecquins pour
conduire Madame à Rome. Faites cela. Je suis pauvre homme
— Son monsieur donc viendra avec nous en allant le pas —
Qu'il aille comme il veut, cela m'est egal, et à vous aussi —
Vous dites qu'elle est ~~elle~~ jeune, et jolie? — On me l'a dit:
~~m'a dit~~ j'ai ne l'ai pas vue — Quelle sorte d'homme est son compagnon? — C'est un
homme qui ne parle presque pas italien — A-t-il
jeune
une femme avec lui? — Non, il est veuf. Il a vendu le cheval sur lequel la demoiselle est arrivée?
car il étoit de louage, et le postillon qui en étoit le maître est
de ses parents — Et l'équipage? — Il n'a qu'une malle dont
il déchargera son cheval pour la mettre derrière la voiture —
Je ne déciderai rien avant que de parler à cet homme, car
tout cela me semble singulier — Je vais lui dire de venir vous parler.
jeune
Voilà un François avec une uniforme, taille, l'air hardi, qui ne
me présente pas mal, et qui me dit les mêmes choses que le postillon
m'avoit dit, et conclue qu'il est sûr que je ne refuserai pas d'avoir pris
de moi la femme — Votre femme! monsieur — Ah! Dieu m'ait donné
que vous parlez ma langue. Oui ma femme anglaise, et pas in-
comode. Elle ne vous gênera pas — Fort bien. Je ne voudrois pas
retarder mon départ. Pourrait-elle être prête à cinq heures? —
N'en doutez pas.

Le lendemain à l'heure prescrite je la vois dans la voiture. Je lui
fais un court compliment; je me mets près d'elle, et nous partons.

1770

B^d XI

Chap VIII

(Original Tome IX Chap XII)

pages 353 à 384

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Miss Betti, le comte de l'Etoile, Sir B. M. mis à la raison.

C'étoit la quatrième aventure qui m'arrivoit dans ce goût là, et qui n'avoit rien d'extraordinaire en voyage, quand on alloit seul, et qu'on louoit une voiture; mais celle-ci avoit l'air romanesque plus que les trois autres. J'avois deux cent sequins à peu près, et l'age de quarante cinq ans: j'aimois encore le beau sexe quoique avec beaucoup moins de feu, beaucoup plus d'expérience, et moins de courage pour les entreprises hardies, car ayant l'air d'un papa plus que d'un galant je ne croyois plus avoir ni des droits, ni des justes prétentions. La jeune personne qui étoit à mon coté étoit toute gentille, mise très proprement, et tout à fait à l'angloise, blondine, maigrette, petit sein qu'une gorgerette de gaze me laissoit entrevoir, timidité enfantine qui s'expliquoit dans la crainte de me gêner, physionomie noble, et délicate, maintien modeste, et presque de vierge — J'espere, madame, que vous parlez françois — Et un peu italien aussi, monsieur — Je suis bien heureux que le sort m'ait elu pour vous conduire à Rome — Peut être suis-je plus heureux que vous — On m'a dit que vous alez arrivée à cheval — C'est vrai. C'est une folie que je ne ferai plus — Il me semble que votre mari devoit vendre son cheval, et se mettre avec vous dans un soufflet à deux places comme celui-ci — Il ne peut pas vendre le cheval. Il l'a loué à Livourne, et il doit le remettre à Rome à une adresse qu'on lui a donné. De Rome nous irons à Naples ensemble en voiture — Vous aimez à voyager — Beaucoup; mais avec beaucoup plus de comodités — Peut être suis-je plus heureux que vous — On m'a dit que vous alez arrivée à cheval — C'est vrai. C'est une folie que je ne ferai plus — Il me semble que votre mari devoit vendre son cheval, et se mettre avec vous dans un soufflet à deux places comme celui-ci — Il ne peut pas vendre le cheval. Il l'a loué à Livourne, et il doit le remettre à Rome à une adresse qu'on lui a donné. De Rome nous irons à Naples ensemble en voiture — Vous aimez à voyager — Beaucoup; mais avec beaucoup plus de comodités

BnF MSS

En disant cela la belle blondine, qui n'avoit pas sur son blanc visage la moindre marque d'avoir du sang dans ses veines, devint rouge jusqu'aux oreilles. Sûr d'avoir incomodé la belle ame, je lui ai demandé pardon, et j'ai commencé à me taire. J'ai pensé une heure, et d'avantage à penser à cette jeune personne qui m'inte-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

voit déjà avec violence, mais connoisseur de moi même je me ris
rois en frein. Je savois que mon mouvant n'étoit pas un sentiment
de vertu, et malgré toute l'apparence équivoque que cette rencontre
avoit, j'attendois à voir plus clair à bon Courant où le voiturier m'
avoit dit que nous dinerions, et où le chevalier mari de madame
~~accompagnait~~ devoit nous attendre.

Nous y arrivames à dix heures precises. Les voitures en Italie ne
vont jamais que le pas: on va plus vite à pied. Il ne font que trois
milles par heure, on s'ennuie à mourir, et quand il fait chaud,
on tombe malade, si on ne s'arrête pas cinq ou six heures dans
le plus fort du jour. Le voiturier me dit que ne voulant pas
aller au delà de S.t Quirico, où l'auberge étoit très bonne,
il ne partiroit qu'à quatre heures. Nous avions donc six
grandes heures devant nous pour nous reposer, et pour nous
tenir à l'abri de la chaleur dans une chambre au Nord.

Madame trouva de ne pas voir son mari le chercher des
yeux. Je demande où il est, et l'hote nous dit qu'il avoit fait
donner de l'avoine à son cheval, en mangeant son oeuf:
dans un pigeon, et bouvant un coup, et qu'il leur avoit dit
de nous dire qu'il alloit nous attendre à S. Quirico où il nous
feroit apprêter un bon souper. Cela me semble un peu
irregulier, mais passe. C'étoit dans le gout françois. Mais
Madame trouve cela contraire au bon proceder, elle me
le dit, elle me prie d'excuser l'étourderie d'un homme qui
ne me connoissant que du soir de la veille en agissoit comme
si j'étois son ancien camarade — C'est une marque de
confiance, lui repondit-je que M. Schreiman me donne; je ne peux pas prendre
de cela en mauvaise part: c'est françois — Vous avez bien
raison; car cela n'est assurement pas anglois.

L'hote me demande si c'est le voiturier qui paye mon

manger, ou moi, et je lui reponds que c'est moi. La jeune dame,
inquiete, dit à l'hote d'aller demander au voiturier s'il est obli-
gé de la nourrir. L'hote revient avec le voiturier qui pour con-
vaincre la dame qu'il n'est pas obligé de la nourrir fit de la
poche l'obligation que son mari lui avoit faite de la lir, et je
trouve signé le comte de l'Etoile qui s'engage de lui payer
quatre ecquins, deux en partant de Sienne, et les deux au-
tres en arrivant à Rome pour y conduire la comtesse son epouse
en cinq jours. On ne trouve pas que le voiturier soit obligé de
la nourrir. Cela suffit, l'hote sait à quoi se tenir il s'en vont
tous les deux. La gentille dame me prie, à peine entrée dans la
chambre, de dire à l'hote de ne faire à dîner que pour moi,
car ayant trop soupé elle ne devoit pas dîner.

Je voi tout dans l'instant, et sentant combien cette jeune
personne devoit se trouver honteuse d'être traité ainsi par celui
qui le disoit son mari, je me propose de la mettre à son aise en
employant toute la force du sentiment avec des paroles que
la seule amitié sait bien prononcer — Madame, je devine
que vous n'avez pas d'argent sur vous, et je vous prie de ne
pas vous abstenir de dîner à cause de cela. Le comte votre
mari me remboursera, s'il le voudra absolument. Sentez
vous bien que disant à l'hote de ne faire à manger que pour
moi je deshonorerois votre mari, vous même, et moi en
premier chef! — Monsieur, je sens cela: vous avez raison.
Il faut laisser que l'hote fasse à dîner pour deux; mais
je ne dînerai pas. Je me sens déjà malade, et je vous prie de
souffrir que je me jette sur le lit — J'en suis au desespoir;
mais je vous prie de ne pas vous gêner. Cette chambre est
excellente, je ferai mettre le couvert dans l'autre, coucherons

en pleine liberté, dormez s'il est possible. Je ne ferai venir que dans trois heures, j'espere que vous vous porterez mieux. Pardonnez à votre mari cette petite étourderie aussi.

Sans lui laisser le tems de me repondre je suis sorti, j'ai fermé ma porte, et je suis allé ordonner à l'hote ce que je vous ai dit. Je suis revenu à trois heures. Il étoit intelligent, je lui ai appris à faire un blanc-manger, et à rotir sur la grille des tranches de filets de beuf. Après cela je suis allé me jetter aussi sur le lit. Cette angoisse, dont je n'avois pas vu la toile avant de mon départ dans la voiture étoit une beauté. Son plomb étoit passé fait; son affliction, sa honte avoit fini de me mettre dans ses interets. Je me sentois decidé à me battre avec son ravisseur, si, que je ne croyois deja plus son mari. Ce devoit être, selon moi, idée un enlevement, une seduction, et superstitieux à mon ordinaire c'étoit son genie qui l'avoit pourvue de ma personne pour la garantir je ne savois pas de quoi, pour la sauver pour avoir soin d'elle, pour la delivrer des affronts que la curiosité, l'avarice, et sa situation pouvoient lui faire essuyer. C'est ainsi que je caressois ma passion naissante. Je riois du nom du comte de l'Etoile, et quand je pensois qu'il étoit possible que cet aventurier eut abandonné cette fille pour toujours en la laissant entre mes mains je trouvois cela un peu trop heureux; mais je me sentois sûr que je ne l'abandonnerois pas. Avec ces idées romanesques je me suis endormi.

Ce fut l'Etoile qui me reveilla en me disant avec douceur que trois heures étoient ~~il étoit~~ sonnés. Je lui dis d'attendre encore un moment à servir le dîner, et je vis doucement voir si l'on gloire dormoit. Elle dormoit effectivement; mais un petit bruit que la porte fit quand j'ai voulu la refermer la reveilla. Elle

me demanda si j'avois dîné; je lui ai répondu que si elle ne venoit pas à table je ne me mettois pas de dîner, et qu'ayant dormi cinq heures j'espérois qu'elle se portait mieux. Elle me dit d'un air fort doux qu'elle alloit venir, et je suis sorti pour faire servir.

Elle mangea peu; mais avec bon appetit étonnée de trouver deux plats anglois, et le blanquetting fait avec du beurre excellent. Elle demanda à l'hôtesse si le cuisinier étoit anglois, et quand elle lui répondit que c'étoit moi elle me montra sans me rien dire pénétrée de reconnoissance. Elle prit un air gai, elle me félicita sur mon appetit, elle but toujours avec moi, mais en se ménageant, et rendant toujours justice à l'excellence du mon[tefiascone] que l'hôte nous donna, et au vin de Montefiascone. Elle me parla Italien qu'elle avoit appris en six mois qu'elle étoit à Florence; elle me dit qu'elle étoit née à Londres qu'elle avoit appris le français à l'école, et j'ai cru de mourir de joye quand elle lui ayant demandé si elle connoissoit la Cornelis, elle me répondit qu'elle avoit connu sa fille Sophie à la même école où elle avoit été; mais jamais sa mere — Dites moi si Sophie a grandi — Non. Elle est petite; mais fort jolie, et remplie de talent — Elle doit avoir actuellement dix sept ans — Oui; mon même age.

Et à ces mots elle s'arrêta, elle baissa les yeux, et elle rougit — Vous trouvez vous mal? — Point du tout; je n'ose pas vous dire que Sophie vous ressemble on ne peut pas d'avantage — Pourquoi ne l'osez vous pas? On me l'a plusieurs fois dit. C'est un hazard. Mais y-a-il long tems que vous n'avez vu Sophie? — Dix huit mois. Elle alloit retournée à Soho square chez sa mere pour se marier, disoit on, je ne me souviens pas avec qui — Vous m'avez donné, madame, une nouvelle fort intéressante.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

L'hôte vient me porter le compte, où je vois trois pauls que la cava:
lier avoit dépensé pour lui, et son cheval. Il a dit, me dit l'hôte,
que vous payeriez. La belle angloise rougit; je paye, et nous par:
tons. Le rougir de cette fille me feroit dans le fond le plus grand
plaisir: il me convaincroit qu'elle n'étoit pas complice du procé:
dés de son homme. Je mourois d'envie de savoir pourquelle avan:
ture elle étoit sortie de Londres, et comment elle avoit pu devenir
la femme d'un françois, comment elle étoit partie de Livourne
sans equipage, ce qu'elle alloit faire à Rome; mais je craignois
de la gêner en lui faisant des interrogations, car elle auroit pu, si
cela lui avoit été agréable, me dire, du moins en raccourci son his:
toire, lorsqu'elle me dit qu'elle s'étoit séparée de Miss Cornelis
dix huit mois auparavant. Devant passer trois heures avant d'
arriver à S. Quirico, je l'ai mise sur le propos de ma fille So:
phie. Lorsqu'elle me dit qu'elle avoit vecu avec Sophie un an
tout entier à la même pension je lui ai demandé, si Miss Nan:
ci Stein y étoit encore. Le lecteur peut se souvenir que cette
fille avoit dîné avec moi, enfant charmant de dix à onze
ans que j'avois devoré de baisers, et dont le père avoit fait pre:
sent d'une bague à ma fille.

En attendant le nom de Nanci elle soupira et me disant qu'
elle y étoit, lorsqu'elle y étoit entrée; mais que sept ou huit
mois après elle en étoit partie — S'est elle conservée jolie? —
Une beauté parfaite; mais la beauté n'est souvent qu'un
funeste don de la nature qui ne sert qu'à exciter les hommes à
rendre malheureux l'innocent objet qui la possede. Nanci est
devenue en huit mois mon intime amie: nous nous aimions
tendrement: nous ne sympathisions peut être que parceque
la même destinée nous tendoit des pieges. Nanci, la tendre, et
sincere Nanci est peut être plus malheureuse que moi — Que
dites vous malheureuse? Pouvez vous vous plaindre de votre destinée?
Pouvez vous être malheureuse avec la belle Lettre de recommandation

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

que la nature vous a donnée ?— Helas Monsieur ! je vous prie ; par: lons d'autre chose.

J'observe son emotion dans ses yeux. Je la plains en moi même, et m'interessant pour elle toujours d'avantage je la ramene sur le pro: pos de Miss Nanci — Vous croirez vous permis de me dire par quelles raisons vous pouvez croire que Nanci est peut etre devenue malheu: reuse ? — Elle s'est enallée avec un jeune homme qui l'a rendue a: moureuse, ne pouvant pas esperer de lui appartenir avec le consente: ment de son pere ; et après on n'a rien appris d'elle : vous voyez qu'en force de mon amitié je dois craindre — Vous avez raison. Je sens que je me sacrifierois pour elle si je la trouvois dans le besoin d'un secours — Où l'avez vous connue ? — Chez moi. Elle n'avoit que douze ans. Elle y a dinè, et son pere est venu mangè des huitres avec elle — Je le sais. Il a fait present d'une jolie bague à Miss Cornelis. Ah mon: sieur ! c'est vous. Si vous saviez combien de fois je l'ai entendue parler de vous à Sophie. Nanci vous aimoit autant qu'elle aimoit son pere. Elle felicitoit Sophie de l'amitié que vous aviez pour elle. Je l'ai entendue dire que vous etiez allé en Russie, et qu'après vous vous etiez battu en Pologne avec un General. C'est il vrai ? Que ne puis-je faire parvenir à ma chere amie Sophie de vos nouvelles ! Helas ! je ne peux plus l'esperer actuellement — Tout cela est vrai Madame ; mais pourquoi ne pouvez vous pas esperer une satisfac: tion aussi legere comme celle de faire parvenir en Angleterre de vos nou: velles à qui vous voudrez ? Je m'interesse à vous tres sincerement ; ayez confiance en moi, et vous serez parvenir de vos nouvelles à qui vous voudrez — Je vous suis infiniment obligée.

Après ce remerciment elle se tut, et je l'ai laissée libre en proye de ses pensées. A sept heures nous arrivames à S. Quirico, où le comte de l'Etoile vint à la voiture prendre entre ses bras sa femme avec l'air le plus gai, et le plus amoureux en lui donnant cent baisers en public ; ce qui fit croire à tous les spectateurs qu'elle

étoit sa femme, et que je devois être son pere : l'alternative auroit été que c'étoit une catin, et que je ne pouvois être que son mac.!!!

A cet accueil du comte, j'observe l'angloise toute contente, l'air très satisfait, allant au devant de tout l'empressement qu'il avoit pour elle ; elle ne lui fait aucun reproche, elle monte avec lui, ne montrant pas même de se souvenir des bons procedés que j'avois eu pour elle. J'attribue cela à l'amour, à la jeunesse, un peu à l'étourderie : c'étoit ennuyant ; mais je ne m'arrêtai pas à la pensée, et je monte avec mon sac de nuit. L'hote nous sert d'abord, car le voiturier vouloit partir à trois heures du matin pour arriver à Radicofani avant la grande chaleur. Le voyage étoit de six heures.

Nous nous mimes à table, et le souper fut excellent : je n'en doutois pas, puisque le comte étoit arrivé là six heures avant nous, il avoit donné ordre de tems à l'hote pour le faire ; mais ce qui m'étonnoit, et qui m'impatientoit un tout petit peu étoit que l'angloise, qui avoit l'air d'être amoureuse de lui plus encore que lui d'elle, ne feroit aucune mention de moi. Ce ne fut qu'au roti qu'elle dit que il ne valoit pas les tranches de filet de bœuf qu'elle avoit mangé à dîner. La gayeté, les lingeries, les bouffonneries même que je ne fis à ce souper ne peuvent pas être decrites. L'angloise en avoit à gorge deployée, et je fus forcé à en rire aussi. J'ai pensé un moment que ce pouvoit être fort bien un jeune officier, de ce caractere là, homme de condition, et riche sans système qui traitoit tout comme cela, et pour le quel il n'y avoit rien d'important : j'avois connu une quantité de pareils originaux à Paris insoutenables, et en même tems amusans, legers, frivoles, et par fois dangereux, portant l'honneur dans leur poche, pour

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

le tirer dehors dans un instant, et le jouer à seconde de leur ca=
price. Dans cette supposition je me trouvois fort peu content de
moi même parceque il me paroissoit que ce françois, me trai=
tant trop cavalierement, me prenoit pour une franche dupe,
et m'insultoit en croyant peut etre de m'honorer. En supo=
sant cette angloise sa femme je me voyois traité d'homme sans
sorte cette angloise sa femme je me voyois traité d'homme sans
consequence, et je ne voulois pas en jouer le personnage. Pour
subalterne, il etoit evident que je devois le paroitre à tout
le monde qui me voyoit.

On vint mettre des draps blancs, il y avoit deux lits, j'ai dit
à la femme de me donner une autre chambre. Le comte
ne le vouloit pas, et c'etoit avec politesse qu'il insistoit sans
que Madame s'en mêlât; mais avec autant de politesse
je l'ai obligé à me permettre de le laisser avec son epouse dans
une parfaite liberté. J'ai fait porter mon sac dans la cham=
bre voisine en fermant même ma porte au verou. Le trou=
vois singulier que ni l'un ni l'autre de mes compagnons de vo=
yage n'eussent un sac de nuit. Je jugeois que tout leur equipa=
ge devoit avoir été envoyé à Rome. La petite mâle devoit
contenir le peu necessaire, et puisqu'ils n'ordonnoient pas de
la delier, ils avoient la bonne de s'en passer. Je me cou=
che tranquillement beaucoup moins interessé pour la dame que
je ne l'avois été dans toute la journée. Ce changement me plait.

On me reveille avant jour, me portant de la lumiere, je m'
habille à la hâte, et entendant qu'on s'habilloit aussi dans l'au=
tre chambre j'ouvre la porte, et sans y entrer, je souhaite le bon
jour. Un quart d'heure après j'entens discuter dans la cour. C'é=
toit le françois qui baragouinoit avec le voiturier: j'ouvre la fene=

362 tre, et je vois que c'étoit sérieux. Malgré qu'il ne fesoit pas encore jour, je
distingue le voiturier qui tient par la bride le cheval du françois, qui à
son tour vouloit lâ-lui arracher des mains. Je devine ce que c'étoit;
car j'avois lu l'écriture: le voiturier vouloit de l'argent; et il avoit
raison. Je conçois que le françois n'avoit pas le sou; je m'attens
à les voir monter chez moi, et je me dispose à faire impitoya=
blement mon devoir. Le françois entre le premier, et me dit:
ce b..... là ne me comprend pas; mais en tout cas il peut
avoir raison. Je vous prie de lui donner deux cequins, que je vous
remettrai à Rome: le hazard fait que je suis resté sans argent: il
est sûr, car il a ma mâle; mais il dit qu'il en a besoin. Faites moi
ce plaisir Monsieur; vous sauvez beaucoup mieux qui je suis à Rome.

En disant cela il descend l'escalier; il ne se soucie pas d'entendre ma
réponse, le voiturier ne le suit pas; je le vois, c'est presqu'incroyable ~~tout étonné~~, monter en
bas de soye sur son cheval, et partir. Madame étoit là devant moi
avec l'air interdit, et le voiturier immobile ne disoit pas le mot.
Je m'assis sur le lit — m'essuyant les mains, et après avoir par=
couru l'avanture je me livre au feu-vive qui s'saisit de
toute mon imagination — l'enrivre la chose si plaisante, si neuve,
si comique que je ne peux la digérer. — Rien Madame, je vous en
conjure, car, malgré le sentiment, votre tristesse n'est pas de
saison: mais, vous dis-je, ou je ne me leve plus d'ici — C'est risible;
mais je n'ai pas assez d'esprit pour en rire — Du moins alleger vous.
Je donne deux cequins au voiturier, — je lui dis qu'il n'y aura
pas de mal à arriver un quart d'heure plus tard, et que je vous
lui dis-je, (vous) du café. L'air triste de l'angloise me desoloit — Je comprens,
la juste raison de votre tristesse ~~tristesse peut être dissipée~~, et je veux même qu'elle
je vous prie de la vaincre
me serve pour faire votre eloge; mais ~~vous~~
dans ce voyage, où je vous promets de faire face à tout. Je vous de=
mande une seule grace, car j'en ai besoin. Si vous me la refusez,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

vous ne verrez devenir triste comme vous, et cela ne sera pas amusant — Que puis-je faire pour vous faire plaisir? — Me dire en honneur, et foi d'Angloise, si cet homme singulier est votre mari, ou votre amant — Eh bien. Je vous dis sans nulle reserve grace la pure verité. Il ne sera mon mari qu'à Rome; mais il le sera — Je respire. Il ne le sera pas, et tant mieux pour vous. Je suis sûr qu'il vous a seduite: je vois que vous en etes amoureuse; mais je espere que vous en reviendrez — C'est impossible: à moins qu'il ne me trompe — Il vous a deja trompée. Je suis sûr qu'il vous a dit qu'il est riche, qu'il est homme de condition, qu'il fera votre bonheur, et tout cela est faux — Comment pouvez vous savoir que c'est faux? — Comme je sais tant d'autres choses, dont la seule experience du monde instruit l'homme. C'est un fou, sans injustice, effroné, déterminé, qui peut etre vous epousera aussi; mais ce ne sera que pour devenir votre maitre, et pour tirer parti de vous pour se soudenir — Il m'aime; et je dois en etre convaincue — Ce qui vous rend convaincue n'est pas de l'amour, ma chere enfant, mais caprice, et libertinage. Vous croyez qu'il ne me connoit pas, et il vous laisse entrevoir qu'il ne me connoit pas, et il vous laisse entrevoir qu'un vrai amant peut se abandonner ainsi à l'objet qu'il aime! — Il n'est pas jaloux: vous savez que les françois ne le sont pas — Un françois homme d'honneur est egal à un anglois, à un italien, et à l'homme de toutes les nations. Croyez vous que s'il vous aimoit il vous auroit laissé sur le pont à la merci d'un homme qui auroit pu vous exiger ~~menacer~~ de vous laisser sur la mer, ou ~~pour~~ des complaisances qui vous rebuteroient? Que feriez vous alors? Vous m'entendez. Repondez moi: vous ne risquez rien — Je me defendrois — Bon. Je vous laisserois à l'auberge. Qu'y feriez vous? Sachez, que malgré que vous soyez fort jolie, et que

vous ayez des sentimens il y a des hommes qui en qualité de jolie ne voudroient de vous qu'en leur faisant le sacrifice de vos sentimens, et en qualité de personne qui voudroit se faire respecter en grace de vos sentimens ne vous donneroient pas un écu. L'homme que par votre malheur vous aimez ne me connoissoit pas, et il vous a exposé à la misere, ou à l'opprobre. Il n'en sera rien, car je suis l'homme qui vous étoit necessaire; mais permettez que je vous dise que c'est une espece de miracle. Trouver vous à present que cet homme me vous aime? C'est un monstre. Je suis au desespoir de vous voir pleurer ainsi, ou pour mieux dire de vous avoir fait pleurer; mais cela étoit necessaire, et je ne me repens pas d'avoir été cruel, car la façon dont j'agirai avec vous me justifiera. Sachez que votre personne me plaît à l'excès, et que je ne m'interesse à vous que parceque vous m'inspirez les plus ardens desirs; mais sachez aussi que je ne vous demanderai pas un seul baiser, et qu'à Rome même je ne vous abandonnerai pas; mais avant que nous arrivions à Rome je vous convaincrai que le comte ne vous aime pas, mais que c'est un coquin.— Vous me convaincrez?— Oui: je vous en donne ma parole d'honneur. Mais essuyez vos larmes; et tachons de passer la journée comme hier. Vous ne savez croire combien je suis aise que vous soyez tombée entre mes mains. C'est de mon amitié que je veux vous rendre sûre; si l'amour ne s'en mêle pas je le souffrirai en patience.

L'hôte me porta le compte de tout le souper; et je m'y attendois; mais je payai sans regarder un seul moment la pauvre addition: je craignois même de lui avoir trop dit. La trop forte douceur de medecine, au lieu de la guerir, pouvoit lui être nuisible. Je mourois d'envie de savoir son histoire, et je me flattois d'y parvenir avant que d'arriver à Rome. Nous partîmes, et nous ne parlâmes jamais jusqu'à l'auberge de la Scala où nous descendîmes.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

J'ai perdu de bien faire à prendre deux chevaux de poste par la raison 365
~~de la raison en fait~~ qu'allant de la Scala à Radicofani avec les chevaux du
voiturier il falloit y employer quatre heures, tandis qu'avec les chevaux de
la poste on y alloit en deux. J'ai donc dit au voiturier d'aller nous
y attendre, et j'ai ordonné les chevaux de poste pour dix heures.
Il n'étoit que six heures, et j'aimois beaucoup mieux attendre quatre
heures là où j'étois que partir d'abord, car j'aurois rattrapé en che=
min le roue qui avoit trompé cette pauvre fille. Cet arrangement
plut beaucoup au voiturier qui voyoit par là son ame delivrée
de la fatigue de trainer sa voiture sur la montagne, et sa bourse
soulagée de la depense pour un troisieme cheval. L'anglois rompit dans le
le silence pour me dire qu'il valoit mieux prendre la poste ~~dans~~ :
moment d'abord que je m'y
~~dans~~, ~~puisque j'y~~ étois determiné, car de dix heures jusqu'à midi la
excessive
chaleur seroit ~~trop grande~~ — C'est vrai, lui repondit-je, mais le
compte de l'étoile, que sûrement nous trouverions à Radicofani,
ne me seroit pas volontiers — Pourquoi donc ? Au contraire.

Un sentiment de pitié m'empecha de lui repondre, car la
raison que je lui avois alleguée lui auroit fait repandre des lar=
melles larmes. Je regardois l'amour de cette fille comme une ve=
ritable maladie qui rendoit son esprit aveugle : elle ne lui laissoit
pas discerner dans ce seducteur son vrai bourreau, et elle croyoit
à sa perte parce qui elle ne l'avoit pas la force suffisante de donner
un dementi à son instinct. Pour la guerir je ne pouvois pas me
servir de la douce eloquence qui persuade ; j'avois besoin du brusque
raisonnement qui convainc : c'étoit une dent que je ne pouvois lui
arracher qu'avec la tenaille, sans avoir la moindre pitié de sa douleur,
et regardant comme rien les larmes qu'elle lui feroit verser. Mais
ce qui me pouvoit à en agir ainsi étoit ce de la vertu ? Etoit ce pour
amour de la belle innocente que j'avois devant mes yeux, et dont
l'affliction me percoit l'ame ? Tout cela s'en mêloit ; mais la chose étant
tres decidée, que si je l'avois trouvée laide, et mauvade, je l'aurois peut
etre laissée mourir de faim, il s'en suivoit que je ne travaillois que pour

moi. Ainsi adieu vertu. C'étoit un morceau delicat que je voulois arracher à un autre pour le devorer moi même; mais je ne me le disois pas: quand je m'en doutois, je detournois ma reflexion; je jouois de bonne foi un faux personnage que je ne pouvois bien jouer qu'en m'imaginant de ne pas le jouer.

Après le depart du voiturier, j'ai invité l'angloise à la promenade dans une campagne, dont la poésie ne peut pas inventer la plus belle. Beti (c'étoit son nom) tachoit de me persuader que la campagne anglaise seroit encore plus belle si la vigne y étoit, et pour la dis-traire j'ai fait semblant de me rendre à ses raisonnemens dont la grace ravissoit mon ame. Elle parloit la langue florentine avec les idiotismes, et les defauts de la prononciation trop battue, ce qui mêlé avec l'accent anglois donnoit à mon oreille un son, qui me combloit de plaisir. Je languissois voyant ses levres vermeilles que je n'osois pas baiser; car tout finissoit là. L'amour qui veut applaudir ne connoit pas d'autre langage.

Après deux heures de promenade, voyant toutes les cloches de l'eglise qui sonnoient à force, et voyant le peuple s'y acheminer, Beti me dit qu'elle n'avoit jamais vu des fonction catholiques, et je fus enchanté de lui procurer ce plaisir. C'étoit un jour de fête. Elle assista à la grande messe avec toute la modestie; en faisant tout ce qu'elle voyoit faire aux autres, personne ne se seroit imaginé qu'elle étoit angloise. Elle me dit en sortant, que notre culte étoit fait pour faire fortune, et pour faire aimer la religion beaucoup plus que l'anglois, et elle trouva que les paisannes angloises n'étoient rien en comparaison de celles qu'elle venoit de voir, dont le luxe l'avoit surprise. Elle me demanda l'heure qu'il étoit, et lui ayant dit sans y penser que je m'étonnois qu'elle n'eut pas une montre, elle me repondit en souriant que le comte la lui avoit demandée pour la laisser engager à l'hote qui lui avoit donné le cheval. Je me mis d'abord repenti

de lui avoir fait cette question indiscrete, car sa rougeur ne pouvoit deriver que d'une honte affligeante. Betti savoit qu'elle étoit coupable, et elle ne savoit pas mentir.

Nous partimes ~~avec~~ à trois chevaux à dix heures precises, et un petit vent tempesant la chaleur de l'air nous fit arriver fort contens à Radicofani à midi. L'hote qui en même temps étoit le maitre de poste me demanda d'abord si je payois trois paulx qui lui étoient dus par le françois qui etoit passé, qui avoit mangé et bu, et qui n'avoit rien payé. D'abord que je lui ai dit que je payerois tout, je l'ai vu moins inquiet; mais ce n'étoit pas tout. Ce Monsieur, me dit il, a battu avec son epée toute nue trois postillons, dont un blessé au visage l'a deja suivi, et cela lui coutera cher. Il les à battus ~~Les a battus~~, parcequ'ils vouloit l'empecher de partir sans me payer, et sans payer à l'ecurie l'avoine que son cheval a mangé.

—Vous avez eu tort de lui vouloir faire violence, car il n'a pas l'air d'un voleur, et vous auriez dû croire sans difficulté que je vous aurois payé en arrivant —Vous vous trompez. Je n'étois pas obligé de croire cela. J'ai été cent fois en ma vie trompé ainsi. Si votre voiturier étoit arrivé un quart d'heure auparavant, tout seroit allé bien.

Je voyois Betti au desespoir. Son arme paroissoit toute entiere sur sa figure, et son silence me la rendoit respectable. Mais loin de lui faire des remontrances sur ce desordre, j'ai taché de l'egayer par des discours frivoles, et je l'ai excitée à bien dîner, et à rejouir son ame par l'excellent muscat, dont l'hote nous porta un grand flacon. Mais j'avois taché en vain de calmer son trouble, si je n'avois pas appellé le voiturier en lui disant que je voulois partir d'abord après dîné —Nous n'allons qu'à Centino, me repondit il, et nous y serons en deux heures. Attendons la fraicheur —Point du tout. Le mari de Madame peut avoir besoin de secours. Le postillon blessé l'a suivi, et Dieu sait ce qui va lui arriver —Fort bien. Nous partirons donc.

Betti me regarda avec la reconnoissance peinte ~~dans~~ sur la figure; et pour m'en donner une marque elle fit semblant d'avoir grand appetit. elle avoit deja appris que c'etoit un moyen de me remercier. Je fais monter pendant que nous dinons un des postillons qui il avoit battus, et je me fais raconter le fait. Ce coquin étoit fanfaron: il avouoit d'avoir reçu des coups de plat d'epée; mais il se vantoit de lui avoir lancé un coup de pierre qui devoit l'avoir maltraité: je lui ai donné un ecu, et je lui ai promis un ecu s'il vouloit aller à Centino pour temoigner contre son dans l'instant camarade; et il l'y engagea. Il commença ~~d'abord~~ à plaider en fa= veur du comte, ce qui fit rire Betti. Il dit que la blessure au vi= sage n'etoit qu'une egratignure que d'ailleurs il avoit voulu, car il ne devoit pas ~~s'approcher de lui~~ lui faire tête. Il nous assura pour nous con= soler que le françois avoit reçu trois ou quatre coups de pierre, ce qui ne consola pas Betti. J'ai vu que l'affaire devenoit comique, et qu'elle n'aboutiroit à rien. Le postillon devenu avocat du comte de l'Etoile partit d'abord, et nous le suivimes une demie heure après. Mais Betti resta fort mortifiée, lorqu'en arrivant à Centino nous sumes que le comte étoit allé à Acquapendente, que le pos= tillon enseigné l'avoit suivi, et que le postillon notre avocat y étoit allé aussi. J'avois beau dire à Betti, qu'il n'y avoit rien à craindre, que le comte avoit de l'esprit, et qu'il savoit se defendre d'autant plus que les coups de pierre qu'il avoit reçus demontroient qu'il n'avoit fait que se defendre; Betti ne me re= pondoit pas, et je la voyois desolée. Elle avoit peut etre peur que devant passer la nuit avec moi je ne voulusse me payer un peu des depenses, et des peines que je me donnois pour elle. Je pense, je calcule, je vois la verité. Je demande à Betti, si elle vouloit que nous allassions d'abord à Acquapendente. A cette demande je l'embrasse son front devient serein, elle ouvre les bras, et ~~elle me serre~~.

Ah nature! Je ne me lasse pas d'examiner de quelle source le doux baiser que j'avois reçu partoit, je me leve, j'appelle le voiturier, qui avoit deja mis les chevaux dans l'ecurie, et je lui dis

aller
que je voulois, sur le champ à Acquapendente. Il me repond tran=
quillement que j'étois le maître de prendre la poste, mais que pour
lui il n'y iroit pas — Fort bien. Vite: ordonne deux chevaux.

Ce fut dans ce moment là que Beti penetrée par le sentiment,
et se voyant si bien payée pour un simple baiser, m'auroit,
je crois accordé tout ce que j'aurois pu desirer, car elle se laissa
tomber entre mes bras. J'ai vu jouissant de la joye, et en l'assu=
rant que je ne pouvois avoir autre volonté que la sienne je n'ai
fait autre chose que couvrir de baisers sa bouche, et ses yeux. Elle
parut me tenir grand compte de ma moderation. Les chevaux
etoient deja à la voiture, et après avoir payé à l'hote le tou=
per qu'il devoit avoir preparé nous partimes. Le voiturier nous
dit qu'il seroit aussi à Acquapendente à huit heures, car la fete=
main nous devions partir à la pointe du jour pour aller diner à Mon=
Refiascone.

Nous ne mimes que trois quarts d'heure pour arriver à Acqua=
pendente, où nous trouvames le tout joyeux, et content qui prit en=
tre ses bras la malheureuse Beti, que je voyois extatiée du plaisir de
la revoir sain, et sauf. Il nous dit d'abord en chantant victoire qu'
il avoit roüé tous les coquins de Radicofani n'ayant reçu que des
legers coups de pierre, dont il avoit adroitement su defendre sa tete=
— Où est donc, lui dis-je, le postillon Calabre? — Il boit à ma san=
té avec l'autre; ils m'ont tous demandé pardon — En vérité
lui dit Beti
d'un accu — D'un accu! Vous avez mal fait à le leur donner. Ils
se feront roüer une autre fois.

Avant souper il nous fit voir ses contusions sur les cuisses, et sur
le coté de la poitrine: ce coquin étoit très joli garçon. L'air idolatre
de Beti m'impatientoit; mais je souffrois de meilleur coeur après
les bontés qu'elle m'avoit donné du pouvoir que la reconnoissance avoit sur
elle. A souper, il dit, et il fit les mêmes folies que la veille: il vouloit abso=
lument que je n'allasse pas me coucher dans une autre chambre; mais
j'ai voulu aller. J'ai clairement vu que j'aurois gené Beti, qui n'étoit pas

370 encore faite au libertinage au quel ce malheureux vouloit l'initier.

Le Lendemain matin le comte de l'Etoile me dit qu'il nous ordonnoit un bon souper à Viterbe, et que je ferois bien à lui prêter un sequin pour qu'il put payer son dîner à Montefiascone. Il me montra nonchalamment une lettre de change de trois mille ecus qu'il avoit dans un portefeuille. Je lui ai dit que j'en étois persuadé sans vouloir la lire.

Betti, après avoir vu, que, malgré les larmes que je lui avois fait verser, elle pouvoit compter sur ma complaisance, elle avoit pris avec moi un maintien d'amitié, elle s'expliquoit d'avantage, et elle m'avoit presqu'accordé le droit de lui faire librement des questions, en s'avouant celui de me remontrer mes fausses conjectures. Vous voyez, me dit elle à Montefiascone, que ce n'est que par hazard, ou par etourderie, que mon ami est sans argent, car il a une grosse lettre de change — que mon ami est sans argent, ~~car il a une etourderie~~ lettre de change — Je la crois fausse — Oh! c'est mechant — Je le juge en conséquence de sa conduite. Je l'avois cru bon. Il y a vingt ans. Si cette lettre de change est sur Rome pourquoi ne l'a-t-il pas escomptée à Sienne, à Florence, à Livourne? — Il se peut qu'il n'ait pas eu le tems. Il étoit pressé de partir. Ah! Si vous saviez tout! — Je ne veux savoir, ma chere Betti, que ce que vous trouverez bon de me dire; mais en attendant je vous dis, que tout ce que je vous ai dit ne vaut ni soupçons, ni conjectures; mais verités conséquentes de tout ce que j'ai vu — Vous persistez dans l'idée qu'il ne m'aime pas — Il ne vous aime que d'une façon à meriter votre haine — Comment cela? — Ne haïriez vous pas un homme qui ne vous tiendroit que pour vivre de vos charmes? — Je suis fachée que vous croyez cela — Je peux vous en convaincre ce soir à Viterbe, si vous le voulez — Je vous prie de me convaincre; mais avec toute l'evidence. Cela me fera la plus grande peine; mais je vous en serai obligée — Et quand vous serez convaincue, croyez vous que vous cesserez de l'aimer? — Surement, car de l'idée que j'ai de la probité je ne suis devenue amoureuse de lui qu'en conséquence ~~de nouveau~~

— Vous vous trompez. Vous l'aimerez encore lorsque vous l'aurez de:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

convert coquin, car cet homme là vous a fait devenir folle: il vous a privé de l'usage de la raison. Sans cela vous verriez clair autant que moi — Tout ce que vous dites est très fort; mais cela peut être: Faites moi connoître avec evidence qu'il ne m'aime pas, et ce sera à moi après à vous convaincre que je saurai le mépriser — Vous verrez cela ce soir, mais dites moi s'il y a long tems que vous le connoissez — Un mois à peu près. Mais nous ne sommes ensemble que depuis cinq jours — Et avant ces cinq jours lui aviez vous accordé vos faveurs? — Par un seul baiser. Il passoit toutes les nuits sous mes fenêtres, et dans le courant de la journée je ne regardois jamais de mes fenêtres dans la rue que je ne le visse passer. Vous semble-t-il qu'un jeune homme qui en agit ainsi puisse faire semblant d'aimer? — Je conviens, ma chere amie, qu'il vous aimoit; mais de la façon que je vous ai dit: pour faire son bon heur au depens du vôtre: et ne le cachant pas peut être, car il se peut que cet homme croye que vous ne vous trouverez pas malheureuse en vous prostituant — Comment pouvez vous supposer il n'ait un homme qu'enfin vous ne connoissez pas? — Plus à Dieu que je ne le connusse pas. Je suis sûr qu'il vous a persuadé, ne pouvant pas aller chez vous, à vous enfuir avec lui — C'est vrai. Il m'a écrit; et je vous ferai voir sa lettre. Il doit m'épouser à Rome — Et qui vous répond de sa constance? — Sa tendresse. — Pouvez vous craindre d'être suivie? — Point du tout — Vous a-t-il enlevé à un pere, à un amant, à un frere? — A un amant, qui ne sera de retour à Livourne que dans huit à dix jours, qui est allé à Londres pour ses affaires, et qui m'a laissé avec une femme de confiance malgré qu'elle n'eût pas ma maîtresse n'avoit jamais consenti à me laisser recevoir des visites d'un ce qui nouvel amant — Actuellement je vois, et je vois tout. Je vous plains bien. Dites moi, il vous aimera l'anglois qui va retourner à Livourne, et s'il étoit digne de vous posseder. — Helas! Je l'ai aimé uniquement jusqu'au moment qu'après son depart j'ai vu à Bobli ce françois, qui m'a heureusement, ou malheureusement fait devenir infidele à un

homme qui m'adoroit aussi, et qui se verra au desespoir quand il ne me trouvera pas ~~à Londres~~ — Est il riche? — Par beaucoup; mais il est allé à son aise: ~~Lisez~~ il fait le commerce — Est il jeune? — Non. C'est un homme de votre age, doux, honete, et qui n'attendoit que la mort de sa femme pour m'epouser, et retourner à Londres avec moi; et cette femme, tombée en consomption, est peut être morte actuellement — Ah! Que je le plains! Lui avez vous donné un enfant — Non. Mais je dois dire que Dieu ne m'avoit pas destiné cet homme, car Mr de l'Etoile m'a invinciblement conquise: il s'est positivement emparé de mon arbitre — C'est ce qui semble à tous ceux qui font quelque fausse demarche pour l'amour — Vous savez tout à present, et je ne suis pas fachée de ne vous avoir rien caché, car hyer je vous ai reconnu deux fois pour mon vrai ami — Ma chere Beti, vous me reconnoitrez pour tel à l'avenir aussi, et vous aurez grand besoin de moi; et je vous donne parole d'honneur de ne pas vous abandonner. Je vous aime, je vous l'ai dit, et je vous le repete; malgré cela jusqu'à ce que vous aimerez ce françois vous ne me verrez solliciter rien de vous autre place que celle d'un vrai ami — Eh bien; j'accepte votre parole, et je vous promets que je ne vous cacherai jamais rien — Dites moi pourquoi vous n'avez pas porté avec vous un petit equipage — Je me suis evadée à cheval; mais ma mâle remplie d'habits, et de chemises sera à Rome deux ou trois jours après nous avec celle du comte. Je l'ai faite sortir de chez nous le jour avant mon depart, et l'homme qui l'a reçue, et que je connoissois avoit eu la commission de lui même — Adieu votre mâle — Ah! mon cher ami! Vous ne prevoyez que des malheurs — Il me suffit ma chere Beti que ma prevoyance n'ait pas la force de les faire arriver. Je me croirai heureux si je me trompe. Mais malgré que vous soyez venue à cheval jusqu'à Sienne, il me semble que vous auriez dû porter sur vous une capote, et avoir dans un sac de nuit quelques chemises — Tout cela est dans la petite male, que je ferai monter ce soir

Après avoir bien dîné, nous dormîmes jusqu'à quatre heures, et nous arrivames à Viterbe à sept, ou nous trouvames le comte fort gai, et où je devois convaincre Beti qu'il ne l'aimoit pas, comme elle avoit d'être aimée. Pour amener la chose, j'ai commencé à me montrer enchanté de Beti, et exagerer sur le bonheur que j'avois eu de la rencontrer, sur le bonheur qu'il avoit lui même de posseder ce tresor, et sur son Legoïsme ~~à~~ qui parviendroit jusqu'à ne point craindre qu'on la laissant qu'elle conversât avec un autre homme il pût arriver qu'elle parvînt à manquer à la fidelité conjugale. L'étourdi alors commença à renchérir sur l'eloge que je lui faisois; il dit que la jalousie étoit si loin de son caractere qu'il ne pouvoit pas concevoir ni comment un homme qui aimoit pouvoit en être jaloux, ni comment il pouvoit naturellement une femme pouvoit en être jalouse, ni comment il pouvoit l'aimer constamment sans la voir inspirer des desirs à tous ceux qui l'approchoient. La dessus il commença a divaguer, et je lui ai laissé dire tout ce qu'il a voulu sans jamais m'opposer à la moindre de ses sentences. Content d'avoir fait cette petite experience de mon homme, j'ai reservé la seconde partie de ma these pour après souper, car il falloit saisir le tems de toper.

À souper je l'ai fait beaucoup boire, j'ai à tout moment mis sur le tapis des propos faits pour le rendre hardi à prôner son système de libertinage, exaltant toujours la force d'esprit qu'il falloit avoir pour fouler aux pieds tous les préjugés; et ce ~~refrain~~ fait qui devoit j'inventasse le propos de l'amour, et des perfections qu'il devoit avoir pour faire le veritable bonheur de deux amans. Il établit que deux parfaits amans devoient principalement pouvoir au supreme degré la complaisance reciproque. Beti qui m'aime, me dit-il, doit me procurer la jouissance de tout, si elle parvient à connoître que j'ai un gout pour elle, et moi qui aime Beti, je dois lui procurer le

plaisir de coucher avec vous, si je descouvre qu'elle vous aime. Betti accourroit les disparates de son idole dans le plus grand etonnement, les regardant fixe, et ne prononçant jamais le mot.

J'avoue, mon cher comte, lui dis-je, que votre zyteene est sublime, et qu'il paroit l'unique pour fonder sur la terre le bonheur parfait; mais il est chimerique. Tout ce que vous m'avez dit de beau, et de grand est superbe en theorie, mais infaisable, et absurde en pratique. Je crois que votre courage est grand, mais je ne vous crois pas assez brave pour souffrir tranquillement la certitude qu'un autre jouiroit des charmes de votre maitresse. Je parie vingt cinq sequins que voila que vous ne Cadrierez pas coucher avec moi votre femme que voici — Permettez moi de rire. J'en parie cinquante. que j'ai la force de me tenir presente à l'exploit. J'accepte en attendant la gageure. Betti, ma chere Betti, permettez cet incredule, je te prie d'aller te coucher avec lui — Tu badines — Non. Je t'en prie. Je ne t'aimerai que d'avantage — Je crois que tu es fou. Je n'irai jamais me coucher qu'avec toi.

Le comte alors la prit entre ses bras, et avec les plus tendres caresses, et les raisonnemens les plus sophistiques tacha de la persuader a lui faire ce plaisir non pas tant pour les vingt cinq sequins, que pour donner un essai à moi Italien du degré auquel pouvoit arriver la bravoure d'un françois pareil à lui. Il lui parla une demie heure, lui faisant à ma presence même des caresses qu'elle regardoit par modestie parce qu'elles lui paroissoient illicites; mais Betti, toujours la même, se retirant avec douceur à ses instances, lui disoit qu'il avoit deja gagné la gageure (et elle pouvoit avoir raison) en lui donnant tacher de la persuader a faire ce les plus tendres baisers, et elle le prioit à cesser de ~~la prier de~~ qu'elle ne feroit jamais, quand même on la menaceroit de la mort. Le Cristal tout d'un coup perd patience, la rejette, se met en colere, l'apostrophe pelle ..... Lete, lui dit pour plus d'un quart d'heure les plus atroces injures, et finit par lui dire que sa resistance n'étoit qu'une hypocrisie, puisqu'il etoit sûr qu'elle m'avoit deja accordé dans ces trois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

jours tout ce qu'une p..... comme elle avoit pu m'accorder.

A ces mots, Beti tremblante, voyant je saute sur mon epée pour la lui passer à travers du corps; mais le coquin se sauve dans la chambre voisine, et s'enferme. Au desespoir d'avoir été la cause de l'état deplorable où je voyois cette charmante innocente, je me mets près d'elle pour tacher de calmer son angoisse. Toute tremblante, son gosier s'étoit enflé, son menton sautoit, ses yeux grossissoient pouvoient pas verser des larmes qui auroient soulagé son coeur. Mout dormoit dans l'auberge, j'avois de l'eau, et je ne savois, ni ne pouvois faire autre chose que lui rafraichir les temples, et lui dire tout ce que je croyois capable de la consoler. Elle me regardoit, ne me repondoit rien, exaloit de tems en tems des profonds soupirs, paroissoit avoir besoin de pleurer; mais elle ne le pouvoit pas. Une heure après cet état de desolation se passa ses bailleurent, et elle s'assoupit sans vouloir se jetter sur le lit, où je l'ai enjuvée de se mettre. Je suis resté ainsi deux bonnes heures devant elle attentif à la regarder dormante, esperant qu'à son reveil elle ne se trouveroit pas forcée à rester à cette auberge ou par la fatigue qui pouvoit lui survenir, ou par de convulsions, ou par tous les maux de la nature que je craignois dans l'état où je la voyois.

A la pointe du jour, j'ai entendu son bourreau partir, et j'en fus bien aise. Beti sortit de son assoupissement lorsqu'on frappa à la porte pour nous avertir de nous habiller. On nous croyoit couchés. Je lui ai demandé si elle étoit en état de partir, et elle me repondit qu'elle se portoit bien: seulement elle me pria de trouver le moyen de lui faire faire du the, et elle m'en donna la quantité suffisante en la tirant d'une boete d'yvoire qu'elle avoit dans sa poche. Je l'ai laissée là pour aller lui faire du the moi même; mais ce fut la mer à boire. En remontant, je l'ai trouvée dans l'autre chambre ~~en remontant~~ où elle avoit ouvert les fenêtres

pour prendre l'air à la vue du Soleil que sortoit de l'Horizon. Je l'ai vue en état de tranquillité, et j'ai cru de pouvoir espérer de l'avoir guerie. Elle prit trois ou quatre tasses de the, qui rendirent à la physionomie l'air de fraicheur que la nuit affreuse qu'elle avoit passée lui avoit fait perdre. Si entendoit du monde dans la chambre voisine où nous avions soupé, elle rompit le silence pour me demander si j'avois pris ma bourse que j'avois laissé sur la table. Je l'avois oubliée lorsque j'avois proposé à cet enragé la gageure de vingt cinq sequins. J'ai trouvé là un papier aussi que j'ai deployé dans l'instant. J'ai lu une lettre de change de trois mille ecus. C'étoit l'imposteur qui l'avoit tirée de la poche pour toper, et qui l'avoit oubliée: je la lis, et je trouve qu'elle est de Bordeaux tirée sur un marchand de vin établi à Paris à l'ordre d'un nom qui étoit aussi écrit derriere la lettre pour l'avoir passée à l'ordre du comte de l'Etoile. Elle étoit a vue, et la date étoit vieille de six mois. Rien n'étoit plus baroque de la porte à Beti, qui me repond qu'elle ne s'y connoit pas, et qui me prie au nom de Dieu de ne plus lui parler de cet homme. Ayez soin, me dit elle, par sentiment d'humanité, d'une fille malheureuse qui jusqu'à ce jour n'a connu que des honnêtes gens. Je lui ai ~~a connu~~ donné de nouveau juré de ne jamais l'abandonner; et nous partimes.

La pauvre Beti dans l'abbattement de la tristesse s'endormit, et j'en ai fait autant. Nous nous sommes reveillés tous les deux étonnés lorsque le voiturier nous dit que nous étions à Monterosi. Il avoit marché six heures ayant fait dix huit milles sans que le sommeil nous eut jamais quitté. Nous devions nous reposer jusqu'à quatre heures, et nous en fumes bien aises, car nous devions prendre un parti. Je me mis d'abord interrogé si le malheureux étoit passé, et on me dit qu'il avoit dit qu'il alloit passer la nuit à la Storta. Il avoit mangé, et il avoit payé. J'ai rendu compte de tout cela à Beti, qui avoit l'air de se bien porter; ce qui me combla de joye.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Après avoir dîné d'assez bon appetit, ce fut elle qui me dit que nous avions besoin de parler encore une fois de ce malheureux qui l'avoit mise sur le bord du precipice. Tenez moi lieu de pere, me dit elle, et ne me conseillez pas, mais ordonnez moi ce que je doi faire. Je ne ferai ni plus ni moins de ce que vous me direz qu'il faut que je faise. Vous avez deviné beaucoup, et tout peut etre, excepté que je poursuivrai à aimer l'assassin après avoir decouvert son affreux caractere. Je peux vous assurer qu'il me fait horreur. — Pouvez vous compter sur le pardon de votre premier amant? — Je crois qu'oui — Il faut donc retourner à Livourne. Dites moi, si vous trouvez ce conseil sage, s'il vous plait, et si vous vous sentez de=terminée à le suivre. Je vous avertis que si vous l'embrassez, il faut le mettre en execution d'abord, Jeune, jolie, et honete comme je vous ai reconnue, ne vous imaginez pas que je pense à vous lais=ser aller seule, ou en compagnie de gens dont je ne pourois pas repondre comme de moi même. Non, ma pauvre Beti, je vous aime tendrement, et la preuve que je vous dois de l'amour que vous m'avez inspiré est celle de vous conduire à Livourne moi même. Si cette action vous rendra convaincue que je vous aime, et que je ne suis pas indigne de votre estime, je suis heureux, et je ne vous demande pas d'avantage pour ma recompense. Je vivrai avec vous comme un pere avec sa fille, si vous avez de la repugnance à me donner des marques d'un sentiment plus vif qui ne partiroit pas de votre coeur. Soyez sûre de ma foi. Je suis o=bligé de vous instruire qu'il y a au monde des hommes aussi ho=nêtes que le jeune roue qui vous a reduite et — celerat.

Beti, après ma courte harangue, resta un bon quart d'heure, les coudes appuyés sur la table soutenant sa tête avec ses mains, me regar=dant fixement sans me dire le mot. Son air n'étoit ni triste, ni étonné; je étois bien aise de la voir differer sa reponse pour se mettre en état de me la donner definitive. Voici ce qu'elle me dit — Ne croyez pas, mon cher ami, que mon silence vienne d'une irresolution, qui me rendroit mepri=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

378 table à moi même : non en vérité. Je dois aller de jugement pour connoître et la sagesse de votre conseil, et la beauté de sa source. Je l'embrasse ; et je reconnois comme un grand bienfait de la providence éternelle le bonheur que j'ai eu de tomber entre les mains d'un homme de votre caractere, et celui de vous avoir intéressé au point de faire pour moi tout ce que vous pouviez faire à faveur d'une fille chérie pour laquelle vous auriez des entrailles de pere. Retournons donc à Livourne, et partons d'abord. Ce qui m'a tenu en balance, et me tient encore est la façon dont je dois me prendre pour m'assurer que Sir B. M. me pardonnera. Je suis sûre qu'il me pardonnera ; mais le chemin est difficile, parce que quoique doux, tendre, et amoureux, étant très délicat sur le point d'honneur, il est sujet à la violence que le premier mouvement fait sur une ame honête qui se trouve outragée. Il s'agit d'éviter ce moment funeste, car il me haïroit peut être, et il se haïroit après. Vous y penserez en route ; et vous me communiquerez vos moyens. Sachez qu'il a beaucoup d'esprit, et qu'il n'est la dupe d'aucun mensonge. Je pense qu'il faut lui faire savoir par écrit tout ce fait sans lui cacher la moindre circonstance, car le déguisement de la vérité l'irrite ; et quand il lui semble qu'on la lui masque il devient furieux. Il faut éviter de lui dire, si vous pensez de lui écrire, que je mérite ou non son pardon, car c'est à lui qu'il faut laisser juger si je le mérite ou non. Il jugera de mon repentir par la lettre que je lui écrirai en arrivera gloire, où il verra mon ame, et mes larmes ; mais il lit abondamment ignorer l'endroit où je me tiendrai cachée jusqu'à ce qu'il m'ait écrit qu'il me pardonne ; et pour lors il n'est plus à craindre. Clarice de la parole, noble, et honête, il vivra avec moi encore cinquante ans ; mais il ne me reprochera jamais mon égarement. C'est une ame généreuse. Malheureuse ! Ai-je pu lui manquer à ce point là ! — Je vous prie de me dire, si vous lui avez manqué quelqu'autre fois — — Jamais, mon cher ami ; mais je connois toute la vie. Sa première femme lui a causé de grands malheurs, il s'est battu deux fois aux filles, il servoit alors ; puis il se maria pour la seconde fois ; mais des soins importunes l'obligerent à se séparer de sa femme. Je l'ai connu il

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

il y a deux ans à notre pension en compagnie de l'ami de Nanci. Mon
père alors étoit mort, et ses créanciers s'étant emparés de tout, je de=
vois sortir de la pension faute de pouvoir payer ce qu'elle coutoit, et
Nanci, Sophie, et toutes les autres filles en étoient dessaisi, car j'étois
aimée. Sir B. M. se chargea de mon entretien, et me fit une
petite rente qui me garantissoit de la misere pour tout le reste de
mes jours. La reconnoissance me fit devenir amoureuse de lui. Ce
fut moi que je l'ai prié de me conduire avec lui quand j'ai su qu'il s'étoit
déterminé à quitter l'Angleterre pour quelque tems: ma mere l'étonna;
il me dit en vrai honete homme qu'il m'aimoit trop pour me con=
duire avec lui, et se flatter de pouvoir me traiter comme si j'étois sa
fille. Il lui paroissoit impossible que je l'aimasse comme un ai=
me un amant. Vous voyez que sa declaration au lieu de faire nai=
tre des difficultés les applanit. Je lui ai dit que de quelque façon qu'
il m'aimat je ne pouvois être qu'heureuse, et pour lors il me fit un
écrit dans lequel il me promet de m'épouser d'abord que les lois
le lui permettront. Je ne lui ai jamais manqué — Oui, charmante
Betti, il vous pardonnera: essuyez vos larmes, et partons. J'ai des amis
à Livourne, et personne ne peut savoir que j'ai fait connoissance a=
vec vous. Je vous mettrai entre des mains sûres, et non suspectes, où
il ne vous manquera rien, et où je ne vous verrai jamais. Je vous pro=
mets que je ne sortirai de Livourne que lorsque je vous verrai retournée
entre les bras de Sir B. M., que j'aime déjà; et si il arrivera que
Sir B. M. devenu inexorable ne veuille pas vous pardonner je vous
promets de ne jamais vous abandonner, et de vous conduire même en
Angleterre si vous me l'ordonnez — Comment pouvez vous quitter
ainsi pour moi vos affaires? — Point de mensonge, ma chere Betti;
pour me faire valoir. Sachez que rien ne m'attire à Rome que l'
envie de voir de nouveau les belles choses qu'on y voit. Ce n'est pas une
affaire; mais s'en est une que celle d'empecher votre perte — Que
ferai-je donc pour vous?

J'ai appellé le voiturier, et je lui ai dit qu'il falloit absolument que
je retournasse à Viterbe où j'avois laissé mon portefeuille sur le lit —

BnF MJS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

— Envoyez y un postillon — Je ne peux pas m'y fier : S'il s'en va avec mon portefeuille je suis un homme perdu — Prenez des chevaux de poste, et j'attendrai ici ; mais vous me payerez une journée — Voila un ecquin. Ai donné vite des chevaux de poste ; mais vien après nous à pas lent avec les chevaux, car demain matin de bonne heure nous repartirons.

Le ecquin l'a d'abord persuadé, les chevaux furent mis dans le moment, et nous arrivames à Viterbe à sept heures où j'ai fait le plus vite possible. Etant d'être au desespoir ne trouvant pas mon portefeuille. La servante jura que personne qu'elle n'étoit entrée dans la chambre. J'ai demandé à souper avec un air calme en faisant concevoir à Beti que je devois en agir ainsi pour eviter les difficultés que le voiturier pouvoit avoir à retourner à Sienne avec elle qu'il pouvoit regarder comme consignée à lui par son mari. Il arriva avec ses chevaux à dix heures, et il lui monta la petite mâle d'abord qu'elle lui la lui a demandée. J'ai facilement forcé le petit cadenat qui étoit au bout d'une chaine, et Beti prit sa coyote, et un paquet ou elle avoit quatre chemises, des bas, des mouchoirs, et des coiffes de nuit. La valise étoit au secret ; mais j'en étois trop curieux pour ne pas examiner ce qu'il possedoit. C'étoit peut être tout ce qu'il avoit au monde.

Nous trouvames des vieilles culottes, des vieux bas, cinq ou six chemises de chiffes, un sac à poudre ou il y avoit des peignes, et de la pomade, et dix huit à vingt brochures toutes comedies, ou opera comiques. Outre cela un paquet de Lettres, qui devoient être fort interessantes, et que Beti voulut bien s'unir à moi pour lire. La premiere chose que nous trouvames remarquable fut que ces Lettres etoient toutes adressées à M. l'Etoile comedien tres celebre a Marseille, à Montpellier, à Toulouse, a Bayone, et dans plusieurs autres villes du midi de la France. Beti me faisoit pitié. Elle ne pouvoit pas lire. Elle se trouvoit trompée par un vil comedien, et la honte qu'elle en avoit la decidoit. J'ai dit que nous les lirions le lendemain, et elle reprit vie — Mais mie, me dit elle, de sortir jusqu'à ce que je me mette au lit, car enfin je pourrai changer de chemise — Tout ce que vous voudrez, mon ange, et si vous le desirez, je ferai porter les draps dans un lit de l'autre chambre — Lire — Non, mon ami, je dois aimer, et lire votre compagnie, vous me

avez trop bien convaincu de votre amitié. Que serois-je devenue sans vous.

Je ne suis rentrée que quand elle fut couchée, et m'étant approchée d'elle, l'ayant embrassée, m'étant assis sur le lit, et ne la voyant pas effarouchée, j'ai cru qu'elle pourroit me pardonner, si rendant justice à ses charmes j'allois tenter de satisfaire aux desirs qu'ils m'inspiroient. Bati, soit par crainte de paroître ingrate, soit qu'elle partageât ce qu'elle me faisoit sentir, se montra bonne. A cette découverte je lui ai demandé, si elle vouloit rendre mon bonheur parfait en me permettant de me déshabiller — Et agrée-t-il m'aimera-vous encore?

Charmante réponse quand elle part du coeur, et dont on connoit la fausseté, lorqu'elle ne part que de l'esprit. Elle mit si peu d'obstacle à mon bonheur parfait qu'elle me donna sujet de juger que je ferois le sien. Depuis Donna Ignacia je n'avois joui que des plaisirs imparfaits, car je ne les avois jamais vus partagés; mais Bets me donna une marque d'amour qui ne me laissa pas dans l'incertitude. Elle i'opposa tendrement lorqu'elle se douta que je voulois la manager. Nous n'étions qu'à moitié endormis lorqu'on frappa à notre porte.

Je me suis habillé pour parler au voiturier qui croyoit devoir conduire à Rome, tandis que nous voulions retourner à Sienne. Ecoute, lui dis-je, il faut absolument que je trouve mon portefeuille; et je me veux rien de le trouver à Aquapendente — Parbleu! Je l'ai deviné. Payez-moi le voyage, comme si je vous avois conduit à Rome, et après donnez-moi un sequin par jour, et je vous conduirai en Angleterre, si vous le voulez — Vous avez de l'esprit mon cher enfant, je n'en vois le donner six sequins, et tu me feras quitance; et ce soir à Aquapendente je t'en donnerai un autre, et tous les soir je ferai cela. La plume, et l'écritoire étoient là, et tout fut fait dans l'instant. Je lui ai dit que je voulois m'arrêter à Montefiascone, car j'y avois des affaires, ainsi nous y arrivames à sept heures. Les affaires étoient la lettre que je voulois écrire à Sir B. M. dans

la quelle je devois le disposer à pardonner à Beti en lui narrant toute la miserable histoire. Beti se mit à lui écrire en Anglois. J'avois deja fixé de la mettre chez le Cose Rivarola, dont j'avois connu l'esprit, et qui avoit chez lui une femme belle, et tres sage. Beti avoit pris un air de contentement, et d'assurance qui me charmoit; elle me dit, et redit qu'elle ne craignoit plus rien, et elle avoit grand espoir au bonheur qui nous attendroit en vain à Rome. Elle esperoit que nous rencontrerions la voiture où étoit la grande malle, et que nous pourrions facilement la recouvrer; et quand je lui disois qu'il pourroit nous couvir après, elle soutenoit qu'il ne l'oseroit pas; et je pensois comme elle. En tout cas j'étois preparé à le recevoir d'une façon à le faire trembler, car ce n'étoit pas le cas de lui faire l'honneur de lui laisser mettre l'epee à la main. J'avois des pistolets parfaits tous prets à le traiter comme il meritoit. Avant que je commence ma Lettre Beti me repliqua la maxime de lui dire la verité de tout — Excepté cependant la recompense que vous avez accordé à mon ardente amitié — Helas! C'est la seule chose qu'on ne peut pas lui dire.

En moins de trois heures nous finimes d'écrire, et elle fut tres contente de ma Lettre. Mais celle de Beti étoit un chef d'oeuvre: elle ne pouvoit pas manquer son coup. Je pensois de prendre la poste d'abord que je serois arrivé à Sienne pour mettre en lieu de surté avant l'arrivée de son amant, ce qui m'embarassoit étoit la Lettre de change de cette fois que vraie, ou fausse je devois chercher le moyen de la faire retourner entre "les mains; mais comment faire? Nous partimes d'abord après dîner malgré la chaleur, et nous arrivames à Aquapendente au commencement de la nuit que nous passames dans les delices de l'amour toujours innocent quand il est de bonne foi, et denué d'interet. J'ai vu le matin qu'un carosse de Livourne qui alloit à Rome étoit au moment de partir, et Beti devina que c'étoit celui sur le quel devoit se trouver la malle avec celle des comedien l'Etoile. Elle descendit

avec moi, et elle la reconnut d'abord. Elle parla au voiturier beaucoup mieux de ce que j'aurois pu faire pour le persuader à la lui laisser ; mais l'homme fut inflexible, et les raisons qu'il alleguoit étant excellentes elle dut céder. La seule chose qu'elle fit avidée par un notaire de la ville fut de requerir la mâle à la douane de Rome en prenant un mois de tems pour faire valoir le droit qu'elle avoit d'empecher qu'elle ne fut livrée à quelconque le reroit pre= senté pour la retirer. Le notaire fit legaliser la requete par le magistrat de la ville, et le voiturier fut obligé de le recevoir, et d'en faire quitance. Le voiturier d'ailleurs nous avoua qu'il n'avoit reçu aucune autre mâle par le meme canal, de sorte que nous fumes convaincus que le comedien étoit un gueux, dont celui que nous avions vu étoit tout l'equipage.

Après cet exploit Beti devint tout à fait charmante. Il m'pa= roissoit de vouloir à remedier à toutes les fautes que son egare= ment lui avoit fait commettre. Je la felicitois de ce qu'elle avoit pu se guerir si rapidement d'une passion qui lui avoit fait fait perdre la raison. Elle frémissoit quand elle se rappelloit le monstre. Elle me dit cependant qu'elle ne seroit pas re= tournée en elle même, et ne se seroit pas tournée convaincue qu'il ne l'aimoit pas, si le malheureux n'eut fini par lui dire qu'elle n'étoit qu'un hypocrite, et qu'il était sûr qu'elle m'avoit déjà accordé tout ce qu'en qualité de catin elle n'auroit pas pu me refuser. Ce fut alors, me dit elle, que j'ai vu le monstre dans toute sa laideur, et que je m'attendois à le voir tomber percé de part en part par votre épée. Je vous pri= de la lui percer le coeur s'il avoit été necessaire. Aussi a-t-il bien fait à le tuer hypocrite. Mais tout mieux s'il n'est pas arrivé ; car nous serions à present dans un très cruel embarras. Je me reste que ce coquin n'oseroit plus se montrer ni à vous, ni à moi.

Nous arrivames à Radicofani vers les dix heures, et nous nous occu= pames à faire des additions aux lettres qui devoient mettre à la raison Sir B-M. Nous étion à la même table Beti d'un coté vis à vis de la porte qui etoit fermée, moi du coté de la porte, et il voisin que ce= lui qui l'auroit ouverte pour entrer n'auroit pu me voir qu'en se detournant. Beti étoit complétement vetue, et fres decemment; mais moi ayant été mon habit j'étois en chemise: la chaleur étoit tulante. Malgré cela j'aurois pu être ainsi dans cette saison à la pre= sence de la plus respectable de toutes les femmes.

J'entens marcher dans le corridor avec force, on ouvre ma porte, celui qui entre comme un furieux dit, voyant Beti, le voila; mais je ne lui laisse pas le tems de se tourner et me voir. Je le prens à tra= vers au dessus des bras dans le moment que dans le même instant qu'il m'auroit vu il m'auroit caché le coup du pistolet qu'il tenoit dans sa main droite. En sautant sur lui mon choc ferme la porte, et dans le même instant qu'il me disoit Cache moi traitre en se de= battant, Beti étoit à genoux devant lui lui disant tu le tron= per c'est mon sauveur; mais sir B. M. n'ayant ni oreilles ni ve= ux de raison poursuivoit à dire Cache moi traitre, se debattant, tandis que tant qu'il tenoit le pistolet à la main je savois mort plu tot que de le cacher. Voulant sortir de mes bras par force, il dut tomber, et comme de raison j'ai dû tomber sur lui. On tiroit du bruit dehors pour entrer, et on ne pouvoit pas parceque nous etions tombés devant la porte. Beti courageuse arracha le pistolet de la main, et pour lors voyant qu'il n'avoit rien dans l'autre, je l'ai caché lui disant vous vous tromper, et Beti lui, repetiquant toujours c'est mon sauveur calmez toi; ecoute. Comment ton sauveur?

Beti alors prend la lettre que j'avois devant moi, la lui donne, lui dit de la lire, et l'anglois sans se lever se met à lire. Sur alors de mon fait, je me leve, j'ouvre la porte, je dis à l'hote de venir à dîner pour trois, et de l'en aller avec tout son monde.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

1770

Bd XI

Chap IX

(Original Tome IX chap. XIII)

pages 385 à 416

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Rome, le comedien puni, Milord Baltimore, Naples, Sans Souci,
degast de Beti, Agathe, la Calimene, Medini, Albergoni, Miss
Audeley, le prince de Francaville, les rageurs, les rageuses.

Montbart avec l'anglois, j'ai donné il fort de ma main gauche
contre le pied de la table que je m'étois fait une forte ecorchure
sur le dessus à la jointure du quatrième doigt. le sang sortoit comme
si on m'avoit ouvert la veine. Miss Beti m'aida à envelopper ma main
dans un mouchoir, et à le serrer bien fort, tandis que Sir B., M.
lisoit ma lettre avec la plus grande attention. Cette confiance de la fille
de son arrest
dans le retour sur lui même me plut à l'excès.
J'ai pris mon sac de nuit, et mon habit pour aller changer de che=
mise dans l'autre chambre, et m'habiller. J'étois le plus content
de tous les hommes voyant l'affaire tournée de façon que je ne
pouvois plus rien craindre pour Beti. Je n'étois d'aucune fa=
çon touché de me voir à la fin d'un amour dont je ne connoissois
de lui
à en savourer la douceur. La certitude d'avoir rendu à
un bonheur, qu'elle avoit perdu, me dedommageoit de toute
la peine que je savois de devoir souffrir en la quittant. Je l'
Il y avoit deja une demie heure que j'étois habillé, et j'entendois
raisonner avec force à son amant
Beti qui paroissoit beaucoup, qui de tems en tems lui
repondoit: ils parloient anglois, et je ne comprenois par ce qui ils di=
soient: mais leur dialogue étoit paisible. Je croyois de ne devoir
pas entrer. Après un long silence, il frappa un peu à ma porte, il
entra ayant l'air triste, et mortifié, me disant noblement qu'il re=
connoissoit avec evidence que j'avois sauvé Beti, et qui plus etoit, que=
je le devois par, me dit il, deviner que l'homme
vie de la folie. Je ne pouvois par,
que je trouverois avec elle seroit son liberateur, ni que la voiture
que j'ai vu ici, et dans laquelle on m'a dit qu'étoit arrivée une
jeune fille avec un homme, venoit de Rome. Si on me l'avoit
dit, je ne serois pas seulement monté. Je monte; je vois Beti,
je n'en doute plus, et vous me pardonnerez bien sagement à travers, car
si vous differiez un seul moment, vous voir, et vous tuer seroient arri=
vé dans le même instant. Je serois actuellement le plus malheureux

des hommes. Dieu voit touté que vous n'étes pas à la place où étoit Beti. Soyez mon ami, monsieur, et excusez ma méprise.

Je l'ai alors embrassé cordialement, en l'assurant que dans ce qu'il a= voit fait je ne voyois que ce que j'aurois fait moi même à sa place. Nous rentrames dans la chambre où Beti étoit assise près du lit tou= jours en larmes. Nous restames là plus d'un quart d'heure ne nous disant rien, et sir B. de retirant avec toute l'attention ma longue lettre. Le long poursuivant à sortir de ma main, j'ai fait venir un chirurgien qui pour me étancher dut me mettre une compresse, un bandage, et employer deux mouchoir pour me faire une echarpe. L'écorchure avoit coupé la veine; mais il n'y avoit pas de danger. Beti poursuivant à pleurer, j'ai pris la liberté de dire à sir B. M. qu'elle meritoit absolument son pardon — Comment monsieur? Croyez vous que je ne lui aye déjà pardonné? Je voyois le plus touchant des hommes, si je ne connoissois qu'elle le merite. Ma pauvre Beti! Elle est revenue de son erreur d'abord que vous l'avez convaincue de la verité. Je suis sûr que ses pleurs ne viennent que de la peine qu'elle ressent en devant se reconnoitre sujette à commettre un crime qu'elle ne peut pas se pardonner. Vous ne pouvez pas l'avoir connue trois ou quatre jours comme je la connois.

A ces paroles, elle se lança sur cet homme angelique, et le serrant contre son sein elle s'abandonna tellement à la commotion que lui causoit son repentir que je n'ai jamais vu une emotion pareille de larmes. Sir B. M. ne put pas retenir les siennes, et pour lors je ne me mis plus gené: j'ai laissé aux miennes un libre cours, ne pouvant pas cependant m'empecher de mêler de temps en temps à mes pleurs un petit sire, quand le beau devouement de cette tragedie me rejouissoit l'ame. Sir B. M. me plut lorsqu'en faisant l'analyse de notre situation il trouva que nos larmes ne venant que de la vertu devoient être etroitement alliées au ris. Il rit lorsqu'il vit son habit tout sale de sang. C'étoit du Pequin, et il le donna d'abord à laver. Nous nous mimes à table, et à force de caresses il

sa maîtresse
venait à calmer ~~Betti~~, qui mangea, et qui contenta son amant en
buvant du muscat tant qu'il voulut. N'étant plus pressé, il dit qu'il
valoit autant de rester ~~là~~ à Radicofani jusqu'au lendemain, car a=
yant couru quinze postes à franc étrier il n'en pouvoit plus. Il étoit
arrivé à Livourne la veille, et n'ayant pas trouvé Betti chez lui il
avoit su
fut dans l'instant par qui sa male avoit été portée à la croix de
Malte; le même homme lui avoit dit qu'on l'avoit envoyée à Rome,
dit
et que l'officier qui l'avoit adressée à Roland auberge à la place
d'Espagne à Rome avoit loué un cheval en laissant une mon=
tre en gage à celui qui le lui avoit loué. Il y étoit allé sur le
champ, et il avoit reconnu la montre de Betti. Se trouvant
sûr alors que Betti devoit être ou dans la même voiture sur la
quelle étoit la male, ou à cheval aussi avec l'officier il n'avoit
hésité un seul instant à se déterminer à les suivre. J'étois sûr,
en route.
nous dit il, de vous rejoindre ~~avant que vous arriviez à Rome~~
Je n'ai pris que des pistolets sur; mais non pas avec intention de
tuer mon coeur. Oui, ma chère Betti, le premier mouvement de
mon ame fut celui de te plaindre; le second qui durera jusqu'à ce
que je l'aye satisfait fut celui de brûler la cervelle au bourreau.
Nous partirons demain pour Rome.

Je fus enchanté de voir Betti se réjouir à la conclusion de la nar=
ration que son amant ~~sir R. H.~~ nous fit. Le sentiment de la vengeance égayoit
son ame. Nous le trouverons, lui dit elle, logé chez Roland.
Sir R. H. alors me regarda d'un air riant, et satisfait avec des yeux
enflammés ressaisit Betti entre ses bras comme s'il avoit voulu me faire
admirer la grandeur de son ame amoureuse dont la force naturelle al=
loit beaucoup au delà des foiblesses dans lesquelles elles pouvoient par
hazard se laisser aller — Je vous entens, lui dis je, et mais vous ne te=
rez pas cette partie sans moi. Embrassons nous; mais promettez moi
de dépendre aveuglement de moi. Sans cela, je vous devance, j'arrive à
Rome avant vous, et je vais sauver le bourreau qui tenta de faire de=
venir Betti malheureuse. Songez que si vous l'aviez tué en le rejoignant
avant son arrivée à Rome, ce n'auroit été rien; mais si vous croyez de

pouvoir lui brûler la cervelle impunément à Rome actuellement que vous avez recouvré Beti, vous vous tromperez. Vous pourriez vous repentir; vous ne connoissez ni Rome, ni la justice des prêtres. Allons Sir B. M., donnez moi la main, et votre parole d'honneur de ne rien faire que de mon consentement, ou je vous quitte dans ce moment.

Sir B. M. étoit un homme de ma taille, un peu plus maigre mais à-peu-près de quatre à cinq ans, d'un caractère que le lecteur doit connoître sans que je le lui décrive. Mon discours ayant été un peu trop despotique dut l'étonner, mais en connoissant tout d'un coup la source d'où il partoit, il ne put me refuser sa main. Je me mis dans l'instant découvert avec lui, et il se rasséréna. Nous nous embrassames tout de bon. Oui, mon cœur, lui dit alors Beti, abandonnons nôtre vengeance à l'ami, dont le ciel nous a pourvus — J'y consens pourvu que nous soyons ensemble, et que nous agissions toujours de concert. Après ces paroles, il est allé se coucher, et j'ai laissé avec Beti. Je suis descendu pour payer la journée au voiturier, et pour lui dire que nous partirions le lendemain matin pour Rome — Pour Rome? vous avez donc trouvé votre portefeuille? Il valoit mieux que vous ne fussiez pas venu le chercher — Le voiturier, qui me croyoit avec le bras en écharpe, croyoit, comme tous les gens de Radicofani, que je m'étois battu.

Sir B. M. s'étant couché j'ai passé toute la journée avec Beti, qui sentoit tout le bonheur qu'elle avoit eu de se raccommoder avec lui, étoit devenue esclave du sentiment. Elle me dit que nous ne devions nous souvenir de ce qui étoit arrivé entre nous que pour vivre bons amis jusqu'à la mort sans le moindre commerce amoureux, et j'y ai consenti sans beaucoup de peine. Pour la vengeance qu'elle devoit tirer de l'affront que le comédien lui avoit fait, je lui ai fait sentir qu'elle devoit persuader son amant à abandonner toute idée de violence dans une ville comme Rome, parce qu'elle pourroit lui coûter trop chere. Je lui ai promis de la faire sortir le lendemain de notre amitié avec la plus grande facilité, et sans bruit, car sa réputation pouvoit en souffrir. Sir B. M. qui après avoir dormi jusqu'à sept heures se trouva beaucoup moins en colere contre le séducteur de Beti adopta mon plan sous condition qu'il aur-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

voit le plaisir de lui faire une visite, car il lui importoit de le connoi=
tre. Après cet arrangement, je suis allé me coucher dans une au=
tre chambre non sans regret.

Le lendemain nous partimes à la pointe du jour, Beti s'étant mis sur les genoux de Sir B. M.; mais l'anglois ne put soutenir l'ennui de la marche trop lente de la voiture que jusqu'à Aqua= pendente. Nous convinmes qu'il valoit mieux prendre la poste en louant jusqu'à Rome un carrosin où il y avoit place pour qua= tre, et où j'ai d'abord fait lier ma mâle. Nous fimes ainsi en douze heures un chemin que nous n'aurions fait qu'en trois jours si nous étions allés dans la même voiture. Nous y arrivames à la pointe du jour du lendemain, et d'abord que nous fumes à la douane j'ai consigné au directeur l'acte notarié pour recouvrer la male de Beti. Il nous dit qu'il auroit soin de nous l'envoyer à l'auberge que nous lui indiquerions après les for= malités requises, et cela fut fait le lendemain. Après une ex= trême honête visite que deux commis firent à ma mâle le pos= tillon nous conduisit à un auberge où à vis l'église de S. Chor= les, où après avoir fait decharger ma mâle dans une cham= bre à part, j'ai prié Sir B. M. de rester tranquille en l'assurant que dans la matinée je finirai toute l'affaire, et que nous dinerions ensemble fort content. Il me repondit en riant qu'il alloit se coucher.

Je suis allé tout droit chez le Bargello. Le Bargello à Rome est un personage qui peut beaucoup, qui prend sur lui une quantité d'affaires, et qui est fort expeditif, lorsqu'il voit clair, et lorsque les solliciteurs ne craignent pas la depense. Aussi est il riche, vivant avec une sorte de faste, et ayant un prompt accès chez le Cardinal vicaire, chez le gouverneur de Rome, et même chez le saint pere. M'ayant donné d'abord audience secrete, je lui fis co=

muniqué toute l'affaire en ne lui cachant la moindre circonstance.
J'ai fini par lui dire qu'on ne vouloit autre chose que l'emprisonnement du coquin, et la certitude qu'il ne sortiroit de prison que pour être chassé de Rome. Ce qu'on demande, lui dis-je, est fort juste, et vous voyez qu'on obtiendroit tout par les voyes legales; mais étant pressé je viens vous prier de prendre tout sur vous, et pour que vous puissiez hâter vos informations je vous annonce cinquante ecus que nous epargnerons en frais de justice. Il me demanda d'abord la Lettre de change des trois mille ecus, et tout ce qui étoit dans la petite malle d'appartenant à l'aventurier sans excepter ses Lettres. Je lui ai donné la Lettre de change sous la quittance, et pour ce qui etoit dans la malle je lui ai dit ~~de~~ d'envoyer le prendre à notre auberge à une heure. Il m'assura que tout seroit fait dans la journée après qu'il l'auroit fait convenir en presence de quelqu'une des parties ~~ses~~ interessées que je lui avois confiée. Il savoit deja qu'il étoit logé chez Roland, et qu'il avoit été à la douane pour retirer la malle. Il se mit à rire quand il me vit étonné de ce qu'il savoit tout cela. Il me dit que c'étoit une affaire suffisante pour le faire aller à Civita vecchia (aux galeres) si on vouloit donner cela pour cent ecus au lieu de cinquante, et je lui ai répondu que je ~~le~~ la pouvois peut être faire. ~~pouvois répondre~~ Il fut bien aise de savoir que le cheval ne lui appartenoit pas: il me dit enfin d'aller chez lui à neuf heures du soir que certainement il auroit quelque chose de nouveau à me dire. Je lui ai promis d'y aller en compagnie de l'anglois, ce qui lui fit plaisir.

Selon mes idées j'avois beaucoup de choses à faire à Rome, dont la principale étoit de voir le cardinal de Bernis; mais j'ai mis pendu tout en grace de l'affaire courante. Elle étoit devenue mon unique. Je suis donc retourné à l'auberge, où j'ai trouvé

un domestique de courage que Sir B. M.. avoit déjà arrêté à notre service qui me dit qu'après avoir déjeuné il étoit allé se coucher. Il n'étoit qu'huit heures. Une voiture nous étant nécessaire j'ai pensé de parler à l'aubergiste, et ma surprise ne fut pas petite quand j'ai vu que c'étoit Roland lui même. J'ai vu que le comédien étoit logé chez lui — Je croyois, mon cher Roland, que vous aviez encore votre auberge dans la place d'Espagne — Je l'ai cédé à ma fille ainée que j'ai mariée à un françois, qui le tient florissant; et j'ai pris ce palais où j'ai des appartements magnifiques — Et chez votre fille y a-t-il à présent beaucoup d'étrangers? — Il n'y a qu'un françois, qui s'appelle comte de l'Etoile, qui attend son equipage, et qui a un bon cheval que je compte d'acheter — Je vous conseille d'attendre jusqu'à demain pour acheter ce cheval; ~~sans dire pourquoi~~ sans dire de qui vous avez reçu ce conseil — Pourquoi attendrai-je? — Je ne peux pas vous dire d'avantage.

Le Roland étoit le père de Mlle Vere que j'avois ainée neuf ans avant cet époque, et que mon frere Jean a épousée l'année 1762; une année après mon départ. Le lecteur peut s'en souvenir. Il me dit que mon frere étoit à Rome avec le prince Beloselski ministre de Russie à la cour de Suede — Je croyois que mon frere ne pouvoit pas venir à Rome — Il y est avec un sauf conduit que l'électrice douairiere de Saxe a fait demander au saint pere pour son ministre. Il veut qu'on juge de nouveau sa malheureuse affaire, et il a tort, car quand il la feroit juger cent fois le procès seroit toujours le même, et il subiroit la même condamnation. Personne ne le voit, tout le monde l'évite, Mengs même ne veut pas le voir — Mengs est donc ici! Je le croyois à Madrid. Il a eu un congé d'un an; mais toute sa famille est

392 à Madrid — J'aurois besoin d'un carosse de remise pour toute la journée tant que les étrangers avec les quels je suis resteront ici —
Vous l'aurez.

Après avoir reçu toutes ces nouvelles assez fascheuses, car je ne voulois voir ni Mengs, ni monfrere je suis allé me coucher pour dormir jusqu'à l'heure de diner. On m'a reveillé à une heure pour diner, et en même tems on m'a annoncé quelqu'un qui devoit me remettre un billet: c'étoit un domestique du Bargello, qui venoit prendre tout ce qui appartenoit au comedien. Je lui ai envoyé le tout avec la male.

A table, j'ai rendu compte à Sir B. M. de tout ce que j'avois fait, et il me promit d'être avec moi à neuf heures. Nous passames l'après diner en voiture allant voir quelques villes, et après avoir conduit à l'auberge Betônous allames chez le Bargello, qui nous dit que notre homme étoit déjà coffré, et que si nous voulions son affaire devien-droit si mauvaise que certainement on le condamneroit aux galeres. Sir B. M. lui dit qu'il desireroit auparavant de lui parler, et le Bargello nous donna tous les renseigne-mens pour l'aller voir le lendemain. Il nous dit qu'il n'avoit pas eu de difficulté à convenir de tout en niant tou-jours, et disant que c'étoit une agriafferie à cause de la quelle il ne pouvoit lui arriver aucun malheur, car la demoiselle étoit partie avec lui de bonne volonté. Il lui avoit rendu sa lettre de change qu'il avoit reçu avec la plus grande indif-ference; il lui avoit dit qu'il étoit vrai que sa passion étoit de jouer la comedie, mais qu'il n'étoit pas mort pour cela homme de condition; et que pour ce qui regardoit le cheval il étoit le maitre de le vendre, puisque la montre qu'il avoit donnée en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

gage valoit d'avantage. J'avois oublié d'informer le Barigello que la montre appartenoit à Beti. Après avoir compté cinquante écus Romains à ce brave ministre de la justice romaine de Rome, nous allames souper avec Beti qui avoit déjà reçu sa mâle. Elle fut très contente d'apprendre que le coquin étoit en prison; mais elle ne se soucia pas de lui faire une visite. Nous y allames l'après dîner du lendemain. Le Barigello nous avoit donné un avocat, qui fit d'abord une écriture par laquelle il intimoit au prison= nier le payement des frais du voyage, et de son arrestation, et un dedomagement pecuniaire à la personne qu'il avoit trompé à moins qu'il ne prouva dans l'espace de six semai= nes la vérité de sa qualité de comte certifié par le minis= tre de France, restant en attendant dans les prisons ~~à pain~~ ~~qu'il donna une suffisante caution~~.

Nous le trouvames avec cette écriture à la main qu'on lui avoit traduit en françois. La première chose qu'il me dit quand il me vit fut que je lui devois vingt cinq zequins du pari que j'avois perdu, car il avoit laissé coucher Beti a= vec moi. L'anglois informé de tout lui dit qu'il en avoit menti; mais qu'il savoit qu'elle avoit couché avec lui. Le comedien alors, entendant l'accent anglois, lui demanda s'il étoit l'amant de Beti — Oui; et si je vous avois attrapé en chemin je vous aurois tué; car vous l'avez trompée, et vous n'êtes qu'un comedien gueux — J'ai trois mille ecus — Je vous donne caution pour six mille si la lettre n'est pas fausse; mais vous resterez en prison jusqu'à l'arrivée de la réponse; et si elle est fausse vous irez aux galeres — J'accepte la proposition — Je parlerai à l'avocat.

Nous le laissames là; et nous allames chez l'avocat; car si B.M.

se Retirant pour lors que la Lettre étoit fausse vouloit avoir le plaisir de voir le seducteur de Beti aux galeres; mais l'arrangement n'a pas pu se faire, car le comedien vouloit bien donner la Lettre; mais il vouloit qu'on lui donna un ecus par jour pour vivre en attendant sa reponse.

Sir B. M. voulant voir Rome, puisqu'il y étoit, dut s'habiller, et se faire jusqu'à des chemises. Beti avoit tout son necessaire. Insep=arable d'eux, je ne les quittois jamais: j'attendois à prendre une regle de vie après leur depart. Il n'y avoit plus rien entre Beti, et moi; mais je l'aimois tout de même, et j'avois pris goût à l'esprit, et à la morale de l'anglois qui étoit un très aimable homme. Il pensoit de passer à Rome quinze à vingt jours, et de retourner en suite à Livourne; mais Milord Baltimore étant arrivé" cinq à six jours après nous, et étant ancien ami de Sir B. M, il le persuada à aller passer quinze jours à Naples. Le lord qui avoit avec lui une jolie françoise, et deux domestiques se chargea de la conduite de ce petit voyage, et voulut abidument que je fusse de la partie. Le Lecteur peut se souvenir que je l'avois connu à Londres. J'ai embrassé la occasion de revoir Naples, et mes anciennes connoissances, et je suis parti avec eux, nous y fumes en deux jours, et nous allames nous loger aux crocielles à Chiaggia. La premiere chose que j'ai su fut que le duc de Matalone étoit mort, et que la duchesse sa veuve étoit devenue princesse de Caramanica. Les connoissances que j'avois fait chez lui devenoient nulles; ainsi je ne pensois qu'à m'amuser avec eux, et à ne voir personne, comme si je n'avois été jamais à Naples. Milord Baltimore y avoit été plusieurs fois; mais la maitresse qui n'y avoit jamais été ayant envie de tout voir comme Beti, et Sir B. M. nous allames partout avec de tout voir nos compagnons de voyage nous passant de Cicerons. Milord, et moi nous étions beaucoup mieux instruits qu'eux.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je fus surpris de voir le lendemain de notre arrivée le chevalier Goudar que j'avois connu à Londres venir faire une visite à Milord Baltimore. Ce fameux roué étoit à Naples, où il tenoit une bonne maison à Posilipo avec sa femme, et cette femme étoit la même Sara irlandaise jeune servante à Londres dans un cabaret à bierre. Comme il savoit que je la connoissois il se vit obligé de me prévenir. Il nous invita tous à dîner chez lui pour le surlendemain.

Sara Goudar ne fut pas surprise de me voir, car il l'avoit prévenue; mais ce fut moi qui ne pouvois en revenir: Habillée comme elle étoit avec toute l'élegance qu'une femme françoise, ou italienne auroit pu y mettre, se présentant bien, recevant encore mieux avec des façons aussi nobles qu'aisées, parlant italien avec toute l'eloquence d'une napolitaine, jolie à ravir; et ne pouvant pas m'empêcher de la contempler telle que je l'avois laissée à Londres, j'étois capot: elle le voyoit, et elle en étoit charmée. Il me paroissoit marquée en princesse; et elle en convenoit lorsque je l'avois vue à Londres que c'étoit ~~qu'elle était~~ soit que j'imaginasse qu'elle étoit en marque. En moins d'un quart d'heure nous avons vu arriver chez Madame Goudar cinq à six dames des plus qualifiées à la ville et à la cour, et dix à douze ducs, princes, marquis avec des étrangers de toutes les nations. Avant qu'on couvre une table de plus de trente couverts Madame Goudar se mit au clavecin, et chanta un air avec une voix de Rosignol, et avec une savoure qui ne surprit pas la compagnie, ~~qui la connoissoit~~ ~~tout connu~~, mais qui m'étonna avec mes compagnons de voyage, car son talent étoit surprenant. Goudar avoit fait

396 tout cela. C'étoit l'education qu'il lui avoit donnée en six ou sept ans.
Ayant commencé par l'épouser pour avoir un droit incontesta=
ble sur elle, il l'avoit conduite de Londres à Paris où il l'avoit
donnée pour maitresse au roi Louis XV si la Bastie n'eut trou=
vé le chemin d'y parvenir avant lui. Il l'avoit conduite après
à Vienne, a Venise, à Florence, et à Rome, et n'ayant trou=
vé nulle part la fortune qu'il vouloit, il étoit allé s'établir
à Naples, où pour mettre la belle Sara sur le grand topis
il l'avoit fait abjurer l'heresie anglicane, et sous les aus=
pices de la reine il l'avoit fait devenir catholique. Le
plaisant est que Sara étoit Islandaise, et Catholique. Cette conversion fut un ef=
fet de ce que j'ai trouvé singulier, inconsequent, et indigne étoit
que toute la plus grande noblesse en femme, et en hommes
alloit chez lui, et que madame Coudar ne pouvoit aller
nulle part, car elle n'y étoit pas invitée. Ce fut Coudar
même qui m'informa de tout cela avant dîner. Il m'eut
bien de plus pressé que de me confier qu'il se soutenoit par
les jeux de hazard. Pharaon, et Biribi faisoient toute
la ressource; et elle devoit être considerable, puisque tout
chez lui étoit magnifique. Invité à m'interesser à ce
commerce, j'en ai eu garde de refuser, certain que je pour=
rois tirer les utilités que je pourois procurer à la
société" par la sage conduite qu'il falloit avoir, et dont
je connoissois les loix, et les ressorts. Ma bourse s'ache=
minoit à grands pas vers sa fin, et j'en avois peut être que
~~Ce fut donc~~ cette ressource là pour poursuivre à me soutenir dans le
même train. Ayant pris ce parti, je me suis dispensé de
retourner à Rome avec Besti. Sir B. M. voulut me rem=
bourser de tout ce que j'avois debourse" pour elle; et je
n'étois pas en état de m'obstiner à être plus genereux que lui.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Deux mois après son départ j'ai vu à Rome du
vreme Borgello que le comedien l'Etoile, étant sorti
de prison en force de la protection du cardinal de Bernis,
avoit aussi quitté Rome: et dans l'année suivante j'ai
appris à Florence que sir B.M. n'étoit plus à Livourne.
Il étoit allé en Angleterre avec sa chere Betsi, qui ap:
paremment sera devenue sa femme à la mort de celle
qu'il avoit.

Pour ce qui regarde le fameux Lord Baltimore sei:
gneur de Boston il partit quelques jours après eux
allant faire de nouveau le tour de l'Italie, où il
perit trois ou quatre ans après pour avoir voulu
braver le mauvais air du mois d'Aoust dans la cam:
pagne de Rome, qui dans cette saison tue sans mi:
sericorde tous les passagers qui ne le craignent pas
assez passer la nuit, et dormir. Il suffit de dormir une
seule nuit à Piperno, ou dans les lieux voisins pour
ne se reveiller plus. Ceux qui sont obligés de passer
par là pour aller de Rome à Naples, ou de Naples
à Rome ne s'y arrêtent pas, ou s'abstiennent d'y
dormir si leur vie leur est chere. Milord Baltimore
paya de sa vie son incredulité angloise.

Poursuivant à demeurer aux Crocielles où tous les
riches étrangers venoient se loger, je liois facilement
connoissance avec tous, et je leur procurois le bonheur
d'aller perdre leur argent chez la belle maduine
Goudar. J'en etois fachè; mais tel étoit l'ordre des choses.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Cinq à six jours après le départ de Beti, j'ai rencontré l'abbé Serra à Chiaggia fort vieilli; mais se portant bien, et toujours gai. Après nous être entretenus une demie heures de nos aventures reciproques, il me dit que tous les différens entre le saint siege, et la cour de Rome s'étant terminés par la faveur du pape Ganganelli il alloit retourner à Rome dans peu de jours; mais qu'il vouloit avant son départ me presenter à une personne que je serois bien aise de revoir. J'imaginois Donna Leonilda, ou Donna Lugrezia sa mere, ou que sais je. Mais quelle agréable surprise quand j'ai vu Agate, la danseuse dont j'avois été amoureux à Turin quand j'avois abandonné la Corticelli! L'abbé ne l'avoit pas prevenue, malgré qu'il l'auroit pu, car il ne me presenta que le lendemain. Après tout l'etonnement de part et d'autre qu'on a dans toutes les reconnoissances, et toutes les paroles qu'on dit dans la satisfaction que l'esprit ressent dans ces doux momens, nous nous mimes en état de tranquillité pour nous entretenir de nos vicissitudes. L'histoire d'Agate qui auroit pu être très courte fut très longue, la mienne qui auroit dû être fort longue ne dura qu'un quart d'heure. Agate n'avoit dansé à Naples qu'un an. Un avocat qui étoit devenu amoureux d'elle l'avoit epousée; et elle me fit voir quatre enfans, et leur pere qui arriva à l'heure de souper. Elle lui avoit tant parlé de moi qu'à peine lui a-t-elle dit mon nom qu'il me sauta au cou. C'étoit un homme d'esprit comme tous les gaglietes de Naples. Il m'assura qu'il avoit la plus grande envie de me connoitre. Nous descendimes à souper sur le quai au clair de la lune, et l'abbé

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Garma s'étant retiré, je suis resté seul avec Agathe, et son mari. Je les ai laissés à minuit leur promettant d'aller dîner avec eux le lendemain.

Agathe quoiqu'à la fleur de son age ne raluma en moi la moindre etincelle de l'ancien feu; mais cela étoit dans mon caractere. Outre cela j'avois dix ans de plus. Ma foi= deur me plut. J'étois bien aise de me trouver exempt de la crainte de me voir forcé par l'amour à troubler la paix de l'heureux menage de cette famille.

N'étant pas loin de Posilipo où demeuroit Goudar, sa= chant qu'on y jouoit, et ayant un fort interêt dans la banque, j'y vais. L'heure n'étoit pas indue. Je vois la table entou= rée de dix à douze joueurs, et je reste surpris voyant le Banquier. C'étoit le comte Medini. Il n'y avoit que trois ou quatre jours qu'il avoit été chassé de la maison de l'= ambassadeur de France Choiseul parcequ'on l'avoit de= couvert joueur deloyal. Outre cela j'avois contre lui des anciens griefs. Mon Lecteur peut se souvenir que nous nous étions battus à l'epée, et que je pouvois ne pas avoir ou= blié la querelle. Il s'étoit introduit dans la confiance de la Goudar. Je donne un coup d'oeil à la banque, et je la vois à l'agonie. Elle devoit être de six cent onces, et je n'en vois qu'à peine cent. J'y étois d'un tiers. J'examine la figure du ponte qui avoit fait ce ravage, et je devine tout. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit ce capon dans la maison de Goudar. A la fin de la taille il me prend à part, et il me dit que c'étoit un riche françois que Medini même avoit presenté, qu'il étoit en état de perdre beaucoup,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

et que je ne devois pas être marri si le hazard avoit fait qu'il fût heureux pour la premiere fois, car il ne le seroit pas une autre. Je lui repons que cela ne devoit être egal, puisque je lui avois deja dit que je ne voulois pas être de la banque lorque Medini tailloit: il me repondit qu'en alleguant cette raison à Medini il avoit voulu diminuer la banque d'un tiers; mais qu'en se sentant offensé il lui avoit repondu qu'il devoit la laisser telle qu'elle étoit, et qu'en cas de perte il me remettroit l'argent qu'il auroit pu perdre — S'il ne me le remet pas demain matin il arrivera quelque malheur; mais en tout cas c'est vous qui devez me rembourser; car je vous ai dit en termes clairs que je renonce à tout interest d'abord que Medini voudra tailler. — Il est certain que vous pouvez pretendre vos deux cens onces de moi; mais j'espere que vous entendrez raison, car il seroit bien cruel pour moi de devoir perdre deux tiers.

Je n'en croyois rien, car Boudar étoit encore plus tipon que Medini; et j'attendois la fin du jeu avec impatience pour tirer tout au clair. A une heure qu'il minuit tout fut fini; le pauvre heureux partit chargé d'or avec tous les autres, et Medini affectant une gayeté hors de raison dit que cette victoire coutera fort cher au vainqueur. Je lui ai d'abord demandé s'il vouloit bien me remettre deux cens onces, car je n'étois pas du jeu, ce que Boudar devoit lui avoir dit: il me répondit qu'il s'en avouoit debiteur, si je voulois absolument n'être plus de la partie; mais qu'il me prieroit de lui dire par quelle raison je ne voulois pas avoir un interest à la banque, lorqu'il tailloit — Parceque je n'ai pas de confiance en votre fortune — Sentez vous que la raison que vous alleguez est specieuse, et que je pourois mal interpreter votre incivilité — Je ne peux pas vous empecher d'être mauvais interprete, et je suis le maitre de ne rien rentir. Je veux deux cens onces, et je vous abandonne toutes les victoires que vous obtiendrez sur ce monsieur. Vous n'avez qu'à vous arranger

Inf 433

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

avec monsieur Goudar, et vous monsieur Goudar me remettrez demain à midi deux cens onces — Je ne pourrai vous les remettre que quand le comte Medini me les donnera, car je n'ai pas d'argent — Je suis sûr que vous l'aurez demain à midi. Adieu.

Ne voulant pas entendre des raisons, qui ne pouvoient être que mauvaises, je suis retourné chez moi trouvant toujours la friponnerie evidente, et determiné à quiter le Piemont après avoir recouvré mon argent de gré ou de force. Le lendemain à neuf heures je reçois un billet de Medini, dans lequel il me prie de passer chez lui pour finir notre affaire. Je lui regrois de s'arranger avec Goudar, le priant de m'excuser si je ne pouvois pas aller chez lui. Une heure après il entre dans ma chambre, et il employe toute son eloquence pour me reduire à accepter de lui un billet de deux cens onces payable en huit jours. Je refuse tout, en lui disant toujours que je ne voulois avoir à faire qu'avec Goudar, duquel je voulois mon argent à midi, determiné à tout faire s'il ne me le rendoit pas, car il ne l'avoit qu'en depot. Medini eleve la voix me disant que ma resistence l'insultoit; et j'empoigne un pistolet en lui ordonnant de sortir, ce qu'il fit paliissant, et ne repliquant pas un seul mot.

A midi je vais chez Goudar sans epée; mais avec des bons pistolets dans ma poche, et je trouve là Medini, qui me reproche de l'avoir voulu arranger chez moi. Je ne lui reponds pas, et me tenant toujours sur mes gardes, je dis à Goudar de me remettre mes deux cens onces; Goudar les demande à Medini, et ici la guerre alloit commencer, si je ne l'avois empechée en prenant l'escalier intimant à Goudar une sanglante guerre, qui alloit lui faire le plus grand tort. Lorsque j'étois pour sortir de la porte de la maison, je vois la belle Sara à la fenetre qui me prie de monter par le petit escalier pour aller lui parler tête à tete. Je la prie de m'excuser, et elle me dit qu'elle alloit descendre. Elle me dit que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

j'avois raison, que son mari avoit tort; mais que je devois attendre car il n'avoit pas d'argent, et elle se rend garante que je l'aurois en trois jours. Je lui repons que rien ne pouvoit me calmer que l'argent, et qu'elle ne me reverroit plus dans sa maison. Elle tire alors de son doigt une bague que je connoissois, et qui valoit plus que le double, et elle me l'offre en gage: je la prens, je la regarde, et je l'accepte en lui tirant ma reverence, et la laisse dans la toute étonnée, car elle étoit dans un deshabillé où elle n'avoit peut etre jamais essuyé de refus.

Fort content de ma victoire, je vais chez l'avocat mari de Agathe, où je devois diner. Je lui narre en detail toute mon affaire, et je le prie en même tems de me trouver quelqu'un qui me donne deux cens onces donnant la bague en depot, et me donnant un billet par le quel le porteur des deux cens onces retiroit sur de retirer la même bague. Cet homme alors exerce son metier en me faisant faire tout dans les regles juridiques: il me donne lui même les deux cens onces, et il expedie sous mon nom un billet à Monsieur Loudar dans le quel le depositaire de la bague est nommé, et l'engagement de la rendre y est expliqué en consequence du payement de la même somme.

Après l'expedition de cette affaire je reprens toute ma bonne humeur, et j'entre dans l'appartement d'Agathe où je la trouve en charmante compagnie d'hommes, et de femmes, et de l'abbé Gama. Agathe avant dîner me fit aller dans son cabinet, où elle ouvrant un ecrin me fit voir outre les bijoux que je lui avois donné, lorsque j'étois tous les autres riche, et amoureux d'elle. Elle me dit qu'elle étoit riche, et que m'étant obligée de toute sa fortune, je la rendrois heureuse en reprenant tout ce que je lui avois donné: elle m'assure que ce qu'elle me proposoit avoit été concerté le matin entr'elle et son mari; et pour me delivrer de tout scrupule elle me fait voir les dia-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

mais qu'elle possedoit, et qui avoient appartenu à la premiere femme de son mari: leur valeur outrepassoit celle des miens. Admiration de tant de generosité, et d'un procedé si delicat, et noble, je ne lui repons que par un silence qui devoit lui faire comprendre toute la grandeur de mon sentiment, et de la justice que je lui rendois

Le mari survient, Agathe renferme l'écrin, et avec un doux rire il me dit que je ne devois avoir aucun scrupule à faire ce qu'Agathe m'avoit proposé, et en disant cela il m'embrasse. Nous allons rejoindre la compagnie qui étoit de dix à douze; mais le seul que je remarque entre les hommes est un jeune garçon qui au premier coup d'oeil je reconnois pour amoureux d'Agathe. C'étoit D. Pasqual Catilla: il avoit tout pour être aimé, et tout pour se rendre heureux, car il joignoit à l'esprit les manieres douces, et attrayantes. Nous lions à table bonne connoissance. Entre les femmes une fille d'une rare beauté me surprit. A quatorze ans elle étoit déja formée comme si elle en avoit eu dix-huit. Agathe me dit qu'elle apprenoit la musique pour se mettre en état de gagner sa vie en allant l'exercer sur le théâtre, car elle étoit pauvre — Une beauté pareille pauvre? — Oui; car elle ne veut pas se donner en detail, et celui qui voudroit s'emparer d'elle devroit ~~avoir~~ se charger d'un trop pesant fardeau, car n'ayant rien, il devroit lui faire tout. Les hommes qui se déterminent à faire cela sont fort rares à Naples — Il est impossible qu'elle n'ait un amant, car elle est frappante — Si elle l'a personne n'en sait rien. Tu peux faire connoissance avec elle, et aller la voir. En trois ou quatre fois tu sauras tout — Comment s'appelle-t-elle? — La Catilinera elle demeure au Borgo du chateau de l'oeuf. Celle qui lui parle à present est la tante, et je suis sûre qu'elles parlent de toi

Nous nous mettons à table, la chere est exquise en gibier, en poissons, en fruits de mer, et en vins delicieux, et je voyois le coeur d'Agathe tressaillir de joye en se voyant favorisée par la fortune au point

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

nais

ué

i è :

o :

ns

la

on :

ou :

il

nes

s

ers

ave

pas

ei :

une

ui

e

ter

nen

s'

. eh

eel,

la

he

ita

~

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

de pouvoir convaincre qu'elle étoit heureuse celui sans lequel elle ne l'auroit jamais été; le vieux abbé Faria se félicitoit de m'avoir annoncé, D. Pascal Patila ne pouvoit pas être jaloux des attentions que son idole avoit pour moi car comme étranger il lui paroissoit qu'elles m'étoient dues, et le mari d'Agathe devoit rompre de son esprit exempt des préjugés vulgaires. Mais au milieu de toutes les attentions qu'on avoit pour moi, Catherine, que j'avois vu à vu, me causoit des distractions que je ne pouvois pas me pardonner. Mourant d'envie de lui trouver de l'esprit je lui adressois souvent la parole, elle me répondoit gaiment; mais si concis, que je ne pouvois pas lier un propos susceptible de badinage. Cette fille avoit des yeux d'un noir si brillant qu'il lui auroit été impossible de les empêcher de rendre amoureux ceux qui les fixoient, com- me de leur faire dire plus de ce qu'ils disoient même mal- gré elle. Par cette raison elle ne les arrêtoit pas sur l'objet qui desiroit de les intéresser.

Je lui ai demandé si Catherine étoit son nom de famille, ou un sobriquet, et elle me répondit que c'étoit son nom de baptême. C'est un nom grec, lui dis-je, et vous savez vraiment ce qu'il signifie — Je n'en sais rien — Il signifie beauté en fureur, ou belle lune — Je suis bien aise d'avoir appris je n'ai rien de commun avec mon nom — Avez vous des frères, et des sœurs? — Je n'ai qu'une sœur mariée, que vous con- noîtrez peut être — Comment l'appelle vous? où est elle mariée? — Son mari est présentoir, mais elle ne vit pas avec lui — Et ce madame Sclopitz qui voyage avec le cheva- lier Aston? — Précisement — Fort bien je vous en donnerai des nouvelles, et point du tout désagréables.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Après le dîner j'ai demandé à Agathe à quel titre cette charmante fille venoit dîner chez elle — Mon mari l'a tenue au fond du baptême, et il lui fait du bien. Il lui paye le maître qui lui apprend à chanter — Quel âge a-t-elle au juste — Quatorze ans — C'est prodigieux. Quelle beauté! — Mais sa sœur est encore plus belle — Je ne la connois que de nom.

Mais voila Monsieur Loudon qu'on annonce, et qui entre. Il prie M. l'avocat d'entendre un mot qu'il avoit à lui dire, et ils vont dans une autre chambre. Un quart d'heure après l'avocat rentra, et il me dit qu'ayant eu les deux cérémonies il lui avoit rendu sa bague. Voila l'affaire finie, dont je fus fort content. Je me voyois brouillé à perpétuité; mais cela m'étoit égal. On se mit à jouer à des jeux de commerce, et Agathe me fit jouer avec Calimene, dont la tranquillité finit de m'enchanter. Son caractere étoit comme sa beauté, sans nul artifice. Je lui ai dit tout ce que je savois de sa sœur, et je lui ai promis d'écrire à Turin pour savoir où elle étoit alors, et pour l'en informer après. Je lui ai dit que je l'aimois, et que si elle le vouloit bien j'irois lui faire des visites, et je fus très content de la réponse.

Le lendemain je n'ai eu rien de plus pressant que d'aller chez elle à l'heure des déjeuner. Je l'ai trouvée au clavecin avec son maître, son talent étoit médiocre; mais l'amour me fit trouver supérieur. Après le départ du maître de musique je suis resté seul avec elle. Elle s'excusa à me faire des excuses sur son pauvre habillé, sur la pauvreté de ses meubles, sur l'impuissance où elle étoit de m'offrir un dîner. Je lui ai dit que tout concouroit à me la faire paroître plus belle, et que je me trouvois malheureux de ce que je n'étois pas assez riche pour faire sa fortune. En faisant alors l'éloge des beautés de la figure

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

elle ne l'opposa pas à une fougue de baisers qui tombèrent sur
ses yeux, sur sa bouche, et sur les roses de ses joues: elle m'arrêta
lorsque j'ai tenté avec une main hardie d'explorer à ma vue
un sein dont je ne voyois que la moitié, mais en l'opposant elle
me donna ses lèvres pour s'assurer que je ne prendrois pas en
mauvaise part sa résistence. J'ai accepté le baiser, et pour un
effort je me suis montré tranquille.

Charmante Caldmere, dites moi une vérité, dont je vous sais:
sai le plus grand gré. Avez vous un amant?— Non — L'avez
vous eu?— Jamais — Mais de passage... Un caprice — Point
de tout cela — Quoi! Formée comme vous etes; avec des
yeux, et une physionomie qui me rendent sûr de la sensibilité
de votre coeur, comment puis-je croire qu'il n'y ait pas un
homme à Naples qui vous ait inspiré des desirs?— Aucun,
parceque personne n'a jamais cherché à m'en inspirer. Per-
sonne au monde ne m'a fait une declaration pareille à celle
que vous m'avez faite il y a un moment. Ce que je vous dis
est la pure vérité — Je vous crois; et je vois qu'il faut que
je hâte mon depart pour ne pas devenir le plus malheureux
des hommes — Comment?— En vous aimant sans espérance
de pouvoir à vous posseder — Aimez moi, et restez. Pourquoi
~~ne pouvez vous pas croire que je vous aimerai?~~
~~obligé à desespérer que je vous aimerai~~? Moderez
seulement vos transports; car vous sentez que je ne peux de-
venir amoureuse de vous qu'en vous voyant maître de vous
même — Comme à présent par exemple — Oui. En vous
voyant calme, je pense que vous vous gênez pour me plaire,
et l'amour va souvent à la suite de la reconnoissance.

C'étoit me dire qu'elle ne m'aimoit pas encore; mais qu'
pour gagner son coeur
elle m'aimeroit par degrés; et j'ai vu que ~~je devois me conn~~ =
je ne devois suivre d'autre chemin que celui qu'elle m'indiquoit. J'avois
~~parler comme elle me l'indiquoit pour tacher de gagner son coeur.~~

l'age dans le quel l'homme commence à avoir la force de temporiser. Après avoir baisé ses beaux yeux voulant m'en aller je lui ai demandé si elle avoit besoin d'argent: à cette demande elle rougit, et un moment après elle me dit d'aller demander cela à sa tante, qui étoit dans la chambre voisine.

J'y entre tout seul, et je reste étonné de la trouver entre deux ~~encapuçonnée~~ ~~de deux~~ capucins fort modestes, qui lui tenoient des propos simples, et annuyans tandis qu'elle cousoit: trois filles fort jeunes à peu de distance travailloient egalement en linge. Elle veut se lever, je la retiens, je lui demande comment elle se porte, je lui fais compliment en riant sur la société, elle en rit aussi, les capucins ne me daignent pas seulement d'un regard, et restent fermes à leur place. Je prens un siege, et je me mets devant elle.

Cette tante pouvoit avoir cinquante ans, elle étoit fraiche pour son age, elle avoit l'air Lorette, et les restes visibles d'une beauté qui s'étoit enallée avec la jeunesse. La veille à diner, je ne l'avois guere examinée. Malgré qu'exempt de préjugés, la présence de ces deux hommes barbus, vetus ainsi en moines, qui avoient à gruger gouter, et exhaloient par conséquent une odeur plus que désagréable m'ennuyoient très fort: il me semblait qu'en ne s'en allant pas ils m'insultoient. Je savois qu'étant hommes comme moi ils devoient avoir mes mêmes panchans; mais je ne pouvois pas leur pardonner l'effronterie avec laquelle ils empiétoient sur mes privileges méconnoissant le droit que j'avois de les maltraiter. Je trouvois evident qu'en les mortifiant j'aurois depuis à la dame, et je me suis senti sûr que les deux ingrateurs comptoient sur cet égard, dont je ne pouvois me dispenser qu'avec perte. Personne ne connoit ce calcul politique mieux que les prêtres. Après avoir ~~voyagé~~ étudié de l'Europe, je peux dire, que je n'ai vu le clergé retenu dans les bornes de son état qu'en France: je n'ai jamais trouvé des moines dans les assemblées agréables: je n'ai jamais dîné dans des bonnes maisons avec des prêtres, ou des evêques ~~qui~~ allez hardis pour manger gras dans les jours où

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'eglise le leur defend; je n'ai jamais vu aux promenade publiques,
ni aux theatre des moines, ou des abbés qui habillés en seculiers.
En Italie au contraire, en Espagne, et dans quelque villes de l'Al:
lemagne, les pretres, les moines, et tous les abbés se trouvent libre:
ment dans tous les lieux, où il semble qu'il ne soit permis d'aller
qu'à ceux qui par leur etat sont tenus de ne scandaliser personne.
Au bout d'un quart d'heure de patience je n'ai pu m'em:
pecher de dire à cette bonne femme que j'avois quelque chose à lui
communiquer
~~Dire~~ d'elle à moi; et pour lors j'ai cru que les yeux lui en sortoient;
mais point du tout, ce fut elle qui se leva, et me conduisit dans
l'autre chambre pour entendre ce que je voulois lui dire. Ainsi
question si elle avoit besoin d'argent, elle me repondit qu'elle
n'avoit que trop besoin de vingt ducats de regne pour payer le loyer
de la maison. Vingt ducats de Naples font 80 ℔ de France. Elle
fut toute etonnée, et elle se montra remplie de reconnoissance
en voyant la promptitude avec laquelle je lui ai remis cette
somme. Je suis allé aux Croiciles sans lui donner le temps de
me remercier

Il m'est arrivé ce même jour quelque chose de digne d'etre
ecrit. Etant tout seul dans ma chambre on m'annonce
un Ermite ~~italien~~ venitien, qui disoit de me connoitre, et qui desiroit
de me parler. Je le fais entrer, et je vois une figure qui ne
m'etoit pas inconnue; mais que je ne pouvois pas me rappeller.
Cet homme grand comme moi, mais maigre decharné, ~~qui~~
montroit soixante ~~cinquante~~ ans, portant la faim et la misere, et la Lassitude
peinte sur tous ses traits avec une barbe longue, une tête
chauve, une ~~robe~~ habit couleur de peau d'ane qui lui arrivoit aux
talons liés aux flancs par une ceinture de corde d'où pendoit
un chapelet, et un mouchoir sale, avec un capuchon tombé
derriere son dos, et une ~~canne~~ corbeille à cylindre long qu'il portoit à la
main gauche tenant de la droite un baton presente à mon esprit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

non par un visiteur de Dieu, un pecheur penitent, un humble
demandeur d'aumone, mais un desespere qui venoit peut être
m'assassiner dans ma chambre — Qui etes vous? Il me semble
de vous avoir vu autres fois; mais je ne me flatte pas de pouvoir
vous rappeller à ma memoire — Je vous dirai qui je suis, et je vous
surprendrai en vous narrant mes malheurs; mais faites moi
auparavant donner à manger, et à boire, car depuis avant hyer
je n'ai mangé qu'une mauvaise soupe à l'Hopital — Volontiers.
Allez vous faire donner à diner là bas, et remontez après; car vous
ne sauriez me rien dire en mangeant.

Mon Cagnois de Courage descend avec lui pour ordonner qu'on
lui donne à manger, et je lui ordonne de ne pas me laisser seul
avec cet Homme qui reellement m'epouvantoit. Sûr cependant
que je devois le connoitre, il me tardoit de savoir qui c'etoit. Trois
quarts d'heure après il remonta ayant l'air d'un malade auquel
un redoublement de fievre avoit enflammé la figure. Je lui
dit de s'asseoir, et de parler librement, car mon domestique se
tenant sur le balcon n'entendroit rien de ce qu'il pourroit me
dire. Il commença par me dire son nom. Je suis Abergoni.

Je me le rappelle d'abord. C'etoit un gentilhomme de la ville
de Padoue avec le quel j'avois vecu familierement vingt cinq
ans auparavant lorsqu'ayant gagné la faveur de M. de Bra-
gadin j'avois quitté le metier de joueur de violon. Ce noble de
Padoue n'avoit qu'une très petite fortune, beaucoup d'esprit,
de caractere, d'usage du monde; un grand temperament pour
resister à toutes les debauches dependentes de Venus, et de Bacus,
un grand libertinage en ses moeurs, et en sa langue qui battoit
tour à tour le gouvernement, et la religion, courageux jusqu'à la
temerité, joueur ~~plus que les joueurs prudens~~ qui ne fesoit pas consister la superiorité dans la prudence,
et de l'ecole antiphysique qui attira jadis le feu du ciel sur la pentapole. Outre cela

et homme que j'avois devant les yeux, et qui me representoit la veritable image de la Laideur avoit été jusqu'à l'age de ~~trente~~ vingt cinq ans une Beauté; mais cela n'ait pas étonant: le passage de la beauté à la Laideur est fort petit, beaucoup plus petit que celui de la Laideur à la beauté. Au premier changement la nature descend, au second elle monte. Il y avoit vingt cinq ans que je n'avois vu Albergoni, et quinze que je n'avois plus entendu parler de lui. Je le voyois devant moi vieux et affreux Ermite. Voila comme il me parla.

Une société de dix à douze jeunes gens, dont j'étois membre tenoit un casin à la Lucca, et alloit passer là des heures delicieuses sans faire mal à personne. Quelqu'un s'est imaginé que nos assemblées étoient animées par un commerce illicite, et que les Loix condamnent. On nous fit le procès dans le plus grand secret, on fit fermer le casin, et ceux qui le tenoient se sauverent, excepté moi, et un cert fait Brangardi. Nous fumes arretés. Brangardi deux ans après fut condamné à être brulé après avoir eu la tête tranchée, et je fus condamné à dix ans de cachot. L'année soixante cinq je fus mis en liberté, et je fus allé vivre à Padoue, où on ne m'a pas laissé en repos. On m'a accusé du même crime, et croyant de ne devoir pas attendre la foudre, je fus allé à Rome. Deux ans après, le conseil de dix m'a condamné par contumace à un bannissement perpetuel. On peut souffrir cette peine avec patience quand on a de quoi vivre, et mon necessaire ne m'auroit pas manqué si mon beau frere qui s'est emparé de ~~bien~~ mon bien n'eut pas pensé à profiter de mon malheur pour se l'approprier. Un procureur à Rome reçut ordre de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

412 me payer deux paules par jour, si je voulois passer un acte par le
quel je les assurerois de ne former jamais des pretentions ulterieu:
res. A cette condition injuste j'ai refusé les deux paules, et j'ai qui:
té Rome pour venir ici me faire hermite. C'est le metier
que je fais depuis deux ans, et je n'en puis plus, car la misere
fue. Celui qui la brave ne peut etre qu'un malheureux qui ne
l'a jamais experimentée — Retourner à Rome. Je crois qu'a:
vec deux paules par jour vous pouvez encore vivre — Je veux
mourir plutot qu'avoir ce dementi.

Je l'ai plaint, je lui ai donné un cequin, et je lui ai dit
que tant que je resterai à Naples il pouvoit venir manger
tous les jours à l'auberge où j'étois, et j'ai cru de le voir par:
tir content; mais voici la nouveauté de tout Naples le len:
demain matin. Mon domestique de louage me dit en
entrant dans ma chambre que l'hermite auquel j'avois
fait donner à manger deux jours, étoit exposé tout nu
sur la porte d'une auberge dans la rue de Tolede. L'hote
l'avoit trouvé mort perdu dans la chambre où il couchoit, et
en ayant d'abord informé le magistrat, on lui avoit ordonné
de l'exposer au public pour savoir qui c'étoit. Je m'habille
vite pour aller voir ce spectacle. Je vois le malheureux
qui s'étoit etranglé qui servoit premis les spectateurs. Sa tete etoit
noire et livide, et ses bouses etoient enflées qu'il paroissoit a:
voir une tres grosse hernie. Je vais parler à l'hote, qui me dit
que depuis deux jours il avoit tres bien soupé, et mieux lui en
le payant d'avance, comme c'étoit l'usage avec tous les gueux.
Il me mena dans la chambre où il s'étoit executé il ne la:
voit pas à quelle heure ayant laissée ~~sa laissant~~ la porte ouverte. Il a:
voit donné son panier au magistrat, et toute sa guenille, et
il lui tardoit qu'on vint à prendre son corps pour aller l'enterrer

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

à la voirie. Je voit par terre un papier écrit je le ramasse, et je lis mon nom à la tete de huit à dix autres entre les quels celui du comte Medini aussi. Après nous avoir donné le beaux titre de ses bienfaicteurs il nous rend compte que la vie lui etant devenue à charge il avoit cru de devoir s'en delivrer, et de meriter notre approbation. Pour nous recompenser du bien que nous lui avions fait il nous donnoit cinq numeros. J'ai remis ce papier à l'Hote qui le requt comme un tresor. La mort de cet homme fut fit du bien à la Loterie de Naples. Tous les amateurs de la Loterie jouerent sur les cinq numeros, dont il n'en est pas sorti un seul; mais l'experience n'a jamais eu la force de dissiper la superstition. Cinq homme écrits par un homme qui s'attendoit un quart d'heure après devoient absolument être les mêmes qui sortiroient au premier tirage.

J'entre dans un caffé pour dejeuner, et j'entens un particulier qui raisonnoit sur le raisonnement d'un suicide qui determiné à mourir choisissoit le moyen de se pendre, il pretendoit que c'étoit une mort delicieuse, et la grande preuve qu'il alleguoit etoit que tout pendu dans son moment extreme avoit le membre en erection, et ejaculoit la preuve. En sortant de ce caffé, j'ai enfin saisi par la main un voleur de mouchoirs dans le moment même qu'il tiroit le mien de ma poche. En moins d'un mois on m'avoit volé au moins vingt mouchoirs. Une quantité de voleurs à Naple ne vit que de ce metier là, et leur adresse est admirable. J'abord que le fripon se vit pris il me pria de ne faire aucun bruit en m'assurant qu'il alloit me rendre tous les mouchoirs qu'

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

414

414 il m'avoit volé, et il m'avoue qu'il m'en a volé cent à huit — Je m'en a volé vingt, et plus — Moi par ; mais quelqu'un de mes camarades. Venez avec moi, et vous les trouverez peut être tous, et celui qui les a vous les vendra à très bon marché — Et ce coin ? — Au large du château ; mais laissez moi car on nous regarde.

Le coquin me conduit à une mauvaise auberge à dix pas de la maison de Callimene, et une minute après il me fait entrer dans une chambre où un homme très alerte me demande s'il étoit vrai que je voulois acheter des objets marchandises. Apprenant que je voulois acheter des mouchoirs il en ouvrit un armoire qui avoit l'air d'une porte, et il m'en montra au moins deux cent entre lesquels j'ai trouvé dix à douze des miens que j'ai acheté pour dix fois moins de ce qu'ils valoient. Dans les jours suivans j'en ai acheté plusieurs autres ne me trouvant retenu par aucun scrupule malgré la certitude que j'avois que tout ce que j'achetois étoit volé. Le même Lorette marchand napolitain après m'avoir bien connu, et reputé incapable de le trahir me confia deux ou trois jours avant mon départ de Naples, que si je voulois acheter pour dix à douze mille ducats de marchandises j'en gagnerois trente mille en les vendant à Rome ou ailleurs — Quelles sont ces marchandises ? — Des montres, des tabatières, et des bagues que je n'ose pas vendre ici, car tout cela est volé — Et vous ne craignez pas ? — Je n'ai pas beaucoup à craindre ; mais je ne me confie pas à tout le monde.

Je l'ai remercié, et je n'ai pas voulu voir ses bijoux : j'en même avois peur de ne pas pouvoir resister à la tentation d'acheter pour dix

ce qui valoit cinquante. Je me serois exposé au risque de trouver quelque part le propriétaire de l'effet que j'aurois acheté. ~~Heureusement il n'en fut rien~~

De retour à l'auberge j'ai trouvé nouvellement arrivés des étrangers que je connoissois. Bertoldi étoit arrivé de Breda avec deux jeunes saxons aux quels il servoit de gouverneur. Ces jeunes seigneurs etoient beaux, riches, et avoient tout l'air d'aimer les plaisirs. Bertoldi étoit une connoissance de vingt cinq ans. Il avoit joué l'Arlequin dans la comedie italienne que le Roi de Pologne tenoit à son service, et après sa mort on l'avoit fait conseiller de comission pour ce qui regardoit l'opera bouffon qui étoit du gout de l'Electrice douairiere grande musicienne. Ils furent logés près de moi, et nous liames d'abord étroite connoissance.

Les autres étrangers qui étoient arrivés dans la même heure avec beaucoup de gens à leur suite étoient Miss Chudleigh devenue duchesse de Kingston avec un Lord, et un chevalier, dont le nom est echapé de ma memoire. La dame me reconut d'abord, et n'hesita pas un seul moment à agréer la cour que je me mis proposé de lui faire: une heure après M. Hamilton vint la voir, et je fus enchanté de faire sa connoissance. Nous dinames tous ensemble. M. Hamilton étoit un homme de genie: on m'a dit qu'il s'est marié actuellement avec une fille qui eut le talent de le rendre amoureux. Le malheur arrive souvent aux hommes qui savent s'en garder dans toute leur vie: l'age affoiblit le coeurs egalement que l'esprit. Celle de se marier est toujours une sottise, mais lorqu'un homme la fait étant acheminé à la vieillesse elle est mortelle. La femme qui le prouve ne peut avoir pour lui que des complaisances, qu'il paye ne peut avoir pour lui que des complaisances, qu'il paye

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

de la propre vie qu'à coup sûr il abrège, et si par hazard cette femme
est amoureuse de lui il se trouve à une condition encore plus mau
vaise. Il doit mourir en deux ou trois ans. Il y a sept ans que j'ai
manqué de faire cette sottise à Vienne où quand me servait Apollo.

Après dîner, j'ai presenté à ~~Mr~~ la Duchesse de Kingston les deux
saxons qui lui donnerent de nouvelles de l'Electrice douairiere de
Saxe qu'elle aimoit beaucoup. Nous allames tous à la comedie.
Le hazard fit, que madame Coudar se trouva dans la loge près
de la notre: monsieur Hamilton divertit la Duchesse en lui nar:
rant l'histoire de cette belle irlandaise. La Duchesse ne mon:
tra aucune envie de faire connoissance avec elle.

Après souper elle fit une partie de Quinze, elle les deux an:
glois, et les deux saxons: le jeux étant petit la perte fut mediocre,
les saxons furent victorieux: je me suis determiné à jouer un
autre jour. Le lendemain nous allames tous dîner chez le prince
de Francavilla, qui donna un repas magnifique, et vers le
soir il nous conduisit à un petit bain qu'il avoit au bord de
la mer, où il nous fit voir une merveille. Un pretre se je:
ta tout nu dans l'eau, et nagea en regorgeant de tems en
tems sans pouvoir se submerger. Il n'employoit pour cela
aucun artifice. Nous dûmes decider que cela ne pouvoit de:
river que de son organization interieure. Après cela le prince
donna à Miledi un spectacle tres agreable. Il fit nager tous ses
devant elle tous ses pages, garçons charmans de quinze, seize,
et dix sept ans, qui étoient tous mignons de cet aimable prince,
qui par nature preferoit le sexe masculin au feminin. Les
anglois demanderent au prince s'il leur donneroit le même
spectacle en faisant nager des filles, et il le leur promit pour
le lendemain dans une maison qu'il avoit vers Portici dans un
etang qu'il avoit au jardin.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Bd XI

241

1770

("Nous étions à la moitié d'Aoust", page 446)

( "à la moitié de Septembre" : 462)

Chap. X

(Original Tome IX chap. XIV)

pages 417 à 462

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

a. 1770

## Chapitre XIV

Mes amours avec Calisnene, mon voyage à Sorento, Medini, Gondar, Miss Chudleigh, le marquis de la Palisse, Gaetano, le fils de la Corvelli, Anecdote de Sans Gaudar. Les florentins servis par le Roi. Mon heureux voyage à Salerne; mon retour à Naples, et mon depart, mon arrivée à Rome.

Le prince de Francavilla étoit un riche epicurien magnifique rempli d'esprit, dont la devise favorite, et favori étoit la favorite. En Espagne il étoit en faveur, mais le roi avoit cru de devoir ~~de~~ le laisser vivre à Naples, parcequ'il prevoyoit qu'il auroit pu facilement initier dans les gouts antiques les princes d'Asturias, et les freres. Dans l'agrement de son lendemain il nous fit trouver à son petit palais son petit lac animé par dix ou douze jeunes grecques qui nagerent à notre presence jusqu'au soir: Miss Chudleigh avec deux ou trois dames trouverent ce plaisir ennuyeux autant qu'elles avoient trouvé delicieux celui de la veille. Cette compagnie d'anglois, et les deux saisons ne m'empechoient pas d'aller voir deux fois par jour ma chere Calisnene, dont plus elle me faisoit languir, plus je devenois amoureux. Agate, que je voyois tous les jours, étoit à part de ma flamme; et auroit bien voulu trouver le moyen de me faire venir à bout de mes desirs; mais sa dignité ne lui permettoit pas d'agir à decouvert: elle me promit de la mettre de la partie un jour que nous devions aller voir Sorjento, et où j'aurois pu avancer facilement chemin dans la nuit que nous aurions dû passer dans ce charmant paï. Mais avant de faire cette partie avec Agate, Monsieur Hamilton l'arrangea avec la Duchesse de Kingston, et s'agissant d'un pique-nique je lui ai fait ma cour en me mettant dans la société avec les deux saisons, et un charmant abbé Fabiani avec lequel j'ai fait dans la suite à Rome une plus intime connoissance. Nous partimes

de Naples à quatre heures du matin dans une felouque à douze ra=
mes, et à neuf heures nous arrivames à Sorriento. Nous étions en
nombre de quinze, tous animés par la gayeté, et tous transportés
du plaisir que nous offroit cet endroit qui nous representoit un
vrai paradis terrestre. Monsieur Hamilton nous conduisit tous
dans un jardin qui appartenoit au duc de Serra Caprida, et qui
par Lazard y étoit alors avec la duchesse son epouse dame pïe=
montoise, Belle alors comme un astre, et amoureuse de son mari.

Le duc étoit relegué là avec elle depuis deux mois pour
avoir paru à la promenade publique avec un equipage,
et des livrées trop magnifiques: le ministre Tanucci avoit
fait sentir au roi qu'il falloit punir ce seigneur qui violant
les loix somptuaires avoit donné un fort mauvais exemple,
et le roi, qui n'avoit pas encore appris à s'opposer à la volonté
de Tanucci avoit exilé le comple en lui donnant la plus de=
licieuse prison de tout son royaume; mais parceque le plus
delicieux endroit du monde deplaire il suffit qu'on soit condam=
né à y habiter. Le duc, et la belle femme s'y ennuyoient
à la mort. En voyant le Ch.r Hamilton à la tete d'une nom=
breuse compagnie ils respirerent, et ils quitterent la triste.
Un abbé Bettoni que j'avois connu neuf ans auparavant
chez le defunct duc de Mattalone vint chez le duc, et fut en=
chanté de me voir. Il étoit gentilhomme brescian, et il avoit
choisi Sorrento pour la demeure perpetuelle. Avec trois
mille ecus de rente il vivoit là dans l'opulence jouissant de
tous les dons que Bacchus, Ceres, et Venus pouvoient lui
faire. Il ne pouvoit desirer rien obtenir ni desirer d'avantage
de ce que la nature lui offroit à Sorrento: il étoit content, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

il se moquoit des philosophes qui disoient que l'homme ne pouvoit pas l'être ayant une fortune mediocre, mais suffisante, point d'ambition, et la parfaite santé. Ce qui me fit de la peine fut de voir avec lui le comte Medini, qui après la scene qui étoit arrivée chez Landau ne pouvoit être que mon ennemi. Nous nous saluames à peine. A table nous fumes vingt deux ou vingt quatre, et nous fimes chere exquise sans avoir besoin de la science d'un cuisinier, dont l'art ne connoit qu'à ceux à qui la nature ce qui ne le reçoit pas sans son art. Tout à Sorrento est exquis, herbages, laitages, viandes, oeufs, et jusqu'à la farine qui donne au pain, et à toutes les pates un gout delicat qu'on n'y trouve nulle autre part. Nous passames l'après diner à nous promener dans des villages, dont les avenues étoient plus belles que celles de tous les jardins de l'Europe, et de l'Asie.

Dans la maison de l'abbé Bettoni nous trouvames des glaces au citron, au chocolat, au café, et des fromages à la creme dont rien ne pouvoit être imaginé de plus delicat. Naples excelle dans ce genre, et l'abbé Bettoni étoit bien servi. Il avoit à son service cinq ou six jeunes paysannes toutes jolies habillées si proprement qu'elles n'avoient en rien l'air de servantes. Leur beauté m'étonna, et quand je lui en demandai de la part si c'étoit son serail il me repondit que cela pouvoit être; mais que la jalousie y étoit exclue; et qu'il ne tenoit qu'à moi d'en faire l'experience allant passer chez lui quelques jours. Je regardois cette homme heureux; mais en soupirant, car il avoit au moins douze ans plus que moi. Son bonheur ne pouvoit pas durer encore longtems.

Vers le soir nous retournames chez Serra Capriola, ou on avoit preparé un souper de fruits de mer de dix à douze différentes especes. ~~Nous ensames de n'avoir~~ L'air de Toscane ne laisse jamais rien apprêter aux gens qui y habitent. Après souper la duchesse anglaise desira de jouer à Pharaon; l'abbé Bettoni, qui connoissoit Medini pour joueur de profession, lui proposa de faire la banque; mais Medini s'en dispensa disant qu'il n'avoit pas assez d'argent. Il falloit pourtant contenter la duchesse, et je me mis offert. On porta des cartes, j'ai vidé ma bourse sur la table, où j'avois tout ce que je possedois, et qui n'alloit pas au delà de quatre cent onces. Chacun tira de l'or de sa poche, et prit des billets. Un valet demanda des marques, je l'ai prié de me dispenser de tenir sur la parole; et on me lui donna cinquante ducats. Medini me demanda si je voulois l'interesser à ma banque, et je lui ai repondu que ne voulant pas compter mon argent cela ne pouvoit pas se faire. J'ai ~~joué~~ taillé jusqu'à une heure après minuit, et je n'ai quitté que parceque je n'avois plus que trente à quarante onces: les deux duchesses, et presque tous les autres pontes furent heureux excepté un ch.r Rosbury qui en sortant mettoit un bien d'or des billets de banque de Londres. Je les ai mis dans ma poche sans les examiner tandis que toute la compagnie contente me remercioit de la complaisance que j'avois eu. Medini me remercioit de la complaisance que j'avois eu. J'ai examiné dans ma chambre les billets on a joua par. J'ai examiné dans ma chambre les billets on a gain, et j'ai trouvé quatrecent cinquante livres sterling, qui étoient à peu près le double de ce que j'avois perdu. Je me mis couché fort content de ma journée, determiné à ne rendre compte à personne de la somme que j'avois gagné.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

La Duchesse de Kinston ayant ~~La duchesse en allant se coucher avoit~~ dit que nous partirions
Madame
à neuf heures, ~~la Duchesse~~ de Serra Capride ~~l'avoit priée~~ la prie de
prendre du caffé avant de monter en Calesche. Après le dejeu:
nous Bettoni, et Medini arrivèrent, et ce dernier demanda
à M. Hamilton s'il seroit de trop retournant à Naples avec
l'anglois lui répondit qu'il lui feroit honneur
nous, ~~ce qu'il lui accorda sans aucune difficulté~~. A deux heures nous
arrivames à notre auberge, où voulant entrer dans ma cham:
bre je fus surpris de voir dans l'antichambre une jeune dame
qui m'approchant d'un air triste me demande si je la connoissois.
Elle étoit si changée qu'elle n'avoit pas tort de me faire cette deman:
de, mais je n'ai pas eu de peine à la reconnoitre. C'étoit l'aimée
des cinq roues Hanoveriennes que j'avois aimée à Londres, et qui
s'étoit enallée avec le marquis de la Petina. Je veux croire
que le Lecteur se souvient de toute cette histoire. La curiosité
devient egale à ma surprise, je la fais entrer, en ordonnant
en même tems mon dîner. Elle me dit que si j'étois seul elle
dineroit volontiers avec moi, et j'ordonne pour deux.

Son histoire ne fut pas longue. Elle étoit arrivée à Naples
avec ~~le~~ le marquis, que sa mere n'avoit pas voulu voir.
Il s'étoit logé avec elle dans un mauvais cabaret, ou il lui
avoit vendu tout ce qu'elle avoit, et deux ou trois mois après
on l'avoit mis dans les prisons de la Vicarie pour sept à
huit differens crimes de faux. Elle s'entretenoit en prison
depuis sept ans, et n'en pouvant plus, ~~elle~~ et ayant appris
du marquis même que j'étois à Naples, elle venoit me prier
non pas de la secourir en lui donnant de l'argent, comme
le marquis le devoit, mais de s'intéresser pour elle en faisant

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

4/12 222.

La duchesse de Kinton de la prendre à son service pour la reconduire en Allemagne — Chez vous femme du marquis? — Non — Comment avez vous pu l'entretenir sept ans? — J'ai eu des amans. Imaginez vous cent histoires, et elles seront toutes vraies. Pouvez vous me faire parler à la duchesse? — De la premiere = Dites, et je vous avertis que je ne lui dirai que la verité — Fort bien, et moi aussi. Je vais de quel caractere elle est. — Venez demain.

Vers les six heures je suis allé chez M. Hamilton pour savoir comment je pourrois recompter le papier anglois que j'avois gagné la veille, et il me l'recompta lui meme au cours de change courant. Avant souper j'ai parlé à Miss Edgeworth de l'Hermaphrodite, et en revenant de ces cinq filles elle me dit qu'elle devoit la connoitre, puisqu'elle avoit été chez elle avec la voeur pour lui demander sa protection. Elle me dit qu'elle vouloit lui parler, et qu'après elle se determineroit. De la lui ai donc presentée le lendemain, et j'ai mené seule avec elle. La suite de cette entrevue fut qu'elle la prit à la place d'une femme de chambre romaine qu'elle renvoya, et qu'elle la conduisit à Rome huit jours après, et dans l'hiver elle partit avec elle pour se rendre en Angleterre. Je n'ai jamais vu ce qu'elle est devenue.

Trois deux ou trois jours après son depart de Naples je n'ai pu me refuser à l'instance que Petina me fit dans une Lettre très tendre écrite d'aller la voir dans les prisons de la Vicarie où il etoit. De l'ai trouvé avec un jeune homme qui ayant la meme physionomie, j'ai d'abord reconnu pour son frere; mais malgré la ressemblance frappante l'aîné etoit laid, et

le cadet étoit joli. Entre la beauté, et la laideur il n'y a souvent qu'un point presqu'imperceptible. Cette visite, à laquelle la curiosité avoit plus de part que le sentiment, ne m'amena pas; j'ai dû souffrir une narration très longue, et fort ennuyeuse de tous ses malheurs, et de tous les torts par qu'il avoit fait pour se voir reduit dans une prison, d'où il n'espéroit de sortir qu'à la mort de sa mere, qu'il appelloit son plus cruel ennemi, et qui n'avoit que cinquante ans. Il crut de devoir se plaindre de moi, qui m'étois interessé à faire partir de Naples celle sans laquelle il seroit mort de faim, car il n'avoit que deux carlins par jour qui ne suffisoient pas à calmer sa faim. Son frere lui par jour qui ne suffisoient pas à calmer sa faim. Son frere étoit en prison avec lui depuis deux ans à cause de son bon coeur. Il l'avoit persuadé à mettre en cours des billets de banque qu'il avoit falsifié; on les avoient connus, on avoit su qu'ils venoient de lui, et on l'avoit mis en prison: on l'auroit pendu, si la mere n'avoit pas payé; mais à la requisition de la même mere on le tenoit en prison, où il n'avoit, comme lui, que deux carlins par jour.

Ce qui m'étonna à la fin de l'histoire fut une proposition qu'il me fit sans croire de m'insulter. Il m'assura qu'il pouvoit contrefaire la signature des ministres Tanucci, et de Marco, et moyennant cela il vouloit me persuader à aller à Palerme avec des papiers qu'il me donneroit, où je n'aurois besoin que de rester trois jours pour recevoir cent mille ducats. Il vouloit avoir en moi toute la confiance, me donner les papiers, et les instructions necessaires, sûr qu'à mon retour à Naples je lui donnerois cinq mille ducats avec les quels il payeroit ses dettes, et il sortiroit de là malgré sa mere.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

J'aurois eu tort de prendre la confiance en mauvaise part, et de chercher querele à ce malheureux de ce qu'il m'offroit en me faisant une proposition qu'il ne pouvoit me faire qu'en me supposant voleur; car etant lui meme fripon, et connoissant il procedoit avec moi d'egal à egal. Il croyoit même de me faire de l'honneur, et de me donner une marque de la plus grande consideration. Je l'ai donc remercié en lui disant que devant aller à Rome je n'avois pas la dessein d'aller à Palerme. Il finit par me demander quelque secours, mais je n'ai pas trouvé une raison suffisante pour lui donner un seul carlin. Je suis parti en lui disant de changer de système ou de se disposer à mourir pendu. Mon conseil l'a fait rire; mais son frere cadet en fut frappé, je l'ai vu pâlir, et un moment après devenir tout enflammé.

Au bas de l'escalier un officier de cette prison me dit qu'un prisonnier desiroit de me parler — Qui est il? — Il est votre parent, et il s'appelle Gaetano.

Mon parent, et Gaetano, j'ai cru que c'étoit mon frere l'abbé, qui par quelque evenement extraordinaire pouvoit être en prison à Naples. Je monte avec cet homme au second étage, et je vois dix huit à vingt malheureux allis par terre, qui chantoient en chœur des chansons licencieuses. Dans les prisons, et aux galeres la gayeté et la souplesse de la misere, et du desespoir: la nature se procure ce soulagement par l'instinct qui la force à se conserver. Je vois un de ces malheureux qui me vient au devant, et qui me reconnoit un compere s'avance pour m'embrasser.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Je recule sans Leiter, il le nomme, et je le reconnois pour ce même Gaetano, qui douze ans auparavant avoit epousé à Paris sous mes auspices comme comme la jolie femme que j'ai aidé après à sortir de ler mains. Je crois que le Lecteur i'en souviendra — Je suis faché de vous revoir ici. En quoi puis-je vous être utile? — Je me payerai comt ecrit à peu près que vous me devez de plusieurs marchandises que vous avez achetés de moi à Paris.

La chose étant très fausse, je lui tourne le dos en lui disant qu'approchement la prison l'avoit fait devenir fou. Je descens, et je m'informe au concierge de la prison, et j'apprens qu'il étoit detenu pour tout le reste de ses jours, et qu'il n'étoit echappé à la proscription qu'à cause d'un defaut dans la procedure criminelle, parce qu'à cause d'un defaut dans la procedure criminelle, qui devoit l'y faire condamner. Mais a qui me suis-je adressé? un avocat qui vint chez moi l'après dîner me demander comt ecrit que je devois à Gaetano, en me montrant, pour me prouver que je le lui devois réellement, un gros livre grossierement relié, dans lequel mon nom étoit écrit en dix ou douze dates différentes en qualité de débiteur pour telle, et telle marchandises qu'il m'avoit vendu à Paris, et que je n'avois pas payées. Je repons à l'avocat que je ne devois rien à ce coquin, et que mon nom écrit par lui ne prouvoit rien — Vous vous trompez, monsieur, cela prouve beaucoup, et la justice de ce pays est beaucoup favorable aux pauvres prisonniers creanciers. Je suis leur avocat, et je vous avertis, que si vous ne payez pas, ou si vous ne vous accommodez aujourd'hui, je vous ferai citer demain.

Je me recule, et je lui demande son nom qu'il écrit lui même: puis je lui dis de s'en aller en l'assurant que j'accommoderois tout en moins de vingt quatre heures. Je suis d'abord allé chez Agatha, dont le mari a bien ri, quand je lui ai conté tout ce que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

l'avocat m'avoit dit. Il me fit d'abord signer une procuration par laquelle en qualité de mon procureur il se rendoit caution de ma personne en toute affaire; et après cela il fit signifier au Pasquetta coquin qui m'avoit menacé une citation qu'il n'avoit plus à faire qu'à lui. Par là toute cette affaire fut finie. La canaille des Pasquetta de Naples est très dangereuse, car les tribunaux par lesquels ils abusent des loix sont insondables principale- ment lorsqu'ils ont à faire à des étrangers.

Le Ch.r Roburi étant resté à Naples j'étois fourré avec tous les anglois qui arrivoient. Ils venoient tous se loger aux crociellis, nous fesions souvent des parties de plaisir avec les deux saxons, et je me divertissois très bien; mais malgré cela je serois parti après la foire, si l'amour de Calimene ne m'avoit pas retenu. Je la voyois tous les jours, je lui fesois des cadeaux, mais elle ne m'accordoit que des fort petits soulagemens. La foire allait se fermer, et Agathe arrangea la partie de Sorrente, comme elle me l'avoit promis, en choisissant trois jours de vacance pour que son mari put profiter du plaisir sans faire aucun tort à ses affaires. Agathe pria son mari d'inviter une femme qu'il avoit aimée avant qu'il l'épouse, son mari invita à son tour Di Pascal Cattila, et on fut complaisant ci à ci de part et d'autre. Nous étions ainsi trois hommes avec trois femmes que nous allions, et le frais de la partie devoit être divisé en trois portions égales; l'avocat mari d'Agathe devoit avoir la direction de tout. Mais avant le jour fixé pour notre départ, j'ai eu avec ma grande surprise Joseph fils de la Corneli paroître devant mes yeux tout comme il m'avoit rencontré en Italie, comme il y attendoit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Par quelle aventure, lui dis-je, êtes vous à Naples, et avec qui
êtes vous? J'y suis tout seul. J'avois envie de voir toute l'Italie,
et ma mere m'a donné cette satisfaction. J'ai vu Turin, Mi-
lan, Genes, Venise, Bologne, Florence, Rome, et me voilà à
Naples. Quand j'aurai vu ici tout ce qu'il y a à voir je retour-
nerai à Rome, et de là j'irai voir Lorette, puis Parme, Mo-
dene, Ferrare, Mantoue, la Suisse, l'Allemagne, les pais bas,
et Hollande où je m'embarquerai pour retourner chez nous.
— Et en combien de tems aurez vous fait ce beau voyage?
— En six mois — Vous retournerez à Londres en état de
rendre compte de tout ce qui est digne d'être remarqué dans
toute cette belle partie de l'Europe que vous aurez visité
— J'espere de connoitre Monsr, qu'elle n'aura pas
jetté en l'air l'argent que ce voyage lui coute — Combien
croyez vous qu'il lui coutera? — Les cent guinées qu'elle
m'a donné; et pas d'avantage — Comment! Vous au-
rez reçu six mois en faisant ce grand tour, et vous n'au-
rez depensé que cent guinées? C'est incroyable — Quand on
veut se donner la peine d'epargner on peut depenser encor
moins — Cela peut être. Et quels pais vous recommandé
dans les beaux pais dont vous etes actuellement grand con-
noisseur? — A personne. J'ai un passeport anglois, et je
laisse qu'on me croye anglois par tout où je vais — Vous ne
craignez pas la mauvaise compagnie? — Je ne la laisse pas
approcher de moi, et je ne l'approche pas. Je ne m'ouvre à
personne; quand on me parle je ne reponds que par monosyl-
labes, je ne mange, et je ne me loge qu'après être veillé d'accord,
et je ne voyage que dans les voitures publiques, où les prix des
places sont fixes — Ici en attendant vous ferez economie, car

je vous defrayerai de tout, et je vous donnerai un excellent Cicéron, dont vous avez absolument besoin — Vous me pardonnerez si je n'accepterai rien. J'ai juré à Maman sur mon honneur de n'accepter rien de personne — Vous sentez que je dois faire exception — Point d'exception. J'ai des parents à Venise que j'ai vu, et le serment que j'ai fait à Maman n'a empêché de recevoir un dîner. Quand j'ai promis je n'ai jamais manqué à ma parole.

Je connoissois un fanatisme sur cet article là, et je n'ai pas voulu insister. Joseph avoit cinq ou six ans; il étoit fort petit, et joli, et on l'auroit pris pour une fille, s'il n'eut pas eu soin de se laisser croître la barbe jusqu'au plus bas des joues. Malgré que toute l'extravagance de ce voyage fût evidente, j'ai cependant dû y admirer quelque chose. Etant curieux de savoir comment les affaires de la mere alloient, et ce que ma fille etoit devenue, il me dit tout ce qu'il savoit sans le moindre mensonge. Sa mere étoit endettée plus que jamais, ses creanciers la faisoient mettre en prison cinq ou six fois par an, elle sortoit trouvant toujours des cautions, ou faisant des nouveaux arrangemens avec ses creanciers, que devoient la faire sortir pour lui laisser le moyen de les payer en partie moyennant les bals, et les fêtes qu'elle donnoit, et qu'elle n'auroit pas pu donner restant en prison. Sa fille qui devoit alors dix sept ~~seize~~ ans étoit jolie, remplie de talens, et jouissoit de la protection, et de l'estime de toutes les premieres dames de Londres. Elle donnoit des concerts, toujours demeurant avec sa mere, qui la mortifioit tous les jours, et pour des bagatelles de rien, qui faisoient verser des larmes à la pauvre Sophie. Je lui ai demandé avec qui il l'ajissoit de la mener quand sa mere l'a retirée

de la pension où je l'avois mise; et il me repondit qu'il n'avoit jamais entendu parler de cela — Etes vous employé? — Point du tout. Ma mere veut tous les ans m'envoyer aux Indes dans un vaisseau chargé de marchandises qui m'appartiendront, et pour là elle pretend que je jetterai les fondemens de la plus grande fortune; mais cela n'arrivera jamais, car pour avoir les marchandises il faut de l'argent, et ma mere n'a que des dettes.

Malgré son revirement, je l'ai persuadé à se laisser servir de Cicéron par mon domestique. Depuis huit jours il a toujours, et il voulut partir: tout ce que je lui ai dit pour le faire rester huit à dix jours de plus fut inutile. Il m'écrivit de Rome qu'il avoit oublié dans sa chambre six chemises qui devoient etre dans un tiroir de la comode, et sa redingotte: il me prioit de les recouvrer, et de lui porter tout cela à Rome sans me dire où il logeoit. C'étoit un etourdi, et malgré cela il voyageoit sûr de lui même la moitié de l'Europe, et moyennant trois ou quatre mauvaises fortunes il devoit commencer il ne lui arrivoit pas de malheurs.

J'ai eu une visite inattendue de Goudar, qui sachant de quel calibre étoit la compagnie dans laquelle j'étois tombé, venoit me prier de lui donner a diner avec sa femme, et d'inviter à ce même diner les Saxons, et les anglois avec les quels il savoit que je faisois des parties de plaisir sans jouer. Il disoit que c'étoit un dommage de ne pas faire jouer ces gens là, car ils étoient nés, et faits pour perdre. Admirateur des sentimens qu'ils lui inspiroient, je lui ai promis de lui faire le plaisir, bien entendu qu'on ne joueroit pas chez moi, car je ne voulois pas m'exposer à des malheurs. Il me me demandoit que cela, étant sûr que sa femme les attireroit tous chez elle, où il pouvoit jouer, me disoit il, sans rien craindre.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

430 J'ai fixé le jour de ce dîner à mon retour de Sorento, où nous devions aller le lendemain.

Cette partie de Sorento fut le dernier véritable bonheur que j'ai goûté dans ma vie. L'avocat nous mena dans une maison où nous fumes logés avec toutes les commodités que nous pouvions désirer. Nous avions quatre chambres dont une étoit occupée par Agathe, et son mari; une autre par Catherine, et l'amie de l'avocat femme très aimable malgré que sur son retour, et les deux autres par D. Pascal Calila, et moi. Nous fimes des visites au duc de Serra Capriola, et à l'Abbé Bertoni sans avoir voulu accepter ni dîners, ni soupers. Après souper nous nous couchions de bonne heure, et nous nous levions le matin allant tous nous promener l'avocat avec son amie d'un côté; D. Pascal avec Agathe d'un autre, et moi avec Catherine d'un autre. A midi nous étions tous à la maison pour dîner toujours délicieusement, et après dîner, en laissant que l'avocat fasse la sieste, D. Pasquale alloit se promener avec Agathe, et l'amie de son mari, et Catherine venoit avec moi dans des allées couvertes, où le Soleil alors brulant ne pouvoit y pénétrer avec la moindre de ses rayons. Ce fut là que Catherine couronna ma flamme, après avoir combattu contre elle même deux jours de suite. Le troisième jour à cinq heures du matin à la présence d'Apollon qui sortoit de l'Horizon, ainsi l'un près de l'autre nous L'herbe, nous abandonnames à nos désirs. Catherine ne se lassa critia ni à l'interêt, ni à la reconnoissance, car je ne lui avois donné que des bagatelles, mais à l'amour, et je n'ai pas pu à moi d'avoir douter: elle se donna, et elle fut fachée différé si long tems à me faire ce cadeau. Avant midi nous changeames trois fois d'autel, et nous passames tout l'après dîner

en allant par tout nous promenant, et ferant halte d'abord que la moindre étincelle de feu se feroit sentir pour nous faire naitre l'envie de l'eteindre.

Le quatrième jour, le vent étant trop fort, nous retournasse à Naples dans trois caleches. Calimene m'a persuadé à raconter à la Tante tout ce qui étoit arrivé entre nous pour nous procurer par là le plaisir de passer ensemble quelques nuits en pleine liberté. Convaincu que je devois en agir ainsi, et n'ay que la Tante n'y trouveroit rien à redire moyennant un arrangement au quel j'avois deja pensé, je lui ai confié ma pièce, et après je l'ai prie à part tête à tête. Calimene, lui ai-je dit, que comme vous savez, j'aime tendrement, a satisfait à tous mes desirs; mais je ne me sens pas entierement heureux par ce que je ne suis pas en état de faire sa fortune. Je peux cependant faire quelque chose pour elle sous votre direction en lui ferant tout son petit necessaire, dont il me semble qu'elle manque, et en lui donnant de quoi payer un maitre, qui lui montre à perfection l'art au quel elle se destine, jusqu'à ce qu'elle se trouve capable de representer sur le Théâtre. C'est donc à vous, ma chere Tante, à me dire, si vous avez des petites dettes, que je payerai pour vous mettre en état de tranquillité, et à lui faire faire tout le linge, dont elle peut avoir besoin, et les habits convenables à la faire paroitre egale à toutes les autres dans les compagnies qu'elle frequente.

Cette femme, dont le caractere étoit tres bon, fut enchantée de ma franchise, et elle me dit qu'elle me donneroit pour tout ce, dont Calimene avoit besoin, la premiere fois que j'irois chez elle: je lui ai dit que devant retourner à Rome dans peu de jours, je supposois avec Calimene tous les trois, et n'ayant eu aucune difficulté à m'accorder ce plaisir nous allames dans la chambre de la piece Calimene, qui fut charmée d'entendre nos dispositions.

4BR 432.052

J'ai commencé à souper, et à coucher avec elle le même jour, et à finir de me gagner sa tendresse ayant déjeuné pour la mettre à son aise environ six cent ducats de ce qu'il lui avoit acheté mon bonheur à très bon marché: Agathe à qui j'ai tout confié fut enchantée de me l'avoir procuré:

Deux ou trois jours après j'ai donné à dîner aux anglois, aux saxons, et à Bartoldi leur gouverneur avec Madame Goudar, qui vint avec Medini, ce qui me déplut beaucoup, car après le tour qu'il m'avoit joué je ne pouvois plus le souffrir; j'ai ce pendant dissimulé dans le moment attendant un mari avec lequel je me suis expliqué. Nous étions convenus que sa femme ne viendroit chez moi qu'avec lui. Ce maître fripon biaisa, et tenta de m'assurer que Medini étoit innocent sur l'enlevement de la banque; mais son eloquence fut vaine.

Notre dîner fut délicat, et gai, et la belle irlandaise brilla: Cette femme avoit tout pour plaire, jeunesse, beauté, grâces, esprit, gayeté, talent, et outre cela un air distingué. Monsieur de Bartolin mulâtre, grand amateur du beau sexe vint après dîner dans la salle où nous étions toute proche de l'appartement où il logeoit. Il y vint attiré par la douce voix de la belle Irlandaise, qui accompagnoit elle même. Ce riche seigneur en devint amoureux ce jour là. Ce fut lui, qui dix mois après m'a acheté mon bonheur pour la somme de cinq cent livres sterlings, dont Goudar eut sa part obtint ses fonctions moyennant cela.

Bartolin eut soin pour exécuter l'ordre qu'il reçut de partir de Naples avec sa femme en trois fois vingt quatre heures. Ce coup de foudre lui vint de la part de la reine, qui découvrit que le Roi avoit eu un entretien avec elle à Procida, et que cela pouvoit aller beaucoup plus loin. Elle surprit son royal époux vint de tout son cœur à la lecture d'un billet, et ne voulant pas le lui montrer. La curiosité de la Reine excitée la fit insister, et le Roi à la fin

fit ayant cedé, la reine lui te attendrai demain au même lieu, ad allora stessa con l'impazienza medesima che ha una vacca, che desidera l'avvicinamento del toro - La reine fit semblant de rire; mais de la propre autorité elle fit savoir au mari de la vache qu'il n'avoit que trois jours de tems pour aller vivre ailleurs. Son ordre fut exécuté. Monsieur de Bulonbin ne se revoit pas gueres à si bon marché.

Soudon invita toute la compagnie à souper à sa maison à Poitiers pour le lendemain, et le souper fut magnifique; mais lorsque le comte Medini s'assit à une grande table, et prit les cartes en main pour tailler au Pharaon devant un tas d'or qui pouvoit monter à cinq cent onces, personne ne se trouva de s'asseoir pour ponter. Madame Soudon voulut en vain distribuer des livrets: les anglois, et les saxons lui dirent qu'ils ponteroient si elle vouloit faire la banque elle même, ou me faire tailler à sa place, car ils craignoient tous la main trop heureuse du comte Medini. Ce fut Soudon alors qui osa me proposer de tailler en m'intéressant d'un quart; mais il me trouva inflexible. Je lui ai dit que j'aurois taillé en le prenant de moitié, et en faisant la banque de ma moitié en argent comptant, ~~et que lorsque j'aurois gagné, moi-même j'aurois~~ ~~dit, je crois ma complaisance diminuoit, chaque~~ ~~particulièrement d'avoir la complaisance qu'il me donne~~: dit. A cette réponse, Soudon parla à Medini, qui craignant de perdre l'occasion de faire un gros gain se contenta de se lever, de retirer son or, et de laisser celui qui appartenoit à Soudon. N'ayant donc ma bourse que deux cent onces, j'en ai pris deux cent autres de Soudon, et je me suis mis à la place que Medini avoit laissé vide. En moins de deux heures je fus de banque, et je suis allé tranquillement me coucher entre les bras de ma chere Calisene.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

#34 Réduit ainsi sans argent, je me suis déterminé le lendemain à soulager la conscience du mari d'Agathe, qui poursuivoit toujours de concert avec sa femme à me presser de reprendre les gages: Bleu, et tous les autres bijoux que je lui avois donné à Turin, et à Alexandrie. J'ai dit à Agathe que je n'avois jamais pu me déterminer à consentir à une pareille vilenie si la fortune ne m'eut pas maltraité. Lorsqu'elle donna cette nouvelle à son mari, il sortit de son cabinet pour venir à bras ouverts me remercier comme si j'avois fait la fortune. Je lui ai dit que j'accepterois la valeur de tout en espèces, et il s'en chargea. J'ai reçu le lendemain de ses propres mains l'équivallant de quinze mille livres de France, quinze cent ducats environ. Avec cet argent je me suis dégoté à partir pour Rome avec intention d'y passer huit mois; mais avant mon départ l'avocat voulut me donner un dîner dans une jolie maison qu'il avoit à Portici. Quel sujet de réflexions lorsque je me suis vu dans la même maison où vingt sept ans avant ce moment là j'avois fait une pareille fortune en surprenant l'honnête grec par la fausse augmentation de Mercure!

Le roi étoit alors à Portici avec toute la cour nous y allâmes, et nous fumes témoins d'un spectacle très extraordinaire, qui quoique risible, ne nous fit pas regretter notre peine. Le roi qui n'avoit alors que dix neuf ans se divertissoit avec la reine dans une grande sale à toutes sortes d'espiègleries. Il eut envie de se faire berner; c'est à dire de se faire sauter en l'air par le moyen d'une couverture tirée aux quatre coins par des bons bras, qui tous en même tems l'étendent. Mais le Roi après avoir fait tirer ses coutions, voulut aussi tirer à son

tour. Il commença par proposer ce jeu là à la reine, qui ne s'en defendit que par des eclats de rire, et le Roi n'invita pas avec les dames qui étoient là de jeune je crois qui allez accepterent. Les vieux courtisans, qui eurent peur de compromettre à la sourdine à mon grand regret, car j'aurois enchanté d'en voir plusieurs sautant en l'air, et entr'autres le prince de Saint-Nicandre qui l'avoit tres mal eleve: c'est à dire trop à la napolitaine, et en lui donnant ses propres préjugés. Le roi donc qui n'en devoit pas se voir reduit à proposer le beau jeu à ces jeunes seigneurs qui étoient là presens, et qui ambitionnoient peut-être cette marque de faveur de leur badin monarque. Je ne craignois pas cette distinction, car j'etois inconnu, et je n'etois pas assez grand seigneur pour la meriter.

Après donc qu'il fit sauter trois ou quatre qui firent de plus ou moins brillez leur courage, et eclater de rire la reine, les dames, et toute la compagnie, excepté à la napolitaine, qui n'est pas le rire sous cape de la cour d'Espagne, et même un peu de celle de France, et de toutes les cours où on étouffe l'envie ouvertement, et où tout honnête homme est perdu s'il ose se laisser voir faillir, il jetta les yeux sur deux jeunes seigneurs flamands nouvellement arrivés à Naples freres, ou cousins, qui étoient là avec leur gouverneur, qui n'avoit pu s'empêcher de rire avec ses chers eleves lorsqu'ils virent le balottement de la majesté, et de ses favoris.

Le Roi fut gracieusement s'approcha aux deux malheureux forcans bornés tous les deux, petits et laids, qui restoient étonnés à la proposition qui les invitoient à oter leur habit, et à se donner en spectacle à toute la sale. Dans le silence le plus profond tout le monde se tenoit attentif à la à l'eloquence du roi, qui en même tems qu'il les prenoit à se deshabiller, il leur faisoit entendre qu'ils auroient fort mauvaise grace à resister, puisque

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

436

s'il s'agissoit de la répugnance qu'ils pouvoient avoir à faire rire
il leur faisoit voir qu'ils ne pouvoient pas se trouver humiliés en
faisant ce dont il avoit donné lui même le premier exemple:
Leur gouverneur consolant, que le Roi n'auroit pas voulu en a:
voir le démenti, leur dit qu'ils devoient se prêter à l'honneur
que Sa Majesté leur faisoit, et pour lors les deux petits person:
nages contrefaits ôterent leurs habits, le silence cessa, et les
rires commencerent à la vision de leur structure, qui ne pré:
sentoit aux yeux des spectateurs qu'un corps bossu par devant
et par derriere monté sur des longues, maigres cuisses qui formoient trois
quarts de leur stature forçoient à rire sans aucun mena:
gement tous les assistans, et le grave gouverneur même qui
se fatiguoit à leur faire courage, et qui étoit honteux de voir
le plus agé des deux qui pleuroit. Le Roi l'animant qu'il ne
courroit aucun risque, le prit par la main et le mit au mi:
lieu de la converture, et pour l'honorer tant qu'il put, il
en prit lui même un pan.

Comment se tenir d'éclater en des ris à voyant ce corps mal com:
posé voler trois fois en l'air à la hauteur de dix à douze piéds.
Après i en être débarrassé il alla mettre son habit, et l'autre fois:
il se souvint à la même operation d'aller meilleure grace. Le
gouverneur, auquel le roi vouloit faire le même honneur, s'é:
toit esquivé, ce qui fit rire le monarque de tout son coeur.

Nous jouissions pourtant d'un spectacle qui valoit de l'or, de par:
quet Cattila, qui heureusement le Roi n'avoit pas apperçu, nous ren:
dra à table cinquante jolies choses de ce bon monarque, qui indi:
quoient toutes un excellent caractere, et un penchant invincible
à la gayeté au dépens de la sagesse gravité, et de la dignité qui
on attache à la royauté. Il nous dit que tous ceux qui l'appro:
choient étoient forcés à l'aimer, parce qu'il préferoit le plaisir de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

le voir traiter en ami, à la sensation orgueilleuse que le coeur peut ressentir en voyant le respect, et la crainte peintes sur la physionomie de tout un cercle. Il n'étoit jamais si affligé comme lorsque le ministre Romain l'obligeoit à être joyeux dans les cas où il devoit l'être, et qu'il n'étoit jamais si joyeux que quand il se voyoit maître de pouvoir faire grace: de sorte qu'on pouvoit le regarder comme l'heureux souverain que le poete peint si bien dans le dialogue — Qui pugnat ad penas principes ad pugnia velox
Quique dolet quoties cogitur esse ferox.

Il n'étoit ni Lettré, ni erudit, ni transporté par aucune sorte de litterature; mais il avoit un excellent rationaire, et il feroit la plus grande estime des hommes, qui avoient su se faire une reputation distinguée soit par leurs moeurs, soit par leurs connoissances. Il revoit le ministre de Mars, il conservoit le plus grand respect à la memoire de D. Lelio Caraffa des ducs de Matalone, et il avoit bien pouvu un jeune homme neveu de l'illustre Lettré Genovesi en considération de son oncle.

Le jeu de Hazard étant defendu, il surprit un jour les officiers de garde qui jouoient à Pharaon. Mais epouvantés voyant le Roi il voulurent cacher les cartes, et l'argent; mais il leur dit de ne pas se gener prenant seulement bien garde à ce que Romain ne parvint pas à être informé de leur hardiesse, en les assurant en même tems qu'il ne lui diroit rien. Le Roi, arrivé à peine à l'age de ~~[illegible]~~ quarante ans, saisit l'occasion de se faire aimer, et estimer de toute l'Italie, et d'une bonne partie de l'Allemagne, en donnant par tout des marques de son bon caractere, et de ses vertus. Son pere l'a tendrement aimé jusqu'à l'epoque où la bonne raison d'état l'obligea à resister aux ordres qu'il vouloit lui donner deferant aux volontés de ses mi-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

BB8 438 nistres. Ferdinand savoit que pour être fils du Roi d'Espagne il ne devoit pas moins être Roi des deux Siciles. Il savoit assez defferé à l'autorité que Tanucci a exercé dans le gouvernement. Quelques mois après la suppression des jesuites il écrivit à son pere une lettre dont le commencement étoit tres plaisant. Entre tout: Ter Les choses, lui ecrivoit il, que je ne comprens pas, quatre m' etonnent. La premiere est qu'on ne trouva pas Les jesuites coupables; la seconde que tous Les suites supprimés, et qu'on disoit si riches. La seconde que tous Les seculiers de mon royaume sont riches, malgré qu'ils ne doivent par Loi recevoir aucun salaire. La troisieme que toutes Les jeunes femmes qui ont un jeune mari deviennent une fois ou l'autre grosses, et que La mienne ne Le devient jamais; et La quatrieme que tout Le monde meurt au bout de sa carriere, excepté Tanucci qui vivra je crois jusqu'à La fin des siecles. Le Roi d'Espagne fesoit voir cette Lettre à l'Escurial à tous Les ministres qui l'entouroient pour Les convaincre que son fils roi de Naples avoit de l'esprit; et il avoit raison. Un homme ainsi qui ecrit sait sans art a de l'esprit.

Un ou deux jours après Le chevalier de Morosini agé de dix ans neveu du procurateur, et Lenitier unique de cette illustre maison vint à Naples accompagné du comte de Stratico son gouverneur professeur de mathematique dans l'université de Padoue, Le même qui m'avoit donné une Lettre pour son frere La moine dans l'université de Pise. Il vint se Loger aux Grotelles, et Le plaisir que nous eumes en nous trouvant fut reciproque. Ce jeune vitien voyageoit pour se former apprenoit à connoitre l'Italie: il avoit été trois ans à l'academie de Turin, et il avoit avec lui un homme avec Lequel il auroit pu devenir tout ce qu'il auroit voulu pour etre un jour capable de soutenir dans sa patrie Les plus important emplois, et se distinguer du commun des individus qui composent

la noblesse vénitienne maîtresse de la république ; mais malheureu=
sement ce jeune homme riche, joli, et ne manquant pas d'esprit man=
quoit de la volonté de s'instruire. Il aimoit les femmes brutale=
ment, la gayeté avec des libertins, et la bonne compagnie le fa=
tiguoit bâiller. Ennemi de l'étude, il ne s'appliquoit qu'à inventer
des moyens de se divertir, et de dépenser de l'argent à tort, et
à travers plus pour se venger de l'économie que son oncle vouloit
qu'il fît, que par générosité naturelle. Il se plaignoit que malgré
qu'il étoit majeur on vouloit le tenir encore sous tutele. Il avoit cal=
culé qu'il pouvoit dépenser ~~soixante~~ cent cequ'on lui donnoit par mois, et il trouvoit
fort mauvais qu'on ne lui en fesoit dépenser que ~~cinq~~ deux cent : dans
cette idée il se tourmentoit pour faire des dettes, et il envoyoit se
promener le comte Stratico lorsqu'il lui reprochoit avec douceur, ses folies
dépenses, et qu'il lui faisoit
~~s'entendre~~ sentir qu'en épargnant il se mettoit en état d'être
magnifique à son retour à Venise, où son oncle lui avoit menagé
un parti unique dans une très jolie fille héritière de la maison
Grimani de Servi. La seule qualité qu'il avoit pour ne pas donner
des craintes à son gouverneur étoit qu'il ne pouvoit pas souffrir le
jeu ni de commerce, ni de hazard : pour cette raison je n'ai pas
hésité à le présenter à Madame Goudar d'abord qu'elle ayant eu
la connoissance que je
la connoissois il me pria de lui procurer ce plaisir.

Après qu'on m'avoit débarqué j'avois été chez Goudar, mais
je n'avois plus voulu entendre parler de jeu ; Medini étoit devenu
mon ennemi mortel ; il s'en alloit quand il me voyoit arriver, mais
je faisois semblant de ne pas m'en apperçoir. Il étoit là le jour
que j'y ai présenté Morosini avec son gouverneur, et y ayant
fait un double, il lia d'abord étroite connoissance avec lui ; mais quand
il trouva fermé dans la résolution de ne pas jouer, sa haine contre moi
redoubla, parceque il se tint pour sûr que le jeune homme ne joueroit pas
ce ne pouvoit être que parceque je l'avois prévenu. Morosini sourioit des

charmes de la belle Gaudar ne pensa qu'aux moyens de l'avoir pour
le chemin de l'amour. Il l'auroit haye s'il avoit pu s'imaginer que
le seul moyen de la conquerir etoit celui de lui offrir une somme.
Il me dit plusieurs fois qu'etant reduit à payer une femme qu'il
aimeroit pour s'en procurer la jouissance il se trouveroit si outré que
certainement il gueriroit de l'amour qu'elle lui auroit inspiré;
car il pretendoit, et il avoit raison qu'il avoit pour le moins au-
tant de merite en homme que la Gaudar pouvoit en avoir en fille.
Un autre propriété de Morosini etoit aussi celle de ne pas vouloir
etre la dupe d'une femme dont il seroit devenu amoureux, et
qui voudroit recevoir de lui des presens avant de lui avoir accordé
des faveurs, et le fort de la Gaudar etoit tout le contraire de ce
qui pouvoit etre analogue à cette maxime. Elle vouloit que son
amant lui fit credit. Stratico son gouverneur fut donné de la
voir engagé dans cette connoissance, car le principal etoit d'occuper
le jeune homme, qui sans cela ne trouvoit autre moyen de se
dissiper qu'en montant à cheval non pas pour se promener en
seigneur; mais pour courir ventre à terre dix à douze postes dans
un jour ferant courses des chevaux qu'il payoit cherement. Son page gou-
verneur s'attendoit tous les jours à recevoir la nouvelle de
quelque malheur.

Ce fut lorsque je m'etois deja decidé à partir que D. Pasquale
Latila vint me voir avec l'abbé Galiani que j'avois connu à
Paris. Le lecteur peut se souvenir que j'avois connu sa mere à
Ste Agathe, que j'avois logé chez lui, où j'avois laissé D. Lucrezia
Castelli. Je lui ai d'abord dit que je comptois d'aller lui faire
une visite, et je lui ai demandé si D. Lucrezia etoit encore
chez lui. Il me repondit que D. Lucrezia demeuroit à Salerne
avec la marquise de la C... sa fille. Sans cette visite je n'aurois pu
savoir des nouvelles de mon ancienne amie que chez le Marquis

Galiani, et je n'aurois pas eu un des plus grands plaisirs que mon ame ait ressenti dans ma vie. Je lui demande s'il connoissoit la marquise de la C..., et il me dit qu'il ne connoissoit que le mari qui étoit vieux, et fort riche. Je ne lui demande pas d'avantage.

Un jour ou deux après cela, le chevalier Morosini donna à dîner à Madame Condar, à son mari, et à deux autres jeunes gens joueurs qu'il avoit connu chez elle, et à Medini qui espéroit toujours de duper d'une façon ou de l'autre le chevalier.

Vers la fin du dîner il arriva sur un certain propos que l'on dit fût d'un avis different du mien. S'étant expliqué avec aigreur je lui ai fait sentir qu'un homme poli devoit se servir d'un autre style: il me répondit que cela pouvoit être, mais que ce n'étoit pas de moi qu'il vouloit apprendre les devoirs de l'homme poli. Je me mis modéré; mais j'étois las de souffrir des Cavaliers de tems en tems de celui qui avoit peut etre raison de m'en vouloir; mais qui agissoit fort dans le fond de l'affaire devoit dissimuler sa haine, j'ai cru qu'il pouvoit attribuer ma prudence à la peur, et que dans cette supposition il deviendroit tous les jours plus insolent. Je me suis déterminé à le détruire une autre fois. Le Lecteur peut se ressouvenir à quelle occasion nous nous étions battus. Il prenoit du caffé sur le balcon jouissant de la fraicheur qui venoit de la mer, lorsque tenant ma tasse de caffé à la main, je l'ai approché, et ne pouvant être entendu de personne je lui ai dit que j'étois las de souffrir sa mauvaise humeur, lorsque le hazard feroit que nous nous trouvions ensemble en grande compagnie. Il me répondit que ..je le trouverois encore plus aigre, si nous pouvions être sans témoins tête à tête - Je lui ai répondu en riant que tête à

442 tête il me seroit facile de le corriger. Il me repartit en disant qu'
il étoit fort curieux de cette facilité, et qu'on pouvoit s'assurer
d'abord pour le tête à tête. Je l'ai invité à me suivre d'abord
qu'il me verroit sortir sans faire semblant de rien; et il me
dit qu'il n'y manqueroit pas.

Je l'ai alors quitté en rejoignant la compagnie, et un quart d'heu-
re après je suis sorti de l'auberge allant à pas lents vers Poi-
tiers. Je l'ai vu me suivre de loin, et pour lors je n'ai plus dou-
té de l'affaire, puisque je savois qu'il étoit brave. Nous avions
tous les deux notre epée. J'ai pris la droite au bout
de la plage, et lorsque je me suis vu en pleine campagne,
où nous pouvions même dérober notre demelé derriere des
arbres, je me suis arrêté, et lorsqu'il me rejoignit j'ai cru de
pouvoir lui parler, et même qu'une explication me lui te-
roit pas de peine; mais le brutal doublant le pas vint à moi
comme un furieux l'epée à la main tenant son chapeau
dans sa
à la gauche. J'ai mis la degainé, et sans penser à reculer je
l'ai arrêté en lui allongeant ma botte droite dans le moment
même qu'au lieu de parer il m'abaissa la sienne, ce qui fit
que nos deux epées entrerent dans la manche de notre ha-
bit jusqu'à la moitié. Nous les retirames d'abord, mais la
sienne ne passa que ma manche en deux endroits, tandis
que la mienne le blessa à l'avant bras, et dans les chairs
au dessus de la jointure du coude. Quand j'ai vu le pour-
suivre il recula, et m'étant apperçu que sa parade n'avoit
pas de force, je lui ai dit que je lui tirerois quartier, il le bles-
sure que je lui avois fait l'empechoit de se defendre. Le disant
cela, et voyant qu'il ne me repondoit pas, je l'ai poussé sur le
epeé, puis avec un bon coup sur le fort j'ai fait tomber
epeé, puis avec un bon coup sur le fort j'ai fait tomber

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

~~epée~~ par terre, et j'y ai d'abord mis un pied dessus. Il me dit alors ecumant de rage que j'avois raison pour cette fois là parceque la petite blessure que je lui avois fait l'avoit privé de la force necessaire à tenir son epée; mais qu'il esperoit que je lui donnerois la revanche. De la lui ai promise à Rome; et ayant vu qu'il perdoit beaucoup de sang, j'ai mis moi même son epée dans son fourreau, et je me suis separé de lui en le conseillant d'aller ~~d'abord~~ chez Goudar, qui étoit à deux cent pas de là, pour se faire donner bon soigner.

Je me retrouvai fort tranquillement à l'auberge des Croisettes, comme si de rien n'étoit. Le chevalier Morosini conduit fort plaisamment à la belle Sara, et Goudar jouoit à quadrille avec Stratico, et les deux autres. Une Lettre après je les ai quitté sans leur avoir dit un seul mot de Medini. Je mis adroitement pour la dernière fois souper, et coucher avec ma chere Catinette que je n'ai revue que six ans après à Venise, aller voir au Theatre de S.t Benoit. Le matin je me rendis aux Croisettes à la pointe du jour, et à huit heures je me mis parti sans prendre congé de personne dans une caleche de poste, où j'ai mis tout mon equipage. A deux heures après midi je me suis arrêté à Salerne, où après avoir mis dans une bonne chambre mes malles, j'ai ecrit un billet à D. Lazare à la Cava pour lui faire une visite pour quitter Salerne d'abord que je la voir. Lui faire une visite pour quitter Salerne d'abord que je la lui aurois faite. Je la priai de me regonder d'abord, et qu'on dit que je dinois.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

444 444

Une demie heure après, dans le moment que je disois je voi~~s~~ la ~~même~~ Donna Lysneja même, qui entre dans la chambre, qui avec la joye sur la figure court entre mes bras, et qui s'apprête de me voir encore une fois dans son poüe. Cette femme enchanteresse avoit mon même age; mais elle montroit au moins dix ans moins que moi. Après lui avoir dit que j'avois vû sa fille, et où elle étoit de l'abbé Galiani, je lui demande des nouvelles de notre fille, et elle me répond qu'elle m'attendoit avec le marquis son mari vieillard respectable qui brûloit d'envie de me connoître. — Comment sait il que j'existe? — Léonille lui a parlé de toi mille fois depuis cinq ans qu'elle est la femme. Il sait même que tu lui as donné cinq mille ducats de dot; et tu souperas avec nous ce soir — Allons y d'abord ma chere amie je meurs d'envie de revoir ~~ma fille~~ la, et le bon mari que Dieu lui a donné. A-t-elle des enfans? — Non: et c'est malheureux pour elle, car tout le bien de son mari ira à la mort à ses plus proches parens; mais Léonille sera toujours riche, car elle aura cent mille ducats — Mais j'ai mais voulu te marier — Jamais — Tu es belle, comme tu l'étois il y a vingt six ans, ma charmante ancienne passion: sans l'abbé Galiani, je serois parti de Naples sans te voir.

Je prens vîte mon chapeau, j'entre dans ma chambre mon équipage est prêt avec elle chez le Marquis de La C... Je trouve D. Léonilde grandie au moins de trois pouces, et à l'âge qu'elle avoit de vingt cinq ans devenue une beauté parfaite. La présence de son mari ne la gêne pas, elle me reçoit comme à bras ouverts, et elle me tire de l'embarras où m'avoit mis la prévention contre la quelle je n'avois pas pu agir librement. Elle étoit ma fille, et la nature bien loin de m'empêcher d'avoir pour elle tous les sentimens d'un amant, me défendoit de n'avoir

que les inconséquens d'un père. Après deux tendres embrassemens, qui ne durèrent qu'un instant, elle me présente à son mari, qui affligé par la goutte ne pouvoit pas bouger du fauteuil sur le quel elle le condamnoit à rester. Avec une physionomie belle, et riante, son bonnet à la main, et les bras ouverts j'ai baisé sa respectable figure aux deux joues, et je fus surpris du troisième baiser qu'il m'offre à la bouche, et que je lui rens en même tems avec une marque qui suffit pour nous reconnoitre pour frere. Le marquis s'y attendoit; mais je ne m'y attendois pas. Un seigneur âgé de soixante et dix ans, qui pût se vanter d'avoir vu la lumiere, étoit il y a trente ans un rare phenomene dans la monarchie sicilienne. Ainsi près de lui, au renouvellement de la certitude de notre divine alliance nos embrassemens recommencent, et les deux femmes présentes tour-à-tour ne concevoient pas comment cette reconnoissance pouvoit les étonner ou avoir lieu. Donna Leonilda se réjouit de voir que son mari me connoissoit d'ancienne date, elle le lui dit en l'embrassant, et le bon vieillard ne parut de rire. La seule Donna Lucrezia se doute de la vérité: la fille n'y comprend rien, et garde sa curiosité pour un autre moment.

Le Marquis de la C... étoit un seigneur qui avoit voyagé toute l'Europe, qui avoit beaucoup reçu, et qui ne pensa à se marier qu'à la mort de son pere qui avoit reçu quatre vingt dix ans. Se trouvant riche d'une rente de trente mille ducats, qui font 110 mille livres de France, et ayant par conséquent dans un pays où tout est à bon marché, il crut qu'il pouvoit encore avoir des enfans malgré l'age trop avancé. Il fit à la comédie à Naples Donna Leonilda reconnoissance une dot et en peu de jours il conclut le contract en lui de cent mille ducats. Le duc de Matalone étoit mort, et Donna Lucrezia vivant alors avec sa fille, elle alla avec elle demeurer à Salerne. Son mari, malgré qu'il vécut magnifiquement, ne pouvoit jamais dépenser la moitié de son revenu. Dans sa vaste palais logeoient tous les pauvres: c'étoit trois familles qui faisoient toutes

BnF MSS

un different menage. Tous ces parens étoient à leur aise, et attendoient
tous la mort du marquis pour se partager ses richesses, ce qui devoit
doit le marquis, car il ne les aimoit pas. Il ne s'étoit marié que
pour avoir un heritier, et il ne l'espéroit plus; mais à cause de cela
il n'aimoit pas moins sa femme, qui le rendoit heureux par les
charmes de son esprit. Il étoit esprit fort comme elle; mais dans
le plus grand secret, car à Salerne personne n'avoit d'esprit: ainsi
il vivoit avec sa femme, et sa belle mere en bon chrétien, adoptant
tous les préjugés de ses compatriotes. C'est ce que j'ai appris de Donna
Leonilda même, trois heures après à la promenade dans son beau
trois heures
jardin, où il nous envoya, après avoir couru avec moi trois heures
le cent dames interessantes qui ne pouvoient intéresser ni sa femme,
ni sa belle mere, qui cependant ne nous quitterent jamais encha=
pour le reste de voir ce digne homme tout rempli du bonheur qu'il avoit de
pouvoir parler avec quelqu'un qui pensoit comme lui.

Vers les six heures, il pria Donna Lucrezia de me conduire au jardin,
et de m'amuser là jusqu'au soir, et en même tems il pria sa femme
de rester avec lui parce qu'il avoit besoin de lui parler. Nous étions à
la moitié d'Août, et la chaleur était excessive; mais un vent fort
rez de chaussée
donc la tempéroit dans l'appartement où nous étions. Comme je vo=
yois de la fenetre ouverte aux feuilles des arbres qui ne remuoient
pas que l'air étoit fort calme, je n'ai pu m'empecher de dire au mar=
quis que je m'étonnois de trouver dans la chambre où nous étions
un vrai printems. Il dit à Donna Lucrezia de me conduire à l'en=
droit, qui me feroit connoitre la cause de la fraicheur dont nous
avions joui.

de distance
Il y a cinquante pas de la chambre où nous étions après
avoir traversé une enfilade de cinq à six chambres nous arrivames à un
cabinet qui dans un coin avoit une ouverture de la largeur de
quatre pieds carrés. C'étoit de cette noire fenetre qui sortoit un
vent très frais, et même trop violent, et en cas de préjudicier à la
devant la fenetre
santé de quelqu'un qui se seroit tenu trop longtems. Cette ou=
verture étoit au bout d'un escalier de pierre de plus de cent degrés,

qui conduisoit à une grotte où il y avoit une source d'eau courante toujours froide comme glace. Donna Lugrezia me dit que je risquerois beaucoup en descendant à la grotte sans me vetir auparavant comme en grand Hiver. Je n'ai jamais été assez imprudent pour braver les dangers de cette espece. Milord Baltimore i'en seroit moqué. J'ai dit à ma chere amie que j'imaginois très bien comment la chose devoit être, et que je comprenois même que cela devoit être: ainsi nous allames au jardin qui étoit separé d'un plus grand comme aux autres trois familles; mais dans celui ci il y avoit tout ce qu'on peut desirer de plus delicieux en fleurs qui embaumoient l'air, en jets d'eau, en cabinets tous tapissés de coquilles, et entourés de corneglets ~~corneglets~~ de buxus, dont l'un n'étoit plus doux. Un grand bassin qui avoit une profondeur de plus de dix toises contenoit des poissons de vingt differentes especes de toutes les couleurs, qui nageoient en face et filoient, et qui n'étoient faits que pour faire plaisir à la vue, ne craignant pas la rapacité des gourmands qui auroient voulu les prendre pour les devorer, venoient intrepides badiner jusque entre les mains de ceux qui les approchoient à la surface de l'eau. Les allées couvertes de ce jolie parradis étoient plantées de vignes, et de grosses grappes de raisin aussi epaisses que les feuilles qui les separoient, et des arbres fruitiers formoient à droite, et à gauche le peristile qui les soutenoit.

J'ai dit à ma chere Lucrea qui jouissoit de mon plaisir, que je ne m'etonnois pas que ce jardin me causât plus de sensation que les vignes de Nicli, et de Frascati, puisque tout ce qui est caché est plus fait pour ebbouir que pour charmer l'ame. Elle m'informa dans une demie heure de toute l'étendue du bonheur de sa fille, et de tout le merite du marquis qui à la goutte près jouissoit d'une santé parfaite. Son seul malheur, qu'il avoit cependant la force de dissimuler, étoit celui de n'avoir pas de succession: sa philosophie ne pouvoit pas y tenir, car entre dix à douze neveux qu'il avoit il n'en avoit pas

trouvé un seul fait pour être distingué ni dans la femme, ni dans l'esprit.
Ils sont tous laids, me dit elle, mauvais, et élevés comme des païsans par des
curés, et par des prêtres ignorans — Mais votre fille est elle vérita-
blement heureuse? — Très heureuse, malgré qu'elle ne puisse pas
trouver dans son mari qu'elle adore l'amant, dont elle auroit besoin
à son age — Cet homme là ne me semble pas capable de jalousie
— Il n'est pas non plus jaloux, et je suis sûre que si dans la nobless
de cette ville elle eut pu trouver un homme fait pour lui plaire, le
marquis l'auroit comblé d'amitiés, et dans le fond il n'auroit pas
été fâché de la voir devenue feconde — Et il positivement dans le
car d'être sûr que si elle lui donne un enfant il ne pourra pas en
être le pere — Par tres sûr, car quand il se porte bien il vient se
coucher avec elle, et il pourroit se flatter, à ce que ma fille m'a
dit, ~~me caresse dans le lit~~ d'avoir fait ce qui effectivement
il n'avoit pas fait. Mais il y a plus d'apparence que la tendresse
ait des bornes vites. Ma fille avoit raison de craindre les pre-
miers six mois de son mariage, mais après, les accès de goute aug-
menterent si fort, que ses nerfs s'affoiblirent au point que les trans-
ports de la tendresse conjugale furent jugés par elle même pou-
voir lui devenir funestes. De là vient qu'elle n'est jamais affligée
que lorsque l'envie lui prend d'aller se coucher avec elle.
Transporté d'admiration pour les qualités permanentes de
mon ancienne amie, je commençois à lui parler de la force
que ses charmes exerçoient toujours sur mon ame avec vio-
lence, lorsque la marquise parut sous l'allée ou nous nous
promenions suivie d'un page qui lui tenoit sa robe soulevée de
terre, et d'une demoiselle qui se tenoit à sa gauche un demi pas
après elle. A son approche j'ai imité les demonstrations du plus
profond respect, tout comme elle affecta les façons de la plus noble
politesse. Elle me dit qu'elle venoit pour negocier une affaire de la
plus grande importance, car si elle echouoit dans la negociation elle
alloit perdre toute la confiance que son mari avoit en elle — Où est

donc le negociateur, belle marquise, vis à vis duquel vous pouvez croire de ne pas reussir ! — C'est vous même — Si c'est moi, lui dis-je en riant, votre credit ne court aucun risque, car je vous donne carte blanche avant même de savoir de quoi il s'agit. Je me reserve qu'une exception — Tant pis, car malheureusement l'exception pourroit precisement être l'affaire. Dites la moi, de grace, avant que je parte — Je devois partir pour Rome, lorsque l'abbé Galiani m'a dit que Donna Lucrezia est chez vous. J'ai pris mes mesures pour que voixante mille ecus de plus n'engageassent pas ma affaire — Et un retardement pourroit il prejudicier à votre vie, ou à vôtre honneur ? N'etes vous plus votre maitre ? De qui dependez vous ? Voila ma negociation precipitée. Attendez de grace, et vous verrez votre belle physionomie. Vos ordres, et même vos desirs ne pourront jamais nuire ni à ma vie, ni à mon honneur. Sachez que je suis encore absolument mon maitre, et que je ne veux cesser de l'être que dans ce moment. Je veux être à vos ordres — Fort bien. Vous viendrez passer quelques jours avec nous à une terre qui n'est qu'à une heure et demie d'ici. Mon maître s'y fera porter. Vous permettrez que j'envoye à votre auberge pour faire transporter chez nous votre equipage — Voici, Madame, la clef de ma chambre. Heureux l'homme que vous mettez à portée de vous obeir. Elle donna alors la clef à son page en lui ordonnant d'aller lui même avec des domestiques pour faire prendre tout, et avoir soin que rien ne se perde. Ce page étoit un très joli garçon : qui est la fille de chambre, ou de compagnie qui nous suit ? C'étoit une blondine charmante. Je le lui ai dit croyant qu'elle n'entendoit pas le françois ; elle fit un sourire, et elle dit à sa maitresse que je la connoissois ; mais que je l'avois oubliée. Vous m'avez vu, et parlé plusieurs fois, et même impatienté il y a neuf ans quand j'étois avec la duchesse de Fratalone,

depuis princesse de Carraccarica — Cela peut être; ~~mais~~ vous devez
être il y a neuf ans bien différente de ce que vous êtes aujourd'hui;
mais actuellement je vous remets. Je suis fâché, Mademoiselle, de
ne pas me souvenir de vous avoir impatientée. La Marquise, à qui
mere riorent de tout leur coeur de cette querele, et elles la prierent
de dire comment j'avois fait pour l'impatienter, mais elle en rougissant ne dit
~~en rougissant~~ autre chose si non que je lui ferois des riches. Je me
souvenois de lui avoir donné presque pour force quelques baisers;
mais la marquise, et la mere virent ce qu'elles voulurent. Con-
noissant mieux le coeur humain, je trouvois que Mademoiselle
Anastasia c'étoit trouvoit s'étoit mise beaucoup à découvert en me faisant
ce reproche, et que si elle avoit voulu de moi elle auroit
dû le faire. Vous êtes, lui dis-je beaucoup plus petite, et fort mai-
gre — Je n'avois que douze ans. Vous avez changé aussi, car il me
semble que vous avez les yeux plus noirs, et la peau plus blanche
— C'est à dire moins noire. Je suis vieux mademoiselle.

Mais plein d'ardeur pour la mere, et pour la fille nous nous
mimes à parler du defunt duc, et Anastasia nous quita. Nous al-
mes nous asseoir dans une grotte, ou d'abord que nous fumes seuls
nous nous livrames au plaisir de nous appeller par les tendres
noms de fille, et de papa qui nous autorisoient à des privautés
qui quoiqu'imparfaites ne laissoient pas que d'être criminelles.
La Marquise crut de devoir calmer mes transports en me disant
que lorsque nous avions arrivé nos rens en depit de la voix de
sang elle étoit independante; tandis qu'actuellement elle avoit
un maitre. D. Lucrezia, qui me voyoit extasié tenant la fille
entre mes bras, et qui observoit sa fille même aussi, et fort peu
resistante aux caresses que je lui ferois nous avertit d'être sa-
ges nous gardant bien de venir à la consommation du double
crime, et en disant ces paroles, elle alla de l'autre côté de l'allée.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Mais ces paroles suivies de son départ firent un effet tout contraire
au précepte qu'elle nous donnoit. Déterminés à ne pas consommer
le prétendu crime, nous ~~nous précipitâmes~~ touchâmes de si
près qu'un mouvement
presqu'involontaire nous força à le consommer si complètement que
nous n'aurions pas pu faire d'avantage si nous avions agi en con-
séquence d'un dessein prémédité dans toute la liberté de la raison.
Nous restâmes immobiles en nous regardant sans changer de posture,
tous les deux rêveux, et muets en proye de la réflexion, étonnés,
comme nous nous le dîmes après, de ne nous sentir ni coupables,
ni victimes d'un remords. Nous nous arrangeâmes, et ma fille
alla près de moi m'appeller son mari en même tems que je l'ai
appellée ma femme. Nous confirmâmes par des doux baisers ce
que nous venions de faire, et un ange même qui seroit alors ve-
nu nous dire que nous avions monstrueusement outragé la
nature nous auroit fait rire. Absorbés dans cette très decente
tendresse, Donna Lucrezia fut editée de nous voir si tranquilles.
Nous n'eumes pas besoin de nous accorder sur le secret que
nous devions ~~garder~~. Donna Lucrezia avoit de l'esprit; mais tout
nous obligeoit à ne pas lui faire part de ce qu'il n'étoit ni necessaire,
ni utile de lui confier. Il nous paroissoit qu'en nous laissant seuls
elle n'avoit voulu que s'assurer de n'être pas témoin de ce que
nous allions faire. Elle crut effectivement, comme elle nous le
dit d'abord que nous ne nous étions laissé aller qu'à des enfantil-
lages, et elle a vu, lorsque nous ne nous sommes pas levés tous les
nous rapellames la belle nuit que nous avions passé tous les
trois dans un même lit, et Donna Lucrezia fut très contente de
ma bonne foi quand je lui ai dit que ma main avoit trouvé
notre ~~fille~~ fille à peu près tout comme
~~ma fille, différente de la~~ celle étoit lorsqu'elle coucha avec
nous neuf ans auparavant. Nous sortîmes de l'allée, et
~~nous~~ nous retournâmes au palais avec Anastasia.

Le marquis reçut sa femme fort gayement la felicitant sur la reus=
site de sa negociation, et lui disant qu'à sa campagne je me trou=
verois logé encor mieux que dans l'appartement où
on avoit porté mes mâles. Il dit à la belle mere qu'il espe=
roit qu'elle ne seroit pas fachée de m'avoir dans la chamn=
bre près de la sienne. Elle repondit que notre beau tem
etoit passé. J'étois surpris que sachant que je voulois trouver
Donna Leonilda, il me fût tout arrangé de maniere
pour lui preferer la mere. On mit cinq couverts sur une
grande table, et a peine servi j'ai vu entrer un vieux ec=
clesiastique qui se mit à table sans regarder personne. Aussi
personne ne lui a jamais parlé. Le même jeune domesti=
que qu'on appelloit page se mit derriere la marquise, et
dix à douze autres s'employerent pour servir tout le monde.
N'ayant dîné qu'avec la soupe j'ai mangé comme un ogre.
Le marquis avoit un cuisinier françois qui lui feroit faire
bonne chere, aussi, excepté le plat de macaroni le repas
etoit composé que d'entrées: le marquis fit des cris de joye
quand il vit comme je mangeois; il l'appelloit malheureux
de ce que sa femme étoit aussi petite mangeuse que sa mere.
Au dessert, egayés par les excellens vins nous entamames des
propos fort joyeux, et comme nous parlions françois, et que
le prêtre n'y comprenoit rien, il s'en alla après avoir recité
l'agimus. Il me dit qu'il occupoit dans sa maison depuis qu'in=
ze ans la charge de confesseur; mais qu'il n'avoit jamais con=
fessé personne: il m'avertit que je devois me garder de tenir
à la presence de cet ignorant des propos trop libres; mais
que je pouvois dire tout ce que je voulois en françois. En
train de gayeté je les ai tenus à table jusqu'à une heure

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

après minuit. Avant de nous séparer il nous dit que nous pas=
serions après avoir dîné, et qu'il arriveroit une heure après nous.
Il assura la femme qu'il se portoit bien, et qu'il vouloit la con=
vaincre que je l'avois rajeuni de dix ans. Elle l'embrassa alors
avec tendrement en le priant d'avoir soin de sa santé; mais ce
fut égal; il lui promit une visite.

Je fus alors parti avec Donna Lucrezia en leur souhaitant
un beau garçon à neuf mois de date — Faites la lettre, me
répondit-il, et demain matin je l'accepterai — Je ferai, lui
dit Donna Leonilda tout ce qui dépendra de moi, pour ne pas pé=
cher de faire banqueroute.

Donna Lucrezia me conduisit dans ma chambre où elle me
souhaita une bonne nuit. Après avoir dormi huit heures
dans un excellent lit, je me mis levé, et j'ai trouvé Don=
na Lucrezia qui me conduisit à déjeuner chez la marquise,
qui étoit déjà à sa toilette. Je lui ai d'abord demandé si je pou=
vois hardiment tirer la lettre de change à neuf mois, et elle
me répondit qu'elle pouvoit fort bien être payée — Tout
de bon? — Tout de bon; et ce sera à vous que la marquise devra le seul
bonheur qu'il n'a pas, et qu'il désire de toute son ame. Il me
le dit lui même il y a une heure en me quittant.

Quelle mortification de ne pas pouvoir lui donner cent bai=
sers! Elle étoit fraîche comme une rose; mais nous devions nous
contraindre. Elle étoit entourée de filles, toutes jolies, et toutes à
son service. J'ai dit des mots galans à Anastasia, et Leo=
nilde fit semblant de m'encourager. Pénétrant son idée j'
ai contrefait le passionné, et j'ai vu qu'on m'écouteroit.
Mais je me mis ~~Je voulois donc~~ prescrit des bornes pour n'être pas pris au mot.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Nous allames dejeuner chez le marquis qui nous attendoit, et qui me reçut dans la joye de son ame. La santé de cet aimable homme auroit été excellente si la goute ne l'avoit pas rendu impuissant à se servir de ses jambes pour marcher. Il ne pouvoit pas même se tenir debout, ni souffrir le moindre attouchement aux pieds ~~jambes~~: le contact lui causoit des douleurs aigues insoutenables. Après le dejeuner, nous entendimes la messe, où j'ai vu entr'autres hommes et femmes plus de vingt domestiques, et après la messe je lui ai tenu compagnie tête à tête jusqu'à l'heure de dîner. Il me fit grand compliment de ce que j'ai preferé sa compagnie à celle de sa femme, et de sa belle mere, dont il me croyoit toujours amoureux.

Après dîner nous partîmes pour sa terre, moi dans une voiture avec la mere, et la fille, lui dans une litière couverte portée sur deux brancards par deux mulets l'un devant l'autre. Dans une heure et demie nous fumes à sa terre qui étoit entre Vicence, et Battipaille. Sa maison seigneuriale étoit belle, et belle, et sa situation très heureuse. En attendant que les femmes de chambre de la marquise arrivent, elle me conduisit à ses jardins, où ma tendresse s'étant renouvellée, elle s'y abandonna de nouveau. Nous restames d'accord que je n'irois dans son appartement que pour galantiser Anastasia, car il ne falloit donner lieu au moindre soupçon sur nôtre tendresse. Mon panchant pour Anastasia devoit même engager le marquis auquel elle ne manqueroit pas d'en faire le conte. Donna Lucrezia trouva cela très bien, car elle ne croyoit pas non plus que le marquis crût que je m'étois arrêté à Salerne à cause d'elle. Mon appartement étoit contigu au sien; mais je ne pouvois y entrer qu'en passant par la chambre où Anastasia couchoit avec une autre de ses filles de chambre encore plus jolie qu'elle.

Le marquis arriva une heure après nous avec tout les domestiques et le mien, qui eut soin de me porter tout mon equipage. Le

fut le marquis même qui se faisant porter dans un beau fau-
teuil voulut me conduire dans toutes les belles avenues de ses
jardins en attendant que sa femme, et sa belle mere fussent
tout-à-fait dans le chateau. Après nous, étant fort fatigué,
il se retira en me laissant avec les femmes. J'ai conduit la mar-
quise dans sa chambre, et lorsque j'ai voulu la quitter, elle me
dit que je pouvois aller chez moi en passant par la chambre
de ses filles, et elle dit à Anastasia de m'y conduire. La petite
m'obligeant à ne me montrer par indifferent à ce bonheur, et j'ai
dit à la belle qui m'eclairoit que j'esperois qu'elle ne me donneroit
par la mortification de me marquer une mefiance de
mon courage en s'enfermant. Elle me repondit qu'elle ne s'mettoit
de rien, mais qu'elle fermeroit tout de même la chambre, car tel
etoit son devoir, d'autant plus que c'étoit le cabinet de son mari
frere, et que sa camarade interpreteroit fort mal la tardieve de
laisser la chambre ouverte. En approuvant ses raisons je l'ai priée
de s'asseoir un moment pres de moi pour me rappeller com-
ment j'avois pu l'importuner il y avoit alors neuf ans. Elle me
repondit qu'elle ne vouloit pas s'en souvenir, et elle me pria de lui
permettre de s'en aller, ce que j'ai fait après qu'elle se crut obligée
de me permettre de l'embrasser. Après son depart mon domes-
tique entra et je lui ai dit qu'il n'avoit pas besoin de venir me
servir après souper. Il m'entendit, et il ne vint plus dans les nuits
suivantes. Le lendemain, la marquise me rendit en riant tout
l'entretien que j'avois eu avec Anastasia. Elle lui avoit tout
dit sans la soustraire de la moindre circonstance, et elle l'avoit
louée de ce qu'elle n'avoit pas voulu laisser la porte ouverte;
mais elle lui avoit dit qu'elle pouvoit m'offrir tous les services
dans ma chambre. La marquise regala à dîner son mari de
cette historiette, qui me croyant amoureux d'Anastasia m'en
fit agreablement la guerre après dîner, et voulut le soir qu'elle

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

soupat avec nous, ce qui m'obligea à jouer avec toute la decence pos=
sible un rôle d'amoureux avec cette fille, qui se voyoit beaucoup
flattée de la preference que je lui donnois sur sa charmante
maitresse, et de la complaisance qu'elle avoit de ne ~~par~~ desap=
prouver ni ma passion, ni les bontés qu'elle pouvoit avoir pour
la nouvir. Le marquis jouissoit de l'agréable comedie qu'offroit à son
imagination cette intrigue, car en me mettant à portée de la jouer
il lui semblait de faire les honneurs de la maison, et de me donner
envie d'y rester quelques jours de plus.

Anastasia vint avec une bougie me conduire dans ma chambre,
où quand elle sut que je n'avois pas de domestique elle voulut ab=
solument me coiffer de nuit: se restant flattée de ce que je n'o=
sois pas me mettre au lit à sa presence elle se tint assez pres de
moi une bonne demie heure, où n'étant pas amoureux d'elle je
n'ai pas eu de difficulté à contrefaire l'amant timide. Lorsqu'elle
me souhaita une bonne nuit elle fut enchantée de ce que les bai=
sers que je lui ai donnés furent moins hardis que ceux de la veille.
La Marquise me dit le lendemain que si ce qu'Anastasia lui avoit
dit étoit vrai, elle jugeoit qu'elle devoit me gener, car elle étoit
sûre qu'en l'aimant je ne serois pas timide — Elle ne me gêne
pas, car le tableau est joli, et amusant; mais je m'étonne que
tu me croi capable de l'aimer, tandis que nous sommes con=
venus que ce ne doit etre qu'un jeu pour amuser le marquis,
et pour dissiper tous les soupçons des domestiques — Anastasia
croit que tu l'adores, et je ne suis pas fachée que tu lui donnes un
gout decidé pour la coquetterie — Si je veux cependant la reduire
à laisser la porte ouverte, je pourrois facilement aller dans ta cham=
bre sans qu'elle puisse en avoir le moindre soupçon, car en partant de
son lit où je n'aurois rien fait d'important, elle ne pourroit jamais
se figurer qu'au lieu ~~que~~ d'aller dans ma chambre je vais dans la tienne —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

— Tâcher de bien prendre ses mesures — Se entendre avec Thaïs pour faire ce soir.

Le Marquis également que Donna Lucrezia croyoient que ma conduite étoit la bonne d'un homme discret; mais ~~il~~ Fernand ~~il~~ il en étoit pour certain que la jeune Anastasia couchoit avec moi, ~~il~~ il en étoit toient étonnés. Je paroissois cependant toute la journée avec le Marquis, dont, à ce qu'il prétendoit, je faisois le bonheur. Cela ne me coutoit aucune peine, car j'aimois la Marquise. Au troisième voyage avec Anastasia j'ai paru ardent plus que d'ordinaire, et elle fut étonnée lorsque dans ma chambre avec elle me trouva refroidi; elle me dit qu'elle aimoit de me voir devenir calme. Je lui ai dit que cela devoit de ce que me trouvant tête à tête avec elle je songeois qu'elle se croyoit en danger — Point du tout. Je vous crois sage, et beaucoup plus que comme l'hier il y a neuf ans — Quelle folie ai-je donc fait? — point de folie; mais vous n'avez pas trop respecté mon enfance — Je vous ai fait des petites caresses sans conséquence, dont je vois fâché, puisqu'elles sont la cause que vous ~~doit~~ devoir aujourd'hui vous tenir sur vos gardes, et vous enfermer dans votre chambre — Ce n'est pas parceque je me méfie; mais pour les raisons que je vous ai dit, et que vous avez approuvées. Je pourrois dire ainsi que c'est une espece de méfiance qui vous empêche d'aller vous coucher tant que je suis ~~ici~~ ici — Grand dieu! Vous me croyez bien fait. Je vais d'abord me coucher. Mais vous ne partirez qu'après être venue m'embrasser — Volontiers.

Je me mis donc mis au lit; et Anastasia vint passer près de moi une demie heure, où j'ai eu la plus grande peine à m'abstenir de tout; mais j'ai dû en agir ainsi, parceque j'eus peur qu'elle rendit compte de tout à la marquise. Anastasia en me quittant, m'embrassa avec

tant de douceur, que j'ai cessé d'être mon maître. Sa propre main conduite par la mienne l'a convaincue que je l'aimois, et elle s'est enallée je ne sais pas si edifiée, ou fachée de ma retenue.

Fort curieux Le Lendemain de savoir comment elle avoit raconté Le fait à la marquise je ne fus pas fachè d'apprendre qu'elle lui avoit caché l'attouchement. Je fus alors certain qu'elle me laisseroit la porte ouverte, et j'ai promis à ma chere Leonilde d'aller passer deux heures avec elle. Lorsque Anastasia apprêt voyoit s'entretenir avec moi je l'ai dessiée a avoir en moi la même confiance que j'avois eu en elle, et elle me dit qu'elle n'avoit aucune difficulté sous condition que je souffletois ma bougie, et que je n'alongerois jamais ma main sur elle. Je le lui ai promis, et j'étois sûr de lui tenir parole, car je ne devois pas m'exposer à faire mauvaise figure avec ma chere marquise. J'ai eteint ma bougie d'abord qu'elle fut sortie, et je l'ai vue se deshabiller, se mettre à genou en chemise pour faire sa priere, puis se mettre au lit, et eteindre la bougie.

Je me mis alors deshabillé à la hate, et pieds nus je suis allé m'asseoir près d'elle, où elle s'empara d'abord de mes deux mains. Je n'ai employé aucune force pour les retirer, ce qu'elle attribua à excès d'amour, et d'egards à la parole que je lui avois donnée. La seule partie de nous qui se donna la permission d'agir fut notre bouche, qui donna, et reçut dans une demie heure une quantité de baisers muets de peur que la camarade ne les entendit. Par cette même raison nous ne nous dîmes jamais le mot. Cette demie heure me fut fort longue, et ennuyeuse d'une espece qu'il est difficile de se figurer. J'ai dû croire qu'elle fut amoureuse pour Anastasia, car elle se reconnut pour maîtresse de me faire faire tout ce qu'il lui plairoit. Quand je l'ai quittée je suis allé dans ma chambre; mais d'abord que je l'ai crue endormie, j'ai traversé la sienne, et je suis entré dans celle de Leonilde, qui m'attendoit; mais qui ne s'est apperçue que j'y étois entré que lorsqu'elle se sentit embrasser.

Après lui avoir donné les plus vives marques de ma tendresse, je lui
ai dit sans lui rien cacher tout ce que j'avois fait pour persuader
Anastasia à me laisser la porte ouverte, et tout ce que j'avois
fait une demie heure après d'elle sur son lit. Après avoir passé
deux heures délicieuses avec ma chere Léonilde je l'ai quittée car:
faim gâtée ne seroient pas les dernieres. Je suis rentré dans
ma chambre sans que le moindre bruit ait pu découvrir le mystere.
J'ai dormi jusqu'à midi. Le Marquis, et Donna Lugrezia m'en
firent la guerre à dîner, et à souper ils la firent à Anastasia qui
joua fort bien son personnage. Elle me dit lorsque nous fumes tête
à tête qu'elle ne fermeroit plus sa porte; mais que c'étoit inutile
que j'allasse près d'elle dans sa chambre, et même dangereux:
et qu'il valoit donc mieux que nous couchassions à la lumiere de
la bougie dans la mienne; mais pour la rendre sûre qu'elle
ne me gêneroit pas je devois me coucher. Je devois y consentir:
J'espérois qu'il n'arriveroit rien qui pût m'empêcher d'aller jouir
encore deux heures avec la marquise après qu'Anastasia en
auroit joui une avec moi dans la contrainte; mais j'ai mal
calculé, et ce fut par ma faute.

Etant couché, et Anastasia étant entre mes bras, sa bouche
collée sur la mienne, je lui ai dit qu'elle ~~ne compteroit pas tout~~ n'auroit pas assez de
confiance en moi
~~sa vertu~~ pour oser se déshabiller, et entrer dans mon lit; et
à ce défi, elle me demanda si je lui promettois d'être sage. Lui dire
que non c'eut été la réponse d'un sot. J'ai pris mon parti, et lui
disant qu'oui je me suis disposé à rendre heureuse cette jolie fille
qui avoit assez combattu contre elle même la nuit précédente.
Elle ôta sa robe, elle laissa tomber ses jupes, et elle vint entre
mes bras rendue bien éloignée de me donner sa parole.
L'appétit, dit on, vient en mangeant. Son ardeur me fit devenir
amoureux, elle devint effrenée, elle m'étala toutes ses beautés,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Et je n'ai cessé de lui rendre justice que lorsque le sommeil s'est emparé de mes sens. Elle dut alors me quitter. En me réveillant, et trouvant ce contretemps très singulier, et fait pour interrompre par force mon commerce avec la marquise, je n'ai vu en me voyant en devoir de lui dire tout. Je me voyois devenu la proye d'Anastasia malgré moi même, car outre que c'auroit été une vilenie que celle de la renvoyer après un divertissement d'une demie heure, elle auroit fermé la porte: et quand même elle ne l'auroit pas fermée, qu'auroit-je fait avec Leonilde après qu'Anastasia m'auroit epuisé?

Quand j'ai dit à Leonilde toute l'histoire de ce fait elle dit en rire, et elle vit tout comme moi que je ne pouvois avoir plus rien pour elle. Nous dumes prendre nôtre parti. Dans les cinq ou trois à six jours que je suis resté là je n'ai plus eu Leonilde que deux fois dans un cabinet du jardin, et à la hâte. J'ai du recevoir toutes les nuits Anastasia dans mon lit, et finir par lui paroître un traître, lorsque je me suis opposé à la proposition qu'elle me fit de vivre avec moi à Rome, ou elle me disoit qu'elle avoit un oncle fort riche qui auroit soin d'elle d'abord que je ne l'aimerois plus. Elle trouvoit qu'en l'aimant je ne pouvois pas rejeter sa proposition; et elle avoit raison; mais je ne l'aimois pas assez pour la suivre ma maitresse, et toute ma fortune ne consistant qu'en mille sequins.

Le marquis de la C..., la veille de mon depart me surprit singulierement par un propos qu'il me tint tête à tête. Cet homme généreux sans me faire un long preambule après m'avoir remercié de la bonne compagnie que je lui avois tenu me dit qu'il avoit su de la bouche du duc de Matalone même par quelle raison je n'avois pas éprouvé sa femme, et qu'il avoit toujours admiré le present que je lui avois fait de cinq mille ducats en quittant Naples sans être cependant riche.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Ces cinq mille ducats, poursuivit il à me dire, avec autre cinq à six mille qu'elle tenoit de la generosité du duc ont fait sa dot, que j'ai augmentée de cent mille, ainsi sa fortune est assurée quand même je mourrois sans succession. Ce que je desire actuellement de votre complaisance est que vous acceptiez la restitution des cinq mille ducats que vous avez donné à Leonilde: c'est elle qui desire de vous donner cette marque de sa tendresse, et de son estime; et j'ai admiré son noble desir; mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en privat: c'est de moi que vous les recevrez aujourd'hui. Elle n'a pas osé vous declarer ce que je viens de vous dire à cause d'un sentiment de delicatesse, dont vous devez lui savoir gré. Elle a cru que vous trouveriez mauvais qu'elle voulût par cette restitution se decharger de la reconnoissance qu'elle vous doit — Elle auroit eu raison: ~~je~~ j'aurois refusé d'elle ces cinq mille ducats; mais je ne les refuse pas de vous, car je ne les regarde que comme un don qui part de la plus belle de toutes vos vertus. Ne rougissez de ma part, cher marquis, ne pouvoit devenir que d'un si orgueil fort mal placé, car je ne suis pas riche. Ce que je desire est que votre epouse, et sa mere se trouve presentes dans le moment que vous me ferez ce cadeau — Nous ferons cela dans l'après dîner.

La ville de Naples fut le Temple de ma fortune toutes les fois que je m'y suis arreté. Si j'y allois à present, j'y mourois de faim. La fortune meprise la vieillesse. La dernière fois que j'y fus elle m'a fait trouver là deux femmes riches et heureuses, qui me rendirent ce que je leur avois donné, comme si je le leur avois prêté. Leonilde, et sa mere pleurerent de joye, lorsque le marquis me remit à leur presence les cinq mille ducats en billets de banque, et qu'en même temps il en donna autres cinq mille à Donna Lucrezia à titre de gratification parceque c'étoit elle qui avoit le merite de lui avoir fait faire ma connoissance. Il eut la discretion de ne pas lui reveler la raison principale. Donna Lucrezia ignoroit que le duc de Matalone lui avoit dit que Leonilde étoit ma fille. La reconnoissance a diminué ma gayeté pour le reste de la journée, et Anastasia parla avec moi une nuit assez triste. Quand elle me feroit le reproche que je ne l'aimois pas, je ne lui repondois qu'en riant. Je suis parti le lendemain à huit heures après que les sentimens les plus

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

delicats de part et d'autres ne furent rendus que par des paroles qui
ne les expliquerent que tres foiblement. Ie promis avec le plus grand
plaisir au marquis de lui ecrire de Rome. Ie fus arrivé à Naples a onze
heures chez Agathe qui me croyant à Rome fut étonnée de me voir. Son
mari m'accueillit avec les demonstrations de l'amitié la plus sincere mal-
gré la fâcherie ou ce jour là le devoient. Ie lui ai dit que je voulois abso-
lument partir après dîner, et que je n'étois allé chez lui que pour l'em-
prunter, et le prier de me faire fournir une lettre de change sur Rome
pour un billet de cinq mille ducats de Naples que je lui ai donné. Il
me promit que tout seroit prêt avant trois heures, et Agathe enchantée
envoya d'abord dire à Calimene de venir dîner avec elle.

Cette bonne fille fort surprise de me voir encore à Naples, lorsqu'elle
me croyoit à Rome depuis quinze jours, me raconta en detail toute
l'histoire de ses amours avec le jeune chevalier Morosini qui ne dura
seulement que dix jours; mais elle n'avoit à se plaindre que de son incon-
stance. Il l'avoit quittée pour une douzeine. Sa disparition de
deux semaines fut l'enigme qui egaya le dîner: je n'ai assisté à
la curiosité de personne. Ie les ai quittés à trois heures après les plus
tendres embrassemens, et je suis allé toute la nuit: je me suis arrê-
té à Mont-Cassin que je n'avois jamais vu, et j'en fus enchan-
té, car j'y ai trouvé le prince Xavier de Saxe sous le nom de com-
te de Lusace avec madame Spinucci dame de la ville de Fermo,
que le prince avoit epousée; mais dont il ne declaroit pas la
qualité. Il étoit là depuis trois jours. Il avoit dû attendre la per-
mission du pape pour Madame Spinucci, car dans l'institution de
S. Benoit il y avoit clairement la defense aux femmes d'en-
trer dans le monastere, et Madame Spinucci ne voulant pas
s'y soumettre, le prince a obligé d'envoyer un exprès à M. Bianconi à
Rome pour avoir cette permission. Après avoir bien vu à Mont-
Cassin tout ce qu'il y avoit à voir, et y avoir dormi, je suis parti pour
Rome sans jamais m'arrêter, car quoique nous fussions à la moitié de Sep-
tembre il n'avoit pas encore plu, et l'air étoit encore mauvais. Je
suis allé me loger à la place d'Espagne chez la fille de Roland ma vieu
de cette femme le monstre à Rome avec le prince Belosels

464.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

166

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (9)

F 468.